L'Avenir. Moniteur du spiritisme...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

2me Année. — N° 27. Quinze centimes le numéro à Paris Le 5 Janvier 1865.

DEPOT LÉGAL Seine 1865

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 50
Australie, etc.	16	»

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez { LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Paris, le 5 Janvier 1865

LE CHRIST

par ÉMILE BARRAULT

(Étude spirite.)

I

Emile Barrault vient de publier, sous ce titre magnifique : *Le Christ*, une série de dialogues trop confirmatifs de notre philosophie et de notre doctrine pour que nous n'y insistions pas.

Nous ne nous attacherons pas aujourd'hui à ce qu'il dit sur la nature sidérale et surhumaine des messies et nous diviserons notre travail en quatre points.

Nous examinerons :

1° Les pensées du livre sur la révélation progressive et permanente.

2° Sur la pluralité des mondes habités.

3° Sur la préexistence et les réincarnations.

4° Sur l'apparition des Esprits et le protectorat des morts.

Emile Barrault est un ex-saint-simonien.

Or, on sait qu'une des idées favorites que le Saint-Simonisme a répandu dans le monde est celle de la perfectibilité indéfinie du genre humain. Saint-Simon fut l'ami de Condorcet dont il approuve hautement l'ouvrage intitulé : *Tableau des progrès de l'humanité*. Un des livres traduits et commentés avec amour par les disciples de Saint-Simon, est l'*Éducation du genre humain* de Lessing, dans lequel le grand philosophe allemand représente Dieu comme élevant et instruisant l'humanité par une révélation progressive.

La doctrine Saint-Simonienne admet aussi la pluralité des mondes et la solidarité universelle.

Voici un passage sur la pluralité des existences tiré d'un de ses traités :

« Repos éternel pour l'homme après la mort, est-ce » là ce que demandera *l'Eglise de l'avenir*? Non, non, » la vie est une œuvre joyeuse, l'enfance est un » *agréable réveil*, la vieillesse *un endormissement délicieux* et la mort le prélude d'une *Vie nouvelle*, d'un » nouveau progrès. Il ne s'agit donc plus pour nous » du jugement dernier et du petit nombre des élus, » car nous sommes tous *Enfants de Dieu* et l'enfant » prodigue lui-même ne doit-il pas *tôt ou tard* rentrer » sous le toit paternel ?

Ce passage est extrait textuellement *de la Religion Saint-Simonienne*, (*Morale*, page 99) on voyait là et dès 1833 tous les principaux dogmes du Spiritisme sur la destinée. Mais jamais on ne pourra trouver confirmation plus éclatante de tous les points de notre chère doctrine que dans les citations suivantes, extraites du livre d'Émile Barrault, récemment publié.

Voyons d'abord la première question, celle de la révélation, c'est-à-dire de l'éducation progresive de ses humanités par le Dieu suprême.

« Tous se sont divinisés jusqu'à l'hébétement, tous se refusent à comprendre le décret de la providence contre les têtes altières qui ne s'appliquent pas à mériter leurs couronnes. Il fut un temps où l'Eglise savait plus et valait mieux que la société ; elle commandait à bon droit alors ; mais elle n'a pas été martyre dans toutes les persécutions, elle n'a été que victime quelques fois; elle avait perdu sa prééminence, la lumière se levait ailleurs. Je me trompe peut-être, mais je prouve que Dieu ne s'est jamais communiqué sans réserve ; *il a mesuré ses révélations à notre faiblesse*, et nous a laissé la tâche de les développer à la sueur de nos fronts, sans cesser de nous assister ; je croirais blasphémer en disant que Dieu a parlé une fois pour ne plus parler que par l'organe de l'Eglise qui, depuis si longtemps, a gardé de lamentables silences et proféré de lamentables paroles. Elle a beau se vanter d'avoir toute la vérité entre les mains, *Dieu n'est le captif de personne ; l'inspiration se donne et se retire selon nos mérites*, et l'Eglise qui s'en déclare la dépositaire éternelle devrait se ressouvenir du peuple élu que son infatuation du divin rendit aveugle et sourd à tous les signes du temps ; Dieu fit son œuvre par les Gentils à défaut des Juifs, et l'a faite quelquefois par le monde à défaut de l'Église. Pour moi, quelque soit depuis quatre siècles la divergence des idées, un jour, c'est mon ferme espoir, un jour tout en suivant leurs voies différentes, les hommes arriveront au centre commun vers lequel toutes les intelligences gravitent.

« M. de Maistre n'est pas seulement le théoricien du pouvoir pontifical, un homme d'État du saint-siége, le prophète du passé, comme on l'a dit ; ce qui achève sa gloire, c'est qu'il est aussi l'un des prophètes de l'avenir, dont il perça les ténèbres en ajoutant aux vagues intuitions de l'Illuminisme le coup d'œil du génie. L'Église ne lit de ses écrits que les pages qui la glorifient, pourquoi néglige-t-elle les pages qui l'avertissent, pourquoi ferme-t-elle l'oreille à cette voix qu'un souffle d'Isaïe a quelquefois animée? Dès son premier ouvrage, daté de 1796, ses *Considérations sur la France*, il dit que, « le Christianisme sera rajeuni de quelque façon extraordinaire, » il l'a dit. Et, en effet, il pense de trop haut pour ne pas pressentir dans le monde religieux d'aussi grands changements qu'il s'en fait dans le monde politique.

« Ce n'est pas lui qui méconnait la partie de l'événe-

FEUILLETON DE L'AVENIR

Les Fantômes de Nicolaï.

En février 1791, un riche libraire de Berlin, M. Nicolaï, homme vigoureux de corps et sain d'esprit, ayant négligé, par suite de chagrins domestiques, de se faire saigner au printemps (1), comme c'était son habitude, fut saisi d'une maladie étrange :

Journellement le bibliophile recevait la visite d'un ou de plusieurs fantômes, portant tous les traits de personnes mortes et chéries, qui entraient sans façon dans la boutique du malade, grimpaient sur son lit, et même le poursuivaient dans la rue et chez ses amis.

Malgré l'énormité d'une semblable crise, M. Nicolaï eut le sangfroid d'étudier les fantômes avec la politesse de l'homme du monde, l'imagination du poète et la curiosité du savant. Au bout de quelques semaines, grâce aux lancettes, les spectres se montrèrent au libraire sous une forme moins distincte, les couleurs pâlirent aux yeux du malade, qui reprenait au contraire les siennes avec une parfaite santé; et lorsque M. Nicolaï fut rétabli complétement, ils avaient disparu.

Le bibliophile eut le courage de soumettre le tableau de ses souffrances à la société philosophique de Berlin à une époque où l'*apparition du spectre de Maupertuis* (2) à M. Gleditsch, fameux botaniste prussien, dans le cabinet même de l'histoire naturelle, prédisposait singulièrement les membres de ce corps érudit à des réflexions sérieuses sur la *vie transmondaine*. On remarqua dans l'exposé du libraire les détails suivants :

Mes fantômes dans leurs visites semblaient de la taille d'un homme vivant. Les parties découvertes de leur corps comme la figure et les mains laissaient voir les nuances de la carnation des personnes animées; leurs vêtements avaient la couleur des étoffes usitées par la toilette; mais il y brillait généralement des tons plus pâles que dans le monde réel. Ces figures n'étaient ni terribles, ni comiques, ni repoussantes; leur aspect respirait la plus bienveillante courtoisie, mais unie à une grande insignifiance. Je les entendais parler très-bien ; tantôt elles causaient sans moi, tantôt elles m'admettaient dans la conversation. Leurs discours étaient brefs, rapides, un peu secs, mais constamment d'une tournure agréable. Les fantômes de mes amis se préoccupaient évidemment de mes chagrins; leurs expressions consolantes me cherchaient surtout quand j'étais seul. Il m'est arrivé pourtant de les entendre au milieu de la foule, dans un salon, même à l'instant où des personnes réelles m'adressaient la parole ; et, comme j'étais fort embarrassé, pour ne point avoir l'air fou et ridicule, de répondre à la fois aux fantômes et à la compagnie, je demeurais dans un silence inactif, et dans une hésitation muette qui achevaient au contraire de me rendre ce que je voulais éviter de paraître.

Quelque temps s'était écoulé depuis la guérison du libraire; un jour, comme il feuilletait à son bureau une liasse de papiers relatifs aux circonstances de sa maladie, les fantômes essayèrent de reparaître. Il s'en aperçut à une circonstance particulière qui envahissait toute sa personne; mais il se hâta de remettre les papiers dans le tiroir, ferma le bureau, s'esquiva plein de terreur et la tentation n'eut pas de suites.

La société de Berlin, incrédule, mais circonspecte, ordonna le dépôt du mémoire du libraire au bureau des renseignements. On s'évertua ; mille opinions contradictoires, soulevées un peu par la fièvre de la révolution française, qui fomentait dans les esprits, toutes les curiosités et toutes les impatiences envahirent le problème de Nicolaï et l'étouffèrent.

(Nicolaï, mémoire à la Société royale de Berlin. — Ferriar, théorie des apparitions. — Journal de Nicholson, etc., d'après André Delrieu, *Revue de Paris*, 1839.)

(1) Voir dans le *Livre des Esprits* la théorie des apparitions, encore inexpliquée du temps de Nicolaï.

(2) Voir la *Démonologie* de Walter Scott et Thiébault, souvenirs de Frédéric-le-Grand.

BIBLIOGRAPHIE.

UN ALMANACH SPIRITE (1) pour 1865 vient de paraître à Bordeaux, 19, rue du Palais de l'Ombrière, chez M. A. Bez, directeur de la *Voix d'outre-tombe*. Cet opuscule coté 50 cent. est des plus intéressants. Un style vif et rapide, une forme concise et l'élévation de la pensée rendent cet Almanach très-attrayant à la lecture. Dans un cadre restreint, l'auteur a crayonné quelques profils spirites et spiritualistes avec une sûreté de main qui dénote un écrivain habile. Quand à nous, nous le remercions sincèrement de nous avoir admis au nombre des élus, lorsque tant d'autres, comme MM. Victorien Sardou, Camille Flammarion, A. Lefraise, Dombre, etc., qui le méritaient mieux que nous, sont renvoyés à l'année prochaine. Nous recommandons vivement cet opuscule à nos lecteurs.

A. D'A.

(1) A Paris, chez les dépositaires de l'*Avenir*.

ment français dont il déteste les crimes et raille les folies ; mais s'il insulte aux tribuns du peuple, c'est en tribun de Dieu, qui veut que force reste à la religion, et il la pousse comme à des cimes plus hautes afin qu'elle domine les soulèvements inattendus du sol ; il provoque l'Eglise à se régénérer, il ne lui épargne pas plus qu'à la société, le *nunc erudimini*, le *nunc intelligite* !

« Certes, personne n'a plus hardiment défié la philosophie et la révolution ; personne ne leur a plus vivement arraché les armes du sarcasme et de l'ironie pour les retourner contre elles-mêmes, et ne les a laissées plus ébahies de la puissance de ces traits, quand il sont lancés de haut en bas et non de bas en haut ; guerre dans laquelle il a fait beaucoup d'imitateurs sans leur transmettre l'art des divines insolences ; personne, dis-je, n'a plus énergiquement refusé à la révolution et à la philosophie la puissance d'abolir ce qu'elles avaient profané, et n'a vengé l'outrage par une réhabilitation plus éloquente ; mais jamais il n'a cru qu'elles seraient vaincues par l'Eglise telle qu'elle était, par la religion telle qu'elle avait été. Son pressentiment d'un rajeunissement du Christianisme l'accompagne jusqu'à la fin de sa carrière.

» Tandis qu'il s'acharne sur les côtés vulnérables de nos adversaires, il respecte ce qu'il y a de divin en eux, la science, et il prononce ces paroles dont on ne se souvient que pour les interpréter étroitement : « Réconciliation de la religion et de la science en vertu de leur affinité réciproque. » Enfin, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, son dernier ouvrage, il nous invite à nous tenir prêts à des changements inévitables.

« Ne me dites pas que tout est dit, s'écrie-t-il, que » tout est révélé, qu'il ne vous est permis d'attendre » rien de nouveau, et ne m'opposez pas ces paroles : » Dieu sera avec nous jusqu'à la fin des siècles, les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Église.... » En résulte-t-il, je vous prie, que Dieu s'est interdit » toute manifestation nouvelle et qu'il ne lui sera plus » permis de nous apprendre rien au-delà de ce que « nous savons? »

« Et il proclame que nous sommes à la veille d'immortelles effusions de l'Esprit saint. Je cite de mémoire ; mais c'est M. de Maistre lui-même que vous venez d'entendre.

» L'Église est immortelle, mais le passé ne se recommence pas. L'esprit borné de l'homme ne voit le remède au mal que dans le retour au passé ; il ose sommer Dieu de le sauver par les moyens qui lui sont connus. Dieu en a d'autres, et lorsqu'il efface, ce n'est pas pour écrire une seconde fois ce qu'il a raturé. *Sursum corda !* Tout sera en péril tant que le Christianisme ne sera pas renouvelé, rajeuni, transformé, et, puisque le dernier sacrifice se consomme à Rome, voici l'heure où l'Esprit saint se manifestera, voici l'heure prédite ! « Peuples de la terre chantez ! Jérusalem renaît plus charmante et plus belle... » Rien ne dure, en effet, que ce qui se renouvelle.

» La gloire de notre croyance est d'égaler la durée du temps, à la condition de rejeter ce qu'elle a de caduc, de rajeunir ce qu'elle a de vivace ; et ce siècle, ce dix-neuvième siècle qui a commencé par la restauration de nos ruines religieuses, ne se terminera pas sans une transformation éclatante du Christianisme. »

Il ne nous reste qu'à nous associer de toute notre âme à de si chaleureuses espérances.

à continuer. ANDRÉ PEZZANI.

HYPOTHÈSES

(THÉORIES NUAGEUSES !)

A M. le docteur DANNER, *à Tours.*

Monsieur,

En combattant les opinions émises par vous, dans votre discours de rentrée, je n'ai voulu que rassurer les consciences dans lesquelles l'autorité de votre parole aurait pu jeter le trouble : le prestige de la science ; et plus encore, peut-être, celui de l'habit entraînent si facilement les convictions de la foule ! car elle compte, avec raison souvent, à tort parfois, pour se guider dans ses propres jugements, sur la valeur du jugement porté par l'homme qui a reçu ou s'est donné la mission de l'instruire.

Eblouies par la forme dont on revêt une pensée, bien des intelligences, lentes à en saisir le fonds, sont impuissantes à se rendre compte de tout ce qui leur est dit, et, s'égarant dans le dédale des doctes citations semées à profusion à travers les périodes d'un discours à grand effet, elles saisissent au vol les affirmations sans preuves, si pompeusement escortées, et les acceptent sans autre raison que parce qu'elles partent d'une voix autorisée.

Aussi vous avouerai-je, Monsieur, que je ne voudrais pas être habitant de Tours : je craindrais d'entendre quelque bonne et compatissante personne dire, en passant près de moi : Pauvre jeune homme ! ... A son âge !

Aux fous il était autrefois permis de dire la vérité en riant : Triboulet se moquait impunément de François Ier et de toute la cour, et ses grelots lui servaient de sauf-conduit auprès de Sa Majesté *très-chrétienne*. Et, voyez un peu : c'était à ces grelots seulement que les rois devaient les salutaires avertissements du franc-parler.

La science ne les a jamais employés, mais elle les a toujours écoutés un peu, et, dans le secret du cabinet, la cornue du chimiste leur a souvent donné raison.

De par vous, je dois être malade ; mais je compte sur vos lumières pour m'aider à recouvrer ma raison disparue. Un malade est exigeant et c'est en se prêtant complaisamment à ses fantaisies, que le médecin peut opérer une cure souvent désespérée.

Aussi oserai-je, Monsieur, vous demander un moment d'attention.

La physiologie et la pathologie sont des sciences qui ne s'acquièrent pas seulement aux cours d'un professeur et par la lecture des ouvrages qui traitent de ces questions capitales. Sans doute les études faites sur un cadavre sont d'un puissant secours pour l'acquisition de ces connaissances, mais elles resteront à peu près stériles, si l'observation ne leur vient en aide.

La routine a trop appris à compter sur les travaux du passé, et puis, en cherchant dans la seule matière les conditions de vie et de mort des êtres animés, elle reste constamment en dehors de la vérité.

L'*Avenir* n'est pas un journal traitant de matières scientifiques ; il n'invoque la science que pour établir plus solidement sa doctrine, car science et doctrine doivent se donner la main et marcher de front.

Mais l'*Avenir* n'est pas un savant qui marche sur un terrain exploré, connu ; il se laisse emporter par le souffle qui pousse en avant, et c'est dans le vaste domaine des suppositions et des hypothèses qu'il va chercher quelques vérités, éternelles pour Dieu, mais nouvelles pour l'humanité, heureux s'il pouvait en cueillir quelques-unes pour enrichir l'herbier, si pauvre encore, de la science.

Je vais me permettre, au risque de mécontenter mon éditeur, d'emprunter aux ***Dupes du cœur***, un livre sur le point de paraître et que j'ai écrit avant la fondation de l'*Avenir*, avant de connaître les doctrines du Spiritisme, quelques théories nuageuses qui pourraient bien être accueillies avec faveur. Serai-je le premier à les soutenir, je l'ignore. Je ne les ai trouvées consignées dans aucun ouvrage philosophique ou scientifique, J'ai si peu lu, d'ailleurs ! Pour être plus moi-même, pour ne subir aucune influence étrangère, je me suis abstenu de consulter les œuvres des philosophes anciens et modernes. A moi donc la responsabilité tout entière des hypothèses que je livre à votre appréciation.

La science explique la circulation du sang d'une façon si peu logique pour moi (cela dépend, sans doute, d'un défaut d'organisation !), que je n'ai pu me ranger de son avis. Suivant la science, le cœur (sous l'influence de quelle puissance ?... la science se tait !), le cœur renvoie par une contraction musculaire le sang dans les artères, et c'est à ce mouvement de va et vient probablement qu'elle attribue la chaleur vitale.

Il y aurait pourtant une raison pour croire que l'électricité joue un rôle immense dans les conditions de vie de tout être. Mais l'électricité a tant de mystères encore, que la science n'ose demander à cette force l'explication des phénomènes qu'elle constate tous les jours, à toute heure, à tous les instants.

Oh ! s'il n'y avait pas de fous !.. pauvre science ! éclipse-toi de photographie, va, car tu ne sauras jamais peindre.

Dans la sève qui monte sous l'écorce des arbres jusques aux feuilles pour y rencontrer l'oxigène et l'azote absorbés, comme dans le sang des veines, chargé d'acide carbonique, affluant au cœur pour y rencontrer l'air aspiré, et être ensuite distribué dans les artères, je vois une force partout rencontrée, partout constatée, force qui peut seule expliquer le mouvement de la matière, quelle que soit la volonté qui dirige ce mouvement.

Cette force ?... C'est l'électricité... animale, en ce qui concerne le mouvement organique.

Comme la plante, nous appartenons à la terre, à la matière, non pas par les pieds, mais par l'estomac... L'estomac, voilà la racine qui sert de trait d'union entre la matière et notre individualité animale. Les aliments absorbés, chargés d'électricité négative, et obéissant aux lois de l'affinité, vont alimenter le sang des veines, puis, le sang des veines, attiré vers les poumons par l'électricité positive de l'air aspiré, est ensuite repoussé dans les artères, en vertu des lois que la science constate au moyen des boules de sureau. La rencontre des fluides produit une petite commotion qu'on nomme battement de cœur et battement artériel... Car où chercher autre part la cause de ce battement qui se produit instantanément dans les toutes les parties du corps ?

Le sang artériel circule en raison inverse du sang des veines et va porter la vie et la chaleur dans les nerfs et le cerveau, qu'il charge d'une électricité positive ; en ses rapports avec la matière, négative sans doute, en ses rapports avec la partie sensitive et intelligente de nous-mêmes.

Les muscles, le sang veineux : voilà les interprètes des affections internes et matérielles ; les nerfs, le sang artériel, la moëlle, le cerveau : voilà les interprètes des affections internes et transmondaines. Les premiers nous révèlent les sensations ; les derniers, les sentiments et les conceptions. Ceux-là nous attachent à la terre ; ceux-ci nous en détachent. Les uns servent d'interprètes entre la matière et l'âme ; les autres, entre l'âme et Dieu.

. . . . . .

Quel est le trait d'union entre l'âme et Dieu ?

Le bien et le mal, peut-être : l'un, le miroir de l'autre, et *vice versâ*. Le bien... le mal : deux choses indispensables à l'accomplissement des éternelles destinées : au progrès, à la perfection.

Le bien... le mal : dont la lutte incessante produit la lumière, comme la rencontre des électricités contraires produit l'étincelle, cette lumière locale, essence d'un globe isolé ; comme la rencontre des grands fluides planétaires en un centre commun produit le soleil, essence d'un système ; comme la rencontre des fluides qui relient entre eux les soleils doit former la lumière infinie, l'essence suprême : Dieu !

Le bien... le mal : Dieu tout entier.

Dieu tout entier, montrant à la créature, ou plutôt à l'être individuel, apte au progrès, ces deux éléments qui constituent son être et lui disant : Tous les deux conduisent par des chemins différents au bonheur éternel : choisis celui qui doit, en attendant, te promettre la plus grande somme des félicités possibles. . . . . .

. . . . . .

Dans les sentiers du bien : la rencontre éternelle des âmes qui se sont aimées, les tendres affections, les sympathies, toutes les saintes joies, tous les bonheurs vrais dans les différentes existences qui mènent à la perfection.

Dans les sentiers du mal : la vaine recherche des amitiés antérieures, les antipathies, les haines, la solitude au milieu de tous, le remords.

Choisis, tu es libre.

On arrive à moi par l'un ou par l'autre de ces sentiers, car je suis le pardon, car je n'ai créé nulle âme pour le malheur éternel. Mais avant d'arriver à moi qui suis la perfection, il y a bien des existences à traverser.

Choisis, tu es libre.

Dans chacune de ces existences, le bien ou le mal, la récompense ou la punition.

Dans chacune de ces existences, un voile jeté sur celles

qui précèdent, il est vrai, afin de doubler le mérite du bien et de diminuer l'offense du mal ; mais pour l'âme une fois arrivée à moi, comme récompense suprême, un regard jeté à travers les existences parcourues, et le bonheur d'autant plus légitime qu'elle y verra moins de taches.

. . . . . .

Ces hypothèses, si elles sont des erreurs et des utopies, bien des lecteurs, Monsieur, seront disposés à me les pardonner : celle que j'émets à propos de la circulation du sang est rationnelle; celle à propos de nos destinées contient tant de promesses !

HONORÉ BENOIST.

CORRESPONDANCE SPIRITE.

Pau, 27 décembre 1864.

Cher monsieur d'Ambel,

Votre journal, qui devient tous les jours plus intéressant, me semble appelé, par la possibilité qu'il offre aux diverses opinions de se produire, à amener tous les spirites, sinon à envisager chaque point de la doctrine d'une manière identique, du moins à donner la même valeur aux mots et aux expressions dont ils se servent.

Et un semblable résultat n'est pas à mépriser.

C'est sous l'influence de telles idées que je me permets de vous adresser quelques réflexions à propos de la diversité de sens qu'il m'a semblé voir attacher à ces mots : *Un monde meilleur.*

Que faut-il entendre par *un monde meilleur* ?

Quant à moi, je n'hésite pas à croire que c'est un monde *amélioré.*

Et un monde amélioré me semble être celui où les hommes sont parvenus, par de longs efforts, non-seulement à soumettre les forces aveugles de la nature, dont le jeu discordant causait toutes sortes de désordres physiques, mais encore et surtout à établir entre eux des rapports de justice et d'amour.

Tous les spirites ne me semblent pourtant pas l'entendre ainsi.

Que signifie, en effet, cette phrase qui sort à chaque instant de la plume ou de la bouche de quelqu'un de nos coréligionnaires :

« Hâtons-nous de nous perfectionner, afin d'avoir le droit de quitter cette misérable terre pour aller dans un monde meilleur? »

Et cette classification des mondes qu'un de vos savants collaborateurs nous a donnée en répondant à M. H. Benoist :

Mondes d'*épreuve*, de *préparation*, de *bonheur* ?

Ne paraissent-elles pas vouloir dire que chaque monde a sa destination particulière et qu'il n'en aura jamais d'autre? — Et si telle n'est pas la pensée de ceux qui ont employé ces expressions, c'est du moins celle qu'elles peuvent susciter dans beaucoup de cerveaux.

Je ne connais point la classification des mondes. Pour cela, il me faudrait les avoir tous parcourus et avoir été à même de reconnaître les points par lesquels ils se ressemblent et ceux par lesquels ils diffèrent; mais ce que je tiens pour certain jusqu'à ce qu'on m'ait démontré le contraire, c'est qu'ils forment une hiérarchie progressive dont chacun doit à son tour parcourir tous les degrés.

Mais comment un monde pourra-t-il s'élever si, aussitôt qu'un de ses habitants a acquis quelques bonnes qualités, il s'empresse de le quitter pour aller dans un monde meilleur?

Non, tel ne me semble pas devoir être le but de l'activité humaine.

Outre que cette pensée de ne s'améliorer que pour avoir le droit de quitter un monde qui, après tout, nous a servi en nous forçant à la lutte, sent le calcul et répugne à la conscience, on comprend que le devoir de celui qui trouve mauvais le monde qu'on lui a donné pour demeure doive être de le modifier en bien. (?)

D'ailleurs il n'est pas probable qu'il existe dans l'espace un monde capable d'offrir à l'homme qui s'est corrigé d'un défaut un bonheur supérieur à celui qu'il éprouve en se sentant meilleur.

Supposons que les habitants d'une contrée, trouvant leurs maisons pauvres et incommodes, fassent le raisonnement suivant :

Hâtons-nous d'apprendre l'architecture pour avoir le droit d'aller habiter de plus belles demeures, et qu'ils se présentent, en effet, à ces belles demeures, but de leurs désirs, mais qu'occupent ceux qui les ont bâties. Que leur diront ces derniers? Probablement ceci :

Vous avez bien fait d'apprendre l'architecture, c'est ainsi que nous avons procédé ; mais après l'avoir apprise, il faut la mettre en pratique, et si vous voulez de plus belles maisons que celles que vous avez présentement, imitez-nous ; construisez-en. Quant à nous, nous pouvons vous montrer les nôtres, mais non vous les céder, car elles nous sont nécessaires; ni même vous y recevoir *définitivement*, parce qu'elles ne sont pas assez vastes.

C'est peut-être ainsi que cela se passe dans les mondes.

Les habitants du nord ont toujours envahi les contrées méridionales ; l'histoire nous a raconté ces invasions. Déduisez.

Mais, me dira-t-on, vous croyez donc que nous sommes destinés à vivre toujours sur le même monde?

Pourquoi pas? Y a-t-il là quelque chose qui choque la raison? Et ce monde, d'ailleurs, doit-il toujours rester ce qu'il est? Puis-je prévoir toutes les transformations qu'il est appelé à subir, toutes les combinaisons dans lesquelles il pourra entrer jusqu'à ce qu'il finisse? Et, dans ce cas même, ne puis-je pas lui survivre et être appelé à des fonctions pour l'accomplissement desquelles l'habitation d'un monde particulier ne sera plus nécessaire?

Il se peut d'ailleurs, et cette idée me plaît, qu'il y ait dans l'espace de grands empires formés d'un nombre déterminé de planètes ; qu'on nous ait assigné un de ces empires pour le perfectionner en nous y perfectionnant nous-mêmes, et qu'on nous envoie alternativement dans ces diverses provinces, selon leurs besoins.

Mais il peut y avoir les traînards des planètes arrivées à un degré supérieur, qu'on en chasse et qu'on incarne sur les planètes à leur début. Les premières ne leur offrant plus désormais ces conditions de lutte indispensables à leur développement, ils sont appelés sur les autres à initier à la vie d'homme les Esprits sortis à peine de l'animalité.

C'est probablement à l'incarnation de semblables Esprits que notre terre a dû cette grande civilisation signalée par les savants au delà des temps historiques. A leur départ pour rejoindre leurs frères, leur édifice dut s'écrouler sur les épaules encore trop faibles de ceux qu'ils laissaient derrière eux, et ces maximes d'une sagesse profonde que l'antiquité nous a léguées, et dont quelques-unes étaient trop relevées pour Socrate lui-même, sont les débris de cette civilisation disparue.

Il y a ensuite les Esprits en mission qui viennent de haut et qui habitent temporairement parmi nous. — Mais je sais très-bien, pour ma part, que je ne suis pas de ceux-là. — Aussi n'éprouvé-je pas le moindre désir de quitter cette pauvre terre que j'aime, malgré ce qu'elle laisse à désirer. Et surtout, je me garde bien de la mépriser, parce qu'elle est encore bas dans la hiérarchie, par la simple raison qu'il serait ridicule de mépriser l'enfant qui vient de naître parce qu'il n'a pas encore trente ans.

Laissez faire le temps ; les trente ans viendront pour l'enfant, et la terre, à son tour, sera un monde de bonheur.

Je termine enfin cette lettre, beaucoup trop longue, en vous priant d'accepter mes vœux de renouvellement d'année pour vous et pour tous ceux qui communient dans la même pensée que nous, et de me croire votre tout dévoué.

V. TOURNIER.

MANIFESTATIONS A EFFETS PHYSIQUES

Les frères DAVENPORT, MM. FAY et HENRY B. ALLEN
Par Benjamin COLEMAN (1)

Traduit (*From the Spiritual Magasine*).

1er Décembre 1864.

L'expérience m'ayant appris qu'il ne fallait accepter les manifestations de certains médiums américains que sous toutes réserves, j'accueillis sans enthousiasme les frères Davenport, qui venaient m'apporter une lettre de recommandation de la part d'un correspondant estimé. Avant d'ajouter foi à ces phénomènes, je voulais d'abord m'assurer de leur réalité par un examen scrupuleux et personnel. Les facilités les plus grandes m'ayant été données pour cela, je suis en état d'exprimer une opinion arrêtée sur les Davenport, et je suis heureux de pouvoir dire que cette opinion leur est extrêmement favorable.

Le caractère élevé de M. le dr B. Ferguson, qui accompagne les frères, eût offert une garantie suffisante dans des circonstances ordinaires; mais le docteur ne pouvait-il pas à son insu être trompé par ces médiums? Je ne voulais donc pas risquer ma réputation de témoin compétent et intelligent pour tout ce qui se rattache au spiritualisme et à ses phénomènes, sans avoir soumis les faits à une enquête approfondie.

(1) Il est bien entendu que nous n'acceptons les relations du journal anglais que sous bénéfice d'inventaire ; notre but en les reproduisant est de tenir le public spirite en éveil et au courant de tout ce qui tient de près ou de loin à notre doctrine.

A. d'A.

Je ne m'étais pas rencontré avec les Davenport lors de mon voyage en Amérique, mais j'avais reçu du professeur Mapes un ample récit de leurs facultés extraordinaires, et je disais dans mes notes publiées dans le *Magazine* : « L'esprit connu sous le nom de John King est le principal acteur dans ces manifestations; le professeur Mapes m'assure avoir *causé* avec cet Esprit pendant *une demi heure*. Sa voix, dit-il, était forte et distincte, et passait par un porte-voix. Il donna une poignée de main à l'Esprit, dont l'étreinte en retour fut des plus vigoureuses ; lui ayant pris la main une seconde fois, il la trouva augmentée en volume et comme *couverte de poils*. Le professeur était accompagné de plusieurs de ses amis. La soirée fut très-gaie, l'Esprit montra une belle humeur, et finit par leur jouer un tour, auquel ils ne s'attendaient pas. La lumière ayant été rallumée, on trouva tous les chapeaux tournés à l'envers, ainsi que les gants du docteur Warner, qui étaient restés dans son chapeau.

Je n'avais jamais douté des paroles du professeur Mapes, dont le caractère est bien connu et qui occupe une haute position comme professeur de chimie ; j'avais cependant de la peine à accepter tous ces faits, surtout celui d'une conversation avec l'Esprit connu comme John King. Je puis maintenant corroborer ce fait extraordinaire, ayant eu moi-même un entretien oral avec cet Esprit : J'avais fait une visite aux Davenport ; au moment de mon départ, M. Ferguson proposa d'essayer d'obtenir quelques manifestations. Les frères consentirent, mais M. Fay nous quitta, étant attendu ailleurs.

J'étais assis dans un fauteuil, M. Jerguson et les frères étaient à une distance de six pieds de moi, la même distance se trouvait entre chacun d'eux. Il y avait sur la table un porte-voix, un tambour de basque et une guitare, la table était éloignée de quatre pieds de chacun de nous. M. Ferguson plaça sur la table un papier plié contenant quelques questions, ainsi qu'une feuille de papier blanc et un crayon. La lumière ayant été éteinte, nous attendîmes quelque temps en silence, lorsqu'un coup violent fut frappé sur le tambour de basque, au même instant cet instrument fut placé sur mes genoux ainsi que la guitare, tandis qu'une main me carressait doucement la tête. Un jet de lumière traversa la chambre spacieuse, un autre lui succéda, allant du parquet au plafond. A ma grande surprise, une voix me parla à travers le porte-voix, qui ne se trouvait alors qu'à quelques pouces de ma figure. « Comment vous portez-vous, Coleman? » me dit une voix forte et sonore. « Ah! » s'écrièrent les frères, » voilà John, — c'est lui ; il y a longtemps que nous ne l'avions plus entendu : Parlez-lui, M. Coleman. » Je dis alors : « John, vous semblez me connaître. » *Rép.* « Oui, je vous connais en esprit. » — *Dem.* « M'aviez-vous déjà vu? » — « *Rép.* Oui, en Amérique. » — *Dem.* « Croyez-vous que vous réussirez à convaincre les sceptiques de ce pays? » — *Rép.* « Oui, nous avons assez de pouvoir pour qu'ils se rendent. Coleman, il y a une dame à côté de vous. » *Dem.* « Pouvez-vous me dire son nom? » — *Rép.* « Elle s'appelle Catherine. » *Dem.* « Je connais quelqu'un de ce nom qui est dans le monde des Esprits, pouvez-vous me dire son nom de famille? » — A ce moment un des Davenport dit : « J'espère, John, que vous serez avec nous demain soir. » La voix, prenant une autre direction, répondit : « Certainement ; » puis, changeant de nouveau de direction, elle dit d'un ton joyeux : « Comment cela va-t-il, Ferguson? » Une large main me passa alors sur la tête, et me tapa sur l'épaule, la voix dit : « Je suis forcé de m'en aller, bonsoir. » « Répondez d'abord aux questions que j'ai écrites, » fit M. Ferguson. Nous entendîmes l'Esprit écrire rapidement, et la lumière ayant été rallumée, nous trouvâmes ces mots écrits sur une feuille

de papier : « Je ne le puis en ce moment. J. B. K. » Ces initiales forment le nom de l'esprit.

Personne à Londres n'a eu autant d'occasions que moi pour juger les manifestations des Davenport, et je dois dire après mûre réflexion, l'absence de toute fraude m'étant prouvée, qu'il n'y a pas le moindre fondement à des soupçons propagés par la presse, qui a dénaturé les faits. Ces manifestations, sans aucun doute, sont produites par des agents intelligents et invisibles, ni les jeunes gens, ni des compères à eux n'y ont aucune part active. Selon moi, et d'autres, qui ont l'expérience de ces faits, il ne peut y avoir qu'une seule explication rationnelle, c'est celle qui attribue ces phénomènes à une force spirituelle.

Il est vrai que faire et défaire des nœuds et produire une musique peu harmonieuse ne paraît pas de prime abord une occupation digne d'habitants d'une sphère supérieure, surtout si nous admettons que ce soient les Esprits de ceux qui ont vécu sur la terre, ainsi qu'ils le prétendent invariablement. Mais qu'on se demande d'abord : Que savons-nous de la vie spirituelle? De telles manifestations sont-elles en contradiction avec les récits de la Bible? La raison ne nous défend pas de supposer que des Esprits hors de la chair puissent poursuivre des occupations élevées ou triviales, tout comme les Esprits dans la chair.

Le but évident de ces manifestations, permises par un Dieu tout-puissant, est d'attirer l'attention, de « confondre les sages » et de prouver l'existence d'une action autre que celle de la matière inintelligente, et de nous forcer ainsi tôt ou tard à reconnaître une vérité de la plus haute importance par des moyens appropriés aux tendances corrompues et matérielles du siècle. A ce point de vue, tout spiritualiste peut admettre ce genre de manifestations et n'y voir qu'un moyen puissant pour arrêter la foule, qui ne se laisserait pas influencer par les enseignements plus élevés du Spiritisme.

Parmi les nombreuses séances particulières des Davenport, je mentionnerai particulièrement cette donnée au camp d'Aldershott. Là, pour s'assurer que les médiums ne quittaient pas leur place, on avait enduit la semelle de leur chaussure de craie humide. Deux soldats tenaient les bouts de la corde qui avait servi à les lier. Les manifestations eurent lieu avec leur succès habituel. M. Fay, le troisième médium, fut dépouillé de son habit et revêtu d'un habit de soldat, ses mains étant toujours liées. Les instruments passèrent par-dessus les têtes et se mirent à jouer. Lorsqu'il n'y a que dix ou douze personnes présentes, il est toujours facile de s'assurer du maniement des instruments et de la passivité des médiums, et c'est là peut-être la preuve la plus évidente de la présence d'une force active et invisible. Les lecteurs du *Mayazinc* doivent se souvenir d'un compte-rendu donné, il y a quelques années, d'une séance à Boston, à laquelle j'avais assisté. Le médium était une jeune fille, et les Esprits jouèrent d'un certain nombre d'instruments, parmi lesquels se trouvait une contrebasse, en harmonie et en parfaite mesure. Dans le numéro d'octobre dernier se trouve le récit d'une séance semblable à Boston; elle avait eu lieu tout récemment, et on y avait joué de plus de douze instruments à la fois, tout en produisant un concert harmonieux.

On peut voir par là que d'autres médiums obtiennent les effets musicaux des Davenport, et, sous ce rapport, ils dépassent même ces derniers, dont la musique ne flatte pas l'oreille. Je trouve dans un des plus récents journaux d'Amérique l'annonce d'un médium qui produit les mêmes phénomènes que les Davenport, mais *à la lumière*.

« Les manifestations spirituelles par la médianimité de Henry B. Allen, un jeune homme de Vermont, sont d'un caractère très-remarquable; elles attirent d'autant plus l'attention générale qu'elles ont lieu en pleine lumière. Le médium étant vu de tous, les instruments se mettent à jouer, et 5 à 6 mains se montrent à la fois. »

Dans une séance récente, à laquelle assistaient au moins soixante-dix personnes, on avait imaginé de remplir les mains des Davenport avec de la farine, les mains étant liées derrière leur dos. Dès que les portes du cabinet avaient été fermées, deux mains parfaitement propres se montrèrent, les instruments jouèrent, et finalement les jeunes gens sortirent, les mains toujours pleines de farine, et chaque nœud étant défait. Ils étaient habillés en noir, mais il n'y avait pas de traces d'une poussière blanche ni sur leurs habits, ni sur les cordes, ni par terre. Les frères ayant été liés de nouveau, les instruments se remirent à jouer. Au moment quelqu'un de la société alluma une bougie, contrairement aux conditions stipulées. Cette lumière éclaira tout le salon, et on put voir les Davenport liés et assis sur une chaise, les instruments tombèrent sur le plancher. Le phénomène le plus extraordinaire est l'enlèvement de l'habit de l'un et même des deux médiums, pendant qu'ils ont les mains liées derrière le dos, un instant après on les voit de nouveau vêtus de leur habit.

A une séance particulière chez un de nos amis, l'habit de M. Fay fut enlevé et remplacé par celui de mon ami, qu'on avait mis sur une table à côté de M. Fay dans cette intention. Ces deux opérations se firent dans un instant. Il se présenta dans cette séance un fait bien autrement extraordinaire : le gilet d'un des Davenport lui fut ôté, tandis qu'il conservait son habit, le gilet était à ses pieds, avec la montre dans la poche et la chaîne attachée à une boutonnière. J'eus d'abord de la peine à admettre ce fait, mais ayant eu d'autres occasions depuis pour observer ce phénomène, je suis maintenant pleinement convaincu qu'il n'y a pas là le moindre *tour*, si merveilleux que cela paraisse. A une autre séance, où le même fait se présenta, les poignets n'avaient pas été liés seulement avec des cordes, mais aussi avec un fil de cuivre. Voici ce qui se passa à une autre séance : la lumière ayant été éteinte, sir Henry de Hogton demanda qu'on enlevât l'habit de M. Fay. Lorsque pareille demande est faite, M. Fay la répète toujours aux invisibles. A peine l'avait-il faite, que M. Ferguson fit de la lumière, et tous purent voir l'habit de M. Fay traverser l'air et descendre sur les genoux de sir Henry, qui était assis à dix ou quinze pieds de M. Fay. La lumière ayant été de nouveau éteinte, sir Henry ôta de nouveau son habit et le mit sur ses genoux, mais non sur la table à côté de M. Fay, comme cela se fait ordinairement. Il dit alors, « M. Fay, mettez mon habit. » Nous entendîmes l'habit voler à travers l'air, et une seconde après il était, non sur M. Fay, mais sur M. Davenport, par-dessus son propre habit, ses mains étant liées derrière le dos, ses jambes attachées à la chaise, et cette dernière attachée à la table. La réussite était complète.

A la dernière séance à laquelle j'ai assisté, eut lieu un phénomène très-étonnant, qui est une nouvelle preuve de notre ignorance des lois de la matière. M. Fay avait été lié à sa chaise comme d'habitude, les poignets attachés derrière le dos par une série de nœuds, un dernier nœud avait fixé les bouts de la corde sous le siége. Sur ce dernier nœud le capitaine Drayson, de l'Observatoire royal de Wolwich, plaça l'empreinte de son cachet avec de la cire.

M. Fay demanda aux invisibles de laisser le cachet intact, et par conséquent, de ne pas défaire le dernier nœud, par lequel, dans des circonstances ordinaires, on aurait dû commencer, pour défaire les autres nœuds. C'est ce qui fut fait! M. Fay se trouva libéré, tous les nœuds étant défaits, sauf le dernier, qui restait intact, ainsi que le cachet.

Les sceptiques peuvent sourire, le savant, qui croit tout connaître, s'écriera? « C'est impossible. » Mais le fait reste, une trentaine de personnes en ont été témoins.

J'espère dans cette notice imparfaite avoir donné une raison suffisante pour me dire entièrement convaincu de la réalité des manifestations des Davenport, quoiqu'elles aient été condamnées par la presque totalité de la presse et traitées de jonglerie et d'imposture. Que ce soit de l'imposture ou non, le spiritualisme reste avec tous ses phénomènes. Ni le ridicule, ni les injures ne le feront disparaître. Il veut être entendu; si c'est une illusion dangereuse, il importe aux intérêts de la société d'en finir le plus tôt possible. Si les phénomènes spirites sont réels, s'il est prouvé qu'ils proviennent de quelque force naturelle, encore inconnue, la science aura fait un pas immense en avant. Quelque soit le résultat, il est de la plus haute importance qu'une enquête approfondie soit faite par un corps d'hommes, réunissant les qualités nécessaires à une pareille étude, et comme l'esprit public est de nouveau vivement excité à ce sujet, il me semble que le moment est venu de procéder à cette enquête, afin que l'on puisse tirer quelque bien pratique de cette controverse Davenport, jusqu'ici si vide. Le spiritualisme doit être mis à sa propre place, et jugé avec autorité; cela est de la dernière importance. En attendant je recommande aux sceptiques d'être patients et prudents. *Traduit par* M. MITCHELL.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

La Volonté.

MÉDIUM : Mme COSTEL

Les fluides de la matière servent d'impulsion aux fluides spirituels humains. Leur combinaison produit une sorte de transmutation, et dégage la volonté qui est une électricité morale très-supérieure à l'électricité physique. La volonté est le *Summum* des forces intellectuelles, forces immenses trop peu exercées par les hommes qui ignorent l'étendue de leur puissance, et qui valent plus qu'ils n'expriment.

Les qualités acquises dans les vies antérieures sont des forces réservées, et de riches alluvions qui composent les facultés organiques. La Médianimité exprime, sans acception d'âge ni de condition, les progrès accomplis. Elle est la révélation de l'être intime, et fait éclater chez l'enfant une sagesse de paroles qui courbe les têtes blanches devant sa tête blonde.

Le dégagement spirituel médianimique entraîne le rapport supérieur des fluides vitaux, qui des Esprits astraux rayonnent sur les Esprits errants, et se répercutent sur les incarnés.

La volonté humaine engagée dans la personnalité égoïste, n'obtient que des révélations vagues et rampantes, semblables aux vapeurs qui obscurcissent le soir, tandis que la volonté humaine spiritualisée fait affluer les rayons de la vérité.

L'homme ne doit jamais abdiquer l'exercice de sa volonté qui est aussi celui de son libre arbitre; l'inconscience et la passivité lui font courir les graves dangers de l'obsession.

Le dégagement fluidique spirituel s'opère dans les conditions similaires, c'est-à-dire dans la proportion du dégagement matériel de l'incarné; la volonté est l'agent conducteur de cette admirable fusion, elle triomphe de l'Esprit, comme l'électricité triomphe de l'espace. Celui qui fut : JEAN REYNAUD.

Organes du Spiritisme en France et à l'étranger.

	fr.	c.
A PARIS.		
La *Revue Spirite*, d'Allan Kardec, mensuelle, 8e année...	10	»
L'*Avenir*, Moniteur du Spiritisme, paraissant le jeudi.	10	»
A LYON.		
La *Vérité*, directeur Edoux, paraissant le dimanche.....	9	»
A BORDEAUX.		
La *Ruche bordelaise*, rev. bi-mensuelle par Sabó et Chapelot.	6	»
Le *Sauveur des peuples*, directeur Lefraise, paraissant le dimanche.....	7	»
La *Voix d'outre-tombe*, directeur A. Bez, paraissant le dimanche.....	5	»
La *Lumière pour tous*, directeur Lefraise, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.....	3	»
A TOULOUSE.		
Le *Médium évangélique*, paraissant le samedi.....	9	»
A BRUXELLES.		
Le *Monde musical*, dirigé par MM. Roselli et Malibran, 51, rue de la Montagne, paraissant le dimanche.....	10	»
A ANVERS.		
La *Revue spirite d'Anvers*, mensuelle, directeur Eyben...	12	»
A TURIN.		
Les *Annales du Spiritisme en Italie*, revue mensuelle, directeur, M. Scarpa.....	12	»

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

DÉPÔT LÉGAL
Seine
N° 6
1865

2me Année. — N° 28. **Quinze centimes le numéro à Paris** Le 12 Janvier 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez { LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Paris, le 12 Janvier 1865

LE CHRIST

par ÉMILE BARRAULT

(Étude spirite.)

II.

Avant de passer à l'analyse résumée de ce que dit notre auteur sur la *Pluralité des mondes habités*, quelques mots nous seront permis sur l'importance de cette question en ce qui concerne la vérité pubère et les enseignements de l'esprit.

Nous avons fait voir dans notre ouvrage, *Pluralité des existences de l'âme*, qu'aux gentils dans les mystères, aux juifs dans le Zohar, aux chrétiens par certaines paroles du Christ recueillies et commentées dans Origène, cette vérité matérielle avait été, soit explicitement, soit implicitement enseignée, comme assises préliminaires indispensables aux conditions de la vie future, c'est-à-dire à la pluralité des épreuves dans des existences diverses.

Camille Flammarion, dans son excellent ouvrage, *Pluralité des mondes*, a démontré scientifiquement à la fois et philosophiquement la solidarité et l'habitabilité de toutes les demeures du ciel.

On lira encore avec intérêt le résumé des passages magnifiques et vraiment splendides qu'Emile Barrault consacre au développement des mêmes idées, avant de passer à son tour aux questions de la préexistence et des réincarnations, et de confesser entièrement nos doctrines.

Voici ce qu'il dit :

« Que faisions-nous de Dieu, lorsque nous voulions qu'il se fût longtemps complu dans l'isolement au milieu des vides infinis, qu'il ne se fût arraché à la torpeur et à l'inaction que pour créer la terre, en signe de sa toute-puissance, et en faire le centre de l'univers ?

» Notre terre, qui n'a pas plus de trois mille lieues de diamètre, et dont un fil électrique fait faire en un clin d'œil le tour à notre pensée ; — notre terre, que tous les vieux empereurs ont voulu porter dans une de leurs mains comme le jouet de leur puissance, et qui ne suffit pas à l'ambition du dernier de nos moines ; — notre terre, disions-nous et disons-nous encore, a empli les méditations de Dieu jusqu'à il y a six mille ans environ, et nous avons tenu pendant une éternité Dieu en contemplation devant un grain de poussière ! Et comme si ce n'était pas assez, depuis le jour où l'homme a été mis en possession de son domicile, Dieu se repose, sa fécondité est épuisée ou sommeille, en attendant que la terre et la voûte étoilée soient replongées dans le néant pour laisser face à face l'homme et Dieu !

» O enfants que nous sommes ! Nous avons tout rapporté à nous avec un imbécile égoïsme ; nous avons rapetissé jusqu'à nos proportions l'édifice dont nous nous jugions les seuls habitants.

» Mais voici que l'architecture des cieux se montre à nous dans des dimensions que nous n'avions pas soupçonnées, avec une splendeur dont nous sommes éblouis ; là où nous ne pensions voir que des gerbes d'étincelles, nous découvrons des globes plus vastes que notre terre ; là où nous nous contentions d'admirer une poussière d'or, nous découvrons une longue traînée de soleils plus puissants que le nôtre ; là où nous supposions l'immobilité, nous découvrons un enchevêtrement de systèmes qui sont emportés dans l'espace par un souffle divin ; là où nous nous plaisions à voir une clarté blanchâtre sur l'azur, nous découvrons des germes de nouveaux mondes et l'allaitement de nébuleuses innombrables, et la vie partout, Dieu partout ; et voici qu'en baissant les yeux devant ces magnificences, ou qu'en osant les suivre de nos regards effarés, nous sentons je ne sais quelles hymnes sans paroles s'agiter dans notre pensée et mourir sur nos lèvres. Oh ! alors, que pouvons-nous faire ? Que tomber à genoux et crier : Seigneur ! Seigneur ! nous ne vous avons point connu !

« N'est-il pas temps que nous rendions au Seigneur, au Créateur, au Père un hommage viril ? Non, je ne veux plus qu'on fasse entrer Dieu dans une chronologie bornée, dans une géométrie limitée ; c'est un Dieu fait à mon image, c'est une idole, ce n'est pas Dieu ; vous me le cachez, vous me le dérobez, rendez-moi le vrai Dieu ! faites circuler devant ma pensée des millions de mondes, d'étoiles, de planètes, de satellites dans les champs de l'espace sans bornes ; entassez des milliards d'années sur des milliards de siècles dans l'absence sans fond du temps ; l'infini du temps et l'infini de l'espace sont les signes sensibles de l'infini divin, et c'est seulement aujourd'hui que je respire à l'aise, sans m'épouvanter de la petitesse de notre terre qui semble n'entrer dans le ciel que pour s'y perdre comme un atome : je n'en sens que davantage la bonté de Dieu qui daigne nous aimer, la grandeur de mon âme qui est faite pour le comprendre et l'imiter. Voilà mon Dieu, le Dieu de la science, le Dieu des chrétiens ; oui, des chrétiens eux-mêmes ! N'est-ce pas la longue familiarité de l'esprit humain avec les abstractions divines qui le disposa à la recherche des lois générales dans l'étude des phénomènes ? N'est-ce pas la contemplation habituelle de l'infini qui l'incita à en poursuivre la perspective dans

FEUILLETON DE L'AVENIR

Le Maréchal-ferrant de Salons (1)

I.

Un événement singulier fit beaucoup raisonner tout le monde. Il arriva tout droit à Versailles un maréchal de la petite ville de Salons, en Provence, qui s'adressa à Brisac, major des gardes du roi, pour être conduit au roi à qui il voulait parler en particulier ; il ne se rebuta point des rebuffades qu'il reçut ; il fit tant que le roi en fut informé, et lui fit dire qu'il ne parlait pas ainsi à tout le monde. Le maréchal insista et dit que s'il voyait le roi il lui dirait des choses si secrètes et tellement connues de lui seul, qu'il verrait bien qu'il avait mission pour lui parler et pour lui dire des choses importantes ; qu'en attendant, au moins, il désirait d'être interrogé et qu'il demandait à être envoyé à un de ses ministres d'Etat.

Là-dessus le roi lui fit dire d'aller trouver Barbézieux, à qui il avait donné ordre de l'entendre. Ce qui surprit beaucoup, c'est que ce maréchal, qui ne faisait que d'arriver et qui n'était jamais sorti de son pays ni de son métier, ne voulut point de Barbézieux, et répondit tout de suite qu'il avait demandé à être envoyé à un ministre d'Etat, que Barbézieux ne l'était point, et qu'il ne parlerait qu'à un ministre ; sur cela, le roi nomma Pompone ; et le maréchal sans faire de difficulté ni de réponse, l'alla trouver.

Ce qu'on sut de l'histoire est fort court, le voici :

Cet homme, revenant tard du dehors, se trouva investi d'une grande lumière auprès d'un arbre, près de Salons. Une personne vêtue de blanc et pardessus à la royale, belle, blonde et fort éclatante, l'appela par son nom et lui dit de la bien écouter ; elle lui parla près d'une demi-heure, lui confia qu'elle était la reine, qu'elle avait été l'épouse du roi et lui ordonna d'aller le trouver et de lui dire les choses qu'elle lui avait communiquées ; que Dieu l'aiderait dans tout son voyage ; et qu'à une chose secrète qu'il dirait au roi, et que le roi seul au monde savait, et qui ne pouvait être sue que de lui, il reconnaîtrait la vérité de tout ce qu'il avait à lui apprendre ; que, si d'abord il ne pouvait parler au roi, il demandât à parler à un de ses ministres d'Etat et que surtout il ne communiquât rien aux autres, quels qu'ils fussent ; et qu'il réservât certaines choses pour le roi tout seul ; qu'il partît promptement et qu'il exécutât ce qui lui était ordonné, hardiment et diligemment ; et qu'il s'assurât qu'il serait puni de mort, s'il négligeait de s'acquitter de le commission.

Le maréchal promit tout et aussitôt la reine disparut ; et il se trouva dans l'obscurité auprès de son arbre ; il se coucha au pied, ne sachant s'il rêvait ou s'il était éveillé, et s'en alla après chez lui, persuadé que c'était une illusion et une folie dont il ne se vanta à personne.

A deux jours de là, passant au même endroit, la même vision lui arriva encore, et les mêmes propos lui furent tenus ; il y eut, de plus, des reproches de son doute et des menaces réitérés, et, pour fin, d'aller dire à l'intendant de la Provence ce qu'il avait vu et l'ordre qu'il avait reçu d'aller à Versailles ; et que sûrement celui-ci lui fournirait de quoi faire son voyage.

A cette fois, le maréchal demeura convaincu ; mais flottant entre la crainte des menaces et les difficultés de l'exécution, il ne sut à quoi se résoudre, gardant toujours le silence de ce qui lui était arrivé ; il demeura huit jours dans cette perplexité : enfin comme résolu de ne point faire le voyage et repassant par le même endroit il vit et entendit encore des menaces si effrayantes qu'il ne songea plus qu'à partir. A deux jours de là il fut trouver, à Aix, l'intendant de Provence, qui, sans balancer, l'exhorta à suivre son voyage et lui donna de quoi le faire dans une voiture publique. On n'en a jamais su davantage.

Il entretint trois fois M. de Pompone, et fut, à chaque fois, plus de deux heures avec lui. M. de Pomponne en rendit compte au roi en particulier, qui voulut que Pomponne en parlât plus amplement au conseil d'Etat, où monseigneur n'était point, et où il n'y avait que les ministres qui lors, outre lui, étaient le duc de Beauvillers, Pontchartrain et Torcy, et nul autre. Ce conseil fut long, peut-être y parla-t-on aussi d'autre chose après ; ce qui arriva ensuite fut que le roi voulut entretenir le maréchal ; il ne s'en cacha point ; il le vit dans ses appartements particuliers.

(A suivre)

(1) Mémoires de M. le duc de Saint-Simon.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

toutes les directions de l'univers? Ah! ne regrettons plus d'avoir tenu nos regards si longtemps attachés aux voûtes du ciel comme aux frontières de notre patrie; au delà de ces voûtes que nous avons brisées, c'était Dieu que nous cherchions dans cette sphère aux millions de sphères, dans ce ciel où vit tout ce qui se meut, tout ce qui respire.

» Oui, c'était Dieu que nous y cherchions, et l'homme. Nous avons cru que l'habitant de la terre était la créature unique du Seigneur, excès d'orgueil; mais nous ne l'avions cru digne que d'un douloureux séjour, excès d'humilité; l'homme est innombrable et il habite les cieux. Nous nous étions nommés le peuple de Dieu, les Gentils sont en masse dans les astres qui nous entourent. De même qu'au quinzième siècle nous fûmes saisis d'étonnement en apprenant qu'il y avait d'autres races dans un autre continent, aujourd'hui nous regardons à travers cet océan d'éther qui nous enveloppe, et nous y devinons avec ravissement de nouvelles populations; que dis-je? d'autres familles du genre humain qui emplit l'espace, afin que partout Dieu soit connu, servi, glorifié. La science n'élargit nos horizons que pour nous permettre de découvrir des frères là où elle ne découvre que des mondes.

» Hélas! que de débats, que de déchirements avant que la science et la religion aient conclu leur alliance! Nos savants nous font connaître le temple, mais ils méconnaissent le Dieu; nos théologiens aiment le Dieu, mais ils s'obstinent à mesurer le temple d'après leurs versets, tant ils ont peur que nous adorions le temple et cessions d'adorer Dieu. Epreuve douloureuse dont je ne m'alarme pas! Si la religion est le nœud de tous les amours, craindrons-nous de la faire passer par la science, c'est-à-dire par la connaissance des lois de Dieu dans l'univers et dans l'homme? Est-ce la religion qui deviendra athée, n'est-ce pas la science qui prononcera enfin ce nom de Dieu dont elle ne fait encore qu'épeler les lettres? Oui, leur alliance se conclura; œuvre immense réservée à *une légion d'Esprits supérieurs* qui ne sont pas encore nés peut-être ici-bas, que sais-je? à des conciles vraiment œcuméniques où siégeront les représentants de tous les sacerdoces et de toutes les académies, afin de refaire la Genèse et de refaire ensuite le catéchisme. »

Admirons et approuvons.

(*A continuer.*)

ANDRÉ PEZZANI.

DE LA RÉINCARNATION
ET DE SES ADVERSAIRES

LE PROGRÈS SPIRITUALISTE. — Mlle CLÉMENCE GUÉRIN. — M. CARL WILSON

III

La doctrine de la réincarnation examinée au point de vue philosophique, telle est la première division qui se présente à notre examen.

Nous entrons ici en pleine métaphysique. Quant à nous, nous tâcherons d'être clair et de faire ressortir la réalité de nos théories par la netteté de nos formules. Nous allons faire ce qu'on peut appeler de l'anatomie philosophique comparée. Là, sur le marbre de l'amphithéâtre, nous disposons le sujet (*cadaver*) qui va servir à nos démonstrations; et, à côté, debout, plein de vie, nous exposerons parallèlement notre système psychologique dans son harmonieuse simplicité.

Commençons.

Voici d'abord le thème littéral de nos adversaires :

« *Dieu* est le principe premier, absolu et infini dans son essence et ses attributs, incréé et éternel.

» La *Nature* est également infinie, incréée et éternelle; l'on ne peut concevoir qu'il ait été une époque où *rien* n'existât; l'imagination la plus vigoureuse ne peut même se faire aucune notion de ce qu'il faut entendre par *rien*; une telle proposition est du reste contradictoire et absurde, car la raison refuse à admettre que *rien* ait pu provenir de quelque chose ou que quelque chose puisse devenir *rien*. Le *néant absolu* ne peut donc exister.

» Dieu, considéré comme Esprit, est doué d'Amour, de Volonté et de Sagesse; et sous ce rapport il ne doit pas être confondu avec la *Nature* qui exprime sous le nom de *substance*, *agrégation* et *univers*, non-seulement l'infinité de la matière, mais encore toutes les forces dynamiques et animiques qui s'y rapportent. Mais s'ils ne doivent être confondus, du moins ne doivent-ils pas être séparés, Dieu comme Esprit étant en relation avec la nature de la même manière que l'Esprit individuel de l'homme l'est avec son corps. La nature est donc le corps de Dieu; et quoique *infinie*, par rapport à la *matière*, à *l'espace* et au *temps*, elle est *finie* quant aux transformations et à la qualité d'organisation de cette matière, puisque Dieu peut sans cesse ajouter de nouvelles perfections au monde, dans son développement continu, sans jamais combler la distance infinie qui sépare la perfection relative des créatures de sa propre perfection. La nature est ainsi le théâtre de transformations incessantes, qui se prolongeront à l'infini et cela en vertu des trois lois divines, immuables et éternelles : l'*Association*, le *Progrès* et le *Développement*.

» Par la loi d'*Association*, on exprime que chaque atome est mu ou gouverné par un principe d'affinité, attendu que rien ne pourrait exister dans l'univers sans être doué de quelque relation, et qu'ainsi une particule douée d'une affinité inhérente pour une autre particule reste unie à cette dernière jusqu'à ce que, par l'intervention du procédé de raffinement, une nouvelle affinité se trouve développée, auquel cas la particule se trouve sollicitée à entrer dans des relations plus élevées. Ce procédé de raffinement a lieu par ce qu'on nomme le *Progrès*, principe en vertu duquel tout ce qui existe est appelé à se perfectionner à l'infini. Comme conséquence des deux lois précédentes se manifeste la loi du *Développement*, qui fixe l'essence propre de chaque être en le circonscrivant dans une individualité spéciale.

» Les modes d'action de la Divinité (comme âme de la nature), sur la *matière* sont au nombre de sept : 1° le *procédé anatomique* qui a trait à la structure de l'univers; 2° le *procédé physiologique* à la fonction; 3° le *procédé mécanique* aux forces; 4° le *procédé chimique* à la décomposition; 5° le *procédé électrique* à la combinaison; 6° le *procédé magnétique* à l'harmonie; et 7° le *procédé spirituel* à l'atténuation. C'est au moyen de ces sept modes d'action et conformément à la trinité des principes : l'association, le progrès et le développement que Dieu gouverne l'univers.

» La plus haute manifestation de l'action divine sur la nature se montre dans l'homme, parce que non seulement il représente comme être synthétique toutes les qualités et essences corporelles et animiques des êtres qui lui sont inférieurs, mais encore, parce qu'en raison même de cette supériorité, il est arrivé au degré de raffinement voulu pour que Dieu incarne dans son âme une parcelle de l'Esprit infini, dont la manifestation comme facultés dites *impersonnelles*, constitue ce qu'on nomme la raison. Ce lien de l'infini avec le fini qui s'opère dans l'homme par l'individualisation de l'Esprit, marque le terme final ou le plus élevé de l'action divine sur la nature; de là cette conclusion, que Dieu est la *cause*, la nature *l'effet*, et l'homme *le résultat* ou *le but*. »

Il y a dans le *Médecin malgré lui* une scène superbe, celle où Sganarelle interpellant le bonhomme Géronte lui dit :

« Entendez-vous le latin?

« Non; » répond le bonhomme.

Sganarelle avec enthousiasme :

« *Cabricias arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo, hæc musa*, la muse, *bonus, bona, bonum. Deus sanctus, est-ne oratio latinas? Etiam*, oui. *Quare?* Pourquoi? *Quia substantivo, et adjectivum concordat in generi, numerum et casus.*

Géronte :

» Ah! que n'ai-je étudié?

Sganarelle :

» Or ces vapeurs dont je vous parle venant à passer, du côté gauche où est le foie, au côté droit où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin *armyan*, ayant communiqué avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*, rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate; et parce que les dites vapeurs.... comprenez bien ce raisonnement, je vous prie... et parce que lesdites vapeurs ont une certaine malignité..... écoutez-bien ceci, je vous en conjure...

Géronte :

» Oui.

Sganarelle :

» Ont une certaine malignité qui est causée... Soyez attentif, s'il vous plaît....

Géronte. — » Je le suis.

Sganarelle. — » Qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossabandus, nequeis, nequer, potarinum, quipsa milus*. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette. »

Connaissez-vous la métaphysique? s'écrie M. Wilson.

Non.

Eh bien! alors : Dieu et la Nature sont INFINIS, incréés, éternels; parce que le néant n'existe pas. Dieu est un esprit doué d'*amour*, de *volonté* et de *sagesse;* mais il ne faut pas le confondre avec la Nature, qui est *substance*, *agrégation*, *univers*; ou, en d'autres termes, qui est l'expression de l'INFINITÉ de la matière et de ses forces DYNAMIQUES et animiques. Dieu et la Nature ne doivent pas être confondus, mais ne doivent pas être séparés, la Nature étant le corps de Dieu. Or, la nature — est DÉFINIE — FINIE quoique INFINIE, parce que Dieu peut sans cesse ajouter de nouvelles perfections au monde, sans jamais combler la distance INFINIE qui sépare sa perfection de celle des créatures. La Nature est ainsi le théâtre de transformations incessantes qui se prolongeront à l'INFINI... ouf!

Ouvrons une parenthèse, non pour commenter cette belle tirade, mais pour demander au dictionnaire ce qu'il faut entendre par forces *dynamiques*.

Dynamique, substantif féminin : science des forces qui meuvent les corps; science du mouvement des corps qui agissent les uns sur les autres. (*Boiste*) C'est-à-dire : *bonus, bona, bonum, musa*, la muse, etc.

L'Univers, continue M. Wilson, est régi par trois lois divines éternelles, immuables : l'*Association*, le *Progrès*, le *Développement*; toutefois, ce qu'il oublie de nous dire, c'est comment il est arrivé à la découverte de ces lois. Est-ce comme Kepler, comme Newton, comme Galilée? On ne sait. Mais c'est un détail; poursuivons notre dissection.

Le mécanisme de ces lois ne laisse pas, non plus, que d'être très-intelligible. Jugez-en :

— Chaque atome est mu par un principe d'*affinité*, attendu qu'une particule douée d'une *affinité* inhérente à une autre particule reste unie à cette dernière : voilà la loi d'*Association*. Mais lorsque, par l'intervention du procédé de *raffinement*, une nouvelle *affinité* se trouve développée dans la première particule, elle se trouve sollicitée à entrer dans des relations plus élevées; c'est là la loi du *Progrès*. Quant à la loi du *Développement*, conséquence des deux autres, c'est elle qui fixe l'essence de chaque être, en le circonscrivant, dans une individualité spéciale.

Un développement qui circonscrit! c'est ce que Sganarelle appelle en latin : *Armyan*! en grec : *Nasmus*! et en hébreu : *Cubile*!

Et ce procédé de raffinement, qui, à l'instar de la forêt qui marche dans le *Macbeth* de Shakespeare, intervient de lui-même pour solliciter la particule à de plus hautes relations, ne vient-il pas en droite ligne des précieuses ridicules?

Passons, passons, passons!

Nous ne nous arrêterons pas sur les sept modes d'action, dans lesquels M. Wilson se plaît à interner la Divinité; parce que nous pensons que c'est chose grave de porter un jugement sur l'étendue des attributions de Dieu. Nous ne sommes ni assez audacieux, ni assez aveugles pour nous permettre une telle témérité. Non, certes! nous ne suivrons pas M. Wilson sur un terrain où sa myopie spirituelle l'a conduit; nous voyons plus haut et plus loin; et nous savons parfaitement qu'avant d'arriver à comprendre le créateur, il faut d'abord comprendre la création. Nous n'en sommes pas là.

L'homme, affirme toujours l'écrivain du *Progrès*, est le but final de la divinité; c'est là le *nec plus ultrà* de l'intelligence créatrice. L'homme créé renferme en lui, comme être synthétique, toutes les qualités et essences corporelles et animiques de la création; il sert de point de jonction à l'*infini* avec le fini; « de là cette conclusion

que Dieu est la *cause*, la nature l'*effet* et l'homme le *résultat* ou le *but*. »

Or si l'homme est le but poursuivi par Dieu, il est constant que ce résultat obtenu, Dieu n'a plus alors qu'à se concentrer en lui-même ou à disparaître, puisqu'il n'a plus sa raison d'être ; ou bien encore, l'homme étant le but final de Dieu et la tombe le but final de l'homme pris abstractivement, le but de Dieu serait donc le néant.

Et voilà comme quoi de déductions en déductions la métaphysique des sophistes nous conduit à l'absurde.

(*A continuer.*)

ALIS D'AMBEL.

LES DAVENPORT ET LES PRESTIDIGITATEURS (1)

(Lors des premières représentations des Davenport à Londres, la presse avait été presque unanime à attribuer ces effets extraordinaires à un escamotage plus ou moins habile. Cette opinion était partagée par les principaux prestidigitateurs de Londres, tels que MM. Taylor, Anderson, Tolmaque, Radmond, etc., qui se faisaient forts d'en faire autant, sinon mieux).

J. M.

Encore un mois s'est passé, et voilà près de dix semaines que les Davenport sont en Angleterre. Ils ont été traités d'escamoteurs ordinaires, qui seraient parvenus à exécuter quelques tours, mais des tours infiniment moins adroits et moins inexplicables, au dire de la presse, que ceux de nos prestidigitateurs. M. Palmer, l'impressario des frères, avait offert 100 livres sterling à la personne qui produirait le même résultat, dans les mêmes conditions, au moyen de l'escamotage. Pourquoi aucun de nos faiseurs de tours ne s'est-il présenté pour toucher cette somme? On leur accordait cependant l'absence de lumières pour obtenir les effets des Davenport, à qui ils reprochaient cette même absence de lumières, comme devant beaucoup contribuer à faciliter la déception. Leur tâche était donc aisée, mais personne n'a accepté le défi. Quelques-uns des prestidigitateurs ont quelquefois réussi à se délier et à se lier, en y mettant un temps plus ou moins long, mais tous ont décliné les nœuds cachetés et le mode de ligature, tel qu'on l'emploie sur les Davenport. La presse même avoue que leur fiasco est complet.

Le *Standard*, en parlant d'une représentation d'Anderson, dit : « Tout cela est très-bien, mais cela ne vaut pas encore les tours de Radmond au cirque d'Astley, et n'éclaircit en rien le mystère qui environne les Davenport. » Dans un autre article parlant de Tolmaque, qui n'avait pas voulu se laisser lier par le capitaine Burton, le célèbre explorateur de l'Afrique, il répète que, « si la preuve d'une force spirituelle ou surnaturelle dépendait uniquement des faits produits par les prestidigitateurs, nous serions peut-être forcés d'accepter la théorie, d'après laquelle ces jeunes Américains seraient les instruments passifs d'une force jusqu'ici ignorée de nos savants. » Il ajoute plus loin : « Nous devons franchement avouer que les effets obtenus par les Davenport restent toujours inexplicables, malgré tous les efforts de leurs adversaires. »

Le *Télégraphe* dit : « Tout observateur doit avoir fait la remarque que, tandis que la critique et les prestidigitateurs attribuent tout à un escamotage habile, aucun témoin des faits n'a trouvé autre chose que de la raillerie pour les expliquer, et les escamoteurs de profession, comme Anderson et Tolmaque, n'ont réussi qu'à produire une parodie des manifestations, omettant justement ce qu'il y a de plus étrange dans ce spectacle américain. »

Le *Morning Star*, en parlant de Redmond, avoue, « que sauf le tour des cordes, qui n'était pas aussi bien exécuté que chez les Davenport, les deux spectacles n'ont rien de commun. »

Nous pensons que le *Times* prendra le parti des frères, et qu'il les défendra contre tous en temps opportun.

Le *Morning Post* s'est définitivement prononcé contre les prestidigitateurs dans une série d'articles.

Nous voilà amenés par la force des faits à déclarer que messieurs Davenport et Fay sont de vrais médiums, pour ce qu'on appelle des manifestations spirituelles. Nous arrivons à cette conclusion par nos propres observations, et par les témoignages de la presse, d'après laquelle tous les faits subsistent malgré les misérables parodies des escamoteurs. Aux nombreux faits cités par M. Coleman, dans l'article précédent, nous ajouterons celui-ci : A une séance particulière chez le capitaine Burton, dont toutes les conditions avaient été arrangées par le capitaine et par ses amis, de façon à rendre tout compérage absolument impossible, les Davenport n'étaient pas seulement attachés par une corde, dont les nœuds étaient cachetés, les mains étant liées une seconde fois avec des cordons, mais on avait aussi fixé aux poignets des pétards, que le moindre mouvement aurait fait partir. Malgré ces précautions, tous les phénomènes ordinaires eurent lieu, et nous croyons que toute épreuve, qu'on pourrait encore appliquer, est désormais inutile.

Nous pouvons maintenant nous demander ce que signifiait tout ce vacarme produit par la presse. Était-elle sincère, lorsqu'elle se disait convaincue qu'il n'y avait là qu'un tour d'escamotage ? Nous serions bien crédules de le penser, car peut-on s'imaginer que la presse des trois royaumes aurait ainsi tracassé ses lecteurs et elle-même, s'il ne s'était agi que d'une simple jonglerie ? Non ! mais il y avait là la crainte instinctive, que tout homme ressentait, qu'il y avait réellement quelque chose sous la forme d'une force nouvelle, ou d'une manifestation spirituelle, et que ce quelque chose, s'il était prouvé, serait très-désagréable à digérer. Qu'elle était la cause de la joie sauvage de la presse, lorsque dans les premiers temps, les prestidigitateurs déclarèrent qu'ils reproduiraient les manifestations dans quelques jours ? Qu'elle était la cause qui avait attiré à la représentation d'Anderson des personnes de toutes les classes ? car il y avait, selon le *Standard*, des auteurs, des journalistes, des architectes, des soldats, des marins, des avocats, des médecins, des savants, et certainement des tapageurs. Était-ce parce qu'ils croyaient les Davenport des escamoteurs ? Oh non ! ce n'était pas là la cause. Ils étaient venus parce qu'ils craignaient que ce ne fussent pas des escamoteurs, et lorsque miss Anderson eut fait son petit tour avec la corde, ils l'applaudirent avec fureur, parce qu'elle les aidait ainsi pendant un moment à respirer de nouveau. Eh bien ! nous leur disons que ce sont là des manifestations spirituelles, d'un ordre très-trivial, peut être, mais admirablement appropriées à la plus grande trivialité de leur propre nature.

La vraie raison de tout ce vacarme est, que presque tous ceux qui dirigent l'opinion publique sont matérialistes ; Dieu et sa Providence miséricordieuse leur sont inconnus, ou sont rejetés par eux comme absolument inadmissibles dans l'économie du monde. L'Ecriture avec ses récits surnaturels n'est plus qu'une vieille absurdité à laquelle personne ne croit plus de nos jours, selon eux, quoique cela amuse les femmes et les enfants. Cependant si un seul coup peut être frappé dans une table d'une manière surnaturelle, si un seul tour des Davenport est vrai, ou si une seule histoire de revenant peut être maintenue, alors toute l'Ecriture sainte nous revient, et Dieu et sa Providence rentrent dans le monde ! En vérité les conséquences sont formidables, et elles suffisent pour expliquer la présence de savants, d'auteurs, de journalistes, d'avocats et de médecins sur la scène d'Anderson, l'escamoteur. Ils descendraient encore plus bas, si c'était possible, si par là ils pouvaient se fortifier dans leur conviction, que l'esprit n'existe pas, et qu'il n'a jamais agi, ni qu'il peut agir maintenant dans notre monde.

Voilà jusqu'où la science est enfin tombée ! elle déploie la plus grande activité à répandre ses convictions, et ne manque ni de sociétés puissantes, ni de combinaisons à elle pour aider chacun de ses sectaires. Ils travaillent les uns pour les autres, pour atteindre le grand but, celui de dépouiller l'homme de Dieu et de la religion. Voyons le dernier ouvrage de M. Herbert Spencer « Principes de Biologie. »

Dans ce volume, ce dernier et le plus grand des philosophes discute la théorie de « la création par l'Evolution spontanée. » Il dit :

« L'interprétation que nous donnons du fait de la » structure et des fonctions dans tout corps animé, dé» pend entièrement de notre idée de la manière dont » tous les corps animés ont pris naissance... Nous avons » à choisir entre deux hypothèses : celle d'une création » spéciale et celle de l'évolution. Ceux qui adoptent la » première *s'embarrassent dans des difficultés théologiques.* » La supposition qu'il y a eu un dessein spécial pour » chaque espèce d'organisme, *amène la conclusion que* » *l'auteur voulait tout ce qui résulte de son dessein....* Si » tous les organismes ont été construits en vue de leurs » buts respectifs, le caractère du constructeur se trouve » alors indiqué et par les buts eux-mêmes, et par la » perfection ou l'imperfection avec laquelle les orga» nismes y sont appropriés.

» *Remarquez les conséquences....* Nous pouvons nous » demander pourquoi la terre est-elle si largement peu» plée de créatures qui infligent tant de souffrances à » d'autres et à elles-mêmes? Que devons-nous penser » des nombreux moyens et instincts de mal, dont sont » doués les animaux? Nous avons la preuve manifeste » que de tout temps les supérieurs ont fait leur proie » des inférieurs ; le fort n'a jamais cessé de dévorer le » faible... *D'où vient que les animaux ont été créés de* » *façon à rendre ce carnage nécessaire?* Quiconque pré» tend que chaque animal a été créé d'après un plan » spécial, affirme, ou qu'il y avait une intention réflé» chie chez le Créateur de produire ces résultats, ou » *qu'il y avait impuissance de les empêcher.* »

« Rejetant nos idées préconçues, nous trouverons de » bonnes raisons pour croire avec Darwin : « Que *la* » *proximité de descendance*, la seule cause connue de la » similarité des êtres organiques, est le lien, quoique » caché par différents degrés de modifications, qui nous » est partiellement révélé par nos classifications..... » » Différentes classes de phénomènes nous obligent à » conclure que chaque espèce d'organisme est com» posée d'unités physiologiques, possédant *certaines* » *propriétés particulières qui les forcent de s'arranger* » dans la forme de l'espèce à laquelle elles sont parti» culières. Nous avons vu dans les chapitres sur la Ge» nèse, l'hérédité et la variation, que tandis que les » *polarités des unités physiologiques déterminent la struc*» *ture* de l'organisme dans son entier, l'organisme dans » son entier réagit sur les unités physiologiques, si sa » structure est *changée par des forces incidentes*, et il les » modifie conformément à sa nouvelle structure. »

Ces dernières lignes contiennent l'explication lumineuse de M. Spencer de la manière dont se dégagent les êtres organiques de la matière sans créateur, selon la théorie de M. Darwin de « l'Origine des Espèces, » par une évolution et un développement graduel. Voilà donc à quoi la science nous a conduits, si nous n'acceptons pas la théorie de l'évolution ou de l'autocréation, nous tombons dans la difficulté théologique, irrémédiable d'avoir un Dieu, qui crée les tigres et les oiseaux de proie, jusqu'au dernier des infusoires avalant son voisin, un Dieu qui, par conséquent, doit être responsable des bévues criminelles de ses créatures.

En vérité, les Davenport ne sont pas venus trop tôt, et nous n'avons pas besoin de chercher des excuses à la

(1) *The Spiritual* Magazine. Décembre 1864.

trivialité des phénomènes nécessaires pour détruire une philosophie aussi blasphématoire.

Ce sont les idées produites par une telle philosophie qui nient les possibilités spirituelles. Néanmoins, nous sommes heureux de constater que le nombre de ceux qui ont jugé pour eux-mêmes et par l'évidence de leurs sens de la vérité du spiritualisme, continue toujours à augmenter. Tout ce que la presse a fait dans l'affaire des Davenport, c'est de rassurer les aveugles et les non-pensants, et la place de ceux-là n'était pas dans une pareille enquête. La foule des investigateurs sérieux s'accroît journellement ; nous sommes arrivés maintenant à la conclusion, que ces phénomènes sont de vraies manifestations spirituelles, sans fraude ni imposture, et nous savons qu'ils se maintiendront et qu'ils ne manqueront pas d'attirer constamment de nouveaux croyants. Le temps n'est pas venu de considérer la nature étrange des phénomènes présentés par les Davenport, nous n'avons qu'à juger le fait. C'est la première partie de l'enquête, et quand elle sera réglée, nous aurons à aborder les arguments de nos amis les curés, qui ont déjà commencé leur office en prêchant contre les Davenport ; ils admettent les faits, tout en proclamant seulement que le diable se trouve au fond. Les raisonnements des savants sont en contradiction avec ceux des curés, et les objections revêtent les formes les plus opposées. Cela nous a constamment servi à réfuter les unes par les autres. Nous voudrions que, au lieu d'attaquer le spiritualisme, les curés attaquassent la philosophie blasphématoire du scepticisme scientifique, et qu'ils nous aidassent à démontrer l'existence d'un monde spirituel, dont ils persistent à ignorer les merveilles, parce qu'ils en craignent les conséquences.

CORRESPONDANCE SPIRITE.

Yillenave-de-Rions, 28 décembre 1864.

Monsieur et cher frère spirite,

Je viens moi aussi essayer d'apporter mon grain de sable pour l'édification du monument de la vérité spirite.

Les frères Davenport, dont la faculté médianimique n'est pas encore attestée d'une manière irréfragable, défrayent depuis quelque temps les partisans de notre doctrine, et font l'objet de leurs préoccupations. Tandis que les uns ne voient dans leur faculté de *médiums intéressés*, faisant parade à tant la séance de leur don émané du concours des Esprits, qu'un instrument de plus pour vulgariser une science vieille comme le monde, — une vérité éternelle qui prend son assise certaine sur une loi de la nature, se traduisant par des effets que la tradition de tous les âges de l'humanité a recueillis sans pouvoir en donner l'explication rationnelle, — les autres voient un grand danger pour le Spiritisme, de faire cause commune avec ces nouveaux médiums étalant leur faculté et l'exploitant dans un but exclusif de lucre.

Pour moi, habitué à ne voir dans toute cause, quelque étrange qu'elle soit en apparence, qu'un élément qui concourt, selon la sagesse des lois de Dieu, au profit de l'harmonie universelle dans l'ordre moral ou matériel, je me dis ceci: Non ! les frères Davenport ne sont pas un danger pour le Spiritisme. La vérité n'arrive à l'homme qu'à travers les brouillards que le travail de la raison et du libre arbitre doivent faire disparaître. Le bon grain, toujours mélangé *d'inévitable ivraie*, doit être passé au tamis épurateur de la raison ; et c'est alors seulement qu'il peut être prisé à sa valeur réelle.

En attendant que la lumière se fasse sur la cause réelle des *prodiges* obtenus par les frères Davenport, ne pourrions-nous pas par analogie faire ressortir la possibilité de leur faculté, toute mercenaire qu'elle soit, et simulant le véritable charlatanisme ?

Indépendamment des raisons très-logiques qu'en a données dans l'*Avenir* madame Collignon, nous puisons dans les livres Saints des témoignages incontestables qu'il a existé autrefois des médiums mercenaires comme les frères Davenport.

Chacun connaît l'histoire de cette servante dont parle saint Paul, qui, étant assistée d'un Esprit de Python, apportait un grand gain à ses maîtres en devinant.

Chacun connaît l'histoire de tous les faux prophètes consignée dans la tradition biblique. N'avaient-ils pas la puissance de produire les mêmes phénomènes spirites que les vrais prophètes missionnaires de Dieu ? — Les plaies dont l'Égypte fut frappée sous le règne de Pharaon nous en fournissent notamment un exemple, si je ne me trompe.

Qui ne sait encore que parfois les faux prophètes, *eux-mêmes*, ont été à leur insu les instruments *des bons Esprits*. Le livre des Rois (III, chap. 13) en fournit un remarquable exemple. — Ainsi donc, cher frère spirite, il n'y a rien de trop : la vérité et le mensonge, le bien et le mal, tout concourt à l'harmonie et au progrès, même les médiums mercenaires du passé, du présent et de l'avenir.

A vous, cher frère, mes meilleurs sentiments.

J. GUÉRIN.

POLÉMIQUE SPIRITE

ENCORE M. FEYRNET DE L'*Illustration*.

—

L'*illustre* chroniqueur de l'*Illustration* a, dans le dernier n° de cette feuille, en 1864, fait l'inventaire de cette pauvre année, comme il l'appelle.

Voilà l'ordre et la marche du cortége, que dis-je? du convoi conduit par M. X. Feyrnet.

« Religion — Philosophie — Superstitions — Politique — Littérature — Théâtre — Mouvement de la presse — Science — Beaux-Arts — Modes nouvelles. »

— Or, c'est de nous qu'entend parler M. Feyrnet par cette formule : *superstitions*.

Ecoutons M. Feyrnet :

« On a vu, — dit-il, — comme par le passé, beaucoup de gens croire à la mauvaise influence du vendredi ; le Spiritisme a continué à détraquer complétement de pauvres cervelles infirmes et à grossir le chapitre de la bêtise humaine. »

1864 répondant à son plus *savant* chroniqueur :

« Vous êtes bien dur pour le spiritisme. »

M. Feyrnet : « On ne saurait l'être trop et je le prouverai avant qu'il soit longtemps; vous, l'année 1864, vous êtes montrée beaucoup trop indulgente à ce fléau ridicule funeste. — Vous aurez à vous en repentir *dans l'autre monde*. »

Puis, comme nulle chronique, vous le savez, ne peut aujourd'hui se terminer sans le mot de la fin, voilà le trait spirituel du trop spirituel M. Feyrnet.

1864 : « Adieu ! » (*Sur le point de passer la porte de l'éternité, elle se retourne, soupire d'une voix éteinte* : Ohé ! Lambert! *et disparaît*). Suit la signature : X. Feyrnet.

Invinciblement, malgré lui, notre honorable contradicteur a mis à son rang hiérarchique le Spiritisme que nous proclamons parce que cette nouvelle forme de la pensée humaine, encore dans les langes, nous l'avouons, est appelée, quand elle aura trouvé son Kepler ou son Volta, à réconcilier dans une communion complète la religion et la philosophie, ses deux sœurs jusqu'à nos jours implacables ennemies.

—

Dans le premier numéro de l'*Illustration* de 1865, M. X. Feyrnet revient à la charge ; mais, cette fois-ci, il a lu les articles de notre collaborateur Honoré Benoist. Ce n'est plus par ouï-dire qu'il parle de nous ! on sent que la plume de notre ami s'est croisée avec les *illustres* ciseaux de l'*illustre* chroniqueur de l'*Illustration*. Voici les cinquante lignes que nous consacre M. Feyrnet :

« Messieurs les rédacteurs de *l'Avenir*, *moniteur du Spiritisme*, m'ont fait l'honneur de me prendre à partie, dans deux numéros de leur journal, à propos de quelques lignes de mes derniers courriers. Je ne me plaindrai pas du ton de leur polémique; ils ne me devaient point d'égards, ne les ayant pas mérités, ce dont je ne me repens en aucune façon. Mais rien ne dispense de la bonne foi dans les discussions, pas même le commerce avec les Esprits, et je crains bien que celui d'Escobar n'ait dicté la réplique de *l'Avenir*. A en croire ces messieurs, j'aurais traité de sottise l'exhortation à la résignation et à la vertu, de folie la promesse d'un avenir au delà du tombeau, et cette croyance que nous sommes autre chose que des machines savamment organisées, jetées sans but sur un globe éternel. Non, messieurs, je n'ai à me reprocher aucune de ces énormités, et je donne un démenti bien net à vos accusations.

« Je n'ai pas davantage appelé le Christ un fou, ni Socrate, ni Platon, ni Victor Hugo, ni Lamartine, ni M. Louis Jourdan, qui, par parenthèse, est homme d'assez bon goût et de modestie, j'en suis sûr, pour être quelque peu embarrassé de voir son nom associé par vous à ce nom divin et aux noms éblouissants des plus grands philosophes et des plus grands poètes. Pas d'équivoques s'il vous plaît. Ce dont je me suis moqué, et ce dont je me moquerai encore, avec ou sans votre consentement, ce sont vos communications médianimiques, ce sont les amplifications banales ou ridicules de vos médiums, que vous mettez bravement sur le compte de l'*Esprit* d'un pauvre mort qui n'en peut mais. C'est de ces inepties que j'ai dit par trois fois : « C'est trop bête! » Dans un des numéros où vous voulez bien vous occuper de moi, vous osez publier une apologie du Spiritisme signée : CELUI QUI FUT LAMENNAIS (médium, M. Alfred Didier, groupe des Batignolles). Dans une autre de vos communications médianimiques, je lis ceci : « Comme le coursier de l'Écriture, hennissez » d'espérance et d'allégresse aux révélations du Spiritisme » vous qui êtes conduits vers la terre promise toute ou» verte devant vous. » Et vous gratifiez de cette jolie phrase l'*Esprit* d'Alfred de Musset : CELUI QUI FUT ALFRED DE MUSSET ; c'est écrit en toutes lettres. Eh bien ! je le répète : C'est trop bête ! c'est trop bête ! c'est trop bête ! Et si le mot vous déplaît, il pourra me prendre fantaisie d'en mettre un autre quelque jour qui vous déplaira plus encore.

X. FEYRNET.

Vous le voyez, M. Feyrnet, nous ne craignons pas de reproduire votre prose aussi illustre qu'illustrée, *suum cuique !* Mais vous, qui nous traitez de disciples d'Escobar en nous accusant d'avoir travesti votre pensée, pourquoi n'avez-vous pas reproduit l'article de M. Honoré Benoist? Au moins vos lecteurs eussent été juges entre vos apostrophes inqualifiables et la rédaction de *l'Avenir*. Citer une phrase de ci, de là, et crier du haut de votre tribune de courriériste : *C'est trop bête !* n'est pas équitable. Pourquoi ne pas avouer que, prenant *l'Avenir* pour une *tête de Turc* incapable de vous répondre, vous vous êtes amusé à essayer sur nous la force de votre polémique, et que vous vous êtes gaussé de notre petite feuille sur l'étiquette seulement. Il est vrai que notre prose se passe d'illustrations; et que nos lecteurs s'en contentent. Mais vous, monsieur !... Dam ! chacun fait ce qu'il peut.

Comme vous le dites, Monsieur, *pas d'équivoques*, et c'est pour cela que nous avons le droit de rétablir la vérité que vous méconnaissez. Relisez, je vous prie, les numéros 22, 23 et 25 de notre journal, comme nos lecteurs habituels peuvent le faire, et vous reconnaîtrez avec eux que notre polémique ne vous a point imputé ce que vous n'aviez pas écrit. Donc pas d'escobarderies, et c'en est une que de nous présenter à vos lecteurs sous un jour évidemment faux.

Quant aux communications médianimiques que nous publions, elles se défendent d'elles-mêmes, et si le texte des *Écritures sacrées* vous déplaît, prenez-vous en à leurs auteurs et non à nous. La seule objection vraiment sérieuse que vous auriez pu nous faire se rattache à l'identité des noms que prennent les Esprits qui se communiquent. Pour nous, nous n'attachons à ces noms qu'une importance secondaire, nous l'avons itérativement déclaré ; mais comme nous ne nous croyons pas le droit de modifier en quoi que ce soit ce qu'obtiennent les médiums, nous donnons le nom de l'Esprit qui prétend se communiquer comme la communication elle-même, du moment qu'elle nous paraît contenir un enseignement moral. Permettez-moi, au surplus, de m'abriter sous une autorité que vous ne récuserez pas, celle de Vacquerie :

« Madame Delphine de Girardin, — dit-il dans les » *Miettes de l'histoire*, — remplaçait mieux les absents » en restant seule avec un ou deux amis et *sa table*. Les » morts accouraient à son évocation; elle avait ainsi des » soirées qui valaient bien ses meilleures d'autrefois et » où les génies étaient suppléés par les Esprits. Ses in» vités de maintenant étaient Sedaine, madame de Sé» vigné, Sapho, Molière, Shakespeare. C'est parmi eux » qu'elle est morte. Elle est partie sans résistance et sans » tristesse; cette vie de la mort lui avait enlevé toute » inquiétude. Chose touchante, que, pour adoucir à » cette noble femme le rude passage, ces grands morts » soient venus la chercher ! »

Il est vrai que M. Feyrnet peut s'écrier encore : « C'est trop bête ! » en pensant aux « *inepties* » que la grande Delphine recevait de ses chers morts ; et ajoutons, pour en finir, que le vicomte de Launay n'a jamais su rédiger un Courrier de Paris, tandis que M. X. Feyrnet est le prophète de la chronique.

ALIS D'AMBEL.

Le *Journal de Tours* n'a pas voulu que le *Courrier d'Indre et Loire* eût seul le privilége d'attaquer le Spiritisme. Il a publié contre l'auteur du Livre des Esprits, une satire qui a la prétention d'être mordante, mais elle n'en a que la prétention. Je plains les Tourangeaux d'avoir à digérer pareille poésie.

A. D'A.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

2me Année. — N° 29. **Quinze centimes le numéro à Paris** Le 19 Janvier 1865.

Seine
N° 17
1865

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez { LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Paris, le 19 Janvier 1865

LE CHRIST

par ÉMILE BARRAULT

(Étude spirite.)

III

On n'a pas tout fait quand on a démontré la pluralité des mondes habités, il faut encore aller plus loin, admettre non seulement la solidarité de toutes les demeures du ciel; mais encore leur pénétration réciproque et l'ascension progressive des âmes dans ces divers séjours, plus ou moins enviables, plus ou moins parfaits selon qu'ils s'approchent ou s'éloignent de Dieu, cet aimant universel de la création spirituelle, ce centre auquel tendent tous les êtres doués d'amour, d'intelligence et de volonté. Emile Barrault, dans son livre, va plus loin aussi; il conçoit la liaison réciproque et la pénétrabilité des sphères de l'univers. Ecoutez ces sublimes paroles :

« Osons porter nos regards au-delà de la terre. Les habitants de notre planète font partie d'un groupe que nous nommerons l'humanité solaire; ce groupe n'est lui-même qu'une fraction de l'humanité sidérale. Toutes ces populations, quelles que soient leurs organisations diverses, ne composent au fond qu'un seul peuple, le genre humain qui comprend tous les degrés de l'intelligence, de l'activité, de l'amour, depuis le rang où il confine encore à la bête, jusqu'à celui où il revêt la nature angélique. Sans nul doute, il est des mondes supérieurs au nôtre, d'autres sans doute lui sont inférieurs. S'est-il formé parmi nous de si hautes vertus, s'y est-il developpé de si hautes facultés qu'elles aient été jugées dignes d'une assomption dans des astres privilégiés? Y a-t-il eu parmi nous des scènes si criminelles qu'elles aient dû descendre dans un lieu d'épreuves plus formidables? Serait-ce là une transformation du ciel et de l'enfer des chrétiens? D'une autre part, nous est-il permis de supposer que notre terre a été visitée par des âmes appartenant à des mondes meilleurs, qui ont voulu remplir parmi nous un apostolat de lumière ou de bonté, payé d'ingratitude peut-être? Un sujet si nouveau soulève bien des conjectures, provoque bien des divinations; nous nous bornerons à affirmer, au nom du Dieu vivant, que les nations de l'univers ne sont pas destinées à demeurer étrangères les unes aux autres; un jour peut-être elles communiqueront librement entre elles. Cependant il nous semble qu'actuellement les peuples du groupe solaire sont encore dans des conditions d'affinité spéciale qui restreignent nos excursions ordinaires à l'orbite du système. Regardons les planètes, sœurs de la terre, comme leurs habitants regardent la nôtre; ne sont-ce pas les stations diverses de toutes les âmes de notre terre qui ne se sont pas exceptionnellement élevées? »

La transmigration des âmes dans une sphère proportionnée à ses mérites, leur ascention progressive, telle est la vérité morale qu'il faut joindre à la vérité matérielle de la pluralité des mondes, et c'est pourquoi nous avons écrit sur ce sujet après le bel ouvrage de Camille Flammarion qui s'était chargé de démontrer scientifiquement et philosophiquement la première partie des doctrines de notre âge. Il s'est acquitté de sa tâche magistralement, nous avons fait aussi notre possible pour la deuxième partie qui nous était confiée, mais nous n'avons pu résumer avec le talent incomparable d'Emile Barrault, les raisons lumineuses qui militent en faveur de la préexistence et des réincarnations, c'est donc avec bonheur que nous donnons les fragments qu'on va lire :

« Si la destination de chacun de nous est de réaliser en lui le type humain dans sa perfection, une vie est bien courte; il en faut plusieurs avec la diversité des conditions de milieu, de telle sorte que les aptitudes encore latentes soient provoquées à paraître et que celles qui ont jeté leur éclat soient remises au repos, comme un fond acquis qui ne peut plus se perdre; que le champ soit ouvert à la vertu qui n'a pas d'issue; jusqu'à ce que l'organisation soit heureusement équilibrée.

» Combien sont morts pleins de jours en se disant : Nous n'avons point fait ce que nous projetions de faire; nous nous étions tracé une voie et nous en avons été divertis, nous ne sommes point ce que nous voulions être; nous n'avons point réalisé cet idéal que nous nous étions proposé aux jour de notre jeunesse, et voici que nous accourons, nous n'avons point assez vécu. Chez les meilleurs, en effet, certaines facultés sont comme amoindries par le surcroît d'exercice des autres. Il est des vertus extrêmes qui supposent des vices, des surabondances qui correspondent à des lacunes, des reliefs qui veulent des creux. Aucun homme ne se peut compléter sans avoir passé par toutes les situations; personne ne se connaît bien s'il n'a été expérimenté sous toutes les faces. Tel a su être pauvre, aurait-il su être riche ? Tel a su être riche, aurait-il su être pauvre ? Celui-ci a dignement supporté l'humilité, aurait-il échappé à l'enivrement du pouvoir ? Celui-là a vécu sur le sommet d'une colonne, comment aurait-il vécu sur la place publique ? Un autre a régi sa chair dans un cloître, l'aurait-il aussi bien gouvernée au milieu des amorces du monde ? Et

FEUILLETON DE L'AVENIR

Le Maréchal-ferrant de Salons [1]

II

(*Suite et fin*)

Quelques jours après, il le vit encore de même et à chaque fois il resta plus d'une heure avec lui et prit garde que personne ne fût à portée d'eux. Le lendemain de la première fois qu'il l'eût entretenu, comme il descendait par ce même petit escalier pour aller à la chasse, M. de Duras, qui avait le bâton, et qui était sur le pied d'une considération et d'une liberté à dire au roi tout ce qu'il lui plaisait, se mit à parler de ce maréchal avec mépris et à dire de mauvais proverbes, que c'était un fou ou que le roi n'était pas noble; à ce mot, le roi s'arrêta, et se tournant vers le maréchal de Duras, ce qu'il ne faisait jamais en marchant :

— Si cela est, lui dit-il, je ne suis pas noble; car je l'ai entretenu longtemps; il m'a parlé de fort bon sens; et je vous assure qu'il est loin d'être fou. »

Ces derniers mots furent prononcés avec une gravité imposante qui surprit fort l'assistance.

Après le second entretien, le roi convint que cet homme lui avait dit une chose qui lui était arrivée, il y avait plus de vingt ans, et que lui seul savait, parcequ'il ne l'avait jamais dit à qui que ce soit; et il ajouta que c'était un fantôme qu'il avait vu dans la forêt de Saint-Germain, et dont il était sûr de n'avoir jamais parlé. Il s'expliqua encore plusieurs fois très-favorablement sur ce maréchal, qui était défrayé de tout par ses ordres, qui fut renvoyé au dépens du roi, qui lui fit donner assez d'argent outre sa dépense et qui fit écrire à l'intendant de Provence de le protéger particulièrement, et d'avoir soin que, sans le tirer de son métier, il ne manquât de rien, le reste de sa vie.

Ce qu'il y a de plus marqué, c'est qu'aucun des ministres d'alors n'a jamais voulu parler là-dessus ; leurs amis les plus intimes les ont poussés et tournés en tout sens et à plusieurs reprises, sans avoir pu en arracher un mot ! tous d'un même langage leur ont donné le change, se sont mis à rire et à plaisanter sans jamais sortir de ce cercle, ni informer cette surface d'une ligne : cela m'est arrivé avec M. de Beauvilliers et M. de Pontchartrain ; et je sais par leurs plus intimes et leurs plus familiers, qu'ils n'en ont rien tiré davantage, et pareillement de ceux de M. de Pompone et de Torcy. Ce maréchal qui était un homme d'environ cinquante ans, qui avait une famille bien famée dans son pays, montra beaucoup de bon sens dans sa simplicité, de désintéressement et de modestie. Il trouvait toujours qu'on lui donnait trop, ne parut d'aucune curiosité ; et dès qu'il eut achevé de voir le roi et M. de Pompone, il parut empressé de s'en retourner, et dit que, content d'avoir accompli sa mission, il n'avait plus rien à faire que de s'en retourner chez lui.

Ceux qui en avait soin firent tout ce qu'ils purent pour en tirer quelque chose ; il ne répondait rien, ou disait : « Il m'est défendu de parler, » et coupait court, sans se laisser émouvoir en rien de ce qu'il était auparavant, ne parlait ni de Paris, ni de la Cour, répondait deux mots à ceux qui l'interrogeaient et montrait qu'il n'aimait pas à être questionné ; et sur ce qu'il avait été faire, pas un mot de ce que je viens de rapporter ; surtout nulle vanterie ; il ne se laissait pas entamer sur les audiences qu'il avait obtenues, et se contentait de se louer du roi qu'il avait vu; mais en deux mots, sans laisser entendre s'il l'avait vu en habits royaux, ou d'une autre manière, et ne voulait jamais s'expliquer sur M. de Pompone; et quand on lui en parlait, il répondait qu'il avait vu un ministre, sans s'expliquer comment, ni combien de fois ; qu'il ne le connaissait pas; puis il se taisait, sans qu'on pût lui en faire dire davantage. Il reprit son métier, et a vécu depuis à son ordinaire ; c'est ce que les premiers de la Provence en ont rapporté, et ce que m'en a dit l'archevêque d'Arles, qui passait quelque temps, tous les ans, à Solons, qui est la maison de campagne de l'archevêque, ainsi que le lieu de la naissance et de la sépulture du fameux Nostradamus.

Il n'en faut pas tant pour beaucoup faire raisonner le monde ; on raisonne donc beaucoup, sans avoir pu rien trouver, ou qu'aucune suite de ce singulier voyage ait pu satisfaire les fureteurs.

(1) Mémoires de M. le duc de Saint-Simon.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

véritablement ont-ils été hommes, ces saints qui n'ont jamais connu le pudique amour d'une femme ni son influence vivifiante? Ne manque-t-il rien enfin à ces métaphysiciens qui n'ont jamais adoré l'univers, à ces physiciens qui raillent les problèmes de la métaphysique, aux savants et aux industriels qui professent un mépris réciproque de l'industrie et de la science, sauf à mépriser en commun la poésie?

» Mais sortons de l'exception. Vous semble-t-il que ces générations qui se sont succédé dans la misère, dans l'ignorance et dans tous les vices nés de l'indigence de l'esprit et du corps, aient donné la mesure de ce qu'elles peuvent être? Et que n'aurions-nous pas à dire de la masse des populations étrangères à la famille chrétienne? Que n'aurions-nous pas à dire surtout de ceux qui meurent à la fleur de l'âge, entre la naissance et la puberté? de cette multitude d'enfants et d'adolescents qu'on peut évaluer à un tiers de l'espèce humaine, dont la plus grande partie privée du baptême, est vouée au bonheur négatif dans les limbes, ce quatrième lieu que l'Eglise inventa pour abriter tant de morts encore innocents? Dieu a donc créé le tiers du genre humain pour le pétrifier dans l'enfance? Dieu! le Dieu vivant leur a donné l'être pour les réduire à l'état d'avortons pendant l'éternité?

« Il y a par siècle des centaines de millions d'individus qui n'ont été que des ébauches de l'humanité, tandis que tant d'autres, avec leurs appétits de brute ou de bête sauvage, n'ont passé parmi nous que comme des monstres.

» Le vieux christianisme n'a rien trouvé d'efficace pour le retour des exceptions à la règle commune, pour le redressement du grand nombre, pour le perfectionnement des meilleurs. Le ciel et l'enfer, qu'on nous passe l'expression triviale, sont deux culs-de-sac: le bien s'arrête dans l'un, le mal dans l'autre. Quant au purgatoire, c'est un pénitencier qui ne fournit pas au repentir les moyens de la réparation, qui laisse l'intention de mieux agir sans effet; comme si la vie se régénérait par la contemplation et par la solitude seulement, comme s'il n'y fallait pas l'acte et le contact? Dieu veut que chacun de nous achève sa création par lui-même et par le concours de ses frères. Dieu veut que tant d'individualités indécises, molles, flottantes encore à cette heure, acquièrent leur existence et se fassent une effigie; que tant d'autres individualités tranchées, rudes, blessantes, soient polies et cultivées. Dieu veut aussi que les meilleurs ne cessent de s'améliorer. Qui a monté doit monter encore; qui est dans l'infimité s'élèvera; du plus petit au plus grand, chacun de nous a son *desideratum*. Chacun de nous, en portant la main à sa tête ou sur son cœur, doit se dire qu'il y a là quelque chose qui n'est point encore sorti. Oui, chacun de nous naît avec un péché originel qu'il doit corriger, avec des mérites originels qu'il doit développer, et c'est pourquoi Dieu nous accorde à tous le bienfait d'une vie toujours nouvelle. »

Peut-on trouver plus de clarté et de précision dans les raisonnements ?

(*La suite au prochain numéro.*)

ANDRÉ PEZZANI.

DE LA RÉINCARNATION
ET DE SES ADVERSAIRES

LE PROGRÈS SPIRITUALISTE. — Mlle CLÉMENCE GUÉRIN. — M. CARL WILSON

IV

Voici les *corollaires* que M. Carl Wilson déduit de l'argumentation que vous connaissez.

« Puisque le but de l'organisme physique et animique de l'homme consiste à individualiser une parcelle de l'Esprit infini, la doctrine du *Réincarnationisme* pèche par la base, en soutenant, à l'encontre des principes métaphysiques, que l'homme ne sert en quelque sorte que de milieu temporel ou de réceptacle pour l'incarnation d'Esprits antérieurement individualisés dans les formes spirituelles. »

Non, Monsieur, ce n'est pas la doctrine de la Réincarnation qui pèche par sa base, mais votre raisonnement et vos corollaires.

Les lois sur lesquelles s'appuie l'argumentation de l'Ecole américaine, parlant par M. Carl Wilson, sont sans autorité, nous l'avons dit ; et les noms dont ils les parent ne suffisent pas à les constituer doctrinalement. Je cherche en vain leur démonstration : ce ne sont donc que des théories personnelles, imaginaires, sans portée, filles de la fantaisie et de l'esprit systématique, et non des lois, filles de la vérité et de l'observation. Quand Newton m'enseigne la loi de gravitation, j'entrevois le fruit qui tombe de l'arbre sur la tête du savant analyste; lorsque Galvani me parle de sa découverte, l'étincelle électrique m'en fait sentir la réalité; et je vois la bouilloire de James Watt en ébullition, quand il m'entretient de son nouveau moteur. Chez M. Wilson, rien de cela; il faut le croire sur parole ; notre foi n'est pas assez robuste pour se contenter de si peu.

Sans se préoccuper de l'innombrable variété des individualités humaines, les anti-réincarnationistes ne considèrent l'homme qu'au point de vue typique de l'espèce; pour eux le crétin de Morzine marche de pair avec Arago et le Boulocoudos de M. Toscan, avec César ou Napoléon : dans les uns comme dans les autres, une parcelle de l'Esprit infini se trouve individualisée! Une pareille proposition n'est-elle pas injurieuse au plus haut degré envers la bonté et la justice du Très-Haut? L'émettre est manquer de ce sens droit qui n'attribue aux causes intelligentes que des choses faites intelligemment; or, les inégalités terrestres ont une raison d'être positive que le dogme de la Réincarnation est seul en mesure de résoudre et résout en effet selon cette maxime éternelle : A chacun selon ses œuvres !

Lorsque, soit par un alliage conventionnel, soit par une combinaison due à des lois naturelles, l'or se trouve mêlé à des métaux inférieurs qui l'avilissent, le chimiste met l'amalgame au creuset et lui fait subir une série de chaudes de plus en plus élevées; à chacune d'entre elles, le métal inférieur le plus sensible entre en fusion, et l'opérateur en débarrasse l'or. Eh bien! le filon d'or qui est en nous, c'est notre âme qu'avilissent les nombreuses souillures des passions terrestres; c'est pour dégager notre âme, ce rayon pur, image de la divinité, des scories de la matière qui l'obscurcissent que Dieu l'incarne successivement jusqu'à ce qu'elle ait atteint cette virtualité d'indépendance, ce dégagement souverain des choses d'ici-bas qui la rendent digne d'aspirer aux joies ineffables des hautes sphères stellaires et lui permettent d'y atteindre.

Plus l'homme est arriéré, plus ses passions sont viles, ses penchants grossiers, ses appétits brutaux, et plus son âme est engravée dans les molécules impures et les scories terrestres, et plus il lui faudra de temps pour que cette âme se dégage, s'émancipe et conquière sa liberté. Or, ce dégagement, cette émancipation, cette conquête, ne peuvent être atteints que par une suite de réincarnations.

Faisons donc justice à tout jamais de ces prétentions panthéistiques qui font de chaque homme l'incarnation d'une parcelle de Dieu. Pour rehausser l'homme, est-il nécessaire d'avilir la divinité? Et que gagnerait l'univers à voir dans le gâteux de Bicêtre ou dans l'exécrable Dumollard une parcelle de l'Être infini? Non, non! L'humanité ne saurait être solidaire de telles erreurs, nées de l'impuissance et de l'orgueil : impuissance de saisir et de comprendre la vérité! orgueil de se croire l'égal de Dieu ou partie de Dieu!

« Pourquoi Dieu, dit Eraste, n'a-t-il pas créé tous les êtres parfaits? En vertu même de la loi du Progrès. Il est facile de comprendre l'économie de cette loi. Celui qui marche est dans le mouvement, c'est-à-dire obéit à la loi de l'activité humaine; celui qui ne progresse pas, au contraire, qui se trouve par essence stationnaire, n'appartient pas incontestablement à la gradation ou hiérarchie humanitaire. Je m'explique et vous comprendrez facilement mon raisonnement. L'homme, qui naît dans une position plus ou moins élevée, trouve dans sa situation native un état d'être donné; eh bien! il est certain que si toute sa vie entière s'écoulait dans cette condition d'être, sans qu'il y fût apporté de modifications par son fait ou par le fait d'autrui, il déclarerait que son existence est monotone, ennuyeuse, fatigante, insupportable, en un mot; j'ajoute qu'il aurait parfaitement raison, attendu que le bien n'est bien que relativement à ce qui lui est inférieur. Cela est si vrai que, si vous placez l'homme dans un paradis où l'on ne progresse plus, il trouvera, dans un temps donné, son existence insoutenable, et ce séjour un impitoyable enfer. Il en résulte d'une manière absolue que la loi immuable du monde et de la création est le progrès ou le mouvement en avant, c'est-à-dire que tout Esprit qui est créé est soumis inévitablement à cette grande et sublime loi de vie; conséquemment, telle est la loi humaine elle-même.

» Il n'existe qu'un seul être parfait, et il ne peut en exister qu'un seul : Dieu! Or demander à l'Être suprême de créer les Esprits parfaits, ce serait lui demander de créer quelque chose de semblable et d'égal à lui. Émettre une pareille proposition, n'est-ce pas la condamner d'avance? O hommes! pourquoi toujours demander la raison d'être de certaines questions encore insolubles ou au-dessus de l'entendement humain? Rappelez-vous toujours que Dieu seul peut rester et vivre dans son immuabilité gigantesque. Il est le summum et le maximum de toutes choses, l'alpha et l'oméga de toute vie. Ah! croyez-moi, mes fils, ne cherchez jamais à soulever le voile qui couvre ce grandiose mystère, que les plus grands Esprits, les Esprits les plus avancés de la création n'abordent qu'en tremblant. Quant à moi, humble pionnier de l'initiation, tout ce que je puis vous affirmer, c'est que l'immuabilité est un des attributs de Dieu ou du Créateur, et que l'homme et tout ce qui est créé ont comme attribut la mobilité. Comprenez si vous pouvez comprendre, ou alors attendez que l'heure soit venue d'une explication plus intelligible, c'est-à-dire plus à la portée de votre entendement. »

Il ressort de cette instruction que de même que les infiniment petits échappent à nos observations, de même les infiniment grands. Dieu doit donc rester voilé à nos regards et nous ne pouvons l'apprécier que dans l'ensemble de sa création et par ses bienfaits incessants.

Nous allons fouiller cette idée et mettre en regard l'opinion de quelques penseurs sur la divinité, c'est-à-dire leurs définitions de Dieu.

ALIS D'AMBEL.

Le progrès individuel et le progrès collectif.

Ce court article est destiné à servir d'éclaircissement aux questions soulevées par un des estimables correspondants de *l'Avenir*, M. Tournier.

Le progrès est la loi inéluctable de toutes les créatures de Dieu, aussi bien dès lors pour les individus que pour les humanités diverses qui peuplent les mondes.

Ainsi la terre, qui est actuellement un monde d'épreuve, ne demeurera pas toujours dans cette position infime, elle s'élèvera graduellement dans des échelons supérieurs et participera un jour transformée à l'unité des mondes du bonheur.

Alors la terre sera remplacée par un autre globe qui

ra, lui aussi, son éducation lente et progressive, car Dieu crée incessamment et continuement.

Les Druides n'avaient pas cette conception, ils pensaient qu'un jour Arnwfsn (l'abime primitif) et Abred (le cercle des voyages) devaient disparaître. C'est par cette notion de la création continuée perpétuellement qu'il convient de rectifier leur théologie.

Il y a donc le progrès de l'individu et le progrès de l'humanité à laquelle il se trouve temporairement attaché. Individuellement il n'y a point de borne aux mérites et partant à l'élévation. Telle est la loi. Ainsi il ne faut pas trop blâmer ceux qui se proposent d'échapper à notre tourbillon inférieur et d'aller s'incarner dans les grands cieux. Est-ce à dire pour cela que les héros de notre humanité ne s'inquiètent plus de leurs frères qu'ils ont laissés en arrière, qu'ils n'interviennent plus ici-bas, soit par leur salutaire et directe influence, soit par des mandataires? Le Spiritisme tout entier se lèverait pour donner à cet égoïsme posthume un éclatant démenti. Les communications d'outre-tombe les plus sublimes ne sont-elles pas signées par les noms des théologiens, des philosophes, des savants, des bienfaiteurs de cette même humanité? Et comme nous pouvons affirmer que leur récompense a été proportionnelle à leurs services et à leurs vertus, nous devons affirmer encore qu'ils ne nous ont pas oubliés, et que ces aînés s'intéressent toujours à nous leurs cadets.

Laissons donc de côté ces mesquines et étroites pensées qui ne sont dues qu'au peu de portée de nos regards. Nous sommes fils de Dieu, citoyens de l'univers et plus haut nous nous élevons, plus s'accroît la facilité de nos communications et de nos rayonnements. Nous l'avons dit déjà dans un de nos ouvrages, *Dieu, l'homme, l'humanité et ses progrès :* en résumant le but assigné à nos efforts : « *élevons-nous dans l'échelle des êtres, élevons aussi notre terre dans l'échelle des mondes.* »

Progrès individuel : *Le perfectionnement de soi-même.* — Progrès collectif et social auquel nous devons concourir dans la limite de notre mission et de notre pouvoir : *Le perfectionnement des autres et de la société humaine*, dont nous sommes membres solidaires pendant cette incarnation.

ANDRÉ PEZZANI.

CORRESPONDANCE SPIRITE.

Paris, 14 janvier 1865.

A M. le directeur de *l'Avenir*.

Vous avez annoncé dernièrement un *Almanach spirite;* je l'ai lu, et viens vous prier d'accueillir quelques réflexions qu'il m'a suggérées, et que je désirerais soumettre aux spirites par l'intermédiaire de votre journal, si vous voulez bien le permettre.

La biographie de tout homme qui marque plus ou moins son passage sur la terre, appartient à l'histoire, sans nul doute; mais si, à la rigueur, la vie de l'homme public, du fonctionnaire salarié appartient au présent, en est-il de même de celle de l'homme privé? Les biographies vivantes, je veux dire d'hommes vivants, ont souvent causé plus d'ennuis, et à ceux qui les ont faites, et à ceux qui en ont été l'objet, qu'elles n'ont rendu de services à l'histoire. Toute biographie de ce genre est-elle bien dans les principes et dans l'esprit du Spiritisme?

Le Spiritisme spécialement moralisateur, essentiellement tolérant, magnanime et placé, par sa nature même, au-dessus de tout intérêt de castes, de coteries, et de personnes, n'a-t-il point plus à s'occuper des principes que des individus? Que lui importent les noms et les personnalités? Il peut se faire qu'il y ait des curieux qui s'attachent à ces détails et les désirent; est-ce une raison pour les satisfaire, si cette satisfaction ne peut avoir lieu qu'en analysant minutieusement le sujet proposé? Or, en mettant tout au mieux, c'est-à-dire, en admettant la plus complète impartialité de la part du biographe, l'impartialité est-elle toujours de la charité? D'un autre côté, le biographe est-il assez sûr de ses documents pour oser en prendre la responsabilité devant la conscience humaine, devant la conscience de son modèle, chose de toutes la plus délicate, et dont, il faut le dire, on a fait jusqu'ici assez bon marché? Et enfin, est-il assez sûr de lui-même, je dis plus, est-il un homme sur terre assez certain de l'infaillibilité de son discernement, pour s'ériger en juge de ses semblables sans craindre de s'exposer à des erreurs regrettables, et tout au moins, à des indiscrétions sans utilité réelle et toujours plus ou moins préjudiciables.

Oh! c'est qu'à mon avis, c'est une opération bien délicate que celle de disséquer des êtres vivants!

Je sais que jusqu'à ce jour, la crainte de faire souffrir leur sujet a été le moindre souci des biographes en général, mais le Spiritisme a-t-il pour règle de marcher dans les errements du passé? La presse spirite doit-elle se traîner dans l'ornière de la chronique indiscrète?

Je dis donc, et ne fais que répéter ici ce que mes amis m'ont toujours entendu exprimer depuis que je crois comprendre la nouvelle doctrine; la presse spirite doit être pure et limpide comme le cristal, pudique comme une jeune et timide vierge; la presse spirite doit, en un mot, inaugurer dans l'espèce une ère nouvelle : celle du respect absolu des personnes, sans feinte ni restriction, et cela envers ses plus ardents ennemis, à plus forte raison envers ses frères.

Je borne là mes réflexions et suis, cher directeur, votre bien sincèrement dévoué,

CANU.

Moulins, 30 décembre 1864.

Monsieur et cher frère en Dieu,

Je vous adresse aujourd'hui par la poste le numéro 754 du *Journal pour tous* sous la date du 21 décembre courant, lequel contient un article bibliographique rendant compte d'un ouvrage intitulé : *Le nouveau Cabinet des fées*, par M. Batissier. Ce monsieur traite le Spiritisme et les spirites assez cavalièrement, ainsi que vous en pourrez juger par la partie de son introduction offerte aux lecteurs du *Journal pour tous*.

Voici ce qu'il écrit :

« Avec l'étude sérieuse des phénomènes de la nature, ce monde fantastique, si riche en poétiques inspirations, s'est évanoui et a disparu. C'en est fait aujourd'hui de toutes les puissances occultes qui peuplaient, pour nos aïeux, le ciel et la terre, les profondeurs de l'eau et les régions du ciel. Adieu, les Génies et les Fées, et les Farfadets, et toutes ces créations étranges que nous devions aux riantes traditions de l'Asie ou aux sombres rêves des peuples du Nord. Notre société moqueuse et incrédule les a effrayés. Ils ne se révèlent plus à nous avec leur bonne grâce d'autrefois, et leurs histoires ne bercent que rarement nos enfants, comme elles nous ont bercés nous-mêmes si délicieusement. Ils n'appartiennent plus qu'aux érudits, gens tristes et chagrins, dont ils ne dérideront pas le front austère, et pour lesquels ils seront un sujet d'éternelles disputes. Si nous avons lieu d'être fiers de l'indépendance de notre esprit, qui a justement réduit au néant toutes ces fabuleuses créations, nous n'en devons pas moins regretter vivement les honnêtes émotions qu'elles ont si souvent réveillées dans nos cœurs. A nous en est la faute, car c'est nous qui avons brisé les innocentes idoles qui faisaient notre joie et qui avons détruit le prestige qui les entourait. Il est vrai que nous avons remplacé tout cela par les somnambules à double vue, par les tables tournantes qui s'agitent sous l'influence de la volonté, par les Esprits qui conversent, qui savent tout, devinent tout et connaissent tout, sans excepter la tourbe des sorciers et des charlatans qui tirent les cartes, disent la bonne aventure et, en fin de compte, ne sont pas moins savants ni moins habiles que les Esprits. Tous les miracles que l'on raconte à leur propos, toutes les merveilles que l'on croit avoir constatées de bonne foi ne peuvent être considérées que comme d'adroits mensonges, d'éhontées supercheries ou d'habiles tours de passe-passe, puisque magnétiseurs et spirites ont échoué avec confusion dans les rares occasions où ils ont osé affronter le contrôle des grands corps scientifiques de notre pays. »

Vous avez demandé un jour qu'on vous signalât les attaques dirigées contre notre sainte doctrine. Je regrette ne ne pouvoir vous adresser une réponse à cet article dans lequel on ne sait qui l'emporte de l'ignorance ou de la mauvaise foi; mais ma plume ne saurait répondre à mes désirs, et je laisse à de plus habiles et de plus autorisés que moi le soin de mettre à leur place ces écrivassiers à tant la ligne pour qui toute proie est bonne pourvu qu'elle rapporte.

Qu'on traite les spirites de fous, j'en ris; mais qu'on les traite de charlatans, je suis prêt à me fâcher.

Ne serait-il pas indiscret de demander à M. Batissier en quel année et quel jour, et devant quel grand corps scientifique de notre pays, les spirites ont échoué avec confusion. Il doit certainement le savoir, puisqu'il dit qu'il n'y a eu que de rares occasions où les spirites ont osé affronter le contrôle de ces grands corps scientifiques qu'il ne désigne pas autrement.

De deux choses l'une, ou ce contrôle a eu lieu, et alors M. Batissier voudra bien répondre à la question ci-dessus, ou il n'a pas eu lieu, et alors M. Batissier a écrit, publié et signé sciemment un mensonge, *ab uno disce omnes*.

THIBAUD.

COMMUNICATION

NON MÉDIANIMIQUE.

Un mot nous est promis et ce mot doit nous déplaire... plus que l'épithète *bête*, dont nous gratifie le savoir-vivre, la délicatesse de goût, l'urbanité de langage du spirituel courriériste de l'*Illustration*.

Si l'être suprême vous a comblé de ses dons, si vous avez reçu en partage plus de jugement que les génies apparus jusqu'à ce jour, plus d'esprit que tous vos contemporains, pourquoi, Monsieur, rudoyer des pygmées si petits, si petits, que je ne sais par quel prodige, vraiment, leur voix a pu frapper votre oreille.

Mais il n'est si petit en ce monde sur qui ne s'abaissent un jour les regards d'un Esprit supérieur : comme Dieu,

« Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
» Et sa bonté s'étend sur toute la nature. »

Ce que vous nous servez n'est pas précisément un plat de premier choix, mais bah! vous traitez vos convives tout à la bonne franquette : votre buffet ouvert, vous n'y trouvez que peu de chose, un reste du dîner de la veille... vous ne pouvez pas offrir davantage.

Merci toujours, en attendant le dessert que vous nous réservez... C'est peut-être *Ohé! Lambert...* votre mot de fin d'année, votre trait d'esprit final pour l'an de grâce 1864, mot dont le sel nous échappe à nous, pauvres bêtes, mais qui doit en avoir beaucoup, puisque... vous en lui en trouvez.

Ohé! Lambert!... cela doit être prodigieux d'esprit subtil, mais latent, n'est-ce pas, Monsieur? Cela, j'en suis convaincu, peut suffire seul à garnir la cervelle d'un homme, et je m'explique parfaitement aujourd'hui le retard que vous avez mis à nous répondre... Dame! avec un mot de cette force-là dans la tête, vous avez eu beaucoup à faire pour y trouver une place à d'autres.

Pourtant il vous en reste un encore, nous dites-vous, et votre cerveau n'éclate pas?

Il faut qu'il soit bien solide!

HONORÉ BENOIST.

LE DIRECTEUR DE LA POSTE SPIRITE.

C'est ainsi qu'on appelle aux États-Unis un M. J.-V. Mansfield, à Boston, médium très-remarquable pour les langues étrangères, langues qui lui sont totalement inconnues, lui-même ne sachant que l'anglais. Ces langues sont le chinois, le grec, le latin, l'allemand, le gaëlique, l'hébreu, le francais et l'espagnol, selon une lettre écrite par lui au juge Edmonds, à la date du 25 mars 1859. A une lettre écrite dans une de ces langues, il obtient presque toujours une réponse correcte dans la même langue, même quand la personne qui apporte la lettre la garde dans ses mains. Voici un échantillon :

RÉPONSE A UNE LETTRE EN GAELIQUE.

Un monsieur, connaissant bien la langue gaëlique, écrivit récemment à Donald Mac-Beth, un ami dans le pays des trépassés; il mit la lettre dans trois enveloppes, les cacheta et y fit plusieurs marques impossibles à distinguer sans l'aide d'un microscope. La lettre fut mise

entre les mains d'une autre personne, qui la donna à M. A. Kenrick de Roxburg, un grand sceptique à l'égard des phénomènes spirites; celui-ci la porta au bureau de M. Mansfield, pour en avoir la réponse. Ce qui suit est une copie de la correspondance :

Vos amis sont très-inquiets sur vous depuis que vous avez quitté ce monde; car ils savent comment vous êtes mort. Si cela vous est possible, faites-moi connaître votre genre de mort et dites-moi où nous nous sommes rencontrés la dernière fois, et donnez-moi une preuve que c'est votre Esprit qui fait la réponse; de plus, dites-moi si vous êtes dans un état de bonheur ou de souffrance. Je n'ai plus rien à dire, adieu.

Votre affectionné ami,

ALEXANDRE FRASER.

La réponse suivante fut écrite par M. Mansfield :

Alexandre Fraser,

O homme de peu de foi, pourquoi doutes-tu?

MAC-BETH.

Lorsque M. Kenrick revint chercher la réponse, il déclara que la lettre se trouvait dans le même état que quand il l'avait laissée au bureau, qu'elle n'avait pas été ouverte, ainsi que cela résultait de l'inspection des marques particulières. Il ajoute que l'ouverture aurait été sans conséquence, car il était convaincu que M. Mansfield ignorait la langue employée, et que pas un seul mot de la réponse ne se trouvait dans la lettre, dans laquelle M. Mansfield n'avait donc pas puisé pour faire la réponse.

On remarquera la signature écrite par M. Mansfield, « Mac-Beth » qui ne se trouve pas dans la lettre gaëlique adressée à l'Esprit. C'est au moins une preuve.

Autre exemple :

Monsieur le rédacteur : — Vous dites qu'un Chinois reçut une lettre, — moi ce Chinois. — Je suis allé chez M. Mansfield, votre grand directeur de poste spirite. — J'écris à mon père, qui est mort en Chine il y a vingt ans, — moi onze ans dans ce pays. — On me dit écrire lettre à M. Mansfield, — moi envoyer et mon père répondre. — Je fais ainsi, — tout va bien. — Il me dit ma mère morte. — Je ne sais pas. — Très-étrange!

Mercredi je vais encore voir ce M. Mansfield. — J'écris une autre lettre et bien cachetée. — Je crois pas que M. Mansfield faire encore lettre pour moi. — Moi bien fermer en deux papiers sous enveloppes — tenir bien tout le temps. — M. Mansfield main saute et va très-vite, — et je le vois écrire chinois, — et dans une ou deux minutes mon père dit tout de ma lettre, — il parle de mère et frère et d'autres choses à moi, et que je n'écris plus le chinois comme autrefois.

Écrit de ma main.

CHARLES AR SHOWE,
Chinois natif de Canton.

(*Letters ou Spiritualism, by Judge Edmonds*, New-York, 1860.)

Encore au sujet de M. FEYRNET

Cher monsieur et ami,

Depuis quelque temps notre chère doctrine subit les attaques les plus violentes; mais pouvons-nous compter dans leur nombre une seule qui égale l'importante critique de M. X. Feyrnet. Ah! croyez-le bien, cher monsieur, je n'exagère pas, importante critique est le mot; tout est banal désormais contre nous à côté de ce terrible adversaire, et nous aurons désormais mauvaise grâce de nous plaindre de l'insignifiance et du peu de sérieux des encycliques journalières lancées contre nous. A côté de ce dandysme d'écrivain, de cette réserve de bon ton, en un mot de toutes les qualités élégantes, non-seulement du critique, mais aussi de l'homme du monde, M. X. Feyrnet, à ce que je vois, est parfaitement au courant de la question. Je ne saurais dire avec quelle souplesse, quelle aisance il saute d'un compte-rendu de vente de tableaux à l'hôtel Drouot, à l'examen minutieux et approfondi de la doctrine spirite. Pauvre doctrine! il est dûr de se relever après un tel examen; et vous, médiums du groupe des Batignolles ou de tout autre groupe, jamais, allez, au grand jamais, vous n'aurez autant d'esprit que M. Feyrnet.

Je ne saurais entrer, cher monsieur, dans de bien grands détails à ce sujet. Les aperçus tout nouveaux de cette critique remarquable nous forcent à de mûres réflexions, et puis l'hésitation nous prend devant les difficultés réelles d'une réponse digne du victorieux final de M. X. Feyrnet. Que dire! que faire! Il en sait autant que nous sur le Spiritisme, c'est là sa force. Je vous avouerai sincèrement que je suis fort embarrassé devant ses nouvelles attaques; l'importance de ce que nous avons déjà lu doit nous faire deviner ce qui suivra. Préparons-nous donc à cette lutte.

Étant personnellement pris à partie, j'ai cru devoir répondre dans *l'Avenir*, puisque *l'Avenir* est cause de mon désarroi.

Si j'étais sûr de l'identité de l'Esprit de Buffon, je lui demanderais si, dans notre siècle, le style est toujours l'homme.

Adieu, cher monsieur, je vous serre la main,

ALFRED DIDIER.

P. S. Ci-joint une communication que j'ai reçue de mon Esprit protecteur, sur le même sujet.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

MÉDIUM : M. ALFRED DIDIER.

La critique a beaucoup à faire pour être sérieuse dans ses attaques contre le Spiritisme; elle se donne fort peu de peine, et surtout ne juge pas la question d'assez haut; je dis assez haut, parce qu'elle se sert souvent d'expressions triviales, grossières, termes assez généralement employés par l'ignorance et le mauvais vouloir. Juger des choses, même qui vous sont le plus antipathiques, avec un esprit calme, scrutateur, respectueux pour la cause que l'on attaque, est une supériorité trop rare pour la trouver dans cette littérature courante que l'on rencontre trop souvent dans le journalisme.

Cette sorte de littérature ressemble à ces fleuves qui traversent les villes; les souillures les encombrent, et leurs eaux jaunies se ressentent de la corruption qu'elles traversent.

L'esprit humain se traîne péniblement dans ces voies malsaines, qui lui font juger grossièrement des choses, et la critique, de courtoise qu'elle devrait être, devient injurieuse. C'est déjà une marque d'infériorité que d'injurier avec le cœur, c'est encore une marque d'inintelligence que d'injurier avec l'Esprit ou avec esprit. L'un et l'autre sont faiblesse, impuissance réelle.

Le Spiritisme est, heureusement, trop avancé, sa cause scientifique, humaine et philosophique marche trop pour s'arrêter à de grossières attaques. La lutte n'est noble pour lui, acceptable pour lui, qu'à la condition qu'on ne le critiquera, sinon comme une réelle vérité, mais comme un but élevé et consolateur pour l'humanité.

LAMENNAIS
Esprit protecteur du médium.

Sur l'Eternité.

MEDIUM : M. ALFRED DIDIER.

L'Eternité telle que la formule le catholicisme, est difficile à saisir; vouloir la comprendre, c'est prêcher l'inactivité dans le ciel, dans l'enfer pendant des temps sans limites. L'âme ne peut rester inactive; cela est inadmissible. Croire à l'activité de l'esprit uniquement pendant la vie terrestre est une absurdité: autant limiter les mondes, et, sans aller aussi loin, placer le chaos après l'espace où se meut la terre. L'œuvre divine est parfaite d'harmonie: l'éternité de l'espace et l'éternité du temps ne font qu'un même progrès pour nous faire ressouvenir que nous sommes faits à l'image de Dieu. Les mondes sans l'éternité ne peuvent s'expliquer, de même l'éternité sans les mondes. Autant l'espace est sans limites, autant le temps est sans limites. A plus forte raison cela existe-t-il pour le monde spirituel et le monde moral que l'homme oublie si souvent dans la localisation du temps et dans les limites de son corps. Il ne peut guère aller au-delà sans se troubler; sa tête se perd dans les conjectures, les systèmes, les hypothèses les plus opposées. La recherche de l'infini ne peut pas être approfondie avec certitude par l'homme. Christ n'est pas venu sur la terre pour exalter et énerver l'intelligence humaine sur ces questions immenses; il est venu nous apprendre que nous étions des voyageurs; que notre étape suffisait à peine à discerner et à faire le bien, et enfin que le long voyage qu'il nous prédisait était les Réincarnations successives et progressives dans l'éternité.

LAMENNAIS.

Esprit protecteur du Médium.

CHRONIQUE JUDICIAIRE.

Le *Mémorial des Deux-Sèvres* rend compte d'une poursuite dirigée devant le tribunal de Niort contre M. M***, magnétiseur et Mme M*** somnambule, pour escroqueries, blessures par imprudence et exercice illégal de la médecine.

141 témoins ont été appelés par M. le procureur impérial et 74 par les époux M***; un grand nombre de témoins ont déclaré qu'ils avaient été guéris par madame M***, plusieurs avaient été abandonnés par les médecins, un prêtre et un frère de l'école chrétienne ont raconté des guérisons faites par la somnambule.

Nous ne connaissons pas encore le jugement du tribunal de Niort.

Organes du Spiritisme en France et à l'étranger.

	fr.	c.
A PARIS.		
La *Revue Spirite*, d'Allan Kardec, mensuelle, 8e année...	10	»
L'*Avenir*, Moniteur du Spiritisme, paraissant le jeudi.	10	»
A LYON.		
La *Vérité*, directeur Edoux, paraissant le dimanche.....	9	»
A BORDEAUX.		
La *Ruche bordelaise*, rev. bi-mensuelle par Sabó et Chapelot.	6	»
Le *Sauveur des peuples*, directeur Lefraise, paraissant le dimanche.....	7	»
La *Voix d'outre-tombe*, directeur A. Bez, paraissant le dimanche.....	5	»
La *Lumière pour tous*, directeur Lefraise, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.....	3	»
A TOULOUSE.		
Le *Médium évangélique*, paraissant le samedi.....	9	»
A BRUXELLES.		
Le *Monde musical*, dirigé par MM. Roselli et Malibran, 51, rue de la Montagne, paraissant le dimanche.....	10	»
A ANVERS.		
La *Revue spirite d'Anvers*, mensuelle, directeur Eyben...	12	»
A TURIN.		
Les *Annales du Spiritisme en Italie*, revue mensuelle, directeur, M. Scarpa.....	12	»

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

Série
N° 8
1865

2me Année. — N° 30. **Quinze centimes le numéro à Paris** Le 26 Janvier 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez { LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Paris, le 26 Janvier 1865

LE CHRIST

par ÉMILE BARRAULT

(Étude spirite.)

IV

Continuons notre analyse et nos citations :

« Lorsque notre doctrine sera admise, il nous arrivera de voir plus distinctement en nous. Quelquefois, vous le savez, *nous pensons reconnaître des lieux auxquels nous faisons une première visite;* d'autres fois, *en apprenant une science, nous pensons ne faire que la rapprendre;* d'autres fois, nous nous sentons comme interrogés jusqu'au fond de nous-mêmes par le récit d'un événement, et nous répondons : « Nous étions là! » Un jour nous aurons des traits de lumière plus pénétrants sur ce que nous fûmes. Jusqu'à présent nous sommes forcés d'avouer que nos existences antérieures ne nous laissent aucune réminiscence; mais qu'en pouvons-nous conclure contre leur réalité? Chacun de nous doit revenir sur la terre dans la plénitude de sa liberté pour y obéir à des inspirations nouvelles, à de nouvelles attractions; *à moins d'une interruption de nos souvenirs, notre présent aurait à subir l'obsession de notre passé.* Cependant, de même qu'il nous est donné de revivre avec le bénéfice de l'oubli, il y a sans doute des instants où, dans la limite de ce qui importe à nos progrès, nous constatons notre identité sous les formes diverses que nous avons revêtues, de telle sorte que le moi se perd et se ressaisit à travers ses transmigrations, comme il se dissipe et se retrouve à travers les vicissitudes du sommeil et de la veille, de la nuit et du jour. Est-ce à dire que nous sommes condamnés à cette défectuosité à tout jamais? A mesure que nous nous élèverons dans la hiérarchie des êtres, la mémoire se développera en même temps que nos autres facultés; nous aurons une conscience plus nette de notre histoire. Alors nous lirons en nous-mêmes le livre qui contient nos gestes, ce livre que nous écrivons page par page, souvent en effaçant, souvent en arrachant ce que nous avons tracé et ce que nous voudrions abolir; tous ces feuillets revivront sous nos yeux, et nous saurons d'où nous sommes partis, quels chemins nous avons suivis, quels événements, quelles stations ont marqué notre itinéraire; au point où nous serons parvenus, nous lirons tout sans honte, sans douleur, sans effroi; tout aura été glorieusement réparé, et nous porterons notre livre de vie comme une excitation et non comme un fardeau. Le Moi ne se possède pas qu'il ne se sache; mais nous sommes encore trop imparfaits pour être déjà si favorisés; soyons patients et méritons.

» Maintenant, est-ce un chagrin que d'avoir vécu? puisque nous nous promettons une immortalité au delà de la tombe, ne nous dénions pas une immortalité en deçà du berceau. Pourquoi refuserions-nous de reparaître sur terre où nous sommes aussi près de Dieu que dans tout autre coin de l'univers?

» Nous est-il si doux de croire que nos morts se désintéressent de notre globe, et les aimons-nous mieux à l'état d'ombres, de simulacres, de fantômes, qu'à l'état actif et militant? L'Eglise a consacré entre les vivants et les morts une réciprocité d'influences, nous ne faisons que développer ces liens en affirmant que nos relations sympathiques, au lieu de s'exercer à distance, s'exercent par une communication immédiate. Tout est plus réel que nous ne pensons; nous croyons trop aux abstractions, pas assez à la vie. « *Le sang des martyrs était une semence de chrétiens* » a-t-on dit; cela est vrai; mais n'est-ce pas que tous ces martyrs, que la piété populaire voyait monter au ciel en tuniques blanches et les palmes aux mains, revivaient dans leurs frères pour les animer de leur courage éprouvé, pour vaincre dans ce grand combat de la persécution auquel ils s'étaient immolés? Nous disons aussi *qu'on ne tue pas les idées;* ne nous expliquons-nous pas mieux la chose en supposant que les générations auxquelles ces idées étaient chères ressuscitent pour les défendre par elles-mêmes ou par les leurs? Oui, les morts reviennent, les vivants ont pratiqué la mort; après avoir terminé l'opposition du ciel et de la terre, nous terminons l'opposition du monde mystérieux et du monde visible. Croyons, croyons fermement que tout homme est un résumé d'existences antérieures; il est lui-même la longue suite de ses ancêtres et les actes de sa vie présente sont l'engendrement d'un rejeton qui s'ajoute à son arbre généalogique. En un mot, tout homme se compose de nombreux personnages qui n'en font qu'un, qui sont d'autant plus lui qu'il a été soumis à de nombreuses épreuves, d'autant plus responsable qu'il a eu les occasions de s'éprouver. Chacun de nous a fait sa destinée; chacun de nous revit avec son doit et son avoir; il dépend de lui d'avoir un lourd passif ou un gros actif, et de faire à sa honte ou à sa gloire son inventaire et sa liquidation. Aucun lien ne périt, toute chose se retrouve à son heure, et le développement de la sympathie générale ne ruine ni les attaques personnelles ni les affinités électives. Nos amitiés sont nouées pour l'éternité, voilà la douceur; ce qu'on ne peut éterniser, c'est la forme sous laquelle elles persistent. Tantôt, ainsi qu'on

FEUILLETON DE L'AVENIR

L'ORDINARI DE NEUHAUS

ET LA DAME DE ROSAMBERG

Aux premières lueurs du matin, dit M. André Delrieu dans sa psychologie du rêve (1), le soleil se levant comme un ruban de couleur d'orange sur le Tyrol, du côté de Salzbourg, je voulus reposer mes yeux des lugubres scènes de la nuit écoulée (2), en contemplant le fleuve à l'horizon. Quelle fut ma surprise, dans un moment où j'étais comme assoupi par le vent caressant de la campagne, de voir dans le haut du Danube, tout près de nous qu'il paraissait s'efforcer de vouloir atteindre, un petit bateau (ploette) absolument noir, sans mariniers visibles sur le pont, et dévalant le long de la terre avec une rapidité que le courant même ne justifiait pas! Quand il fut sur le point de dépasser notre flottille, je reconnus un de ces coches qui servent au transport des lettres pour l'Autriche (*ordinari*). Il n'y avait ni gouvernail, ni chevaux, ni équipage; une solitude complète régnait dans cette embarcation plate, allongée, svelte, mais dont l'extrême vitesse tenait du prodige. Je me rappelai sur-le-champ quelques pages fort dramatiques de Cooper, dans le *Corsaire rouge*, ou dans le *Pilote* à propos du *Hollandais*, ce navire enchanté; c'était ici le même mystère. Dès que le sombre coche fut parvenu à la ligne de notre convoi, tous les Jodeln se précipitèrent à genoux, en marmottant des prières; mais le bateau merveilleux filait comme une hirondelle qui rase les ondes, et je n'étais pas revenu de l'étonnement où ce spectacle magique m'avait plongé, que déjà l'*ordinari* avait disparu entre les détours hérissés de croix tumulaires dans lesquels se perdait le fleuve devant nous.

— Qu'est-ce donc que ce bateau vide? dis-je au patron de mon *hochenau*.

— C'est l'*ordinari* de Neuhaus qui porte la dame de Rosamberg pour la Sainte-Marie, en Bohême. La châtelaine de Neuhaus revient du séjour des morts, tous les ans, à cette époque, pour distribuer de la bouillie, le jour de sa fête, aux pauvres de ses domaines (1). On la voit depuis le matin jusqu'au soir, dans la grande salle du château, avec un voile blanc et des gants noirs, la cuillière à la main. Allez-y; c'est facile : vous trouverez une voiture à Krems, et vous reprendrez ensuite pour revenir à Vienne l'*ordinari* de la poste.

— Et vous croyez que la dame de Rosanberg fera manger de la bouillie à ses pauvres devant un étranger, un Français?

— Pourquoi pas? — dit le bonhomme d'un air ébahi.

Je me mis à siffler comme mon oncle Tobie; mais la plus ridicule curiosité me rongeait l'esprit. Nous arrivons à Krems; me voilà dans une voiture de traverse, ne rêvant plus qu'apparitions, tandis que mon bagage continuait la route de Vienne. Je tombai dans le bourg de Neuhaus, la veille de l'Assomption; tous les habitants dévots rôdaient autour des murailles du castel, ne perdant pas de vue les fenêtres de l'édifice; il y avait des jeunes filles qui apportaient des chaises et tricotaient dans l'herbe du fossé pour ne pas manquer l'apparition de la châtelaine. Je tenais, comme les autres, mes regards braqués sur le château. Vers neuf heures à peu près, dans la nuit close, on entendit distinctement le bruit d'une clef très-grosse ouvrant une serrure rouillée; un frémissement parcourut les spectateurs. J'entendis ce bruit de clef; il se répéta

(1) *Revue de Paris*, janvier 1839.

(2) Un homme noyé auquel des mariniers ses camarades n'avaient pas porté secours par superstition.

(1) Becker, *Monde enchanté*, liv. IV, chap. 3.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

l'a dit, le mort se choisit pour tombe un des vivants qui le pleurent ; tantôt il vit non loin d'eux; d'autres fois il se dérobe à leurs regrets et ne trahit sa présence que par une voix intérieure, une lueur fugitive, un arome. Aimons et fions-nous à Dieu. »

On rencontrera difficilement de plus significatifs passages en faveur de nos vies antérieures liées à la vie présente, qui à son tour formera un échelon à nos existences futures. C'est la vérité. Il ne restait plus à Emile Barrault que de croire au côté immédiatement pratique de notre doctrine, c'est-à-dire à l'apparition des Esprits et au protectorat des morts ; aussi professe-t-il carrément ces deux croyances aux pages 262, 263, 264 de son remarquable ouvrage. Il raconte d'abord l'histoire d'un saint-simonien qui fut détourné d'un voyage de long cours par la voix de son père absent et mourant à l'heure même de la communication ; ce récit est trop important pour que nous ne le donnions pas en entier ; la deuxième partie de ce récit a trait à l'influence protectrice que n'a cessé de répandre sur son fils vivant le père depuis sa mort. On retrouve là toute notre foi :

C'est le saint-simonien qui parle :

« Vous savez quels furent les rêves de ma jeunesse ; vous avez été l'un des témoins du mouvement qui m'entraîna à la suite de tant d'autres, mais je fus l'un des moins sages. Vers la fin de 1832, déjà sorti de Ménilmontant, poussé par un besoin fiévreux d'aventures, une confiance téméraire dans mes forces, une ridicule ambition de gloire, je formai le projet d'aller fonder une société de l'avenir sur une terre vierge, d'y ouvrir un asile aux hommes de toutes les nations que le dégoût de la vieille Europe disposerait à chercher une patrie meilleure, et d'y bâtir le premier temple de la religion nouvelle. Je ne me dissimulais pas que mon départ serait un coup terrible pour ma famille, le fanatisme l'emportait ; le fanatisme, et, puisqu'il faut tout dire, un amour insensé qui s'associait à ma fuite. J'allais donc partir clandestinement pour reconnaître le point que j'avais choisi dans l'océan Pacifique ; je dormais ma dernière nuit à Paris, quand je fus brusquement éveillé. Je ne vis rien, mais j'entendis une voix qui me disait : « Retourne près de ta mère, elle est seule. » Le lendemain, je reçus une lettre avec un cachet noir ; je ne l'ouvris pas ; je retournai près de ma mère qui était seule, et en deuil ; j'avais entendu la voix de mon père à Paris à l'heure où il expirait ici. Mon devoir était tracé, il fallait rester... Mais au prix de quel désespoir... Je le dirai, puisqu'il le faut... La mort me tenta. Vous le voyez, j'étais bien malade. Le souvenir des paroles de mon père et de ses exemples me ranimait quelquefois ; cependant je succombais... Ah ! si mon père eût pu revivre, il m'aurait entouré de ses bras, serré sur sa poitrine, contre ses joues ; il m'aurait, à force d'étreintes, communiqué sa vie héroïque... Dieu le voulut, il me la communiqua en se donnant tout entier à moi. Il fut en moi-même. Je n'étais encore qu'un enfant, il me fit homme ; je n'étais qu'un rêveur, il marqua un but pratique à mon activité ; j'étais impropre à tout, il me mit la main à la charrue ; il ne me dit pas « Marche, » il marcha avec moi ; il ne me dit pas « Ingrat » en me montrant ma mère, il tomba à ses genoux avec moi, et nous nous relevâmes en essuyant nos larmes pour un rude travail qui a prospéré au delà de mes espérances. On m'a souvent félicité de mon énergie, de mon esprit de conduite, de ma justice, de ma mansuétude ; j'y suis pour quelque chose, mais je périssais, et mon père m'a régénéré après m'avoir engendré. »

Que conclure de tout cela ? C'est que les temps sont proches, puisque toutes les généreuses doctrines semblent prêtes à fusionner avec la nôtre, préparatrice de l'avénement nouveau de l'Esprit, puisque toutes les voix des penseurs distingués s'accordent dans les mêmes affirmations.

Les yeux levés au ciel, dans une ferme foi, espérons et attendons !

ANDRÉ PEZZANI.

DE LA RÉINCARNATION

ET DE SES ADVERSAIRES

LE PROGRÈS SPIRITUALISTE. — Mlle CLÉMENCE GUÉRIN. — M. CARL WILSON

V

Voici ce que dit Pezzani dans ses *Nouveaux fragments philosophiques :*

« L'Esprit humain ne peut faire un pas qu'avec l'idée d'être ; cette idée est le point de départ de tout jugement.

» Nier Dieu, c'est affirmer le néant ; or, le néant ne se pense pas. Par une forte concentration en soi-même, on peut bien, jusqu'à un certain point, concevoir que les objets environnants disparaissent et s'annulent ; mais, eux disparus, reste l'espace, et l'espace est quelque chose de réel. Et puis, si je doute, si je raisonne, je suis. Nous voilà donc arrivés au point de départ de Descartes, auquel il a eu seulement le tort de donner la forme syllogistique. L'idée d'être est indécomposable et primordiale ; elle ne saurait résulter de prémisses qui ne la continssent pas elle-même. Or l'idée d'être se présente à nous sous deux formes, le fini et l'infini. Nous nous sentons bornés, et cependant nous avons l'idée de l'absolue perfection ; cette idée, où la puisons-nous ? Evidemment elle dépasse notre nature ; elle nous vient de l'Être infini, et l'Être infini, c'est Dieu.

» Creusons cette pensée d'être, et voyons ce qu'elle renferme.

» Je conçois la première propriété de l'Être à l'état absolu comme une force, une puissance qui le fait être, et sans laquelle il ne serait pas. J'admets aussi que cette force doit se manifester, se connaître, avoir l'intelligence d'elle-même. Je reconnais enfin que cette force et cette intelligence doivent se rattacher l'une à l'autre au moyen d'un attribut de relation qui constitue l'unité par l'amour. Mais, cela posé, l'être me paraît complet ; il ne lui manque rien : je conçois que Dieu pourrait exister seul, éternel, immanent, dans sa triple unité, avec la même plénitude de perfection et de vie.

» Dieu se définit l'Être. Fénelon a dit que toute expression explicative de ce mot lui enlevait quelque chose, loin d'y ajouter. Eternité, infinité, causalité, voilà les propriétés de l'Être. Or, l'Être ne peut se concevoir sans la forme qui le constitue sans l'intelligence qui éclaire et régularise la force, sans l'amour qui relie la force à l'intelligence. Force éternelle, intelligence éternelle, amour éternel, force infinie, intelligence infinie, amour infini, cause et principe dans les créatures de toute force, de toute intelligence, de tout amour, voilà la formule de Dieu.

» Si le christianisme s'était borné à reconnaître et proclamer la Trinité, ses conclusions seraient légitimes ; mais il a défini Dieu un pur Esprit : c'est contre cette fausse définition que nous nous élevons de toutes nos forces.

» Dieu, sans doute, est incorporel, puisque l'immensité est son attribut et que l'étendue bornée est le caractère distinctif des corps ; mais il renferme en son sein tout ce qu'il y a de positif dans l'essence corporelle, aussi bien que dans l'essence spirituelle, ainsi que dans toutes les essences dont nous n'avons pas d'idée et qu'il a pu créer. Dire que Dieu est Esprit, c'est le limiter et le mutiler, c'est commettre une impiété manifeste ; et voilà pourtant ce que le catéchisme enseigne. Quand donc cessera-t-on d'inculquer à de jeunes mémoires ces grossières erreurs ? Le christianisme me semble impardonnable sur ce point ; n'avait-il pas la sublime définition de Moïse faisant dire à l'Eternel : *Je suis celui qui est* ? Et si, d'un autre côté, l'Evangile qualifie Dieu

---

onze fois, avant qu'on vît autre chose que les reflets d'une lumière assez faible derrière les croisées.

— C'est la châtelaine qui passe, — criait-on autour de moi ; — la voilà ! la voilà !

Cela pouvait être fort naturel ; mais la peur de la foule avait un caractère de foi si naïf, que je me sentis troublé. Enfin, au bout d'une heure, le bruit de clef cessa, la lumière s'éteignit. Je demandai s'il était permis de visiter le manoir de la famille de Rosamberg ; mais le concierge me répondit qu'on s'abstenait de pénétrer dans les chambres tant que duraient les fêtes. Il ne m'en fallut pas davantage pour comprendre la portée de l'apparition.

Toutefois le lendemain, à trois heures, jour de la Sainte-Marie, le public fut admis dans la grande salle. On avait dressé une table énorme ; autour se pressaient des mendiants, des enfants, des vieillards, des curieux, les domestiques de la maison, quelques notabilités de la bourgeoisie de Neuhaus et des étrangers, des voyageurs comme moi, surtout des Anglais. Comme une pendule sonnait effectivement trois heures au-dessus d'une cheminée gigantesque, les assistants firent silence ; on se découvrit, et la porte, s'ouvrant d'elle-même, laissa voir une figure complétement voilée, dont il était impossible d'apercevoir les traits qui avaient bien la finesse et l'élégance de la taille d'une femme, et qui montraient des mains gantées de noir. Des personnes recommandables, des ecclésiastiques, se tenaient à l'entour du revenant et disciplinaient la foule. La châtelaine s'avança lentement près de la table, saisit une cuillère d'argent et, durant dix minutes, servit vraiment de la bouillie à toutes les assiettes qu'on tendit vers elle. La cérémonie se borna là ; le fantôme se retira comme il était venu. Je vis les vieilles femmes se ruer sur la cuillière pour la toucher au manche, afin de gagner, par le contact, quelque grâce divine. Vainement je suppliai les habitants de Neuhaus, auxquels le hasard me fit adresser la parole, de m'expliquer le phénomène de cette vision ; il me fut répondu par des sourires équivoques, des signes de croix effrayés, des monosyllables inintelligibles, des grimaces pleines de pâleur ou d'étonnement ; et ce fut tout.

M. D.-D. Home fait en ce moment des lectures des poètes anglais à Boston, Hartfort, Washington, et dans d'autres villes des Etats-Unis du nord.

Les journaux américains nous apportent la nouvelle de la mort du gouverneur Pallmadge, qui, dès 1853, s'était associé aux recherches du juge Edmonds.

LES VIEUX GARÇONS. — VICTORIEN SARDOU

Tous les courriéristes du lundi applaudissent *à peu près* sans réserve la nouvelle comédie de M. Victorien Sardou. Il faut que le succès soit formidable pour que les feuilletonistes avec réserve le constatent. De tous les comptes-rendus, celui que nous préférons est celui d'un remarquable esprit de ce temps, qui signe quelquefois Eraste dans l'*Indépendance belge*. Voici ce qu'il dit :

« Hier, au Gymnase-Dramatique, une comédie en cinq actes de M. Sardou, les *Vieux Garçons*. Grand succès ! Applaudissements unanimes ! L'ombre même de M. Scribe applaudissant au bel esprit de ce jeune homme ! Et, depuis cette heure éclatante de minuit, Mlle Delaporte et Lafont sont passés, en chef et sans partage, incontestablement *les deux meilleurs comédiens de Paris*.

JULES JANIN.

Nous ajouterons, quant à nous, que MM. Landrol et Lesueur, et celui-ci surtout, ne laissent rien à désirer et sont les dignes partenaires de Mlle Delaporte et de Lafont.

Somme toute, nous avons le droit de nous féliciter du succès de Victorien Sardou, attendu que cet écrivain remarquable est essentiellement spirite et progressif.

A. D'A.

d'Esprit, ce n'est pas dans le sens limitatif que le catéchisme lui donne. J'insiste sur ce point à cause de son importance, car on conçoit combien l'erreur sur la nature du premier Être est capitale. Le christianisme est impardonnable non-seulement pour avoir altéré le sens des Écritures, mais encore pour n'avoir pas prêté attention lorsqu'un des siens l'avertissait formellement qu'il s'égarait.

» Citons un passage de Fénelon dans son immortel ouvrage sur l'*Existence de Dieu* :

» C'est pour ainsi dire dégrader l'Être par excellence » que de croire avoir besoin d'ajouter quelque chose » quand on a dit qu'il est. Dieu est donc l'Être ; et j'entends enfin cette grande parole de Moïse : *Celui qui est m'a envoyé vers vous*. L'Être est son nom essentiel, glorieux, incommunicable, ineffable, ignoré de la multitude.

» J'ai l'idée de deux espèces de l'Être : Je conçois » l'Être pensant et l'Être étendu. Que l'Être étendu » existe actuellement ou non, il est certain que j'en ai » l'idée. Outre ces deux espèces de l'Être, Dieu, sans » doute, peut en tirer du néant une infinité d'autres, » dont il ne m'a donné aucune idée ; car il peut former » des créatures correspondantes aux divers degrés d'Être » qui sont en lui, en remontant jusqu'à l'infini. Toutes » ces espèces d'êtres possibles sont éminemment en lui » et comme dans leur source.

» Dieu est donc éminemment et d'une manière infiniment parfaite tout ce qu'il y a de réel et de positif » dans les essences de toutes les autres créatures possibles, dont je n'ai point d'idée. Il est tellement tout » Etre, qu'il a tout l'Etre de chacune de ses créatures, » mais en retranchant les bornes et les imperfections » qui la restreignent. Otez toute borne, ôtez toute différence qui resserre l'être dans les espèces ; vous » demeurerez dans l'universalité de l'Etre, et par conséquent dans la perfection infinie de l'Etre par lui-même.

» Il s'ensuit de là que l'Etre infini ne pouvant être » resserré dans aucune espèce, Dieu, à proprement » parler, ne doit pas plus être considéré sous l'idée » restreinte de ce que nous appelons Esprit que sous » quelque idée que ce soit d'une perfection particulière » déterminée et exclusive de toute autre ; car cette » restriction ne peut convenir à l'Etre infini en perfections.

» Ce qu'il y a de réel dans l'intelligence, Dieu le possède dans un souverain degré ; c'est sa science, son » verbe, sa lumière. Cependant ce serait le dégrader » que de le restreindre à l'idée d'Esprit dans ce degré » et dans ce sens où nous le sommes. Son intelligence » n'est ni successive, ni multipliée ; il n'est pas seulement Esprit dans ce genre et dans ce degré précis » d'être qu'il nous a communiqué. Si nous voyions son » essence à découvert, nous verrions qu'il diffère infiniment de l'idée que nous avons d'un Esprit créé. » Cette pensée, loin de ravaler l'idée de l'Etre incompréhensible, est une exaltation de cette idée au suprême » degré d'incompréhensibilité.

» Quand il envoie Moïse avec tant d'autorité pour » prononcer son nom et pour déclarer ce qu'il est, Moïse » ne dit point : — Celui qui est Esprit m'a envoyé vers » vous ; — il dit : — Celui qui est. — *Celui qui est* dit » infiniment davantage que *Celui qui est Esprit* : Celui » qui est Esprit n'est qu'Esprit ; celui qui EST par excellence, est Esprit, est créateur, tout-puissant, immuable ; il est souverainement sans être rien de fini » et de particulier. Il ne faut point disputer sur une » équivoque.

» S'il était Esprit selon notre manière bornée de concevoir ce qu'on appelle Esprit, c'est-à-dire déterminé » au genre particulier d'être, il n'aurait aucune puissance sur la nature corporelle, ni aucun rapport sur » tout ce qu'elle contient ; il ne pourrait ni la produire, » ni la conserver, ni la mouvoir. Mais quand je le conçois dans ce genre que l'école appelle *transcendental*, » que nulle différence ne peût jamais faire déchoir de » sa simplicité universelle, je conçois qu'il peut également tirer de son être simple et infini les Esprits, les » corps et toutes les autres essences possibles qui correspondent à ses degrés infinis d'être. »

» Le dogme chrétien, — continue Pezzani, — en ne tenant pas compte de ce sublime avertissement venu d'un de ses docteurs les plus renommés, méritait l'objection de Fréret : « Un pur Esprit produit une substance » qui n'a nul rapport à lui..... Ce sont du moins les » idées que les théologiens veulent qu'on se forme de la » création, si tant est qu'il soit possible qu'un pur Esprit » peut produire de la matière. » Fénelon lui-même déclare la chose impossible : « S'il n'était qu'Esprit, il » n'aurait aucune puissance sur la nature corporelle, ni » aucun rapport à tout ce qu'elle contient ; il ne pour- » rait ni la produire, ni la conserver, ni la mouvoir. »

» Dieu est incorporel, répétons-le ; non pas qu'il n'y ait en lui tout le positif de l'étendue, puisqu'il a l'immensité, mais il est incorporel parce qu'il n'a point de bornes, et que la limitation de l'Etendue est une des conditions des corps. Dire que Dieu est Esprit, c'est non-seulement lui enlever tout pouvoir sur la matière, mais encore sur les essences inconnues qu'il lui a plu de créer. Et que savons-nous s'il n'existe que de la matière et de l'Esprit, s'il n'y a pas une infinité d'autres essences créées, qui dépassent même de beaucoup les idées que nous nous faisons de l'Esprit? Nous ne les connaissons pas, il est vrai ; mais depuis quand avons-nous la prétention de limiter l'univers à notre vue bornée ? En vérité, je vous le dis, théologiens, vous êtes bien orgueilleux et bien insensés. J'espère qu'après cette discussion on fera disparaître de tous les catéchismes (1) cette impiété absurde ; *Dieu est Esprit*, où j'en conclurai que vous êtes incorrigibles.

» Il y a encore de fausses manières de s'exprimer à l'égard de Dieu. On dit, par exemple, que Dieu est partout, qu'il est toujours.

» Dieu est : tout ce que vous ajoutez à ces deux mots, sous les plus beaux prétextes, obscurcit au lieu d'éclaircir. Dire qu'il est *toujours*, c'est tomber dans une équivoque et se préparer une illusion : *toujours* peut vouloir dire une succession qui ne finit point ; et Dieu n'a point une succession de siècles, quelque durée infinie qu'on leur suppose. Ainsi, dire qu'il est dit plus que dire qu'il est *toujours*. Tout de même dire qu'il est *partout* dit moins que dire qu'il est ; car dire qu'il est *partout* pourrait signifier que la substance de Dieu s'étend et se rapporte localement à tous les espaces divisibles. Or, l'infini indivisible ne peut avoir ce rapport local de substance avec les corps divisibles et mesurables, Fénelon vous le dit :

« Il n'est pas plus dans un certain lieu précis qu'il » n'est dans un certain temps ; car il n'a par son être » absolu et infini aucun rapport aux lieux et aux temps » qui ne sont que des bornes et des restrictions de » l'Etre. Demander s'il est au-delà de l'univers, s'il en » surpasse les extrémités en longueur, largeur, profondeur, c'est dans un sens faire une question aussi absurde que de demander s'il était avant que le monde » fût, et s'il sera encore après que le monde ne sera » plus.

» Comme il ne peut y avoir en Dieu ni passé, ni futur, » il ne peut y avoir aussi en lui ni au delà, ni en deçà. » Comme la permanence absolue exclut toute mesure » de successions, l'immensité n'exclut pas moins toute » mesure d'étendue. Il n'a point été, il ne sera point, » mais il EST. Tout de même, à proprement parler, il » n'est point ici, il n'est point là, il n'est point au delà » de telle borne, mais il est absolument. Toutes ces expressions qui le rapportent à quelque terme, qui le » fixent à un certain lieu, sont impropres et indécentes. » Où est-il donc ? IL EST ! et il est tellement, qu'il faut » bien se garder de demander où. »

(1) J'admire la naïveté de ce cher Pezzani qui croit que le clergé va se rendre à l'évidence de son raisonnement !

Voilà de la bonne, de la vraie métaphysique et, sauf une hérésie dans la citation de Fénelon, au point de vue doctrinal, le Spiritisme accepterait le reste comme l'expression de la vérité. Voici, à notre avis, en quoi pèche l'argumentation de l'éloquent évêque : Il croit que ce qu'on appelle l'Esprit ne peut avoir aucune puissance sur la nature corporelle, ni aucun rapport sur tout ce qu'elle contient ; or il est aujourd'hui prouvé péremptoirement que c'est tout le contraire qui a lieu.

« Dieu, suivant la définition de l'Église romaine, est un Esprit infiniment parfait, créateur du ciel et de la terre et souverain Seigneur de toutes choses.

» C'est une intelligence souveraine qui n'a ni corps, ni figure, ni couleur, et qui ne peut tomber sous les sens.

» C'est un Esprit pur entre tous, qui possède toutes les perfections et dont les perfections n'ont point de bornes.

» Il est éternel, immense, tout-puissant, bon, juste, miséricordieux, saint ; il voit tout, et il gouverne toutes choses.

» Il est éternel parce qu'il n'a jamais eu de commencement, et qu'il n'aura jamais de fin ;

» Il est immense parce qu'il est au ciel, en la terre et en tous lieux ;

» Il est tout-puissant parce que rien ne lui est impossible et qu'il peut faire tout ce qu'il veut ;

» Il est bon parce qu'il est la source de tout bien et qu'il fait du bien à tout le monde ;

» Il est juste parce qu'il punit et récompense chacun selon ses mérites ;

» Il est miséricordieux, parce qu'il veut sauver tous les hommes, qu'il appelle les pécheurs à la pénitence et qu'il pardonne à ceux qui retournent sincèrement à lui ;

» Il est saint, parce qu'il ne peut aimer et commettre le péché, et qu'il est l'auteur de toutes les vertus, et le principe de toute sainteté ;

» Il voit tout, parce que rien ne peut lui être caché, qu'il voit tout ce qui se passe dans le monde, qu'il connaît nos plus secrètes pensées, et ce qu'il y a de plus caché dans notre cœur ;

» Enfin, il gouverne toutes choses, parce qu'il règle toutes choses par sa providence et que rien n'arrive dans le monde sans son ordre et sans sa permission. »

Telle est la définition textuelle que l'Eglise catholique, apostolique et romaine donne de la Divinité.

(*A suivre*) ALIS D'AMBEL

LES DÉMONOPHOBES

M. GOUGENOT DES MOUSSEAUX

Parlerons-nous encore du démon, cet être chimérique, tel du moins qu'on le représente ? Oui, puisqu'on nous y force, et puisque nos adversaires aveuglés nous opposent toujours ce monstre impossible même à Dieu, (nous le prouverions). M. le chevalier Gougenot des Mousseaux vient de publier un livre hybride et étrange, lubrique par quelques points et vraiment inexact sur tous *les hauts phénomènes de la magie* ; il accumule les faits les plus immondes, les plus réalistes, les plus impurs et il nous dit : Voilà ce que le Spiritisme proclame et approuve. Nous ne lui renverrons pas l'épithète d'*Antéchrist* qu'il prodigue à nos doctrines d'amour et de charité, cependant nous aurions beau jeu, car aux yeux de tous les gens sensés, est *Antéchrist* celui qui a voulu changer les enseignements du Christ, notre divin maître, tout de mansuétude, de clémence et de pardon, en une sotte et implacable intolérance.

Il faut voir le mal que se donne ce bon M. Gougenot pour échapper à l'évidence de nos doctrines, quand il rapporte notamment des faits écrasants pour lui et ses adeptes, prouvant l'excellence de nos enseignements *sur le périsprit* (reconnu d'ailleurs très-antiquement par

Moïse et le Zohar, ainsi que nous l'avons établi dans notre ouvrage, *Pluralité des existences*, il a recours au démon et à ses races exécrables, pour expliquer les faits innombrables de bilocation, de dédoublement, et tous les autres. Le démon, c'est son *Deus ex machinâ*, et lorsqu'il a prononcé ce nom, tout est dit.

Eh bien, Monsieur, nous venons aujourd'hui au nom du Dieu vivant que vous outragez et insultez, vous arracher votre marotte, votre pantin, le diable, et vous prouver qu'il ne peut pas exister, si Dieu est.

Quelle idée les pseudo-chrétiens d'accord avec vous s'en font-ils? « Le diable est pour eux un ange déchu, « éternellement mauvais et occupé, soit dans l'enfer à « tourmenter les damnés, soit sur la terre à séduire les « hommes. »

Or, j'affirme de par le Dieu vivant qu'une pareille conception est impossible et n'a jamais existé.

Le Spiritisme explique les obsessions, les possessions, les subjugations de la part des mauvais Esprits, en disant, ce qui est très-juste, très-vrai, que notre terre étant infime et ayant encore des relations avec les mondes inférieurs et avec les détestables Esprits qui ont été quelquefois incarnés sur elle, Dieu est tenu de respecter leur libre arbitre et de le tolérer, tout en le restreignant et le maintenant dans certaines limites. Là où le libre arbitre existe, où l'épreuve n'est pas close, nous concevons et expliquons la conduite de Dieu envers ses créatures, qu'il mêle, qu'il laisse agir les unes sur les autres, pour le triomphe définitif du bien.

Mais, avec votre notion du démon, aveugles que vous êtes, ne voyez-vous pas que cette explication vous échappe. Le démon n'a plus de libre arbitre, il ne fait que le mal fatalement, il ne peut plus mériter, se repentir, remonter. Donc Dieu, s'il est bon et tout-puissant, ne doit laisser à ce dernier aucune influence pernicieuse sur les hommes pour les entraîner à l'abîme ; dès que les démons sont irrévocablement mauvais, il doit les séparer de ses enfants de la terre ; autrement il serait méchant, cruel ou imprévoyant. Ne comprenez-vous pas que c'est détruire du même coup la sublime idée de Dieu qui serait alors inférieur à Satan, comme l'a démontré notre collaborateur de Montneuf? (*Démons devant le Spiritisme*) en prouvant par des arguments irréfutables que l'opinion désastreuse *du diable* éternellement puissant, n'était ni dans Moïse, ni dans le Christ, et provenait d'une importation orientale, fausse et mensongère.

Prions, en terminant, le Dieu bon, aimant et miséricordieux de répandre sur tous et notamment sur nos adversaires des rayons de son ineffable lumière, afin que son règne arrive, et que nous soyons tous unis dans une même communauté de pensées, de sentiments et par conséquent d'actions.

ANDRÉ PEZZANI.

CORRESPONDANCE SPIRITE.

Cadenet, 5 octobre 1864.

Monsieur le rédacteur,

C'est avec un vif intérêt et une joie non moins vive que depuis quelques années je suis les progrès du Spiritisme. Chaque jour je me convaincs davantage que là se trouve la vérité et s'il est encore des questions obscures, c'est au Spiritisme qu'il appartient de les éclaircir, car jusqu'ici, je ne crains pas de le dire, aucune doctrine n'a donné des lumières aussi grandes sur l'organisation générale de ce monde. Il y a plus : le Spiritisme ne se contente pas d'instruire, il contient aussi les pensées les plus consolantes, et les cœurs les plus découragés y puisent les forces les plus invincibles.

Permettez-moi à cet effet, monsieur le rédacteur, de vous citer un fait dont je garantis hautement l'authenticité et que vous pourrez livrer à la publicité si vous le jugez convenable, pour l'instruction des incrédules et la satisfaction des croyants.

Il y a dans un village un homme de 43 ans qui a épuisé sa santé dans la débauche. Il avait toujours été d'une incrédulité moqueuse en ce qui concerne Dieu et les manifestations possibles de sa puissance. Il était maladif et vivait retiré, mais il n'avait jamais voulu entendre parler de religion, de principe immortel, de vie future, et on désespérait de le ramener jamais à ces sentiments, car il dépérissait à vue d'œil, rongé par la maladie et le découragement.

Or un jour il parut tout à fait changé au physique, au moral surtout. Qu'était-il donc arrivé à Jacques Boulard? Tout le monde se le demandait. Comme je possédais son entière confiance, j'allai auprès de lui, et voici ce qu'il me raconta ; je le laisse parler :

« L'autre nuit, étant couché et souffrant, je fus transporté en rêve de ma campagne à C***. Comme j'avais fait à peu près le tiers du chemin, une apparition m'éblouit, je fus comme inondé d'une grande clarté, je fus saisi aussitôt de frayeur et j'allais prendre la fuite, lorsque j'entendis une voix qui me dit : N'aie pas peur, je suis un Esprit protecteur et c'est pour ton bien que je t'apparais cette nuit. Que te sert-il d'être incrédule et de te moquer de la puissance de Dieu? Ne vois-tu pas l'état où tu te trouves? Change de sentiment ; aie foi en moi qui suis un Esprit envoyé de Dieu et tu verras que tout va changer. Adieu. » Après ces paroles, je me sentis pénétré d'un bien-être extraordinaire ; je levai les yeux pour voir qui me parlait ainsi, mais tout avait disparu, et ce que je sais, c'est que depuis lors je ne suis plus le même. »

Voilà, monsieur le rédacteur, le récit qui me fut fait. Je puis douter de tout, excepté du sérieux de Jacques Boulard. Du reste, tout le monde voit que ce n'est plus le même homme ; il est sérieux, charitable, il croit.

Cela ne prouve-t-il pas ce que je disais en commençant, que si le Spiritisme instruit, il console encore mieux, car si Jacques Boulard ne voit là-dedans qu'une vision inexplicable, moi j'y vois une manifestation d'un Esprit supérieur. Les incrédules ont beau se moquer, ce sont là des faits qui devraient inspirer un tout autre sentiment.

Recevez, monsieur le rédacteur, l'expression des sentiment d'un frère qui vous est inconnu, mais à qui vous ne l'êtes pas.

ANATOLE MATHIEU,
ancien notaire.

POLÉMIQUE SPIRITE

A MM. ALBERT DE LASALLE, TIMOTHÉE TRIMM, X. FEYRNET ET GÉROME, lequel des trois?

(M. Louis Ulbacq, dans son courrier de l'*Indépendance belge* de samedi dernier, nous fait assister à une séance de Spiritisme ; M. Depret, dans la *Revue de Paris*, nous donne une séance de Spiritualisme, et M. Lefaivre, dans la *Revue contemporaine*, nous donne sous ce titre : *Vision d'un Spirite*, une narration sur les électroptères. On le voit, nos idées envahissent le monde des écrivains, et ceux-ci, conscients ou inconscients, hostiles ou favorables à nos idées, s'occupent de nous. Nous prenons acte). A. D'A.

A M. Albert de Lasalle, qui a toutes mes sympathies, je ne puis dire que ceci :

Vous acceptez nos doctrines, car je vous crois bon ; elles vous entraîneraient, si le respect humain ne venait se mettre en travers de vos désirs... Pourtant, vous le voyez, on n'est pas obligé, pour partager nos opinions sur la mission de l'homme à travers les âges, d'adopter toutes les idées émises par les spirites ; nous discutons peu sur les mots, qui n'ont de valeur que celle qu'on veut bien leur accorder.

Votre démarche est prudente et discrète : vous frappez doucement à notre porte, comme si vous craigniez que l'on ne vous répondît : Entrez. — Eh bien ! entrez, monsieur, et si vous êtes bienveillant, vous sortirez ami ; si vous êtes hostile, vous sortirez bienveillant.

Si les sympathies ne trompent pas, j'avoue que je vous serrerais volontiers la main.

M. Timothée Trimm a tout un article à faire... Il louvoie pour arriver au but. Dame! il faut remplir trois colonnes, et quand on tient un sujet, on n'a rien de mieux à faire qu'à agir comme le chat à l'égard d'une souris... On joue d'abord, puis, fatigué, on donne un coup de dent... qui ne tue pas, heureusement.

Vous vous moquez des spirites, parce qu'ils entretiennent un commerce avec les Esprits. Eh bien ! monsieur, la main sur la conscience, êtes-vous bien sûr de ne pas leur ressembler un peu... Ils consultent les Esprits pour leur demander de bons conseils ; vous, vous consultez l'esprit de tout le monde pour écrire vos articles : voilà la différence.

Il n'y a pas là matière à vous moquer. Il est vrai que le commerce avec les Esprits n'enrichit pas, tandis que le commerce de l'esprit des autres permet à Timothée Trimm de promener en voiture l'embonpoint de M. Léo Lespès.

M. X. Feyrnet doit triompher : il a trouvé un petit défaut à la cuirasse du Spiritisme ; il en profite. Il se garde bien de nous attaquer dans ce qu'a de grand notre doctrine, il prend à partie les accessoires, et vite il crie victoire.

Mais, monsieur, ce point que vous combattez, je l'ai combattu moi-même, et peut-être avez-vous lu déjà les réponses qui m'ont été faites. Qu'importe le nom de celui qui enseigne le bien ? Les préceptes du sage ont-ils moins de valeur pour être prêchés par un inconnu que par une célébrité? Le bien n'a pas deux manières d'être, quand il émane d'un Esprit convaincu... Que l'Esprit soit celui d'un illustre mort ou d'un humble vivant, il n'en est pas moins digne des respects de tous, s'il s'est donné la mission de semer un peu d'espérance dans les âmes que désespère le matérialisme.

Pourquoi évitez-vous de nous combattre sur notre véritable terrain ? Est-ce de la loyauté? Non. Ou vous niez le mieux en ce monde, ou vous l'admettez?

Qu'enseignons-nous ?... Le mieux possible... Que voulons-nous? ce mieux que nous espérons.

Et nous sommes des imbéciles!

Oh ! monsieur, donnez-vous la peine de réfléchir. Cela ne fatigue pas autant que vous pouvez le croire, je vous jure. On éprouve même quelque satisfaction à chercher la raison d'être de ce que l'on ne comprend pas à première vue. S'il vous arrive d'avoir à plaider quelque cause, cela ne vous nuira point, car il ne suffit pas, pour mettre les juges de son côté, de dire à son adversaire :

Trop bête !

Vous ne le répétez pas ce mot dont vous avez deux fois abusé... Ce n'est pas de la logique, et vous l'avez compris.

Que dirais-je bien à M... Gérôme... Ier, II ou III... de l'*Univers illustré*?

Il nous délivre un laissez-passer pour Charenton. C'est bien aimable de sa part ; mais en a-t-il le droit? Est-ce de la folie, monsieur Gérôme, d'avoir une opinion personnelle? Oui, sans doute, aux yeux de qui ne trouve rien dans son propre fonds. Je n'ai jamais connu d'incrédules que ceux qui n'ont pas une idée qui leur appartienne en propre. D'une macédoine de fruits divers, vous confectionnez un pot-pourri, nommé courrier, et vous vous croyez le droit d'éclabousser qui vous a fourni les vivres !

C'est plus que plaisant !

Enfin, comme consolation, permettez-moi de dire aux spirites et de me dire à moi-même :

Si nous avons perdu la tête, amis, consolons-nous : c'est que nous en avions une.

HONORÉ BENOIST.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

MÉDIUM : Mme COSTEL

Depuis le siècle dernier, le mouvement intellectuel s'est fort modifié, et les transformations que la révolution lui a fait subir ont produit cet effet singulier de multiplier les conquêtes scientifiques, sans que leur résultat établît dans l'esprit de l'homme un niveau entre les preuves de sa grandeur, et celles de son immortalité. Lorsque l'humanité enfant, plongée dans l'ignorance, ne possédait d'autre boussole que sa foi dans l'éternité des récompenses ou du châtiment, elle se tournait incessamment vers Dieu, pour rattacher sa misère à cette splendeur, — puis, les horizons se sont élargis, et l'homme est devenu maître de la terre, dont il était le sujet. Quoique tout progrès soit une spiritualisation qui rapproche de la vérité, celle-ci demeura longtemps étouffée par le matérialisme du culte. Les hommes absorbés par la recherche du bien-être, se détachèrent peu à peu de la religion vieillie, ne pouvant encore comprendre qu'ils n'avaient aucun besoin d'intermédiaires pour s'élever vers celui qui attire invinciblement toutes les volontés, et délivrés par leurs propres œuvres de l'ignorant esclavage de la matière, ils vivaient inertes sous le joug de la lettre, d'où s'était retiré le souffle de l'Esprit.

La foi primitive était l'embryon des facultés qui font explosion aujourd'hui. Cette aveugle foi souillée par l'intolérance, et les excès sanguinaires, a laissé comme héritage l'esprit d'examen, lequel a engendré l'esprit d'égalité et enfin la philosophie des libres penseurs que Montaigne a pressentie, et résumée dans son : *Que sais-je?* Le dix-neuvième siècle, en grandissant la science, a découvert des moyens nouveaux qui doublent le temps, et augmentent la valeur individuelle. Tous profitent de chacun, comme chacun de tous. Les besoins intellectuels et physiques ont pleine satisfaction ; la science spiritualiste demeurait seule en arrière ; l'indifférence en matière religieuse, comme un temps de jachère, préparait les Esprits à la germination des vérités nouvelles. Le repos lasse plus encore que l'activité ; les hommes fatigués de l'inaction de leur foi, cherchent une pâture à leur inquiétude secrète et s'agitent mécontents des choses finies de la vie.

Le Spiritisme apporte la satisfaction de ces vagues désirs ; il est une loi de pondération destinée à établir un juste équilibre entre la foi et la raison humaines jusqu'alors en conflagration permanente. Les facultés intellectuelles et morales ont été analysées à satiété sans qu'aucun philosophe ou savant ait cherché à combler leurs lacunes par l'étude des facultés spiritualistes. Ces facultés exprimées depuis la plus haute antiquité jusqu'aux époques modernes, ont toujours été niées par ceux-là mêmes dont la mission aurait été de remonter des effets aux causes.

Le corps possède des aptitudes spiritualistes révélées depuis longtemps par le magnétisme. La plupart des médecins négligent ou méprisent cette loi non classée, qui ouvre un vaste champ à la science curative. La médianimité est au magnétisme ce qu'est la mélodie à la musique, la couleur à la peinture, l'art de l'art. Elle est la clef de l'avenir, non pas qu'elle soit le *summum* des révélations, mais parce qu'elle donne le moyen de les étudier. La connaissance et l'application des facultés spirituelles aideront l'homme à vaincre la paresse innée qui le soumet aux traditions repoussées par sa raison. Les antiques mystères, les prodiges hébreux, les miracles chrétiens trouveront enfin leur véritable explication, et chaque homme, prêtre de la religion nouvelle, ne courbera plus sa volonté devant l'orgueil d'une caste privilégiée.

Ainsi s'évanouira l'ignorance, et la créature merveilleusement équilibrée entre les triples facultés qui la font penser, sentir et prévoir, marchera d'un pas égal et ferme dans la voie droite et large du progrès.

LAZARE
Esprit protecteur.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

2me Année. — N° 31. **Quinze centimes le numéro à Paris** Le 2 Février 1865.

DÉPÔT LÉGAL Seine 1865

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez { LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

Paris, le 2 Février 1865

DISCOURS SPIRITE

PRONONCÉ PAR

VICTOR HUGO

Sur la tombe d'Emily de Putron

A GUERNESEY (1)

Le 19 de ce mois, une foule aussi émue que nombreuse accompagnait au cimetière des Indépendants, à Guernesey, une jeune fille dont la mort laissera de longs regrets. Mlle Emily de Putron était aimée de tous pour sa grâce souriante, estimée de tous pour son caractère élevé et pour son intelligence lettrée. Le père et la mère au désespoir avaient prié Victor Hugo de parler sur la tombe de leur fille. Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner le noble et touchant adieu du grand poète à la jeune morte :

« En quelques semaines, nous nous sommes occupés des deux sœurs; nous avons marié l'une, et voici que nous ensevelissons l'autre. C'est là le perpétuel tremblement de la vie. Inclinons-nous, mes frères, devant la sévère destinée.

» Inclinons-nous avec espérance. Nos yeux sont faits pour pleurer, mais pour voir; notre cœur est fait pour souffrir, mais pour croire. Ne l'oublions pas, dans cette vie inquiète et rassurée par l'amour, c'est le cœur qui croit. Le fils compte retrouver son père; la mère ne consent pas à perdre à jamais son enfant. Ce refus du néant est la grandeur de l'homme.

» Le cœur ne peut errer. La chair est un songe; elle se dissipe : cet évanouissement, s'il était la fin de l'homme, ôterait à notre existence toute sanction. Nous ne nous contentons pas de cette fumée qui est la matière ; il nous faut une certitude. Quiconque aime sait et sent qu'aucun des points d'appui de l'homme n'est sur la terre : aimer, c'est vivre au delà de la vie ; sans cette foi, aucun don profond du cœur ne serait possible, aimer, qui est le but de l'homme, serait son supplice; ce paradis serait l'enfer. Non ! disons-le bien haut, la créature aimante exige la créature immortelle : le cœur a besoin de l'âme.

» Il y a un cœur dans ce cercueil, et ce cœur est vivant. En ce moment, il écoute mes paroles.

» Emily de Putron était le doux orgueil d'une respectable et patriarcale famille. Ses amis et ses proches avaient pour enchantement sa grâce, et pour fête son sourire. Elle était comme une fleur de joie épanouie dans la maison. Depuis le berceau, toutes les tendresses l'environnaient; elle avait grandi heureuse, et, recevant du bonheur, elle en donnait; aimée, elle aimait. Elle vient de s'en aller !

» Où s'en est-elle allée ? Dans l'ombre ? Non.

» C'est nous qui sommes dans l'ombre. Elle, elle est dans l'aurore.

» Elle est dans le rayonnement, dans la vérité, dans la réalité, dans la récompense. Ces jeunes mortes qui n'ont fait aucun mal dans la vie sont les bienvenues du tombeau, et leur tête monte doucement hors de la fosse vers une mystérieuse couronne. Emily de Putron est allée chercher là-haut la sérénité suprême, complément des existences innocentes. Elle s'en est allée, jeunesse, vers l'éternité; beauté, vers l'idéal; espérance, vers la certitude; amour, vers l'infini; perle, vers l'Océan; Esprit, vers Dieu.

» Va, âme.

» Le prodige de ce grand départ céleste qu'on appelle la mort, c'est que ceux qui partent ne s'éloignent pas. Ils sont dans un monde de clarté, mais ils assistent, témoins attendris, à notre monde de ténèbres. Ils sont en haut et tout près. Oh ! qui que vous soyez, qui avez vu s'évanouir dans la tombe un être cher, ne vous croyez pas quittés par lui. Il est toujours là. Il est à côté de vous plus que jamais. La beauté de la mort c'est la présence. Présence inexprimable des âmes aimées, souriant à nos yeux en larmes. L'être pleuré est disparu, non parti. Nous n'apercevons plus son doux visage. Nous nous sentons sous ses ailes. Les morts sont les invisibles, mais ils ne sont pas les absents.

« Rendons justice à la mort. Ne soyons point ingrats envers elle. Elle n'est pas, comme on le dit, un écroulement et une embûche. C'est une erreur de croire qu'ici, dans cette obscurité de la fosse ouverte, tout se perd. Ici, tout se retrouve. La tombe est un lieu de restitution. Ici l'âme ressaisit l'infini ; ici elle recouvre sa plénitude ; ici elle rentre en possession de toute sa mystérieuse nature; elle est déliée du corps, déliée du besoin, déliée du fardeau, déliée de la fatalité.

La mort est la plus grande des libertés. Elle est aussi le plus grand des progrès. La mort, c'est la montée de tout ce qui a vécu au degré supérieur. Ascension éblouissante et sacrée. Chacun reçoit son augmentation. Tout se transfigure dans la lumière. Celui qui n'a été qu'honnête sur la terre devient beau ; celui qui n'a été que beau devient sublime ; celui qui n'a été que sublime devient bon.

(1) *Presse* du 25 janvier 1865.

FEUILLETON DE L'AVENIR

UNE ÉVOCATION EN 1795 (1)

. . . . . .

Il s'agissait de prouver par des faits les prodiges annoncés par le grand maître du rite égyptien. Cagliostro n'hésita pas ; il annonça que dans un souper intime, composé de six convives désignés parmi les hauts dignitaires de l'ordre maçonnique, il évoquerait les morts qu'on lui désignerait, et qu'ils viendraient s'asseoir au banquet, la table devant avoir treize couverts.

La chose parut exorbitante ; mais le défi fut accepté. Six convives furent élus, six personnages importants de l'époque, parmi lesquels, s'il faut en croire une autorité franc-maçonne, se trouvait un grand prince.

Nous allons raconter ce souper d'outre-tombe, dont tous les gazetiers de l'époque entretinrent leurs lecteurs, et dont le public s'émut assez sérieusement. Il est bien entendu que nous faisons nos réserves, et que nous laissons toute la responsabilité des faits au narrateur que nous avons consulté. Il est fâcheux que les noms des six convives de Cagliostro n'aient point été cités. C'est une perte réelle; mais il paraît que, sur ce point-là, le secret fut fidèlement gardé.

Le souper eut lieu rue Saint-Claude.

A minuit, on se trouva au complet. Une table ronde de treize couverts fut servie avec un luxe inouï, dans une salle où tout était en harmonie avec l'opération cabalistique qui devait avoir lieu. Les six convives, et Cagliostro septième, prirent place ; on devait donc être *treize* à table. Le souper servi, les gens furent renvoyés, avec menace d'être tués raides s'ils tentaient d'ouvrir les portes avant d'être rappelés. Ceci était renouvelé des soupers du régent.

Chaque convive demanda le mort qu'il désirait revoir. Cagliostro prit les noms, les plaça dans sa poche glacée d'or, et annonça que, sans autre préparation qu'un simple appel de sa part, les Esprits évoqués allaient venir de l'autre monde en chair et en os; car, suivant le dogme égyptien, il n'y avait point de mort. Ces convives d'outre-tombe, demandés et attendus avec une émotion croissante, étaient : le duc de Choiseul, Voltaire, d'Alembert, Diderot, l'abbé de Voisenon et Montesquieu. On pourrait se trouver en plus sotte compagnie.

Les noms furent prononcés à haute voix, lentement, et avec toute la puissance de voix dont était doué Cagliostro. Il y eut un moment affreux et plus terrible que l'apparition même, ce fut le moment de l'incertitude ; mais ce ne fut qu'un moment. Les six convives évoqués apparurent, et vinrent prendre place au souper avec toute la courtoisie qui les caractérisait. Quand les invités vivants eurent un peu repris leur respiration, on se hasarda à questionner les morts.

Ici nous laisserons parler l'historiographe de ce prodigieux souper :

« La première question fut : « Comment l'on se trouvait » dans l'autre monde. » « Il n'y a point d'autre monde, » répondit d'Alembert ; la mort n'est qu'une cessation des » maux qui vous ont tourmentés. On n'a nulle espèce de » plaisir ; mais on ne connaît aussi aucune peine. Je n'ai » pas vu mademoiselle de l'Espinasse : mais aussi n'ai-je » pas vu de Linguet. On est fort sincère ; quelques morts » qui sont venus nous rejoindre m'ont assuré que j'étais » presque oublié ; je m'en suis consolé ; les hommes ne

(1) *Aventures de Cagliostro*, par Jules de St-Félix.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

» Et maintenant, moi qui parle, pourquoi suis-je ici? Qu'est-ce que j'apporte à cette fosse? De quel droit viens-je adresser la parole à la mort? Qui suis-je? Rien. Je me trompe, je suis quelque chose. Je suis un proscrit. Exilé de force hier, exilé volontaire aujourd'hui. Un proscrit est un vaincu, un calomnié, un persécuté, un blessé de la destinée, un déshérité de la patrie; un proscrit est un innocent sous le poids d'une malédiction. Sa bénédiction doit être bonne. Je bénis ce tombeau.

» Je bénis l'être noble et gracieux qui est dans cette fosse. Dans le désert on rencontre des oasis, dans l'exil on rencontre des âmes. Emily de Putron a été une des charmantes âmes rencontrées. Je viens lui payer la dette de l'exil consolé. Je la bénis dans la profondeur sombre. Au nom des afflictions sur lesquelles elle a doucement rayonné, au nom des épreuves de la destinée, finies pour elle, continuées pour nous, au nom de tout ce qu'elle a espéré autrefois et de tout ce qu'elle obtient aujourd'hui, au nom de tout ce qu'elle aime, je bénis cette morte; je la bénis dans sa beauté; dans sa jeunesse, dans sa douceur, dans sa vie et dans sa mort; je la bénis dans sa blanche robe du sépulcre, dans sa maison qu'elle laisse désolée, dans son cercueil que sa mère a rempli de fleurs et que Dieu va remplir d'étoiles! »

DE LA RÉINCARNATION
ET DE SES ADVERSAIRES

LE PROGRÈS SPIRITUALISTE. — Mlle CLÉMENCE GUÉRIN. — M. CARL WILSON

VI.

Voici maintenant la doctrine universitaire au sujet de l'existence de Dieu.

« L'existence de l'Être Suprême ou de la raison universelle des choses, — dit Géruzez, — repose sur un grand nombre de preuves qu'on a classées sous trois chefs principaux, et qui se divisent de la manière suivante : preuves métaphysiques, preuves physiques, preuves morales.

» Preuves métaphysiques :

» Idée de cause absolue fournie par la raison.

» De la cause, moi, cause contingente et finie, nous passons par la vertu de notre raison, à l'idée de cause absolue et de cause nécessaire.

» La cause nécessaire n'est pas contenue dans la cause contingente; nous ne l'en tirons pas par voie de déduction, puisque la déduction ne peut tirer d'un jugement que ce qu'il contient, et que le fini ne contient pas l'infini; ce n'est pas non plus par induction, puisque les données de l'induction sont variables et contingentes, et que l'idée de Dieu est nécessaire et absolue.

» L'être contingent étant donné, nous concevons forcément l'être nécessaire; comme l'étendue et la durée étant données, nous concevons le temps et l'espace.

» Il serait absurde de supposer la contingence de tous les êtres; cette hypothèse implique contradictoirement: dire que tout ce qui existe est contingent, c'est en même temps affirmer et nier l'existence. Elle serait, c'est l'hypothèse, et elle ne pourrait pas être; car tous ces êtres n'ayant pas l'existence par leur nature, ils n'auraient pu la recevoir d'autrui, puisque hors de la collection des êtres, il n'y a aucun être; ils n'auraient donc ni un principe interne, ni une cause externe d'existence; ils n'auraient aucune raison suffisante pour exister; il faut, ou nier qu'il existe aucun être, ou avouer qu'il y a quelque être existant par sa propre nature.

» Dans l'hypothèse de tous les êtres contingents, il ne s'en trouvera aucun qui les détermine à exister: si donc il n'y a pas un être nécessaire, rien n'existera.

» On ne peut pas davantage admettre la nécessité de tous les êtres; car nous admettons et nous ne pouvons pas ne pas admettre la contingence de nous-mêmes et de tous les phénomènes qui frappent nos regards.

» Donc il faut admettre une cause supérieure qui soit à elle-même son principe d'existence et la cause première de tous les êtres contingents.

» La notion de cause absolue, nécessaire, une et universelle, ne nous est donnée ni par la déduction, ni par l'induction; elle est fournie par la raison à l'occasion de la cause non-moi, et cette notion est légitimée par l'absurdité des hypothèses contraires.

» Il y a plus :

» La notion de l'infini, de l'absolu, prouve invinciblement l'existence d'un être infini, nécessaire, absolu; car, d'où viendrait-elle à notre intelligence, si l'objet de cette notion n'existait pas?

» L'idée de Dieu est de toutes les preuves de l'existence de Dieu la plus irrécusable; car, si l'infini n'existait pas, et qu'il fût conçu par notre intelligence, il en serait alors le produit, et il faudrait dire que l'infini est le produit du fini, l'absolu du relatif, le nécessaire du contingent.

» Voltaire a dit :

« Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

On dira avec non moins de raison : Si Dieu n'existait pas, on ne pourrait pas l'inventer. — Donc, Dieu existe.

» Preuves physiques :

» Dieu, dans l'ordre physique, c'est le créateur de la matière, le premier moteur et l'ordonnateur du mouvement; de là, trois arguments fondés sur l'existence de la matière, le mouvement de la matière et la régularité de ce mouvement.

» 1° La matière existe, et elle tient son existence, ou de sa propre volonté, ou de la volonté d'un autre.

» Or, elle n'existe pas par sa nature; elle n'est pas nécessaire, car nous pouvons l'anéantir par la pensée : tout en elle est variable et contingent. Elle n'existe pas non plus par sa propre volonté; car pour vouloir, il faut exister. On ne peut pas supposer sans contradiction qu'un être soit à lui-même cause de son existence.

» Donc la matière a un créateur. Ce créateur, je l'appelle Dieu : donc Dieu existe.

» 2° Le mouvement existe; et il est ou essentiel à la matière, ou il relève d'un autre principe.

» Or, le mouvement n'est pas essentiel à la matière, car nous pouvons la concevoir en repos. Il y a dans tous les corps une force d'inertie, une indifférence naturelle au repos et au mouvement, qui consiste en ce qu'un corps en repos y demeure jusqu'à ce qu'on lui imprime le mouvement; et en ce qu'un corps qui a reçu une impulsion, continue de se mouvoir jusqu'à ce qu'il soit arrêté par un obstacle étranger. Si le mouvement était essentiel à la matière, s'il existait en elle nécessairement, il serait invariable dans sa direction et dans sa vitesse; on ne pourrait pas le détourner, l'accélérer, le retarder ou même l'arrêter entièrement; c'est pourtant ce que l'expérience nous montre à chaque instant.

» Le mouvement a donc un premier auteur; il a son principe dans une volonté libre et toute puissante : donc Dieu existe.

» 3° Il y a entre toutes les parties de ce vaste univers, un ordre et une harmonie que nous ne pouvons nous empêcher d'admirer : le cours réglé des astres, le retour successif des saisons, la végétation des plantes, la continuelle reproduction des différentes espèces d'êtres animés qui peuplent la terre; la multiplicité, l'immense variété des rapports constants et déterminés que nous apercevons entre les choses; tout dans le merveilleux ouvrage du monde atteste un artisan suprême; partout où l'ordre se trouve, il y a une intelligence qui le produit; partout où nous voyons des phénomènes réguliers, partout où nous reconnaissons des moyens choisis pour arriver à une fin, il nous faut reconnaître que cette fin a été marquée, que ces moyens ont été

» valent pas la peine qu'on s'en occupe. Je ne les ai » jamais aimés, maintenant je les méprise.

« Qu'avez-vous fait de votre savoir? » demanda M. de... « à Diderot.

« Je n'ai pas été savant comme on l'a cru, répondit-il; » ma mémoire me retraçait ce que j'avais lu, et, lorsque » j'écrivais, je prenais de côté et d'autre. De là vient le » décousu de mes livres, qu'on ne connaîtra pas dans cin» quante ans. L'Encyclopédie, dont on me fait honneur, » ne m'appartient pas. Le métier d'un rédacteur est de » mettre de l'ordre dans le choix des matières.

» L'homme qui a montré le plus de talent à l'occasion » de l'Encyclopédie est celui qui en a fait la table; et » personne ne pense à lui en faire honneur. »

« — J'ai beaucoup loué cette entreprise, dit Voltaire, » parce que je la croyais propre à seconder mes vues » philosophiques. A propos de philosophie, je ne sais trop » si j'avais raison. Depuis ma mort j'ai appris d'étranges » choses. J'ai causé avec une demi-douzaine de papes. » Ils sont bons à entendre. Clément XIV et Benoît surtout » sont des hommes d'infiniment d'esprit et de bon » sens. »

« — Ce qui me fâche un peu, — dit le duc de Choiseul, » — c'est qu'on n'a point de sexe là où nous habitons. » Et, quoi qu'on en dise, cette enveloppe charnelle n'était » pas si mal inventée. — A quoi se connaît-on, demanda » quelqu'un. — Aux caprices, aux goûts, aux prétentions, » à mille petites choses qui sont des grâces chez vous et » des ridicules là-bas. »

» Ce qui m'a fait vraiment plaisir, — dit l'abbé de Voi» senon, — c'est que parmi nous on est guéri de la manie » de l'Esprit. Vous n'imaginez pas combien l'on m'a per» sifflé sur mes petits romans saugrenus, combien l'on » s'est moqué de mes notices littéraires. J'ai eu beau dire » que je donnais à ces puérilités leur juste valeur; soit » qu'on ne crût pas à la modestie d'un académicien, soit » que tant de frivolité ne convînt pas à mon état ou à » mon âge, j'expie presque tous les jours les erreurs de » ma vie humaine. »

Les questions se succédaient avec tant de rapidité que les Esprits ne savaient à qui répondre.

Tel est l'espèce de dialogue des morts qui a été rapporté par l'auteur des Mémoires authentiques de Cagliostro.

Ce qui est remarquable dans les scènes dialoguées, c'est la prétention à la sincérité. Si les convives évoqués de l'autre monde parlèrent avec impudence à ce souper nécromancien, ils s'exprimèrent du moins avec une franchise dont il faut leur savoir quelque gré : à travers bien des sottises, ils firent de la censure satirique et n'épargnèrent personne, pas même leur propre personnalité.

D'après JULES DE SAINT-FÉLIX.

Mac-Lean de Lochbuy

On sait que certains spectres apparaissent dans des circonstances graves à des familles historiques, entr'autres aux Bourbons et aux Brandebourgs.

Parmi ces Esprits, dit Walter Scott, dans sa *démonologie*, qui ont bien voulu prouver leur existence dans les temps modernes, est celui d'un de nos ancêtres de la famille Mac-Lean de Lochbuy. Avant la mort d'un de ses descendants, ce fantôme chef galope le long du bord de la mer, près du château, et annonce cet événement par ses cris et ses lamentations. On dit que ce spectre avait fait sa ronde et poussé ses cris pendant quelques années, quand on apprit la mort du brave chef de sa famille, tandis qu'il servait à Lisbonne, sous lord Wellington; et, par conséquent, quoique très-affligée, sa veuve n'en fut nullement surprise.

choisis par une intelligence : le principe de causalité nous y contraint.

» Voltaire, dans son déisme indifférent, a dit avec esprit :

« L'univers m'embarrasse et je ne puis songer
» Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger. »

» Il y a donc une intelligence suprême qui a combiné ainsi toutes les parties et tous les ressorts de la machine de l'univers. C'est cette intelligence que nous nommons Dieu ; donc Dieu existe.

» Preuves morales.

» Les arguments moraux se déduisent :

» 1° Du besoin et du penchant irrésistible qui nous porte à invoquer dans le malheur et à appeler à notre secours un être bon, juste et fort, arbitre souverain de nos destinées, capable de nous préserver des revers qui nous menacent, ou de nous donner la force de les supporter : c'est encore cette même voix de la conscience qui nous dit de rendre grâce à Dieu toutes les fois que nos désirs s'accomplissent et que nos espérances se réalisent.

» 2° Du consentement unanime des peuples.

» En effet, les traditions, les annales et les monuments de tous les âges, de tous les pays, constatent que partout et toujours on a cru à l'existence d'un Être suprême. Dieu a un nom dans toutes les langues ; partout on lui rend un culte, partout il y a des cérémonies religieuses : « *Nulla est gens*, a dit Cicéron, *tam immansueta, tam fera, quæ etsi ignoret qualem deum habere debeat, tamen habendum non sciat.* »

» Les peuples qui ont perdu cette croyance ont cessé d'être ; ces abominables nations ont été rayées du livre de vie ; et la terre même n'a pas conservé la trace de leur puissance.

» On ne sait en quel lieu florissait Babylone. »

» Il ne serait pas raisonnable de ne pas prendre en considération cette dernière preuve ; car ce consentement n'est pas un fait accidentel. Si tous les hommes ont cru partout à l'existence de Dieu, c'est que partout les mêmes lumières ont produit les mêmes opinions.

» L'objection banale de l'éducation, de l'intérêt des législateurs n'a pas la moindre valeur, comme nous l'avons vu plus haut en remontant à la source du devoir. D'ailleurs cette objection se réfute d'elle-même : si l'idée de Dieu est une invention humaine et qu'elle soit nécessaire au maintien de la société, elle n'est pas moins nécessaire à son établissement. Ainsi, d'une part, la société ne serait pas sans Dieu, ni Dieu sans la société. Il y a là un cercle vicieux évident. Nous aurions le droit de demander à ces profonds penseurs de quelle année date la création de Dieu par le fait de la volonté humaine. Mais leurs contradictions nous donnent trop beau jeu pour que nous descendions à ces chicanes. L'athéisme n'est pas seulement une profonde immoralité, c'est une monstrueuse niaiserie, et l'on ne saurait trop prendre en pitié et dégoût ceux qui donnent de pareilles doctrines comme le suprême effort de la raison humaine.

» On a souvent demandé s'il y avait des athées sincères : nous pensons qu'on peut arriver à l'athéisme par l'abus de la logique et par la perversité du cœur, et que l'on peut s'affermir de bonne foi dans cette opinion. Si tous les athées étaient inconséquents comme Helvétius et qu'ils laissassent subsister dans leur âme l'amour de la vérité et le désintéressement après en avoir banni le principe, la société n'aurait qu'à gémir de ces aberrations de nobles intelligences. Mais il n'en va pas ainsi : la plupart des athées sont de rigoureux logiciens ; ils mettent leur conduite à l'unisson de leurs principes ; ils sont la peste des états ; comme ils ne reconnaissent ni droit, ni justice, ni loi, ils se servent de tout indifféremment pour arriver aux fins de leur cupidité ; la foi des serments, la pudeur publique, la fidélité aux principes, ils se jouent de tout cela, et les exemples qu'ils donnent se répandent autour d'eux comme une funeste contagion ; tout se dénature sous leur perverse influence, les mots perdent leur véritable sens, la confusion s'introduit dans les idées et passe dans les actes, la loi descend de son trône pour faire place à la violence, et les sociétés, sous une vaine écorce de civilisation, recèlent dans leurs entrailles une barbarie réelle, premier symptôme de la destruction qui les menace. Telle était la société romaine sous les empereurs, et c'en était fait de l'humanité, si la force matérielle des barbares et la parole sainte du christianisme n'avaient pas rendu l'âme et le sang à ce cadavre exténué par l'athéisme. Sommes-nous sur ce même penchant ? On serait tenté de le croire, au bruit que font de nos jours les intérêts matériels, au rang qu'ils prennent avec assurance au-dessus de tout ce qu'il y a de plus sacré, aux ricanements sataniques que soulèvent les plus grands mots, les plus grandes pensées. Mais s'il en est ainsi, tout cela ne saurait durer ; lorsque l'humanité croit qu'elle échappe à Dieu et qu'elle se rit de ces liens qu'elle pense avoir brisés, Dieu sait comment la ramener à lui : il a ses fléaux qu'il envoie pour en avoir justice, et au besoin de nouveaux barbares et UNE NOUVELLE PAROLE lui feraient raison de l'abandon et de la révolte de l'humanité.

» Toutes les preuves de l'existence de Dieu tirent leur force de l'idée de substance et de cause infinie. Si l'infini n'était pas conçu par l'intelligence, la vue de l'ordre de la nature, du mouvement des corps, les pressentiments et les espérances de notre âme et le consentement de tous les peuples ne seraient que des inductions puissantes qui rattacheraient notre intelligence et l'univers à une cause supérieure ; mais cette cause n'aurait point le caractère de nécessité absolue qu'elle tire de la notion de l'infini, notion sublime qui réunit l'homme et la nature sous la main d'un Être suprême, et qui jette un jour merveilleux sur les rapports qui les unissent. »

Nous voilà bien loin de M. Carl Wilson et des anti-réincarnationistes ; nous allons y revenir ; mais nous avons jugé utile de profiter de cette circonstance pour mettre en parallèle l'idée de Dieu telle qu'elle est conçue par les mystiques avec Fénelon, par les palingénésistes avec Pezzani, par les catholiques avec le catéchisme, par l'université avec Géruzez, et par les spirites avec Allan Kardec et les Esprits. On verra, par la comparaison qu'on en pourra faire, avec quelle grandeur et quelle simplicité en même temps l'idée de la divinité est énoncée par la nouvelle doctrine.

Ouvrons le livre des Esprits et interrogeons-le :

« Dieu est l'intelligence suprême, cause première de toutes choses.

» Dieu est infini dans ses perfections ; mais l'infini est une abstraction ; dire que Dieu c'est l'infini, c'est prendre l'attribut pour la chose même, et définir une chose qui n'est pas connue par une chose qui ne l'est pas davantage.

» L'existence de Dieu se prouve par un axiome que l'on applique aux sciences : Il n'y a pas d'effet sans cause. Cherchez la cause de tout ce qui n'est pas l'œuvre de l'homme, et votre raison vous répondra.

» En effet, pour croire en Dieu, il suffit de jeter les yeux sur les œuvres de la création. L'univers existe, il a donc une cause. Douter de l'existence de Dieu, serait nier que tout effet a une cause, et avancer que rien a pu faire quelque chose.

» Tous les hommes portent en eux-mêmes le sentiment intuitif de l'existence de Dieu, n'est-ce pas la preuve que Dieu existe ? D'où leur viendrait ce sentiment s'il ne reposait sur rien ? C'est encore une suite du principe : il n'y a pas d'effet sans cause.

» Ce sentiment intime de l'existence de Dieu n'est pas le fait de l'éducation ni le produit des idées acquises ; si cela était, les sauvages n'auraient pas ce sentiment.

» Si le sentiment de l'existence d'un Être suprême n'était que le produit d'un enseignement, il ne serait pas universel, et n'existerait, comme les notions des sciences, que chez ceux qui auraient pu recevoir cet enseignement.

» Quelques-uns prétendent qu'on peut trouver la cause première de la formation des choses dans les propriétés intimes de la matière ; mais alors quelle serait la cause de ces propriétés ? Il faut toujours une cause première.

» Attribuer la formation première des choses aux propriétés intimes de la matière, serait prendre l'effet pour la cause ; car ces propriétés sont elles-mêmes un effet qui doit avoir une cause.

» D'autres pensent que la formation première est due à une combinaison fortuite de la matière, autrement dire au hasard ; c'est une absurdité. Quel homme de bon sens peut regarder le hasard comme un être intelligent ? Et puis, qu'est-ce que le hasard ? Rien.

» L'harmonie qui règle les ressorts de l'univers décèle des combinaisons et des vues déterminées, et, par cela même, révèle une puissance intelligente. Attribuer la formation première au hasard serait un non sens ; car le hasard est aveugle et ne peut produire les effets de l'intelligence. Un hasard intelligent ne serait plus le hasard.

» Il est impossible de ne pas voir dans la cause première une intelligence suprême et supérieure à toutes les intelligences. A l'œuvre on reconnaît l'ouvrier, dit un proverbe. Eh bien ! regardez l'œuvre, et cherchez l'ouvrier. C'est l'orgueil qui engendre l'incrédulité. L'homme orgueilleux ne veut rien au-dessus de lui ; c'est pourquoi il s'appelle Esprit fort. Pauvre être qu'un souffle de Dieu peut abattre !

» On juge la puissance d'une intelligence par ses œuvres ; nul être humain ne pouvant créer ce que produit la nature, la cause première est donc une intelligence supérieure à l'humanité.

» Quels que soient les prodiges accomplis par l'intelligence humaine, cette intelligence a elle-même une cause, et plus ce qu'elle accomplit est grand, plus la cause première doit être grande. C'est cette intelligence qui est la cause première de toutes les choses, quelque soit le nom sous lequel l'homme l'a désignée.

Enfin le Spiritisme enseigne qu'il manque un sens ou une faculté à l'homme pour comprendre la nature intime de Dieu. L'homme ne parviendra à cette connaissance que lorsque son Esprit ne sera plus obscurci par la matière, et que, par sa perfection, il se sera rapproché de lui. Alors, il le verra et le comprendra.

» L'infériorité des facultés de l'homme, dit encore Allan Kardec, ne lui permet pas de comprendre la nature intime de Dieu. Dans l'enfance de l'humanité, l'homme la confond souvent avec la créature dont il lui attribue les imperfections ; mais, à mesure que le sens moral se développe en lui, sa pensée pénètre mieux le fond des choses, et il s'en fait une idée plus juste et plus conforme à la saine raison, quoique toujours incomplète. »

Disons donc avec Fénelon, Pezzani et Louis de Tourreil : Dieu est l'être par excellence ! rien de plus rien de moins ; et ajoutons avec Éraste que c'est une vaine recherche que de rechercher avec nos instruments imparfaits par-delà les bornes qui sont assignées à l'entendement humain. Bornons-nous à développer cet entendement, et alors nous étendrons de plus en plus le cercle, le champ de nos observations, et, partant, de nos conquêtes vers l'idéal suprême : Dieu !

ALIS D'AMBEL.

(La suite prochainement).

Nous commençons aujourd'hui une série d'études remarquables que nous devons à l'active collaboration de M. Honoré Benoist. Comme on le verra dans la suite de l'*Avenir*, M. Honoré Benoist est un spirite avant la lettre, un réincarnationniste convaincu. Si, aujourd'hui, il n'accepte pas tous les enseignements du Spiritisme, ce n'est point une raison pour ne pas l'accepter parmi nous. C'est un chercheur de bonne foi et partant digne du respect de tous. Nous-même, nous le déclarons hautement de nouveau, nous n'acceptons et n'accepterons jamais des Esprits que ce qui sera confirmé par notre raison.

Talleyrand disait à ses subordonnés : Surtout pas de zèle! Je dirai fermement aux spirites : Pas d'enthousiasme, et surtout pas de mysticisme! cet énervement de la pensée, cette paralysie de la conscience et de l'individualité.

A. D'A.

HYPOTHÈSES [1]

UN REGARD A TRAVERS L'INFINI

SOMMAIRE GÉNÉRAL. — Atomes flottants dans l'espace sans limites, la matière cherche la matière. — L'esprit sommeille encore, inconscient de lui-même et de ce qui l'environne, attendant son développement du développement de l'essence matérielle qui lui servira d'enveloppe et d'interprète.

Des lois éternelles veillent à l'ordre qui s'établit ; une intelligence suprême préside à leur accomplissement.

Atomes flottants, esprit latent, lois éternelles, intelligence suprême : Voilà l'Etre, voilà Dieu.

C'est de cet être que vont se dégager tous les mondes, où se développeront ensuite les individualités pour devenir, par le progrès, l'image microscopique de l'infini, le résumé des perfections de Dieu.

Chaque individualité traversera les âges, s'identifiant avec un monde pour aller porter dans un autre les qualités acquises et s'enrichir de qualités nouvelles.

De même que dans la vie humaine il y a des alternatives, des intermittences d'activité et de repos matériels (veille et sommeil), de même, dans la vie mondaine d'une individualité intelligente, il y a veille et repos (vie et mort) renouvelés jusqu'à ce qu'elle ait acquis l'expérience complète du monde où elle a vécu.

Toute existence d'une individualité sur une sphère, marquant une étape accomplie, sera suivie d'un repos proportionné à l'activité déployée. Œuf, larve, l'individu s'endort chrysalide pour s'éveiller papillon et voler à la conquête des vérités éternelles, fleurs divines semées sur sa route, variées à l'infini, pour l'inviter à la recherche incessante de l'infini.

Un jour vécu dans une vie est un pas fait dans le domaine de l'expérience possible à un moment donné; une vie passée sur un globe est un jour vécu dans la vie d'une âme sur ce globe, et, pour en acquérir la science exacte, complète, elle y vivra de nombreuses existences.

Mais un globe n'est que la portion d'un monde, d'un système. Alors que d'existences à traverser, à parcourir, avant d'être prêt pour la vie dans un autre monde, et que de mondes à visiter pour posséder la notion de soi-même et la notion affaiblie de Dieu!

I

Les Mondes.

A une époque prise dans l'éternité des siècles, des atomes de toute nature flottent dans l'espace infini. Rien encore qui constitue la vie, mais partout le mouvement qui la prépare : chacun des atomes errants en contient un germe que développera, que fécondera la rencontre d'atomes homogènes, car ils vont se cherchant, s'attirant, se repoussant, suivant leur nature, et remplissant l'étendue d'une divine mélodie : le chant du réveil.

Obéissant aux loix de l'affinité, les éléments de même nature se joignent, s'unissent, se combinent, repoussant les éléments hétérogènes qui, de leur côté, glanent autour d'eux les atomes homogènes épars, pour former des molécules, dont la réunion constituera des masses.

Mais voici que les masses rencontrent d'autres masses, et de leur somme vont se constituer des globes, roulant dans l'immensité à la recherche de sphères de nature différente, composées d'éléments hétérogènes, mais obéissant aux lois de l'attraction et chargées de fluides irradiant en un centre commun pour y produire un immense foyer de chaleur, de lumière et de vie : le soleil.

L'ordre s'est établi avec l'équilibre : ce n'est plus le chaos. Tournant sur d'invisibles pivots, chaque globe, suivant sa masse et sa force aimantée, accomplit sa course limitée autour du soleil. Attiré d'un côté par un globe plus grand, il est maintenu dans la sphère assignée, pour y décrire en son temps son orbite, par un globe bien plus petit, mais plus à proximité.

Mais, suivant la position occupée dans l'espace, certaines planètes dévieraient de l'orbite qu'elles ont à décrire, sans la présence d'un ou de plusieurs satellites, dont les fonctions consistent à maintenir l'équilibre entre tous les globes d'un même système.

Puis paraissent, à longs ou courts intervalles, peut-être pour concourir au maintien de cet équilibre, peut-être aussi pour servir de traits-d'union entre les divers systèmes planétaires, des astres errants de diverses natures, les comètes.

A elles sans doute la mission de préparer entre les mondes une fusion d'essences par un rapprochement graduel, par des emprunts faits aux uns au profit des autres, et *vice versâ*.

Et d'ailleurs, sans leur protection, la garde qu'elles font à travers l'espace, qui sait si l'équilibre ne serait pas rompu d'un moment à l'autre. Chaque planète glane tous les jours, à certaines époques fixes, des éléments homogènes, flottants encore dans l'immensité et assimilables à elle ; car les bolides, les aérolithes ne sont pas des fragments d'astres brisés, mais bien des masses perdues encore au milieu des mondes, et finissant par trouver enfin le globe composé de substances homogènes et ayant de l'affinité pour elles.

On peut conclure de cette hypothèse que la marche d'un système planétaire s'accomplit suivant la ligne diamétrale coupant l'orbite terrestre de mars en septembre.

HONORÉ BENOIST.

(1) Autorisation de reproduire, en citant la source, aux journaux qui échangent avec l'*Avenir* et à ceux qui enverront à la rédaction un numéro justificatif.

UNE SÉANCE DE TYPTOLOGIE

Cher directeur,

Vous m'avez plus d'une fois reproché de ressembler à saint Thomas. En effet, comme lui, je veux avoir de bonnes raisons pour croire ; mais mon incrédulité n'a rien de systématique. Avant d'admettre un phénomène, je tiens essentiellement à le constater. Sans mettre en doute la bonne foi des personnes qui s'efforcent de me rallier à leurs croyances, je ne puis, parce qu'il me semble que je ne le dois pas, accepter ce qui m'est dit que sous bénéfice d'inventaire.

Est-ce un tort ?... Non, et vous m'approuverez en cela. Ma circonspection est une garantie de bonne foi, et mes convictions acquièrent d'autant plus de véritable force, qu'elles s'appuient sur des preuves certaines.

Pour convaincre un lecteur, il faut être convaincu soi-même. Avec vous je professe la doctrine des réincarnations, parce que je suis depuis longtemps intimement persuadé de la logique de cette doctrine, parce qu'elle répond à toutes nos espérances et à toutes nos ambitions, parce qu'elle nous montre, en nous expliquant la loi du progrès, un but à atteindre, le bien, et, partant, les satisfactions légitimes attachées à son accomplissement.

Mais, pour m'être rencontré avec vous sur ce terrain, je ne m'en suis pas moins tenu à l'écart sur celui des manifestations des Esprits. Jusqu'à ce jour rien n'était, pour moi, venu à l'appui de cette croyance, et je ne pouvais l'admettre.

Samedi, à une soirée spirite, j'ai dû faire un pas pour me rapprocher de vous : la conviction ne s'est pas encore faite en moi, mais j'ai du moins acquis une certitude : c'est qu'un phénomène existe, et ce phénomène est d'une importance telle que savants et philosophes seraient peut-être bien inspirés, s'ils dépouillaient toute fausse honte pour s'en occuper sérieusement.

Veni, vidi, mais je ne dirai pas *vici*, car c'est moi qui suis vaincu.

Sans doute je ne suis pas infaillible; il n'y a qu'un homme au monde pour se donner cette qualité, et il doit être le premier à n'y pas croire ; mais je suis loin de la naïveté des gens qui voient dans le consentement unanime de personnes honorables une garantie suffisante.

Les manifestations des Esprits ne m'ont jamais paru nécessaires à la cause de l'humanité, car je suis presque disposé à les envisager comme une atteinte portée à notre libre arbitre. Sans doute, si nous n'avons, pour nous aider à prendre une détermination, les conseils des Esprits, nous subissons ceux de nos voisins, de nos amis, et je voyais, dans cette intervention, des motifs déjà trop nombreux pour n'être plus aussi véritablement tels que nous devrions être en réalité. Néanmoins je constate un fait :

La soirée de samedi m'a jeté dans un trouble qui a bien sa raison d'être.

Nous étions huit personnes autour d'une table, qui ne m'a pas paru avoir été préparée pour la circonstance, car elle a été plusieurs fois déplacée, et ses pieds, pourvus de roulettes, il est vrai, reposaient sur un parquet, qui n'est pas, chacun le sait, conducteur de l'électricité. Différentes évocations ont eu lieu..., un Norwégien a reçu une réponse en langue norwégienne; il y a eu des réponses faites en anglais, en allemand, et pourtant je n'étais pas convaincu.

Un alphabet fut placé devant moi, et l'on m'invita à évoquer mentalement l'Esprit d'une personne morte, en me disant que, pour écarter toute espèce de doute, l'Esprit évoqué allait désigner chacune des lettres de son nom... Pas de compérage, puisque je ne croyais point, et que l'évocation était mentale... Je touchai de la pointe d'un crayon chacune des lettres de l'alphabet, me promettant bien de ne pas marquer, par une hésitation, un arrêt prolongé, chacune des lettres qui devaient former le nom de mon frère.

Quand mon crayon se posa sur É, un coup sec, d'un caractère particulier, dans le corps même du bois de la table, indiqua la première lettre du nom. Puis quatre autres coups frappés désignèrent M-I-L-E. Émile!... c'était bien le nom de mon frère.

Une émotion inexprimable s'empara de moi, et c'est en tremblant que je conjurai ce frère aimé de me donner d'autres preuves de sa présence : mentalement toujours, je demandai combien de jours après avoir été blessé à l'assaut de Malakoff il était mort à Constantinople : il me fut répondu 46. — Puis la date de sa mort... Les coups frappés marquèrent 23 octobre.

Du 8 septembre au 23 octobre, il n'y a que 45 jours, mais il y a aussi 8 heures en plus, si l'on tient compte de l'heure à laquelle la balle ennemie vint le frapper et de l'heure de sa mort.

Pourquoi reste-t-il un doute dans mon esprit? Je l'ignore — Quand je veux croire, une voix intérieure, est-ce la mienne? me répond : — Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un fluide magnétique établit un courant sur le bois de cette table autour de laquelle vous formez la chaîne, et, sous l'effort de la volonté de l'un de vous, ce fluide peut manifester sa présence par un bruit particulier qui réponde à votre pensée : c'est que tous sans doute vous êtes sympathiques, et que de votre rapprochement, exécuté dans un but identique, s'établit une grande communion d'idées, dont la table qui vous sert de trait-d'union peut bien être l'interprète.

Est-ce la même voix qui me dit ensuite : Tu doutes, et pourtant tes songes de la nuit te font souvent sourire heureux aux sourires aimés de ta mère et de ton frère. S'ils viennent semer de bonheurs ton sommeil, pourquoi ne viendraient-ils pas alléger de quelques douleurs tes pénibles veilles?...

HONORÉ BENOIST.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

Seine
Lm 11

2me Année. — N° 32. **Quinze centimes le numéro à Paris** Le 9 Février 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez { LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

Paris, le 9 Février 1865

OPINION DE PROUDHON

SUR

LA RÉINCARNATION

L'*Europe* publie la lettre suivante de Proudhon, que nos lecteurs liront avec intérêt :

« Paris, 13 juillet 1857.

» Mon cher Villiaumé,

» Il fait trop chaud pour que je me risque, avec ma tête malade, jusqu'à la rue Marsollier. Je songe bien plutôt à m'enfuir pour dix ou quinze jours dans quelque trou de Franche-Comté, où le diable ne viendra peut-être pas me tourmenter, avec ses pompes et ses œuvres. Mais vous qui êtes ingambe, venez un soir, après votre dîner, et nous prendrons au cabaret du coin une chope qui nous vaudra autant qu'un ample banquet. L'amitié aussi bien que l'entendement se trouve très-bien d'une modeste *santé*. Je sais avec regret la maladie de Béranger, que je n'aurai pas vu. J'avais le dessein, cette année, de lui faire hommage d'un exemplaire de mon prochain livre : c'est un honneur qui me sera refusé. Je remarque que je n'ai connu presque aucun des hommes de marque du siècle : Chateaubriand, P.-L. Courier, Jouffroy, Cousin, Nodier, E. Burnouf, Guizot, Thiers, Barrot, Royer-Collard, Lamartine, A. de Musset, A. de Vigny, Béranger, Lamennais, Arago, etc., etc., etc. Ceux, en très-petit nombre, que j'ai rencontrés, j'ai dû me battre avec eux : P. Leroux, L. Blanc, V. Considérant; il y en aura encore d'autres. Ne suis-je pas l'excommunié de l'époque? Bien sûr que je n'aurai personne à mon enterrement. Il y a un proverbe qui dit : *Væ soli*... Malheur au solitaire !... En y songeant, je me demande si je ne traîne pas la chaîne de quelque grand coupable, condamné dans une existence antérieure, comme l'enseigne J. Reynaud ! Je commence à être bien las de la vie, et ne cherche qu'à dire ce que j'ai sur le cœur avant de mourir. Cela fait, je dis : *Foin de moi et du genre humain!*

» Bonjour.

» P.-J. PROUDHON. »

Comme on le voit, dès 1857, Proudhon acceptait le principe de la Réincarnation telle que l'enseigne le Spiritisme avec Jean Reynaud et tous les palingénésistes; Aussi, avec cette logique impitoyable qui fut le caractère le plus marquant de l'éminent écrivain que nous venons de perdre, il déduit des péripéties de son existence, des luttes qu'il a eues à subir, qu'une cause d'ordre supérieur a produit ces effets qui le font s'écrier: « JE ME DEMANDE SI JE NE TRAÎNE PAS LA CHAÎNE DE QUELQUE GRAND COUPABLE CONDAMNÉ DANS UNE EXISTENCE ANTÉRIEURE!..... » *Et nunc erudimini.*

Laissons donc les antiréincarnationistes se débattre dans le vide de leurs théories. Nous avons pour nous, non seulement la révélation moderne, mais les plus grands penseurs, les plus grands poètes, les philosophes les plus renommés, et ce sentiment inné qui fait vibrer nos cœurs.

A. D'A.

PATRICE LARROQUE

(ÉTUDE SPIRITE)

P. Larroque a publié récemment 1° *Examen critique des doctrines de la religion chrétienne*, 2 vol. in-8°. 2° *Rénovation religieuse*. Il a fait paraître des livres sur l'esclavage et sur la guerre.

Nous rendons, en commençant, hommage à la bonne foi et à la loyauté de l'auteur qui, pour suivre ses convictions, a renoncé à une position officielle, et nous honorerons, par la suite de cette étude, l'adversaire de nos croyances, tout en le combattant dans ce qu'il a de faux et en prenant de son œuvre ce qu'il a de juste contre l'interprétation surannée de certains dogmes.

L'auteur a divisé son *Examen critique* en deux sections. Dans la première, il attaque vivement toutes les doctrines vitales du christianisme, il ne laisse rien debout; parmi ses critiques, il y en a quelques-unes qui s'en prennent soit à des abus évidents, soit à de déplorables interprétations, et ces critiques, nous les admettons et nous en excipons; mais lorsque dans la deuxième section, Patrice Larroque cherche à établir que ni la Bible, ni les Evangiles ne sont des livres inspirés, comment entend-il l'inspiration, sinon à la fausse manière de certains théologiens qui n'ont rien compris à la vraie et progressive éducation de Dieu à son humanité. Dieu tient compte à la fois des temps, des lieux, de l'avancement des auditeurs qu'il a en vue et de toutes les circonstances, en un mot, qui la font variée et modifiable, quoique toujours une par ses principes intégraux.

Mais lorsqu'il veut réédifier après qu'il a démoli, c'est alors qu'éclate son impuissance; il dit bien : « Le monde est dans l'attente de grands événements, il pressent que l'ère nouvelle des sociétés ne pourra s'ouvrir que par la voie religieuse. Les regards, dit-il, se portent avec anxiété vers tous les points de l'horizon. Ce ne sera plus dans l'Orient immobile, mais dans le progressif Occident que s'allumera le flambeau de la loi raisonnée. » Parmi les nations occidentales, il prédit que ce sera la France qui sera à la tête de la nouvelle évolution (1). Tout cela est fort bien et serait très-vrai, il entre-

(1) *Ren. relig.*, 8.

FEUILLETON DE L'AVENIR

Vision de Xerxès et de son oncle Atrabane.

... Tel fut le discours de Xerxès; mais quand la nuit fut venue, l'avis d'Atrabane commençant à l'inquiéter, il fit de sérieuses réflexions, et comprit enfin qu'il ne lui était pas avantageux d'entreprendre une expédition contre la Grèce. Cette nouvelle résolution prise, il s'endormit, et, comme disent les Perses, cette même nuit il eut une vision dans laquelle il lui sembla voir un homme d'une grande taille et d'une belle figure se présenter devant lui et lui tenir ce discours :

« Quoi donc ! roi de Perse, tu ne veux plus porter la guerre en Grèce, après avoir ordonné à tes sujets de lever une armée ! Tu as tort de changer ainsi de résolution; personne ne t'approuvera. Si tu m'en crois, tu suivras la route que tu t'étais proposé de tenir dans le jour. »

Ces paroles achevées, il lui sembla voir disparaître ce fantôme.

La nuit suivante, le même fantôme se présenta de nouveau à Xerxès, pendant son sommeil, et lui parla ainsi : —

« Fils de Darius, tu as donc renoncé dans l'assemblée des Perses à l'expédition de la Grèce, et tu ne tiens pas plus compte de mes discours que si tu ne les avais jamais entendus. Mais si tu ne te mets pas incessamment en marche, apprends quelles seront les suites de ton obstination ; de grand et puissant que tu es devenu en peu de temps, tu deviendras petit en aussi peu de temps. »

Effrayé de cette vision, Xerxès s'élance de son lit, mande Atrabane :

« Atrabane, — lui dit-il, dès qu'il fut arrivé, je n'étais pas en bon sens, lorsque je répondis à vos conseils par des paroles injurieuses.... Depuis mon changement de résolution et mon repentir, un fantôme m'apparaît et m'en dissuade, et même à l'instant, il vient de disparaître, après m'avoir fait de grandes menaces. Si c'est un Dieu qui me l'envoie, et qu'il veuille absolument que je porte la guerre en Grèce, le même fantôme vous apparaîtra aussi, et vous donnera les mêmes ordres qu'à moi. Cela pourra bien arriver de la sorte, comme je le conjecture, si vous vous revêtez de mes habits royaux, et qu'après vous être assis sur mon trône, vous allez dormir dans mon lit. »

Atrabane déclina d'abord l'excès d'honneur auquel l'invitait « le grand roi » et après quelques considérations, ajouta : —

« Mais aujourd'hui qu'ayant embrassé le meilleur parti, vous renoncez à l'expédition contre la Grèce, vous dites qu'un songe envoyé par Dieu vous défend de congédier votre armée. Ces songes n'ont rien de divin, mon fils; ils errent de côté et d'autre, et sont tels que je vais vous l'apprendre, moi qui suis beaucoup plus âgé que vous ; les songes proviennent ordinairement des objets dont la pensée s'est occupée pendant le jour. Or, vous savez que le jour d'auparavant, l'expédition contre la Grèce fut fortement agitée dans le conseil. Au reste, si ce songe n'est pas tel que je l'assure, s'il a quelque chose de divin, vous avez tout dit en peu de mots, ce fantôme m'apparaîtra, et me donnera les mêmes ordres qu'à vous. S'il veut encore se montrer, il ne le fera pas moins, soit que j'aie mes habits ou les vôtres, et je ne le verrai pas plus en reposant dans votre lit que si j'étais dans le mien. Car enfin, celui qui vous est apparu en dormant, quel qu'il puisse être, ne sera point assez simple pour s'imaginer, en me voyant avec vos habits, que je suis le roi ! » — Néanmoins, j'obéis, et je vais de ce pas coucher dans votre lit ; mais que ce fantôme m'apparaisse alors ; jusqu'à ce moment, je persiste dans mon sentiment. »

Voici la vision qu'eut Atrabane.

« C'est donc toi qui détournes Xerxès de son expédition contre la Grèce, comme si tu étais chargé de sa conduite ! C'est donc toi qui t'opposes aux destins ! Mais tu en seras puni dans la suite et par le présent ! Quant à Xerxès, on lui a fait voir les malheurs auxquels il est destiné s'il désobéit. »

Telles furent les menaces qu'Atrabane crut entendre. Il lui sembla aussi que ce fantôme voulait lui brûler les yeux avec un fer ardent. A cette vue, Il poussa un grand cri, se leva avec précipitation, fut trouver Xerxès et lui raconter sa vision.

Aussi changea-t-il d'avis et pressa-t-il aussi ouvertement l'entrée en campagne contre la Grèce qu'il s'y était montré contraire avant sa vision.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

rait dans les prévisions du comte Joseph de Maistre, de l'abbé Gratry et d'une foule d'autres penseurs distingués, pourvu qu'il ajoutât : « Cette nouvelle évolution ne doit pas sortir du christianisme ; elle doit seulement s'y adapter et le développer, comme le fait aujourd'hui le Spiritisme.

La doctrine de notre Messie est véridique, et sa prédication ne peut pas se perdre pour l'humanité ; mais, tout au contraire, Patrice Larroque n'a fait de la religion révélée que des ruines ; il l'a démolie pierre à pierre. Il nie que Dieu, dont il reconnaît cependant l'existence et la personnalité, puisse intervenir pour donner aux hommes l'enseignement religieux nécessaire à toutes les époques. Il est inconséquent et illogique au dernier chef en admettant un Dieu personnel et en lui refusant ensuite toute action. C'est là une opinion insoutenable et véritablement sans excuse. Il ne veut que la raison humaine pour institutrice et rénovatrice, même au point de vue religieux. « Je déclare, s'écrie-t-il, que je tiendrais pour atteint de démence quiconque ne comprenant pas que les religions se disant inspirées d'en haut ne sont plus possibles, viendrait encore se poser en révélateur et en mandataire de la divinité (1). » Nous sommes d'un avis tout à fait contraire ; nous pensons que la religion ne peut venir que d'en haut, que Dieu, après avoir pris l'humanité à sa naissance, l'a constamment enseignée, qu'à un jour solennel il a envoyé son Christ pour nous instruire, que, depuis, l'inspiration se continue par l'Esprit-Saint ; et que si, comme le pense Patrice Larroque, nous sommes à la veille d'une évolution religieuse, si de nouvelles vérités sont prêtes à éclore de par Dieu afin d'éclairer les anciennes, ce ne sera pas la raison humaine à elle seule qui aura ce rôle ; Dieu saura bien susciter au besoin de nouveaux prophètes et de nouveaux apôtres qu'il marquera de son sceau pour les faire reconnaître ; il a envoyé actuellement toute l'armée céleste de ses Esprits. Mais quelle que soit cette rénovation religieuse, formellement annoncée par Patrice Larroque, et vainement essayée par lui (il doit bien comprendre qu'il a échoué) ; elle ne peut être, ainsi qu'il le prétend, la destruction totale et le changement complet de la foi ; alors Dieu aurait en vain envoyé son Messie sur la terre, et il ne resterait rien de son douloureux passage. Ah ! nous croyons plutôt que son sang rédempteur n'a pas été inutilement répandu. Nous rendons justice aux qualités et même aux intentions de l'auteur que nous critiquons, mais nous lui disons : Vous avez fait fausse route en voulant établir une religion sans Dieu, sans les missionnaires tant incarnés que désincarnés, sans les Esprits, en un mot, qui ont mission aujourd'hui pour rétablir le judaïsme et le christianisme dans leur éclat immortel, les purger de tous les vices, de toutes les interprétations malsaines suscitées par l'esprit du mal, de toutes les ambitions, de toutes les intolérances, et faire briller la révélation dans sa pureté primitive et jusqu'alors inconnue.

Avant de passer aux fragments que le Spiritisme doit retenir de ses ouvrages, combattons encore Patrice Larroque sur d'autres points.

(*A continuer.*)

ANDRÉ PEZZANI.

HYPOTHÈSES (2)

Nous avons reçu quelques observations au sujet de ce travail de notre collaborateur. Nous demandons qu'on veuille bien attendre le développement des idées émises par M. Benoist, avant de se prononcer sur elles. Qu'on veuille surtout se souvenir du titre caractéristique de ces études. Si ces hypothèses sont justes, elles resteront ; si elles sont fausses, elles iront où sont allées les feuilles d'Antan. Mais la science n'ayant pas dit son dernier mot, nous ne voyons pas pourquoi l'auteur d'une théorie nouvelle serait condamné sans être entendu.

Au surplus, on le sait, nos colonnes sont ouvertes aux opinions contraires, et peut-être nous-mêmes combattrons-nous les idées de notre collaborateur, quand nous ferons, à notre point de vue, le résumé de son œuvre.

On nous a dit également que M. Benoist n'était pas un spirite convaincu : c'est vrai ! mais c'est un réincarnationiste, un palingénésiste et un chercheur de bonne foi. Nous avons pensé que son concours pouvait être utile à la marche du Spiritisme. Il est venu à nous, ne demandant qu'à être éclairé ; chaque jour il se pénètre de plus en plus de la beauté de nos principes. Pour nous, nous le déclarons, nous préférons un homme qui veut voir et toucher, avant de croire, à celui qui croit sur la foi d'autrui.

Au surplus, nous publierons, à ce sujet, dans notre prochain numéro, un article critique que nous devons à la plume élégante de M. E. D.

A. d'A.

(1) *Ren. relig.*, 8.

(2) Autorisation de reproduire, en citant la source, aux journaux qui échangent avec l'*Avenir* et à ceux qui enverront à la rédaction un numéro justificatif.

Les Mondes.

(*Suite*)

Il y a un fait dont nul ne peut nier la logique : si les globes s'enrichissent de substances assimilables recueillies dans leur course à travers l'immensité, leur masse augmente, et, pour le maintien de l'équilibre planétaire, il est indispensable que, devenus plus grands, ils s'éloignent du centre commun petit à petit, en raison de la masse des substances assimilées. De leur côté, les satellites, pour concourir au maintien de ce même équilibre, et rester hors de la sphère d'attraction des globes dont ils sont les sentinelles, s'en éloignent également.

De là, changement dans les conditions d'être des planètes, et, partant, des mondes, changement inappréciable sans doute pour des générations d'hommes, mais appréciable après une succession de siècles.

C'est de ces changements graduels que datent probablement les apparitions successives des êtres qui peuplent les planètes habitables.

J'ai dit *habitables*, car, suivant moi, tous les globes ne me paraissent pas réunir, dès le principe, les conditions nécessaires pour donner naissance à des êtres animés, végétaux ou animaux.

Les satellites, qui servent évidemment à l'équilibre d'un système planétaire, ont aussi la propriété d'exercer sur le globe qu'ils accompagnent, une influence magnétique qui provoque le mouvement de la matière, et, partant, ses transformations continuelles, tendant toutes au progrès.

La lune, par exemple, en mettant en mouvement les eaux de la mer, a facilité des rapprochements, des combinaisons d'éléments divers, qui ne pouvaient s'effectuer dans un milieu immobile.

Mais le moment n'est pas encore venu d'examiner *in extenso* cette question, qui sera développée en son lieu.

§ I.

LA TERRE. — *Ses transformations successives.*

La terre ne forme encore qu'un chaos, ; mais une fermentation étrange s'établit du centre à la surface, produisant assez de chaleur pour dissoudre les éléments divers, et en opérer à la longue le triage.

Les substances les plus lourdes prennent petit à petit leur place au centre, tandis que les éléments plus légers remontent à la surface.

Peu à peu les liquides, filtrés par les matières pesant sur eux, viennent former la première couche terrestre. De leur côté, l'oxigène et l'azote ont cherché des issues à travers les couches solides et liquides, pour venir constituer l'atmosphère.

Puis, sous l'influence de la fermentation de la matière et de la combustion centrale du globe qui n'en est que l'effet, n'en déplaise aux savants qui prétendent, je ne sais pourquoi, que la terre est un foyer éteint, des gaz de toute nature se sont développés, et, accumulés en énorme quantité sous des masses résistantes, enserrés entre de puissants obstacles, ont produit alors, pour s'échapper, des soulèvements à la surface solide.

Déplacées par ces soulèvements, les eaux, saturées des matières solubles (les sels), rencontrées dans les couches terrestres, se sont retirées, en raison de leur mobilité et de la force centripète, sur les points de la surface du globe les plus rapprochés du centre, laissant à sec les couches soulevées. Alors, sous l'influence de la chaleur solaire, les eaux ont émis de la vapeur, suivant une loi naturelle que je me réserve de développer plus tard, et cette vapeur, en montant dans les régions froides de l'atmosphère, s'est condensée, et a formé les nuages que les courants électriques résoudront en pluie.

La pluie viendra en son temps verser la fraîcheur sur le sol aride et y opérer les rapprochements nécessaires à sa transformation. Les sels que n'avaient pu dissoudre les eaux saturées de la mer, seront dissous par l'eau douce, et sèmeront dans les terrains encore nus les germes d'une végétation prochaine.

De leur côté, les eaux de la mer, mises en mouvement par l'influence attractive de la lune, opèrent le rapprochement et la fusion de divers éléments, et, en combinant les substances calcaires, préparent la germination des plantes marines primitives.

APPARITION DES PLANTES.

De l'agrégation de molécules assimilables, fécondées par les sels marins, se sont un jour éveillés des êtres peu différents de la matière inanimée : des mousses marines, des éponges, peut-être des plantes moins développées encore.

Puis, à la suite de longs siècles, de nouveaux soulèvements, en changeant la forme du globe, ont déplacé les eaux de la mer, laissant à sec toute une végétation naissante.

C'est le terme de cette première existence qu'un rayon de soleil, que la combinaison de ses cendres avec l'air atmosphérique vont féconder et faire revivre d'une vie moins imparfaite.

Charriées par les eaux pluviales, des molécules, détachées d'un élément nouveau saturé d'air et de soleil, ont rencontré des détritus de plantes marines, et se sont combinées avec ces matières organiques premières pour donner naissance à des plantes terrestres, mousses et lichens sans doute.

Les eaux de la mer ont, par les différentes perturbations du globe, recouvert les terrains pour les abandonner ensuite. Une nouvelle essence créatrice ajoutée chaque fois aux matières organiques des plantes déjà parues, a développé le germe d'une nouvelle plante, qu'un rayon de soleil devait plus tard transformer encore, car tous les êtres, quelque développées que soient aujourd'hui leurs formes, quelque perfection relative qu'ils aient acquise, ne sont arrivés à l'état où nous les voyons qu'après avoir gravi bien des échelons de l'échelle de Jacob.

ANIMAUX PLANTES.

D'abord adhérentes, par toutes les molécules qui les composent, au sol qui les a vues naître, les plantes se sont petit à petit élevées en excroissances, recevant la vie par les racines dont la propriété est de s'assimiler les sucs terrestres et par les feuilles dont les pores boivent les sels propres à leur nutrition.

Mais un jour, après avoir acquis une perfection relative dans différentes existences au fond des eaux et en plein air, une plante, mûre pour une vie nouvelle, s'est détachée du sol pour aller, mue par les marées, s'enrichir des substances assimilables rencontrées sur sa route.

(*A continuer*).

HONORÉ BENOIST.

Le Spiritisme à la Sorbonne (1)

Toujours même affluence aux lundis de la Sorbonne. Dans la soirée d'hier, malgré le mauvais temps, le grand amphithéâtre était plein. Il est vrai que les femmes et les têtes grises ou chauves dominaient. M. Charles, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand, avait annoncé une conférence sur les *Visionnaires au dix-neuvième siècle*. Le sujet était attrayant ; il a un petit air de mystère qui ne déplaît jamais aux imaginations. Pour parler convenablement des visionnaires n'allait-on pas soulever le voile derrière lequel s'abrite la thaumaturgie moderne, séduisant tour à tour et les intelligences les plus distinguées et les êtres les plus vulgaires et les plus grossiers ? C'était donc un thème admirablement choisi, surtout pour un philosophe habitué à jouer avec toutes les subtilités de la métaphysique, apte aux fines distinctions de l'analyse psychologique, et en même temps capable de mettre au service de son exposition toutes les ressources d'une langue que, par son état, il doit posséder à fond. Il y a eu de tout cela dans ce que nous a dit M. Charles. Mais l'ensemble n'était pas fondu assez harmonieusement pour mériter nos applaudissements et notre approbation complète. Le *Spiritisme* sous toutes ses formes a fait le fond de la conférence. Tour à tour, somnambulisme, tables tournantes, médiums ont été étalés devant nos yeux avec une impartialité que nous nous plaisons à reconnaître et à constater. C'était quelque chose, ce n'était point assez. Pour un pareil sujet, quelques expériences personnelles auraient mieux valu, auraient eu plus de poids que tous les faits ramassés dans des publications plus ou moins équivoques (2). Comme le médecin, le philosophe est, ou doit être un expérimentateur. Il doit chercher partout et se défier plus que tout autre des *médiums mercenaires qui sont toujours hospitaliers*. Là peut se trouver le commerce

(1) *Presse* du 25 janvier 1865.

(2) Et hostiles, nous le prouverons en traitant à notre tour, dans un prochain article, du cours de M. Charles et de l'appréciation de M. G. Bell.

qu'alimentent les bonnes gens crédules, mais point le fait scientifique qui est important à connaître pour le penseur. Un billet qui porte : « *Je n'existe pas.* SATAN. » fait et fera toujours rire en France, où nous sommes tous quelque peu fils de Voltaire. Mais ce rire ne détruit pas les mille phénomènes sérieux observés de toutes parts par des gens instruits et dignes de foi.

C'est là que nous attendions la science philosophique. Elle s'est retournée vers sa sœur, la physiologie, et l'a appelée à son aide. Tout ce dont nous venions chercher l'explication a été mis au rang de ces accidents bizarres que produit le sommeil nerveux, soit qu'il arrive naturellement, soit qu'il soit produit par artifice. Ces accidents ont été constatés, signalés, sinon expliqués par les médecins de tous les temps, et le philosophe Emerson est le seul, à notre connaissance, qui en ait fait l'objet de ses études psychologiques. Dans les paroles de M. Charles, peu s'en est fallu que nous n'ayons trouvé quelques-unes des pages éloquentes écrites par Broussais dans une préface célèbre en 1828. A cette époque aussi, il y eut une levée de boucliers parce que le grand physiologiste se gendarmait contre les prétentions excessives du spiritualisme philosophique. Aujourd'hui, les spiritualistes eux-mêmes sont heureux de se renfermer dans les limites scientifiques que traçait la physiologie.

GEORGES BELL.

PERFECTIBILITÉ DES ANIMAUX

I

Dans l'étude que nous avons commencée sur la souffrance des animaux, le principe que nous avons pris pour guide, la justice éternelle, nous ayant amené forcément à conclure à leur perfectibilité, notre devoir est d'essayer d'en démontrer la possibilité, avant de passer à leur mode de perfectionnement. Dans toute question qui peut ne pas sourire à tout le monde, il faut procéder avec mesure.

En dehors de tout préjugé humain, la seule objection que l'on puisse opposer à la perfectibilité des animaux, c'est l'apparence des faits qui semblent démentir la théorie ; mais cette objection n'est que spécieuse.

La perfectibilité de l'homme, dira-t-on, est patente, celle de l'animal ne l'est pas. Les sciences, les arts, l'industrie, les mœurs mêmes sont là pour attester le progrès humain ; l'animal est toujours le même ; l'abeille, la fourmi, le castor n'ont pas changé, que l'on sache, leur manière de faire ; le chien n'est pas plus fidèle, le tigre moins cruel, l'âne moins entêté, et ainsi des autres. Si donc l'animal progressait à la manière de l'homme, ne devrait-on pas remarquer dans les espèces un progrès analogue à celui de ce dernier ? Pourquoi ce progrès n'a-t-il pas lieu ?

Il n'a pas lieu en apparence, peut-être, pour celui qui n'y regarde pas de près ; mais cette apparence n'est-elle pas là encore, comme presque toujours, en opposition avec la réalité ?

Pour nous, la négation de la perfectibilité des bêtes, s'appuyant sur les faits, provient de ce qu'au lieu d'observer l'animal et de le suivre dans son développement intellectuel et moral à travers l'échelle zoologique, les négateurs l'ont pris, localisé et immobilisé dans chaque espèce ou variété. Et parce que chaque espèce, prise à part, paraît être la même qu'aux premiers temps de l'histoire, on a dit : l'animal ne progresse pas.

Si on avait soupçonné la loi de progression par la transmigration de l'être animique à travers ses formes multiples, on aurait reconnu un progrès intellectuel non interrompu, avec ses transitions d'une forme à l'autre tellement insensibles, que tous les types, au lieu d'être considérés comme des espèces distinctes et absolues, indépendantes l'une de l'autre, auraient apparu comme autant de phases successives du développement animal, représentées par des modifications physiques appropriées à des besoins nouveaux, à des facultés acquises pendant toutes les transformations antérieures.

Si on demande à quoi bon cette variété de formes, et pourquoi l'animal ne se développe pas à la manière de l'homme, sous un type unique ; nous répondrons que la forme est nécessairement correspondante aux aptitudes de l'être ; et nous demanderons, à notre tour, ce que ferait l'huître, par exemple, des ailes et du bec de l'oiseau, des pattes et de la queue du lion, de la main du singe, du pied de l'ours, et de tout l'appareil auditif, visuel, olfactif, vasculaire et viscéral des vertébrés supérieurs. Evidemment elle n'en saurait que faire, elle n'en ferait rien ; c'est pourquoi elle n'a pas tout cela. Mais elle a exactement ce qu'il lui faut : un orifice buccal pour saisir la nourriture qui lui est propre, un appareil digestif fort simple, mais suffisant, un test ou bouclier pour la protéger, un muscle pour l'ouvrir et le fermer, et un système nerveux et circulatoire en rapport avec la simplicité de son organisme. C'est tout ce dont l'huître a besoin ; l'être qui l'anime n'en sait pas plus et n'en comporte pas davantage ; mais s'il n'en sait pas plus pour l'heure, il en a su bien moins encore lorsqu'il animait un *échynoderme*, et celui-ci était depuis longtemps déjà en progrès sur la monade.

Cependant, comme à force de voir vivre et mourir successivement chacune de ses formes physiques, l'être est enfin parvenu au degré d'huître, de même, après avoir passé par toutes les vicissitudes et les variétés nécessaires de la forme ostracée, un jour il se trouvera *patelle*, *volute* ou *escargot* ; il sera encore mollusque, il est vrai ; son appareil digestif et respiratoire aura peu progressé ; mais il aura acquis la faculté locomotive ; il aura fait un pas de plus dans la liberté. S'ouvrir et se fermer était jadis sa plus grande puissance d'action et tout le mouvement qu'il ambitionnait ; maintenant il veut changer de place et se promener. Saisir ses aliments au passage était toute sa jouissance gastronomique ; la nourriture venait le trouver, il lui fallait l'accepter telle qu'elle et il s'en contentait ; maintenant il veut et peut l'aller choisir ; voilà donc la faculté du choix qui se développe. Autrefois, à l'état de bivalve, isolé de ses semblables, il ne connaissait de l'amour qu'une sensation toute matérielle, relative à lui seul, et dont l'action ne dépassait pas les limites de sa coquille ; aujourd'hui il a besoin d'un de ses semblables pour procréer ; c'est l'attraction morale qui se développe ; c'est un pas dans cet amour universel dont la perfection consiste à embrasser tous les êtres.

Après avoir parcouru successivement toutes les étapes nécessaires à son avancement dans la grande classe des mollusques, où il était, selon les termes de la science, entré à l'état *acéphale*, c'est-à-dire sans tête distincte, l'animal en sortira à l'état de *céphalopode* : *sèche*, *poulpe*, etc., c'est-à-dire avec une tête munie des organes de la vision, des organes de la préhension, servant en même temps à la locomotion, et celle-ci considérablement développée. Ce n'est plus cet être quasi inerte, attaché à son rocher, ou cet autre qui, plus tard, ne se traînait encore que lentement et avec peine sur la vase, la muraille ou la feuille de chou ; c'est maintenant un être actif, vif, intelligent, s'exerçant à la lutte, au déploiement de la force et à celui de la ruse. Puis de nouvelles facultés s'étant développées à cet exercice, et sa forme actuelle ne pouvant plus les manifester, il ira en choisir une autre plus appropriée à ses nouveaux instincts, soit parmi les articulés, soit dans les derniers rangs des vertébrés.

La multiplicité des types animaux s'explique donc parfaitement par la nécessité du développement graduel et varié de la vie et de l'intelligence, dont chaque degré appelle la forme qui est la plus propre à sa manifestation, comme à la satisfaction de ses besoins, selon les facultés acquises et la direction prise par l'être en progression.

II

Pour l'être arrivant à l'individualité libre, et dont la première faculté consiste dans le besoin du mouvement, le corps le plus simple doit suffire. Or, qu'y a-t-il de plus simple que la forme microscopique, apparaissant comme le premier degré de l'échelle animale ? Un corps plus ou moins globuleux, invisible à l'œil nu, gélatineux, transparent, sans organes appréciables, et ne se distinguant du milieu où il vit que par son mouvement propre, mouvement simple comme sa forme ; voilà tout l'animal. S'il faut en croire la science, il n'a même pas besoin, pour naître, de la fécondation, ni de la gestation ou de l'incubation d'un de ses semblables ; il s'engendre spontanément, dans le milieu qui lui est propre, par le seul concours de certaines conditions produites naturellement ou artificiellement.

En prenant donc l'être à cet état, que nous supposerons, avec la science, être le point de départ de la vie animale, on le voit peu à peu modifier sa forme dans le sens du progrès. Privé d'abord de tout organe, il ne se nourrit que par absoption. Un degré plus loin, une légère dépression se produit, qui semble être le commencement de la cavité intestinale ; puis cette dépression se creuse et devient une poche où les substances nutritives séjournent avant de se distribuer à l'économie ; puis enfin cette cavité finit par traverser l'individu de part en part, et présenter deux orifices ; les aliments entrent par un côté et les résidus sortent par l'autre ; d'autres organes viscéraux se produisent à l'intérieur, et, à l'extérieur, apparaissent des tentacules, des cils, qui sont comme les rudiments d'organes externes, que plus tard on retrouvera plus spéciaux et plus parfaits dans des espèces supérieures.

Partant de l'ordre des infiniments petits, on peut suivre l'être animique dans son mouvement ascensionnel, ajoutant un organe à son corps, modifiant son type, augmentant son volume matériel, à mesure qu'un besoin nouveau se fait sentir, que des aptitudes nouvelles se produisent, et parvenant ainsi, de proche en proche, jusqu'aux espèces relativement les plus parfaites.

Nous ne conduirons pas le lecteur dans cette route parcourue par l'être en développement ; il nous a suffi de l'indiquer ; chacun pourra s'y guider soi-même, si bon lui semble, selon ses connaissances en zoologie ; mais si jamais la science admet pour base l'hypothèse que nous venons d'exposer, il y aura certainement de curieuses observations à faire, et d'intéressants livres à écrire sur cet important sujet. Espérons que l'histoire des animaux, étudiée à ce nouveau point de vue, trouvera aussi un jour son Buffon.

Quant à nous, qui n'avons pour but que de poser le problème, laissant aux hommes et aux esprits compétents le soin de le résoudre, nous poursuivons notre exposé.

Est-il nécessaire à l'être animique, pris à son début dans la vie individuelle libre, de passer par toutes les formes de l'animalité pour arriver à son complet développement ? C'est là une question qu'il ne nous appartient pas de résoudre ; mais s'il nous est permis d'émettre notre opinion, nous dirons que nous ne le pensons pas.

Il y a, à tous les degrés de l'échelle animale, une foule de variétés dans les espèces, et même d'espèces dans les genres qui diffèrent, il est vrai, dans leurs formes, leurs aptitudes et leurs goûts, mais dont l'intelligence paraît à peu près égale, c'est-à-dire semble s'exercer assez parallèlement dans la diversité de leurs fonctions respectives ; d'où l'on pourrait conclure que la vie animale a moins pour but de développer toutes les aptitudes chez le même individu, que de le faire arriver le plus promptement possible à la notion de son être, à la conscience de son *moi* ; et pour cela la réunion de toutes les facultés n'est nullement nécessaire, puisque l'homme, qui possède cette notion, est loin d'être complet.

Si donc l'on veut bien admettre, pour un instant, que l'âme de l'animal ait pour but d'arriver à l'humanité, nous retrouverons, parmi les hommes, la confirmation de cette hypothèse dans ces inclinations si variées et si diverses, qui, tout en distinguant entre elles les individualités humaines, semblent cependant se grouper et se prêter au classement par leurs caractères dominants, exactement comme les espèces et les genres parmi les animaux. Et ces vestiges de l'animalité sont tellement prononcés, tellement saisissables, même chez les civilisés, qu'il ne faut pas un haut degré d'observation pour reconnaître, dans certains individus à face humaine, le caractère du chat, chez d'autres celui du serpent, du renard, ou bien celui du singe, du tigre, du mouton, de l'âne, du paon, du hibou, etc., ou, enfin, ce qui est plus agréable à constater, celui du noble et fidèle ami de l'homme, du chien, ou de l'abeille industrieuse et prévoyante. Nous aurions volontiers passé sous silence celui du porc immonde ; mais quoi ! celui-ci n'est-il pas, comme les autres, une créature de Dieu ? et le progrès moral n'effacera-t-il pas un jour, chez l'homme qui se vautre, les instincts matériels et sordides, comme il fera disparaître ailleurs la cruauté de l'homme-tigre et la perfidie de l'homme-chat ?... En attendant, ces analogies sont tellement tranchées, qu'elles ne se révèlent pas seulement dans les actes, mais que souvent elles se retracent dans l'expression de la physionomie et jusque dans la coupe du visage.

Ce tableau n'est pas flatteur, sans doute, mais la conclusion à en tirer ne saurait blesser que le préjugé aveugle ou l'orgueil insensé. Qu'importe que la vérité soit de telle sorte ou de telle autre, puisque nous savons d'avance qu'elle n'est que ce qu'elle doit être ? L'important pour nous n'est pas de la trouver telle que nous voudrions qu'elle fût, mais bien de la connaître telle qu'elle est. Notre opinion ne pouvant rien changer à la réalité, si celle-ci est tout autre que nous ne l'avions imaginée ou désirée, à moins de nous croire plus sages que Dieu même, il nous faut bien admettre qu'étant selon sa sagesse et sa justice, elle est nécessairement pour le mieux.

Hé quoi ! on rougirait de voir les animaux aspirer à l'humanité, tandis qu'on ne se croit pas dégradé en voyant des hommes, nos semblables, se ravaler au-dessous des bêtes ! Nous refuserions au pauvre animal qui se dévoue pour nous, un droit que nous ne songeons même pas à contester à notre assassin !

Mais si nous prétendons interdire le progrès aux êtres qui nous sont inférieurs dans la nature, comment osons-nous aspirer à la perfection de ceux dont nous sommes éloignés par une distance bien autrement grande que celle qui nous sépare des animaux ? Ces êtres supérieurs ne seraient-ils pas en droit, par la même raison, de nous repousser à leur tour ? Et si Dieu lui-même nous appelle à lui, Dieu dont la distance est infinie, pourquoi n'y appellerait-il pas d'autres créatures également sorties de ses mains, et qui ne sont en réalité, eu égard à cette distance, que d'un degré imperceptible derrière nous ?... Autant vaudrait dire que le premier parallèle terrestre n'a pas droit aux rayons solaires, parce qu'il n'est pas sur la même ligne que l'équateur !

Nous venons d'exposer sommairement les principales raisons qui, à nos yeux, militent victorieusement en faveur de la perfectibilité des animaux. Dans un prochain article, nous parlerons de leur mode de perfectionnement.

P. XAVIER.

BIOGRAPHIE

DES FRÈRES DAVENPORT (1)

I.

On a tant parlé et tant écrit sur les Davenport, tant de personnes ont vu les phénomènes merveilleux de leurs séances, qu'un compte-rendu détaillé de leur étrange histoire ne pourra que recevoir un accueil favorable; ce spectacle, ces faits bizarres, qui ont troublé la sérénité des journalistes et des savants, et qui embarrassent les prestidigitateurs, ont tellement excité l'attention, que la publication de ce livre est très-opportune; car ceux qui recherchent la cause et la vraie nature des phénomènes enregistrés par nos journaux y trouveront d'amples renseignements.

Le docteur Nichols a, selon nous, parfaitement réussi dans son travail; de la masse de matériaux dont il disposait, il a choisi avec discernement les traits les plus saillants et les exemples les plus typiques des expériences remarquables d'Ira et de William Davenport. Il se borne, pour ainsi dire, à citer les faits, laissant à d'autres le soin de construire ou de démolir des théories.

En 1846, la famille Davenport fut troublée par « des coups frappés, des bruits violents, des craquements, » au milieu de la nuit. En 1850, ayant eu connaissance « des coups frappés de Rochester, » tous s'assirent un jour autour d'une table, sur laquelle ils mirent les mains, selon ce qu'ils avaient lu dans les journaux, en attendant les manifestations. Celles-ci commencèrent par des coups frappés et d'autres bruits, et par la danse de la table. Bientôt on demanda l'alphabet, et, par la main d'Ira, l'aîné des garçons, des communications furent écrites par un écrivain invisible. Ira fut « soulevé en l'air d'un bout à l'autre de la chambre, à une hauteur de neuf pieds du plancher, de manière à être vu de tous flotter au-dessus de leur tête. » Pour ajouter au prodige, William et Élisabeth (une sœur) furent également soulevés à la cinquième soirée.

« Conformément à une communication obtenue en » désignant les lettres par coups frappés, on se procura » un pistolet, auquel on mit une capsule ; mais sans le » charger. On ordonna à un des frères de se placer dans » un coin de la chambre et de tirer. Au moment même » de la décharge, le pistolet lui fut arraché, et à l'éclair » produit, tous ceux présents purent voir une forme » humaine le tenant dans la main et souriant à tous. La » lumière et la forme disparurent en même temps, » comme lorsque nous voyons un paysage illuminé par » un éclair, et le pistolet tomba à terre. »

Le bruit de ce qui se passait chez les Davenport se propagea rapidement, et la maison fut assiégée par une foule curieuse et impatiente de voir. C'est à l'instigation des Esprits, et pour satisfaire à de nombreuses demandes, que M. Davenport se mit à voyager, et qu'il finit par accepter une compensation pour le dérangement de ses occupations. Partout où il y eut des séances, on appliqua les épreuves les plus rigoureuses que l'on pût inventer. A Rochester, les bateliers du canal Éric lièrent les frères avec une corde goudronnée, tandis que les cordonniers s'en tinrent à un fil poissé, comme offrant plus de sécurité. A New-York, les cordes furent enduites de noir de fumée; mais, selon l'inventeur de l'épreuve, la main qui se montra était « belle, blanche et propre, » sans aucune trace de noir; une autre main, « parfaitement propre, » paraissait appartenir à une jeune dame. A Buffalo, on demanda : « Pourquoi ne vous servez-vous pas de menottes? » On s'en procura, avec lesquelles les frères furent liés par les poignets; le résultat restait toujours le même. A Tolède, les hommes du *sport*, dont cet endroit fourmille, avait engagé de gros paris pour et contre la réussite.

« Une commission fut nommée, afin de donner aux « sportsmen » les meilleures chances possibles; elle » était composée de deux matelots, de deux gréeurs et » de deux capitaines de navire pour diriger les opéra» tions. Ils apportèrent de la corde à eux, en quantité » suffisante, ainsi que des épissoirs, pour les aider dans » leur travail. Les cordes furent non-seulement liées au» tour de la tête, des pieds, des bras et du corps, avec » tous les nœuds ingénieux connus des gens du métier; » mais elles furent aussi épissées; puis on humecta les » les nœuds, afin de les faire gonfler. Après un rude » travail de trois quarts d'heure, les capitaines se décla» rèrent satisfaits. Il est douteux qu'ils eussent réussi à « détacher les frères dans le même espace de temps » sans faire usage de couteaux. Les manifestations ha» bituelles, dont il est inutile de faire la description, se » produisirent pendant que les Davenport restaient so» lidement garrottés. Ayant allumé la lumière, au bout » de cinq minutes, on les trouva complétement délivrés, » chaque nœud était défait. Les perdants payèrent leurs » paris, et le public s'en alla étonné, sinon satisfait. »

A Portand-Maine, deux capitaines de navire et deux gréeurs, choisis parmi le public, mirent deux heures à faire les nœuds; les manifestations, néanmoins, allèrent leur train ordinaire. Un employé supérieur de la maison d'aliénés de l'État fit usage de menottes en cuir sans plus de succès. Ailleurs, on se servit de fil de fer par dessus les cordes.

A Bangor, un M. Darling, maître charpentier prospère, homme de science, mécanicien habile, inventeur renommé, et un des principaux swédenborgiens, dénonça les Davenport comme étant d'impudents et de maladroits faiseurs de tours. Il s'offrit pour les démasquer, sous peine de trois cents dollars, s'ils voulaient se soumettre à l'épreuve qu'il proposerait, sans la faire connaître d'avance, afin qu'ils n'y fussent pas préparés. Le défi fut immédiatement accepté, et l'émoi fut grand, comme s'il s'agissait d'une élection présidentielle. Mais laissons parler le docteur Nichols.

« La soirée indiquée arriva, on se pressait dans la » salle, ou plutôt on y étouffait. Les frères n'avaient » aucune idée de la nature de l'épreuve, et paraissaient » s'étonner et s'amuser autant que qui que ce fût, » lorsque M. Darling, accompagné de six acolytes, fit » son entrée solennelle sur la scène, avec une charge » de ce qui semblait être des caisses et des cordes, et » ce qui prouva être réellement un appareil des plus » ingénieux. Le public applaudissait, comme si la vic» toire était déjà gagnée, et les rares personnes qui » croyaient aux manifestations étaient sombres et em» barrassées. S'il n'y avait pas de doute chez eux, il y » avait de la crainte. »

» M. Darling commença par ajuster son appareil. » C'étaient de grands tubes en bois, en nombre suffisant » pour chaque bras et chaque jambe des frères, s'y » adaptant exactement, et dépassant les bouts des doigts » de trois pouces. Ces tubes étaient percés de trous, de » façon à pouvoir être fixés aux bras et aux jambes. » Pendant que M. Darling et ses aides étaient occupés à » les assujettir, les Davenports les assistaient par leurs » suggestions, leur conseillant de fixer les nœuds hors » de l'atteinte des dents, et leur indiquant les meilleurs » procédés que leur enseignait l'expérience, pour arri» ver à une ligature solide des membres. Ce calme et » cette confiance troublaient M. Darling. Il tremblait » d'agitation ; la sueur lui coulait du front. Enfin il » déclara l'opération terminée. Le public fut invité à » inspecter le travail. On déclara que « cette fois, on » les tenait » ; cette annonce fut reçue par un tonnerre » d'applaudissements. Les journalistes, les prédicateurs, » et d'autres sceptiques étaient dans un état de béati» tude extatique.

» Mesdames et messieurs, s'écria M. Darling dans son » agitation, les voilà solidement attachés. » Il y eut un » silence profond. Les deux portes latérales furent fer» mées, puis celle du centre, *qui fut instantanément* » *verrouillée à l'intérieur. Par qui?*

(*A continuer.*)

(1) Biographie des frères Davenport, contenant le récit des phénomènes physiques et psychiques qu'ils ont obtenu en Amérique et en Europe avec l'aide des Esprits, par T.-L. Nichols. — Londres, chez Saunders, Otteley et C°, 66, Brook street.

CORRESPONDANCE SPIRITE

A M. Aug. Balech, de MON JOURNAL

Permettez-moi, mon cher Balech, de mettre, avant de vous répondre, votre article sous les yeux de nos lecteurs :

« Nous avons assisté jeudi dernier à une séance du Spiritisme, rue . . . . . , à l'entresol (prix d'entrée : 1 franc). La réunion n'était ni nombreuse ni choisie. Néanmoins les Esprits évoqués par un *médium*, qui est une femme, ne se sont pas trop fait prier pour engager des dialogues vifs et animés avec les personnes qui ont bien voulu les honorer de leur confiance. Nous avons manifesté le désir d'avoir un mot d'entretien avec l'esprit de Voltaire, afin de savoir ce qu'il pensait de Jules Janin, mais on nous a répondu qu'il n'y avait en ce moment que des Esprits familiers, des Esprits sans notoriété aucune.

Nous étions tombés sur une séance de troisième catégorie, sur une représentation où ne jouaient que des comparses. N'importe ! nous en avons eu pour nos vingt sous. »

Dans un de ses courriers, votre collaborateur Jobb appelle l'attention des savants sur des faits encore inexpliqués. Il a raison : nous sommes bien jeunes encore dans la vie de l'humanité, pour nous croire instruits de toutes les vérités qu'il peut nous être donné d'y découvrir. Bien des mystères planent encore autour de nous, et l'intelligence humaine, à peine éclose, éblouie d'ailleurs à son réveil par la lumière que Dieu lui permet de contempler, n'aperçoit guère que les vérités qu'elle peut toucher du doigt.

Pauvre humanité, qui nie tout ce qu'elle ne comprend pas encore, comme si sa propre existence, qu'elle est bien obligée d'admettre, n'avait plus de secrets pour elle!

N'ayant pas à nier l'excellence de nos doctrines, vous vous garderez bien, mon cher Balech, de diriger vos attaques de ce côté. Vous avez constaté un fait isolé qui peut jeter de la défaveur sur ces doctrines, et vous vous empressez de le signaler.

Une exception n'est pas la règle : le Spiritisme ne fait pas payer ses enseignements.

Sans doute, nous voudrions tous qu'il fût possible, au pauvre comme au riche, de prendre part à tous les banquets intellectuels, d'assister aux enseignements du Spiritisme, et de participer, sans bourse délier, aux bienfaits des prières de l'Eglise, si ces prières doivent en effet assurer son repos éternel.

Sans doute, il vaudrait mieux pour la foi que les bonnes grâces du ciel fussent accordées gratuitement à l'homme de bien, comme aussi le Spiritisme gagnerait à pouvoir vivre de mets purement intellectuels: mais le croyant qui enseigne est malheureusement exposé comme le prêtre, comme le professeur, comme l'écrivain, à toutes les infirmités de la vie, et comme eux, il doit songer à satisfaire aux exigences de l'estomac. Voilà tout au moins une circonstance atténuante en faveur de qui se trouve obligé de vendre ses leçons.

L'Église, à qui tout le bien-être matériel, local, appointements, etc., est donné par l'État, peut avoir, les jours de fête et de sermon, des places réservées à cinq et à dix francs : elle est riche !... Les loges maçonniques peuvent exiger des adeptes une somme trop considérable pour que tout homme y soit admis!... Mais une doctrine nouvelle ne doit rien accepter, pas même le montant du loyer qu'elle paie pour recevoir ses disciples... Elle est pauvre ! haro sur elle !

Enfin, mon cher Balech, partout vous avez payé pour ce que vous avez reçu : l'eau du baptême, les leçons du professeur, le droit d'entrer au cercle dont vous pouvez faire partie ; vous-même seriez heureux de voir vos écrits cotés à un franc la ligne, et vous dites méchamment, à propos d'une séance spirite : (*Prix d'entrée* : 1 franc.)

Les spirites paient pour le local où ils se réunissent, mais ils ne demandent rien pour les enseignements qu'ils y donnent. Louez un appartement, on vous y apprendra pour rien les vérités que nous aurons pu découvrir.

HONORÉ BENOIST.

L'éditeur Cournol vient de faire paraître un roman très-intéressant de notre collaborateur Honoré Benoist, mis à l'impression avant que M. Benoist ne connût notre doctrine. Ce roman, intitulé *les Dupes du Cœur*, renferme des pensées non-seulement neuves et originales, mais pleines de nos idées, et nos lecteurs seront heureux de trouver sous une forme littéraire un drame qui leur causera d'agréables émotions. Nous en reparlerons.

A. D'A.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

2me Année. — N° 33. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 16 Février 1865

DÉPÔT LÉGAL Seine 12

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
6, RUE DE L'ABBAYE-MONTMARTRE
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

Vente au numéro, à Paris chez { LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35. }

A Marseille { Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles. }

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Paris, le 16 Février 1865

PATRICE LARROQUE

(ÉTUDE SPIRITE)

II

L'auteur des livres que nous examinons a commis une faute irréparable, même par la logique de tous ses raisonnements subséquents. Il a nié, comme Jules Simon, l'intervention de ce Dieu personnel dans tous les événements de ce monde : partant, il n'admet pas l'intervention des Esprits comme mandataires directs ou indirects de la divinité; c'est sa capitale erreur dont il ne se sera pas relevé dans le courant de son œuvre. Bon pour battre en brèche des pans de murailles réputées solides et construites seulement en pisé, il ne vaudra plus rien pour comprendre l'édifice du grand architecte suprême, et ses lois supérieures pour la vie des mondes. C'est ainsi qu'il rejette (p. 298, 1er volume) l'idée du *corps spirituel*, lien intermédiaire de l'âme et du corps grossier; c'est ainsi qu'il se met en dehors, non pas seulement des grands théologiens du christianisme, tels qu'Origène, saint Paul, saint Augustin, mais encore de tout ce qu'ont cru et enseigné les meilleurs philosophes du paganisme, et qu'en définitive il s'inscrit en faux contre les traditions les plus respectables des cosmogonies antiques résumées dans la *Genèse* et dans le *Zohar*, et contre la partie la plus mystérieuse et la plus profonde de la linguistique primitive ou immédiatement dérivée. Il a peur que l'opinion d'un *corps spirituel* le réunisse au matérialisme, étroit et inexact point de vue au-dessus duquel il n'a pu s'élever. Nous sommes d'autant plus libres de juger ainsi les erreurs mesquines de notre auteur, que nous n'aurons plus par la suite que des louanges à lui donner, et il faut convenir qu'il les mérite bien, soit qu'il fasse justice du dogme du péché originel entendu en son sens vulgaire, soit qu'il terrasse par des arguments irrésistibles les peines éternelles et l'enfer absolu. Voyons d'abord ce qu'il dit du péché originel. Nous avertissons nos lecteurs que, pour toutes ces discussions, nous prendrons *passim* dans les livres de Patrice Larroque, et que l'argumentation par nous présentée ne nous appartiendra que par l'analyse et le résumé :

Dieu, après avoir créé le premier couple humain et l'avoir placé dans un jardin délicieux, lui défend de manger du fruit d'un certain arbre, qu'il appelle l'arbre de la science du bien et du mal. Satan, sous la forme d'un serpent, entre en conversation avec la femme et l'excite à enfreindre cette défense. La femme persuadée mange et fait manger à l'homme du fruit défendu. Dieu les condamne alors, eux et leurs descendants, aux peines physiques et morales de la vie actuelle et les chasse du paradis terrestre.

Pour admettre que le créateur exerce son souverain domaine sur sa créature intelligente d'une façon aussi puérile, quelle idée il faut s'être faite de la puissance infinie et de la sagesse qui préside à tous ses actes ! Dieu ne peut prescrire à l'être raisonnable et libre que ce qui est essentiellement bon en soi, et il ne peut lui défendre que ce qui est essentiellement mauvais. Ici on l'assimile à ces hommes ineptes qui se plaisent à exercer tyranniquement leur faible pouvoir en défendant des choses indifférentes ou même bonnes de leur nature. Et puis quel manque de prévoyance en même temps que de bonté dans ce Dieu qui, après avoir appelé à l'existence les deux êtres privilégiés de la création terrestre, qu'il est censé avoir ornés avec prédilection et comblé de faveurs, permet immédiatement à un être méchant et jaloux de leur bonheur, mais qui leur est bien supérieur en intelligence et en habileté, de venir tromper leur inexpérience ! N'était-ce pas rendre leur chute infaillible, et était-il besoin d'une science infinie pour prévoir l'issue de cette odieuse provocation ?

Le premier acte d'Adam nous est donné comme son péché capital et comme entraînant les plus graves conséquences pour lui et sa postérité. C'est pour cela et depuis ce moment seulement qu'il a connu la souffrance et a dû mourir ! c'est pour cela aussi que nous sommes sujets aux douleurs, aux infirmités, à toutes les misères de notre nature actuelle, à la mort enfin. Sans cette faute de nos premiers parents, nous serions immortels en cette vie et parfaitement heureux ; nos organes rempliraient toutes les fonctions vitales sans s'user ni subir aucune altération, aucune dégénérescence ; nous goûterions perpétuellement les plaisirs de la satisfaction des besoins, puisque nous vivrions d'une vie organique et sensitive, et pourtant nous n'éprouverions aucun besoin, car le besoin est une douleur.

Le Dieu que la raison conçoit parfaitement juste et parfaitement bon, après avoir destiné au bonheur la race humaine, voue immédiatement au malheur, si l'on en croit l'auteur de la *Genèse*, non pas seulement deux individus de cette race qui ont failli, mais tous leurs descendants qui sont innocents ! Cette justice du Dieu de la Bible ne renverse-t-elle pas toutes les idées de liberté humaine, de responsabilité morale, de mérite et de démérite ? Si l'on voulait peindre un père dénaturé sous l'influence passionnée de la colère, chercherait-on d'autres traits ? Eh bien ! tout cela n'était pas encore as-

FEUILLETON DE L'AVENIR

Le corps et le périsprit visibles en même temps.

Un jeune homme assez mélancolique, étant loin de son logis, dans un salon où plusieurs personnes causaient en respectant son goût original pour la solitude, tomba peu à peu dans cet assoupissement particulier que les psycologues amateurs nomment une syncope de distraction, et les gens du monde plus vrais et plus pittoresques dans leur langage *une absence*.

Le jeune homme avait oublié où il était réellement, il se figurait qu'il rentrait dans sa chambre et qu'il se couchait dans son lit.

Au même instant, on frappa à la porte de l'appartement qu'il habitait, et le domestique étant venu ouvrir avait reconnu son maître qui était entré, lui avait parlé, s'était couché comme à l'ordinaire. La toilette achevée, le domestique avait pris le flambeau, avait souhaité le bonsoir à son maître et s'était mis au lit. Il était à peine entre les draps, qu'on heurte de nouveau à la porte de l'appartement. Le domestique se lève, ouvre, et demeure stupéfait en apercevant encore le jeune homme qui sortait du cercle où nous l'avons laissé tout rêveur, pour se retirer chez lui.

Le domestique jure à son maître qu'il est déjà rentré une première fois, et, afin de prouver qu'il ne parle point en visionnaire, court à la chambre et au lit. Mais il n'y avait plus personne; le lit était défait, comme si quelqu'un y eût couché; les habits quittés par le spectre avaient disparu, et, on voyait au plafond de l'alcôve une modification dans la couleur et dans la substance du plâtre, qui n'était ni brisé, ni fendu, mais seulement altéré dans sa nuance et dans son grain, à la manière des solides qu'un fluide subtil a pénétrés et n'a toutefois pas désunis.

Voici les réflexions de M. André Delrieu sur ce phénomène :

— En résultat de la puissance avec laquelle le jeune homme s'était absorbé, une irradiation de son âme avait revêtu la figure transmondaine de son corps pour accomplir sous l'effluve mentale de sa volonté, les détails accoutumés de sa toilette du soir. La voix avait parlé au domestique comme des apparences surnaturelles, mais non comme des réalités terrestres : la voix était une émanation sympathique pour les oreilles du valet, les habits étaient une émission visuelle et tactile pour ses yeux et sa main. Lorsque le jeune homme se réveilla tout d'un coup de son assoupissement, peut-être sous le reproche d'une jolie femme qui vint taquiner ce silence impoli, son âme ramenée violemment au siége habituel, abandonna la chambre, le lit et les formes où elles s'était pour un moment complue, en traversant les obstacles et les distances avec la rapidité, l'élasticité et la compressibilité propres aux fluides supérieurs.

Revue de Paris, janvier 1850. André Delrieu.

Manifestation visible. — (SIMONIDE).

La fable de *Simonide préservé des Dieux* que le spirituel La Fontaine a puisée dans l'antiquité prouve l'intervention des Esprits protecteurs d'une manière évidente.

Le poëte Simonide avait composé un panégyrique pour un athlète, dans lequel il avait fait un éloge remarquable de Castor et Pollux ; mais l'athlète avait refusé de payer le prix convenu, en renvoyant le poëte pour le surplus à ceux qu'il avait loués plus que lui. Or, un jour que le poëte était à dîner chez l'athlète, il fut appelé dehors par deux voyageurs qui passaient : il sortit et la maison s'écroula aussitôt, engloutissant sous ses décombres l'athlète. Ces voyageurs étaient Castor et Pollux.

Avis en songe.

On raconte qu'un homme qui ne savait pas le grec vint voir M. de Saumaise le père, qui était conseiller au parlement de Dijon, et lui montra ces mots, qu'il avait entendus la nuit en dormant, et qu'il avait écrits en français dès son réveil :

« Απιθι ! ουκ οσφραινη τίν σεν αψυχιαν ; »

M. de Saumaise lui répondit que cela voulait dire : « Va-t'en ! ne sens-tu pas la mort ? »

Le conseiller se hâta de déménager. A peine avait-il quitté la maison qu'elle s'écroula !

(*Menagiana.*)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

sez impie, et il était réservé au christianisme d'y ajouter un trait auquel n'avait pu songer l'auteur de la *Genèse*. Le christianisme étend au delà des bornes de la vie actuelle les effets de cette colère divine, allumée par la faute du premier homme contre sa race tout entière. A cette colère il faut toute l'éternité pour s'assouvir, c'est-à-dire pour ne s'assouvir jamais. L'enfant qui vient de naître ne subira pas seulement, comme le voulait Moïse, les conséquences matérielles de cette faute originelle qu'il n'a pas commise, mais elle lui devient propre et personnelle. Nous naissons enfants de colère, selon l'expression de saint Paul (1). Tous naissent pour la damnation, ajoute saint Augustin (2). Le péché d'Adam, d'après la décision du concile de Trente, est propre à chacun (3). Bossuet, parlant des enfants morts sans baptême, les appelle des fils de colère haïs de Dieu; il enseigne que nous sommes tous maudits dans notre principe.

(*La suite au prochain numéro.*)

ANDRÉ PEZZANI.

HYPOTHÈSES (4)

UN REGARD A TRAVERS L'INFINI

Les Mondes.

(*Suite*)

Suivant leurs affinités, les êtres animés, perfectionnés à la longue d'abord par l'absorption, puis par l'ingestion des substances assimilables, acquièrent des organes où vient s'élaborer une quintessence de leur essence, un germe, contenant à l'état latent un fluide positif. Ce germe donnera naissance à un être de leur espèce, par sa réunion avec un composé de même nature, mais chargé de fluide négatif. L'électricité va couver la chaleur et la vie : la facilité qu'ont acquise les monades de se mouvoir amène des rapprochements, des liaisons; des fluides se rencontrent, une union intime s'établit entre eux, et de cet amour à son aurore naît le premier être aimé.

Et lux facta est... L'intelligence éclose va commencer son acheminement vers la lumière infinie.

Dieu sent son être tressaillir d'allégresse : il n'est pas entrevu encore; mais le nouveau-né, en se sentant vivre, se demandera un jour sa raison d'être, et chaque monade assimilée contenant une vérité, et lui apportant son contingent d'expérience et de lumière, l'élèvera de la science du visible, du matériel, à la conception de l'invisible, de l'immatériel, à la conception de l'âme individuelle et de ses destinées, à la conception de l'Etre suprême, dont il est un des agents perfectibles.

Mais, me dira-t-on, votre doctrine, qu'elle est-elle?

Eh! qu'importe le nom donné à une doctrine, si elle doit arriver au but que nous nous proposons tous : au bien. Avec les errements et l'intolérance d'un passé qui prétendait être le seul dans le vrai, doivent disparaître les vaines et absurdes querelles de mots.

Qu'on me démontre la possibilité d'un Dieu infini, ayant un seul atome hors de son être, et je croirai à mon être séparé de celui de Dieu... Mais Dieu lui-même ne peut l'impossible (5) : il n'est infini qu'à la condition n'avoir rien en dehors de lui. Si mon être ne se rattache pas à son être, je le termine (1); tout ce que je vois le termine, et je ne le trouve plus nulle part.

Oui, je me sens issu de l'essence même de Dieu (2); oui, si je veux admettre son existence, je ne puis admettre la mienne prise en dehors de lui. Essence même de Dieu, ne puis-je avoir mon individualité distincte des autres individualités?

L'humanité tout entière professe en principe les mêmes croyances : elle conçoit Dieu de la même façon, mais, en le voulant définir, elle s'est égarée dans les discussions de mots auxquels chacun de nous attache un sens différent (3). De la faculté qui nous a été départie de donner par le langage un corps à nos pensées, afin qu'il nous fût possible de nous entendre, nous nous faisons une arme pour combattre des opinions qui sont les nôtres.

Quand Jésus se disait fils de Dieu, et appelait les hommes ses frères, il concevait la Divinité comme individualité suprême dont l'essence constitue des individualités distinctes (4).

Les innombrables êtres qui constituent ma substance n'ont-ils pas leur individualité (5)?

Chaque atome de mon corps ne peut-il pas affirmer son *moi* sans diminuer le mien?

Je ne suis *moi* que par la réunion de monades affirmant mon essence matérielle, comme j'affirme avec vous, avec tous les êtres terrestres, le globe que nous habitons. Nous sommes parties intégrantes d'une planète, sans diminuer en rien la substance planétaire. Nous pouvons marcher vers le progrès sans modifier la forme du globe, sans exercer aucune influence sur la révolution qu'il accomplit autour du soleil, comme la terre peut se perfectionner elle-même sans détruire l'équilibre du système auquel elle appartient. La terre cesse-t-elle d'être un globe complet, parce que nous sommes des individualités issues de son essence? Dieu cesserait-il d'être Dieu pour être un tout dont nous ne serions qu'une portion intelligente?

Loin de nous, qui concourons à l'installation d'une doctrine destinée, si elle le veut, à jeter les bases d'une sainte et durable alliance entre les peuples, oh! loin de nous une querelle puérile sur des mots dont les passions peuvent seules dénaturer le sens. Panthéistes, déistes, athées, matérialistes, spiritualistes, nous sommes tous frères, et tous nous concourons à former un monde qui ne peut être qu'une manifestation de Dieu (6). Cherchons dans notre individualité ce qui peut servir au perfectionnement de tous, et nous aurons travaillé pour tous, et partant, pour nous. Si les Esprits se manifestent à moi, qu'importe si je n'y crois pas encore, pourvu que mes actes soient accomplis en vue du bien, comme si j'avais écouté leurs conseils? Ferai-je moins pour le bien-être commun, si je dis moi-même ce que peut dire mon voisin avec le concours d'un Esprit?

Sans doute Dieu se révèle à l'homme; mais il se révèle à lui graduellement, en raison de la science acquise, de ses progrès dans ses incarnations précédentes et de son mérite personnel. Autrement la révélation serait une injustice, car elle serait un privilége. Où donc trouverait-on l'égalité de partage, si Dieu, me laissant me fourvoyer, disait confidentiellement à mon voisin : « Voici la vérité.... » Aurait-il grand mérite à éviter les mauvais pas, celui qui serait guidé vers la bonne voie par la lumière divine, sans avoir acquis plus de droits que moi à cette faveur?

La révélation, ainsi comprise, serait la négation de la justice de Dieu; je la nie.

L'intervention des Esprits sortis de ce monde, je ne la nie pas : elle est possible. Les Esprits des personnes qui nous ont aimés sont encore de ce monde; la distance qui les sépare de nous n'est que la distance qui sépare l'âme visible dans ses actes de l'âme invisible dans ses manifestations; nous tenons encore à l'âme envolée par un lien de parenté et d'égalité qui justifie un commerce suivi entre elle et nous : ce qu'elle peut nous révéler est de notre domaine, sa voix peut parler au fond de notre conscience et peut-être par la médianimité, pour affirmer une vérité que nous a fait entrevoir l'observation, et à la découverte de laquelle nous sommes arrivés par induction.

Qu'on me pardonne cette longue digression, qui se rattache, il est vrai, aux données de mon œuvre, mais qui ne s'y trouve pas à sa place. J'ai dû rassurer les personnes qui ont vu dans ces *hypothèses* des dissidences à la doctrine spirite, et leur dire que vouloir repousser toutes opinions qui, pour différer un peu des leurs, n'en poursuivent pas moins le même but, ce serait tomber dans les errements du passé, et transformer le Spiritisme en secte, au lieu d'en faire un signe de ralliement, autour duquel puissent venir se grouper petit à petit toutes les croyances, pour en adopter les préceptes, si nous avons le bonheur de les formuler conformes aux vues éternelles de Dieu.

Or, comment arrive-t-on à rallier autour de soi toutes les opinions, à porter la conviction dans les esprits?

En admettant la discussion, qui amène à combattre les doutes. La vérité est si forte, que, si nous la possédons, nous entraînerons sans peine toutes les convictions. Si je veux, avant d'admettre la possibilité d'un phénomène, avoir des preuves certaines de son existence, c'est qu'il me répugnerait d'enseigner comme vérité ce qui peut être erreur.

J'admets une influence mystérieuse (1) intervenant dans les décisions humaines. Quand une pensée mauvaise nous pousse à quelque action condamnable, une voix intime, à laquelle vient prêter son appui le souvenir d'un être cher et regretté, ne parle-t-elle pas au fond de notre conscience? n'est-ce pas à cette voix et au souvenir qui s'y trouve associé que nous devons de résister aux inspirations du mal?

Cette influence, je l'admets comme intervention d'âmes amies, parce que cette intervention est digne et utile.

Ai-je réussi à rassurer les esprits qu'ont effrayés les *hypothèses*?

Que notre doctrine, que nos enseignements, par leur portée morale, planent au-dessus de mesquines contestations de secte. J'apporte à votre œuvre mon contingent d'idées; si elles sont sages, si elles sont pieuses, si elles tendent au bien, qu'importe le reste?

La suite des *hypothèses* effacera, je l'espère, le petit nuage qui s'est formé sur elles, à leur naissance.

(*A suivre*)

HONORÉ BENOIST.

CORRESPONDANCE SPIRITE

Monsieur le directeur,

L'*Avenir* a publié, dans son numéro du 2 février, une lettre où M. Honoré Benoist, auteur de nombreux articles insérés dans ce journal, rend compte d'une séance de typtologie à laquelle il a pris une part active.

Voulez-vous me permettre de vous adresser quelques observations au sujet de cette relation?

Et d'abord, je vous exprimerai le regret que M. Honoré Benoist dont le caractère et l'esprit distingué méritent toutes les sympathies, ait autant tardé à assister à l'une de ces séances où l'homme le plus sceptique, le plus calme, le plus positif, mais en même temps désireux de savoir au juste à quoi s'en tenir sur la réalité et la portée des phénomènes spirites, est enfin forcé de se rendre à l'évidence et de reconnaître qu'il obtient des noms, des dates, des renseignements, des récits, de sages avis, qui répondent exactement à sa pensée et à ses questions mentalement formulées, et que personne, dans l'assistance, pas même lui, n'aurait pu les imaginer.

Si M. Benoist, avant d'écrire dans l'*Avenir*, MONITEUR DU SPIRITISME, avait cherché à se former une opinion motivée et bien arrêtée sur les phénomènes spirites, ou bien, sa

(1) *Epître aux Ephésiens*, (chap. II, v. 3).

(2) *Omnes ad damnationem nascuntur. De peccatorum meritis* (lib. 1, cap. 28, § 55, tome 18. Paris, 1606).

(3) *Propagatione non imitatione transfusum omnibus inest unicuique proprium* (5e session, collection des conciles, tom. XXXV. Paris. 1641).

(4) Autorisation de reproduire, en citant la source, aux journaux qui échangent avec l'*Avenir* et à ceux qui enverront à la rédaction un numéro justificatif.

(5) Napoléon disait que le mot *impossible* n'était pas français; il est encore moins humain et encore moins divin. L'aveugle ne peut discuter des couleurs: devant Dieu et sa loi souveraine, nous sommes aveugles, cher collaborateur ne l'oublions pas. A. D'A.

(1) Pas plus que l'acarus ne termine la plante!

(2) Non, de sa volonté.

(3) Pourquoi, alors, vous laissez-vous aller à cette définition?

(4) En êtes-vous bien sûr.

(5) Voir la note 1.

(6) Être une manifestation de Dieu ou une molécule de Dieu, partie intrinsèque de sa grande personnalité, est bien différent. Le moteur et le mécanisme en mouvement sont indépendants l'un de l'autre. L'un peut exister sans l'autre, mais le mécanisme sans moteur. l'homme sans Dieu : non! A. D'A.

(1) Mystérieuse, non; naturelle, oui.

raison n'admettant ni les faits ni la doctrine qu'on en a déduite, il aurait publié dans un autre journal tout ce qu'il en pensait; ou bien ses articles dans l'*Avenir* auraient reflété des convictions acquises et auraient tendu à établir un système, une doctrine expliquant le mieux possible les étranges phénomènes qui se seraient accomplis sous ses yeux. Dans l'un ou dans l'autre cas, ses écrits auraient pris un caractère net, bien dessiné, et présenteraient des affirmations, des conclusions qu'on y cherche vainement aujourd'hui.

En second lieu, comment s'expliquer ce *doute qui reste encore* après *l'émotion inexprimable* causée par la communication *signée* d'un frère mentalement évoqué?

Enfin, pour justifier ce *doute,* y a-t-il lieu de supposer que les phénomènes pourraient bien n'exister que dans l'imagination ou n'être déterminés que *par un certain courant magnétique* qu'expliqueraient *la sympathie, la grande communion d'idées qui s'établissent* entre les personnes formant l'assistance, alors qu'il est parfaitement avéré que ces personnes, même celles qui sont placées à la table, se connaissent fort peu ou ne se connaissent pas le moins du monde, n'exercent aucune action réciproque l'une sur l'autre, ont la conscience de leur complète indépendance d'esprit, et sont absorbées chacune dans un courant d'idées particulier et tout personnel?

Évidemment, après avoir assisté de sang-froid et sans prévention à une séance où se produisent des faits de la nature de ceux dont il est question dans la relation de M. Benoist, on n'a plus d'autre alternative que celle-ci : ou bien l'on doit penser que l'on a été en proie à une hallucination qui s'est emparée de tout l'être, à son insu, et n'a laissé dans l'esprit que des impressions causées par des objets imaginaires; ou bien l'on doit emporter la conviction que les phénomènes sont réels et indiscutables, — sauf à ne pas adopter la doctrine spirite telle qu'elle est actuellement formulée, et à réserver pour un avenir plus ou moins rapproché et après plus amples études, la coordination en un système rationel de toutes les inductions auxquelles ces phénomènes donnent lieu.

Pour mon compte, monsieur le directeur, c'est là à peu près la disposition d'esprit où je me trouve. J'ai lu avec attention les très-remarquables publications de M Allan Kardec; mais, sans toutefois le repousser, je n'accepte pas *de plano* toute sa doctrine. Je suis d'ailleurs fort loin de posséder les notions spirites nécessaires pour pouvoir me considérer comme un juge compétent, encore moins comme un adepte. Cependant je suis aussi croyant que qui que ce soit en ce qui concerne la réalité des phénomènes. Et puisque je dois, quant à présent, borner là ma croyance, veuillez me permettre de raconter aux lecteurs de l'*Avenir* quelques-uns des faits qui l'ont établie. Je serai bref et ne les entretiendrai que de ce dont j'ai été témoin dans une séance de typtologie présidée par vous, le 11 janvier dernier.

Il y avait à cette séance plusieurs personnes que leur position sociale et leurs lumières rendaient assurément fort aptes à bien apprécier ce qui allait s'y passer.

Parmi elles se trouvait un nouveau venu, arrivant d'une grande ville de la province où il jouit à juste titre de beaucoup de considération. Homme de mérite et du caractère le plus honorable, il avait été chargé par de nombreux amis, même par un personnage éminent, d'observer avec grande attention et d'étudier avec soin tout ce qu'il verrait et de leur en rendre compte. J'entre maintenant dans le vif de ma relation. M. X... (je dois laisser ici l'incognito) se met à la table. Le médium, Mme R..., après la prière d'usage, invite les Esprits présents à se faire connaître. Seize noms sont reçus par le procédé dit *Typtologie*. Sur ces seize noms, 14 sont réclamés par les assistants dont ils sont les Esprits familiers. Deux noms, l'un Louis, l'autre Charles, ne sont pas réclamés. Alors l'un des assistants (c'était moi) fait observer que ces deux Esprits, ou l'un d'eux, sont peut-être venus pour M. X... Le médium s'adresse d'abord à l'Esprit Louis qui répond qu'en effet il est là pour M. X... Cet Esprit, invité à donner son nom, signe : Louis M.....R. M. X... en est stupéfait. Louis M.....R, à qui il ne songeait nullement, avait été son cousin germain et était mort depuis environ huit ans. M. X... dit alors : « Je préférerais obtenir une communication de « ma mère ». A quoi le médium répond : « Il paraît « qu'elle n'est pas ici; mais, si vous le désirez, l'Esprit « de votre cousin Louis voudra bien se charger d'aller la « chercher. — Priez-l'en. » L'Esprit Louis répond par des coups très-distincts qu'il accepte cette mission. Six minutes après, nous entendons de nouveaux coups qui nous annoncent que l'Esprit Louis est de retour et que l'Esprit de la mère de M. X... est présent. Le médium engage alors M. X... à s'assurer de l'identité de cet Esprit en l'invitant à faire connaître ses nom et prénoms. Ils sont indiqués immédiatement et très-exactement. Puis cet Esprit fait à M. X... une communication conçue dans des termes fort tendres, fort touchants et empreints d'un caractère très-religieux. C'était bien là le langage d'une excellente mère, adressé à un digne fils. On comprend aisément que M. X... en ait ressenti une vive et profonde émotion, mais une particularité le frappa surtout pendant cette communication, c'est qu'elle lui donnait le *petit nom* dont elle se plaisait à l'appeler pendant son enfance et même longtemps encore après son adolescence.

Trois circonstances essentielles doivent être notées ici : 1° M. X... ne songeait pas le moins du monde à son cousin Louis M.....r, ni lorsque le nom de *Louis* a été cité tout au début de la séance, ni lorsqu'on a demandé à l'Esprit Louis s'il était venu pour M. X..., ni enfin pendant que le nom patronymique de l'Esprit Louis était recueilli au moyen de l'alphabet; 2° M. X... ne s'attendait pas non plus à recevoir de sa mère cette tendre appellation qui remontait bien loin dans sa vie; 3° personne, dans l'assistance, ne connaissait ni le nom du cousin-germain de M. X..., ni les nom et prénoms de sa mère, ni le petit nom que celle-ci aimait à lui donner dans ses effusions de tendresse maternelle.

Je ne parle pas ici des mouvements mécaniques imprimés à la table, de la netteté des coups frappés, de l'intelligence qui marque visiblement chacune de ces manifestations. Je ne dis rien non plus de la constatation, préalablement faite par M. X... de l'absence de tout mécanisme, de tout moyen de supercherie. Des observations, des affirmations sur de pareils sujets seraient oiseuses. Il n'y a plus là matière à doute pour quiconque a assisté à une seule séance.

M. X..., de même que M. Benoist, a ressenti une *émotion inexprimable*; mais elle a été durable et non point presque aussitôt dissipé par le retour *d'un doute* auquel une démonstration aussi péremptoire ne pouvait plus laisser de place. Ni lui, ni, j'en suis persuadé, aucune des personnes présentes n'ont songé à attribuer de si étranges phénomènes à j'ignore quel fluide ou courant magnétique provenant d'une excitation quelconque dans l'organisme des assistants. Tous nous sommes restés très-convaincus de la *réalité* des faits; mais chacun aussi est resté libre de s'en rendre compte comme on le jugerait convenable.

Si j'avais à exprimer mon opinion personnelle sur ce qui serait le plus utile et le plus opportun, je ne parle pas ici des mouvements mécaniques, dans l'intérêt de la cause spirite; je dirais : multipliez les expériences, les faits; que chacun puisse voir et toucher, sous toutes les formes possibles, ces phénomènes merveilleux qui frappent l'esprit, mais soulagent le cœur; qu'ils deviennent une base certaine d'inductions dont, plus tard, l'opinion publique formera d'elle-même et instinctivement un corps de doctrine, une sublime synthèse, d'où sortira une nouvelle et puissante sanction de la loi morale. On réaliserait bien mieux et plus vite des progrès importants en marchant dans cette voie qu'en continuant à s'engager dans les errements des écoles psychologiques, anciennes ou nouvelles, et en développant, même dans un magnifique langage, ces théories transcendantes, plus ou moins vagues et ténébreuses, que peu de personnes saisissent, et dont le premier et le plus grave inconvénient est de ne pouvoir jamais se présenter à l'esprit sous cette forme nette et précise qui commande l'adhésion et ferme le champ du doute et de la discussion; théories qui, pour ces motifs, resteront toujours, à l'époque où nous vivons, sans aucune action sur l'esprit public.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments dévoués et l'assurance de ma considération la plus distinguée.

E. D.

DE LA RÉINCARNATION
ET DE SES ADVERSAIRES

LE PROGRÈS SPIRITUALISTE. — Mlle CLÉMENCE GUÉRIN. — M. CARL WILSON

VII

Revenons à l'école américaine, et rendons la parole à M. Carl Wilson :

« II. — Des principes philosophiques établis ci-dessus, — dit-il, — il appert de toute évidence que les Esprits (c'est-à-dire les êtres humains dans leur état spirituel) n'ont point existé de toute éternité, et qu'ils ont été créés dans le temps; et comme d'autre part l'individualisation d'une parcelle de l'Esprit infini ne peut avoir lieu que dans une âme humaine, il faut nécessairement que les principes du mouvement, de la vie, de la sensation et de l'intelligence, qui sont les parties constitutives de cette âme, aient été développés antérieurement. — Or, nous allons voir que c'est dans la question de l'origine de l'âme que se trouve le nœud du problème que nous avons pris à tâche de résoudre ici par voie philosophique. N'est-il pas clair, en effet, que si nous parvenons à établir que le lieu de formation de l'âme, bien loin d'être le *monde spirituel*, ne peut être que le *monde physique*, tout l'échafaudage du système de la réincarnation s'écroule de lui-même?

» Mais avant de faire voir sur quels principes il faut se baser pour arriver à la solution de cette grande question, il importe de faire remarquer que le mot *âme*, pris dans son acception la plus générale, désigne le principe ou le point de départ auquel on rapporte les divers phénomènes de mouvement, de vie, de sensation et d'intelligence qui se manifestent dans les êtres, tandis que ce que l'on nomme le corps n'est que la forme ou l'expression externe d'une causalité interne ou principe animique. — La forme a pour but : 1° de déterminer le mode antérieur ou la manière d'être de l'essence interne; ainsi l'harmonie, qui a sa source dans la nature intérieure de la divinité, se révèle à nous extérieurement dans l'ordre et dans la régularité des systèmes qui constituent l'ordre matériel. Le second but de la forme, c'est de servir de récipient ou de milieu propre à l'élaboration des particules grossières en particules plus raffinées. Les formes spéciales dans chaque règne ne constitueraient ainsi qu'autant de laboratoires ou estomacs chargés de préparer les matériaux pour le développement d'organismes plus élevés. On peut donc dire, en dernière analyse, que les formes établissent le passage entre les degrés inférieurs de la matière et l'organisation la plus élevée qui existe dans la nature : *l'homme*. Dans un organisme vivant, le corps étant ce qui est mu, est donc un *effet;* l'âme, au contraire, étant ce qui meut, ou le principe moteur et vivifiant, est la *cause;* la cause est interne, tandis que l'effet est externe.

» Puisque l'être réalise extérieurement par le moyen de la *forme* l'essence interne qui lui est propre, il s'ensuit qu'il existe autant de degrés hiérarchiques dans les âmes qu'on en remarque dans les formes; et c'est ainsi, pour nous en tenir aux grandes divisions ou règnes que la nature a établis dans l'échelle des êtres, qu'à la matière rudimentaire, telle que nous la montrent les minéraux, correspond un principe animique également des plus simples : le *mouvement*, perceptible dans le mode d'existence des matières inorganiques. Des formes plus élevées caractérisent le règne végétal, les plantes se distinguent des minéraux par un organisme dont l'ensemble et les manifestations constituent ce qu'on appelle la *vie;* les éléments qui caractérisent l'âme du règne végétal ne sont donc plus seulement le principe du mouvement, mais encore le principe de la vie. Chez les êtres qui constituent le règne animal, l'âme renferme un élément de plus : la *sensation*. Enfin, à la forme physique la plus élevée, l'homme, correspond également l'âme la plus élevée, c'est-à-dire celle qui, indépendamment des trois principes précédents, est douée en outre de l'*intelligence*, source de la pensée (mais non des idées, qui proviennent des principes ou facultés impersonnelles, et ne se manifestent chez un être humain qu'à la condition que son âme ait individualisé son Esprit).

» Ceci une fois établi, voyons maintenant auquel des deux mondes, spirituel ou physique, incombe le rôle créateur de l'âme humaine. — L'observation aussi bien que les déductions philosophiques nous apprennent que l'ordre et l'harmonie qui règnent dans tous les départements de l'univers ne sont point l'œuvre du hasard, mais bien au contraire qu'ils sont établis et réglés en vertu de lois immuables dont les principes font partie de l'essence même de Dieu. — Tout se lie, tout s'enchaîne dans la nature, parce que rien ne peut y exister d'une façon isolée; une chose doit nécessairement avoir quelque relation avec une autre chose, attendu qu'elle a sa raison d'être, son but spécial, et qu'elle est appelée comme être ou organisme à réaliser tout ce qui incombe

à sa propre sphère d'activité. C'est cette liaison, cet enchaînement qui se remarque dans tous les développements organiques qui suggéra à l'illustre Linnée cet axiome : *Natura non facit saltum.*

Cette marche progressive que la nature suit dans toutes ses œuvres, et que la science constate par voie d'induction, la philosophie l'établit par voie déductive comme conséquence nécessaire de la loi de l'association, du progrès et du développement. Chaque chose, chaque être ou organisme considéré au point de vue de son origine, n'est donc que le produit ou le résultat de la transformation ou du raffinement des parties constitutives de choses ou d'êtres plus rudimentaires, et le point de départ d'êtres ou d'organismes plus élevés. C'est ainsi qu'en vertu de la loi du progrès, la nature ne peut arriver à la formation de l'homme qui est le couronnement de toutes ses œuvres, ou le but final de ses efforts, qu'en développant successivement les diverses formes d'existence qui, comme autant de *moyens termes*, comblent l'immense distance qui existe entre la substance à l'état primitif et celle qui constitue l'organisation humaine. De là cette conclusion : c'est que l'homme, considéré au point de vue *matériel*, est la forme la plus élevée, la perfection de la matière (acception prise ici dans un sens absolu quoiqu'elle soit relative). Mais, outre l'organisme physique, il est encore doué d'une partie dynamique qui est le principe du mouvement, de la vie, de la sensation et de l'intelligence ; animiquement ou *spirituellement* parlant, qu'est donc l'homme? A cette question la philosophie harmonienne répond : qu'il est la *perfection du mouvement ou premier grand principe moteur de l'univers.* Disons-en quelques mots sur quoi repose cette affirmation.

« Il est tout aussi impossible de considérer la matière privée de force ou de mouvement inhérent, que de concevoir qu'un *effet* ou un *résultat* puisse exister sans une *cause* ; rien dans l'Univers ne peut être privé de mouvement ou de vie et par conséquent d'un principe animique ou âme. Une substance, quelque grossière ou rudimentaire qu'elle puisse être, ne peut donc exister à l'état d'*inertie* dans le sens absolu de ce mot. De son côté, le principe moteur, pour avoir une raison d'être, ne peut se concevoir qu'uni à la matière sur laquelle il est appelé à agir ; en effet, pourquoi une cause, si elle ne devait pas nécessairement produire un effet ? Entre le mouvement et la matière existe donc la même corrélation qu'entre la cause et l'effet. Ce que l'on entend par cause première est celle qui ne relève que d'elle-même et qui, par conséquent, éternelle et incréée, a produit un effet dès le principe ; l'effet, c'est la matière infinie ; la cause, c'est le premier grand principe moteur de l'Univers ; et comme l'établissent d'ailleurs les principes de métaphysique, la matière et le mouvement sont éternels. Or, un effet devant être toujours proportionné à la cause qui le produit, il doit nécessairement rappeler dans sa forme toutes les qualités et la manière d'être de son principe. A la matière rudimentaire doit donc correspondre un principe dynamique également inférieur ; c'est ce mouvement initial et universellement répandu qui, en circulant dans chaque molécule de la matière primitive, a formé les diverses sphères ou agrégations de particules dont la structure de l'Univers se compose. Mais l'organisation de la matière primitive en mondes matériels, bien loin d'être le dernier terme de l'action créatrice du grand principe moteur, ne devait marquer que la première phase dans la série des développements qu'il était appelé à produire. En effet, dès que le mouvement fut arrivé au plus haut degré de perfection qu'il dût atteindre dans les minéraux (dont il constituait l'âme), la loi du progrès, dans son action incessante, développa un principe animique plus élevé : la *vie* ; c'est alors que furent formés les végétaux, nouveau règne dont le *principe de la vie* devint l'âme. De même, le principe de la vie, arrivé au point culminant de son développement, détermina l'évolution de la *sensation* qui, avec les rudiments de l'intelligence ou de l'instinct, constituent l'âme du règne animal. Enfin, le dernier terme du développement animique, en ce qui concerne une créature finie, fut atteint, lorsqu'au principe du mouvement, de la vie et de la sensation, vint s'adjoindre le principe *intelligent et raisonnable* (par l'individualisation de l'esprit.) Il est donc vrai de dire que le grand principe moteur de l'Univers, qui se manifeste d'abord comme *mouvement* dans la manière inorganique, contient à l'état de germe tous les éléments constitutifs de l'âme humaine, et que c'est dans leur éclosion successive que nous croyons la raison d'être de chacun des mondes, minéral, végétal, animal.

« Corollaires : — Il résulte de là que, dans le développement du principe animique aussi bien que dans celui de l'organisme physique ou matériel de l'homme, la nature n'a pu se passer du concours nécessaire des règnes minéral, végétal et animal, et que le berceau de l'âme humaine est bien réellement le monde physique. Il est donc bien prouvé que les âmes des premiers êtres humains qui ont été développés à la surface d'une planète ne provenaient pas de la réincarnation d'âmes existant antérieurement dans le monde spirituel. Voyons maintenant s'il en est de même avec ceux qui naissent actuellement par la voie de reproduction. »

M. Carl Willson ne nous reprochera pas de travestir sa pensée et ses formules, puisque nous les publions intégralement pour l'édification de nos lecteurs ; mais, ainsi que nous l'avons fait pour la première section du travail de cet écrivain anti-réincarnationniste, nous reprendrons cette deuxième partie en sous-œuvre et détruirons ses théories et ses corollaires en faisant ressortir cependant tout ce que nous y trouverons de juste et de vrai.

(La suite prochainement).

ALIS D'AMBEL.

EXTRAIT DE LA BIOGRAPHIE

DES FRÈRES DAVENPORT (1)

D'après le *Spiritual Magazine.*

Suite (2)

» M. Darling en entendit le bruit avec une consternation impossible à dissimuler ; néanmoins il se mit à » appliquer des cachets en cire aux portes, comme si » quelqu'un les eût pu ouvrir sans être vu de lui et de » toute l'assemblée. Immédiatement les instruments » dans le cabinet commencèrent à jouer. Des mains et » des bras se montrèrent à une ouverture au-dessus de » la porte centrale. Le porte-voix fut jeté hors du cabinet, et puis les portes s'ouvrirent subitement. On » voyait les frères aussi solidement attachés que jamais. » Les portes se refermèrent. Pendant quelques instants » on entendit un grand bruit de cordes vivement maniées ; les portes s'ouvrirent de nouveau, et les deux » frères étaient debout, aussi libres que lorsqu'ils étaient » entrés dans le cabinet.

» Les applaudissements éclatèrent maintenant de » l'autre côté, avec des cris moqueurs de « Darling, » Darling ! » M. Darling, en homme d'esprit, se déclara » vaincu. Il avait fait de son mieux. Si quelqu'un d'au» tre pouvait mieux faire, il était libre d'essayer. »

A Painesville en Ohio, plusieurs épreuves ingénieuses furent imaginées par le juge Paine, qui avait donné son nom à la localité.

« Le savant juge disait : Que si l'on voulait attacher » les frères, non avec des cordes, mais avec du fil, et » cacheter ce fil avec de la cire, puis noircir le porte» voix avec de l'encre d'imprimerie, de façon que toute » main y touchant serait noircie, il serait satisfait, ainsi » que tout le monde. L'épreuve fut acceptée ; les mani» festations eurent lieu comme d'habitude, et les cachets » restèrent intacts. Le juge était-il satisfait ? Pas le » moins du monde. Le lendemain, il revint à la charge » avec une nouvelle épreuve, Cette fois-ci, on lia d'a» bord les frères avec des cordes, puis on les enferma » dans des sacs, qui furent cloués au plancher. Tous les » instruments furent noircis, aucune précaution ne fut » oubliée. La foule se pressait dans la salle et dans les » rues.

» Des mains se formèrent, les instruments jouèrent » et volèrent dans l'air, et il fut surabondamment prouvé » que quelque chose ne dormait pas et était en pleine » activité ; mais quand on apporta la lumière, les frères » étaient toujours prisonniers dans leurs sacs. Lorsque » le juge les vit ainsi, il dit à ses amis : « Après cela » nous n'avons qu'à y renoncer ! » Mais le lendemain » il avait une nouvelle théorie ; les frères s'étaient déliés » eux-mêmes, ils avaient décousu les sacs, fait les mani» festations, et puis s'en étaient retournés dans leurs » sacs bien cousus et solidement attachés. En vérité, » rien n'est crédule comme un incrédule. »

Mais peut-être l'investigation la plus rigoureuse, à laquelle les frères aient été soumis, a été celle entreprise par les professeurs de Harvard en 1857. « Harvard est l'Oxfort du nouveau monde, l'université la plus ancienne, et celle qui occupe le premier rang, » Au nombre de ceux qui s'étaient chargés de faire une enquête sur les phénomènes du spiritualisme, se trouvaient les professeurs Agassiz et Pearce. Il y avait parmi les médiums qui avaient accepté l'invitation, les demoiselles Fox et les frères Davenport. A l'égard des premiers, après un examen approfondi, les professeurs ne firent d'autre découverte que celle de « bruits incompréhensibles, » découverte de la compétence du premier rustaud venu. Pour ce qui est des Davenport, voilà ce qui eut lieu, selon le docteur Nichols :

« On avait réservé les frères Davenport pour la fin. Ils » furent d'abord soumis à un interrogatoire sévère. Les » professeurs s'ingénièrent à proposer des épreuves. » Se soumettraient-ils aux menottes? » « Oui. » « Per» mettraient-ils que des hommes les tinssent? » « Oui. » « De nombreuses propositions furent faites, acceptées » et puis rejetées par leurs auteurs. Si une épreuve » était acceptée par les frères, c'était une raison suffi» sante pour ne pas en faire usage. On les supposait pré» parés à celle-là, il fallait donc en trouver une autre. » Il était inutile de leur appliquer une épreuve pour » laquelle ils étaient prêts, et à laquelle ils semblaient » se soumettre avec empressement. Les savants finirent » par se contenter de la corde à eux, et en abondance. » Ils apportèrent cinq cents pieds de corde neuve, choi» sie à cet effet. Le cabinet ayant été établi dans une » chambre à eux, à laquelle ils avaient tout accès, fut » percé de trous. Ils lièrent les jeunes gens de la ma» nière la plus complète et la plus brutale. Tout le monde » peut voir ou sentir qu'ils ont de petits poignets et des » mains en proportion, de bonnes, de solides mains » qui ne peuvent pas glisser à travers une ligature, » même lâchement appliquée. Lorsqu'ils eurent été atta» chés par les mains, les pieds, les bras, les jambes, de » toutes manières, et avec toute espèce de nœuds » compliqués, on passa les cordes par les trous percés » dans le cabinet, et on les noua solidement à l'exté» rieur, de manière à en faire un espèce de filet. Cela » fait, on lia encore les nœuds avec du fil. Puis le pro» fesseur Pearce prit place dans le cabinet, entre les » deux frères, qui avaient de la peine à respirer, telle» ment on avait serré la corde. A son entrée, on vit le » professeur Agassiz lui mettre quelque chose dans la » main. Les portes latérales furent fermées ; à peine » celle du milieu l'était-elle aussi, que le verrou fut mis » à l'extérieur. Le professeur étendit les deux mains » pour savoir auquel des deux prisonniers il fallait attri» buer ce fait. La main fantôme parut, les instruments » furent agités ; le professeur les sentait au-dessus de » sa tête et de sa figure ; à chaque mouvement, il pro» menait ses mains des deux côtés, pour y trouver, en » fin de compte, les deux frères aussi solidement attachés » qu'au commencement. Ce fut alors le tour du myste» rieux cadeau du professeur Agassiz. Le professeur fit » brûler un peu de phosphore, en le frottant entre les » mains, et réussit à s'asphyxier à moitié, ainsi que les » Davenport, dans son ardeur pour découvrir le tour ou » le compère. A la fin, les deux frères furent libérés » de tous les nœuds compliqués qui se trouvaient à l'ex» térieur et à l'intérieur du cabinet, et les cordes se » voyaient enroulées autour du cou du vigilant profes» seur Pearce! Eh bien, qu'en est-il résulté ? Est-ce que » les professeurs de Harvard ont dit ce qu'ils avaient » vu? Jusqu'à ce jour, ils n'ont pas rendu le moindre » compte du résultat de leur investigation, et probable» ment encore aujourd'hui, ils dénoncent ces phéno» mènes comme étant une farce, une imposture, une » illusion, etc. Que peut faire le savant en face d'un fait » qu'il ne peut expliquer, sinon le nier?

(A continuer.)

(1) Biographie des frères Davenport, contenant le récit des phénomènes physiques et psychiques qu'ils ont obtenu en Amérique et en Europe avec l'aide des Esprits, par T.-L. Nichols. — Londres, chez Saunders, Otteley et Cᵉ, 66, Brook street.

La traduction complète de cette Biographie, éditée par la librairie académique Didier et Cᵉ, quai des Augustins, 35, est sous presse.

(2) Voir le nº 32.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

2e Année. — N° 34. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 23 Février 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
6, RUE DE L'ABBAYE-MONTMARTRE
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

Vente au numéro, à Paris chez { LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35. } **A Marseille** { Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

DÉPÔT LÉGAL Seine 13. 1865

Sommaire du n° 34 de l'Avenir.

Le Spiritisme à la Sorbonne, par Alis d'Ambel. — A M. Baleck, par Honoré Benoist. — Patrice Larroque (*suite*), par André Pezzani. — Hypothèses. — Un regard à travers l'infini (*suite*), par Honoré Benoist. — Opinion spirite du docteur Belliol, sur l'immortalité. — Extrait de la biographie des frères Davenport (*suite*). — Communications médianimiques. — Châtiment d'un assassin après sa mort; (Eraste). — FEUILLETON : Bilocation. — L'esprit frappeur des grandes ventes.

Nous invitons les journaux qui reproduisent les articles de l'*Avenir* à vouloir bien l'indiquer. Ceux qui n'échangent pas avec nous sont priés de nous envoyer un numéro justificatif quand ils publieront quelques fragments d'après nous.

A. D'A.

Paris, le 22 Février 1865

LE SPIRITISME A LA SORBONNE (1)

II

Nous avons promis de revenir sur l'intéressante séance que M. Charles, professeur de philosophie au lycée *Louis-le-Grand*, nous a consacrée à la Sorbonne, dans une de ces soirées du lundi, si courues depuis quelque temps, et que les éloquentes lectures de la rue de la Paix et de feu la salle Barthelemy (2) ont mises à la mode. Grâce aux notes recueillies pour l'*Avenir*, par notre ami, M. Delanne, il nous est permis de remplir notre engagement; mais après les observations si franchement impartiales de M. Georges Bell que nous avons publiées dans notre numéro du 9 février, notre tâche se trouve simplifiée.

Nous ignorons si M. Bell de *la Presse* et M. Bell du *Pays* sont parents, mais nous nous plaisons à constater qu'il existe entre ces deux écrivains, au sujet de notre doctrine, une confraternité d'opinion dont nous prenons acte.

Soit l'émotion inséparable d'un premier début, soit cette sorte de rumeur qui court dans une assemblée qui s'apprête à écouter, soit toute autre cause, toujours est-il que la voix de l'orateur a de la peine à se faire entendre; ses premières paroles sont perdues. Il finit par réclamer l'indulgence de son auditoire et ajoute que professant le plus profond respect pour les opinions de chacun, il réclame pour lui le même privilége. — Rien de plus juste. — Ce qui ne l'empêche pas de traduire le *Spiritisme* à la barre de l'opinion publique, en l'accusant d'être l'auteur des *Erreurs du XXIe siècle*.

S'inspirant de la doctrine de quelques aliénistes et méconnaissant les véritables causes de certaines affections spirituelles, si bien décrites par Allan Kardec dans la *Revue Spirite* et dans ses autres ouvrages, M. Charles affirme que l'Esprit comme le corps est sujet à des épidémies endémiques qui, de siècle en siècle, viennent exercer leurs ravages parmi les hommes. Selon lui, les médiums qui évoquent les âmes de ceux qui ne sont plus abdiquent leur raison et leur bon sens; leur réflexion elle-même ne peut plus s'exercer, et leur conscience effrayée s'engourdit d'une manière absolue en eux. A vingt reprises différentes, — s'écrie le docte professeur, — ces malheureux hallucinés sont forcés de constater la vanité de leurs recherches, l'impuissance de leurs évocations, l'inutilité de leurs efforts; eh bien! cela ne les empêche pas de revenir à la charge après un vingtième avortement. En somme, ajoute-t-il, les spirites et les médiums ne sont que des *visionnaires* qui, sous l'action du rêve, s'imaginent avoir conquis toute science!!!!

— La voix de l'orateur est devenue sonore, aussi affirme-t-il, avec cette assurance solennelle que donne l'habitude du professorat, l'authenticité des faits qu'il signale. Seulement, comme l'a spirituellement fait observer M. Georges Bell, il ne s'agissait pas ici d'affirmer, mais bien de prouver par des faits les assertions émises contre « *les mille phénomènes sérieux observés de toutes parts par des gens instruits et dignes de foi* ; » or, comme à l'impossible nul n'est tenu, et qu'il était absolument impossible à M. Charles de prouver que les phénomènes spirites n'existaient pas, il a passé outre; faisons comme lui.

Si, au lieu de s'adresser à un auditoire d'élite, mais sans aucune connaissance de la doctrine spirite, l'honorable philosophe se fût adressé à un public instruit sur la matière, il est probable que son argumentation n'aurait pas fait long feu et que ses périodes seraient restées en chemin. Nous y aurions perdu sans aucun doute, mais la vérité y aurait gagné. Il est évident pour nous que M. Charles a étudié le Spiritisme dans tout ce qui a été publié contre notre doctrine et qu'ainsi il a parlé sur la foi d'autrui et non d'après sa propre expérimentation. Il n'est pas difficile de découvrir l'arsenal où il a puisé ses armes et ses munitions contre nous; il les a trouvées dans « *les publications équivoques* » de nos adversaires, dans les livres des démonophobes, dans des feuilles qui, comme la *France littéraire et décentralisatrice* de Lyon, reçoivent leur mot d'ordre de la compagnie de Jésus, enfin dans les pamphlets des R. P. Nampon, Matignon, Pailloux, Félix et *tutti quanti*, y compris le Chevalier Gougenot des Mousseaux. Nous pensons

(1) Voir le n° 32.

(2). *Conférences littéraires* de la Salle Barthelemy, chez Didier et Ce, librairie académique, quai des Augustins, 35, prix: 3 fr. 50.

FEUILLETON DE L'AVENIR

Bilocation

Une jeune fille de Brandebourg, pendant une fièvre typhoïde, se voit chez son fiancé, assez éloigné d'elle; sa froideur l'inquiétait. Elle parle des différents endroits qui se trouvaient entre leurs résidences répectives, puis elle dit: « M'y voilà, c'est ici qu'il demeure. » Tout à coup ses traits expriment la surprise et une grande douleur, et elle s'écrie plusieurs fois avec désespoir : « Je ne l'aurais jamais pensé. » Elle avait apparu le même jour, 4 novembre 1834, à une tante, dans les environs de Magdebourg, de sorte que celle-ci se mit en route avec son mari, et qu'elle arriva le lendemain à Brandebourg. Dans la nuit du 5 au 6 novembre, la malade fit un nouveau voyage fantastique chez son fiancé; on ne comprit que ces paroles : « Mourir, pardonner, être heureux, se revoir; » elle mourut dans la matinée du 6, à sept heures. Le 8 arriva une lettre du jeune homme, portant la date du 5, et ne devant être lue que par la fiancée. Il avoua qu'une autre jeune fille l'avait attiré vers elle et qu'il existait des rapports entre eux; que dans la nuit du 4 au 5 ils avaient été éveillés tous les deux, vers minuit, par un coup violent frappé contre la porte fermée, que celle-ci s'était ouverte et qu'ils y avaient vu une forme blanche, lumineuse, qui aurait disparu en poussant nn grand soupir.

Dans la nuit du 5 au 6, il revit sa fiancée; elle avait un aspect souriant et brillant; elle lui annonça sa mort et lui dit qu'elle pardonnait.

L'Esprit frappeur des Grandes-Ventes.

Hier matin, M. Goubert, un des boulangers de notre bourg; son père, qui lui sert d'ouvrier, et un jeune apprenti de 16 à 17 ans, allaient commencer leur travail ordinaire, quand ils s'aperçurent que plusieurs objets quittaient spontanément la place qui leur est assignée pour s'élancer dans le pétrin. C'est ainsi qu'ils eurent à débarrasser successivement la farine qu'ils travaillaient de plusieurs morceaux de charbon, de deux poids de différentes grosseurs, d'une pipe et d'une chandelle.

Malgré leur extrême surprise, ils continuèrent leur besogne, et ils étaient arrivés à tourner leur pain, quand tout à coup un morceau de pâte de deux kilogrammes, échappant des mains du jeune mitron, s'élança à une distance de plusieurs mètres. Ce fut là le prélude et comme le signal du plus étrange désordre; il était alors neuf heures environ, et jusqu'à midi il fut positivement impossible de rester dans le four et dans la cave attenante.

Tout fut bouleversé, renversé et brisé; le pain lancé au milieu de l'atelier avec les planches qui le soutenaient, parmi des débris de toutes sortes, fut complétement perdu, plus de trente bouteilles pleines de vin se cassèrent successivement, et, pendant que le treuil de la citerne tournait seul avec une extrême vitesse, les brassières, les pelles, les tréteaux et les poids sautaient en l'air et exécutaient des évolutions du plus diabolique effet.

Vers midi, le vacarme cessa peu à peu, et quelques heures après, quand tout fut rentré dans l'ordre et les ustensiles replacés, le chef de la maison put reprendre ses travaux habituels.

Voilà, ajoute la *Vigie de Dieppe*, nous le savons parfaitement, une histoire qui n'est pas trop de notre époque et qui pourra bien scandaliser plus d'un des doctes lecteurs de la *Vigie*; mais, tout invraisemblable qu'elle paraît, elle n'en est pas moins vraie, et cent personnes pourraient au besoin en certifier l'exactitude.

L'*Opinion nationale* du 14 février 1860, auquel nous empruntons cet extrait, le fait précéder de ces mots :

« La *Vigie de Dieppe* publie une lettre qui lui est adressée de la localité des Grandes-ventes. Ce serait faire injure à nos lecteurs, en reproduisant cette singulière pièce, que de les inviter à se tenir en garde contre les faits surnaturels qu'elle relate. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

qu'une telle manière de procéder n'est ni équitable, ni impartiale. Mais continuons notre analyse. —

M. Charles affirme ensuite que les spirites ont la prétention de connaître la vérité infinie et de la posséder absolument; qu'avec le concours des *intelligences extra-terrestres* les médiums savent expliquer infailliblement les énigmes qui leur sont posées; — un peu plus il leur ferait tirer les cartes et dire la bonne aventure. — L'orateur ajoute que nous avons la prétention de tout savoir, que nous nous targuons de posséder l'*alpha* et l'*oméga* de toutes choses; tandis que la science, marchant lentement avec ses semelles de plomb, n'est arrivée qu'en tâtonnant à ses conquêtes présentes.

— Mais nous savons cela, M. Charles, et vous ne nous apprenez rien. Nous savons aussi que la science a nié la circulation du sang, le mouvement de la terre, et bien d'autres choses encore; ce qui n'a pas empêché ces vérités d'arriver à faire loi aujourd'hui dans tout le domaine scientifique. Eh! mon Dieu! est-ce qu'à l'heure présente l'homéopathie n'est pas repoussée unanimement par les vieux médicastres de l'ancienne école? Est-ce que les savants et les académies médicales ne repoussent pas le magnétisme comme une hérésie gigantesque? Qu'importe l'opinion de ces retardataires, de ces conservateurs d'un passé qui n'a plus sa raison d'être? Ils obéissent à une certaine loi de pondération, de résistance, afin que les nouvelles idées n'entrent dans l'humanité, dans la réalité, dans la vie, que lentement, prudemment, sagement, comme il convient à toute novation progressive et civilisatrice. Malgré tous ces obstacles, le magnétisme et l'homéopathie sont acceptés par toute la génération militante de notre époque caractéristique. Laissons donc faire, laissons donc dire! Le Spiritisme, lui aussi, est en train de gravir la côte rude et escarpée de son premier âge, et bientôt, le passé nous en est garant, il aura conquis son droit de cité comme l'ont conquis avant lui le mouvement de la terre, la circulation du sang, l'homéopathie et le magnétisme.

— Il ne faut pas oublier, comme dit Victor Hugo, que » la science est continuellement mouvante. Tout remue » en elle, tout change, tout fait peau neuve. Tout nie » tout, tout crée tout, tout remplace tout. Ce qu'on ac» ceptait hier est remis à la meule aujourd'hui. La co» lossale machine science ne se repose jamais; elle » n'est jamais satisfaite; elle est insatiable du mieux » que l'absolu ignore. La vaccine fait question, le para» tonnerre fait question. Jenner a peut-être erré, Fran» klin s'est peut-être trompé; cherchons encore. Cette » agitation est superbe. La science est inquiète autour » de l'homme; elle a ses raisons. La science fait dans » le progrès le rôle d'utilité. Vénérons cette servante » magnifique...

» La science va sans cesse se raturant elle-même. » Rature féconde. Qui sait maintenant ce que c'est que » l'*Homéomérie* d'Anaximène, laquelle est peut-être » d'Anaxagore? La cosmographie s'est assez notablement » amendée depuis l'époque où le même Anaxagore affir» mait à Périclès que le soleil était presque aussi grand » que le Péloponèse. On a découvert bien des planètes » depuis les quatre Astres de Médicis. L'entomologie a » eu de l'avancement depuis le temps où l'on affirmait » que le scarabée était un peu Dieu et cousin du soleil, » premièrement à cause des trente doigts de ses pattes » qui correspondent aux trente jours du mois solaire, » deuxièmement parce que le scarabée est sans femelle, » comme le soleil; et où saint Clément d'Alexandrie, » enrichissant sur Plutarque, faisait remarquer que le » scarabée, comme le soleil, passe six mois sur terre et » six mois sous terre. Voulez-vous vérifier? Voyez les » *Stromates*, paragraphe IV. La Scholastique elle-même, » toute chimérique qu'elle est, abandonne le *Pré spi*» *rituel* de Moschus, raille l'*Echelle sainte* de Jean Cli» maque, et rougit du siècle où saint Bernard, attisant » le bûcher que voulaient éteindre les vicomtes de Cam» panie, appelait Arnaud de Bresse, « homme à tête de » colombe et à queue de scorpion. » Les *qualités car*» *dinales* ne font plus loi en anthropologie. Les *steyardes* » du grand Arnaud sont caduques. Si peu fixée que soit » la météorologie, elle n'est plus pourtant à délibérer, » comme au deuxième siècle, si une pluie qui sauve » une armée mourant de soif est due aux prières chré» tiennes de la légion Mélitine ou à l'intervention païenne » de Jupiter-Pluvicus. L'astrologue Marius Posthume » était pour Jupiter, Tertullien était pour la légion Méli» tine; personne n'était pour le nuage ou le vent. La lo» comotion pour aller du char antique de Lains au rail» way, en passant par la patache, le coche, la turgotine, » la diligence et la malle-poste, a fait du chemin; le » temps n'est plus du fameux voyage de Dijon à Paris, » durant un mois, et nous ne pourrions plus comprendre » aujourd'hui l'ébahissement d'Henry IV, demandant à » Joseph Scaliger : « *Est-il vrai, M. de l'Escale, que vous* » *avez été de Paris à Dijon sans aller à la selle*?....

Voilà la science définie de main de maître. Oui, comme Pénélope, elle défait le lendemain ce qu'elle avait fait la veille; non certes! pour refaire de même, mais pour faire mieux, toujours mieux. Donc le Spiritisme est un progrès sur l'ancienne philosophie, sur l'ancienne métaphysique, sur l'ancienne théosophie; car dans la vie humaine comme dans la vie transmondaine, rien ne rétrograde, tout progresse : c'est la loi de Dieu!

Mais, je m'éloigne de la séance de M. Charles et j'y reviens pour ne plus m'arrêter.

Pour expliquer à sa manière les phénomènes spirites qu'il ne comprend pas, l'orateur fait intervenir la volonté, la conscience et l'imagination du médium et, de cette trilogie, il fait jaillir l'hallucination pendant laquelle l'âme peut franchir « *les limites du possible!!!* » Des spirites qui ne sont que des *hallucinés* il passe à la description des mystiques et des extatiques, et s'écrie : « N'est pas mystique qui veut, Messieurs! Ce n'est que par l'effet d'une grâce spéciale qu'on peut atteindre à ce degré de détachement terrestre. Les extatiques étaient de grandes âmes, ajoute-t-il, qui n'avaient rien de commun avec les *jongleurs* (merci!) dont nous nous occupons.

Puis, abandonnant pour un instant *les visionnaires* du XIXe siècle, il aborde la sorcellerie du moyen âge avec ses philtres, ses onguents, ses poisons; il va chercher en Orient les derviches tourneurs, les fakirs, les marabouts et les montrent tombant en extase par suite de leurs évolutions excentriques. Il traite ensuite des médiums guérisseurs par l'imposition des mains et prétend que par la biologie et l'hypnotisme on obtient les mêmes résultats. En somme, les médiums sont, suivant lui, les derviches tourneurs de la vieille Europe.

M. Charles affirme ensuite qu'il n'est pas nécessaire d'une intervention *extra-mondaine* pour produire les résultats connus sous le nom d'effets médianimiques : une volonté ferme, une conviction bien arrêtée suffisent à les déterminer. On retrouve ces phénomènes, très-curieux, dit-il, dans le sommeil et les rêves. Notre honorable contradicteur rappelle la surexcitation générale que les tables tournantes produisirent, il y a une quinzaine d'années, dans toutes les classes de la société; puis le calme plat qui succéda à cette crise ambitieuse et *chimérique*. Les hommes qui s'occupèrent de ces choses eurent à dépenser une excessive activité cérébrale; ce qui occasionna des désordres graves dans certaines intelligences, trop faibles pour supporter ces écarts de l'imagination. Tout au moins c'est l'opinion de M. Charles.

Les tendances de la *nouvelle doctrine* sont dangereuses pour la raison humaine, continue l'orateur attristé, car le Spiritisme fait perdre, ainsi que le magnétisme, la notion du réel. Les nerfs surexcités des médiums et des somnambules semblent vibrer à la moindre impression, au plus petit acte de volonté du magnétiste ou de l'évocateur. Là, on tombe dans le fantastique, dans le pays des chimères. C'est fort grave!

Les centres où l'on se réunissait pour faire des études magnétiques ont, dès le principe, été fréquentés par les curieux et les badauds, si nombreux en France. Tout s'est borné d'abord à des expériences de simple influence : le sujet, étant endormi, répondait par des monosyllabes aux questions qui lui étaient posées; mais rien dans cette période ne faisait prévoir cette formidable et *chimérique* invasion d'Esprits qui ont fait tourner tant de cervelles. Ramené par ce trait spirituel aux tables tournantes, il dit que, si elles tournent, *c'est qu'on les fait tourner*. MM. Chevreul et Faraday ont fait justice de ces jongleries, ajoute-il, en expliquant clairement, méthodiquement et d'une manière formidable les procédés usuels de ceux qui font parler, danser et tourner les tables. — M. Charles en est encore au *muscle claqueur* !

Il nous est impossible de suivre l'orateur de sang-froid dans les descriptions qu'il donne des médiums qui écrivent, au moyen de la *planchette*, de la *corbeille* ou de la *table* auxquelles des crayons sont adaptés. On ne peut que sourire de ces descriptions, tellement elles dénotent l'ignorance des premiers principes médianimiques de la part de notre contradicteur. Il développe ensuite une thèse personnelle sur les médiums qui, sans appareil, sans table, sans planchette, écrivent directement sous l'impulsion des Esprits. Il les raille agréablement. Ils ont la prétention, — dit-il, — de donner de sages leçons aux savants, aux philosophes, aux lettrés et presqu'aux gouvernements; auprès d'eux, ceux qui ont étudié depuis leur enfance avec ardeur, persévérance et fruit ne sont rien. — Ah! M. Charles, où avez-vous pris tout cela? Nous savons parfaitement que votre science philosophique, grossie de tous les apports que vos prédécesseurs ont rassemblés pour vous, n'a pas besoin d'innovation, et se contente des progrès du passé. Toute la différence qui existe entre vous et nous : c'est que vous vous complaisez dans un temps qui n'est plus, et que nous, nous envisageons l'avenir. — Ce qui désole le maître *ès*-philosophie du lycée *Louis-le-Grand*, c'est que nos idées font d'innombrables conquêtes dans tous les rangs sociaux. Ce n'est pas sur un point déterminé de la France que cette épidémie spirite sévit, s'écrie-t-il, avec douleur : c'est partout! *Urbi et Orbi*!

Puis, faisant un retour sur l'ordre et la marche de sa controverse, M. Charles revient aux questions magnétiques. L'extase magnétique, dit-il, s'obtient au moyen de la musique qui agit violemment sur l'organisation et sur le système nerveux du sujet. — D'un fait exceptionnel il déduit une règle absolue et générale. — Il affirme ensuite, — nous n'avons rien à démêler avec cette question, — que l'hypnotisme conduit aux convulsions. Enfin, confondant l'état médianimique, l'état somnambulique avec celui de l'hypnotisé, il conclut que celui-ci, le somnambule et le médium se dédoublent comme dans le rêve. — Il oublie malheureusement d'expliquer son explication; personne n'y comprend mot, mais beaucoup applaudissent de confiance. Faisons chorus et disons : Bravo!

Notre estimable professeur ne veut rien laisser dans l'ombre. Il aborde la question de l'écriture directe. Ici le rêve *éveillé* peut atteindre à la hauteur du somnambulisme, et c'est le médium halluciné qui écrit lui-même, d'une manière inconsciente, les caractères que l'on retrouve plus tard. — Je ne sais pas comment M. Charles prouve ce qu'il avance; mais nous avons le droit de lui demander comment un médium, si halluciné soit-il, peut écrire en thibétain, en chinois ou en sybérien, quand il ignore l'existence même de ces dialectes divers? Nous serions presque tentés de dire que les explications du professeur de philosophie de *Louis-le-Grand* sont le produit d'une hallucination étrange, si elles n'étaient pas celui d'une ignorance absolue de la science spirite. Au surplus, nous renvoyons M. Charles, sur cette question, à l'étude des ouvrages si substantiels de M. le baron de Guldenstubbé.

Quant à ce qu'on est convenu de désigner sous le

nom de phénomènes à effets physiques ou typtologiques, et pareils à ceux qu'obtiennent Home et les frères Davenport, M. Charles conclut ainsi :

« Ces choses se passent dans l'obscurité, je n'ai pas » d'autres explications à vous donner. » C'est-à-dire que, de son autorité privée, jugeant en dernier ressort, il condamne sans rémission, comme entachés de fraude et de supercherie, les phénomènes qui appartiennent à un ordre de manifestations. Nier un fait, ce n'est pas l'empêcher d'être : ces manifestations sont réelles, et il est des médiums à Paris qui les obtiennent en pleine clarté.

Abordant enfin la question psychologique, un peu oubliée jusqu'alors, l'orateur enseigne que les facultés mentales et les sens eux-mêmes acquièrent une force ordinaire, normale, quand leur possesseur est en pleine santé ; mais si les sens et les facultés sont surexcités par une cause quelconque, l'exaltation arrive, les phénomènes intellectuels se produisent et de là naît et se manifeste la transmission de pensées. — Comment ? ah ! voilà ! M. Charles oublie de nous le dire.

Prenant ensuite dans le livre des médiums un passage déjà signalé par M. Hippolyte Lucas, dans la critique qu'il a faite de cet ouvrage, M. Charles donne lecture d'une scène de *l'Opéra* à laquelle assistait un médium voyant. Voilà, messieurs, s'écrie-t-il encore, les hommes qui veulent changer la face du monde. — Apaisez votre ire, ô philosophe, et souvenez-vous que les petites causes engendrent de grands effets et que la goutte d'eau fait éclater la montagne. —

M. G. Bell a déjà critiqué la citation suivante imputée aux Spirites et puisée dans les livres que j'ai signalés ci-dessus : « JE N'EXISTE PAS ! » *Signé* SATAN. C'est une pauvreté, et voilà tout. M. Charles critique également la médiocrité des communications. Nous avons critiqué plus que lui et avant lui tout ce qui était apocryphe et tout ce qui n'était dicté que par des Esprits ignorants et présomptueux. Nous avons proclamé cette vérité : tant vaut la communication, tant vaut l'Esprit qui la signe ; et nous avons ajouté, nos lecteurs s'en souviennent, que les communications obtenues par des médiums comme Delphine de Girardin, Vaquerie, ou Victor Hugo qui s'entretient quotidiennement avec Shakespeare, étaient dignes des Esprits qui se communiquent à eux, et méritaient le respect et l'attention de chacun.

Mais il faut en finir avec cette séance de la Sorbonne : laissons donc M. Charles nous discuter tout à son aise. Il est dans le faux. N'ayant pas étudié *in animâ vili*, il ne sait pas. Voilà tout ce qui ressort de cette soirée pompeusement annoncée et qui devait nous faire rentrer sous terre. Quand on pense que, dans sa péroraison, l'orateur termine en disant que notre doctrine est contraire à toutes les philosophies spiritualistes, nous pouvons nous écrier à notre tour : Qui veut-on tromper ici ?

ALIS D'AMBEL.

A M. Aug. Balech, de MON JOURNAL

« *Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?* »

Voilà ce que, si l'on voulait le croire sur parole, on pourrait répondre à M. Aug. Balech.

Dame! les apôtres du Spiritisme vivent aux dépens des *Esprits*... simples...

Et M. Aug. Balech nous affirme qu'il a donné vingt sous pour assister à une séance.

Espérons qu'il reviendra de son opinion.

Il se mentirait à lui-même, et, pour mon propre compte, il me dirait qu'il est un Esprit simple, que je ne le croirais point.

HONORÉ BENOIST.

PATRICE LARROQUE

(ÉTUDE SPIRITE)

III

Notre auteur continue et soutient que, des textes formels qu'il vient de citer, il résulte cette absurdité palpable et manifeste, que l'enseignement ordinaire du christianisme enfantin répute tous les descendants d'Adam coupables d'une faute qui n'est pas la leur, mais celle de leurs premiers parents ; il cite la répulsion qu'une pareille doctrine a excitée chez plusieurs, notamment chez Saint-Augustin, répulsion qui se manifeste encore de nos jours. J'ai entendu, dit notre auteur, un curé d'une des églises de Paris émettre en chaire cette assertion : « Jamais l'Église n'a enseigné que l'en- « fant qui vient de naître est coupable du péché ori- « ginel ; c'est là un impudent mensonge des incrédules, « une pure invention de leur ignorance et de leur « méchanceté. » En recueillant la part qui me revenait de ces touchantes paroles, je me disais que bien en avait pris à celui qui les proférait d'être venu au monde dans les temps d'incrédulité, car, il y a quelques siècles seulement, il ne fût pas venu impunément soutenir ainsi, que l'Eglise n'a jamais enseigné ce qu'elle a au contraire enseigné constamment depuis la condamnation de Pélage, au commencement du ve siècle ; son éloquente sortie contre les incrédules n'eût certainement point suffi pour le tirer de ce mauvais pas. J'avoue que je n'ai jamais compris comment, en présence de pareils enseignements, des femmes, de celles surtout qui ont été mères, et dont on sait la merveilleuse tendresse pour les fruits de leurs entrailles, pouvaient demeurer chrétiennes. On a cherché à expliquer cela par l'infériorité intellectuelle où le plus grand nombre d'entre elles sont retenues, et leur peu d'aptitude à suivre un raisonnement jusqu'au bout. Je conviens qu'un pareil aveuglement peut être pris pour un des signes les plus frappants d'infériorité. Mais, à défaut de raisonnement et malgré les mille moyens auxquels le christianisme a eu recours pour égarer leur sensibilité et s'en faire un auxiliaire, cette nature si éminemment bienveillante et sympathique qui les caractérise devait, ce semble, les prémunir contre la croyance à des dogmes impitoyables. On sait ce que le Spiritisme enseigne à cet égard, on sait comment, avec la grande vérité des réincarnations et de la pluralité des existences ; il a épuré le dogme du péché originel, faux tel qu'il était enseigné, mais cependant cachant un sens véridique sous son écorce grossière. Nous vivons la plupart, ici-bas, pour des expiations et des épreuves méritées par nos fautes antérieures.

Ainsi le péché originel se comprend et s'explique ; il n'y a d'affranchis des conséquences et de la peine de ce péché que ceux qui viennent ici-bas comme missionnaires ; encore pensons-nous que ce ne sont que les supérieurs qui sont réellement immaculés, et que les ordinaires, bien qu'ils aient sollicité de la grâce céleste leur incarnation terrestre, éclatent sur cette planète pour y effacer quelques fautes de leurs existences précédentes et y contracter des mérites qui fassent oublier leur imperfection passée, de la sorte que rien ni ici bas, ni dans aucun recoin de l'univers, n'est abandonné au hasard, que tout y est rationnel et logique, que le gouvernement à la fois répressif et paternel de Dieu se fait sentir et se prolonge partout. C'est avec ses idées équitables et saines que disparaît toute la fantasmagorie de la prédestination, de la réprobation et autres impiétés de la théologie du moyen âge.

Patrice Larroque doit donc être loué comme démolisseur, bien qu'en haine des doctrines pseudo-chrétiennes, il n'ait pas confessé les véritables dogmes de la religion universelle : Dieu agissant et intervenant par son Christ et ses Esprits.

Quelle haute et profonde raison ne montra-t-il pas en reversant l'opinion atroce et abominable des supplices éternels et absolus! aussi dans toutes ces parties, Patrice Larroque est irréfutable et a rendu les plus éminents services à la pensée humaine, en la débarassant de ses absurdes erreurs. Écoutez-le dans le résumé que nous en faisons :

Cette proposition : Dieu peut justement punir le péché tant qu'il n'est pas expié, est incontestable. Mais, à la faveur de ce principe, on essaie de faire passer, comme si cela devait aller de soi, une autre proposition qui contient l'idée la plus fausse, à savoir que le péché mortel demeure inexpiable, pendant toute l'éternité. La raison qu'on en donne c'est que ce péché éteint pour toujours la charité sans laquelle la justice de Dieu ne saurait être fléchie. On suppose dès lors que l'âme humaine peut être réduite à un état où il lui soit à jamais impossible d'aimer Dieu. Or cette supposition n'est pas soutenable. Que l'homme éloigne sa pensée de Dieu tant que dure l'entraînement de la passion, cela se voit et se conçoit ; mais que l'homme qui applique actuellement sa pensée à l'idée de Dieu, c'est-à-dire à l'idée de l'Etre infiniment bon puisse ne pas l'aimer ! Que l'homme qui a péché et parce qu'il a péché, ne puisse pas, lorsque le viatique de la passion a cessé, lorsqu'il sent l'aiguillon poignant de la peine que lui a méritée sa faute, lorsque par là même son intelligence est plus vivement que jamais ramenée à Dieu, plus clairement que jamais illuminée de l'idée du bien, qu'il ne puisse pas, dis-je, aimer Dieu, et qu'il ne le puisse pas même pendant une éternité de souffrances ! Cela non-seulement ne se comprend pas, mais est monstrueux. Quelle idée vous faites-vous donc de la justice divine ? Elle ne saurait être fléchie, dites-vous. Mais d'abord qui vous parle de la fléchir ? C'est là une expression qui n'appartient qu'à votre langue. Pour nous, la justice divine doit être nécessairement et parfaitement satisfaite, que nous le voulions ou non, que nous le demandions ou non. Mais, parce qu'elle doit être nécessairement et parfaitement satisfaite. Cela implique-t-il qu'elle ne le sera jamais ? C'est le contraire qui est évident. Parce qu'elle exige que le péché soit expié, cela implique-t-il qu'elle ne fasse jamais cesser l'expiation du pécheur, qu'elle ne se lasse pas de le voir, pendant toute une éternité, se débattant en vain dans les tortures de la souffrance ; en un mot, qu'elle ne puisse jamais se satisfaire ?

(*A continuer.*)

ANDRÉ PEZZANI.

HYPOTHÈSES

UN REGARD A TRAVERS L'INFINI

Les Mondes.

(*Suite*)

A l'animal plante, pouvant être mu par les eaux, a succédé un jour, guidé par un premier instinct de conservation, un animal moins élémentaire. Jeté par la marée sur le sable de la rive, il a connu la souffrance, et un mouvement volontaire s'est manifesté chez lui : pour se soustraire à la souffrance éprouvée, il tente un effort vers la mer, sa patrie. La rencontre de l'eau est une jouissance ; il reconnaît son élément, et tout-à-l'heure son âme éveillée formulera peut-être un hymne de reconnaissance à Dieu.

Première souffrance, toute matérielle encore : besoin d'assimilation de substances alimentaires. — Première jouissance : rencontre des substances nutritives. — Deuxième souffrance ; abandon momentané dans un milieu qui n'est pas le sien, souffrance qui donne naissance à un premier acte volontaire. — Deuxième jouissance : retour dans le milieu qui convient à sa nature, partant, comparaison d'une manière d'être avec une autre manière d'être.

Mais, dans son court exil à l'air libre, l'animal s'est assimilé des atomes d'oxigène et d'azote ; un rayon de soleil a semé dans son être la lumière et la chaleur, et, au milieu des eaux, il se sent un jour des inquiétudes ; instinctivement il gagne la rive, attiré par une sympathie longtemps ignorée... Un séjour trop prolongé à l'air libre lui causerait une souffrance, cette fois il la prévient et regagne la mer avant qu'elle ne se manifeste. Puis le lendemain, les jours suivants, il retournera au rivage, et dormira un jour au soleil, sur le sable ou sur les galets.

Il est devenu amphibie.

C'est encore au fond des eaux qu'il va de préférence chercher ses aliments, mais, à différentes fois, il s'est aventuré dans les herbes du rivage, et, invité par l'appétit, il a lutté contre de premières répugnances et a mordu à l'arbre de science. Un peu de paresse s'en mêlant, il a plus tard, pour se fatiguer moins, et profiter d'un dernier rayon de soleil, fait des dîners complets de plantes terrestres, et, quand un soulèvement de terrains aura déplacé la mer, il sera tout prêt pour une vie nouvelle...

Les êtres issus de lui, par une réminiscence de la matière, une attraction de molécules homogènes, rechercheront les eaux des lacs, et, à défaut d'eaux salées, ils iront se baigner dans les fleuves et les rivières.

Que d'expérience de la vie déjà dans ces existences s'acheminant vers le progrès ! Voilà que les organes sont développés suffisamment pour interpréter des pensées : la tête prend chez l'animal un développement considérable ; en reproduisant fidèlement les sensations, il va bientôt classer des idées ; le sentiment s'est fait jour dans

la confusion de ces idées naissantes : la mère aime ses petits, le mâle protége sa femelle.

Chassé par le déplacement des eaux, où la vie lui est devenue impossible, l'animal va de climat en climat à la recherche des vérités éternelles. Chaque climat a des productions diverses, chaque production contient une essence nouvelle, assimilable à différents degrés, dans différentes proportions... Petit à petit l'animal s'est assimilé un grand nombre d'éléments nouveaux, et son corps plus complet, ses organes plus développés sont devenus des interprêtes plus fidèles et plus vrais de ses sensations et de ses sentiments.

Le nécessaire ne lui suffit plus ; il recherche le bien-être ; sous l'équateur, sous les zones, les termes de comparaison étant moins nombreux, il s'est développé moins vite ; mais sous les zones tempérées, les différences de température l'ont conduit à la recherche des moyens susceptibles de lui faire sentir moins péniblement les grandes chaleurs de l'été et les grands froids de l'hiver.

Alors des besoins communs réunissent une même espèce d'êtres, et l'intérêt général les oblige à se porter secours mutuellement. La nécessité de s'entendre les rend ingénieux : ils profèrent un cri différent pour désigner les divers objets qui leur sont devenus nécessaires... Puis les cris prennent le caractère de mots. Le langage est inventé :

L'homme existe.

(*A suivre*) HONORÉ BENOIST.

OPINION SPIRITE DU DOCTEUR BELLIOL

SUR L'IMMORTALITÉ (1)

« Cabanis, — dit le docteur Belliol, — qui occupe un » rang distingué parmi les philosophes modernes, a dit » que le moral n'était qu'une modification du physique, » ou, en d'autres termes, que l'action du cerveau est » l'unique cause de cette série d'opérations qu'on appelle » le *moral* de l'homme. »

Je ne fais qu'émettre ici l'opinion de ce philosophe sans la partager. Qu'on le croie bien, l'étude de l'homme malade et de la nature morte n'entraîne pas nécessairement après elle les idées tristes et affligeantes du matérialisme. Que de médecins, au contraire, ont combattu une si décevante doctrine et ont savouré au terme de leur existence les espérances d'une autre vie ! Ne serait-il pas désolant de penser que tout s'éteint avec nous et qu'il ne subsiste plus rien de ces nobles facultés qui assurent à l'homme sa supériorité sur toute la création. Oh ! non : une telle déception ne saurait nous être réservée. Quand j'écoute les battements de mon cœur, au travers duquel passent toutes les sensations de ma vie, quand je puis de ma pensée franchir l'espace immense du monde et me replier à mon gré sur les souvenirs les plus éloignés de ma jeunesse, je sens alors plus que jamais que tout n'est pas chez moi matière et que je suis appelé à de plus nobles destinées. Oh ! non, la charité de saint Vincent de Paule, l'éloquence chrétienne de Fénelon et de Bossuet n'étaient pas le triste jeu d'une matière grossière ; il y avait là une étincelle divine qui devait retourner vers son créateur. Croire à une autre vie, c'est un besoin de notre âme. Ce n'est pas en vain que le Maître de toutes choses berce le cœur des mortels par des espérances sans bornes. Si nos organes corporels disparaissent, c'est pour faire place à des puissances nouvelles, et l'homme, épuré de son égoïsme, conserve son intelligence immortelle ; il n'a perdu que sa misère, et n'a fait que s'affranchir d'une enveloppe sujette à mille maux, dévorée de mille besoins. C'est la mort qui nous enfante à la vie ; nous renaissons sous des formes sublimes autant qu'inaltérables, et nous ne passons dans ce monde frivole que pour mériter l'immortalité.

EXTRAIT DE LA BIOGRAPHIE

DES FRÈRES DAVENPORT (2)

D'après le *Spiritual Magazine*.

Suite (3)

» De tous les hommes du monde, les hommes de » science, et surtout les professeurs scientifiques, sont les » derniers à reconnaître qu'il y a plus de choses dans le » ciel et sur la terre que n'en a rêvé leur philosophie. »

Les frères ont été plusieurs fois exposés à des dangers imminents ; mais le pouvoir invisible qui les accompagne les en a toujours préservés. Ainsi, lors de leur séjour à Lowell, ils furent avertis par leurs compères invisibles qu'il se tramait un complot pour les dévoiler. Cela se trouva être vrai.

« Un homme avait été choisi pour entrer avec eux » dans le cabinet ; cet homme avait été un joueur et un » spadassin à San-Francisco, où il avait commis deux » meurtres, et où il avait été à moitié pendu sous la loi » du juge Lynck, à laquelle il n'avait échappé qu'avec » peine. Ne craignant ni Dieu ni diable, il était décidé à » pénétrer le mystère, et ses amis étaient là pour l'aider. Ayant été attaché assez lâchement entre les Da» venport, qui étaient assez solidement liés, il réussit, » à l'aide d'un poignard caché dans sa manche, à cou» per la corde et à se mettre en liberté. Au même ins» tant, un coup frappé sur le front avec un porte-voix » y fit une entaille profonde, d'où le sang jaillissait » avec abondance. Il saisit Ira, qu'il trouva complété» ment lié ; il en fut de même de William, vers le» quel il s'était tourné. Il demanda de la lumière ; une » lanterne sourde fut passée à travers le trou dans la » porte, et il put se convaincre alors qu'il n'y avait que » lui et les frères dans le cabinet, et que les nœuds de » ceux-ci n'avaient pas subi le moindre dérangement. Il » ouvrit les portes ; ses amis, le voyant blessé et cou» vert de sang, crurent qu'il avait été attaqué, et s'élan» cèrent pour le venger. « Arrière ! » s'écria-t-il, ces » enfants ne m'ont pas frappé ; ils ne m'ont pas tou» ché. Voyez vous-mêmes. Les voici, toujours attachés, » comme vous les aviez laissés. Messieurs, faites comme » vous voudrez, moi j'en ai assez. Quelqu'un d'autre de » la clique, n'étant pas encore convaincu, prit sa place » dans le compartiment, pour essayer le même jeu ; » mais il se trouva instantanément saisi par des mains, » qu'il *savait* ne pas appartenir à des corps visibles, et » d'une telle façon qu'il eut peur et demanda à sortir. »

Nous ajouterons un autre exemple :

« Un soir, à Saint-Louis, Missouri, au milieu d'une » séance sans lumière, on entendit le bruit d'une lutte, » accompagné de coups violents, dans l'espace libre, au » milieu du cercle, pendant que les instruments pre» naient leurs ébats dans l'air. On fit de la lumière ; un » jeune homme était couché par terre, presque sans » mouvement, la tête couverte de contusions, et près de » lui se trouvait un couteau et un porte-voix tout » bossué. Les frères Davenport étaient attachés à leur » chaise, le cercle n'était pas rompu, sauf par l'absence » de ce jeune homme ; selon ses propres paroles, il avait » résolu de percer le mystère, et, au premier son des » instruments, il s'était élancé, armé de son couteau. » Une lutte étrange s'en suivit, pendant laquelle il fut » battu par un adversaire insaisissable ; les coups portés » avec le couteau n'atteignirent que le vide, et, finale» ment, il fut terrassé, selon toute apparence, par un » coup violent du porte-voix, qui gisait à côté de lui. »

Une preuve très-remarquable du pouvoir indépendant et intelligent qui gouverne les manifestations, fut donnée pendant une séance à Chicago, en avril 1861.

« Une voix venant du porte-voix annonça le commen» cement du bombardement du fort Sumter, éloigné » de près de quatre cents lieues. La même nouvelle ar» riva une heure plus tard par le télégraphe. Si les ma» nifestations eussent fini là, on y aurait pu voir une » conjecture heureuse ou une coïncidence remarquable ; » mais les incidents de ce siége mémorable parvinrent » heure par heure et jour par jour, et toujours en » avance du télégraphe, à cause du temps qu'il fallait à » ce dernier pour répéter les messages. Il y avait deux » foules surexcitées à Chicago, remplissant les rues et » avides de nouvelles, l'une se trouvait à la station té» légraphique, l'autre devant la demeure des Daven» port ; les nouvelles par le télégraphe Davenport arri» vaient non-seulement plus tôt, mais elles étaient aussi » plus exactes. Cela se vit, notamment lors de la nou» velle, donnée par le télégraphe électrique, de la des» truction de la batterie flottante confédérée par les ca» nons du fort Sumter. La voix du porte-voix nia cet » événement : on fit des paris, et lorsqu'arrivèrent d'au» tres nouvelles, les Davenport se trouvèrent avoir rai» son, comme d'habitude. »

Nous avons donné à nos lecteurs d'amples détails sur les faits et gestes des Davenport depuis leur arrivée dans ce pays, et sur la manière dont la presse les a traités, ainsi que les faits auxquels le public a assisté. Depuis notre dernier numéro et la publication de l'ouvrage du docteur Nichols, il nous est parvenu quelques témoignages importants, — un surtout, du capitaine Burton, le célèbre explorateur de l'Afrique, pour lesquels nous espérons trouver une place dans le prochain numéro.

London, Spiritual Magazine.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

Sur le châtiment d'un assassin après sa mort

Précipiter un homme dans les ténèbres ou dans des flots de clarté : le résultat n'est-il pas le même ? Dans l'un et l'autre cas, il ne voit rien de ce qui l'entoure ; et il s'habituera même bien plus rapidement à l'ombre qu'à la triple clarté électrique dans laquelle il peut être immergé. Donc, l'Esprit qui s'est communiqué à la dernière séance exprime bien la vérité de sa situation lorsqu'il s'écrie : « Oh ! je me délivrerai bien de cette odieuse lumière ! » En effet cette lumière est d'autant plus terrible, d'autant plus effroyable, qu'elle le transperce complétement et qu'elle rend visibles et transparentes ses plus secrètes pensées. C'est là un des côtés les plus rudes de son châtiment spirituel. Il se trouve, pour ainsi dire, interné dans la maison de verre de Socrate, et c'est là encore un enseignement, car ce qui eût été la joie et la consolation du sage, devient la punition infamante du méchant, du criminel, de l'assassin, du parricide, effaré dans sa propre personnalité.

Comprenez-vous, mes fils, la douleur et la terreur qui doivent étreindre celui qui, pendant une existence sinistre, se complaisait à combiner, à machiner les plus tristes forfaits dans le fond de son être, où il se réfugiait comme une bête fauve en sa caverne, et qui, aujourd'hui, se trouve chassé du repaire intime où il se dérobait aux regards et à l'investigation de ses contemporains. Maintenant son masque d'impassibilité lui est arraché ! et chacune de ses pensées se reflète successivement sur son front !

Oui, désormais, nul repos, nul asile pour ce formidable criminel ! Chaque mauvaise pensée, et Dieu sait si son âme en exprime, se trahit au dehors et au dedans de lui, comme à un choc électrique supérieur. Il veut se dérober à la foule et la lumière odieuse le perce continuellement à jour. Il veut fuir ; il fuit d'une course haletante et désespérée à travers les espaces incommensurables, et partout la lumière ! partout les regards qui plongent en lui ! et il se précipite de nouveau à la poursuite de l'ombre, à la recherche de la nuit, et l'ombre la nuit ne sont plus pour lui. Il appelle la mort à son aide ; mais la mort n'est qu'un mot vide de sens. L'infortuné fuit toujours ! Il marche à la folie spirituelle ! châtiment terrible ! douleur affreuse ! où il se débattra avec lui-même, pour se débarrasser de lui-même. Car telle est la loi suprême, par delà terre : c'est le coupable qui devient pour lui-même son plus inexorable châtiment.

Combien de temps cela durera-t-il ?

Jusqu'à l'heure où sa volonté, enfin vaincue, se courbera sous l'étreinte poignante du remords, et où son front superbe s'humiliera devant ses victimes apaisées et devant les Esprits de justice. Et remarquez la haute logique des lois immuables en cela encore, il accomplira ce qu'il écrivait dans cette hautaine communication, si nette, si lucide et si tristement pleine de lui-même qu'il a donnée vendredi dernier, en se délivrant par un acte de sa propre volonté.

ÉRASTE.

En vente, à la librairie de Cournol, éditeur, 20, rue de Seine, au prix de 3 francs, *les Dupes du cœur*, roman inédit de notre collaborateur Honoré Benoist, dont nous rendrons compte dans un prochain numéro.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

(1) Extrait du *Guide des Malades*.

(2) Biographie des frères Davenport, contenant le récit des phénomènes physiques et psychiques qu'ils ont obtenu en Amérique et en Europe avec l'aide des Esprits, par T.-L. Nichols. — Londres, chez Saunders, Otteley et C°, 66, Brook street.

La traduction complète de cette Biographie, éditée par la librairie académique Didier et C°, quai des Augustins, 35, est sous presse.

(3) Voir le n° 32 et 33.

2e Année. — N° 35. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 2 Mars 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
6, RUE DE L'ABBAYE-MONTMARTRE
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

Vente au numéro, à Paris chez { LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35. } **A Marseille** { Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Sommaire du n° 35 de l'Avenir.

Sur les Dupes du cœur, par Alis d'Ambel. — Dédicace et préface des Dupes du cœur, par Honoré Benoist. — Patrice Larroque, étude spirite, IVe et dernier article, par André Pezzani. — Essai d'un Esprit sur le système des mondes, par Eraste. — Une séance soit-disant spirite au café de Versailles, par Honoré Benoist. — COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES : Exhortation à la tolérance, médium M. Alfred Didier. — FEUILLETON : Bruits étranges, singulière apparition.

Paris, le 2 Mars 1865

LES DUPES DU CŒUR

Tel est le titre du nouveau roman philosophique et spiritualiste que notre collaborateur vient de faire paraître à la librairie Cournol. Ce volume, écrit avant que son auteur ne connût rien de la doctrine spirite, renferme néanmoins de nombreux passages que le Spiritisme ne désavouerait pas. Ceci vient confirmer ce que nous avons déjà dit bien souvent; c'est que nos idées sont tellement naturelles à notre époque, dans le temps présent, que nous les trouvons exprimées par les plus sérieux écrivains du dix-neuvième siècle : Victor Hugo, Vacquerie, George Sand, Louis Jourdan, Delphine de Girardin, etc.... Nous donnons ci-après la dédicace et la préface des *Dupes du cœur*, que tous les lecteurs de l'*Avenir* liront avec intérêt, et qui leur causera, nous n'en saurions douter, le même plaisir que sa lecture nous a procuré.

ALIS D'AMBEL.

A LA MÉMOIRE

DE MA MÈRE, DE MON FRÈRE.

A toi, ma mère, qui m'as tant aimé et n'eus, durant ta vie, d'autres joies que les joies de ta famille !..... A toi qui souffrais avec le malheureux et pleurais avec lui, quand tu ne pouvais essuyer ses larmes !.....

A toi aussi, mon frère, mort si loin de ton pays et de toutes tes affections, sans qu'une voix aimée répondît à ton dernier adieu, sans que les battements d'un cœur près du tien calmassent les angoisses de ta lente et cruelle agonie, sans qu'il te fût permis d'espérer que ton père, tes sœurs, ton frère vinssent jamais s'agenouiller et pleurer sur ta tombe ignorée !..... A toi, mon cher Emile, qui ne voyais que des fleurs dans les sentiers que nous suivions ensemble, qui ne faisais que de beaux rêves d'avenir, quand tu les rêvais avec moi !.. .. A présent, hélas !.....

J'irai seul en ces lieux si pleins de ta pensée,
Redemandant au sol la trace de tes pas.....
La trace de tes pas.... les ans l'ont effacée !
Et mes yeux désolés ne la trouveront pas !

A vos deux chères âmes, qui planent peut-être autour de moi, souriantes et heureuses, je dédie ces pages où je m'efforce d'inspirer à tous cette pensée consolante :

S'ils ont constamment pratiqué le bien en ce monde, ceux qui se sont aimés se retrouveront dans une autre vie pour s'aimer encore.

PRÉFACE.

Définir une œuvre en quelques mots, c'est-à-dire donner à cette œuvre un titre qui en indique suffisamment le caractère : voilà ce que l'on doit avant tout s'attacher à faire, afin de ne tromper personne.

L'écrivain plus désireux d'amuser que d'instruire écrit généralement un roman sans idées préconçues, sans intentions bien arrêtées; les personnages qu'il met en scène ont un caractère approprié aux besoins du moment, ou plutôt ils n'en ont point; suivant les circonstances, ils doivent troquer leur figure contre une autre figure et changer de langage et de manière de voir, comme on change de vêtements en temps de carnaval. Qu'importe alors à l'auteur que le titre choisi définisse son œuvre, si ce titre attire l'attention, s'il promet, en surexcitant la curiosité du public, des aventures étranges, des émotions fortes, si ce titre surtout porte l'empreinte du mystérieux ! Qu'importe le nom qui désigne un livre, s'il fait espérer au passant l'agrément du frisson et de la chair de poule !

Mais si l'écrivain poursuit un but, s'il veut développer une thèse, défendre une opinion, faire adopter une idée, il doit s'attacher à nommer, à bien nommer son livre.

Le titre LES DUPES DU CŒUR définit complétement l'œuvre dramatique; il n'en fait pas prévoir les conclusions morales.

Mais les conclusions morales ne sont, après tout, que l'exposé d'une opinion personnelle, qui peut n'être pas l'opinion de bien des lecteurs. En ne les faisant pas pressentir, on n'éloigne personne. Le livre que l'on écrit est une sorte de banquet intellectuel offert à tout le monde, et nul écrivain ne peut avoir la prétention de servir à ses convives des mets qui leur plaisent à tous également, qui soient assaisonnés pour tous les goûts. L'homme qui ne lit pas pour suivre les fils savamment enchevêtrés d'une intrigue, mais pour penser avec l'écrivain, viendra s'y asseoir, s'il voit dans le titre la promesse de mets substantiels. Près de lui viendront prendre place et le lecteur frivole qui y cherchera des motifs à aventures attrayantes,

FEUILLETON DE L'AVENIR

Bruits étranges; singulière apparition

DÉFINITIONS DU CORPS, DU PÉRISPRIT ET DE L'AME AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Un chimiste de Paris, homme fort habile, nommé Lapierre et logé près du Temple, reçut d'un prêtre, sur la fin du seizième siècle, un peu de sang dans une fiole avec mission de le décomposer. L'opérateur se mit à l'œuvre un samedi et continua sa besogne durant la semaine qui suivit ce jour : il fit successivement passer le liquide contenu dans la fiole par tous les degrés de chaleur dissolvante. Le vendredi suivant, six jours après l'installation de son travail, le chimiste qui couchait dans une chambre située près de son laboratoire fut réveillé, au moment où il allait fermer les yeux, par un horrible bruit semblable au mugissement d'une vache ou au rugissement d'un lion. Quand le bruit eut cessé, le chimiste essaya de se rendormir. Dans cet instant, la lune était dans son plein, et ses rayons éclairaient parfaitement la chambre. Les yeux du chimiste aperçurent distinctement un nuage épais qui glissait comme une ombre entre sa vue et sa fenêtre. Il crut reconnaître la figure d'un homme et poussa un cri de terreur : le nuage s'évanouit...

Il y avait dans les chambres prochaines des personnes dignes de foi; le maître de la maison habitait, en outre, le rez-de-chaussée, et des voisins nombreux occupaient le logis placé de l'autre côté de la rue, en face du laboratoire : tout ce monde déclara positivement avoir entendu la plainte sinistre, qui avait réveillé le chimiste en sursaut. Le lendemain, il fut accablé de questions et de visites; mais malgré son effroi, dont il était pâle encore, cet opérateur ne paraissait pas fort surpris de ce prodige.

— Saignez un homme et conservez le sang, — disait le chimiste aux curieux, — si l'homme meurt, lorsque viendra l'heure de la putréfaction pour son cadavre, le sang, extrait naguère de ses veines, se décomposera de lui-même, et l'Esprit animique, se dégageant du fluide, tendra nécessairement à rejoindre l'âme qui s'est échappée du corps. Voilà ce que le prêtre m'a dit.

Effectivement, le samedi matin, l'opérateur se leva, entra dans son laboratoire, suivi d'une foule qui se tenait superstitieusement à distance du fourneau; il brisa son alambic, et dans le précipité du sang on retrouva la représentation exacte d'une figure humaine : le visage, les yeux, le nez, la bouche, les cheveux et déjà la couleur.

Ce phénomène eut pour témoins oculaires Bourdaloue, secrétaire en chef du duc de Guise, et Flud, de qui l'auteur de ce récit tient cette histoire, la tenait lui-même des habitants de la maison où le miracle s'était accompli.

On comprend que Webster, — ajoute M. André Delrieu (1839), — entraîné par les témoignage d'un désordre inouï, ait perdu toutes mesures dans ses hypothèses.

Il y a trois substances dans le corps de l'homme, — dit hardiment Webster, — en premier lieu, notre corps proprement dit : notre enveloppe matérielle se compose de terre et d'eau; la mort dissout ce mélange. Ensuite, l'homme renferme un Esprit palpable, un souffle éthéré, une vapeur transparente qui se compose d'air et de feu; la mort dissipe ce nuage dans l'atmosphère, ou le laisse planer près du corps. Enfin, la troisième et dernière substance, l'âme immortelle et incorporelle retourne à Dieu, quand les deux premières sont divisées et anéanties. Or, comme parfois, après les instants suprêmes, les trois substances existent simultanément, quoique séparées par la mort, il n'est pas impossible que le hasard les rassemble.

Webster : *De la Sorcellerie* (*On Witchcraft*); traduit de l'allemand, Halle, in-4°, 1719. L'édition anglaise ne se retrouve plus (1839, *Revue de Paris*, André Delrieu).

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

et 'indifférent qui n'a pas de raisons pour demander la carte du festin, parce qu'il s'accommode de tout ce qui peut occuper ses loisirs.

Et pourtant, le titre même de cet ouvrage, par conséquent, l'œuvre dramatique tout entière m'oblige à indiquer la pensée qui me l'a inspiré.

Tout d'abord, j'avoue que LES DUPES DU CŒUR serait un mauvais livre sans les conclusions que j'en tire; je ne l'aurais pas écrit, si je n'avais eu à montrer aux gens de bien qu'ils frappés sans cesse l'adversité, ces mots qui consolent : Espoir et confiance !

J'ai dit des vérités pénibles. Le monde jetant à la face de l'homme de bien, qui doit sa ruine et ses malheurs à sa bienfaisance, cet impitoyable sarcasme, ce haro : Imbécile ! pour aller s'incliner devant le fripon en équipage; les dévouements méconnus et outragés; la confiance trompée; l'amour noble et pur malheureux, aboutissant à une tombe commune; l'ingratitude fêtée, recherchée, heureuse : voilà les données de mon livre.

Sans la suprême espérance que font naître en nous ces apparentes injustices, il y aurait là sans doute de quoi faire repousser partout LES DUPES DU CŒUR.

Et pourtant les personnages du drame existent tous : on les coudoie tous les jours, à Paris, en province, dans tous les pays du monde... civilisé ! Les situations n'ont pas été créées à plaisir : elles ont été prises dans la vie réelle. Le monde qui crie *raca* à l'homme que sa bonté a rendu la dupe de ses obligés et *vivat* à la fortune, quelle qu'en soit la source, n'est pas un monde imaginaire... ce fut sans doute le monde d'autres siècles, mais ce qu'il y a de pénible à dire, c'est que c'est encore le monde d'aujourd'hui.

Eh bien, le monde aurait raison : Si l'homme de bien persécuté, malheureux, restait vertueux et bon sans espoir de récompense, il ne serait qu'un imbécile. La récompense à espérer, c'est ce qui doit le sauver des actions mauvaises, le soustraire aux sollicitations du crime, et je m'efforce de la montrer à celui qui n'a connu que de mauvais jours.

Voilà le but que je me suis proposé, et je croirai ce but atteint, si j'ai pu chasser les doutes cruels qui assiégent l'âme souffrante, meurtrie, en lui montrant l'avenir au delà du tombeau.

Conçu de cette façon, mon livre a quelque chance de plaire à l'honnête homme, et je ne doute pas un moment qu'il ne trouve grâce aux yeux des gens mêmes que je condamne : ils ne seront sans doute pas flattés des vérités que je leur dis, mais ils me remercieront intérieurement du soin que je prends de leur conserver des gens de bien, parce qu'ils pourront continuer à faire des dupes.

Paris, le 23 octobre 1864.

HONORÉ BENOIST.

PATRICE LARROQUE

(ÉTUDE SPIRITE)

IV

On vient d'entendre la théologie préparant, dans les séminaires, ses jeunes lévites à exercer le ministère sacré au milieu d'un siècle qu'ils ne connaissent pas et où ils marchent à tâtons. La voici maintenant essayant de se présenter sous des formes moins sèches et de s'accommoder au goût plus délicat des gens du monde. Avec un peu d'attention il sera facile de reconnaître que c'est toujours la même théologie; car le linge fin et la soie qui l'enveloppent mollement, déguisent mal ses allures propres et ses mouvements anguleux :

« Dans la grande peine du péché, dit Bossuet, celle » qui lui est seule proportionnée, c'est la mort éter- » nelle, et cette peine du péché est enfermée dans le » péché même. Car le péché n'étant autre chose que la » séparation volontaire de l'homme qui se retire de » Dieu, il s'ensuit de là que Dieu se retire aussi de » l'homme et s'en retire pour jamais, l'homme n'ayant » rien par où il puisse s'y rejoindre de lui-même : de » sorte que par ce seul coup que se donne le pécheur, » il demeure éternellement séparé de Dieu, et Dieu forcé » par conséquent à se retirer de lui jusqu'à ce que, par » un retour de sa pure miséricorde, il lui plaise de » revenir à son infidèle créature. Ce qui n'arrivant que » par une pure bonté que Dieu ne doit point au » pécheur, il s'ensuit qu'il ne lui doit autre chose » qu'une éternelle séparation et soustraction de sa » bonté, de sa grâce et de sa présence : mais dès là son » malheur est aussi immense qu'il est éternel (1). »

La plus longue vie humaine, comparée à l'éternité, pouvant justement être appelée un instant, ce raisonnement filandreux, disons le mot, ce sophisme si peu digne d'un écrivain de cet ordre, peut se traduire ainsi :

« Dans un instant d'égarement, au milieu des étour- « dissements de sa vie actuelle, l'homme sort du droit « chemin; donc il n'y pourra jamais rentrer, même « quand, après le réveil, la peine le forcera à recon- « naître son égarement. » Ou mieux encore : « Une « créature faible, ignorante et exposée à toutes les sol- « licitations de la passion, oublie momentanément son « Créateur; donc celui-ci, dont la science est infinie, la « force souveraine et la bienfaisance inépuisable, doit « non-seulement l'abandonner pour toujours, mais lui « infliger d'éternels supplices. » On a remarqué que Bossuet mêlait à cette théorie impitoyable les mots de miséricorde et de bonté, et cela pour déclarer ensuite impuissantes la miséricorde et la bonté de l'Être tout-puissant. Il arrive à ces étranges raisonnements : Dieu est infini; donc l'offense qui lui est faite doit être punie d'un supplice éternel. L'homme est grand; donc il faut des peines infinies pour punir le mauvais usage qu'il fait de la liberté. Il y a des volontés qui braveraient des supplices temporaires, et alors Dieu serait vaincu; il se doit donc de punir éternellement. Mais qui donc a jamais prétendu que l'homme arriverait à sa fin, au bonheur, tant que sa volonté rebelle refuserait de se soumettre à l'ordre? La peine ne continue-t-elle pas de durer tant que dure l'égarement de la volonté humaine? Comment donc ose-t-on dire que Dieu serait vaincu parce que les supplices auraient une fin? Mais encore une fois ces supplices ne finissent qu'après que la volonté humaine a expié ses fautes, qu'après qu'elle a cessé de braver Dieu, pour me servir un instant de la langue des théologiens; car il faut remarquer ces expressions qui reviennent constamment dans leurs discours, *offense faite à Dieu, braver Dieu, Dieu vaincu par l'homme, haine ou mépris de Dieu, Dieu se doit à lui-même de punir, volonté ennemie de Dieu.* Ces expressions mêmes, et d'autres semblables, disent assez qu'ils se représentent Dieu comme blessé directement et personnellement par le pécheur, comme irrité contre lui, et comme vengeant par les supplices qu'il lui inflige les offenses qu'il en a reçues. Ils ne voient pas que les fautes de l'homme ne peuvent pas plus troubler l'inaltérable sérénité de la cause souveraine que nos bonnes actions ne peuvent ajouter à sa félicité inconnue. Lorsque la créature intelligente et libre s'éloigne de l'ordre qu'elle conçoit comme obligatoire pour elle, alors elle se livre elle-même à la peine qui naît du désordre, elle se condamne aux souffrances de l'expiation que la justice de Dieu inflige tôt ou tard au mal moral aussi nécessairement qu'elle attache le bonheur à l'observation de l'ordre, à la pratique du bien. Mais quel peut être le but de l'expiation, j'entends un but digne de l'Être infiniment sage et bon? Ce ne peut pas être de faire souffrir sa créature uniquement pour la faire souffrir; cette souffrance n'est évidemment qu'un moyen, et non sa propre fin à elle-même. Dès lors, l'expiation ne peut plus avoir d'autre but raisonnable que de ramener à l'ordre l'être intelligent qui s'en est écarté librement. Considérée de ce point de vue, la peine que, de nos jours d'irréflexion ou d'affaissement moral, nous sommes tentés de maudire, s'ennoblit à nos yeux quand elle est subie avec résignation; elle nous apparaît alors comme un moyen d'épuration et de réhabilitation, comme un instrument tout à la fois de justice, de sainteté et de bonté; elle ne sert, dans la main de Dieu, qu'à nous amener, par des voies qu'il tient à nous d'abréger, vers ce vrai bonheur qui est notre fin, et dont nous ne jouirons que lorsque nous l'aurons mérité. Il suit de là que des peines qui n'auraient pas de terme seraient un horrible non sens. C'est ici surtout, dans l'idée qu'elle se fait du but de l'expiation, que s'égare la théologie chrétienne. Elle oublie toujours que Dieu y est parfaitement désintéressé, qu'il punit le péché pour le bien du pécheur, qu'il se propose, par le châtiment, de purifier l'âme humaine de ses souillures et de la rendre digne du bonheur qui lui est destiné, et qu'ainsi, lors même qu'il châtie justement, il ne cesse pas d'être le Dieu infiniment bon.

(1) Élévations à Dieu sur tous les mystères, 6me semaine, 16me élévation, tome X, Paris, 1745.

Si donc vous êtes croyants, vous ne sauriez rien faire de mieux que d'imiter ces théologiens tout d'une pièce, qui, restant fidèles à leur principe, n'éprouvent aucune répugnance à regarder les éternelles tortures infligées par un Dieu bon à un nombre infini de ses créatures, comme un assaisonnement des plaisirs de quelques béats. C'est ce qu'enseigne saint Thomas d'Aquin, transportant ainsi dans la félicité céleste un sentiment des plus terrestres. Qui ne reconnaît là, en effet, ce sybarisme de quelques privilégiés de la fortune, qui savourent leur bien-être personnel d'autant plus voluptueusement qu'il contraste davantage avec les souffrances des autres hommes, et qui, trouvant dans ce contraste même une sorte de condiment pour leurs propres jouissances, se gardent de travailler à atténuer le mal général et font, au contraire, tout pour le perpétuer? L'enseignement du docteur angélique sur ce point est atroce, mais encore un coup il est logique. Un autre théologien, développant cet enseignement, ajoute que les bienheureux jouiront des supplices de leurs parents mêmes. Ainsi celui qui est admis en paradis voit parfaitement les indicibles et éternels tourments qu'endure ailleurs son père ou sa fille, ou son frère, ou son épouse, et non-seulement il n'y compatit point, mais il en jouit. Et Dieu veut qu'il en soit ainsi pour que ses élus trouvent leur félicité plus exquise. Quand on lit d'aussi horribles impiétés, on est tenté de se dire que, si l'enfer pouvait exister, ce serait pour ceux qui les ont écrites ou enseignées. Les insensés! ils ont plus besoin de pardon que ceux qu'ils damnent si lentement. Je ferai remarquer un point qui ne le cède peut-être à aucun autre en fait de déraison. Pour devenir ennemi irréconciliable de Dieu et mériter la damnation éternelle, il suffit d'un seul péché mortel dans la plus longue vie, fût-elle remplie d'ailleurs des actes de vertu les plus excellents. Tous les mérites sont anéantis par une chute d'un instant. Il était difficile, assurément, d'insulter plus hautement à la justice divine. « On s'étonnera, dit Jean Rey- » naud dans son chapitre de *Terre et Ciel,* consacré à » l'enfer, que l'Esprit de système ait pu séduire les cœurs » au point de les laisser consentir à attribuer à la justice » de Dieu une pénalité si monstrueuse. Le Code qui » formulait si impitoyablement la peine de mort, comme » utile à l'exemple, contre les moindres délits de fraude » et de braconnage, pâlira, si je puis ainsi dire, devant » le code ecclésiastique, soumettant les âmes aux flam- » mes éternelles pour une pensée, pour un oubli, pour » un seul faux pas. Modèle affreux des geôles, des cham- » bres de tortures, des roues et des bûchers de ce siècle » de fer, pêle-mêle sauvage de victimes diverses, règne » idéal des bourreaux, vous impressionnez assurément, » aujourd'hui encore, les imaginations bien conduites, » mais pour y exciter l'horreur et non pas l'épouvante, » et soulever les âmes contre de détestables menson- » ges. » Est-il besoin d'ajouter que le Spiritisme, c'est-à-dire actuellement la plus haute révélation du ciel, est venu confirmer, par ses enseignements, la logique déjà

écrasante de Patrice Larroque et des auteurs qui pensent comme lui; aussi, tout en faisant nos réserves expresses pour les opinions citées au début de ces articles, nous saluons en cet écrivain un courageux défenseur de la justice et de la vérité.

ANDRÉ PEZZANI.

ESSAI D'UN ESPRIT

SUR LE

SYSTÈME DES MONDES

S'il est une question qui soit et qui doive être controversée, c'est incontestablement celle-ci, car plus que tout autre elle rentre dans le domaine des hypothèses et des probabilités. Je ne puis, quant à moi, donner à l'appui de mon opinion sur ce sujet que des preuves secondaires et toutes de bonne foi, en les étayant autant que possible sur le raisonnement, l'expérience et la logique. En cette grave matière, je ne puis pas affirmer être entièrement dans la vérité, parce qu'il existe des mondes qui échappent à mon observation; cependant, ma théorie, comme vous pourrez en juger, est basée sur l'analogie des grandes lois naturelles qui régissent les astres planétaires dans tous les espaces soumis à l'influx vital de la grande cause universelle : Dieu!

Dans ce chapitre, je ne m'écarterai pas de votre tourbillon, parce que je n'appartiens point encore à l'ordre des Esprits qui peuvent se mouvoir en dehors de ce milieu restreint. Il est même des planètes de ce tourbillon où, tout Esprit que je suis, je n'ai pu encore pénétrer. D'autre part, il n'entre point dans mon intention de vous tracer ici la théorie complète des mondes qui obéissent aux lois attractives de votre soleil, quelque intéressante qu'elle soit; je dois rester dans les limites de vos connaissances acquises en cette matière. Je n'entreprendrai aucune explication technique sur les lois astronomiques, et je ne vous entretiendrai ni de parallaxes, ni de librations, ni de rayons vecteurs. Nous considérerons les révolutions sidérales comme parfaitement démontrées, et nous en tiendrons compte comme d'autant de théorèmes. Je ne vous indiquerai pas davantage le nombre et la position des divers globes célestes de votre système solaire : je recule devant l'aridité et la sécheresse d'un pareil travail. Je me bornerai à constater qu'en dehors des planètes connues de vous, il en existe un assez grand nombre qui échappent à l'observation de vos instruments imparfaits. Je laisse à un Esprit plus compétent que moi le soin d'élucider ces questions, et je ne doute pas que le traité de l'*Uranographie*, entrepris en ce moment par la grande âme de Galilée, ne les résolve toutes à la satisfaction générale. Mon but est simplement de vous donner en quelques lignes un aperçu sommaire de la hiérarchie morale qui existe, selon moi, entre les principales planètes dont vos astronomes ont été à même de constater la présence et les révolutions autour du soleil.

Beaucoup de personnes, d'entre celles que la lumière spirite n'a point encore éclairées, admettent que les divers mondes épars dans l'espace sont et doivent être habités. Cette opinion s'appuie sur cette considération pleine de justesse : c'est que l'univers semble soumis à une série de lois immuables, dont la conformité ne semble laisser aucun doute; ainsi, pour ne parler que de votre tourbillon, tous les astres planétaires obéissent à une force générale qui émane du centre: le soleil; et à une force spéciale et particulière qui réside en chacun d'eux. Une observation séculaire a permis d'établir et de constater, sinon ces lois elles-mêmes, du moins les résultats de ces lois. Or, en voyant la terre évoluer dans l'espace en obéissant à ces mêmes lois, on en a déduit, par analogie, que les autres mondes devaient être habités. Quant à vous tous, mes amis, que les révélations d'outre-tombe ont affermi dans cette croyance, répétez avec moi cette parole du prophète : Gloire à Dieu! qui a créé l'univers, non pas en vain, mais pour être habité!

L'ordre moral est-il en raison de l'ordre des planètes dans leur rapprochement ou leur éloignement du soleil? Tient-il au plus ou moins de grosseur des planètes? Est-il consécutif de plus ou moins de densité de leur atmosphère, c'est-à-dire est-il corrélatif de leur plus ou moins de clarté? Les satellites des planètes doivent-ils être considérés comme une raison de l'élévation de celles-ci? Ces satellites sont-ils eux-mêmes munis d'une population spéciale ou identique à celle de leur planète conductrice? Toutes ces choses ont leur raison d'être et il faut forcément tenir compte de ces différents états, car ce n'est point par hasard que les Esprits avancés habitent telle planète plutôt que telle autre.

Nul ne peut méconnaître qu'il existe une immense harmonie dans l'univers, et que toutes les lois générales sont soumises à cette condition vitale. C'est donc en considération de cette divine mélopée, inaccessible à vos sens, mais accessible à votre intelligence, que je vais dicter ici ce que je crois être la vérité.

En général, l'âge de la première enfance doit être considéré comme celui de l'innocence relative; l'âge de raison ou de l'éducation vient ensuite, pendant lequel la lutte des bons et des mauvais instincts a lieu chez chaque individu; puis vient l'âge viril, où le caractère de l'homme se dessine largement dans le sens du bien ou du mal relatif, suivant qu'il est resté vainqueur ou qu'il a été terrassé par les appétits de la matière : c'est l'époque de la vie réelle et de la lutte des passions dans le champ de la conscience, et c'est en même temps l'heure émancipatrice où chaque individualité se soustrait à la direction ostensible et à la domination des individualités qui l'ont procréée; c'est la minute de la majorité légale, où chacun affirme sa personnalité par les volitions d'une volonté indépendante. Eh bien, c'est là où commence la partie militante de la vie individuelle; c'est là où commence la responsabilité qui fait les êtres méritants ou coupables.

Cette partie de l'existence est, par conséquent, la plus longue, car elle se continue jusqu'à cette fin temporaire que, dans vos planètes pénitentiaires, vous appelez la mort. Il se passe alors fréquemment un spectacle étrange, bien fait pour éveiller l'attention et l'investigation du penseur : c'est de voir un vieillard impotent, affaibli, maladif, usé corporellement, dominer et gouverner par la seule force de la volonté, cette faculté superbe de l'âme immortelle, des êtres en pleine vigueur et en pleine virilité. Quand on pense qu'un tel phénomène resplendit incessamment aux yeux de ces savants qui ne croient qu'au matérialisme, on se demande où se trouve la raison et l'intelligence de ceux-ci!

Dans votre vie terrestre, pâle reflet de l'existence Jovienne, deux voies sont ouvertes à vos individualités : la voie du bien, la voie du mal. Suivant que vous suivez l'une ou l'autre, vous aspirez à Jupiter ou vous inclinez vers Mars : celle-ci, planète inférieure ou infernale; celle-là, planète supérieure ou paradisienne, relativement à votre orbe d'épuration; en un mot, le paradis et l'enfer des religions que vous pratiquez! Entre ces deux voies opposées se déroule une large place intermédiaire qui ne conduit ni au bien ni au mal : c'est la place du *statu quo* où grouille et coasse la masse des égoïstes et des indifférents. Ceux-là sont condamnés pour des siècles à la région sublunaire, où ils se réincarnent consécutivement comme les comparses du grand drame humain. Le progrès terrestrement accompli leur suffit et leur suffira jusqu'au moment où ils sentiront enfin vibrer en leur âme l'ardent désir de s'élancer vers Dieu. En l'état, seules les âmes d'élite tendent et aspirent vers les sphères supérieures, pendant que les âmes viles et corrompues vont se replonger dans les cloaques des lieux inférieurs.

Votre système solaire est d'une perfection digne en tous points du Créateur, quoiqu'il ne soit point la plus haute expression de celui-ci dans les œuvres de ce genre: il existe, en effet, des tourbillons supérieurs au vôtre, comme il en existe de parallèles et d'inférieurs. Quoiqu'il en soit, il est le résultat d'une combinaison et d'une administration admirables. Cependant, ce serait vous faire une étrange illusion que de considérer votre planète comme une des plus élevées et des plus perfectionnées du système : il faut en rabattre et de beaucoup; car, non-seulement, elle est la dernière dans l'ordre des planète à satellites, mais elle a le triste privilége de former la tête de colonne de la triade des planètes pénitenciaires; elle est à Mars ce que la prison est à la réclusion, et à un troisième astre innommé, ce que la détention est à la déportation ou aux travaux forcés. C'est vous dire que Mars n'est pas le dernier cercle des enfers de votre tourbillon; mais celui-ci étant encore dépourvu d'atmosphère, ne peut réfracter la lumière solaire. Il se trouve, par conséquent, dans l'impossibilité de vous indiquer sa place dans l'éther. On peut l'appeler le bagne flottant de votre tourbillon; il se meut entre l'orbite de Pallas et celui de Jupiter et son évolution planétaire est à peu de chose près la même que celle de cet astre élevé.

Toutefois, de ce que la terre est un lieu de déportation pour les Esprits qui y sont incarnés, il ne faudrait point en déduire que cette planète, non plus que celles qui lui sont inférieures, soient à jamais destinées à rester des lieux d'infamie. Non, certes! le progrès est l'énergique remède que Dieu applique depuis le commencement des temps de votre système, au perfectionnement des différents centres destinés à l'incarnation des Esprits que sa faculté créatrice y engendre de toute éternité. Et avant les cataclysmes qui ont bouleversé votre terre, elle occupait jadis le rang que Mars occupe aujourd'hui. L'observation et la réflexion qui doivent vous guider dans vos appréciations sur ce grave sujet, vous montre la terre actuelle autrement habitable qu'elle ne l'était dans sa période préambulaire qui se noie aujourd'hui pour vous dans la nuit des temps. En progressant et en se perfectionnant elle-même d'incarnation en incarnation, l'humanité a également fait progresser le milieu planétaire où elle se meut. C'est ainsi que les hommes ont défriché et fertilisé de vastes steppes et d'impénétrables forêts où séjournaient de féroces animaux, de sinistres reptiles et de repoussants insectes; c'est ainsi qu'ils ont assaini en les rendant productifs ces vastes espaces, d'où les eaux stagnantes et corrompues déversaient continuellement dans l'atmosphère, soit qu'elles fussent agitées par l'orage, soit qu'elles fussent échauffées par les ardeurs d'un soleil caniculaire, des miasmes putrides et pestilentiels. En supprimant la source de ces maux, les hommes ont terrassé ces maux physiques eux-mêmes; mais tous les fléaux terrestres sont loin d'être vaincus! mais le mal moral subsiste encore vigoureusement dans le cœur humain, car on peut affirmer que l'âme humaine n'a point encore défriché et fertilisé tous les terrains incultes de sa conscience et de son intelligence. Cette œuvre s'accomplira désormais car les nouvelles générations arrivent armées pour cette entreprise gigantesque. Ainsi que je crois l'avoir démontré, la terre aspire matériellement à entrer dans l'ère pacifique de la fraternité après laquelle elle sera admise dans la confédération des planètes paradisiennes. Que voyons-nous, en effet? Partout aujourd'hui, les populations sauvages ou barbares, arriérées ou stationnaires tendent à fusionner avec les nations civilisées et à se mettre au pas des progrès accomplis : en un mot la barbarie s'efface dans la civilisation. Quant aux races excentriques qui se refusent à tous pas en avant, et chez lesquelles l'intelligence n'a pour se mouvoir que des cerveaux restreints et incomplets; elles sont et seront successivement repoussées vers les zônes torrides et glaciales, où le climat dévorant les décimera autant

que leurs propres imperfections jusqu'à ce qu'elles disparaissent définitivement de votre orbe. On peut prévoir dès à présent l'avénement de la terre à ses destinées nouvelles, car bientôt elle atteindra ce suprême résultat d'abolir la peine de mort, d'anéantir l'esclavage humain aux dernières convulsions duquel vous assistez actuellement, et de voir s'éteindre les dernières races anthropophages. Et comme tous les progrès parallèles sont solidaires et s'enchaînent, la traite des noirs et la traite des blanches cesseront, pour ainsi dire, simultanément.

Je ne saurais trop vous le répéter, amis, afin de vous encourager à votre propre perfectionnement : le progrès chez vous a déjà eu d'immenses résultats. En effet, que d'espèces disparues, comme les hydres et les mastodontes! que de maladies supprimées comme la lèpre et l'éléphantiasis! oui, certes! le progrès est constant; et sans remonter au déluge, si vous vous reportez seulement à l'époque où la France s'est constituée, vous apercevez les contrées civilisées et fertilisées qu'elle occupe aujourd'hui couvertes, en ce temps-là, de forêts inextricables, de marais malsains et improductifs, où des bandes d'animaux féroces et de hideux reptiles régnaient despotiquement. Où sont maintenant ces troupeaux de loups gigantesques? où sont ces monstrueux serpents plus redoutables encore? A peine quelques rares et chétifs rejetons ont-ils échappé aux poursuites séculaires et vivent-ils cachés dans les hauteurs inaccessibles, fuyant avec terreur la redoutable présence de l'homme. Donc, je le redis encore : le progrès accompli est manifeste. Pardon de cette digression; et rentrons dans ce qui est purement relatif à votre tourbillon.

Jusqu'au dix-neuvième siècle, les astronomes n'avaient découvert dans la géographie céleste que les sept planètes dont les noms suivent : Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne et Uranus. Encore cette dernière appartient presque au siècle actuel. Ce nombre était insuffisant, il laissait certains vides dans l'harmonie des mondes et il nous eût été très-difficile de dresser d'une manière rationnelle la cosmographie spirite et les rapports incessants des planètes entre elles. C'est pourquoi, depuis le commencement de ce siècle, une notable quantité d'autres planètes ont été signalées dans le firmament, notamment : Flore, Melpomène, Victoria, Vesta, Euterpe, Massalia, Iris, Métis, Phocéa, Hébé, Fortuna, Parthénope, Thétis, Astrée, Irène, Egérie, Proserpine, Lutetia, Thalie, Eunomia, Junon, Cérès, Pallas, Calliope, Psyché, Thémis, Hygie, Amphitrite, Daphné et plusieurs autres que je ne crois pas utile de nommer. On a également découvert une autre planète appelée Neptune qui d'après les calculs de certains astronomes ne ferait son évolution autour du soleil qu'en cent soixante-six ans. Je crois que la science n'est pas dans le vrai par rapport à cet astre et que son rôle n'est pas précisément celui qu'on lui attribue; aussi ne porterons-nous pas notre étude vers cette sphère lointaine. Constatons en passant combien la découverte des planètes dites télescopiques, toute récente, pour ainsi dire, a été providentielle : sans cela il nous eût été impossible de vous décrire l'organisation morale de votre tourbillon. Pour que nos révélations soient acceptées, il faut que nous tâchions de les faire cadrer avec l'état de la science parmi vous, bien qu'elle soit loin de la perfection vers laquelle elle tend tous les jours. Vous devez donc comprendre que, sans les nouvelles découvertes astronomiques, il nous eût été difficile de vous parler de leurs relations avec les autres planètes et de la place qu'elles occupent sur l'échelle spirituelle. Vous savez tous, aujourd'hui, qu'elles se meuvent entre les orbites de Mars et de Jupiter. Comme il est facile de vous en rendre compte, je ne m'éloigne pas du système de *Laplace* sur la mécanique céleste et j'adopte les théories d'*Arago*; c'est pourquoi je ne vous signalerai que pour mémoire les autres orbes qui se meuvent autour du soleil. A quoi bon donner des noms à des astres inconnus et encore dans la pénombre de l'étendue pour vous, quand leurs fonctions sont analogues à celle des planètes connues? Nous nous en tiendrons donc à celles-ci. Cependant ne déduisez point de l'ordre cosmographique des planètes leur position morale vis-à-vis les unes des autres.

Pour établir leur situation normale : il faut, d'abord, se rappeler l'éternelle justice de Dieu et sa bonté incommensurable; il ne frappe et ne punit que ceux qui ont failli. D'un autre côté, il ne faut point oublier que les Esprits ont été créés simples et ignorants, afin qu'ils eussent le mérite de conquérir leurs grades dans la hiérarchie céleste à la pointe du travail. Ceci étant admis, il a bien fallu que ceux-ci fussent à même de s'instruire et de se compléter en passant par les divers degrés de l'instruction et de l'éducation spirituelles, sous peine de rester éternellement simples et ignorants. Ce n'est donc qu'après avoir conquis la science élémentaire, c'est-à-dire, atteint l'âge viril, qu'ils ont pu connaître le bien et le mal et conséquemment devenir comptables de leurs actes devant l'Éternel. Il est donc absolument nécessaire de bien préciser cette condition des commencements de l'Esprit, parce qu'il a fallu pour l'élève de celui-ci, certaines régions paisibles et heureuses où le mal devait être inconnu. Or, pour une pareille mission, on peut assurer carrément que la terre était impossible, et il n'est pas un spirite, et il n'est pas un théo-philosophe qui ne soit convaincu de la justesse de cette assertion. Il s'agit donc de déterminer par le raisonnement et la logique quels sont les mondes de votre système qui paraissent les plus propres à cette destination première.

A suivre : ÉRASTE.

UNE SÉANCE SOI-DISANT SPIRITE

AU CAFÉ DE VERSAILLES

Le Spiritisme! voilà un mot qui fait son chemin... le jongleur, le charlatan, le prestidigitateur l'étalent sur une affiche, et le public que notre doctrine a trouvé sympathique, s'en va demander des convictions au jongleur, au charlatan, au prestidigitateur.

Puis la presse, grande et petite, s'indigne : elle fait retomber sur le Spiritisme ce qui se fait en son nom. Est-ce loyal?

C'est ainsi, par exemple, qu'on l'accuse des méfaits d'un chevalier d'industrie, médium ou non, peu importe, qui entretenait des relations tout autres que spirituelles avec la femme de son voisin et la bourse de celui-ci. Pourquoi n'accuse-t-on pas le catholicisme des méfaits du fripon qui endosse l'habit ecclésiastique pour faire des dupes et des crimes contre la morale et la pudeur dont quelques ecclésiastiques ont été justement punis? Nul n'en a jamais eu la pensée.

Aussi lis-je avec étonnement dans les *crimes* et *délits* de la Presse :

« Le Spiritisme avait sa place marquée, un jour ou l'autre, en police correctionnelle... »

O logique!... Imaginez un fripon, qui prenne le nom de... qui vous vous voudrez, de la Presse, et aille toucher les fonds à recouvrer, ou bien fasse des dupes... Voilà la Presse compromise! voilà que chacun pourra dire de la Presse :

« Elle avait sa place marquée, un jour ou l'autre, en police correctionnelle. »

Où donc MM. du journalisme trouvent-ils dans notre doctrine un précepte condamnable? c'est la morale de l'évangile avec les réformes commandées par le progrès. Peut-on nous rendre responsables des erreurs commises en notre nom par la contrefaçon?

Les moyens employés par les spirites pour convaincre les populations, les faits matériels qu'ils appellent à leur aide, fournissent peut-être des armes contre eux : les moyens, les faits, le nom sont exploités par les habiles, et assurément par les ennemis de la doctrine.

Si le Spiritisme voulait abandonner les faits admis par lui pour faire de bonne et saine philosophie, il y gagnerait de ne pouvoir être compromis par le calcul intéressé du charlatanisme et les menées ténébreuses d'ennemis à qui tous les moyens sont bons pour jeter sur lui la défaveur et le ridicule. Mais le spirite convaincu, sûr de lui-même, a le tort de n'apercevoir pas les piéges tendus à sa bonne foi, et où je crains bien de le voir tomber un jour, s'il n'y prend garde.

Le précepte le vivifie; le fait matériel le tue (1).

Le programme de la séance donnée au café de Versailles affichait ces deux mots : *Spiritisme*, *Magnétisme*, et chacun s'attendait à des expériences intéressantes. M de Magnus n'a fait que des tours de cartes. Ces tours ont été fort habilement exécutés, sans doute; la séance n'a pas été dépourvue d'attraits, pourtant je me permettrai de dire à M. de Magnus : Si je vous vendais une caisse devant contenir de la farine, mais ne contenant que du son, je vous aurais trompé, n'est-ce pas? Pourquoi donc alors ces mots écrits sur vos affiches : *Spiritisme*, *Magnétisme*? De si bonne qualité que soit le son que vous m'avez livré, il ne vaut pas la farine que vous m'aviez promise.

Ainsi que MM. Girrood, Robin, de Caston, vous mettez une étiquette fausse à vos marchandises, ce qui vous rend coupable de tromperie sur la qualité de ces marchandises.

Le café de Versailles, fréquenté par une société d'élite, fera la part de chacun. La doctrine professée par le Spiritisme y est connue : on a pu y apprécier les petits moyens employés par le charlatanisme pour le rendre ridicule, tout en s'en servant comme d'une enseigne.

Donc, M. de Magnus, faites des tours de cartes, vous pouvez avouer votre adresse, l'agilité de vos doigts; mais laissez de côté le Spiritisme et le magnétisme : ce sont deux vastes domaines que vous pourrez *exploiter*, mais que vous n'appauvrirez point.

Il est vrai que, comme consolation, vous pourrez vous dire : Dans tous les cas, je ne les enrichirai pas davantage.

HONORÉ BENOIST.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

Dimanche, 29 janvier 1865.

Exhortation à la tolérance.

MEDIUM : M. ALFRED DIDIER.

La tolérance est une des bases du Spiritisme; seulement il s'agit de la pratiquer. Les exhortations des Esprits ne manquent pas sur ce sujet; ils n'ont qu'un but : la religion de l'âme, c'est-à-dire les instructions nécessaires à celle-ci pour surmonter ses peines, ses faiblesses, ses privations.

L'âme qui, sur terre, possède un petit grain d'idéalité, non pas de cette idéalité vague et mesquine, de cet isolement égoïste qui consiste à s'éloigner des autres parce que les autres ne viennent pas à vous, mais de cette vraie, de cette franche idéalité qui part du cœur, alors, dis-je, cette âme vit dans une continuelle privation de bien, de beau et de vrai, créant tour à tour en elle ce qu'elle cherche vainement de saisir autour d'elle. Les religions ne sont pas des sœurs ennemies, elles sont filles du ciel, la beauté de leur origine idéale est sur leur front, et les humanités désolées se sont jetées dans leurs bras en leur demandant la paix avec le ciel, la paix avec le doute, la paix avec l'enfer.

Humaines comme les humanités, les religions ont pleuré; le Christ les a réunies en une seule : la charité. Depuis, les aspirations des âmes ont été satisfaites; en donnant aux hommes, la charité sait qu'elle donne à Dieu. Tout est là, le doute n'est plus permis, les différences de croyances ne sont que des lenteurs précédant la religion universelle; ce sont les préparations de chaque race à cet accomplissement gigantesque; plus haute que la tour de Babel, le sommet touchera au ciel et la base à la terre; aux hommes de bonne volonté à la faire germer et grandir.

Celui qui fut : LAMENNAIS.

(1) Que nous importe! d'ailleurs, le fait matériel ne tue pas; et une doctrine qui prend sa source dans des faits authentiques, avérés, prouvés neuf fois sur dix, n'a rien à craindre d'un dixième fait faux ou controuvé. Il est aussi impossible au Spiritisme d'abandonner les faits sur lesquels il s'appuie, qu'au magnétisme de s'abstenir des passes magnétiques et des magnétiseurs. Du reste, l'imitation d'une chose n'a lieu et ne peut avoir lieu qu'autant que cette chose existe. Conséquemment, il est clair que si les phénomènes spirites n'existaient pas, nul ne tenterait de les imiter. N'oublions pas enfin, cher collaborateur, que le Spiritisme se compose : 1° des phénomènes produits par l'intervention extra-terrestre de nos amis qui ne sont plus, de nos protecteurs, de nos anges gardiens, et aussi de certains Esprits spéciaux et secondaires chargés de la partie effective et matérielle des manifestations d'outre-tombe; 2° des lois morales et naturelles qui découlent de cette intervention du monde invisible dans le monde visible.

L'*Avenir*, étant le *Moniteur du Spiritisme*, ne peut ni ne doit conseiller l'abandon des *faits irrécusables* qui constituent la doctrine si bien développée, si bien enseignée par Allan Kardec; voilà ce qu'il ne faut pas oublier.

A. D'A.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

2e Année. — N° 36. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES). Le 9 Mars 1865.

DÉPOT LÉGAL Seine n° 1865

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8
Amérique, Brésil. . .	15	8
Australie, etc.	16	9

On s'abonne au bureau du journal
6, RUE DE L'ABBAYE-MONTMARTRE
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

Vente au numéro, à Paris chez { LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35. } **A Marseille** { Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Sommaire du n° 36 de l'Avenir.

Essai sur le système des mondes, par Eraste. — La préface de Jules César, par André Pezzani. — Le pape Pie IX, médium guérisseur, par Alis d'Ambel. — Magnétisme et tables tournantes, par Alphonse Karr. — Une voyante, par J. Mitchell. — FEUILLETON. — Présages : Mort de César. — Apparition.

Paris, le 9 Mars 1865

ESSAI D'UN ESPRIT
SUR LE
SYSTÈME DES MONDES

II

Il n'est pas sans utilité d'examiner quelle peut être la durée de la vie de l'Esprit incarné dans telle planète ou telle autre et de constater les faits qu'on peut en déduire. En général, dans les mondes primitifs, comme dans les orbes supérieurs où la masse des fléaux moraux et physiques qui sont attachés aux flancs des grands pénitenciers du Tout-puissant n'existe pas, la moyenne de la vie est séculaire. Néanmoins les annuités sont loin d'avoir une durée égale tout en restant soumises à la même loi générale. Je m'explique : l'année se compose, dans tous les astres planétaires d'un tourbillon, du temps employé à leur révolution autour du soleil; il en résulte que Mercure décrit son cercle annuel en quatre-vingt-huit jours pendant qu'il faut 83 ans à Uranus pour faire son évolution. Conséquemment, un siècle mercurien n'équivaut qu'à 24 années terriennes, tandis que huit mille trois cents ans de votre globe équivalent à peine à un siècle d'Uranus. C'est donc entre ces deux planètes que s'agitent les deux extrêmes de votre hiérarchie spirituelle : ici, les Esprits les plus avancés de votre tourbillon; là, ceux qui essayent leurs ailes en s'ébattant pour la première fois.

Comment désigner d'une manière certaine et propre à satisfaire la raison humaine les planètes spécialement destinées aux premières étapes d'un Esprit, quand le principe animique de celui-ci s'est successivement assez perfectionné dans les existences inférieures pour passer des rangs de l'animalité dans ceux de l'humanité? Il ne saurait me convenir de vous dire simplement : ce sont celles-ci ou celles-là ! Je tiens essentiellement à n'avancer que des théories que je sois à même d'appuyer par des raisons accessibles à l'intelligence de chacun. Selon toutes les données de la science terrestre, selon les communications médianimiques, il est généralement admis que Jupiter est supérieur à la terre. Eh bien ! ces raisons ne me suffisent pas, et il m'en faut d'autres plus caractéristiques. Selon moi, quand on avance un fait ou un théorème, on le doit démontrer logiquement et mathématiquement, et, dans le cas qui nous occupe, on doit en trouver les causes dans les lois générales aussi immuables que le Créateur lui-même. Il ne suffit pas de s'écrier : croyez-moi, car je suis Esprit ! Non : nous devons et nous voulons convaincre ceux qui nous lisent ou nous écoutent par des explications sérieuses. Autrement, il serait par trop facile d'en imposer à l'humanité ! Telle n'est pas, croyez-le bien, la mission des Esprits chargés de vous initier au Spiritisme pratique et progressif; telle n'est pas surtout la mienne ! En général, les Esprits qui se donnent comme infaillibles et inaccessibles à l'erreur; ceux qui s'imposent et imposent leurs théories comme articles de foi sont ou des Esprits médiocres qui veulent à tout prix jouer un rôle dans l'enseignement du Spiritisme, ou de méchants Esprits qui veulent mettre des entraves au progrès humain. Je le répète : il ne suffit pas de dire aux hommes : Cela est ! mais il faut le leur démontrer avec preuves à l'appui. Cependant, comme il m'est impossible de vous fournir un télescope assez puissant pour vous faire toucher, *de visu*, la vérité de mes assertions sur le système des mondes de votre tourbillon, nous procéderons comme les algébristes et les analogistes en passant du connu à l'inconnu.

Je prendrai pour point d'appui de ma démonstration la loi d'harmonie générale, qui se déroule avec une précision mathématique dans votre milieu comme dans les autres milieux planétaires. Or, pour reconnaître la loi spéciale à la vie et à la progression de chaque Esprit, il suffit d'envisager celle qui préside à la vie fragmentaire ou humaine. Le cercle ou la route que parcourt l'entité comme homme, elle le décrit également comme Esprit. Conséquemment, l'Esprit, comme l'homme, passe par l'enfance, l'adolescence, la jeunesse et la maturité, avant d'arriver à l'heure prévue de sa nouvelle transformation. Du reste, tout dans la nature obéit à cet ordre de progression et de croissance : depuis le caillou où le diamant qui se forme par juxtaposition sous l'influence de certaines températures et de certains gaz ambiants; jusqu'au chêne éclos d'un gland, jusqu'à l'homme sorti d'une goutte d'eau : l'un fécondé dans le sein de sa mère, l'autre dans les flancs de la terre; enfin, depuis la terre elle-même, jusqu'au plus mince éphémère qui vit une heure ou une minute dans votre région planétaire : en un mot, tout ce qui vit dans l'ordre matériel comme dans l'ordre spirituel, sauf Dieu qui est immuable.

FEUILLETON DE L'AVENIR

Présages : Mort de César.

Il est bien plus facile de prévoir sa destinée que de l'éviter. Celle de César fut, dit-on, annoncée par les présages et les prodiges les plus étonnants. A la vérité, dans un événement de cette importance, les *feux célestes*, les *bruits nocturnes*, qu'on entendit en plusieurs endroits, les *oiseaux solitaires* qui vinrent en plein jour se poser sur la place de Rome, ne sont pas des signes assez frappants pour être remarqués. Mais au rapport du philosophe Strabon, on vit en l'air *des hommes de feu marcher les uns contre les autres*; le valet d'un soldat fit *jaillir de sa main une flamme très-vive*; on crut que sa main en serait brûlée; mais quand il eut cessé, on n'y aperçut aucune trace de feu.

Dans un sacrifice que César offrait, on ne trouva point de cœur à la victime, et c'était le prodige le plus effrayant; car il est contre la nature que ce viscère manque à un animal.

Plusieurs personnes racontent encore aujourd'hui qu'un devin, nommé Spurina, selon Suétone, avertit César qu'il était menacé d'un très-grand danger, pour le jour des ides de Mars; et que ce jour-là, César, en allant au sénat, ayant rencontré le devin, le salua et lui dit, en se moquant de sa prédiction :

— Eh bien ! voilà les ides de Mars venues !

— Oui, lui répondit tout bas le devin; mais elles ne sont pas passées.

Après souper, il rentra chez lui, et, pendant qu'il était couché avec sa femme, comme à son ordinaire, les portes et les fenêtres s'ouvrirent tout à coup d'elles-mêmes. Réveillé en sursaut, et troublé par la clarté de la lune qui donnait dans sa chambre, il entendit sa femme Calpurnia qui dormait d'un sommeil profond, pousser des gémissements confus et prononcer des mots inarticulés qu'il ne put distinguer; mais il lui sembla qu'elle pleurait, en le tenant égorgé dans ses bras. Selon quelques auteurs, Calpurnia eut, pendant son sommeil, une autre vision que celle-là; ils disent, d'après Tite-Live, que le sénat, par un décret, avait fait placer au faîte de la maison de César une espèce de pinacle, qui en était comme un ornement et une distinction; que Calpurnia avait songé que ce pinacle était rompu, et que c'était là le sujet de ses gémissements et de ses larmes !

Plutarque. Vie des hommes illustres. — Vie de César, — § LXIX. Traduction de Ricard. Paris, 1803.

Apparitions

Le capitaine G..., au service du roi de Naples, était marié en secondes noces à une femme d'une grande beauté, qui était restée en Suisse. Un jour se trouvant, à Naples, à table avec le capitaine H..., et étant de joyeuse humeur, il se tut tout à coup et regarda fixément dans un coin. Il y voyait sa femme à genoux, implorant son pardon. « Je veux bien, répondit-il, mais je ne sais pas ce que je dois pardonner; mais c'est bien maintenant. » L'apparition s'évanouit. La femme était morte à la même heure, et il résulta d'investigations ultérieures, qu'elle avait été séduite, qu'elle était devenue coupable et qu'elle était morte en exprimant le plus violent désir de voir son mari et d'être pardonnée par lui.

L'idée spirite continue ses conquêtes : après Lyon, Bordeaux, après Bordeaux, Paris, après Paris, Toulouse, après Toulouse, Marseille, ont vu naître et grandir les journaux hebdomadaires du Spiritisme. Après la *Vérité*, le *Sauveur des peuples*, l'*Avenir*, la *Voix d'Outre-Tombe*, le *Médium évangélique*. Voici venir l'*Echo d'Outre-Tombe* de Marseille; qu'il soit le bienvenu dans nos rangs. Son premier numéro est du dimanche 5 mars 1865.

A. D'A.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

D'après les données de la science, la planète de Mercure est celle dont la révolution est la plus rapide autour du foyer commun ; et d'après mes observations, c'est en elle que l'Esprit commence sa première étape dans les diverses humanités qui s'agitent, sous la main de Dieu, dans les mondes de votre tourbillon. Tenez donc pour certain que c'est là où s'écoule la première enfance de l'Esprit, quand il est parvenu à sortir de la voie embrionnaire. Dans ce paisible milieu, où la température est égale, où règne un éternel printemps, l'Esprit se laisse aller à la vie dans une quiétude inaltérable, sans souci du jour ni du lendemain : c'est l'Eden avant le péché ! Tout conspire au bonheur de cet ange d'innocence et candeur qui ignore le mal et s'ignore lui-même. Il est comme ébloui de sentir en lui une pensée indépendante et ose à peine se livrer aux douces jouissances d'une conversation intime. Tout l'étonne ! tout le transporte ! Mais aussi comme tout est beau, comme tout est parfum ! Comme une barque à la dérive, il se laisse aller au courant. En lui aucune trace d'initiative ni de volonté spontanée : il subit son bonheur. En lui cependant, tout est en germe ; mais il ignore entièrement les facultés latentes de son âme.

La raison humaine qui naît de l'observation et de la comparaison est encore à se développer en lui, la connaissance et la compréhension des choses et des phénomènes de la vie qui ne peuvent être que le fruit de l'étude, sont donc nulles en cet Esprit naissant. Mais la mémoire de ces nouveaux élus des degrés inférieurs est, on peut le dire, phénoménale en raison de sa virginité, et tout ce qu'ils perçoivent par les sens et par l'intelligence se fixe et se photographie sur les pages blanches de leur cerveau spirituel, comme en un réservoir, où ils puiseront plus tard, quand leur intelligence se sera dégrossie et formée. En attendant, comme l'enfant au biberon, l'Esprit ne voit que le sein nourricier ; il ne perçoit que lentement et un à un les différents et charmants aspects du milieu dans lequel il se meut. Comme un troupeau docile, ses frères et lui obéissent aux Esprits éthérés qui ont la charge de les diriger et de leur enseigner les premiers pas de la vie spirituelle et corporelle. Ces derniers ne sont point incarnés dans Mercure, mais y résident temporairement, simplement vêtus d'un brillant périsprit, avec lequel ils peuvent se mouvoir librement et ostensiblement aux yeux de leurs protégés spirituels. Ils sont tous des pléiades épurées ; car nul Esprit de l'ordre inférieur n'est admis dans cette région préparatoire. Ces pasteurs d'âmes enfantines leur apprennent le jeu de leurs facultés animiques : c'est ainsi que dans les petits pensionnats de votre monde on apprend à lire et à écrire élémentairement aux tous jeunes enfants des hommes. Mercure doit donc être considéré comme la crèche nourricière des Esprits, comme leur premier lieu d'étude. C'est là et c'est par là qu'ils entrent dans la région des différentes humanités qu'il leur faut traverser pour atteindre un jour, en sortant d'Uranus, les espaces quintessenciés où se meuvent les mondes du tourbillon supérieur au vôtre, où vivent les Esprits purifiés par rapport à vos mondes matériels. On peut dire que, sauf un reflet de leurs instincts antérieurs, échos lointains de leur passage dans la vie aux étages inférieurs de l'échelle des êtres, ils arrivent non-seulement simples et ignorants, mais accessibles à toutes les impressions et à tous les sentiments ; mais, comme dans l'orbe dont nous nous occupons ils ne peuvent percevoir que de bons sentiments et de saines impressions, ils arrivent dans Vénus, leur première étape accomplie, un peu moins simples, un peu moins ignorants ; mais toujours bons, mais toujours purs relativement.

Comme vous le voyez, la seconde planète où viennent s'incarner les Esprits récemment éclos à la vie progressive est cette belle étoile que vous avez décorée du nom de Vénus ; elle est la deuxième dans l'ordre astronomique, comme dans la hiérarchie planétaire, suivant le degré d'avancement de ses incarnés. Après les premiers pas de l'enfance, après les premiers essais de l'Esprit dans l'incarnation, viennent logiquement les études et les travaux de l'adolescence ; les besoins et les appétits de la jeunesse : besoins de forces et de sciences et appétits de jouissances et de plaisirs. Aussi faut-il reconnaître que l'innocence primitive et que l'action sans conscience de l'incarné dans Mercure ne l'accompagnent point dans Vénus. Là, la conscience s'éveille en son cœur et le libre arbitre devient l'apanage de sa volonté : aussi commence-t-il à se pénétrer des notions sommaires du bien et du mal, sous l'inspiration des grands Esprits initiateurs, chargés dans cette planète de l'instruction et de l'éducation morale des Vénusiens. La vie est donc plus difficile que dans la première région planétaire, mais elle est aussi beaucoup plus agréable ; parce que si les études et les travaux sont plus sérieux, les joies et les plaisirs sont plus variés et plus vifs. A l'attrait qui s'attache à apprendre, se joint la jouissance nouvelle qui résulte d'avoir appris. Or, en Vénus, la science du bien attire bien plus que la science du mal, parce que celle-ci n'est point présentée sous des aspects séduisants et trompeurs par les méchants Esprits de l'erraticité, attendu que ceux-ci ne peuvent pénétrer, pour les induire au mal, près des incarnés de ce milieu privilégié.

Bien qu'en ce monde heureux le travail manuel soit peu fatigant, chacun doit s'y adonner tour à tour. Mais ce travail, sagement mesuré aux forces de chacun, a surtout pour but de développer ses forces elles-mêmes ; il se borne, du reste, à la récolte des fruits et des fleurs, à la recherche du miel dans les bois, à traire le lait des troupeaux et à tisser la laine des blanches brebis : cela dure à peu près le tiers de la vie des incarnés de ce monde. Les maladies morales et physiques sont inconnues dans cet heureux séjour et chacun y accomplit entièrement le cycle de son existence séculaire, soit : soixante ans de la terre. Les ambitions, qui ensanglantent et déchirent les orbes inférieurs, n'ont en Vénus aucunes raisons d'être ; partant : ni guerres, ni conquêtes, ni armées, ni magistratures. Point de villes dans ce monde paisible ; mais point de solitudes, point de lieux inhabités. Çà et là de grandes familles patriarcales vivant dans une union inaltérable, et dont le membre le plus ancien remplit en même temps les fonctions de chef, de magistrat et de pontife : voilà la condition normale, et l'état social. Mais de même que la paix règne entre les membres d'une même tribu, de même d'excellents rapports existent entre toutes les tribus de cette région bénie. En Vénus, l'hospitalité est une loi naturelle, et c'est un jour trois fois heureux pour le foyer, quand un voyageur daigne venir s'y reposer. Aussi quand les Vénusiens arrivent à l'âge viril et que l'heure est venue pour eux de se choisir une compagne, ils partent le bâton à la main et vont ainsi de tribu en tribu, s'arrêtant chaque soir sous une tente nouvelle jusqu'à ce qu'ils aient trouvé celle qui doit partager leur vie. Ils reviennent alors ensemble vers la tribu paternelle dont le patriarche vénéré les consacre et les unit dans des liens que la mort seule pourra rompre.

A suivre : ÉRASTE.

LA PRÉFACE DE JULES CÉSAR

Napoléon III, cet empereur philosophe et historien, a émis dans la préface de son livre une idée grandiose et vraie, par laquelle il donne pleinement la main aux enseignements de notre école.

Il considère les grands hommes non seulement en théologie et en philosophie, mais encore en gouvernement et en politique comme des missionnaires divins, et il profère cette grande et belle parole que lorsqu'on résiste à leur mission, on retarde le progrès et que *« comme les Juifs on crucifie le Messie. »*

Là-dessus, des hommes qui ne comprennent rien à la loi de Dieu et à la vérité éternelle, sont venus critiquer cette affirmation, et ont prétendu que les grands hommes n'étaient jamais une cause, mais un simple résultat. S'ils entendaient un résultat des dessins providentiels, nous pourrions encore les comprendre, mais ils parlent de fatalisme historique et ne s'aperçoivent pas qu'ils ne font que de la logomachie.

Revenons aux principes :

L'évolution humanitaire veut à la fois la part de Dieu comme éducateur, et la part de l'homme qui a son libre arbitre et qui doit mériter.

Mais de ce que le libre arbitre nous appartient tout entier, à nous créatures, suit-il de là que nous ne subissions aucune direction et que Dieu, notre souverain maître n'agisse pas sur toutes les humanités qui peuplent ses mondes ? n'a-t-il pas le plan de ses desseins éternels sur elles à faire triompher ; et pour assurer ce plan, sa prescience (incompréhensible pour nous), qui respecte essentiellement notre libre arbitre par la distribution providentielle des âmes, cette distribution ne consiste-t-elle pas à faire incarner dans l'humanité et à placer dans tel pays et dans telle position, précisément celles qui doivent accomplir les événements nécessaires aux progrès des nations ? et s'il en est ainsi, où est la fatalité ? elle ne peut se trouver avec des agents libres.

Nous avions déjà émis (*Principes supérieurs de la morale*, 2e volume, conclusion, p. XIV), des idées identiques sur la mission du peuple romain, et notamment de Jules César et d'Auguste. Nous les rattachions déjà au plan divin du triomphe de l'idée chrétienne. « Ecoutez: « Si les nations de l'Occident eussent été dans leur état » primitif de division et de morcellement ; si les barrières qui séparaient invinciblement les peuples eussent existé encore à cette époque, on conçoit les difficultés du triomphe. Pour que l'idée nouvelle changeât » la face du monde, il fallait qu'une certaine unité gouvernementale eût étendu sa puissance sur une suffisante agrégation de peuples. La mission de Rome a » été providentielle ; c'est la raison des destinées qui lui » étaient promises, et sur lesquelles vivait la confiance » des Romains. Toutes les guerres par eux entreprises » pour la suprématie, avaient pour but de former un » noyau de nations et de réaliser l'unité de l'Occident » auquel la bonne nouvelle devait être annoncée. Le » régime républicain, nécessaire d'abord à la force des » institutions et au courage guerrier, fit place à une » monarchie absolue. Auguste fut l'empereur de l'univers civilisé, et sa domination s'étendit si loin, que » nul autre jamais, sur ce point, n'a pu rivaliser avec » la sienne. Le Christ pouvait venir. Il naquit à la fin du » règne d'Auguste, et évangélisa sous le règne de Tibère. Sa venue avait été préparée dans le monde de » l'action, par les conquêtes de Rome ; dans le monde » de la pensée, par l'école de Platon ; dans le monde du » sentiment, par cette mystérieuse attente d'un enfant » divin, qui allait ramener le siècle de l'âge d'or et la » primitive innocence. »

Donc, Jules César a été un envoyé de Dieu, et il n'en est pas moins responsable de ses fautes ou de ses crimes, s'il en a commis. Mais il a accompli un but providentiel, celui de préparer l'unité de la domination romaine et le despotisme transitoire des empereurs, nécessaires aux décrets divins.

Aussi, Brutus a-t-il en vain tué César ; son acte n'a servi qu'à rendre possible la suprématie d'Auguste.

Nous comprenons, ce qui est authentiquement attesté, que le soleil se soit voilé à la mort de Jules César (1), et que d'autres prodiges aient éclaté. Notre école explique tout cela, et nos adversaires, avec leur naturalisme, sont obligés d'en appeler à l'hallucination collective de toute une nation.

L'homme agit dans sa liberté, mais Dieu le conduit.

Il le conduit par des missionnaires incarnés de tout grade, et surtout aux époques solennelles.

Napoléon III soutient cette théorie qui est incontestable.

ANDRÉ PEZZANI.

(1) Voir le feuilleton de ce jour.

LE PAPE PIE IX

MÉDIUM GUÉRISSEUR

« Il n'est bruit, écrit-on de Rome, que du miracle qui vient d'avoir lieu par l'intercession de Pie IX. C'est la guérison instantanée de la princesse Sophie Odescalchi, née comtesse Branitzka, sœur du comte Xavier Branitzki, ami du prince Napoléon. La princesse, qui est une des plus pieuses et des plus charitables dames de Rome, souffrait d'une maladie très-compliquée, très-grave, et allait rendre le dernier soupir. La faculté de médecine assurait, à l'unanimité, qu'elle ne pouvait vivre que quelques jours au plus ; ses nerfs se trouvaient dans un tel état d'irritation que chaque crise nerveuse menaçait son existence :

» Ce qui était frappant dans les symptômes de cette maladie, c'était l'aversion que la princesse éprouvait pour les métaux en général et pour l'or en particulier ; elle reconnaissait dans la pièce voisine les personnes portant des chaînes de montre ou des boutons en or, et la sensation qu'elle éprouvait à la distance de deux vastes chambres la faisait tomber en convulsions. Mme Odescalchi entrait en agonie lorsqu'on envoya demander pour elle, au Saint-Père, la bénédiction *in articulo mortis*. Pie IX se mit aussitôt en prières.

» L'effet de ces prières fut instantané et prodigieux : la princesse, au milieu de la stupéfaction générale, se leva, s'habilla elle-même et descendit à l'église des Saints Apôtres, située vis-à-vis de son palais, pour rendre grâces à Dieu ; puis, accompagnée de son mari, elle se rendit à l'instant même au Vatican, afin de remercier le Pape de l'éclatant miracle qu'elle lui attribue entièrement. Mme Odescalchi est très-aimée de Sa Sainteté pour ses éminentes vertus et pour son dévoûment sans bornes à la cause du Saint-Siége, et l'on comprend la joie de Pie IX en la voyant.

» La princesse raconte que, dans son sommeil qui précéda sa miraculeuse guérison, elle avait vu le Pape s'approcher d'elle et la toucher en lui disant : « Lève-toi ! »

Tels sont bien là tous les caractères de la médiumnité guérissante. La foi ardente, la pureté d'intention, la paternité spirituelle se trouvent réunies à un haut degré dans l'éminent pontife. Nul, plus que lui, n'était digne de marcher sur les traces des Vincent de Paul, des Viannet et de tous les grands médiums qui ont illustré les annales chrétiennes. De tels faits honorent également leurs auteurs et ceux qui en sont l'objet ; ces faits réputés miraculeux sont purement naturels, et le Spiritisme est seul en mesure de les expliquer logiquement et rationnellement.

Ecoutons, au surplus, celui auquel il faut toujours avoir recours, quand on cherche une explication catégorique sur quelque phénomène spirite.

» Si la médiumnité guérissante, — dit Allan-Kardec, — dans le sens rigoureux du mot, est le privilége de certaines personnes spécialement douées à cet effet, il est au pouvoir de tout le monde, médium ou non, d'appeler sur un malade l'assistance des bons Esprits, et d'exercer soi-même une action directe plus ou moins salutaire par la pensée fortifiée par la volonté, la prière fervente et un ardent désir de soulager.

» On comprend aisément qu'en pareille circonstance la foi et l'intention peuvent seules donner à la prière les qualités nécessaires, mais que les prières banales, dites des lèvres et non du cœur, comme de simples formules, sont sans efficacité, par le double motif qu'elles ne sont point corroborées par la volonté, et qu'elles n'ont rien qui soit de nature à appeler ce concours des bons Esprits. Ils n'écoutent que la pensée, qui franchit les espaces et les attire, et non les paroles dont le bruit ne parvient pas jusqu'à eux.

» Pour que d'action soit plus efficace, il est utile de se rendre compte de la manière dont elle se produit, et afin de donner une base à la pensée, de se représenter le courant fluidique qui s'établit en cette circonstance entre celui qui prie et le patient qui reçoit l'effluve bienfaisante.

» La médiumnité guérissante a différents degrés de puissance ; ceux qui la possèdent au plus haut degré obtiennent des guérisons presque instantanées par un simple attouchement, quelquefois par le seul regard ; quelques-uns même agissent efficacement à distance, en dirigeant leur pensée sur le malade.

» La prière, dans de telles conditions est souvent toute puissante... (1) »

Nous venons d'en avoir une preuve péremptoire et concluante dans la guérison instantanée de Mme Odescalchi. Les faits de cette nature sont moins rares qu'on ne le croit généralement ; il n'est pas de centre spirite où quelques médiums guérisseurs n'aient eu à exercer leur faculté : tous ne réussissent pas également, mais les résultats obtenus suffisent à établir la réalité, l'authenticité, l'existence de ces grandes facultés dont sont doués quelques hommes de cœur et de foi. Tous nos lecteurs connaissent les remarquables cures obtenues par le groupe de Marmande et par la triade d'un de nos vaillants régiments de cavalerie ; tout cela a été publiquement constaté. Nous relaterons peut-être un jour l'admirable cure entreprise par un jeune médium de Granville, dont la faculté guérissante est des plus remarquables, sur la personne de l'un de nos frères que la médecine avait abandonné et qui, depuis de longs mois, étendu sur son lit, perclus, en proie à d'horribles souffrances, à de cruelles insomnies, se serait abandonné au plus affreux désespoir, si le Spiritisme ne l'avait soutenu et consolé. Aujourd'hui, la guérison est en bonne voie ; le perclus se lève et reprend de plus en plus son courage et ses forces.

Quoi qu'il en soit, deux faits spirites ressortent de la guérison obtenue par Sa Sainteté : 1° la guérison médianimique ; 2° la bilocation de Pie IX lui-même qui va, en périsprit, réconforter le malade qu'il aime et lui dit : Lève-toi ! Il suffit de se reporter au livre des Médiums pour comprendre toute la portée de ces remarquables phénomènes.

ALIS D'AMBEL.

(1) L'*Evangile selon le Spiritisme*.

MAGNÉTISME ET TABLES TOURNANTES

Nous empruntons à un journal illustré le récit instructif suivant que nous devons à la vaillante plume d'Alphonse Karr :

Je dînais un jour chez Gudin, dans cette splendide demeure où l'on aime à voir ce grand artiste donner une preuve que le luxe n'est pas fait seulement pour les voleurs et les goujats, et qu'il sied très-bien au talent.

Après dîner — on me demanda si je m'étais occupé des tables tournantes, des tables parlantes, etc. — J'excusai mon ignorance à ce sujet en alléguant mon séjour en Italie.

— Est-ce que vous n'y croyez pas ? me demanda-t-on.

— Je ne sais pas, répondis-je, — je n'ai rien vu ; — mais je ne m'aviserais pas de déclarer une chose impossible parce qu'elle est ridicule, absurde, monstrueuse.

— Voulez-vous essayer ? me dit-on.

— Très-volontiers.

Pendant que l'on débarrassait une table ronde, chacun raconta les prodiges qu'il avait vus, les miracles des tables fatidiques auxquels il avait pris part.

La table prête, on décida que l'on allait m'associer, pour l'expérience, à quatre croyants fermes, pour compenser, sinon mon incrédulité, du moins ma neutralité expectante. — Nous entouràmes la table, nos petits doigts superposés conformément au rit de cette nouvelle religion. Au bout de quelques minutes, la table s'ébranla, oscilla, fit un quart de tour de droite à gauche, un quart de tour de gauche à droite, oscilla encore, hésita un instant ; puis, prenant résolûment son parti, se mit à tourner avec une rapidité croissante, de telle façon qu'il fallut nous lever pour la suivre. Nous nous arrêtâmes au premier essoufflé ; mais quel ne fut pas mon étonnement lorsque les quatre croyants, les quatre dévots, se réunirent pour m'accuser d'avoir triché, d'avoir fait tourner la table tout simplement avec mes mains, et non pas avec mon fluide, ou du moins avec mon appoint de fluide !

Je me défendis, et j'avais le droit de me défendre, car sérieusement j'avais fait l'expérience de très-bonne foi, et je pris ce reproche pour un moyen de prévenir celui que j'aurais pu faire dans le même sens.

On recommença ; — j'eus soin de ne faire que poser mes deux petits doigts l'un sur l'autre sous le petit doigt de mes deux voisins, sans toucher autrement la table, — puis au moment où la table tournait le plus fort, je me retirai brusquement trois pas en arrière, et elle continua à tourner, ce qui me justifia du soupçon de fabriquer moi-même le miracle auquel on voulait me faire croire.

Dans une autre expérience, je fis retirer à son tour un des dévots les plus fervents, — je soupçonne facilement ces gens-là d'irréligion pour les y avoir pris souvent, — et la table tourna... Et moi, je n'y comprends rien, — j'ai vu une table tourner comme tout le monde, mais je n'ai pas encore entendu de table parler et prédire l'avenir. Ce n'est pas du reste la première fois que l'esprit prophétique se manifeste dans le bois, — que le bois a le diable au corps ; les dryades et les hamadryades parlaient dans l'écorce des arbres. Les chênes de la forêt de Dodone ont longtemps rendu des oracles : pourquoi le mérisier, le noyer, l'acajou, ne jouiraient-ils pas des mêmes privilèges que le chêne ?....

M. Babinet est un savant dont même les ignorants comme moi connaissent des travaux estimables. On a dit à M. Babinet :

« Monsieur Babinet, expliquez-nous les tables tournantes. »

M. Babinet n'a pas osé dire : — Je n'y comprends rien, — et M. Babinet vient d'expliquer les tables tournantes. Entre nous, il valait autant dire : — Je n'y comprends rien — que de le prouver. — M. Babinet a choisi le dernier parti ; il a probablement ses raisons.

Voici le résumé de l'explication de M. Babinet :

M. Babinet a vu des tables tourner, et il admet que plusieurs personnes imposant leurs mains sur une table, la table au bout d'un certain temps se met à tourner avec une telle rapidité, que ce mouvement est capable de vaincre de puissants obstacles, et même de briser ses pieds si on l'arrête violemment.

Je ne crois altérer en rien l'aveu de M. Babinet.

Eh bien ! dit M. Babinet, c'est tout simple :

La volonté agit au moyen des nerfs sur les muscles et produit des petits mouvements insensibles ; — or, c'est au moment où un mouvement se détermine qu'il a le plus d'énergie et de vitesse.

Je ne crois pas changer non plus ici le raisonnement de M. Babinet.

Or, M. Babinet prétend-il que lui-même, avec les superbes biceps dont je dois le supposer pourvu, fera mouvoir aussi facilement une table pesante avec le mouvement insensible de ses muscles, que si, mettant son habit bas, empoignant la table des deux mains, se penchant jusqu'à un certain angle, il employait visiblement toutes ses forces à la faire tourner ?

Peut-être encore M. Babinet est-il une exception, dans le genre de ce personnage d'un conte de fée, qui courait si rapidement que lorsqu'il voulait attraper un lièvre, il se liait les jambes, de peur de le dépasser à la course.

Si M. Babinet est un homme tellement vigoureux que ses mouvements complets brisent les tables et les réduisent en sciure de bois, il fait bien de n'employer qu'une partie de sa force, mais une exception ne prouve rien et n'infirme pas une règle.

Le commun des martyrs, moi, par exemple, je maintiens qu'en employant toute ma force, sans subterfuge, visiblement, j'aurais peine à faire tourner aussi rapidement qu'elle tournait la table que j'ai vue tourner chez Gudin, sous la pression de huit petits doigts.

Que je ne le ferais pas du tout d'une seule main, et que je l'ébranlerais à peine si je devais ne faire que des mouvements invisibles pour les spectateurs.

M. Babinet oublie deux points dans ce qu'il appelle son explication.

Le premier est celui-ci :

Pour que le mouvement de la table résultât d'un commencement de mouvement formé d'accord par les personnes qui entourent la table il faudrait qu'on eût décidé d'avance dans quel sens cette table tournerait. Eh bien, c'est ce qui n'a presque jamais lieu. Le plus souvent, au contraire, la table paraît hésiter et osciller en divers sens avant de se décider.

Le second point est celui-ci :

Si des rudiments de mouvements suffisaient, il arriverait qu'un homme seul suffirait, en y mettant un peu plus de temps, par faire tourner une table.

Je ne crois pas que cela ait réussi une seule fois.

Il est donc clair pour moi que la science ne sait pas.

Je ne crois pas à la sorcellerie ni à l'influence du démon.

Je ne crois pas à l'adresse ni à la fourberie, du moins dans la seule expérience à laquelle j'aie assisté.

Je ne sais pas.

C'était bien plus commode à dire pour M. Babinet, qui au fond est un vrai savant, et qui sait réellement tant de choses, que pour moi qui suis relativement à lui un ignorant.

Il y a une raison, mais je ne la sais pas, et M. Babinet ne la sait pas non plus.

Si les tables prédisent l'avenir, les somnambules continuent à voir à distance, à voir les yeux fermés, ce qui n'est pas, du reste, un mauvais moyen : — « Ferme les yeux et tu verras. » C'est-à-dire que la pensée nous apprend que ce qui passe sous yeux n'est rien que formes vaines, apparences fugitives, fumées qui s'exhalent, nuées qui passent, reflets qui s'effacent.

Le magnétisme produit des effets bizarres, inconcevables, que personne ne peut nier ; mais où s'arrêtent ces effets ? où commencent le charlatanisme et la tromperie ? C'est ce qu'il est difficile ou plutôt impossible de dire. La science constituée nie tout sans examen avec la haine d'un marchand pour la boutique d'à côté. Les magnétiseurs vendent du magnétisme ; en général, l'épicier qui vend du café y mêle plus ou moins de chicorée.

L'opinion publique reste fort embarrassée et mon opinion particulière aussi.

Je vous dirai quelque autre jour ce que j'ai vu en ce genre.

Je vais vous raconter aujourd'hui seulement comment s'en tira un savant, un savant de la science constituée, un membre de l'Académie de médecine, le docteur Fourcault.

Je lui faisais part de mon anxiété. Plus d'une fois j'avais pris les somnambules en fraude incontestable, mais plus souvent encore j'avais assisté à des résultats qui ne pouvaient s'expliquer que par des causes plus difficiles à croire que le magnétisme. — Vous autres de la science constituée, lui disais-je, au lieu de vous renfermer dans un dédain peut-être apparent, vous devriez songer que votre devoir est d'examiner, de prouver et de dévoiler la fourberie aux ignorants comme moi. Jusqu'à nouvel ordre, je crois au magnétisme sans croire aux magnétiseurs.

Je le menai voir un somnambule célèbre ; le docteur Fourcault sortit un peu surpris.

— Que dites-vous ? lui demandai-je.

— Je dis que cela ne prouve rien.

— Qu'entendez-vous par une preuve ?

— La certitude mathématique.

— Eh bien mettez le somnambule à une épreuve qui soit une preuve pour vous ; — mais pas aujourd'hui ; prenez votre temps, nous reviendrons dans huit jours. — Combinez votre épreuve.

Huit jours après, le docteur vint me chercher.

— J'ai mon affaire, me dit-il. — Voici ma clef dans ma poche, j'ai donné congé à ma servante. — Après son départ j'ai fait chez moi quelque chose que je ne vous dirai pas. — Si le somnambule voit ce que j'ai fait chez moi, je serai convaincu que l'on peut voir à distance et sans le secours des yeux.

— Vous êtes persuadé que votre expérience a pour vous tous les éléments de la preuve ?

— Oui.

Nous partons, nous arrivons. Le docteur dit au somnambule endormi : « Allez chez moi, et dites ce que vous voyez dans ma chambre. »

Je vous fais grâce des hésitations, des tâtonnements, des silences, des oppressions du somnambule. Voici seulement le résumé de ce qu'il dit au docteur :

— « Vous demeurez à tel endroit, telle rue, tel numéro, tel étage. Il y a sur la cheminée de votre chambre une pendule en marbre, carrée ; sur cette pendule est placé, sans y adhérer, un buste en marbre blanc, légèrement veiné de gris : — c'est le buste de l'empereur Napoléon. — Vous avez enlevé ce buste, vous l'avez placé à l'opposé de la cheminée entre les deux fenêtres, sur un tabouret recouvert d'une étoffe rouge, et vous avez mis sur la tête du buste un pâté de quinze sous. »

Je regardai le docteur, il était disparu. — Je me demandai si c'était par le résultat du magnétisme. — Le lendemain, je le rencontrai dans la rue.

— Eh bien, lui dis-je, — ce que vous a dit le somnambule était-il vrai ?

— Oui, — mais qu'est-ce que ça prouve ?

— Comment ! qu'est-ce que ça prouve !

— Oui, d'abord j'ai été un peu surpris, mais ensuite j'ai réfléchi et j'ai compris qu'avec un peu de finesse et de perspicacité, il avait très-bien pu deviner ce qu'il m'a dit.

— Ça me paraît fort !

— Non, c'est au contraire très-simple et très-facile, et je suis certain qu'à sa place j'aurais deviné comme lui et avec moins d'hésitation. Par exemple, savoir mon adresse, le moindre hasard ou la moindre question suffit.

— D'accord.

— A mon air, à ma tournure, à mon ruban de la Légion d'honneur, il est facile de voir que j'ai été militaire ; à mon âge que j'ai servi sous l'Empire. Eh bien ! un homme qui a servi sous l'Empire a gardé de l'empereur un souvenir religieux. Il a sans aucun doute chez lui quelques images de l'empereur. J'ai l'air cossu, je n'ai pas reculé devant la dépense nécessaire pour me procurer cette image sous toutes ses formes, la peinture et la sculpture. J'ai donc un buste de l'empereur Napoléon. Où est-il ? dans l'endroit le plus apparent, à la place d'honneur, sur la cheminée. Et à quelle place de cheminée ? sera-ce d'un des cotés de la pendule ? mais alors il faudrait un pendant. Où est le coquin qui oserait mettre un pendant à Napoléon ? Il faut donc le placer au milieu de la cheminée ; mais la pendule a à cette place des droits imprescriptibles et incontestables : il n'y a qu'un moyen de se tirer d'affaire, c'est de mettre le buste sur la pendule, n'est-ce-pas ? Il y a donc nécessairement chez-moi un buste de l'empereur Napoléon placé sur la pendule.— Le buste est en marbre blanc légèrement veiné de gris ? Il est difficile de trouver un morceau de marbre blanc où il n'y ait pas quelque légère veine, et je ne pouvais faire le buste de l'empereur en marbre noir. Donc tout naturellement, le prétendu somnambule a pu deviner sans miracle, rien qu'en me voyant, qu'il y a sur ma cheminée, sur la pendule, un buste en marbre blanc légèrement veiné de l'empereur Napoléon. — Tout le monde en aurait fait autant.

— Pas moi.

— Allons donc !

—Mais ce n'est pas tout ce que vous a dit la somnambule.

— Aussi vais-je vous expliquer le reste. J'ai à faire une épreuve chez moi, il faut que je donne quelque chose à deviner ; naturellement je vais faire un dérangement. — Mon esprit se porte encore naturellement sur le buste de l'emperenr.

— Pourquoi naturellement ?

— Vous n'avez pas servi sous l'empereur. Pour nous, c'est tout simplement quelque chose comme le bonnet de Trim dans Tristram Shandy. Nous jurons par l'empereur, nous gageons des napoléons, nous comptons en napoléons, nous comparons tout à Napoléon, nous datons de Napoléon, nous croyons que Napoléon nous porte bonheur : c'est donc au moyen du buste de l'empereur que je dois naturellement essayer de faire mon expérience. — Il s'agit de le déplacer. Sa place étant nécessairement, comme je vous l'ai prouvé, sur la cheminée, il tombe tout de suite dans l'esprit de le mettre le plus loin possible de la cheminée ; eh bien, le plus loin possible de la cheminée, c'est entre les deux fenêtres, à l'autre extrémité de la chambre. — Je ne le mettrai pas à terre : d'abord ce ne serait pas très-révérencieux, ensuite les années et la fatigue m'ont un peu roidi ; le somnambule, ou le prétendu tel, voit bien que je ne me baisse ni facilement ni volontiers : je mets donc le buste sur un tabouret, c'est le plus facile à remuer des meubles qui garnissent les appartements.— Ce tabouret, dit-il, est rouge. — Eh bien, oui, il est rouge, — mais il faut qu'il soit rouge ou jaune, — on ne fait guère les meubles que de ces deux couleurs ; entre deux couleurs, il y a autant de chance de deviner que de se tromper, et encore on fait plus de meubles rouges que de meubles jaunes. Je vous ai donc prouvé qu'il n'y a besoin que d'y penser un instant, pour deviner qu'il y a chez moi sur la pendule, laquelle est naturellement sur la cheminée, un buste de l'empereur en marbre blanc ; — qu'ayant à faire un changement et une épreuve, j'ai placé ce buste entre les deux fenêtres sur un tabouret rouge. — Un enfant de six ans devinerait cela. — Reste la circonstance du pâté de quinze sous. Appliquons à cette circonstance, comme nous venons de le faire pour les autres, le calme, la sérénité et la sévérité du raisonnement : donner à deviner où j'ai placé le buste de l'empereur, quand il s'agit de faire une épreuve sérieuse, — ce ne serait pas assez compliqué : il est donc facile de supposer que j'aurai ajouté quelques circonstances. — La première circonstance qui vient à l'esprit est de mettre quelque chose sur le buste : — Y placerai-je une couronne ? Ce ne serait pas fort, c'est un front qu'on se représente toujours couronné, ce serait vouloir être compère du somnambule ; — n'y mettant pas de couronne, et voulant dérouter l'esprit du prétendu devin, j'ai dû mettre sur la tête de l'empereur quelque chose d'inusité, d'absurde, d'incroyable, d'impossible à deviner. — Eh bien ! quoi de plus absurde à mettre sur la tête de l'empereur Napoléon qu'un pâté de quinze sous ? Vous voyez bien, mon cher ami, que cela ne prouve rien.

Je suppose qu'à ce moment, le docteur Fourcault me regarda pour voir l'effet de son argumentation ; mais il lui arriva à mon égard ce qui m'était arrivé au sien chez le somnambule. Il ne me trouva pas, j'avais disparu.

ALPHONSE KARR.

UNE VOYANTE.

N'ayant jamais rencontré de médium doué de la faculté de voir les Esprits, nous nous rendîmes avec empressement à l'adresse qu'on avait bien voulu nous indiquer à Lyon, lors d'un récent voyage que nous y avons fait. Une pauvre femme nous reçut dans une mansarde, et, dès notre entrée, elle nous parla des souffrances que l'un de nous éprouvait, sans que ces souffrances fussent visibles à l'extérieur. Après un instant de recueillement, elle nous dit : « Voilà un Esprit protecteur qui vient, il est habillé de telle façon, il a occupé une place élevée dans le monde, je lui vois une crosse à la main. »

Ces mots nous firent penser que c'était un saint évêque ; sur notre prière, l'Esprit signa son nom par le médium, ce nom était celui d'un Esprit qui se communique habituellement à nous.

Un second Esprit vint ensuite ; puis un troisième, etc. et, à la fin, nous nous trouvâmes entourés par six Esprits bienveillants. Les cinq derniers furent minutieusement décrits à mesure qu'ils se présentaient ; dans chacun d'eux, il nous fut facile de reconnaître un membre de notre famille. L'un d'eux nous fit par le médium une communication qu'il signa de son nom de baptême.

— Ils vous sourient tous, — nous dit la voyante, — ils sont heureux de vous voir ici.

— Ne vous chagrinez pas, écrivit un autre Esprit, nous sommes plus heureux que vous ne pouvez l'imaginer.

Huit jours après, lors d'une seconde visite, nous étions plus calmes et mieux préparés à nous trouver en présence de ces chers êtres invisibles qui nous aimaient toujours. Trois des Esprits de la première séance vinrent de nouveau. L'un d'eux, sans se communiquer par l'écriture, nous dit par le médium quelques paroles encourageantes au sujet d'un travail qui nous préoccupait.

— Voici encore quelqu'un de la famille, nous dit la voyante, il se tient les mains derrière le dos, la tête un peu penchée d'un côté ; ses traits sont légèrement marqué par la petite vérole ; nous reconnûmes un proche parent. Il nous dit ces paroles caractéristiques :

— Mes enfants ne s'en iront donc pas cette fois, sans que je leur aie parlé ; en effet, cet Esprit n'avait pas été présent à notre première visite.

Un ami se présenta aussi sur notre demande ; une description minutieuse nous confirma son identité ; il répondit à nos questions et signa avec ses initiales F. W. Puis ce fut le tour d'un frère qu'il fut impossible de méconnaître aux détails sur sa personne et sur son caractère : — Il est mort dans un pays d'outre-mer,—dit le médium. C'était exact, sa mort avait eu lieu en Californie ; lui aussi nous parla et donna son nom de baptême, nom écossais que le médium à coup sûr entendait pour la première fois.

La dernière évocation que nous fîmes pouvait certes nons laisser quelque doute ; la description de la personne n'éveillait aucun souvenir, car l'Esprit qui veut bien se communiquer quelquefois à nous, nous avait été complétement inconnu de son vivant, nous n'avions même jamais vu un portrait de lui. Cependant, ces mots dits par la voyante : « il y a de cela, » et se frappant le front et le cœur à plusieurs reprises, nous semblèrent une confirmation caractéristique, car le retentissement causé par un livre de cet Esprit, publié après sa mort, ainsi que la haute distinction accordée à ce livre, prouvent suffisamment qu'il y avait chez lui un grand cœur et une grande intelligence.

Un mot encore sur la voyante Mme C. Sa faculté s'exerce avec une facilité surprenante ; point d'efforts, un premier recueillement suffit. Aussi la pauvre femme n'en est par avare ; outre les visites, elle reçoit deux fois par semaine les spirites qui se réunissent dans sa mansarde. Sans être assurée du pain de chaque jour, elle trouve encore le moyen de faire la charité ; plus d'un pauvre malade lui doit sa guérison ; car elle magnétise, ou plutôt elle sert d'intermédiaire aux Esprits pour la transmission du fluide. Sa croyance d'avoir mal accompli les devoirs de sa précédente incarnation, qu'elle soit fondée ou erronée, fait qu'elle parle de sa misère, de ses chagrins domestiques avec le sourire sur les lèvres :

— Je souffre ce que j'ai fait souffrir à d'autres.

Cela lui semble tout naturel. Voilà donc une femme, ayant passé toute sa vie dans la misère, qui trouve sa position méritée et qui la supporte avec gaîté. Pourquoi ? parce que le Spiritisme, en lui donnant l'explication de son sort actuel, lui donne en même temps la foi dans un meilleur avenir.

J. MITCHELL.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

2e Année. — N° 37. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 16 Mars 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8
Amérique, Brésil. . .	15	8
Australie, etc.	16	9

On s'abonne au bureau du journal
6, RUE DE L'ABBAYE-MONTMARTRE
ou en envoyant *(franco)* un manda sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris chez LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

Sommaire du n° 37 de l'Avenir.

Essai d'un Esprit, sur le système des Mondes, par Erasle *suite*. — Le jésuite, étude spirite, par André Pezzani. — Hypothèses, par Honoré Benoist. — Correspondance spirite, lettre de M. le chevalier Gougenot de Mousseaux. — Extrait du journal l'*Europe*. — Communications médianimiques : la Pensée, la modération. — FEUILLETON : Phénomènes spirites.

Paris, le 16 Mars 1865

ESSAI D'UN ESPRIT
SUR LE
SYSTÈME DES MONDES

III

La sympathie entre tous les habitants de Vénus est générale; mais elle ne suffit pas comme chez vous pour motiver les alliances nuptiales. Dans ce monde éthéré, l'amour est un sentiment exquis qui jouit de tous ses priviléges, et aucun autre sentiment ne peut se substituer à lui dans les unions que les sexes contractent. Là, on ne se marie ni par intérêt, ni par ambition : la femme ne se vend, ni ne s'achète; l'homme non plus. Les sexes jouissent d'une beauté complète, mais nullement uniforme : c'est une humanité en fleur et, vous le savez, toutes les fleurs sont belles de la plus modeste à la plus éclatante. A quinze ans l'âge nubile, les hommes resplendissent de jeunesse et d'une beauté sculpturale : tous les beaux types y abondent, de l'Antinoüs à l'Apollon. La vierge à douze ans est dans tout l'éclat de la grâce et de la délicatesse : on dirait d'une fleur tropicale; ses yeux nacrés scintillent comme des escarboucles et sa chevelure toujours blonde ou brune l'enveloppe comme d'un manteau royal : C'est Eve avant le péché; mais une Eve multiple, variée, splendide ! mais une Eve pudique avant tout ! Ils aiment et savent aimer. Jamais aucun trouble, même passager, ne vient rider leur existence épanouie, et toutes les unions sont bénies de Dieu. Là, comme je l'ai dit, tant que le futur époux n'a pas rencontré la compagne de son choix, il passe à travers les familles cherchant toujours son âme jumelle... Mais quand il approche de la contrée où celle-ci s'ébat sous l'aile maternelle, il se sent envahi d'un pressentiment certain; plus il avance, plus les effluves qui s'échappent d'elle l'enivrent et le pénètrent entièrement; une angoisse inexprimable douce et terrible en même temps, s'empare de tout son être; il reconnaît, il sent qu'elle est là et pourtant son regard ne s'est point encore plongé dans le sien... De même la jeune vierge qui jouait tout à l'heure avec ses frères et ses compagnes, se sent prise tout à coup d'un enivrement inconnu; son sein se gonfle, ses yeux se voilent et le velours de la pudeur s'étale sur ses joues fraîches et fleuries : elle est comme ahurie ! De grosses et éblouissantes perles humectent ses longs cils soyeux; elle sent tout son être vibrer sous un influx étrange, sous lequel elle frissonne comme une harpe éolienne agitée par la brise du soir. Elle sent l'approche du maître ou plutôt du frère bien-aimé qui doit faire le bonheur de sa vie entière et peut-être aussi de sa vie dans les mondes futurs... Pendant ce temps-là, sa mère heureuse et inquiète à la fois, se borne à dire : voilà l'époux qui vient ! Et quand celui-ci a franchi le seuil hospitalier et que leurs regards limpides se sont croisés dans un embrassement spontané, l'étincelle électrique de l'amour les frappe l'un et l'autre au cœur, ils se sont reconnus; les voilà fiancés ! Et simplement : naïvement, le voyageur lui dit : Amie ! je viens te chercher ! Après avoir consulté sa mère du regard, elle répond avec une grâce touchante et pleine d'abandon : Ami, je t'attendais; je suis prête et nous partirons dès que le père nous aura bénis. Et le lendemain après avoir bu tous deux à la même coupe que l'aïeul leur a présentée ils partent accompagnés des bénédictions de toute la tribu de la jeune énamourée.

La vieillesse en Vénus est splendide comme un beau coucher de soleil : une majesté sereine s'y substitue chez l'homme à la vigoureuse beauté de la jeunesse; une chevelure plus blanche que la neige se déroule en boucles nombreuses sur les épaules encore robustes des anciens; pas de rides au visage, seulement les tons chauds et dorés d'un chasselas mûri sur la treille remplacent le coloris tendre et velouté qu'autrefois faisait ressortir une chevelure noire comme l'aile du corbeau. Chez la femme la beauté survit à la jeunesse : seulement une ampleur de formes à la Rubens a succédé à la délicatesse exquise de la jeune vierge; son rire n'éclate plus comme les gammes joyeuses de l'alouette qui chante hosanna au soleil levant; mais un bienveillant sourire s'épanouit comme un beau soir d'automne sur le visage aimé de la mère de famille au milieu des siens. L'honnêteté et la simplicité des mœurs, les joies tranquilles du foyer, unies au calme d'une conscience en paix avec Dieu et avec elle-même : voilà le tableau abrégé de l'existence de Vénus.

Là, comme en Mercure, des Esprits spéciaux, des archanges, visitent ostensiblement les incarnés; mais ce ne sont plus des gardiens, des pasteurs d'hommes; ce sont des amis, des protecteurs intimes et familiers qui viennent régulièrement entretenir les Vénusiens des splendeurs et des magnificences de Jupiter dont rien en Vénus ne peut leur donner une idée. Ils viennent leur

FEUILLETON DE L'AVENIR

Phénomènes spirites

Le prédicateur méthodiste Mills s'arrêtait souvent pendant ses tournées en Angleterre dans la maison d'un couple hospitalier, nommé James. Une fois qu'il y revint, il trouva que les deux James étaient morts depuis sa dernière visite; il resta néanmoins avec les enfants et se coucha dans sa chambre habituelle. Il entendit plusieurs fois des chuchotements dans la chambre voisine qu'occupaient les époux James. Il se rappela alors avoir entendu dire dans le village que James et sa femme avaient été souvent vus depuis leur mort. Mills alla le lendemain visiter une bonne vieille femme, connue sous le nom de Manny; elle lui offrit un repas très-simple. Lorsque celui-ci fut terminé, elle le pria de prononcer quelques paroles sur son tombeau, le dimanche suivant, qu'elle mourrait le vendredi à trois heures, qu'elle savait cela de James, qui était venu la voir le jour même avec sa femme. Ils lui auraient dit qu'ils étaient infiniment plus heureux qu'ils ne se l'auraient pu imaginer ici; mais qu'il existait encore une union mystérieuse avec leurs amis dans ce monde. On avait cru, disait James, qu'il n'avait pas laissé de testament, à cause de leurs morts subites; qu'il leur était permis de revenir ici pour empêcher des discussions entre les enfants; qu'ils avaient été hier dans leur maison, mais qu'ils n'avaient rien pu faire avec Mills, parce qu'il avait eu peur. » Nous vous prions donc, » continua James, « de lui en parler, car il viendra aujourd'hui dîner chez vous. » James indiqua l'endroit où se trouvait le testament, afin que Mills s'en chargeât. « Il nous est encore permis de vous annoncer, Manny, » dit James, « que vous mourrez vendredi prochain, et que vous serez avec nous. » Mills trouva le testament à l'endroit indiqué et, le dimanche suivant, prononça un discours à l'enterrement de Manny, morte le vendredi.

M. de Plessen, ancien colonel de la garde de Napoléon, acheta, en 1815, le château de Schmiedefeld dans le royaume de Wurtemberg, et vint l'habiter avec sa femme. Mme de P., bientôt après leur arrivée, fut éveillée presque toutes les nuits vers minuit; elle entendait des coups frappés, des craquements, des pas humains; elle éprouvait des sensations bizarres. M. de P., ayant été éveillé par sa femme, fut témoin des mêmes choses; il se leva souvent, mais ses recherches restèrent sans résultat. L'horloge du château, qui marchait et qui sonnait juste pendant le jour, était invariablement dérangée la nuit, et, le matin, on trouvait les cordes des poids entremêlées. M. de Plessen dit un jour à table : « Cet Esprit ennuyeux devrait se faire voir une fois, où se faire entendre d'une manière bien sensible. » Ces paroles furent suivies d'un coup terrible, qui fit accourir tous les habitants du château. Il semblait être parti de l'horloge; M. de P., qui s'y rendit, ne vit plus le plus grand des poids; on le retrouva plus tard entre deux planchers où il n'avait pas pu tomber. Les chevaux, chaque fois après minuit, étaient vivement agités, deux surtout, ils se détachaient et étaient couverts d'écume. P. alla une nuit dans l'écurie, monta sur son cheval de selle et attendit. Dès que minuit eut sonné, le cheval commença à se cabrer et à lancer des ruades. P., quoique bon cavalier, n'en fut plus maître, et ne put même pas descendre. Le cheval courait et sautait dans l'écurie comme furieux, un autre se démenait de la même façon; ce ne fut qu'au bout d'une heure qu'ils s'arrêtèrent tremblants et couverts de sueur. Placés dans une écurie éloignée, ils restèrent complétement tranquilles; mais revenus après quelques semaines dans l'écurie du château, ils recommencèrent le même train, et le cheval de selle mourut. P. fit alors bâtir une autre écurie. Il eut plus tard la vision d'un chien noir qui lui barrait toujours le chemin. Il mourut bientôt après d'une mort subite.

Pour extrait : J. M.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

apprendre à bénir l'Eternel et à chanter sa gloire sur la lyre aux sept cordes. Ils viennent leur révéler la bonté et la grandeur incommensurable du Tout-Puissant qui voit et perçoit tout dans l'univers en restant invisible dans l'immensité. Ils viennent enfin leur faire comprendre que le bonheur réel n'existe que dans la possession et la contemplation de ce Dieu dont on ressent l'influence créatrice partout, mais qui se dérobe toujours dans sa magnificence aux yeux des élus qui aspirent à lui. Heureux qui le verra! mais mille fois heureux celui qui a pu le contempler face à face! Et moi-même! quand pourrai-je atteindre à cette suprême félicité?...

Là ne se borne point l'enseignement donné aux Vénusiens : les Esprits, qui président à cette grande tâche, doivent en outre les prémunir contre les dangers qui les attendent dans leur troisième transformation ; ils doivent leur faire pressentir que cette nouvelle pérégrination sera pour eux une suite d'épreuves et de tentations ; ils doivent leur faire envisager quelles seront les funestes conséquences de leur désobéissance aux décrets du maître éternel, et quelles peines les attendent s'ils faillissent aux devoirs qui leur seront imposés en sortant de Vénus.— C'est là où la vie militante commencera pour vous, leur disent ces dignes amis ; vous aurez alors à mettre en pratique les enseignements acquis antéreurement ; mais abandonnés complétement à votre libre arbitre et aux impulsions de votre volonté ; vous n'aurez d'autres guides que votre propre conscience et d'autres lumières que votre propre raison. Bons ou méchants, aucun Esprit ne vous influencera, car nul ne pourra se communiquer à vous pendant cette période importante de la vie des Esprits. Seuls les incarnés que vous rencontrerez dans les mondes où vous conduira votre majorité spirituelle auront une action sur vous comme vous-mêmes sur eux. N'oubliez pas que tout être qui atteint sa majorité légale devient comptable et responsable de toutes ses actions quelqu'elles soient. Beaucoup ont failli dans cette rude étape : tâchez d'éviter une pareille chute qui vous reculerait peut-être pour des éternités. Jupiter, la planète paradisienne, vous attend si vous suivez le droit chemin, celui du bien, du beau et du vrai ! et si vous mettez à profit les instructions que nous vous donnons aujourd'hui. Mais si vous succombez aux incitations de l'orgueil, si vous écoutez les tentations de la matière, si, comme les Titans vos prédécesseurs, vous tentez l'escalade du ciel et de la toute-puissance, vous serez précipités comme eux dans des mondes inférieurs où vous apprendrez à vos dépens que la toute-puissance est de Dieu seul et non pas des Esprits qu'il a créés, quel que soit le savoir et l'avancement de ceux-ci. —

A ces exhortations et à ces instructions orales, se joint sur la fin de la vie en Vénus un enseignement d'un autre ordre qui vient les étayer d'une démonstration irréfutable. Ce sont de gigantesques voyages à travers l'immensité entrepris pour visiter une partie des mondes du tourbillon que les Vénusiens devront ou pourront habiter plus tard. Ces voyages à travers les nappes éthérées dans les plaines du ciel, dont vos ascensions en ballon ne peuvent vous donner qu'une idée imparfaite, sont accomplis sous la direction de leurs amis spirituels. Dans cette splendide excursion, il leur est donné de contempler l'état particulier des planètes où devra s'accomplir la partie militante de leur vie spirituelle : c'est dans ces pléïades remarquables que les travaux progressifs, base de la civilisation du système, s'élaborent incessamment. Il leur est donné également d'admirer en Jupiter le spectacle d'une civilisation définitivement accomplie, dont les conquêtes morales et scientifiques ont élevé la condition humanitaire à un degré presque divin relativement à cette condition en Mercure et en Vénus, mais surtout relativement à la condition humaine dans les mondes infernaux. Le vaisseau cosmique qui les transporte à travers l'espace se dirige ensuite vers les sombres rivages des pénitenciers, afin de montrer aux Vénusiens la triste situation des Esprits condamnés sur la Terre et sur Mars. En effet, ceux-ci se trouvent emprisonnés dans une épaisse et lourde matière qui paralyse l'essor et le jeu de toutes leurs facultés ; comme des condamnés au boulet, ils traînent leurs pas pesants dans une atmosphère de plomb et sur un sol pestilentiel ; quant à ceux-là, leur position n'est pas moins digne de pitié ; car loin de faire servir leur intelligence au progrès et à l'affranchissement de l'Esprit, ils s'obstinent la plupart du temps dans une voie fatale en niant l'existence de Dieu et de leur propre Esprit. On dirait qu'ils prennent plaisir à river plus rigoureusement leurs chaînes au monde terrien. O hommes ! si fiers de votre science, si orgueilleux de votre terre et de votre civilisation et si pleins de vous-mêmes, que diriez-vous, si vous pouviez considérer avec quels sentiments de tristesse et de douleur ces voyageurs éthérés vous contemplent? Certainement, vous auriez alors la conscience de votre peu de valeur et vous auriez hâte de mériter la levée de votre écrou terrestre.

Ainsi donc, après avoir détourné les yeux du régime anthropophagique et barbare sous lequel l'humanité Marsienne se débat ; après avoir aperçu le pénitencier Terrien se dégageant péniblement des âges de la barbarie et commençant seulement à épeler les premiers rudiments d'une civilisation fraternelle et non plus fratricide, les Vénusiens rentrent dans leur belle patrie, se promettant bien d'éviter de tomber dans de pareils enfers, lorsqu'ils accompliront leur temps futur d'épreuves dans les planètes à ce destinées. Ce n'est qu'après l'accomplissement de cette grande pérégrination à travers les mondes que les habitants de Vénus parviennent au patriarchat, pendant lequel ils achèvent leur deuxième étape spirituelle.

A suivre. ÉRASTE.

LE JÉSUITE

(Étude spirite.)

I

L'abbé X., auteur du *Maudit* et de la *Religieuse*, qui ont eu déjà un immense retentissement, vient de publier sous ce titre : *Le Jésuite*, deux nouveaux volumes, qui feront autant de bruit que les premiers. Nous en extrairons uniquement ce qui de près ou de loin se rattache à nos doctrines. Voici un fragment de la préface dans laquelle l'auteur explique sa mission et ce qu'il a voulu faire :

« J'ai compris, avec les masses, que l'âme humaine ne vit pas sans religion ; et elles ont trouvé, avec moi, l'explication de l'énigme qui les tourmentait, en face d'une Église dépositaire officielle du christianisme, qui semblait ne vouloir les guider dans leurs destinées spirituelles qu'à la condition de les asservir sous le joug d'une théocratie avec laquelle ne s'allie pas la liberté. Chrétiens sans la liberté qui fait l'homme, hommes sans la religion qui contient tout le christianisme, il y avait là une antinomie effrayante. Elles avaient raison les masses, qui vivent de leurs puissants instincts, de s'attrister du problème douloureux que leur posait le XIX^e^ siècle : l'affaissement social avec les croyances traditionnelles ; les grandeurs sociales, le progrès social avec une sorte d'athéisme !

Ma grande mission, mon apostolat pacifique au sein des masses est d'expliquer l'énigme religieuse. Humble guide, qui connaît le sentier pour atteindre au pic élevé, je viens dire au monde : « Ne restez pas là immobile au pied de ces rochers gigantesques auxquels l'aigle seul se suspend ; mais suivez-moi : je sais par où ces sommets qui touchent au ciel sont abordables. » Telle est ma tâche au sein du XIX^e^ siècle. Devant les désolantes pensées du doute j'apporte une affirmation ; après trois longs siècles de guerres religieuses entre la foi et la philosophie, j'apporte une parole de paix. — Que croire? a dit la raison. Et les masses s'en sont allées tristement avec cette parole de négation, en répétant : — Que croire? — Faites taire la raison, a dit le prêtre, même devant l'absurde : *Credo quia absurdium*. Et quelques intelligences effrayées, s'imposant le suicide, ont répété : — Faisons taire la raison.

Ni le doute cruel de la raison, ni la parole désespérante du prêtre.

La vérité est dans l'âme humaine ; elle ne périra pas. La religion est là, tout aussi bien que les lois du monde matériel et les axiomes inattaquables des mathématiques : la religion ne saurait donc périr.

Mais garde-t-elle impérieusement toujours les mêmes formes? Se manifestera-t-elle constamment avec le même culte? L'histoire seule du christianisme me répondra. Dieu recevait l'adoration des croyants, manifestée par un sacrifice de taureaux, de béliers ou de colombes, dans le temple pompeux que lui éleva Salomon, comme il reçoit l'adoration de la plus pauvre femme, qui assiste au service divin dans une misérable église de campagne. On le voit, le culte est variable, l'adoration ne l'est pas.

— Vous voulez donc abolir le culte catholique?

— Pas le moins du monde ! je ne viens rien abolir ; mais je viens vous enseigner que les cultes se transforment, rien de plus, rien au delà. Je ne touche pas même à notre eau bénite, symbole de purification, qui a appartenu au paganisme comme à l'Église, et que je comprends, tant que l'âme humaine tient au symbole. Mais s'il vient un jour où l'âme humaine soit complétement indifférente au symbole, par là même à l'eau bénite, je vous dis que l'adoration ne cessera pas pour cela, et que plus elle sera dépouillée du symbole, plus elle se fera en esprit ; et que plus elle se fera en esprit, plus elle sera vraie et divine, par conséquent chrétienne. Comprenez-vous cela?

Voici donc l'horizon que je suis venu ouvrir, le petit fragment de vrai que je suis venu déposer dans le monde. Il s'opère une révolution religieuse lente au sein des âmes, comme le soulèvement, inappréciable presque à chaque siècle, des continents sur les mers ; cette révolution transforme le christianisme, — la plus parfaite expression de la vérité religieuse que l'humanité ait comprise, — pour l'assimiler à un nouvel ordre d'existence des races humaines sur ce globe, existence qu'on ne soupçonnait pas dans le passé, et que préparent, aux yeux de tous, les étonnants progrès de la civilisation dont nous ne faisons qu'entrevoir l'aurore. Comprenez-vous encore cela?

Cette transformation religieuse amènera forcément une Église nouvelle, non pas nouvelle en ce sens qu'elle enseignera des dogmes négateurs de ceux qu'elle a enseignés déjà, les mathématiques religieuses ne se contredisent pas plus que celles de la science, mais nouvelle parce qu'elle aura une application différente, en rapport avec les besoins nouveaux, de la vérité impérissable et non changeante. Est-ce clair ?

Cette révolution si lente, mais irrésistible dans ses effets, repoussera logiquement le sacerdoce officiel qui s'obstinera à regarder comme vérité absolue la forme sous laquelle il a vu et compris le christianisme, mais elle ne détruira pas pour cela le sacerdoce, qui viendra prendre sa belle place, comme fonction, au sein de l'Église nouvelle.

Donc, solution du problème terrible qui se dresse en ce moment devant les masses. Plus d'antagonisme qui ne puisse être arrêté ! Plus de mur d'airain entre la raison qui est la foi naturelle et la foi qui est la raison révélée, c'est-à-dire manifestée de Dieu. Évolution de l'âme humaine vers un christianisme moins enveloppé de formes et de symboles, moins matérialisé, par conséquent, rendant avec plus de vérité la formule divine : « Un moment viendra où l'on adorera le Père en esprit et en vérité. »

La raison garantie !

L'orthodoxie sauvée !

C'est là ce que renferme ce mot si juste dont mes livres n'ont été que le large commentaire : Transformation religieuse. »

Nous disons que ces considérations sont vraies, qu'il ne peut s'agir en religion moins encore qu'en toute matière de changement complet et radical, mais d'une simple rénovation, d'une transformation.

Ceux qui soutiendraient l'opinion opposée se heurteraient en effet contre les plus graves impossibilités.

Il faudrait supposer que Dieu ne s'est souvenu de notre misérable terre qu'en 1850 et que ce n'est qu'alors que les Esprits ont été députés par lui pour nous prodiguer leurs enseignements, qu'ainsi non-seulement Moïse et le Christ, mais encore tous les législateurs de la gentilité ont été des imposteurs ou des visionnaires et que l'humanité a vécu seule avec ses difformités et ses erreurs jusqu'à nos jours. Cette thèse est aussi fausse qu'orgueilleuse. Dieu n'abandonne jamais ses créatures à elles seules, il les dirige par son influence, par ses messagers spirituels et par ses missionnaires incarnés. Sa révélation, qui n'est autre chose que son moyen d'éducation, a pris l'homme terrestre dès ses premiers développements ici-bas, et l'a toujours progressivement conduit ; cette révélation, dont aucune nation n'a été totalement privée, a son centre dans le Christ, elle aura son couronnement dans l'avénement de l'Esprit préparé aujourd'hui

par le Spiritisme, et amènera enfin sur notre planète le règne de Dieu, c'est-à-dire la solidarité universelle et l'adoration du Père céleste en esprit et en vérité.

A cette époque présidera une église nouvelle qui sera à toutes les églises du passé ce que les églises chrétiennes ont été par rapport à la synagogue des Juifs et aux temples païens.

L'auteur se prononce cette fois carrément et sans réticence, pour *la pluralité des existences de l'âme*, car dans sa vive réplique à M. Louis Veuillot, lorsqu'il l'a convaincu d'oublier complétement la charité, il lui dit « *Il vous faudra les clartés d'une autre vie* » pour vous instruire sur ce point et rectifier votre moralité.

Maintenant, analysons ce qu'il fait dire à un jésuite sur les jésuites et nous conclurons à notre tour :

« Nous avons la prétention d'être un jour les maîtres du monde, et nous ne nous apercevons pas que le monde s'est transformé depuis saint Ignace. Il ne se laisse plus conduire par les chemins que suivaient nos pères. Il ne comprend plus la langue que nous parlons ; il passe auprès de nos maisons en secouant la tête avec dédain ; les femmes seules viennent à nous, parce qu'elles aiment la pompe de nos cérémonies, le luxe de nos églises, la musique, l'encens, les fleurs, les séductions de la parole, les récits légendaires et merveilleux. L'hérésie, l'avons-nous vaincue ? Avons-nous empêché la moitié du monde occidental d'échapper à la Rome papale, qui avait accepté notre appui. Nous avons soutenu, propagé les rêveries d'une illuminée, Marie Alacoque ; la dévotion du Sacré-Cœur a pris, grâce à nous, un accroissement immense. Nous avons ergoté, écrit là-dessus, soutenant ici que, dans cette dévotion, on ne devait voir qu'un symbole, ailleurs, que c'était bien un cœur réel, la chair même du Christ, une portion de son corps, qu'on adorait. Et on a cru depuis avoir beaucoup respecté les droits de la raison humaine, en défendant de distinguer entre le symbole et la réalité. Nous avons fait encore autre chose de grand : nous avons persécuté les jansénistes ; nous avons arraché de pauvres filles de la maison où elles voulaient vivre et mourir, parce qu'elles refusaient de se prononcer sur des questions obscures, incapables de se sauver par des formules équivoques de soumission. Avoir provoqué la révocade l'édit de Nantes, propagé les rêveries de Marie Alacoque, fait raser les murailles d'un couvent de pauvres filles et fait déclarer bienheureux un mendiant français, Benoît Labre : voilà notre bilan du dix-septième et du dix-huitième siècle !

Faut-il s'étonner, après cela, que le monde n'ait jamais consenti à plier sous notre joug ; qu'il ait tenu en suspicion nos équivoques perpétuelles ; qu'il se soit défié de ces pauvres qui possèdent des millions, de cette petite société qui convoite la puissance universelle ? Qu'avons-nous fait depuis la naissance de l'ordre jusqu'à sa suppression par Clément XIV ? Rien. Qu'avons-nous fait depuis qu'une bulle de Pie VII nous a rétablis ? Rien. Nous nous sommes cachés longtemps dans l'ombre, pour ne pas effaroucher le monde, qui ne voulait plus de nous. Nous avons rétabli nos finances, et, ne dédaignant pas les procédés de la société moderne pour augmenter son crédit et ses ressources, nous avons rivalisé d'habileté avec les faiseurs, et nous sommes parvenus à porter notre prospérité matérielle bien au delà de ce qu'elle était, quand le malheureux Ricci fut enfermé au château Saint-Ange. Nous avons avons travaillé pour nous. Nous avons élevé, pour chapelles, des cathédrales splendides, des palais pour en faire les colléges de la minima Societas ; tout cela en parlant de pauvreté et de détachement. La vie n'existe plus dans ce grand corps de la compagnie de Jésus, elle est anéantie, et nous ne pouvons produire que des fruits de mort ? — Pourquoi, nous cadavres, voulons-nous peser sur les destinées humaines ? Pourquoi voulons-nous diriger les jeunes générations ? Pourquoi avons-nous la prétention de sceller le monde nouveau, qui s'élance vers un avenir radieux, dans le tombeau du passé, et de lui dire : — Tu n'iras pas en avant ! — O morts que nous sommes ! ensevelissons nos morts et ne nous mêlons pas aux vivants ! Ils ont horreur de nous, comme la jeune fille couronnée de fleurs et parée pour une fête aurait horreur des linceuls du sépulcre.

Les Jésuites se persuadent volontiers, et surtout ils voudraient le persuader aux peuples, qu'ils sont la clef de voûte de la société ; qu'eux renversés, l'ordre social ne saurait se maintenir ; et, si l'on en croit leurs organes les plus accrédités, tels que l'*Univers*, le *Bien public*, etc., etc. Dieu lui-même se chargerait de venger leurs querelles ; et les souverains et les peuples, pour toucher aux enfants de saint Ignace, seraient rudement châtiés. Selon les pieux écrivains laïques de la rue Grenelle-Saint-Germain, Louis XVI serait monté sur l'échafaud, parce que Louis XV avait banni les jésuites ; et sans les ordonnances de 1828 et de 1845 contre les illustres Pères, Charles X et Louis-Philippe n'auraient pas pris le chemin de l'exil. Mais d'après les mêmes écrivains, le diable est l'auteur de toutes les révolutions. S'il en est ainsi, — et comment douter de la parole de MM. Veuillot, Chantrel, Maumigny et Coquille ? — les jésuites n'ont pas à se plaindre de messire Satanas et de ses adhérents : si un souverain redoute les gouvernements occultes et prie les jésuites de se retirer, le diable fait une révolution, il chasse l'imprudent souverain et ouvre aux jésuites la porte du pays dont on les avait bannis. Sans les révolutions de 1830 et de 1848, ils ne seraient peut-être jamais rentrés en France ; ils ne tiendraient pas sous leur joug la plus grande partie des catholiques belges ; ils ne traîneraient pas le clergé français à leur remorque et ne lui imposeraient pas l'ultramontanisme comme article de foi. Ils ont grand tort de maudire l'esprit moderne et le diable, qui, selon eux, en est l'auteur : ils leur doivent leurs plus beaux triomphes. » Il révèle le grand secret de l'ordre qui est son aspiration, per fas et nefas, à une théologie universelle, et les moyens employés, qui sont le dessèchement du cœur des novices et des profès et l'emmaillotement de l'individu.

Il nous est aisé de conclure.

En effet, nous savons les grands principes.

1° Si Dieu est immuable, les hommes des diverses humanités et les Esprits sont appelés à se perfectionner sans cesse.

2° La seule règle de ce progrès, la loi de toutes les créatures est l'amour de Dieu et du prochain.

3° L'adoration de Dieu consiste surtout dans la prière et les élans du cœur, dans la pratique de la charité et non dans des formules apprises, dans des pratiques minutieuses, puériles, dans des actes matériels insignifiants.

4° Le libre arbitre ne doit jamais être violenté.

Or, s'il est vrai que l'ordre des Jésuites nie le progrès et rêve l'immobilité, que cet ordre ait, dans l'intérêt de son ambition, pris pour moyens de dessécher le cœur de ses membres en leur enlevant peu à peu l'amour de la famille, de la patrie et de l'humanité, qu'il ait décrété l'obéissance passive et l'emmaillotement de l'individu, qu'il fasse consister l'adoration de Dieu dans de mesquines et futiles observances, il est évident que cet ordre est hérétique aux lois de Dieu promulguées par Jésus, dont il usurpe le nom.

Donc, il devra disparaître sous peu de la surface de la terre, car, pendant le règne de Dieu, et nous savons qu'il est proche, il est écrit que les saints du Seigneur ne seront plus troublés et seront affranchis du retour des discordes et de la malédiction.

ANDRÉ PEZZANI.

HYPOTHÈSES

UN REGARD A TRAVERS L'INFINI

Avant de parler de l'homme, je crois devoir répondre aux objections qui m'ont été faites par l'entremise de M. Alis d'Ambel.

La science me reproche de m'écarter des données admises par elle ; mais est-elle bien sûre d'être seule dans le vrai, de posséder complétement le vrai ? Y eût-il consentement unanime parmi les hommes de la science, si leurs arguments ne me satisfont pas, je chercherai une autre explication aux phénomènes de la nature.

Ce que j'écris sous ce titre : *Hypothèses*, est le résultat non pas de l'examen des divers systèmes émis, mais de l'observation constante des faits et de leurs conséquences.

Sur la pierre brute, brûlée par le soleil d'été, j'ai vu naître, se développer, comme une dartre ou une lèpre, une excroissance végétale grisâtre à la place de la goutte d'eau que j'y avait mise, et je me suis dit : Sous l'influence de la chaleur et de la lumière, la matière calcaire s'est combinée avec l'eau et l'air pour donner naissance à une première plante ; une nouvelle goutte d'eau, contenant en dissolution un élément de plus, en se combinant avec cette plante grisâtre, a produit une excroissance d'une nature moins imparfaite, une petite mousse verte. Puis, partant de plus haut, j'ai vu l'homme obtenir, par le mariage de plantes de la même famille, par la greffe, des sujets plus parfaits, produisant des fleurs plus belles, des fruits plus savoureux. Le perfectionnement des races par le croisement, chez les animaux, m'a enfin démontré la possibilité d'une vie partant de la matière brute et en apparence inanimée pour arriver, par une gradation lente et continue, à la plante, à l'animal, à l'homme ; et d'une intelligence grandissant en raison de la perfection de l'être physique pour arriver à son tour, par la communion des idées, à des conceptions d'un ordre de plus en plus élevé, et à l'acquisition des vérités éternelles.

Suis-je pour cela moins logique que les gens imbus de l'idée que nous nous sommes éveillés un jour du néant à la voix de Dieu, avec la forme que nous avons aujourd'hui ?

Suivant des lois éternelles, nous existons de toute éternité, corps et âme : c'est ma conviction. Nous nous transformons en mieux, et, dans les *hypothèses*, je m'essaie à signaler la marche que nous avons suivie à travers les âges pour arriver au point où nous sommes. Si je m'écarte un moment de la logique, que la science réfute mes arguments par de bonnes raisons ; mais si je puis expliquer d'une façon rationnelle les phénomènes dont les savants n'ont pu définir les causes, pourquoi ne serais-je pas dans le vrai plutôt que la science qui constate les vérités acquises, mais les découvre si rarement.

Au moyen de compilations, je pourrais sans doute parler le langage docte mais obscur des savants. Pour être compris, j'ai voulu écrire d'une façon compréhensible pour moi tout d'abord : il m'est arrivé si souvent, en présence des magnifiques théories scientifiques qui me sont tombées sous les yeux, de me demander si l'auteur était bien sûr d'entendre la langue qu'il parlait !

C'est ainsi qu'on me reproche, par exemple, d'être en désaccord avec la science : — Vous prétendez, m'a-t-on dit, que les mondes se sont formés par la réunion d'atomes homogènes ; mais, Monsieur, il est *admis maintenant* que les différents globes sont le résultat d'une accumulation de gaz solidifiés par la pression des couches supérieures....

D'abord, Messieurs les savants, les gaz se composent d'atomes, n'est-ce pas ?

Puis, il est tout naturel de supposer que, avant de s'accumuler dans un point déterminé de l'espace, ils ont dû se chercher et se joindre suivant les lois des affinités et de l'attraction. Enfin, si la terre est devenue solide sous la pression atmosphérique, soyez donc assez bons pour me dire sous quelle pression a pu se solidifier la lune qui n'a, dites-vous, point d'atmosphère ?

Que la science soit d'accord avec elle-même, que tous ses arguments, au lieu de se détruire, s'affirment l'un l'autre, que la science soit logique, en un mot, et je m'inclinerai peut-être. Jusque là je veux penser moi-même et puiser mes convictions chez moi.

—H—

L'Homme

La bouche pourvue d'une dentition complète, l'homme est conformé pour broyer tous les aliments, dont son estomac s'assimilera les essences nutritives pour les distribuer dans toutes les parties du corps. L'appétit, cet avertissement de la matière, l'invite à cueillir la plante ou le fruit pour les manger, ou bien à chasser les animaux pour en dévorer les chairs. Son goût ou sa répugnance lui font discerner l'aliment assimilable, partant réparateur, de l'aliment hétérogène et contraire, partant du poison, car ce qu'on nomme instinct n'est que l'effet de l'attraction ou de la répulsion que développent les électricités contenues dans la substance animale et dans la substance des plantes et des fruits salutaires ou vénéneux.

Né dans un coin de contrée, si l'homme eût vécu des produits du sol natal, toujours sous le même climat, il n'eût sans doute jamais connu la maladie ni la souffrance. Peut-être ne chercha-t-il pas, d'abord, à s'éloigner du lieu de sa naissance. Mais la loi du progrès voulait qu'il changeât de climat, de patrie, qu'il goûtât à d'autres mets, respirât un autre air.

Un jour, une gelée tardive a dépouillé les arbres de leurs fleurs ; plus de fruits possibles pour une population devenue nombreuse, d'ailleurs ; puis l'été a été sec, le soleil a brûlé les plantes ; les animaux sont allés dans les vallées voisines, à la recherche de leur pâture. La faim se

fait sentir, et l'homme, réveillé de sa bienheureuse paresse, s'expatrie à la voix de l'estomac qui crie famine.

Comment est-il arrivé à faire de ses pieds de devant des mains? il n'est pas difficile de se l'expliquer.

Avec une dentition complète, il devait être appelé à s'asseoir à tous les banquets de la nature : herbes, fruits, chair des animaux, il pouvait user de tout pour sa subsistance. Les fruits pendent aux arbres, il se lève pour les cueillir, et son corps ne repose plus que sur les pieds de derrière... Les animaux fuient devant lui, ou s'envolent hors de la portée de sa bouche; il peut se servir de ses pieds de devant pour leur lancer des pierres, et à la longue il perd l'habitude de marcher comme les quadrupèdes. Ses pieds de devant, modifiés par l'usage, sont devenus des mains dont il se servira dorénavant pour porter les aliments à sa bouche, pour se bâtir des huttes et se fabriquer des vêtements.

Le passage d'un climat sous un autre a créé pour l'homme des besoins nouveaux : il a souffert, et partant, quand la souffrance a disparu, il a pu apprécier le bien-être relatif. La comparaison a eu pour résultats l'observation et l'invention, et, pour diminuer la souffrance et augmenter le bien-être, il s'est ingénié à écarter les causes de la souffrance et à doubler celles du bien-être.

L'habitude de se couvrir le corps pour le garantir du froid a créé la pudeur. Peut-être les difformités physiques, issues des luttes de l'homme contre la nature, n'ont-elles pas peu contribué à la naissance de cette vertu; mais l'habitude est venue la consacrer, et l'homme a pu concevoir des illusions.

Le bien-être ne suffit bientôt plus; le nécessaire est devenu monotone : La femme en qui la pudeur a semé des charmes, voit un jour dans l'eau d'un ruisseau une feuille ou une fleur tombée sur ses cheveux, et cet ornement l'embellit encore : Elle regarde la peau de bête qui la couvre, elle la trouve laide. Que va-t-elle faire?... Jusqu'à ce jour elle a admiré les fleurs dans les champs; elle s'en tressera une couronne. Des branches flexibles nouées autour de sa ceinture vont dessiner sa taille. La curiosité des hommes sera éveillée à la vue de cette étrangeté. La femme est belle, les hommes s'en aperçoivent; ils vont se battre pour elle. *Inde iræ!*

La coquetterie fait son chemin, car les autres femmes ont vu, et l'envie, la jalousie, ignorées hier, se sont, avec une fleur tombée sur des cheveux, abattues sur l'humanité.

(*A continuer.*)

HONORÉ BENOIST.

CORRESPONDANCE SPIRITE

Nous insérons d'autant plus volontiers la lettre suivante qu'elle émane d'un de nos adversaires les plus déclarés. M. le chevalier Gougenot des Mousseaux est un démonophobe très-érudit mais très-implacable. Malgré tout notre désir de lui être agréable, nous ne pouvons pas le considérer comme un auxiliaire sérieux, à moins de le ranger parmi ces auxiliaires dangereux qui tirent sur leurs alliés au moment de la bataille. Monsieur le chevalier est avec le R. P. Pailloux, et cet estimable jésuite regrette les fagots de la Sainte-Inquisition; nous voyons donc un adversaire et non un allié dans un écrivain qui doit, pour être logique, nous vouer au bûcher en attendant le feu éternel, le tout à la plus grande gloire de Dieu.

A. D'A.

Monsieur le Rédacteur,

Votre numéro du 26 janvier 1865 attaque mon volume récemment publié : ***Les Hauts Phénomènes de la magie, précédés du Spiritisme antique.***

Quelque excessive que me semble être votre sortie contre ce livre « hybride, étrange, lubrique sur quelques points, et accumulant les faits les plus réalistes,... » je suis loin de murmurer. Vous frappez plus fort que juste, dirai-je, mais vous me renverrez l'accusation. Qu'il me suffise donc de laisser voir que, si je frappe vigoureusement, les coups qui m'atteignent ne m'arrachent aucune plainte.

Mais où je m'étonne, c'est lorsque, parcourant votre numéro du 23 février, je vous vois me confondre avec un très-honorable professeur de philosophie professant en Sorbonne la négation du témoignage humain. « Les spirites et les médiums, lui faites-vous dire, ne sont que des visionnaires. »

Et vous ajoutez : « Il n'est pas difficile de découvrir l'arsenal où ce professeur a puisé ses armes.... il les a puisées dans les publications équivoques de nos adversaires,... y compris le ch^er des Mousseaux. »

Que si je m'étonne, Monsieur, ce n'est nullement de voir un professeur de philosophie moderne attribuer à l'illusion la vue de faits qu'une multitude de savants européens, magnifiquement incrédules au Spiritisme, suent sang et eau à nous expliquer, chacun au point de vue microscopique où il lui plaît de se circonscrire. Non, mais mon émerveillement est de vous voir me ranger dans la classe de ces hallucinés dont l'hallucination consiste à ne point voir ce qui est, à ne pouvoir découvrir ce que frappe le but en blanc de la vue! (Veuillez, Monsieur, relire mes chapitres sur *les* hallucinations dans *Les Médiateurs et les moyens de la Magie*. Plon, 1863).

Quant à la qualité des Esprits du Spiritisme, je suis, Monsieur, votre très-franc et indépendant adversaire. Mais, lorsqu'il s'agit de l'existence et de l'action sensible des Esprits en ce monde, — Tout en faisant comme vous, sans doute, la large part du charlatanisme, — vous êtes bon gré mal gré mon auxiliaire, et je suis le vôtre. Je l'ai fait observer mille fois.

Est-le moment précis où nos forces s'unissent qu'il est habile de choisir pour faire feu sur moi? Je soumets cette simple question à votre droite logique, vous priant, Monsieur, d'agréer le salut d'armes d'un adversaire qui ne reçoit de mot d'ordre que des faits et de sa conscience.

Votre très-humble serviteur,

Le ch^er G. DES MOUSSEAUX.

Paris, 27 février 1865.

Nous livrons à l'appréciation de nos lecteurs la lettre suivante que nous trouvons dans les colonnes de l'*Europe*. L'auteur met sur la même ligne la brochure de M. le marquis De Roys, ancien élève de l'école polytechnique et le livre de madame Nordmann. Or, la *vérité sur le Spiritisme* est tout ce qu'il y a de plus anti-spirite; en est-il ainsi du volume en question? Dans tous les cas, il aura fort à faire pour réfuter la doctrine de l'écrivain le plus justement accrédité du Spiritisme, du grave philosophe que tous les spirites acceptent pour leur maître. Au reste il est étrange que le correspondant de l'*Europe* constate les progrès d'une doctrine que prétend renverser le livre qu'il recommande dans sa lettre.

*A Monsieur le rédacteur en chef de l'*Europe.

Monsieur,

La lettre de votre correspondant anglais du 18 février qui relate les scènes qui se sont passées à Liverpool à une séance de Spiritisme donnée par MM. Davenport, prouve une chose : c'est que le Spiritisme n'est pas mort en Angleterre. Il est loin de l'être en France; vous pouvez voir au Palais-Royal, à la galerie d'Orléans, étalés chez un libraire une qnantité de livres sur le Spiritisme, ayant tous des couvertures vertes. Même M. Dentu a publié sur cette matière l'ouvrage de Mme Nordman. Rue St-Sulpice, a paru une brochure d'un ancien élève de l'Ecole polytechnique qui est à sa troisième édition. M. Lévy, dit-on, prépare aussi un livre de M. Sardou, le fameux vaudevilliste (1), sur cette matière. Enfin il paraît à Paris une revue qui est rédigée par les Esprits. En présence de tant de manifestations, le journalisme ne peut pas rester indifférent; devant éclairer l'opinion publique, il ne peut souffrir des aberrations plus ou moins colossales. L'ouvrage de Mme Nordman est destiné à réfuter la doctrine de M. Allan-Kardec sur la réincarnation, doctrine dangereuse, puisqu'elle détruit le principe des peines et des récompenses (2). Quant à ne voir que de la jonglerie dans le Spiritisme, cela est permis à ceux qui n'ont jamais assisté à une séance de bonne foi. Les représentations de M. Home ont acquis une célébrité universelle; mais le divertissement des spectateurs n'est pas ce qu'il y a de plus important dans le Spiritisme; ce sont les séductions morales et intellectuelles qui doivent intéresser les hommes éclairés, et je ne crois pas que le dernier mot ait été dit sur le Spiritisme, à moins que ce ne soit celui de l'Ecriture sainte qui a dit : « Il viendra un temps où l'on consultera la pierre et le bois, et la pierre et le bois répondront, mais ils ne diront pas la vérité. » Eh bien, un fait hors de doute est que les tables parlent et que les crayons écrivent. Personne ne voit de la jonglerie dans le somnambulisme; mais les opinions sont partagées quant à savoir si c'est le magnétisme qui produit ce sommeil, si c'est enfin un sommeil. Toutes ces questions méritent d'être approfondies, et j'ai l'honneur de vous soumettre à ce sujet un travail avec prière de le reproduire.

J'ai l'honneur de me dire

Votre dévoué serviteur,

Un rationaliste.

Paris, 21 février.

(1) Appeler l'auteur de tant de charmantes comédies un vaudevilliste ! voilà un rationaliste qui ne va guère au théâtre.

(2) Quelle absurdité ! La Réincarnation qu'acceptent et enseignent les plus grands penseurs modernes explique seule d'une manière logique ce principe des peines et des réeompenses. Où donc a-t-on vu qu'Allan Kardes détruisait ce principe ? Si tous les arguments de madame Nordmann sont les mêmes. *Ab uno disce omnes!*

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

MÉDIUM: M^me COSTEL

La pensée.

La loi de l'esprit est aussi rigoureuse que celle du corps. Elle est une nécessité morale qui rattache l'œuvre de l'homme aux aspirations définies ou indéfinies de son immortalité.

La pensée est le rouage indispensable de l'action des croyances et du sentiment. Elle fonctionne dans le cerveau avec une rapide précision, et les principaux moteurs de son activité gisent dans l'inquiète recherche de la connaissance d'elle-même et de *celui* qui la crée. Souvent aussi, la pensée, comme un parasite, ne se nourrit que des travaux et des sentiments étrangers; alors elle demeure stagnante et ne fournit pas son contingent à l'activité universelle, au grand détriment de sa propre vitalité. Au contraire, la pensée agissante ne se repaît que des croyances qu'elle rend siennes par un travail d'appropriation qui en constitue presque la création. La pensée humaine mêle incessamment les choses terrestres à la cause divine. Cette fusion cérébrale produit le besoin religieux et la pratique des cultes, lesquels une fois consacrés ne tardent pas à s'opposer au mouvement qui les a produits, et, se retournant contre le principe dont ils sont issus, prétendent immobiliser la vérité.

L'Eglise prononce anathème sur la pensée novatrice qui s'écarte du sillon tracé par elle; qui demeure en arrière, défend d'avancer; et nous, les voies du progrès, nous prononçons anathème sur la lâche routine et sur l'engourdissement cérébral de ceux qui se dérobent à l'anxiété de la recherche et qui, ne sachant pas souffrir, ne peuvent aimer.

Je vous le dis, en vérité, édifiez à nouveau, cherchez le dogme de l'avenir, et vous le trouverez certainement un jour dans le Spiritisme, qui n'est pas une œuvre accomplie, mais une œuvre à faire presque entièrement,

LAZARE, Esprit protecteur.

La modération.

La modération est nécessaire dans les sentiments ordinaires de la vie : par modération, je n'entends pas la tiédeur ni l'indifférence, mais plutôt le juste équilibre entre la sensation et la réflexion, c'est-à-dire l'action de la pensée souveraine de l'esprit, contre l'instinct, esclave de la matière.

Les grandes plaintes que l'homme formule contre la dureté de son passage terrestre sont presque toujours inspirées par de très-petites causes, et celles-ci sont pour lui beaucoup plus difficiles à supporter et même plus douloureuses que les douleurs réelles, parce qu'elles blessent l'instinct sans défense, comme une chose inerte blesse le membre qui la heurte. Les causes puériles n'éveillent ni l'esprit de résistance, ni celui de résignation; les hommes leur sont soumis, et ceux-mêmes qui ont atteint un certain degré d'élévation agissent sous leur influence, comme des animaux privés du frein de la réflexion, parce qu'ils ne songent pas à leur appliquer les vertus de la pensée qu'ils réservent pour les grandes occasions.

La modération dans les petites choses est le tact de la justice; il faut être très-sain et très-fort pour la pratiquer, car il est plus difficile à la nature de l'homme de résister à la colère puérile, qu'à la juste indignation; de vaincre la jalousie de la vanité, que celle du cœur; enfin, de dominer les sensations qui sont les éphémères du sentiment et non le sentiment lui-même. L'homme est plus esclave du mal imaginaire que du mal réel et il n'est très-souvent la victime que parce qu'il est le créateur du mal de sa vie.

GEORGES, Esprit sympathique.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

2e Année. — N° 58. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 23 Mars 1865.

Seine
27 MARS 1865

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8
Amérique, Brésil. . .	15	8
Australie, etc.	16	9

On s'abonne au bureau du journal
6, RUE DE L'ABBAYE-MONTMARTRE
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

Vente au numéro, à Paris chez LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Sommaire du n° 58 de l'Avenir.

Essai d'un Esprit, sur le système des Mondes. — L'activité est la loi de tous les mondes, par André Pezzani. — La science et les animaux, par Xavier. — Les Dupes du cœur, par XX, extrait du journal *Les Chemins de fer*. — Nouvelles Spirites, d'après le *Spiritual Magazine*. — Communication médianimique : la morale selon l'homme et la morale selon le Christ.

Paris, le 23 Mars 1865

ESSAI D'UN ESPRIT

SUR LE

SYSTÈME DES MONDES

En Vénus, les mauvais instincts n'ont aucune raison de se développer dans l'incarné, grâce aux soins incessants des Esprits protecteurs. Mais dès que le jeune Esprit est sorti de cette planète, il se sent émancipé et libre de ses mouvements comme de sa volonté ; il échappe à toute tutelle, sauf celle de sa conscience et de sa raison, et entre en plein dans la phase de la responsabilité personnelle. De la manière dont il accomplira sa nouvelle carrière dépendra son ascension rapide vers Jupiter et les autres mondes supérieurs, ou une station plusieurs fois séculaire dans le milieu des épreuves, ou, enfin, sa chute dans les orbes inférieurs d'où il aura toutes les peines du monde à franchir les degrés nombreux qui le sépareront de Jupiter. Hélas ! les chutes sont plus nombreuses qu'on ne le pense ! et combien j'en ai vu sombrer de grandes âmes sous les étreintes d'un orgueil démesuré, et combien aussi j'en ai vu tomber de petites emportées par l'appétit des jouissances matérielles ! cependant il faut le reconnaître, à mesure que le progrès s'accomplit dans l'ensemble du tourbillon, le niveau de la pénalité s'abaisse, les rigueurs des pénitenciers diminuent, mais en même temps, d'autre part, les contrées paradisiennes conquièrent de plus grands priviléges, une somme de bonheur plus grande et des jouissances plus éthérées.

Je vous ai révélé que Mercure était la planète où l'Esprit s'ébattait pour la première fois dans l'humanité, et que c'était là où l'Esprit passait sa période enfantine; je vous ai également révélé que c'était en Vénus que les Esprits adolescents accomplissaient leur deuxième étape humanitaire. Or, il me reste à vous démontrer les causes logiques en vertu desquelles ces planètes sont réellement affectées à ces différents séjours de l'Esprit. Je vous ai dit que tout dans la nature obéissait à une série de lois immuables, et qu'en nous appuyant sur les vérités et les lois connues, nous pourrions arriver à la connaissance de celles qui régissent les milieux inconnus. Etant admis que l'entité spirituelle est antérieure et postérieure à l'homme, il faut bien admettre que cette entité est soumise à une loi de croissance et de progression comme tout ce qui existe dans la nature. Or, d'après la loi des probabilités, cette entité est régie nécessairement par la même loi que celle à laquelle obéit l'Esprit lui-même dans sa période fragmentaire ou humaine. Du reste, le parallélisme et les proportions admirables qui existent entre ces deux existences spéciales viennent confirmer ce que j'avance d'une manière irrécusable : vous allez en juger.

En effet, en prenant pour point de comparaison la vie terrestre, et en acceptant le siècle comme la durée normale de l'existence corporelle dans toutes les planètes, nous trouverons les mêmes phases dans la vie de l'entité spirituelle à travers les divers mondes dans lesquels il lui faudra passer. Nul n'ignore que dans votre milieu, la première enfance de l'homme s'écoule entre sa naissance et l'âge de 7 ans ; que la seconde enfance ou l'adolescence s'étend de sept à dix-sept ans ; et qu'après cet âge l'homme entre dans la puberté et en même temps dans la période de la responsabilité légale. Eh bien ! la même concordance existe entre le siècle de Mercure et celui de Vénus qu'entre l'enfance et l'adolescence terrestre de l'homme ; c'est-à-dire que la proportion de 7 à 17 est à peu de choses près la même que celle de 24 à 71, âges ou durées séculaires des deux planètes précitées. Maintenant, pour trouver le milieu propice à la troisième évolution de l'Esprit dans les humanités planétaires, il nous reste à chercher quelle est ou quelles sont les planètes dont la révolution séculaire répondra le mieux, proportionnellement, à la période humaine que vous avez à parcourir de l'âge de 17 ans à celui de 100 ans, terme fatal de la vie terrienne, Or, cette moyenne se trouve dans Vesta où incontestablement doit s'accomplir pour l'Esprit la première phase de l'épreuve, la première phase de la lutte en lui-même entre les bons et les mauvais instincts, entre les bons et les mauvais sentiments. Effectivement, si nous chiffrons : nous trouvons que la proportion entre 7 et 24 est presque la même que celle qui existe entre cent ans, siècle terrestre, et trois cent soixante-cinq ans, siècle de Vesta. J'appelle, en outre, toute votre attention sur l'analogie qui existe entre le nombre de jours de l'année terrestre et le nombre d'années dont se compose le siècle en Vesta. Ceci est ce que j'appellerai la preuve rigoureuse et mathématique, et je suis heureux de pouvoir vous la donner comme un témoignage de la vérité du système que j'expose ici.

Je crois convenable, avant d'aller plus loin, de vous

FEUILLETON DE L'AVENIR

Apparition d'un jeune homme tué en duel

En 1826, un jeune homme de la Nouvelle-Orléans fut tué dans un duel, dont les circonstances devaient être bien dramatiques, puisqu'elles émurent au suprême degré cette partie des États-Unis, où de pareilles aventures sont si fréquentes. M. Théodore P..., ce jeune homme, avait dix-sept ans; il était dans l'usage, avant sa mort, de venir presque tous les jours passer de longues heures dans la maison d'une dame, qui était l'intime amie de sa mère. La dame, une de mes parentes, femme très-spirituelle, très-gaie, fort incrédule et nullement dévote, fut invitée par la mère de M. P..., le lendemain de la catastrophe, à joindre ses prières à celles que la famille du mort faisait dire quotidiennement à l'église pour le repos de son âme; on sait que les femmes créoles ont cette habitude. Ma parente y consentit pour témoigner à la mère de M. P..., la part qu'elle prenait à sa douleur; et bien que, dans son opinion, une semblable cérémonie fût inutile, elle pria sérieusement, avec ferveur, comme prie toute personne dont une mort imprévue a brisé les affections.

Dans les colonies, on a coutume d'envelopper les lits avec une tenture en gaze *marli* claire, qui remplace les rideaux, et dont le but est de garantir des insectes le visage du dormeur et que, pour cela, on nomme moustiquaire. Deux jours s'étaient écoulés depuis la mort de M. P..., lorsque la dame dont je parle, comme le soir était venu, se mit sur son séant, dans son lit, et sous la moustiquaire, pour bercer un enfant qu'elle nourrissait. Il est à remarquer qu'elle était loin de dormir. La plus profonde tranquillité régnait dans la chambre et dans la maison ; une lampe brûlait sur la cheminée, et au moyen de sa clarté, à travers la gaze de la moustiquaire, on voyait distinctement tous les objets qui se trouvaient dans l'appartement.

La dame, en ce moment, ne pensait en aucune manière au jeune P... Immobile dans son lit, elle regardait fixement au hasard dans la chambre; elle était dans l'attitude d'une personne qui cherche à garantir du moindre bruit, du moindre mouvement, le sommeil de l'enfant bercé; elle attendait avec impatience que cet enfant fût endormi pour se coucher à son tour. Ce fut alors que, lentement, au milieu de la chambre et en dehors de la moustiquaire, ce fut alors qu'une tête d'homme pâle et triste se forma sous les yeux de cette dame, avec la consistance progressive d'une vapeur qui s'épaissit. Bientôt, les traits se dessinèrent, la physionomie se prononça et la dame put enfin parfaitement reconnaître la figure du jeune P...

Nous avons dit que c'était une femme d'esprit et de sang-froid. Comme elle était loin de croire aux revenants, sa raison conserva précisément toute la lucidité nécessaire pour suivre les développements de ce phénomène inouï. Sans quitter du regard la figure apparue, elle déposa doucement son enfant sur le lit, se traîna sur les genoux au bord de la moustiquaire, et observa tranquillement, au travers de la gaze, le fantôme qui ne remuait pas encore. Elle remarqua, sans se troubler le moins du monde, que la tête seule du mort lui apparaissait réellement, et que le reste du corps n'était qu'un nuage léger, grisâtre, absolument semblable à l'ombre qu'une fumée inattendue aurait produite en s'interposant tout d'un coup entre la lampe et les parois de la chambre.

Quand l'ombre, le nuage ou le spectre, comme il vous plaira de l'appeler, eut, en quelque sorte, bien arrêté ses contours, il coula du milieu de la chambre vers le lit, par un mouvement de lenteur inexprimable, et, en tenant ses yeux fixés sur les yeux de la dame, il s'approcha de la moustiquaire et en fit le tour à moitié, suivant les bords du lit, — « avec une vérité si parfaite, » — me disait le témoin de cette scène, — « que je distinguais l'ombre de l'*ombre* qui traversait la moustiquaire et se réfléchissait sur mes draps. »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

donner une explication sommaire au sujet des vaisseaux cosmiques dont je vous ai parlé tout à l'heure; c'est ce que je vais faire en quelques mots, ne voulant m'étendre en aucune façon sur les questions spéciales à la cosmographie céleste. Si je m'y arrête un instant, c'est qu'il est nécessaire que je vous explique les termes des faits que je signale à votre attention et que je détermine aussi ce que l'on doit entendre par ces faits eux-mêmes. Ainsi donc les masses voyageuses que je signale à votre attention et que je désigne sous le nom de vaisseaux cosmiques ne sont que ce que vous appelez des comètes; en effet, soyez persuadés que telle est la fonction de ces astres singuliers qui n'ont en aucune façon la consistance des planètes de votre tourbillon, ni la marche régulière de celles-ci. Cependant, n'attendez de moi aucune preuve technique, aucune démonstration quelconque de ce fait: je me borne ici, contre mon habitude, à affirmer purement et simplement que telle est la fonction spéciale des comètes. Quant à vous, amis lecteurs, il vous est facile d'accepter mon interprétation comme bonne, puisque jusqu'à ce jour, le rôle de ces Léviathans de l'espace est resté, on peut le dire, indéterminé par les cosmographes et les astronomes terriens. Il vous suffira de réfléchir à la marche irrégulière de ces astres, à leur nombre indéterminé, à leur peu de densité qui leur permet d'échapper à l'action régulatrice du soleil, pour ne pas repousser *à priori* la fonction qui, selon moi, leur est attribuée. Encore une fois, je le répète ici, je ne prétends imposer mon opinion à personne, dans quelque occasion que ce soit; cependant, j'affirme de nouveau que je n'avance que ce que je crois être la vérité. On a dit que les comètes étaient des mondes en voie de formation: je n'affirme ni ne rejette cette version qui, du reste, ne vient nullement contredire à l'emploi actuel des comètes, tel que je viens de le définir. Je maintiens donc mon opinion en cette affaire bien que je ne la prouve pas, attendu qu'il m'est impossible de vous en fournir aucunes preuves évidentes d'après les seules lois qui régissent votre milieu. Néanmoins, je peux vous dire encore, puisque vous avez été à même d'en constater la transparence, que les comètes ne sont formées que d'une atmosphère ambiante condensée par une force électrique et obéissant à la locomotion que lui imprime cette force elle-même. Cette atmosphère comme vous devez le penser est composée suivant les mêmes principes que celle dans laquelle se baigne la splendide Vénus. C'est à cette condition d'être que les vaisseaux cosmiques doivent de recevoir et de réperçuter la lumière solaire de votre tourbillon tant qu'elles se meuvent dans l'immensité de celui-ci. Voilà, à cet égard, tout ce que j'avais à dire. Nous allons nous transporter en pensée, maintenant, dans les planètes où vont s'incarner en sortant de Vénus, à l'époque de leur majorité spirituelle, les Esprits qui passent à travers les mondes de votre système solaire.

Le groupe des petites planètes forme comme un vaste archipel dans cette portion de l'immensité où elles se meuvent autour du soleil. Elles se baignent dans une atmosphère générale dans laquelle circulent de nombreux courants électriques, semblables aux vents qui chez vous poussent les nuages tantôt dans une direction tantôt dans une autre. Comme en Jupiter les habitants de cette Océanie planétaire jouissent de la faculté d'aller et de venir en toute liberté par la seule manifestation de leur volonté. Là, les incarnés ont la propriété de se mouvoir à travers l'espace, comme vous avez sur la terre celle de marcher, de courir ou de vous arrêter. Aussi les habitants de ces pléiades peuvent-ils voyager d'une planète à l'autre en se jetant dans le courant électrique qui y conduit directement, de même que vous montez sur un bateau à vapeur pour franchir les nappes maritimes et aller, par exemple, du Havre à la Nouvelle-Orléans.

La confédération stellaire qui nous occupe est formée de sept continents ou planètes centrales, et d'un nombre considérable d'autres petites planètes, imperceptibles aux regards de la terre, et dont il n'est pas nécessaire aujourd'hui de déterminer le nombre. Chaque groupe formé par celles-ci suit l'impulsion et règle sa marche sur celle du continent le plus rapproché, de telle sorte que la période annuelle de chaque section d'un groupe est à quelque variation près la même. Ce sont comme des îles jetées dans la mer planétaire : elles forment des points de station pour les voyageurs qui naviguent dans ces nappes éthérées. L'ensemble de ces divers petits mondes constitue un tout homogène, propre à la destination à laquelle le créateur l'a affecté; c'est-à-dire, à servir de séjour aux Esprits incarnés pour la période de l'épreuve. La fusion de tout ces mondes en un seul formerait un orbe supérieur à la terre et leur examen fera naître souvent la supposition que toutes ces planètes minuscules ne sont que les fragments épars d'un monde éclaté dans l'éther. Quoi qu'il en soit, Vesta, Thétis, Junon, Cérès, Psyché, Thémis et Hygie forment les sept planètes centrales de ce milieu d'étoiles.

A suivre. ERASTE.

Pour copie conforme :

ALIS D'AMBEL.

L'ACTIVITÉ

EST LA LOI

DE TOUS LES MONDES.

Le monachisme, conforme à l'ascétisme oriental, n'est que la parodie, la conséquence outrée du christianisme mal compris, mal interprété. Dès que dans le Paradis chrétien, les aveugles et les enfants (c'est ainsi que nous qualifions les théologiens) avaient placé l'oisive et la béate contemplation comme idéal de la vie bienheureuse, il était tout naturel que les dévots sur cette terre cherchassent à devancer l'avenir et à réaliser plus ou moins complétement ici-bas ce qui les attendait sûrement dans la vie future. De là les moines et les religieuses ; et cette existence claustrale, dont on a pu dire quelque bien, mais qui a fait beaucoup de mal; parce qu'elle est opposée à la vraie vie et à la destination de l'homme, non-seulement dans notre cercle solaire et dans notre tourbillon infime, mais encore dans les cercles les plus élevés et les plus supérieurs, où l'activité est, partout et toujours, la loi des créatures qui les peuplent. Aussi avons nous dans nos précédents ouvrages soutenu constamment la nécessité perpétuelle du travail approprié à la condition des divers mondes, plus ou moins pénible dans les mondes d'épreuves comme le notre, et attrayant seulement dans les mondes du bonheur.

(Fourier, ce grand Esprit, avait eu une intuition de la vérité en parlant du travail attrayant) ; qu'on lise ce que nous avons écrit p. 95 des *Principes de la morale* t. 1er, et notre article imprimé dans le numéro 152, de *l'Industriel français* (1).

« Le travail, — y disons-nous, — n'est pas seulement une » loi de notre basse planète, mais encore une loi universelle » et divine, s'appliquant à tous les êtres de la création, à tous » les mondes de Dieu, car il ne faut pas croire, suivant une » déplorable idée de l'ascétisme mystique, que les bienheureux » soient des *rentiers*, oh ! non; ils ne se reposent pas dans » une immobile contemplation de l'infini, et comme Dieu leur » suprême maître ne prend pas lui-même un instant de repos, » créant incessamment et présidant à toutes les évolutions » progressives de ses humanités, de même les saints sont les » ouvriers infatigables du Père Céleste, toujours agissant, » toujours se mouvant dans la sphère inénarrable et incom- » préhensible ici-bas de l'amour éternel, prêts à accepter, à de- » mander même des missions de dévouement et d'enseigne- » ment dans les plus pauvres mondes..... De là il sait que le » travail est la loi inéluctable de tous, joyeux et attrayant dans » les cieux, plus ou moins pénible sur notre terre infime et » sur les mondes du même degré. »

Ces doctrines que nous avons enseignées avec persé-

(1) Extinction de la mendicité par l'agriculture, 2e article.

Le jeune P*** était ainsi parvenu au pied du lit, lorsque son amie, ne résistant pas à la curiosité, étendit les bras, en s'écriant avec une surprise aimable: « mais, Théodore! donnez-moi donc la main!

A ces paroles, qui furent suivies d'un mouvement involontaire, par lequel le silence de la chambre et le repos de la gaze demeurèrent légèrement ébranlés, le spectre recula du lit vers le mur. Ma parente qui s'était plusieurs fois frotté les yeux, s'aperçut que la tête de l'ombre se déformait peu à peu, le nuage se dissipa, la figure elle-même s'embrouilla, les traits disparurent et tout fut achevé. Il n'y avait plus rien; cette vision avait duré cinq minutes.

La dame se leva sur-le-champ, reconnut qu'il était impossible que la scène eût pour cause une disposition fortuite des meubles ou des hardes qui se trouvaient dans la chambre, et s'assura que personne de la maison n'était survenu, puisqu'on avait fermé les portes de l'appartement.

Je le répète - ajoute l'auteur de ce récit – la femme qui fut témoin de ce retour au monde était et est encore dans toutes les conditions requises pour la vérification de semblables épreuves. Elle m'a fait part de cette singulière circonstance d'un ton et avec des détails qui ne permettent pas de supposer qu'elle a été la dupe d'une illusion. Pour moi, il est hors de doute que l'âme du jeune P... encore imprégnée des substances matérielles de sa vie récente, attirée d'ailleurs sympathiquement par le charme d'un séjour habituel et les liens odorants d'une demeure connue, et aussi magnétiquement ramenée vers la dame par sa prière, d'autant plus engageante qu'elle était plus rare, s'est détachée d'une manière visible sur le fond aérien qui nous entoure, et qui probablement compose un monde insaisissable, une population diaphane dont nos formes consistantes et nos figures opaques sont inondées. Une mort imprévue, brusquée, dans sa première jeunesse n'avaient pas permis que les attaches du corps et de l'âme fussent insensiblement dénouées, comme il arrive pour les morts naturelles, ordinairement pressenties et par conséquent les émanations vitales, adhérentes, entières, n'avaient pas eu le temps de se dissoudre et penchaient à se rapprocher par leurs atomes trop brutalement désunis.

Toute l'apparition, ou à peu près, se concentra dans la reproduction du visage, car le cerveau étant le siége de l'existence terrestre, les substances les plus nobles qui se joignent aux rayonnements de notre âme, pour exprimer la physionomie humaine, doivent suivre en plus grande partie les conditions nouvelles où nous entrons à la dernière heure. C'est ainsi qu'un météore, une comète, violemment emportés dans l'espace par la révolution d'une courbe périodique ou par une chute au travers de l'atmosphère, et perdant peu à peu dans sa course les feux ondoyants de sa chevelure, laisse d'abord échapper les plus grossiers, les moins inhérents à sa nature, et conserve pour son auréole, pour son anneau une splendeur essentielle et des lumières célestes.

(Extrait de la *Physiologie du rêve*).

Organes du Spiritisme admettant la réincarnation en France et à l'étranger.

		Par an.
A PARIS. —	La *Revue Spirite*, d'Allan Kardec, mensuelle,	10 fr.
—	L'*Avenir*, Moniteur du Spiritisme, hebdomad.	10
A LYON. —	La *Vérité*, hebdomadaire.....	9
A BORDEAUX. —	La *Ruche bordelaise*, rev. bi-mensuelle.	6
—	Le *Sauveur des peuples*, hebdomadaire	7
—	La *Voix d'outre-tombe*, —	5
A TOULOUSE. —	Le *Médium évangélique*, —	9
A MARSEILLE. —	L'*Echo d'outre-tombe*, —	10
A BRUXELLES. —	Le *Monde musical*, —	10
A ANVERS. —	La *Revue spirite d'Anvers*, mensuelle...	12
A TURIN —	Les *Annales du Spiritisme*, mensuelle....	12

vérance, ont été confirmées par le Spiritisme. Lisez en effet, tous les recueils de communications aussi bien que de théorie: il y a unanimité sur le point qui nous occupe. Mais si toutes les théologies qui adoptaient dans les vies futures pour but suprême ou le *nirvâna* ou l'*absorption* en Dieu, ou la *contemplation* inactive, soutenaient et préconisaient l'ascétisme pur, le druidisme tranchait carrément sur elles par ses préceptes admirables sur la culture de la personnalité individuelle et l'exercice de l'activité. Voici ce qu'en dit Jean Reynaud, dans le tome III[e] de ses œuvres posthumes qui ont été publiées par les soins de sa veuve et de ses amis:

« L'homme, tel que le fait le druidisme, n'est pas seulement » souverainement libre; il est souverainement actif. L'activité » est la loi suprême de l'univers. La vie future, au lieu d'être, » comme dans le christianisme, une vie de contemplation et » de repos, est une vie d'action, et son reflet tombe naturelle- » ment sur celle-ci; la palme n'y est pas accordée, par la re- » ligion, aux contemplatifs. Tant s'en faut que l'ordre druidi- » que soit un ordre monastique proprement dit: c'est une » congrégation. Les druides sont chargés de l'enseignement, » de la justice, du culte, même de la diplomatie. A leur » exemple, comme à celui des personnages célestes, chacun est » placé dans ce monde pour agir: l'homme s'est donné du » mouvement avant de naître; il s'en donnera après sa mort; » il faut donc qu'il s'en donne aussi présentement, et, sous » aucun prétexte, il ne lui est permis de s'abstraire dans » l'inaction.

» Mais plus l'homme est excité à agir et plus il est libre de » le faire à son gré, plus il importe que la règle de ses actions » soit exacte. Autrement, sa liberté devient vaine et son ac- » tivité n'est qu'un danger. La question culminante est donc » de savoir en quels termes se posait cette règle chez les » druides. Ici, nous n'avons pas seulement les lumières de l'in- » duction, nous avons un texte, c'est une triade dans laquelle » se trouve résumée l'essence de leur morale, et qui nous a » été concervée par Diogène Laërte.

« (Honorer les dieux, ne rien faire de mal, cultiver la force.)

« Honorer les dieux, c'est-à-dire remplir à leur égard les » devoirs de religion; ne rien faire de mal, en d'autres ter- » mes, s'abstenir des actions honteuses et injustes; exercer et » cultiver la force, c'est-à-dire augmenter en soi le courage, » développer la magnanimité, fortifier le caractère, en un mot, » accroître la personne. Voilà l'essentiel de la triade. L'acti- » vité est donc ainsi régie dans tous ses modes et pour toute » la suite de l'immortalité par un même principe, et, grâce à » une admirable harmonie, tout à la fois avec le plus grand » désintéressement et le plus grand profit. »

Joignons à l'activité druidique l'amour de Dieu et du prochain, par ce moyen, la personnalité se subordonne; mais il convient qu'elle ne cesse point d'avoir conscience d'elle-même, et que, même devant l'infinité divine; elle ne s'annihile pas. A l'importante question: « Pourquoi Dieu nous a-t-il mis au monde? » Il ne faut pas simplement répondre: « Pour le connaître, l'aimer, le servir; » mais il faut donner à la formule son complément légitime, en ajoutant expressément: « Pour nous perfectionner par là même. »

Le perfectionnement de l'individu, c'est, au fond, ce que voulaient nos pères, et ils avaient raison; mais ils ignoraient le vrai moyen de se satisfaire, et c'est dans le christianisme qu'il est contenu. Développer l'amour de Dieu dans le cœur des hommes: c'est amener sur la terre le règne de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est bon, de tout ce qui est beau; car ce sont là les seules manifestations possibles de la nature divine, et ces mêmes manifestations, sous l'infinie variété de leurs formes, gouvernent la morale dans la totalité de l'univers. Si donc nous devons au druidisme la grande maxime du perfectionnement de soi-même, au Christianisme développé par le Spiritisme l'amour de Dieu et du prochain, unissons ensemble ces vérités, brisons avec un ascétisme mystique qui est contraire à notre véritable fin dans ce monde comme dans les autres et pratiquons résolûment notre devoir par l'exercice incessant et toujours plus perfectionné d'une perpétuelle activité,

ANDRÉ PEZZANI.

LA SCIENCE ET LES ANIMAUX.

Non-seulement la justesse d'une idée peut n'être qu'apparente, mais encore l'idée la plus juste ne saurait se promettre un succès certain si elle n'est appuyée sur le fait. La logique du raisonnement ne pénètre pas de prime-saut dans l'entendement de tous les hommes, et chacun reste toujours avec le droit indiscutable de rejeter ce qu'il ne comprend pas ou ne lui est pas matériellement prouvé, sans mériter pour cela l'accusation d'ignorance ou de mauvaise foi.

Il n'en est plus de même après que le fait a parlé; car alors la résistance n'est plus que de l'aveuglement ou de l'obstination, et avec ces infirmités la démonstration n'a rien à faire; mais, Dieu merci, pour un qui ne voit pas ou ne veut pas voir, dix sont prêts à se rendre à l'évidence.

C'est grâce à cette heureuse disposition de notre époque que le fait scientifique gouverne aujourd'hui despotiquement le monde; c'est par lui que la science est souveraine et renverse sans effort tous les obstacles, autrefois invincibles, que voudraient encore lui opposer le système, la routine ou le préjugé.

Pour prouver notre thèse, nous sentons donc parfaitement que la logique pure n'est pas suffisante; aussi devons-nous l'appuyer sur des faits, et, pour commencer, nous invoquerons un témoignage dont on ne méconnaîtra sans doute pas la valeur. Ce sera le témoignage de la science elle-même.

Ce qu'il importe avant tout d'établir afin que nos conclusions découlent pour ainsi dire de source, c'est l'existence, chez l'animal, du principe même dont la fin nécessaire est le progrès, c'est-à-dire l'intelligence.

Or, l'instinct et l'intelligence des animaux sont depuis longtemps déjà des faits scientifiques, des vérités d'autant plus hors de discussion qu'elles ont été plus longuement et plus vivement débattues. La controverse, on le sait, fut toujours l'épreuve nécessaire, le baptême infaillible de la vérité.

La question des animaux n'est pas nouvelle; il y a longtemps qu'elle préoccupe les penseurs, sinon au point de vue où elle se présente ici, du moins à un point assez voisin qui devait tôt ou tard le conduire à celui où nous l'avons placée.

Comme toutes les grandes questions, celle-ci a eu sa phase embryonnaire, ses tâtonnements, puis sa marche progressive; elle aura infailliblement aussi sa solution. Voyons, en quelques mots, le chemin qu'elle a déjà parcouru, et nous pourrons juger de son avenir par son passé.

Au commencement du 17[e] siècle, tout le génie de Descartes ne voyait encore dans les animaux que de purs automates, de véritables machines; et cette opinion, soutenue avec ardeur, s'accrédita tellement parmi les disciples du grand philosophe, que l'*automatisme pur* devint pour eux presque un article de foi, une condition *sine quâ non* d'orthodoxie cartésienne.

Cependant l'*automatisme* des animaux fut combattu avec autant de chaleur qu'on en mettait à le défendre, et, parmi les adversaires de cette étrange doctrine, il se trouva quelques écrivains religieux dont l'un, le P. Boujeaut, trouva tant d'esprit aux bêtes qu'il alla jusqu'à en faire des diables incarnés. Toute opinion extrême appelle une opinion extrême opposée: témoin le fanatisme provoquant l'incrédulité. Toutefois, ces disputes ne furent de part et d'autre que de l'argumentation purement métaphysique; la science d'observation gardait encore le silence, mais l'éveil était donné, et la question ne pouvait plus rester longtemps indécise.

Depuis lors, guidées par l'étude des faits, les idées se rapprochèrent peu à peu de la vérité. Buffon, le premier, reconnut par l'observation et proclama hautement le sentiment chez les bêtes; mais il ne voulut pas aller plus loin. C'était peu et c'était beaucoup, car c'était un premier pas dans la science positive, et ce premier pas est toujours le plus difficile à franchir. D'autres savants, tels que Réaumur, G. Leroy, Condillac, ne s'en tinrent pas là; ils virent bientôt, par une étude plus approfondie, qu'il y avait dans les êtres inférieurs autre chose que du sentiment, et ils affirmèrent l'intelligence. On reproche à quelques-uns d'entre eux d'avoir confondu l'intelligence avec l'instinct, mais qu'importe? L'instinct n'est-il pas le produit de l'intelligence, et si l'on confond quelquefois l'effet avec la cause, l'important n'est-il pas avant tout de reconnaître celle-ci?

Enfin Cuvier parut, et chaque chose fut mise à sa place. Le grand naturaliste montra, pièces en main, l'instinct et l'intelligence fonctionnant distinctement chez les animaux. Par des observations réitérées et de nombreux faits recueillis, il prouva sans réplique sa théorie et fixa ainsi l'opinion.

Depuis Cuvier jusqu'à M. Flourens, cette opinion, loin de varier, s'est de plus en plus affermie par d'incessantes observations, et elle est aujourd'hui définitivement acquise à la science.

Partant donc de ce point fixe qu'on appelle le fait scientifique, et marchant à la clarté projetée par le Spiritisme sur tant de problèmes réputés jusqu'ici insolubles, nous essayerons de démontrer sous ce nouveau point de vue, la nécessité du progrès chez les animaux.

Là où l'intelligence est scientifiquement reconnue, le progrès devient une conséquence aussi nécessaire que le mouvement l'est à la vie. Affirmer l'intelligence et nier le progrès serait affirmer qu'une cause est sans effet, ou qu'une chose est et n'est pas; car, de même qu'il n'y a pas d'effet sans cause, il n'y a pas de cause sans effet. Ce qui est sans effet n'est pas une cause, et l'intelligence est essentiellement une cause ou elle n'est rien. Si donc elle n'est rien, il n'y a pas de causes dans la nature; si elle est quelque chose, sa seule manifestation possible est le progrès.

Dire qu'une intelligence ne progresse pas, c'est énoncer une proposition absurde, un non-sens; car toute intelligence progresse nécessairement ou n'est pas une intelligence.

Mais si à l'argument logique nous joignons la preuve par le fait, la vérité devient bien autrement palpable; et cette preuve, nous n'allons pas la chercher loin, nous la trouvons dans l'instinct lui-même.

Qu'est-ce que l'instinct et d'où vient-il?

A cette question, comme à beaucoup d'autres, nous savons que certaines personnes ont une réponse invariable: — C'est Dieu qui le veut, c'est Dieu qui le donne. — Cette réponse est facile, sans doute, en ce qu'elle dispense de tout effort d'esprit, mais elle est peu scientifique, et aujourd'hui, quoi qu'on en dise, l'autorité de la science est de quelque poids.

Assurément toute cause première est en Dieu, mais entre cette cause première et les effets voisins de nous, il y a une succession indéfinie de causes intermédiaires, effets et causes tour à tour, qui s'enchaînent en se succédant, et viennent, à mesure que la science les découvre, s'interposer bon gré mal gré entre la cause première et nous; d'où il suit que chaque pas fait en avant par la science a pour résultat inévitable de reculer d'autant la cause première, c'est-à-dire, l'action personnelle et immédiate de l'Être suprême sur les phénomènes naturels, sans pour cela amoindrir en aucune manière sa sagesse et sa puissance infinie.

Sans remonter aux premiers âges, où l'homme faisait intervenir personnellement la divinité dans les moindres phénomènes de la nature, et jusque dans les actes les plus ordinaires de la vie, beaucoup de gens, aujourd'hui encore, ne trouvent rien de mieux, pour expliquer les inégalités humaines, que de les attribuer aux caprices du Créateur, sans prendre garde aux conséquences morales de cette théorie, qui fait du Tout-Puissant le plus cruel et le plus injuste des êtres. Puis on se plaint

de l'incrédulité, de l'athéisme, et l'on ne veut pas voir que la négation ne prend sa source que dans ces monstrueuses contradictions repoussées par la raison comme autant de blasphèmes, comme d'énormes absurdités.

Le Spiritisme, en nous montrant l'homme, parti du dernier degré de l'échelle humaine voisin de l'animalité, acquérant et développant toutes ses facultés par les épreuves et les travaux continuels de ses existences successives, est venu démêler cet écheveau inextricable dans lequel s'était enchevêtrée l'humanité.

L'homme apportant à chaque incarnation les aptitudes acquises dans ses existences antérieures, est nécessairement plus ou moins complet, selon que ces existences ont été plus ou moins nombreuses, plus ou moins bien employées, et, ainsi présenté, il devient compréhensible; les inégalités s'expliquent, se justifient, se légitiment même, et l'Être suprême, de capricieux et méchant qu'il était aux yeux de la raison, redevient pour tous l'Être infiniment bon, juste et sage.

Or, cette théorie, parfaitement connue des spirites, et qui entraînerait irrésistiblement par la seule force de sa logique, alors même qu'elle ne s'imposerait pas impérieusement par la puissance des faits, nous démontre jusqu'à la dernière évidence que Dieu *ne donne rien*, mais qu'il veut que l'on acquière, que Dieu ne façonne pas les êtres, mais qu'ils doivent se développer *librement*, que les facultés individuelles ne sont pas un don gratuit d'en haut, mais bien le produit du travail de chacun, et qu'enfin toutes ces inégalités morales, si choquantes à première vue, sont le résultat d'un mélange nécessaire d'individualités placées à tous les points de l'échelle, dont les degrés inférieurs sont naturellement occupés par les derniers parvenus à la vie humaine, et les attardés dans la route du progrès.

Rien au monde ne saurait être plus simple que cette théorie, et conséquemment plus vrai.

Nous prions le lecteur de ne pas oublier que par inégalités humaines nous n'entendons nullement celles des conditions sociales, mais uniquement les inégalités intellectuelles et morales, de même que, par homme, ou animal, nous n'entendons point l'être physique, mais l'être spirituel qui l'anime. Nous insistons particulièrement sur ce point.

Les aptitudes de tout être donné étant donc le produit de son travail, la somme de ces aptitudes est ce qui constitue la valeur intrinsèque de l'individu.

Aptitudes et *instinct* sont une seule et même chose. L'instinct des animaux, c'est la somme de leurs aptitudes, et l'intelligence de l'animal est en raison du développement de ses instincts.

Instinct, intelligence! Chacun de ces mots n'a pas deux acceptions; il ne peut signifier une chose chez l'homme et une autre chose chez l'animal. Quelle que soit la différence remarquée entre les êtres, elle n'est que dans le degré de développement et ne saurait constituer en aucune manière une diversité dans l'essence. Or, puisqu'entre les limites extrêmes des facultés humaines il n'y a qu'une différence de proportion, entre les limites extrêmes des facultés des animaux la différence ne saurait être d'une autre nature.

Si donc le dernier des Hottentots est appelé à la plus haute civilisation, pourquoi le phoque ne parviendrait-il pas à l'état de chien ou à celui de singe? et pourquoi, par la même raison, ces derniers seraient-ils condamnés à rester là, lorsque la distance qui les sépare de l'homme primitif est relativement minime en comparaison de celle qui sépare l'homme primitif de ces génies qui font la gloire de l'humanité?

Enfin, le progrès étant le résultat nécessaire de l'intelligence chez l'homme, le progrès est nécessairement le résultat de l'intelligence chez l'animal.

Si les facultés de l'homme sont le produit de son travail antérieur, les facultés de l'animal sont également le produit d'un travail antérieur. Car si Dieu ne donne rien à l'homme, pourquoi donnerait-il quelque chose à l'animal?

Or, l'instinct ne pouvant être un don spontané, il est nécessairement le produit lent du travail de l'intelligence.

Donc l'animal progresse puisqu'il est doué d'intelligence et d'instinct!

Comment progresse-t-il?... Ce sera le sujet de notre prochain article.

P. XAVIER.

Les Dupes du Cœur (1)

PAR M. HONORÉ BENOIST.

Nous lisons dans *Les Chemins de fer, indicateur universel*:

Par ce temps de mémoires de Thérésa, des chevaliers d'amour et de ces petites dames qui ne sont même plus du demi-monde, il est utile de signaler les esprits honnêtes et les plumes décentes qui ne se laissent entraîner ni au dévergondage des sentiments et des idées ni au laisser-aller d'un style dont les grands mots cachent mal le libertinage.

M. Honoré Benoist est notre collaborateur, et dans la feuille même où ses œuvres se produisent, nous aurions mauvaise grâce à le louer ou à le critiquer. Mais ce que l'on peut dire sans blesser sa modestie et sans nous faire accuser de complaisance, c'est qu'une profonde honnêteté inspire ses écrits. Il n'oublie jamais le respect qu'il se doit à lui-même et à ses lecteurs, et cette préoccupation semble parfois comprimer les élans de sa jeunesse et donner à son talent une maturité et une profondeur qui sont d'ordinaire l'apanage de l'âge mûr.

Les Dupes du Cœur retracent les côtés très-réels et très-tristes de la vie, surtout en ces temps de sensualité, de matérialisme et d'argent. Vivre de la vie du cœur, duperie! aspirer à autre chose qu'à être notaire, agent de change ou boursicotier, duperie! rêver les douces jouissances d'un amour pur, les tendres joies de la famille, les douceurs ineffables de l'amitié, duperie, duperie! Jouissez, enrichissez-vous pour jouir davantage, telle est la morale du siècle et les exemples que la vie réelle nous fournit à chaque pas.

Dans cette voie que les insensés parcourent un voile sur les yeux, M. Benoist montre les abîmes et sonde les gouffres. Au lieu de ces jouissances tant cherchées on ne trouve que désillusions, larmes et désespoir. A ce jeu cruel les Dupes sont peut-être moins à plaindre que les heureux prétendus, et je suis de l'avis de M. Benoist qu'il vaut encore mieux souffrir par le cœur que d'étouffer en soi cet organe important de la véritable vie.

Je ne puis entrer plus avant dans le livre de M. Benoist; le cadre dans lequel se meuvent ses personnages n'est surchargé ni par des accidents imprévus ni par des aventures extraordinaires; son récit est simple, ses acteurs appartiennent à la vie réelle, et son histoire est un de ces chapitres éternellement vrais de la vie du cœur.

Écrit avec élégance, pensé sagement, ce livre est empreint d'une teinte de mélancolie qui fait rêver, et l'on pense encore aux personnages, lorsque depuis longtemps le dernier feuillet est tourné. S'ils ne doivent point aspirer aux succès bruyants des œuvres tapageuses, *les Dupes du Cœur* seront recherchés par les esprits délicats, par les cœurs sensibles et les âmes honnêtes. Cet assentiment auquel l'auteur nous paraît attacher le plus haut prix ne lui faillira pas, nous croyons pouvoir lui en donner l'assurance.

XX.

(1) vol. in-18, chez Cournol, éditeur, rue de Seine, 20.

NOUVELLES SPIRITES D'ANGLETERRE.

Un M. A, membre du comité de la bourse de Londres, aurait réussi à produire les mêmes manifestations que les Davenport. Voici le récit qui en a été donné à M. Coleman par deux personnes de sa connaissance, témoins oculaires, les MM. S. Ces messieurs avaient été invités à se rendre chez M. A. Celui-ci s'était procuré une camisole de force, une paire de menottes et des chaînes telles qu'on en met aux jambes des forçats, il y avait aussi une grande caisse avec couvercle et serrure. Un des MM. S. mit d'abord la camisole de force à M. A., en la laçant sur le dos; puis il croisa les longues manches sur la poitrine et les lia par un nœud derrière. M. A. se retira derrière un paravent, dans une minute et deux secondes il reparut, tenant la camisole toujours lacée et sans que le nœud fût défait. La même expérience fut répétée avec l'addition d'un cachet sur le nœud. Le résultat fut le même. On remit la camisole à M. A., les menottes ainsi que les chaînes bien cadenassées, finalement on le mit dans un sac qu'on lia par-dessus sa tête. Au bout de deux minutes M. A. sortit de derrière le paravent avec tout cet attirail à la main.

Comme dernière expérience M. A. se mit dans la caisse, qui était assez grande pour qu'il pût s'y tenir à moitié couché. Le couvercle fut baissé et M. S. ferma la serrure; la clef resta en sa possession. Les spectateurs se retirèrent dans une chambre adjacente, ainsi qu'il avait été convenu. On les rappela au bout de trois minutes dans la chambre où ils trouvèrent M. A., tandis que la caisse était toujours fermée. Le même résultat fut obtenu, lorsque la caisse avait été cordée. Il y avait trois témoins, la chambre était brillamment éclairée. M. A. s'est refusé à toute explication, soit qu'on y voulut voir un tour d'escamotage ou une manifestation physique. M. Coleman a eu depuis l'occasion de parler à M. A. qui prétend aussi pouvoir se rendre invisible. Il est évident pour M. C., que M. A. sait parfaitement bien que ce sont les phénomènes spirites, c'est probablement la crainte du ridicule qui l'empêche d'en donner l'explication. Ce silence est regrettable, dit le *Magazine*, car si M. A., comme nous devons le supposer, possède de telles facultés médianimiques, il pourrait, plus que personne, par sa position dans le monde, contribuer à confondre les incrédules et démontrer l'absurdité de tout ce qui a été dit et écrit pendant ces derniers mois contre l'existence des phénomènes médianimiques.

Extrait et traduit du *Spiritual-magazine*, par J. M.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

La morale selon l'homme et la morale selon le Christ

MÉDIUM, M. ALFRED DIDIER

La moquerie est une arme souvent dangereuse entre les mains de ceux dont le cœur ne compense pas le côté amer et sceptique de l'esprit. Il est bien rare de rencontrer l'esprit vraiment railleur et méchant avec l'intelligence et les bons mouvements du cœur, à tel point souvent, que les personnes qui veulent dissimuler et qui veulent dérober aux regards du monde leur bonté naturelle et leurs instincts délicats emploient ce masque du cœur, la moquerie, pour rire de ce qu'ils aiment au fond d'eux-mêmes. Mais il n'y a là ni méchanceté, ni perversité; il y a respect humain, et souvent ces mêmes personnes qui affectent tant d'incroyance, tant d'ironie et de sarcasme entre elles, examinez-les quand elles sont plus seules, plus reposées, plus méditatives, alors là vous verrez leur cœur s'ouvrir, et ils ne mettront point un masque devant leur émotion. Être franc avec soi-même, sous ce rapport, est encore assez difficile. Répétez sans cesse à un jeune homme dont le cœur avait certains côtés excellents, répétez-lui, dis-je, dans l'intérêt d'une morale sèche et marâtre, que son cœur n'est pas né, qu'il n'a rien en lui, il finira par le croire; l'amertume de lui-même rejaillira sur ses actions; les défauts de son caractère empiéteront sur les qualités de son cœur; et cet être que Christ aurait sauvé, vous, homme, vous l'avez perdu et par l'exagération de votre morale et par les doutes que vous avez semés peu à peu dans son âme. Un homme serait beau, dites-lui qu'il est laid, répétez-lui qu'il est affreux, ne finira-t-il pas par le croire lui-même, et croyez-vous alors qu'il parera sa personne?

Celui qui fut : LAMENNAIS.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

2e Année. — N° 40. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 6 Avril 1865.

DÉPÔT LÉGAL Seine 19 1865

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8
Amérique, Brésil. . .	15	8
Australie, etc. . . .	16	9

On s'abonne au bureau du journal
6, RUE DE L'ABBAYE-MONTMARTRE
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

Vente au numéro, à Paris chez { LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35. } **A Marseille** { Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Sommaire du n° 40 de l'Avenir.

AVIS. — Le Spiritisme latent, par André Pezzani. — Comment les Animaux progressent, par P. Xavier. — Nouvelles relations sur les frères Davenport. — Bibliographie : Accord de la foi et de la raison de M. J.-B., par Alis d'Ambel. — Communication médianimique : de la liberté de conscience; médium, Mme D.... — FEUILLETON : Fluide lumineux des somnambules. — Les illusions d'un philosophe allemand.

AVIS

A PARTIR DU 1er MAI PROCHAIN, LES BUREAUX DU JOURNAL L'AVENIR SERONT TRANSFÉRÉS RUE BREDA, 22.

L'administration ne faisant jamais de traite sur les abonnés, ils sont priés de vouloir bien adresser le montant de leur abonnement en mandat sur Paris, bon de poste ou timbres-poste à l'adresse du directeur du journal.

Paris, le 6 Avril 1865

LE SPIRITISME LATENT

J'ai vu beaucoup d'incrédules, de sceptiques, de matérialistes de toutes les classes et de toutes les conditions, qui riaient à gorge déployée lorsqu'on leur parlait des manifestations d'Esprits.

« Les Esprits, — disaient-ils, — ce sont des contes » de grand-mère; ils ont bercé notre enfance débile et » peureuse, mais ils ont disparu à la lueur de notre » haute raison; croire aux Esprits, fi donc! nous ne sommes pas assez simples pour cela. »

Telle est la première bordée que vous aurez à subir auprès de tous les douteurs, je vous en préviens, frères spirites, qui tâchez de répandre partout le pain nourrissant de la parole vivante; elle peut varier dans les formes, mais au fond et pour le sens elle est invariable. Attendez patiemment; ce cœur malheureux va se dévoiler, quelquefois sans autre interrogation.

« Pourtant, a repris un de ces rieurs, quoique je ne » croie pas aux Esprits, Dieu me garde de cette folie! » lors de la mort de mon frère qui était à cinquante » lieues de moi, j'ai éprouvé tout-à-coup et sans motif » un serrement de cœur indicible, je comprenais qu'un » affreux malheur me menaçait, j'allai me coucher et » dans la nuit trois coups secs et frappés d'une manière » étrange dans ma chambre m'ont réveillé en sursaut. Le » surlendemain j'apprenais que l'heure où j'avais senti » mon cœur se serrer était celle où mon frère était » entré en agonie, et que, lorsque les coups retentirent, » il expirait. Mais je ne crois pas aux Esprits, cela s'appelle pressentiment et j'y crois. »

Une dame me disait:

« Les groupes spirites ne sont que tromperie et men» songe. Comment peut-on ajouter foi, sans être fou, » aux communications des morts? Je n'y ai rien vu, » *quoiqu'on m'ait promis de me faire voir*. (1) Cependant, » à la mort de ma mère, je me souviens d'un songe » significatif, le voici :

« J'arrivais au bureau des diligences dans la ville où » elle demeurait, et je n'y trouvais personne, plus loin » et sur ma route personne; j'étais frappée de stupeur » et d'épouvantement. Cependant, sur une petite place » voisine de son habitation, au pied d'un tilleul, j'aper» çus tout-à-coup mes deux sœurs éplorées qui me di» rent de ne pas aller plus loin, que leur mère s'était » arrêtée là, et elles me montrèrent la place. Le lende» main je reçus la nouvelle de la mort de ma mère. Je » me transportai sur les lieux et j'appris qu'en effet » elle était tombée sous un mal foudroyant à la » même place désignée par mon rêve. Mais tout cela » n'est qu'un pressentiment, et l'on peut y croire. »

J'aurais quatre cents révélations pareilles faites de soi-disant négateurs, il faut agir doucement sur eux leur faire concevoir que des serrements de cœur éprouvés à cent lieues de distance, à l'heure même d'un fâcheux événement, que les visions d'un songe aussi précis par les circonstances et les détails, que des coups frappés si clairement, ne peuvent se nommer des pressentiments, sans faire un étrange abus des mots et des choses, que ces faits impliquent précisément la relation entre le monde universel des Esprits et notre monde terrestre.

On peut en faire l'expérience comme je l'ai faite moi-même; de tous ceux qui niaient de prime abord, aucun n'a été, sans avoir eu ou par lui-même, ou par sa famille, ou par ses amis, un ou plusieurs faits qui contrastaient avec son scepticisme. Aussi pouvons-nous nous écrier: Gloire à Dieu! il y a chez le plus obstiné, le plus rebelle, le plus superbe, des germes de la céleste vérité, il y a chez tous du *Spiritisme latent*.

ANDRÉ PEZZANI.

(1) On aura promis à la bonne dame d'essayer l'évocation et la communication par écrit, c'est très-possible; mais cette évocation peut être empêchée soit par l'état de l'Esprit réincarné déjà ou bien en mission ailleurs; elle dépend du reste de la permission de Dieu.

FEUILLETON DE L'AVENIR

Fluide lumineux des somnambules.

Dans les annales de la société de Strasbourg, on lit un procès-verbal que nous nous contenterons de transcrire. Il est bon de prévenir nos lecteurs que les membres de ce club furent naguère les radicaux du magnétisme. Une somnambule, consultée pour un malade qui n'était pas présent, répondit au magnétiseur ces singulières paroles:

.....Un immense océan d'une matière extrêmement subtile m'environne. Cette matière qui n'est ni l'air, ni la lumière, mais qui est la base de l'un et de l'autre, pénètre tous les corps..... Une infinité de longs fils, comme les rayons d'une matière qui tient de la nature du feu, partent de tous les corps animaux et végétaux..... Ils se croisent et s'entrelacent; les uns se joignent, les autres se repoussent, et rien ne se confond..... Tenez! voici les fils de votre malade..... Ils passent par le mur pour joindre les vôtres. Ces derniers sont unis aux miens, et c'est par là que je vois le malade qui vous intéresse tant..... Qu'il est bon, cet homme!..... Que ses rayons sont unis et droits!..... Ils sont, à la vérité, faibles et sombres..... C'est qu'il est malade, etc., etc. (1).

Cette rédaction diffuse, — continue M. Delrieu à qui nous empruntons ce fragment — est le texte même des paroles de la somnambule qui furent écrites sur l'heure; elle offre la plus précieuse définition du fluide blanc et lumineux dont tous les somnambules se prétendent circonvenus. Un pareil fluide expliquerait l'attrait spécial qui groupe les spectres des morts auprès des vivants, et les liens invisibles qui rassemblent accidentellement les éléments vagues d'un fantôme. Une anecdote, fameuse dans l'université de Glasgow, augmente l'intérêt physiologique de cette conjecture.

Le célèbre Reid, professeur de morale, et le docteur Blacklock se rencontrèrent un jour chez Smellie, professeur à Glasgow et qui fut témoin de l'entrevue (1).

Blacklock était aveugle depuis l'âge de deux ans.

— Avez-vous quelque idée de la lumière? demanda timidement Reid à Blacklock.

— Aucune, — répondit l'aveugle sans émotion.

— Rêvez-vous quelquefois?

— Souvent même.

Comment donc établissez-vous une différence entre les idées que vous vous faites des personnes et des choses durant la veille, et les idées que vous vous faites des mêmes personnes et des mêmes choses en rêve?

— Durant la veille, je reconnais les personnes au tact, au son de la voix et à la manière dont elles respirent; mais pendant le sommeil, en rêve, tous les objets soit animés, soit inanimés se représentent à mon Esprit, au moyen d'une opération plus précise et plus nette; mon âme en reçoit une perception admirablement distincte. Je n'ai jamais révélé ce phénomène, de peur de n'être pas compris.

— Parlez! s'écria Reid.

— Il me semble — dit religieusement Blacklock, — que mon corps est uni aux personnes et aux choses par l'intermédiaire de fils ou de cordes qui partent de ces personnes et de ces choses pour se rattacher à moi; et que les idées *mutuelles* se communiquent par la vibration de ces liens.

Les illusions d'un philosophe allemand.

Meyer professeur à l'université de Hall (1) se donnait à lui-même l'explication suivante :

« Je me suppose ayant perdu et regrettant un parent que j'aimais beaucoup, que j'avais vu souvent et auquel j'avais souvent parlé durant sa vie; il est tout simple que ces habitudes aient gravé l'empreinte de sa figure matérielle dans mon cerveau. Des rapports familiers, mais *pour le moment inconnus*, peuvent continuer entre cette figure et mon corps, de manière à toucher particulièrement les nerfs de l'ouïe et de la vue, même après la mort de mon parent. Lorsque ces nerfs seront excités comme ils l'étaient de son vivant, soit par la mémoire, soit par une autre cause, je comprends que mes oreilles entendent et que mes yeux voient un fantôme qui abuse mes sens sur la réalité. (Cité d'après André Delrieu.)

(1) *Annales de la société de Strasbourg*, volume VIII, 1789.

(1) Smellie, *philosophie de l'Histoire naturelle*, Édimbourg, 1799.

(1) *Essai sur les apparitions* 1748.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

COMMENT LES ANIMAUX PROGRESSENT

Origine de l'instinct.

I

Tous les êtres se développent *librement*. C'est la grande loi de la vie universelle.

Vivre, c'est se développer, autrement la vie ne serait pas. Se développer, c'est progresser, et l'être progresse par cela même qu'il vit.

La vie, c'est le mouvement, faculté primordiale qui fera naître toutes les autres ; car tout mouvement est une expérience, et toute expérience porte un fruit.

Ce fruit, pour n'être pas immédiatement perceptible, n'en est pas moins réel aux yeux de la raison. La marche de l'aiguille d'une montre ne peut être aperçue par l'œil le plus attentif; au bout de douze heures cependant l'aiguille a fait le tour du cadran. Chaque seconde a donc été un mouvement *réel*, bien qu'insensible.

Que dire de celui qui nierait le mouvement de l'aiguille parce qu'il ne saurait le saisir instantanément?

« La pratique rend l'homme ouvrier » dit un proverbe. — Cette simple formule résume pour nous toute la loi du progrès.

La vie étant essentiellement une pratique et une pratique continuelle, l'être progresse nécessairement par la pratique même de la vie.

La pratique de la vie, c'est le travail incessant, c'est par ce travail que se développent lentement les facultés de l'Esprit.

L'Esprit mûr pour l'individualisation manifeste son individualité en prenant la haute direction d'un petit monde qu'on appelle organisme, avec lequel il s'identifie momentanément, de manière à ne sembler faire qu'un avec lui.

Cet organisme est nécessairement en rapport avec les facultés de l'Esprit, qui le dirige, c'est-à-dire, simple comme lui. Tel nous voyons le dernier des rotifères, que nous prendrons pour le premier degré de la vie individuelle, en attendant que la science nous en découvre de plus primitifs encore.... s'il y en a.

L'Esprit étant l'activité même, le mouvement est son état habituel, et son premier besoin, après l'incarnation, est encore le mouvement qui se traduit par l'action des organes.

Mais à peine incarné, l'être se trouve en présence de difficultés qu'il doit vaincre : du mouvement naît la fatigue physique ; de la fatigue le besoin de réparation ; de là le repos et la nutrition. Voilà déjà une existence variée. Puis viennent les agents destructeurs contre lesquels il faut lutter, lutter sans cesse; car sans cesse il faut vaincre ou périr.

L'Esprit est tellement identifié avec son organisme physique, que, pour lui, cet organisme est *tout* son être. Conserver cet être à tout prix est donc pour lui toute l'affaire de sa vie. Or, puisqu'il vit il sent, et puisqu'il sent il souffre; et comme tout ce qui tend à le faire périr le fait souffrir, la souffrance est pour lui l'avertissement du danger.

Longtemps, sans doute, la signification de cette souffrance lui échappe, mais comme cet état est pour lui intolérable, il cherche à s'y soustraire ; et, en se soustrayant à la douleur, il échappe à la destruction.

Lors donc qu'il prend du repos ou de la nourriture, ce n'est pas précisément en vue de conserver sa vie ; sa prévision ne s'étend pas encore jusque là ; il obéit à un besoin dont la prolongation est une souffrance et la satisfaction un plaisir.

Mais en dehors de l'épuisement, il est pour le corps une foule d'autres causes de destruction : tout ce qui l'entoure est pour lui un danger auquel il ne tarde pas à succomber ; et ce danger, l'être ne cherche même pas à l'éviter, car il ne s'en doute pas encore ; et la cause n'en étant pas en lui, il n'a pu s'y soustraire, car la destruction n'a pas été précédée de la souffrance. L'être a souffert, mais c'était pour mourir, plus ou moins brusquement.

L'animal est-il détruit ? Non, tant s'en faut. L'organisme seul a disparu ; mais l'être est aussi vivant que jamais ; il se sent encore et il continue de se sentir avec une expérience de plus.

Combien lui faut-il d'expériences semblables pour éveiller en lui le soupçon, puis la précaution ? Quel sera le temps nécessaire pour perfectionner en lui d'une manière sensible l'instinct de la conservation? C'est ce que nul ne saurait dire. A en juger par nous qui avançons si peu, il faut croire qu'à ce degré, relativement si inférieur, la lenteur du progrès est extrême ; mais qu'importent les siècles, les dizaines ou les centaines de siècles, puisque ce progrès est certain ? La durée n'est pas ici la question.

Voilà donc l'être primitif naissant, vivant, luttant, mourant, renaissant, luttant et mourant encore, toujours sous la même forme, et cela indéfiniment, jusqu'à ce qu'un progrès sensible dans les facultés amène un progrès sensible dans la forme physique. Chaque existence corporelle, ne fût-elle que d'une heure, une minute, une seconde, est pour lui une somme d'expérience ajoutée au total.

Avec l'accroissement de ce total s'est accru l'instinct, produit lent de l'expérience, qui lui fait de plus en plus sûrement choisir ce qui est bon, éviter ce qui est nuisible.

L'intelligence discerne en raison de son développement, et les moyens par elle employés sont en raison de son discernement. Si un moyen lui réussit, elle recommence ; la répétition produit l'habitude ; l'habitude constitue la faculté. « L'habitude, dit-on, est une seconde nature. » Que de hautes vérités dans ces proverbes familiers ! Cette faculté constituée par l'habitude, c'est l'instinct lui-même, base d'opérations d'où part chaque fois l'intelligence pour s'élever à de nouveaux aperçus. De ces nouveaux aperçus naîtront, par la pratique, de nouveaux instincts, et ainsi de suite.

La monade primitive, dont tout le mouvement consiste dans la rotation, dont toute l'industrie consiste dans l'absorption, finit, avec le temps et l'expérience, par trouver la vie monotone et précaire. A mesure que, par l'habitude, elle exerce mieux le peu de facultés qu'elle possède, elle devient un être plus vivant, plus expert, et conséquemment plus exigeant et plus cauteleux. La nourriture par absorption ne lui suffit plus, et insensiblement se développe l'organe de la digestion, qui lui procurera une nourriture mieux élaborée et plus propre, par conséquent, à développer d'autres organes dont le besoin commence également à se faire sentir.

Soumise depuis longtemps, sans défense et sans préservatif, à tous les agents destructeurs, l'instinct du danger se développe, et avec lui le besoin de se prémunir. C'est alors qu'apparaissent les premiers tentacules, organes du tact, qui, à défaut de la vue, serviront à l'avertir du danger le plus prochain.

Cette organisation est encore bien frêle ; la puissance de l'être a peu augmenté ; mais il y a un progrès accompli qui se continuera sans interruption ; et plus tard nous retrouverons le même individu, avec un corps plus volumineux, muni d'un épiderme ou autres téguments protecteurs, d'organes plus développés, plus compliqués, en un mot, avec un organisme plus parfait, proportionné à la puissance acquise par l'être animique.

A mesure que l'instinct s'accroît, les besoins augmentent, et l'intelligence est obligée de déployer plus d'activité pour les satisfaire. Nouveaux succès, nouveaux besoins, nouvelle complication de la vie ; et de ce surcroît de travail résulte une accélération proportionnelle, dans le progrès de l'intelligence et dans le perfectionnement de l'organisme.

C'est ainsi que l'être parvient insensiblement aux espèces les plus parfaites.

II

A quelque degré de l'échelle que l'on prenne l'animal, et dans quelque espèce qu'on l'observe, de toutes parts se présente le même mode de développement. Toute la différence est dans la route parcourue et les moyens employés par l'individu ; mais partout se retrouve le même principe, le même ressort : partout le travail et la lutte.

La matière est la conquête naturelle de l'Esprit inférieur ; elle est en même temps l'instrument et l'objet de son activité. Se l'approprier partout où il la trouve à sa convenance est l'unique but de ses efforts.

L'individu n'a pas même la propriété de son corps sans cesse à la merci de tout venant. Ce corps, composé d'une substance déjà élaborée, est une excellente pâture pour d'autres êtres organisés ; elle excite naturellement leur convoitise, et alors..... chacun pour soi ! — Cette pratique, comme l'on voit, n'est pas née parmi les hommes ; ils ne font que la continuer.

Manger les autres, être mangé soi-même, en gros ou en détail, telle est l'alternative des êtres organisés, dits animaux, depuis le polype jusqu'à l'homme, inclusivement. Et cependant, malgré cette loi fatale, nul ne se laisse exécuter de bonne grâce : c'est le contre-poids de cette loi.

L'être qui ne veut pas être mangé est donc obligé de se défendre ou de fuir ; de là l'attaque et la défense, par la force ou la ruse. Pour l'agresseur comme pour la victime, c'est une égale dépense d'activité.

Le besoin d'expédients développe les ressources de l'intelligence ; le besoin de force ou d'agilité oblige l'Esprit à perfectionner son corps, autre nécessité d'un progrès.

Mais dans toute cette lutte de destruction, y a-t-il quelque chose d'anéanti? Non, pas un atôme ; toute substance est impérissable ! il y a déplacement, transformation d'un peu de matière, et rien de plus. L'Esprit dépouillé reste intact, et la spoliation tourne à son profit. L'être perce son corps, mais il acquiert une expérience et conséquemment un progrès, et le grand réservoir est là, toujours là, inépuisable, tenant à sa disposition une nouvelle enveloppe, autant de fois que le requerra un développement ultérieur.

Qui ne voit, dans cette lutte universelle et incessante, la raison des antipathies natives de chaque espèce pour ses ennemis naturels ? — Appliquons le même principe à tous les autres instincts, et nous en trouverons l'origine dans les divers détails des existences antérieures.

L'instinct général propre à chaque espèce est le résultat d'une certaine parité dans la direction prise, dans le travail accompli antérieurement par tous les individus qui la composent, et qui se trouvent ainsi attirés vers une forme commune satisfaisant à leurs communs besoins.

L'instinct de l'individu est la somme des facultés acquises par lui dans l'accomplissement de ce travail, dans le parcours de cette direction.

La *forme* de l'organisme n'étant elle-même que le produit des facultés animiques qui ont présidé à son développement, entre la conception et la naissance, il est tout naturel que le corps, aussitôt après la parturition, se prête instinctivement à la satisfaction des premiers besoins, comme il se prêtera plus tard, à mesure qu'il se complètera, à la manifestation des aptitudes et à la satisfaction des goûts sous l'influence desquels il a été façonné. C'est par une raison opposée qu'il se refuse à l'exécution de tout acte qui n'est pas dans les facultés de l'Esprit, et dont le cachet n'a pu conséquemment lui être imprimé.

Le premier instinct qui se manifeste chez tout nouveau-né est celui du mouvement, le second, celui de la réparation. Remuer, manger, dormir, sont les trois actes

primitifs de tout être qui débute à la vie corporelle, pour la millième aussi bien que pour la première fois.

Pour l'être primitif, ces trois actes seront, dans toute leur simplicité, tout l'instinct de la vie. Chez l'être plus avancé, ils ne tardent pas à se compliquer; et cette complication se continue progressivement dans une mesure proportionnelle à la perfection de l'organisme, qui est elle-même la mesure de la perfection de l'Esprit. Mais, arrivée à la pleine manifestation de toutes les facultés de l'être, elle semble s'arrêter là; parce que le progrès qui va s'accomplir subséquemment étant un progrès nouveau de l'Esprit, et partant, d'une lenteur extrême, il devient dès lors insaisissable à l'observation.

Maintenant, si nous voulons prendre sur le fait l'instinct d'un jeune sujet quelconque, il sera impossible d'en méconnaître l'origine antérieure. Nous choisirons entre mille le phénomène suivant, parce qu'il est bien connu et observé par tout le monde. La poule, on le sait, conduit habituellement à la promenade sa jeune couvée à peine éclose. Dans cette couvée se trouvent quelquefois quelques canetons, ainsi que cela arrive souvent dans les fermes. Si elle vient à passer au bord d'une mare ou d'un ruisseau, voici que les canetons courent s'élancer à l'eau au grand désespoir de la pauvre mère-nourrice qui ne sait où donner de la tête. Pour expliquer cette angoisse, l'on dira, si l'on veut, que l'expérience de la poule est assez vieille pour lui faire connaître le danger de l'eau; soit: ce sera au moins une preuve d'intelligence; mais qui l'a appris, ce danger, aux jeunes poussins, éclos seulement depuis quelques heures, voyant l'eau pour la première fois, et qui, cependant, se gardent bien d'y suivre leurs frères aux pieds palmés. Qui a dit aux uns que l'eau est leur élément, et aux autres que cet élément leur est funeste?

L'instinct, sans doute; tout le monde sera d'accord sur ce point. Mais, encore une fois, d'où vient-il cet instinct? C'est ici que les opinions se divisent: Combinaison de la matière, diront les matérialistes; volonté du créateur, reprendront les mystiques. L'on sent parfaitement que toutes ces affirmations ne sauraient être des raisons, aujourd'hui surtout que tant d'autres mystères s'expliquent aisément par la science. Nous demanderons seulement à nos contradicteurs spirites, car c'est à eux que nous nous adressons particulièrement, pourquoi cette diversité d'aptitudes, de goûts, de répulsions que l'on remarque parmi les hommes? Nous savons qu'ils ne seront pas embarrassés. Culture antérieure, facultés acquises, réminiscences, répondront-ils, et ils auront raison. Hé bien! puisque les aptitudes humaines sont le produit d'un travail antérieur, les répulsions l'effet d'une réminiscence, pourquoi chercher ailleurs l'origine des aptitudes, des goûts, des répulsions de l'animal? Est-il plus difficile de suivre l'analogie qui éclaire, que de s'égarer dans le mystère qui obscurcit?

L'analogie n'est-elle pas le grand *criterium* de la vérité universelle, la manifestation irréfragable de l'unité dans la création? Or, en vertu de cette unité qu'on ne saurait nier sans attaquer l'unité divine, du moment qu'un être, dans la création, se développe librement et est le fils de ses œuvres, tout ce qui existe dans la nature se développe de même, et inévitablement.

Cessons d'abaisser Dieu au rôle d'opérateur vulgaire! Ses vues sont bien autrement profondes et sages que celles que nous lui supposons; et la première, la plus haute manifestation de la sagesse infinie est, sans contredit, *le libre développement* de l'être par lui-même, de l'être, quel qu'il soit, partant du plus bas degré de l'échelle et les gravissant tous successivement par ses propres efforts, de l'être, aidé certainement de la providence qui veille, mais non façonné par elle; — sinon la liberté n'est qu'un mot, une illusion, pour ne pas dire un mensonge; — car si elle fait défaut sur un point quelconque dans l'échelle des êtres, elle n'est plus un *principe*, et l'idéal, dont l'homme se plaît à la revêtir à son profit, n'est qu'un vain échafaudage, construit par l'égoïsme, c'est-à-dire, sans base, et qui s'écroule de lui-même.

P. XAVIER.

A suivre.

NOUVELLES RELATIONS
SUR
LES FRÈRES DAVENPORT

Nous empruntons au *Siècle du Progrès* de Buffalo, (Amérique) du 13 octobre 1855, la relation suivante.

« M. Davenport et l'aîné de ses fils étaient présents, et nous nous enfermâmes tous les quatre pour être à l'abri de toute visite et de tout dérangement. J'examinai attentivement tous les objets placés dans la chambre où nous étions, et je vis que les deux passages qui pouvaient laisser entrer étaient complétement fermés. Il était impossible à toute personne du dehors d'entrer sans que nous fussions à même de nous en apercevoir, et il n'y avait pas d'endroit pour loger un compère. On ferma entièrement un des deux volets intérieurs, et l'autre à moitié seulement, c'est-à-dire qu'on laissa une ouverture de dix pouces de large, augmentée encore par le jour du haut et du bas; tout cela nous donnait assez de lumière pour établir dans la chambre un beau demi-jour qui permettait de voir chaque personne assise autour de la table, les deux portes qui pouvaient s'ouvrir, et les mouvements des mains de toutes les personnes présentes. Lorsque je fus accoutumé à l'obscurité relative de l'appartement, je pus lire une annonce accrochée à un mur à dix pieds de moi. Ira était assis à ma gauche, une dame à ma droite, et M. Davenport en face de moi.

» Nous vîmes ensuite sortir de dessous la table des doigts humains. Nous avions déjà entendu auparavant des sonnettes résonner sous la table, et des instruments de musique jouer des accords; j'avais cependant examiné tout avec un soin minutieux pour surprendre n'importe quelle supercherie, mais en vain. Je répète donc que des doigts se montrèrent d'abord au bord de la table, puis sautèrent dessus. Des mains tout entières se montrèrent de la même façon. Ces mains et ces doigts variaient depuis la taille de ceux d'un homme jusqu'à ceux d'un enfant. Il n'y avait pas d'enfant dans la salle. Les plus grandes étaient noires, les autres blanches. Pendant que duraient ces manifestations, je mis ma main sous la table; une minute après, je sentis sur mon pouce une pression de doigts glacés, et bientôt il fut pris par une main tout entière. Je demandai quelle était cette main qui pressait ainsi mon pouce, et l'on me répondit que c'était celle de mon père, ce qui me fut bientôt prouvé; car je priai mon père de prendre ma main complétement et il le fit avec une telle vigueur que cela me rappela les rudes poignées de main qu'il m'avait données dans ma jeunesse. Il avait une main très-grande et très-forte; celle que je tenais alors dans la mienne était parfaitement conforme à la sienne comme grandeur et comme force. On nous demanda ensuite par des coups un parapluie qui se trouvait dans un coin de la chambre. L'un de nous alla le prendre et le déposa fermé sous la table. Quelques instants après, il sortit de dessous la table ouvert dans toute sa grandeur. Il était passé à un des coins à gauche d'Ira Davenport, et il resta au-dessus de sa tête, tandis que le bout de la canne était encore sous le niveau de la table, entre les jambes entr' ouvertes du jeune homme. Il monta, descendit, tourna sur lui-même à gauche et à droite, tout en restant au-dessus de sa tête. Tout à coup il le quitta et se dirigea vers moi; la canne suivait le bord de la table. Comme j'étais plus grand que le fils Davenport, le parapluie s'éleva pour se mettre au-dessus de ma tête. Alors j'aperçus à l'extrémité de la canne un bras de femme et une main d'un modèle adorable; ils sortaient de dessous la table. La jolie main s'empara du parapluie, le fit monter et descendre, et enfin tourner sur lui-même comme auparavant. Voilà les faits tels que je les ai vus; et je suis prêt à les affirmer quand on le voudra.

STEPHEN ALBRO,
Rédacteur en chef du *Siècle du progrès*.

BIBLIOGRAPHIE (1)

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES

ACCORD
DE LA
FOI ET DE LA RAISON
PAR Mme J.-B.

DÉDIÉ AU CLERGÉ

Sous ce titre, l'auteur des *Lettres sur le Spiritisme*, écrites à des ecclésiastiques, vient de publier à la librairie DIDIER ET Ce, une forte brochure *in-octavo* que nous recommandons aux lecteurs de l'*Avenir*.

L'auteur est une dame très-dévouée aux idées nouvelles, c'est-à-dire au Spiritisme, ce qui ne l'empêche de rendre à la religion catholique les devoirs d'une âme profondément imbue des enseignements de cette église.

C'est toujours au clergé que s'adresse Mme J. B. Espère-t-elle le ramener à de meilleurs sentiments envers notre doctrine, essentiellement johanniste et chrétienne? Nous le croyons certainement. Réussira-t-elle? Nous le désirons, mais nous ne le pensons pas. Il y a, dit-on, de grâces d'état; il existe également des obstinations traditionnelles que rien ne peut vaincre et qui doivent conduire fatalement à leur décadence les institutions condamnées par le progrès avec lesquels elles ne sont plus en rapport. Quant à nous, nous louons sans restriction Mme J. B. de son zèle, de son dévoûment à nos idées, et des efforts qu'elle fait pour convaincre ceux qui ne se rendent à l'évidence que lorsqu'il n'est plus temps de le faire. Consultez pour cela l'histoire de toutes les révolutions religieuses qui ont laissé leurs traces dans la vie des peuples.

Au surplus, voici la dédicace et l'introduction de cet opuscule, afin que nos lecteurs jugent en connaissance de cause.

DÉDICACE.

« C'est au clergé, ce corps enseignant de l'Eglise de Jésus-Christ, qui a rendu à l'humanité de si éminents services, que nous dédions cet opuscule.

» C'est lui, en effet, qui a conservé à la science moderne les découvertes des anciens; lui qui a guidé l'esprit humain dans les premières marches de sa progression; c'est à lui que nous devons la connaissance aujourd'hui si répandue de la morale évangélique qu'il s'efforce de propager et de faire pénétrer jusque dans les régions les plus lointaines. Notre but, dans ce modeste travail, étant de ramener à la Foi ceux qui la rejettent, parce qu'ils ne savent pas comprendre ses enseignements, *parfois obscurs*, nous avons pensé que le clergé recevrait avec bienveillance cet auxiliaire fervent qui, au moyen des données que fournit la Raison pour démontrer que l'âme survit au corps, et pour faire accepter les vérités énoncées par la Foi, s'associe à sa mission si grande et si belle: la Régénération de l'humanité.

» Nous le dédions aussi aux hommes sérieux et instruits qui voudraient concilier les données des enseignements religieux avec les faits démontrés par la science humaine, et arriver à la connaissance des vérités éternelles par les lumières réunies de la Philosophie et de la Religion. »

INTRODUCTION.

« Deux puissances se partagent l'empire de l'intelligence: la *Religion*, la *Philosophie*; toutes deux se proposent le même but: *la direction morale de l'humanité*; et y arrivent par des voies différentes qui ne sont que la manifestation variée de la même Vérité. La Religion, qui ne s'appuie que sur la tradition et l'Ecriture, ne pouvant

(1) Nous n'avons pas reçu l'opuscule annoncé par la *Vérité* d Lyon, que M. Montani, de Constantinople, a fait paraître sous ce titre: *L'harmonie des Sphères*; nous ne connaissons pas non plus le livre de M. Salgues, que la Ruche bordelaise a annoncé sous le titre de: *Désarroi de l'Empire de Satan*; sans cela nous nous serions empressé d'en rendre compte à nos lecteurs.

pas toujours donner la raison de sa foi et de ses mystères, est accusée par les incrédules d'enseigner des choses absurdes et d'entretenir des préjugés funestes au développement de l'intelligence; tandis que les philosophes qui, par la science et le raisonnement, voudraient dissiper tous les préjugés, afin de détruire l'erreur et d'arriver à la connaissance de la Vérité, sont regardés par les théologies comme des impies voulant porter une main téméraire sur le sanctuaire de la Foi.

» D'où vient cet antagonisme plus apparent que réel, puisque chacune de ces puissances aspire à conduire l'homme à la réalisation de cet immense désir, de ce bien suprême à la poursuite duquel il continue sa vie et qu'il rencontre si peu : Le bonheur ?...

» Il vient de ce que chacune est exclusive. Alors le théologien se prive des connaissances que fait acquérir la science de l'observation et du raisonnement, ce qui décuplerait ses moyens de persuasion ; et le philosophe qui rejette l'enseignement de la foi, n'ayant plus de base certaine sur laquelle il puisse appuyer son raisonnement, émet systèmes sur systèmes dont la plupart ont des conséquences déplorables.

» Si, au lieu de se repousser réciproquement, la Foi et la Raison, qui sont deux Lumières intellectuelles destinées à se prêter un mutuel appui, voulaient s'unir pour faire aimer et comprendre la Vérité en la rendant accessible à toutes les intelligences, l'humanité avancerait à grands pas dans la voie de son amélioration morale, seule base véritable du bonheur pour les individus comme pour les Sociétés. On verrait alors disparaître cette plaie affreuse du Scepticisme et du Matérialisme qui la ronge au cœur et l'empêche de suivre les nobles et célestes aspirations déposées en son âme par le Créateur.

» L'humanité, être collectif composé d'individualités ayant chacunes leur libre arbitre, lui faisant prendre à son gré une direction différente, n'est point créée pour satisfaire uniquement les appétits matériels de sa nature corporelle, mais pour conquérir par le travail et la science, par le développement complet de toutes ses facultés intellectuelles, la place glorieuse qui lui est assignée dans le monde des intelligences, et concourir en une certaine mesure à l'harmonieuse structure de la création elle-même.

» Lorsqu'elle sera bien convaincue de la perpétuité du principe intelligent qui l'anime et la dirige, — autrement dit de l'immortalité de l'âme, — elle comprendra que le bonheur dépend, et pour la vie présente et pour la vie future, du bon ou du mauvais emploi qu'elle a fait de ses facultés ; elle s'appliquera dès lors à les diriger en vue du bien, et c'est là que la Religion et la Philosophie unies dans une même pensée, celle de faire comprendre à l'homme ses devoirs envers Dieu, envers ses semblables et envers lui-même, peuvent rendre d'immenses services. Elles doivent, en effet, donner des notions claires et précises sur ce qui touche à la destinée de cette âme immortelle, chef-d'œuvre du Créateur, auquel elle doit rendre en science, en intelligence, en amour, la plénitude des dons qui avaient été déposés en germe dans son essence lors de sa création, afin qu'elle les fît développer et fructifier, et par ce moyen pût mériter et comprendre la valeur de ce bonheur infini qui sera son partage lorsqu'elle retournera auprès de celui qui l'a créée. »

Cette brochure est tout un traité sur le meilleur mode à suivre pour unir la Religion à la Philosophie. Elle est divisée en deux parties ; la première contient : 1° caractère de la vérité religieuse ; 2° de la Foi ; 3° de la Raison. La deuxième partie qui ne prend qu'un seul titre, *de la Foi et la Raison, conséquences qu'elles entraînent*, a pour but de démontrer l'utilité de la nouvelle révélation qui n'est autre que le *Spiritisme* et qui, suivant l'auteur, est appelée à faire fusionner en un seul corps de doctrines les tendances de la foi et de la raison.

Nous serions heureux, quant à nous, que les résultats poursuivis par Mme J. B. se réalisassent ; mais l'heure n'est pas venue de cette admirable conclusion. Les choses, les institutions, les lois, les religions qui ont fait leur temps et rempli la mission qui leur était dévolue doivent s'effacer dans le temps et faire place à d'autres lois, d'autres institutions, d'autres religions mieux appropriées à l'état moral et scientifique des nations et des individus. Le christianisme s'est édifié sur les ruines du paganisme agonisant. Aujourd'hui sa transformation est imminente et le Grand Esprit du Calvaire sourit à nos efforts en nous poussant vers la nouvelle voie que le Spiritisme, pionnier infatigable, trace dans l'humanité par la main dévouée de ses adhérents de tous les cultes et de tous les pays.

Le règne de Dieu se prépare : le vingtième siècle est béni d'avance, car il verra cette transformation accomplie.

ALIS D'AMBEL.

APPARITION

Les Anglais étaient en possession de l'île Dominique au commencement de la guerre d'Amérique. Le général Stuart en était gouverneur. On attendait depuis longtemps l'arrivée du major de Blomberg, et un soir, fort tard, comme le gouverneur allait dicter une dépêche à son secrétaire à ce sujet, on entendit des pas, et Blomberg entra, en demandant une entrevue particulière. « Lorsque vous retournerez en Angleterrre, dit-il au gouverneur, son ami, rendez-vous dans le comté de Dorset, chez le fermier ***. Vous y trouverez un garçon, mon fils, qui est le fruit de mon mariage secret avec lady Layng. La femme qui a soin de lui a en sa possession un portefeuille de maroquin rouge, contenant tous les papiers nécessaires pour établir la légitimité de l'enfant. Prenez-les et faites-en le meilleur usage. Vous ne me reverrez pas dans cette vie ! » — Puis le major s'éloigna rapidement ; personne ne lui avait ouvert la porte de la maison, ne l'avait vu entrer, ni sortir. Bientôt arriva la nouvelle que le navire sur lequel se trouva Blomberg, avait péri à la même heure où celui-ci était apparu. Tous les deux s'étaient autrefois fait la promesse de servir réciproquement de père à leurs enfants en cas de besoin ; que celui qui mourait le premier apparaîtrait à son ami, si cela était possible. Stuart s'acquitta fidèlement de la commission lors de son retour en Angleterre. La reine Charlotte, qui fut instruite de cette affaire, s'intéressa au jeune Blomberg, et le fit élever avec son fils, plus tard Georges IV.

COMMUNICATION MÉDIANIMIQUE

DE LA LIBERTE DE CONSCIENCE

Médium : Mme D***.

La liberté de conscience est un droit que nulle puissance humaine ne peut abolir ; car l'être spirituel ou incorporel échappe à la force matérielle.

Si vous placez des entraves aux manifestations extérieures des consciences, si vous opposez la loi humaine et ses rigueurs à la foi, vous ferez des renégats, des hypocrites, ou des martyrs, mais l'âme conservera sa liberté, dès lors sa religion ; et, suivant son degré de force ou d'avancement, elle subira ou repoussera la tyrannie imposée à son enveloppe charnelle.

Les premiers chrétiens sont de splendides exemples de ce que je viens d'avancer. Les tortures déchirent leurs corps, mais l'âme reste libre et proclame son Créateur ! Les guerres de religion attestent aussi la vigoureuse résistance de la conscience.

Pourquoi donc, au temps où le progrès se montre sous tant de formes, semble-t-il reculer lorsqu'il s'agit d'assurer sa plus noble conquête, le droit pour toutes les âmes de prendre la route qui, elles l'espèrent, les conduira à la vérité ?

Chaque culte se croit le meilleur, mais cela veut-il dire que parmi ses adeptes, il ne se trouve pas des âmes éprouvées par le doute, et même par l'incrédulité ? pourquoi dès lors ne pas les laisser chercher un autre enseignement ? Oubliez-vous que les retenir dans les limites où elles se trouvent mal à l'aise, c'est les empêcher de marcher vers Dieu ?... Tant qu'il en sera ainsi, vous retarderez le progrès religieux ; ah ! laissez la liberté d'étudier ? que redoutez-vous ? la vérité a des traits si lumineux qu'elle ne peut être confondue avec l'erreur aux sombres reflets, — puis, croyez-vous donc que la Céleste Bonté ne viendra pas en aide à celui qui L'implore ? le désir de connaître Dieu n'est-il pas une prière ?

Parmi ceux qui doutent il y a plusieurs classes ; les indifférents qui dorment sur les ruines de la foi, sans s'inquiéter d'être engloutis sous ses décombres ; puis les routiniers qui suivent comme des moutons, sans savoir où les conduit leur berger ! ils obéissent à la tradition, aux usages du monde, ils redoutent la fatigue de la recherche et annihilent leur raison par indolence. Sont-ils dans la bonne ou la mauvaise voie ? qu'importe ! ils ne feront rien pour s'en assurer ; *le berger* a dit : « suivez » ils suivent ; pour eux, l'homme s'est substitué à Dieu ; le dogme humain a remplacé les vérités divines ; les pratiques de la *lettre* ont tué *l'esprit*.

Se montrent aussi ces tristes pélerins qui marchent dans la vie comme dans un désert ; s'épuisant à chercher une source où se désaltérer, et ne voyant qu'un horizon sans bornes ; car tel est l'homme, lorsqu'il n'a pas rencontré la croyance qui doit être pour lui l'oasis. Laissez-le donc écouter la voix qui l'appelle et qui seule pourra le guider ; qu'importe d'où elle vienne, si par elle il est conduit vers Dieu !

Le Créateur, dans sa généreuse bonté, a donné le libre arbitre aux âmes, afin de leur laisser le mérite des actes, et vous osez aller contre cette loi ! vous murez la pensée, qui dans l'Eglise, qui dans la Mosquée, qui dans la Synagogue ; en vain elle se débat. La captive du culte doit sous peine des rigueurs de l'intolérance rester dans sa prison ! Elle verra un rayon du divin soleil briller à travers les grilles que l'orthodoxie aura élevées et ne pourra aller s'y réchauffer !... Et vous dites servir Dieu !... Vous prenez le titre de *guides des consciences*, vous qui en faites des esclaves et, par là, les poussez au doute, au murmure et à la désespérance !

Frères ! un rôle véritablement beau peut devenir le vôtre ! proclamez *la liberté de conscience* ! Que ce soit par la vertu, la charité, que vous enseigniez les peuples ! parlez-leur comme fit le Maître sur la montagne ; apprenez-leur que l'esprit de Dieu s'éloigne de la réunion où l'orgueil se montre... plus de despotisme dit religieux ; plus d'exploitation de l'âme par le corps.... que l'amour remplace le pouvoir ; alors les âmes sentiront que c'est Dieu qui parle et nul ne restera sourd à cette grande voix !

Tels seront les salutaires effets *de la liberté de conscience* ; par elle l'humanité retrouvera sa dignité, tandis que l'ilotisme ne peut engendrer que les misères de l'abaissement.

Mon Dieu ! toi qui une fois encore envoies ton Verbe parler aux humains, daigne dissiper, par ton souffle, les ténèbres qui empêchent les âmes de distinguer la vérité ; brise leurs fers rivés par l'esprit de domination ; Père ! nous t'en conjurons !.. Seigneur ! en donnant la liberté à tes créatures, tu leur as départi le plus magnifique de tes dons ! mets le comble à ta générosité en leur apprenant à en faire usage.

Oui, frères, demandez au Tout-Puissant de vous donner le discernement ; conjurez-le d'ouvrir vos yeux à la lumière, et lorsque vous aurez aperçu les premières clartés du flambeau porté par la vérité, marchez vers ce but magnifique ! que nulle considération ne vous fasse dévier de cette voie, et si des mains humaines arrêtent vos pas, qu'importe ! votre âme libre ira vers celui qui l'aura appelée.

ESPRIT PROTECTEUR.

Organes du Spiritisme admettant la réincarnation en France et à l'étranger.

		par an.
A PARIS. —	La *Revue Spirite*, d'Allan Kardec, mensuelle,	10 fr.
—	L'*Avenir*, Moniteur du Spiritisme, hebdomad.	10
A LYON. —	La *Vérité*, hebdomadaire.....	9
A BORDEAUX. —	La *Ruche bordelaise*, rev. bi-mensuelle.	6
—	Le *Sauveur des peuples*, hebdomadaire	7
—	La *Voix d'outre-tombe*, —	5
A TOULOUSE. —	Le *Médium*, —	9
A MARSEILLE. —	L'*Echo d'outre-tombe*, —	10
A BRUXELLES. —	Le *Monde musical*, —	10
A ANVERS. —	La *Revue spirite d'Anvers*, mensuelle...	12
A TURIN —	Les *Annales du Spiritisme*, mensuelle....	12

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

2e Année. — N° 41. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 13 Avril 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8
Amérique, Brésil. . .	15	8
Australie, etc.	16	9

On s'abonne au bureau du journal
6, RUE DE L'ABBAYE-MONTMARTRE
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

Vente au numéro, à Paris chez LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). — BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. — TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. — AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

Sommaire du n° 41 de l'Avenir.

AVIS. — Essai d'un Esprit sur la préface de Jules César par Napoléon III, et sur les diverses critiques qui en ont été faites. — Médium, M. Alfred Didier. — Influence du Spiritisme sur l'histoire, par André Pezzani. — Opinion de G. Sand au sujet de la transformation religieuse qui s'opère et sur la réincarnation, par Alis d'Ambel. — *Communication médianimique*. Utilité de la foi, médium, Mme Costel. — FEUILLETON : Variétés Spirites.

AVIS

A PARTIR DU 1er MAI PROCHAIN, LES BUREAUX DU JOURNAL L'AVENIR SERONT TRANSFÉRÉS RUE BREDA, 22

L'administration ne faisant jamais de traite sur les abonnés, ils sont priés de vouloir bien adresser le montant de leur abonnement en mandat sur Paris, bon de poste ou timbres-poste à l'adresse du directeur du journal.

Paris, le 13 Avril 1865

ESSAI D'UN ESPRIT

SUR LA

PRÉFACE DE JULES CÉSAR

ET SUR LES DIVERSES CRITIQUES QUI EN ONT ÉTÉ FAITES

Médium : M. ALFRED DIDIER

I.

Avant de commencer l'examen minutieux de la préface de l'histoire de César par l'Empereur, examinons-la d'un seul coup d'œil et comprenons son but.

Napoléon III relève César comme âme et comme cœur : l'harmonie de l'intelligence suprême s'allie avec la suprême hauteur du sanglant vainqueur de Vercingétorix. C'est là une idée philosophique, noble, qui s'appuie bien plutôt sur le rôle divin que la Providence semble prêter à certains hommes que sur leur côté purement humain.

L'étude simple du cœur humain nous fait voir chez l'homme des contrastes singuliers de vices et de vertus, de grandeurs et de cruautés que la gloire et la majesté du temps ne confondent pas heureusement. L'Empereur fait intervenir ici César comme un être, un génie providentiel. Là n'est pas la question. L'histoire sévère et positive ne doit être qu'une suite d'actions écrites ; elle doit, non pas scruter les intentions premières d'un grand homme, mais ses actions visibles, palpables et telles que tous pourraient les raconter sans l'éblouissement de la gloire et sans parti pris de passion philosophique ou politique.

Il s'agit d'opter entre la philosophie de l'histoire et l'histoire des faits. L'opinion d'un seul ne peut et ne doit pas prévaloir dans l'histoire ; elle seule doit instruire, elle seule doit persuader avec son éloquence. Si l'historien élève trop haut son héros, il oublie l'histoire ; s'il l'abaisse trop, il l'oublie également.

C'est une étude séduisante en effet, que celle de fouiller dans la personnalité d'un homme tel que César les intentions généreuses de certaines actions de sa vie et de faire oublier l'homme qui croyait tant à sa fortune.

N'est-ce donc pas assez que cette grandeur heureuse du conquérant des Gaules et faut-il revenir à Montesquieu qui, lui, plus positif, rattachait les faits particuliers à une cause générale? était-ce la Providence dont il voulait parler ? Peut-être peut-on l'interpréter ainsi.

Montesquieu, cependant, n'avait pas grand intérêt à faire intervenir la Providence dans les accidents humains qui, quoi qu'on dise, sont presque toujours des surprises pour la majorité des moutons de Panurge.

Croyons mieux que Montesquieu, ici, proclamait hautement la marche forcée d'une idée générale, et par suite nous idéaliserons, non pas des hommes, parce qu'ils étaient César ou Alexandre, mais des idées encore bien supérieures à eux et dont ils ont su profiter.

L'élévation de César est un effet et de sa supériorité, et de l'anéantissement de la liberté ; cependant, comment se fait-il qu'un homme si forcément utile et si rigoureusement providentiel ait été assassiné en plein sénat par les représentants de la liberté? Pourquoi la mort de César serait-elle un effet moins grand d'une cause moins grande que celui de son élévation?

Est-ce seulement le succès définitif qui l'aurait complétement olympianisé? ? ?

Nous ne saurions ici douter de la Providence. Que n'a-t-on dit de la mort de César! les prodiges et les comètes l'ont annoncée ; la nature elle-même s'en mêlait ; reste à savoir si la Providence daignait l'approuver.

Le fait est que César mourut en plein sénat, au milieu de Rome entière hésitant encore entre sa fatigue d'être libre et les appels de la liberté.

Je ne sais rien de plus providentiel qu'un homme à l'apogée et qui tombe tout à coup.

Il est vrai que l'immortalité intellectuelle l'attendait après sa mort; mais ce n'est là qu'une gloire humaine, où le bien seul triomphe et dans l'historien et dans le législateur.

L'homme divin commence là où son ambition hu-

FEUILLETON DE L'AVENIR

VARIÉTÉS SPIRITES

Visions d'un Psychologue.

M. Chardel dans son *essai de Psychologie* (1838) raconte ce qui suit :

« J'ai souvent, dans mes rêves, conversé sciemment avec des personnes mortes. J'ai connu M. N***, ancien oratorien; il se noya, et son corps fut retrouvé dans la Marne. Quelque temps après, je le vis, pendant mon sommeil, et lui demandai s'il s'était suicidé.

Oui ! — me répondit-il, — j'étais vieux ; ma vie était devenue un pénible fardeau ; je m'en suis débarrassé.

Je m'efforçai de le retenir pour lui faire d'autres questions, car je sentais qu'il voulait m'échapper ; mais il s'enveloppa dans un nuage et disparut.

En 1842, le choléra enleva un de mes amis; peu après, il m'apparut en songe, et vint pour m'embrasser. Je lui serrai la main, en lui demandant comment il se trouvait dans l'autre monde. Il ne répondit rien et disparut dans un nuage comme M. N***.

J'avais été lié avec une demoiselle, morte depuis longues années; je la voyais dans mon sommeil, et quelquefois avec des circonstances fatigantes. Une nuit, entr'autres, je la reconnus au milieu des étreintes d'un cadavre qui me pressait dans ses bras.

Vous êtes une méchante! — lui dis-je; vous savez que je dors, et vous profitez de mon sommeil pour me tourmenter. — Elle disparut de suite, je ne l'ai pas revue ! »

L'Italienne et l'Anglais Cassio Burroughs.

M. Cassio Burroughs était un des plus beaux hommes de Londres — dit Aubrey, cité par M. Delrieu, — d'une valeur brillante, mais singulièrement hautain et un peu bretteur. Il devint l'amant d'une charmante Italienne qui se trouvait en Angleterre, où elle mourut.

Un soir, quelque temps après la mort de sa maîtresse, M. Burroughs, étant dans une taverne, se vanta publiquement de son ancienne liaison; c'était violer une promesse qu'il avait faite au lit de mort de la dame, dont il avait juré de ne jamais révéler la faiblesse.

L'indiscrétion était à peine commise que l'ombre de la belle Italienne lui apparut, et ce phénomène se reproduisit dorénavant dans ses orgies de cabaret. M. Burroughs déclare que la vue du fantôme était précédée d'un frisson terrible (1) qui le surprenait au milieu des fumées du vin, et faisait vibrer comme des cordes toutes les parties osseuses ou molles de sa tête.

Plus tard, il fut tué en duel ; l'Italienne se montra à son amant, le matin même de la catastrophe !

(1) Ce frisson, qu'on peut appeler le frisson médianimique, est bien connu de tous ceux qui se livrent aux évocations. Cependant son influence est loin d'être pénible quand les Esprits appelés sont sympathiques au médium et à l'évocateur.

Prédiction. — Mort de Ganganelli (1).

Une paysanne, du village de Valentano, diocèse de Montefiascone, nommée Bernadine Renzi, tout à fait dénuée des connaissances élémentaires d'écriture et de lecture, prédit la mort pour le mois de septembre 1774, avant l'équinoxe, du pape Clément XIV, au moment où ce souverain pontife abolissait l'institution des jésuites.

Le fait se vérifia, et Ganganelli, comme on le sait, mourut le 22 septembre 1774, à huit heures du matin.

Bernardine, enfermée en ce moment au couvent de Montefiascone, alla trouver la supérieure et lui dit :

» Faites prier pour le saint-Père ; il est mort !

(1) *Nouvelles Considérations sur les Oracles*, par Th. Bouys, sur la prière duquel, en 1804, le cardinal Maury, évêque de Montefiascone, avait visité la prophétesse Bernardine Renzi, qui avait confirmé la relation précitée qui était, du reste, de notoriété publique.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

maine se trouve arrêtée, et il est justement divin au moment où il cesse d'être providentiel.

Il est très-moral de croire que les grandes causes produisent de grands effets ; le meurtre de César est un grand effet d'une grande cause, la liberté ! et nous croyons à cette grande cause, de tous temps. Bien avant César, Marius et Sylla auraient pu asservir la république ! ils l'ont presque fait ; mais la liberté a continué. Elle n'a pas survécu à César, parce que Rome était lasse de la liberté ; les hommes providentiels ont alors un singulier rôle, s'ils apparaissent juste au moment des décadences d'un peuple. Il s'agit de savoir si réellement la fortune ne les aide pas un peu. Nous, nous croyons de tout cœur aux tempêtes et aux ouragans politiques, et quand les Césars crient, au milieu de la tourmente : Conduis-moi au rivage, pilote ! tu portes César et sa fortune ! c'est qu'ils croient beaucoup à la conduite de leur sang-froid et au courage de leur ambition.

II.

La critique de M. de Sacy.

M. de Sacy, tout en laissant le premier rang à Napoléon III, remue l'histoire avec habileté et si, l'Empereur parfois donne à César des pensées que l'histoire ne lui donne pas toujours, M. de Sacy l'attribue à la grandeur de vues et d'âme de l'auguste souverain. C'est une grande témérité que de croire à l'exagération de Tacite ; c'est une grande faute également que de regarder César comme le libérateur et le vengeur de la démocratie romaine, que M. de Sacy, sans y penser sans doute, traite en terminant de vile et comme étant composée d'aventuriers de toutes les nations.

César est donc monté soutenu par les vétérans de Marius et les gladiateurs du cirque Maxime. De deux choses l'une : ou César est un vengeur d'aventuriers remués un instant par Catilina et Lentulus, ou il est le vengeur de l'humanité.

Où était donc alors le vrai monde romain, sinon dans les vieilles familles des Marcellus, des Scipion et des Emile ? Que de choses il y aurait à dire sur les peuples qui perdent leur noblesse ! mais ce serait nous écarter de notre sujet et oublier un peu trop César.

César le savait bien, du reste ; âme trop élevée, trop noble, il lui répugnait de dominer sur une multitude uniquement démocratique, et sa lutte à lui, sa vraie lutte, c'était la lutte avec ces triomphateurs qui avaient agrandi Rome, en un mot, avec les vrais Romains.

César commence le premier à s'appuyer sur des légions étrangères, et, pour opprimer la vraie Rome, qui était la Rome noble, il aurait enrôlé des esclaves ibériens, gaulois, mêlés aux vieux fidèles du sauvage Marius.

Mais tous ces aperçus ne sont rien pour M. de Sacy, c'est un galant historien qui n'aime pas le sang, et à peine même daigne-t-il jeter les yeux sur la mort de Brutus, de Cassius, et de Caton, qui au fond, je suis sûr, lui semblent de vieux fous fanatiques.

Il ferme également les yeux sur la masse libérale étouffée, cernée, traquée par les triumvirs auxquels César avait le premier montré le moyen d'asservir la République.

César, donc, comme tous les maîtres d'une nation, a son appui dans le peuple, son ennemie dans la noblesse.

N'est-ce pas du reste tout l'empire romain, que cette longue suite de vieux citoyens humiliés et honnis ? le génie même de la nation ne s'est-il pas étouffé dans le servage et la honte ? Que fallait-il donc à la vitalité de ce peuple ; la conquête, toujours la conquête ? Oui, et la liberté ! Que m'importe si le peuple était un composé d'esclaves et de serfs ! Rome était d'abord en dehors d'eux ; plus tard, des Gracques seraient survenus, des Marius qui auraient, eux à leur tour, relevé la cause populaire.

Mais, à Rome aussi aussi bien que chez les autres peuples, relever le peuple, c'est relever la bassesse, et la bassesse élève à son tour une idole. C'est l'histoire de bien des Etats divisés entre peuple et aristocratie, et la fin des débats est toujours la tyrannie, tyrannie d'autant plus triomphante qu'elle venge et élève la multitude contre ceux que les talents, le travail, l'activité avaient fait nobles et premiers citoyens.

Et même, ne voyons-nous pas à Rome des simples, des humbles, parvenir au plus haut point de la gloire par leurs services et leur courage ? témoin Marius, dont nous parlons, et tant d'autres.

Pour conclure, nous dirons : Il ne faut pas faire de César un héros, proche parent des héros de Scudéry, sous prétexte de fouiller l'histoire. L'histoire est un fragment énorme d'un monument en ruines ; n'en prenons que ce que nous sommes sûrs de comprendre ; ne cherchons pas des détails sur la sculpture de César, son type est assez grand par lui-même pour satisfaire les artistes penseurs ; ne lui prêtons rien que ce qu'il a fait et, dans la louange comme dans le blâme, ne nous écartons jamais du connu, surtout lorsque nous étudions sa personne. C'est un héros, et par cela même plus homme et plus indéfinissable que la plupart des hommes.

III.

La critique de Mme G. Sand.

Notre devoir, après la critique que nous avons faite sur l'œuvre de l'éminent auteur de César, est de critiquer également l'appréciation de Mme G. Sand.

G. Sand — nous en avons dit deux mots à propos du jugement de M. de Sacy — a fait une critique qui n'est pas assez sérieusement historique. Son portrait n'est plus un bas-relief de la colonne Trajane ; c'est un camée poli, tel que devait en porter le somptueux César.

Les passions de César : voilà le vrai titre de sa peinture. En effet, une vie factice anime encore, dans le style de Mme Sand, ce bronze vivant que l'on appelait César : le débauché sans ivresse, l'ami sans cœur, le voluptueux sans plaisir ; l'homme qui marchait comme l'aigle dans les airs, ne s'abattant que sur des proies, en orgie, en amitié, en amour ! Plus on juge un homme élevé, il me semble, plus la philosophie doit être large, exempte de toute banalité à son égard. Les contrastes de César, n'est-ce pas un admirable thème que celui-là et faut-il, jusqu'au dernier soupir du héros égorgé, n'interpréter sa dernière parole : *Et tu quoque, Brutus* ; que comme une suprême supercherie, une dernière caresse à l'ami rebelle.

Nous croyons plus à l'harmonie d'une nature telle que César, et plus nous croyons à ses vices, plus nous croyons à ses vertus ; Romain, tel il devait être : vertueux et vicieux. De même que Brutus meurt en blasphémant, après avoir tant combattu pour la justice, de même César concilie en lui la grandeur du vice et la grandeur de la vertu.

Donner de l'honneur, de la supériorité morale à des héros imaginaires et idéals, c'est un art que Mme Sand possède au suprême degré, mais en dépit de l'art nous aimons également les types qui ont vécu, les hommes qui ont paru, les hommes qui ont vaincu : « *Veni, vidi, vici*, » les hommes, en un mot, qui inspirent les historiens, les artistes, les poètes, les philosophes.

En effet, l'homme qui nous intéresse dans César, c'est César lui-même, c'est l'ensemble même du héros.

A ce sujet, je crois avoir vu rarement l'art réaliser d'une manière aussi exacte la figure de César, que la statue de Clésinger il y a un an à peine. C'était une œuvre fine, élégante, nerveuse, où l'esprit ne diminuait pas la grande tournure, et où l'on trouvait réunies la domination et l'affabilité.

Nous croyons qu'attaquer une aussi grande figure par les détails est une erreur ; la figure de César plus que toute autre doit être mesurée avec justesse, et plus l'homme faible, ambitieux, cauteleux, se fait jour, plus on doit le considérer sous un côté purement humain, sans chercher en lui cette perfection chrétienne, les vertus des Roland et des Charlemagne, vertus que le vieux monde romain ne nous présente jamais. Rome a pour vertu principale : le positif ; ses armes sont sûres et meurtrières ; l'épée des légionnaires a ouvert le monde à Rome ; ses lois sont inflexibles ; ses conquêtes lui rapportent, ses plus grands ennemis sont les puissances riches. En quoi César est-il plus rapace, plus avide que les Romains eux-mêmes ? si l'on tourne même outre mesure ses qualités en vices, que peut-il lui rester et comment peut-on admettre aussi rigoureusement sa main de fer, quand plus tard nous verrons les triumvirs couverts du sang des plus illustres têtes de Rome ? Donner trop de vices à César, trop d'infamie à sa vie, ce n'est plus en faire un homme, c'est en faire un prédécesseur de Tibère, de Néron et de Caligula, et le bon sens réprouve cet odieux rapprochement. Et pourquoi, du reste, refuser la moitié de la vie à cette vitalité effrayante ; c'est-à-dire les passions vraies ; Mme Sand ne donne à ce phénomène d'activité (*monstrum activitatis*), qu'une immense agitation intellectuelle basée sur ce mobile unique, le despotisme. Or, la vie de César nous montre à chaque instant des exemples d'un homme téméraire, audacieux, où l'âme l'emporte, où la passion brille, où la gloire se montre tout entière.

A quoi bon abaisser cette grande âme et cette grande intelligence, aussi capable, selon nous, de supporter la mauvaise fortune que Vercingétorix ou qu'Annibal, et si nous n'en faisons pas un dieu, faisons mieux, admirons-le comme un homme, et rendons à César ce qui appartient à César.

LAMENNAIS.

Pour copie conforme :

ALFRED DIDIER.

INFLUENCE
DU
SPIRITISME SUR L'HISTOIRE.

Nous avons déjà exprimé, à propos de la belle préface de *Jules César*, comment nous concevions la véritable philosophie de l'histoire qui se résout en définitive dans la providence de Dieu, envoyant des âmes choisies aux moments solennels, dirigeant le cours des événements, et conduisant les actes libres des hommes au but marqué par ses desseins. Nous avons expliqué comment, par la distribution providentielle des âmes, les fins de Dieu étaient atteintes tôt ou tard, sans que la liberté des créatures fût violée.

Aujourd'hui, certainement ce sujet grandira, nous allons faire voir quelle influence légitime nos doctrines exerceront à l'avenir dans la rénovation historique qui se prépare.

En histoire il s'était formé, depuis un siècle, une secte qu'on a appelé le *criticisme*, et quelle était sa règle, d'après un de ses coryphées les plus avoués ?

« Ne pas s'abandonner aveuglément à la croyance, » interpréter selon le bon sens, retrancher dans les » écrits des anciens historiens tout ce qui nous paraît » affecter les formes de la légende et de la poésie, » réduire toutes les exagérations et les bizarreries aux » proportions dans lesquelles on trouvera la limite de » ce qui peut être créé et admis. » Telle est la règle contre laquelle on ne saurait faire trop de réserves et de protestations. C'est la fausse école historique de nos jours qui l'a émise, et qui compte dans son sein les Niéburrh, les Beaufort, les Renan. Creusons en effet cette maxime dans toutes ses profondeurs et faisons-en voir les dangers. Qu'est-ce qui sera juge de la limite au delà de laquelle un événement, même attesté par les historiens les plus grands, ne devra plus être cru ? Évi-

demment, c'est là raison et le bon sens de l'historien particulier; c'est, nous ne craignons pas de le dire, créer l'arbitraire en histoire ; ainsi un historien sera tout à fait matérialiste ou athée, ou naturaliste, il n'admettra aucun récit (et ils sont nombreux dans tous les temps) qui dépasse sa conception mesquine de l'univers. Ce critique ne reconnaît pour cause des événements que des causes toutes humaines, dérivant de la juste position des peuples et de la juste position des hommes. Un autre, au contraire, disciple de Bossuet et de Herder, admet l'ordre providentiel dans les sociétés humaines et, par conséquent, l'intervention de Dieu dans les choses d'ici-bas; mais, entre ces deux opinions tranchées, que de nuances, que de variétés, que de divergences! de telle façon que l'histoire qui se fonde surtout sur les mouvements de la civilisation, sur le témoignage des contemporains, sur les écrivains qui ont pu les recueillir, ne sera plus qu'un roman arrangé selon les convictions de nos modernes critiques, et qu'on n'aura plus, à proprement parler, l'histoire des Romains, des Grecs, des Égyptiens d'après les traditions, mais bien l'histoire romaine, grecque ou égyptienne de MM. Niéburrh, de Beaufort, Renan. Denys d'Halicarnasse, Hérodote, Diodore de Sicile seront taxés de naïveté et de crédulité grossières, et la fausse école historique que nous dénonçons, et qui, à notre avis, n'a fait qu'estropier l'histoire, ne s'arrête pas même à ces auteurs, elle étend son dédain transcendant jusque sur Polybe, Tite-Live, Tacite Fabius Pictor. Voici ce qui découle de la maxime que nous venons de citer ! Dès qu'un fait, même attesté et cru de tout un peuple et incompréhensible pour nos *aristarques* (et comme l'intelligence de chacun est plus ou moins faible, on voit combien est large la part de mutilation) ils ne prennent pas seulement la peine de l'examiner, ils n'en tiennent absolument aucun compte, le déclarent *à priori* impossible ; et si ce fait est certifié par des témoins, quelquefois par toute une nation qui a reçu leur témoignage, ils n'hésitent pas à dire que les témoins et leurs croyants sont atteints d'une hallucination collective, et ils ne s'aperçoivent pas, les aveugles qui parlent toujours de fables légendaires, que ce sont eux qui sont les véritables hallucinés. Eh ! quoi ! vous rejetez de parti pris tout ce qui vous est raconté par les historiens romains (pour ne choisir qu'un exemple) ! et comment, sur quels documents, par quelle autorité, ont-ils écrit ? je me sers de l'énumération des sources légitimes et véridiques citées par Tite-Live au début de son histoire (Tite-Live, l'historien par excellence, toujours prudent, sagace, et à l'abri de l'enthousiasme). Que dit-il ? Il dit que lui et les grands historiens qui l'ont précédé se sont servis pour écrire leurs divers récits, des monuments suivants : « *Les annales des pontifes, les* » *livres sacrés, les chants religieux, les tables des cen-* » *seurs, les lois royales, et, sous la république les plébis-* » *cites, les sénatus-consultes, les traités de peuple à* » *peuple, les tables triomphales, les inscriptions, les tom-* » *beaux, les arcs de triomphe, les temples, les archives de* » *famille faites presque toutes avec un soin scrupuleux, le* » *Diarium des ancêtres, les actes civils, les archives* » *comparées des nations voisines.* » Titre-Live ajoute qu'il a confronté à l'exemple de ses prédécesseurs, ces documents les uns par les autres, et qu'avant d'admettre un fait douteux, il s'est livré à des investigations de toute sorte et à une minutieuse enquête. Et cependant au dix-neuvième siècle s'est levée une école arrogante qui a prétendu refaire toute l'histoire d'après le critérium que nous venons de résumer textuellement ; elle nie tout historien avant notre siècle de progrès et de lumières, parcequ'il n'avait pas inventé avec MM. Niéburrh, Beaufort et *tutti quanti*, la précieuse règle qui doit être le guide de la fine et saine critique ?

N'est-ce pas cette même règle, que nous combattons d'une manière générale, qui a enfanté Renan et ses trsites partisans ? Il l'a appliquée à l'histoire religieuse de l'humanité, comme on l'avait déjà appliquée dans l'histoire civile et politique des nations. « Tout ce qui » est merveilleux est impossible, dit-il, tout ce qui » implique une autre intervention que celle des hommes » de notre terre, est faux, et la critique doit en faire » justice. » Ainsi les prophéties qui prédisent trop clairement un fait accompli, ont été faites après coup et c'est ce qui en donne la date, ainsi tous les prétendus miracles doivent ou être niés, ou expliqués dans ce qu'ils peuvent avoir de vrai par la haute critique et la raison transcendante. N'est-ce pas là toute la clef du système prétentieux et étroit de Renan, qui ne peut faire illusion un seul instant sur un esprit raisonnable ?

Polybe, dit cette grande et belle parole qui devrait être prise en considération par nos altiers contemporains : « Si on mutile l'histoire, ne fût-ce qu'en une faible » partie, elle n'est plus bonne à rien. » (livre I, chapitre II).

Le Spiritisme, en ramenant la foi dans les rapports du monde visible et du monde invisible, en faisant voir que ces rapports, constituant une loi de nature, ont dû exister dans tous les temps, explique du même coup tout un ordre de faits rejetés par la critique moderne qui en avait perdu la clef ; en faisant rentrer dans l'histoire Dieu et les Esprits, notre doctrine la restitue dans son intégrité; elle ne la veut plus mutilée, mais complète avec tous ses éléments, qui, pour être insolites et étonnants au premier regard, n'en sont pas moins très-naturels.

ANDRÉ PEZZANI.

OPINION DE GEORGE SAND [1]

au sujet de la transformation religieuse qui s'opère et sur la Réincarnation

« ..... Je mentirais si je vous disais que j'ai foi aux communications des Esprits. »

Voilà ce que Mme George Sand écrivait de Nohant, le 3 janvier 1863, au directeur de *la Revue spiritualiste*.

Son opinion s'est-elle modifiée depuis cette époque ? Peut-être ! Elle n'a pas écrit *le Drac* sans motifs, et certes ! il en ressort, comme de tous ses écrits, un grand enseignement philosophique. Pour nous, dans cette fantaisie charmante de l'éminent écrivain, il y a une tendance très-marquée à l'acceptation de nos idées sur le monde des Esprits. Sans doute, George Sand n'a pas dit son dernier mot là-dessus, et, tôt ou tard, elle s'en expliquera nettement. Nous attendons avec confiance, parce qu'entre les grandes âmes de ce siècle, il y a une certaine solidarité pour l'accomplissement de la tâche commune. Dans tous les cas, si l'opinion de l'auteur du *Marquis de Villemer* et de *Mademoiselle de La Quintinie* n'est pas encore formulée relativement aux manifestations médianimiques, elle éclate visiblement dans le sens Spirite au sujet de la transformation religieuse et de la Réincarnation des âmes.

Les lecteurs de *l'Avenir* pourront s'en convaincre en lisant l'extrait suivant d'un des livres les plus réussis de George Sand.

I.

L'initiateur reprit la parole après s'être retourné vers le tribunal et en avoir reçu un signe d'adhésion.

« Ecoute-moi bien, — dit-il au *néophite* (2). — Je te » parle au nom de ceux que tu vois ici rassemblés. » C'est leur esprit et pour ainsi dire leur souffle qui » m'inspire. C'est leur doctrine que je vais t'exposer. »

» Le caractère distinctif des religions de l'antiquité est d'avoir deux faces, une extérieure et publique, une interne et secrète. L'une est l'esprit, l'autre la forme ou la lettre. Derrière le symbole matériel et grossier, le sens profond, l'idée sublime. L'Egypte et l'Inde, grands types des antiques religions, mère des pures doctrines, offrent au plus haut point cette dualité d'aspect, signe nécessaire et fatal de l'enfance des sociétés, et des misères attachées au développement du génie de l'homme. Tu as appris récemment en quoi consistaient les grands mystères de Memphis et d'Eleusis, et tu sais maintenant pourquoi la science divine, politique et sociale, concentrés avec le triple pouvoir religieux, militaire et industriel dans les mains des hiérophantes, ne descendit pas jusqu'aux classes infimes de ces antiques sociétés. L'idée chrétienne, ENVELOPPÉE, dans la parole du Révélateur, de symboles plus transparents et plus purs, vint au monde pour faire descendre dans les âmes populaires la connaissance de la vérité et la lumière de la foi. Mais la théocratie, abus inévitable des religions qui se constituent dans le trouble et les périls, vint bientôt s'efforcer de voiler encore une fois le dogme, et, en le voilant, elle l'altéra. L'idolâtrie reparut avec les mystères, et, dans le pénible développement du Christianisme, on vit les hiérophantes de la Rome apostolique perdre, par un châtiment divin, la lumière divine, et retomber dans les ténèbres où ils voulaient plonger les hommes. Le développement de l'intelligence humaine s'opéra dès lors dans un sens tout contraire à la marche du passé. Le temple ne fut plus comme dans l'antiquité, le sanctuaire de la vérité. La superstition et l'ignorance, le symbole grossier, la lettre morte siégèrent sur les autels et sur les trônes. L'esprit descendit enfin dans les classes trop longtemps avilies. De pauvres moines, d'obscurs docteurs, d'humbles pénitents, vertueux apôtres du Christianisme primitif, firent de la religion secrète et persécutée l'asile de la vérité inconnue. Ils s'efforcèrent d'initier les peuples à LA RELIGION DE L'ÉGALITÉ, et, au nom de saint Jean, ils prêchèrent *un nouvel Evangile*, c'est-à-dire une interprétation plus libre, plus hardie et plus pure de la *Révélation chrétienne*. Tu sais l'histoire de leurs travaux, de leurs combats et de leurs martyres; tu sais les souffrances des peuples, leurs ardentes aspirations, leurs élans terribles, leurs déplorables affaissements, leurs réveils orageux ; et, à travers tant d'efforts tour à tour effroyables et sublimes, leur héroïque persévérance à fuir les ténèbres et à trouver les voies de Dieu. *Le temps est proche où le voile du temple sera déchiré pour jamais*, et où la foule emportera d'assaut les sanctuaires de l'arche sainte. Alors les symboles disparaîtront, et les abords de la Vérité ne seront plus gardés par les dragons du despotisme religieux et monarchique. Tout homme pourra marcher dans le chemin de la lumière et se rapprocher de Dieu de toute la puissance de son âme. Nul ne dira plus à son frère : « Ignore et abaisse-toi. Ferme les yeux et reçois le joug. » Tout homme pourra, au contraire, demander à son semblable le secours de son œil, de son cœur et de son bras pour pénétrer dans les arcanes de la science sacrée. Mais ce temps n'est pas encore venu, et nous n'en saluons aujourd'hui que l'aube tremblante à l'horizon. Le temps de la religion secrète dure toujours, la tâche du mystère n'est pas accomplie. Nous voici encore enfermés dans le Temple, occupés à forger des armes pour écarter les ennemis qui s'interposent entre les peuples et nous, et forcés de tenir encore nos portes fermées et nos paroles secrètes pour qu'on ne vienne pas arracher de nos mains l'Arche sainte, sauvée avec tant de peine et réservée à la communauté des hommes.

» Te voilà donc accueilli dans le Nouveau Temple : mais ce Temple est encore une forteresse qui tient depuis des siècles pour la liberté, sans pouvoir la conquérir. La guerre est autour de nous. Nous voulons être des libérateurs, nous ne sommes encore que des combattants. Tu viens ici pour recevoir la communion fraternelle, l'étendart du salut, le signe de la liberté, et pour périr peut-être sur la brèche au milieu de nous. Voilà la destinée que tu as acceptée ; tu succomberas peut-être sans avoir vu flotter sur ta tête le gage de la victoire. C'est encore au nom de saint Jean que nous appelons les hommes à la croisade. C'est encore un

(1) Extrait des œuvres de George Sand.

(2) Porporina.

symbole que nous invoquons ; nous sommes les héritiers des johannites d'autrefois, les continuateurs ignorés de Wickleff, de Jean Huss et de Luther; nous voulons, comme ils le voulaient, affranchir le genre humain; mais, comme eux, nous marchons peut-être au supplice.

» Cependant le combat a changé de terrain, et les armes de nature. Nous bravons encore la rigueur ombrageuse des lois, nous nous exposons encore à la proscription, à la misère, à la captivité, à la mort, car les moyens de la tyrannie sont toujours les mêmes : mais nos moyens à nous, ne sont plus l'appel à la révolte matérielle, et la prédication sanglante de la croix et du glaive. Notre guerre est tout intellectuelle, comme notre mission. Nous nous adressons à l'esprit. Nous agissons par l'esprit. Ce n'est pas à main armée que nous pouvons renverser des gouvernements, aujourd'hui organisés et appuyés sur tous les moyens de la force brutale. Nous leur faisons une guerre plus lente, plus sourde et plus profonde ; nous les attaquons au cœur. Nous ébranlons leur base en détruisant la foi aveugle et le respect idolâtrique qu'ils cherchent à inspirer. Nous faisons pénétrer partout, et jusque dans les cours, et même jusque dans l'esprit troublé et fasciné des princes et des rois, ce que personne n'ose déjà plus appeler le poison de la philosophie ; nous détruisons tous les prestiges ; nous lançons, du haut de notre forteresse, tous les boulets rouges de l'ardente vérité et de l'implacable raison sur les autels et sur les trônes. Nous vaincrons, n'en doute pas. Dans combien d'années, dans combien de jours ? Nous l'ignorons. Mais notre entreprise date de si loin, elle a été conduite avec tant de foi, étouffée avec si peu de succès, reprise avec tant d'ardeur, poursuivie avec tant de passion, qu'elle ne peut pas échouer; elle est devenue immortelle de sa nature comme les biens immortels dont elle a résolu la conquête. Nos ancêtres l'ont commencée, et chaque génération a rêvé de la finir. Si nous ne l'espérions pas un peu aussi nous-mêmes, peut-être notre zèle serait-il moins fervent et moins efficace ; mais si l'esprit de doute, qui domine le monde à cette heure, venait à nous prouver, par ses froids calculs et ses raisonnements accablants, que nous poursuivons un rêve, réalisable seulement dans plusieurs siècles, notre conviction dans la sainteté de notre cause n'en serait point ébranlée ; et pour travailler avec un peu plus d'efforts et de douleur, nous n'en travaillerons pas moins pour les hommes de l'avenir. C'est qu'il y a entre nous et les hommes du passé, et les générations à naître, un lien religieux si étroit et si ferme, que nous avons presque étouffé en nous le côté égoïste et personnel de l'individualité humaine. C'est ce que le vulgaire ne saurait comprendre, et pourtant il y a dans l'orgueil de la noblesse quelque chose qui ressemble à notre religieux enthousiasme héréditaire. Chez les grands, on fait beaucoup de sacrifices à la gloire, afin d'être digne de ses aïeux, et de léguer beaucoup d'honneur à sa postérité. Chez nous autres, architectes du Temple de la Vérité, on fait beaucoup de sacrifices à la vertu, afin de continuer l'édifice des maîtres et de former de laborieux apprentis. Nous vivons par l'esprit et par le cœur dans le passé, dans l'avenir et dans le présent tout à la fois. Nos prédécesseurs et nos successeurs sont aussi bien *nous* que nous-mêmes. Nous croyons à la transmission de la vie, des sentiments, des généreux instincts dans les âmes, comme les patriciens croient à celle d'une excellence de race dans leurs veines. Nous allons plus loin encore ; nous croyons à la transmission de la vie, de l'individualité, de l'âme, et de la personne humaine. NOUS NOUS SENTONS FATALEMENT ET PROVIDENTIELLEMENT APPELÉS A CONTINUER L'ŒUVRE QUE NOUS AVONS RÊVÉE, TOUJOURS POURSUIVIE ET AVANCÉE DE SIÈCLE EN SIÈCLE. Parmi nous il en en est même quelques-uns qui ont poussé la contemplation du passé et de l'avenir au point de perdre presque la notion du présent; c'est la fièvre sublime, c'est l'extase de nos croyants et de nos saints : car nous avons nos saints, nos prophètes, peut-être nos exaltés et nos visionnaires; mais quelque soit l'égarement ou la sublimité de leurs transports, nous respectons leur inspiration, et parmi nous, Albert, l'extatique et le *voyant* n'a trouvé que des frères pleins de sympathie pour ses douleurs et d'admiration pour ses enthousiasmes.

» Nous avons foi aussi à la conviction du comte de Saint-Germain, réputé imposteur ou aliéné dans le monde. Quoique ses réminiscences d'un passé inaccessible à la mémoire humaine aient un caractère plus calme, plus précis et plus inconcevable encore que les extases d'Albert, elles ont aussi un caractère de bonne foi et une lucidité dont il nous est impossible de nous railler. Nous comptons parmi nous beaucoup d'autres exaltés, des mystiques, des poëtes, des hommes du peuple, des philosophes, des artistes, d'ardents sectaires groupés sous les bannières de divers chefs ; des boehmistes, des théosophes, des moraves, des hernuters, des quakers, même des panthéistes, des *pythagoriciens*, des xérophagistes, des *illuminés*, des *johannistes*, des templiers, des *millénaires*, des joachimistes, etc. Toutes ces sectes anciennes pour n'avoir plus le développement qu'elles eurent au moment de leur éclosion, n'en sont pas moins existantes et même assez peu modifiées. Le propre de notre époque est de reproduire à la fois toutes les formes que le génie novateur ou réformateur a données tour à tour dans les siècles passés à la pensée religieuse et philosophique. Nous recrutons donc nos adeptes dans ces divers groupes sans exiger une identité de préceptes absolue, et impossible dans le temps où nous vivons. Il nous suffit de trouver en eux l'ardeur de la destruction pour les appeler dans nos rangs : toute notre science organisatrice consiste à ne choisir les *constructeurs* que parmi les esprits supérieurs aux disputes d'école, chez qui la passion de la vérité, la soif de la justice et l'instinct du beau moral l'emportent sur les habitudes de famille et les rivalités de secte.

» Il n'est d'ailleurs pas si difficile qu'on le croit de faire travailler de concert des éléments très-dissemblables; ces dissemblances sont plus apparentes que réelles. Au fond, tout ces hérétiques (c'est avec respect que j'emploie ce mot), sont d'accord sur le point principal, celui de détruire la tyrannie intellectuelle et matérielle, ou tout au moins de protester contre. Les antagonismes qui ont retardé jusqu'ici la fusion de toutes ces généreuses et utiles résistances viennent de l'amour-propre et de la jalousie, vices inhérents à la condition humaine, contre-poids fatal et inévitable de tout progrès dans l'humanité. — En ménageant ces susceptibilités, en permettant à chaque communion de garder ses maîtres, ses institutions et ses rites, on peut constituer sinon une société, du moins une armée, et, je te l'ai dit, nous ne sommes encore qu'une armée marchant à la conquête d'une terre promise, d'une société idéale. Au point où en est encore la nature humaine, il y a tant de nuances de caractères chez les individus, tant de degrés différents dans la conception du vrai, tant d'aspects variés, ingénieuses manifestations de la riche nature qui créa le génie humain, qu'il est absolument nécessaire de laisser à chacun les conditions de sa vie morale et les éléments de sa force d'action.

» Notre œuvre est grande, notre tâche est immense. Nous ne voulons pas fonder seulement une empire universel sur un ordre nouveau et sur des bases équitables; C'EST UNE RELIGION que nous voulons reconstituer. Nous sentons bien d'ailleurs que l'un est impossible sans l'autre. Aussi avons-nous deux modes d'action. Un, tout matériel, pour miner et faire crouler l'ancien monde par la critique, par l'examen, par la raillerie même, par le voltairianisme et tout ce qui s'y rattache ; le redoutable concours de toutes les volontés hardies et de toutes les passions fortes précipite notre marche dans ce sens-là. Notre mode d'action est tout spirituel: IL S'AGIT D'ÉDIFIER LA RELIGION DE L'AVENIR. L'élite des intelligences et des vertus nous assiste dans ce labeur incessant de notre pensée. L'œuvre des invisibles est un concile que la persécution du monde officiel empêche de se réunir publiquement, mais qui délibère sans relâche et qui travaille sous la même inspiration de tous les points du monde civilisé. Des communications mystérieuses apportent le grain dans l'aire à mesure qu'il mûrit, et le sèment dans le champ de l'humanité à mesure que nous le détachons de l'épi. C'est à ce dernier travail que tu peux t'associer ; nous te dirons comment, quand tu t'auras accepté. »

Voilà comment s'exprime George Sand : — Le spiritisme n'a presque rien à changer à ces formules ; il ouvre ses bras à tous les rites, à tous les cultes, à toutes les croyances égalitaires. Il veut que chacun concoure à l'œuvre commune et bénéficie des travaux de chacun. Le mot tolérance brille sur son étendard, à côté du mot charité ; car il proclame plus haut que toutes les autres philosophies, la fraternité universelle des hommes, en élaguant du code religieux, cette loi de la séparation éternelle des âmes, jadis formulée dans le Tartare du paganisme, et plus tard dans l'enfer des chrétiens.

Quant à l'œuvre des véritables invisibles, c'est par le Spiritisme seul qu'elle peut et doit s'accomplir.

ALIS D'AMBEL.

COMMUNICATION MÉDIANIMIQUE

Unité de la foi.

MÉDIUM : Mme Costel.

L'idée spiritualiste se dégage de toutes les religions, et survit à leur décadence; le progrès du temps dématérialise la foi, et rend inutile le spectacle des pompes catholiques, derniers vestiges païens, légués par les dieux de l'Olympe à l'humble christianisme. La foi spiritualisée n'a aucun besoin de signes représentatifs; elle porte en elle le culte du vrai, et répudie les vaines cérémonies, qui distraient les yeux sans intéresser la pensée.

La religion matérialisée est à la foi spiritualiste ce qu'est l'instinct à l'intelligence, un rudiment, et un point de départ. La foi est l'affirmation intime de l'existence d'un principe créateur, qui vivifie le passé, console le présent, et prouve l'avenir. Cette foi a été symbolisée par toutes les époques selon leur degré d'avancement, et le progrès des siècles se manifeste par la destruction successive des mystères et des rites qui dénaturent *la divine unité*.

La foi et l'amour sont les degrés les plus avancés de la spiritualité humaine, mais ils sont personnels au plus haut point, puisqu'ils représentent la valeur acquise par l'Esprit incarné, qui ne peut désigner aucun mendataire, pour croire, prier, et aimer à sa place.

La *Trinité*, ou dogme symbolique de l'*unité* créatrice, a resplendi au-dessus de la foule des dieux inférieurs, qui encombraient le culte. Mais la religion spiritualiste, fille des religions matérialisées ne triomphe pas encore. Jésus a vaincu le règne de Satan qui opposait un dualisme redoutable à Dieu le père; il faut aujourd'hui que la mère du Sublime Envoyé descende des autels où l'a placée une puérile dévotion ; le dogme d'une naissance miraculeuse, et d'une Vierge mère, disparaîtra avec les rites enfantins qui ne portent plus en eux, ni la force de l'enseignement, ni la consolation de l'amour.

Les communications médianimiques familiarisent les hommes avec les envoyés de Dieu. Elles font considérer leur mission comme une récompense accordée au travail progressif des réincarnations, les Esprits ne sont plus marqués d'aucun signe exceptionnel et divin, leur origine est semblable à celle de tous les êtres, et ils ne participent en rien au pouvoir créateur, le seul qui désigne Dieu.

Les idées spiritualistes rendent la foi compréhensible à la raison, elles détruisent les faux autels, et feront accomplir à l'humanité corporelle les progrès qui la délivreront de la pesanteur de la chair. Ce ne sont pas là de vaines utopies, mais des certitudes qui empruntent au présent les gages de l'avenir.

Les formules sociales et religieuses ont besoin d'être simplifiées ; toutes les enfances sont entourées d'entraves et de restrictions. La terre mûrit, et ses habitants se trouvent à l'étroit dans les religions vieillies, cercle de fer, qu'on ne peut élargir qu'en le brisant. La spiritualité est le dogme de l'avenir. Croire en un Dieu unique, s'élever vers lui sans intermédiaires, vaincre l'opacité de la chair, pour être en rapport constant avec le monde similaire qui flotte autour du vôtre, découvrir les lois physiques qui produisent les phénomènes tangibles et magnétiques ; enfin, triompher de l'inconnu, de l'espace et de la mort, telle est votre glorieuse destinée, tel est le but de la révélation spirite et la récompense accordée à notre mission.

LAZARE.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

2e Année. — N° 42. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 20 Avril 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8
Amérique, Brésil. . .	15	8
Australie, etc.	16	9

On s'abonne au bureau du journal
6, RUE DE L'ABBAYE-MONTMARTRE
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris chez LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

Sommaire du n° 42 de l'Avenir.

Avis. — Le Spiritisme en 1865, par André Pezzani. — Étude sur les transformations futures de l'Être, I; les christs, II; les dieux, III, par Eraste. — Le dieu du Spiritisme, par André Pezzani. — *Correspondance Spirite* : Lettre de M. Repos, de Constantinople. — Lettre de M. Salgues, d'Angers. — Feuilleton : Variétés Spirites.

AVIS

A PARTIR DU 1er MAI PROCHAIN, LES BUREAUX DU JOURNAL L'AVENIR SERONT TRANSFÉRÉS RUE BREDA, 22

L'administration ne faisant jamais de traite sur les abonnés, ils sont priés de vouloir bien adresser le montant de leur abonnement en mandat sur Paris, bon de poste ou timbres-poste à l'adresse du directeur du journal.

Paris, le 20 Avril 1865

LE SPIRITISME EN 1865

Depuis dix ans que le Spiritisme existe en France comme doctrine, il a eu affaire à deux sortes d'adversaires.

Les premiers qui ne croient à rien qu'à leur naturalisme humain, et qui nient le naturalisme de Dieu, le naturalisme des Esprits, docteurs *in utroque* ayant adopté entre eux, comme mot de passe, de fermer les yeux sur tous les faits (et ils sont nombreux) qui dérangent leur quiétude et leur sommeil de savants. Ils sont suivis et approuvés par la foule vulgaire des matérialistes, contents si leur ventre est bien rempli, et si la *bourse* leur a été favorable.

Les seconds, ayant les croyances grossières du premier âge, et la foi encore enfantine, attaquent notre doctrine comme une résurrection de la magie; pauvres gens! qui, dans leur aveuglement, acceptent la définition *des démons*, telle qu'elle leur a été léguée par le moyen âge, c'est-à-dire des anges déchus à jamais pervers, occupés à nous tourmenter et à nous séduire en ce bas monde, par la permission de Dieu souverainement et éternellement bon, pour nous faire brûler pendant l'éternité, et avoir l'agrément de nous voir rôtir au milieu des flammes de leur enfer insensé. Ces personnages arriérés (nous parlons de nos adversaires) en sont encore, de bonne foi quelques-uns, à la défense de Moïse, du Deutéronome et de l'Exode sur l'évocation des morts. On peut également dire d'eux, hélas! qu'ils n'ont rien appris, ni rien oublié. En vain leur avons-nous répété : ces défenses étaient faites spécialement pour les Juifs qu'il fallait préserver de l'idolâtrie à laquelle ils étaient trop enclins, elles n'ont pas été renouvelées pour les chrétiens, puisque saint Jean donne un critérium afin de discerner les Esprits évoqués, puisque des évocations ont été faites solennellement par les premiers chrétiens. Les évocations qui se pratiquent de nos jours n'ont aucun rapport avec la magie, car elles sont faites avec la prière et les bonnes intentions, et les autres avaient lieu dans un but opposé. On leur prouve logiquement (aux mêmes adversaires) que s'il y a de mauvais Esprits, susceptibles d'amendement et de correction, il n'y a point de démons au sens où ils l'entendent, car alors Satan, leur chef prétendu, serait Dieu ou plus puissant que Dieu. On leur dit et on leur répète sur tous les tons que le motif de la tolérance du Souverain Maître, à l'égard des mauvais Esprits, vient de ce que leur mélange avec nous incarnés peut leur être utile et salutaire pour leur résipiscence, mais que s'ils étaient irrévocablement damnés (ce qui serait d'abord une hérésie formelle et contraire à la loi de Dieu), cette tolérance ne se concevrait pas et serait impossible. Malgré tous ces raisonnements auxquels ils ne répondent jamais, ils persistent dans leurs vieux et sots arguments, ils sont *comme les pires sourds qui ne veulent jamais entendre*. Eh bien! malgré ces adversaires, malgré les indifférents, le Spiritisme, venu de Dieu, fait son chemin; déjà de fortes trouées ont été opérées par la vérité divine dans le camp des savants et des autres adversaires. S'il nous était permis de citer des noms, et si le respect humain ou des convenances sociales n'arrêtaient encore quelques-uns de nos nouveaux frères, on verrait les progrès incessants de notre doctrine; nous avons des organes spéciaux dans tous les grands centres de population; on commence à s'habituer à nos idées et à ne plus les traiter de folie; ces idées ont pénétré partout dans la littérature, la poésie, le roman, dans le théâtre; elles s'infiltrent peu à peu dans les sciences et dans la médecine; l'histoire s'évertue à en tenir compte; la philosophie et la théologie s'en imbibent insensiblement. Nous qui assistons à ce spectacle, nous le comprenons et le suivons pas à pas. Nous nous contentons aujourd'hui de le signaler, et nous nous promettrons d'y revenir, quand il ne pourra plus être contesté et frappera même les regards étonnés des incrédules.

André Pezzani.

FEUILLETON DE L'AVENIR

VARIÉTÉS SPIRITES

Double vue ou plutôt voyage de l'âme hors du corps.

Le comte de Gabaris, savant de la Haye; cite dans un écrit de 1718 le fait suivant :

Un érudit de Dijon s'endort un soir après de vains efforts pour trouver le sens d'un passage d'un auteur grec. Pendant son sommeil, il est transporté à Stockholm, devant un rayon de la bibliothèque de la reine Christine de Suède, et ses yeux sont frappés du titre d'un petit volume inconnu de lui jusqu'alors. Il ouvre ce livre et y trouve la difficulté qui l'avait préoccupé à l'état de veille, pleinement et parfaitement résolue. L'émotion de sa découverte réveille l'helléniste qui se lève et résolu à vérifier l'exactitude du fait, prend note aussitôt des dispositions du palais et de la bibliothèque, et, avec un soin minutieux, de la place où se trouve le livre et la page exacte où les vers grecs sont imprimés dans le volume. Son premier soin quand il fit jour, fut d'écrire à l'ambassadeur de France, M. Chanut, de demander à Descartes qui se trouvait à Stockholm, si les choses n'étaient pas en l'état qu'il indiquait. Le grand philosophe répondit à l'ambassadeur qu'un bibliophile qui fréquenterait depuis vingt ans la bibliothèque, n'en connaîtrait pas mieux les dispositions. Rien n'était imagination dans ce rêve, jusqu'aux dix vers grecs qui se lisaient exactement à la page signalée du volume posé à l'endroit indiqué.

Le curateur supérieur des pauvres St., à B..., mourut. Sa réputation d'honnête homme était grande. Une femme de charge, qu'il avait, fut placée par son fils à la tête de l'administration d'une grande propriété rurale. Bientôt, pendant plusieurs nuits, elle fut éveillée de son sommeil; elle vit devant elle un grand homme maigre, dont la forme devenait visible par une haleine lumineuse. Après avoir demandé en vain à son maître de pouvoir s'en aller, elle suivit l'Esprit une nuit. Celui-ci la conduisit à un placard caché, et lui dit par signes de l'ouvrir. Sur sa remarque, qu'elle n'avait pas la clef, l'Esprit lui indiqua, par des paroles intelligibles, un tiroir où elle la trouverait. Cela arriva ainsi; ayant ouvert le placard, elle y trouva un paquet cacheté, que l'Esprit lui commanda de déposer chez l'administration des pauvres à B...; que celle-ci devait agir selon la loi, et que seulement ainsi il pourrait jouir d'un repos. Le fils, ayant été informé de tout cela, chargea la femme de remplir la volonté du défunt. On trouva dans le paquet une donation de plus de 30,000 florins en faveur des pauvres. St., le père, avait touché cette somme, mais il l'avait gardée pour lui. Devant le tribunal, le fils attaqua l'authenticité du document, et déclara l'apparition de son père une invention infâme de sa servante. Au moment même où il accusa cette dernière, il reçut un coup violent sur l'épaule, et, en se retournant vivement, il vit son père, que la femme de charge prétendait voir aussi, car elle s'écria : « Mais le voilà, l'Esprit ! » Les personnes présentes disent avoir clairement entendu ces paroles : « Mon fils, répare le tort que j'ai causé, sans cela je n'aurai jamais de paix. » — Cette histoire, qui s'est passée en 1816, fut vite connue de toute la ville de B... Le fils, qui mourut peu de temps après, paraît être entré en arrangement avec l'administration des pauvres.

Ces différentes relations empruntées à l'Histoire prouvent positivement l'existence, dès ces diverses époques, des phénomènes spirites; quant aux explications plus spécieuses que réelles données par les auteurs que nous citons, elles démontrent que de tout temps on s'est ingénié à expliquer les faits qui échappaient aux lois connues de la physique, par des théories confuses mais marchant déjà vers nos vérités actuelles. De même que la lampe du mineur éclaire les voies souterraines où travaille le pionnier laborieux, de même le Spiritisme apporte ses lumineuses explications, ses définitions nettes et précises à propos des phénomènes jusqu'alors improprement nommés *surnaturels*.

A. d'A.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ETUDE

SUR LES

transformations futures de l'Etre

Graves questions, immenses problèmes, que ceux sur lesquels nous avons appelé votre attention. Une étude approfondie est nécessaire et nous avons tous besoin d'y consacrer nos recherches et nos veilles; je parle tout aussi bien pour les Esprits que pour les incarnés. Le travail auquel nous nous sommes livré, sur l'invitation du profond esprit qui s'est communiqué à Mme Costel, n'est pas complet; et l'étude qui vient d'être lue appelle plus vivement encore notre sollicitude sur ces nouvelles théories. J'approuve, quant à moi, les conséquences qui ont été déduites, par votre président, des prémisses qui ont été posées aux deux dernières séances; mais avant que l'opinion spirite soit définitivement assise sur ces questions, il est besoin que nous poussions plus avant nos travaux et nos études.

Croire que chaque Esprit doit atteindre un jour à l'universalité des perfections humaines, spirituelles et même des perfections inconnues, et toutes au suprême degré, serait peut-être donner naissance à une théorie qui serait démentie plus tard. Acceptons provisoirement toutes les hypothèses qui se présentent et soumettons-les au creuset de la raison et de la logique. Je sais bien que notre logique et notre raison sont sujettes à l'erreur; mais, avec l'aide de Dieu, nous finirons toujours par discerner la vérité. Soyons de bonne foi et marchons sans crainte, sans hésitation, dans la voie large que nous a ouverte le Spiritisme. Les travaux des philosophes et des penseurs doivent être pour nous, comme des jalons plantés qui nous indiquent la bonne route, et le résultat de leurs recherches doit être toujours fructueusement consulté par nous. Je disais donc que chaque Esprit n'était pas appelé à une perfection égale en toutes choses. Un écrivain encore inconnu parmi les hommes de ce temps et qui fut, vous pouvez m'en croire, une vaste intelligence des siécles passés, Alfred Dumesnil, enseigne dans l'*Immortalité*, beau livre trop peu lu, trop peu connu, que chaque Esprit est appelé à l'universalité des connaissances dans les sciences, les arts et l'industrie, mais avec une aptitude plus développée pour une partie donnée de ces connaissances. Conséquemment, suivant cette belle hypothèse, cette théorie harmonique, nous tendons tous à l'universalité des perfections avec une perfection dominante, suprême, individuelle à chacun de nous. Avec un peu de réflexion, on se sent charmé par une telle espérance et tout disposé à accepter comme véritables les déductions de l'écrivain que je cite. En effet, l'harmonie du monde n'existe qu'à la condition que toutes les fonctions matérielles, fluidiques et spirituelles, soient remplies dans toute leur plénitude. Or, s'il arrivait que chacun pût dominer également dans toutes les fonctions auxquelles les Esprits peuvent être appelés, et avoir acquis toutes les aptitudes au suprême degré, sans une aptitude prédominante et individuelle, l'harmonie universelle n'en serait-elle pas peut-être singulièrement compromise? C'est là mon opinion personnelle, car l'harmonie ne peut exister que par la diversité, et non par l'uniformité. Ainsi le regard se complaît dans l'harmonie des couleurs et des teintes infiniment variées; ainsi l'oreille se réjouit dans la variété immense des accords, des voix et des bruits de la nature. Une teinte uniforme serait un supplice, un bruit monotone et continu un châtiment.

Ces quelques réflexions que j'énonce ici au courant de la plume, viennent à l'appui de la thèse que j'ai émise dernièrement, ou du moins tendent à la compléter.

J'affirmais que l'homme ou l'Esprit ne peut voir en delà que dans la même étendue qu'il aperçoit en deçà; ainsi un voyageur, arrivé au milieu d'une immense plaine, parcourt du regard un même espace en avant et en arrière du point où il est arrivé. Cela est si vrai, que la plupart des philosophes et des penseurs qui ont professé la pluralité des existences ont avancé qu'ils se souvenaient d'avoir vécu. Le barde Taliésin, prêchant l'éternelle immortalité et la transmigration progressive des êtres, dans ses grandes et sublimes triades, ne disait-il pas : Je me souviens d'avoir été serpent tacheté dans les eaux profondes, et d'avoir rampé sur les roches arides? Aussi, ajoutait-il hardiment, et c'était prodigieux pour l'époque, qu'il était appelé à vivre et à se transformer, parce qu'il avait vécu et s'était transformé. En scrutant et analysant la doctrine des anciens philosophes et celle des penseurs contemporains, nous obtiendrons incontestablement de pareilles déclarations de principe. Qui ne connaît Platon et toute l'école alexandrine : les Plotin, les Porphyre, etc.? et dans les temps actuels, la phalange palingénésique : les Ballanche, les Fourrier, les Jean Reynaud, les Pezzani et tant d'autres?

Quoi qu'il en soit, et sans nous écarter du sujet que nous traitons ici, il est satisfaisant de constater que les plus grands parmi les génies contemporains sont sympathiques à nos idées au lieu de s'en montrer les adversaires systématiques : Delphine de Girardin, George Sand, Victor Hugo, Saintine, Vacquerie, Victorien Sardou, Louis Jourdan et une pléiade d'écrivains qui marchent dans le sillon de ceux-ci sont spirites intuitivement, s'ils ne le sont pas d'une manière déclarée; nos maximes, nos croyances, nos aspirations rayonnent sans cesse dans leurs écrits renommés. Que la persécution s'en mêle, soyez-en certains, ils se rangeront hardiment parmi nous. Je parle de persécution et pour cause... mais de persécution spirituelle, bien entendu. Je m'arrête, attendu l'heure avancée, nous recauserons de tout cela. Salut à tous.

II

LES CHRISTS.

Jésus n'a pas été le seul Christ que Dieu ait envoyé à la terre, pour l'illuminer de ses enseignements; et nous pouvons bien, je dis plus nous devons, dans ce centre progressif de tolérance, de liberté et d'amour, acclamer tous les Christs qui, à diverses époques, quoique à un degré moindre que le Fils de Marie, ont fait pour les contrées qu'ils visitaient, ce que Jésus a fait pour le monde Juif, Grec et Latin. Pythagore en Grèce, Confucius en Chine, Boudha dans l'Inde et Zoroastre en Perse ont incontestablement rempli cette grande mission; et quoique la doctrine de quelques uns d'entre eux vous soit peu connue et mal connue, je me plais dans mon indépendance, moi le disciple de Paul, à leur rendre la justice qu'ils ont méritée. Comme ceux-ci, le barde Taliésin a rempli une mission providentielle : il a établi la véritable religion druidique, il l'a enrichie des plus hautes révélations et il a donné à la Gaule ses plus sublimes aspirations. Son Evangile à lui est tout entier dans les Triades bardiques, poème que les générations passées ont à peine compris et qui contenait en germe toute la philosophie nouvelle des Jean Reynaud et des réincarnationistes, je dis plus qui contenait implicitement le germe de la doctrine sous le drapeau de laquelle vous avez été tous heureux de vous ranger. Ces réflexions ont été motivées par les observations fort judicieuses du reste d'Allan Kardec, sur l'origine et la fin ou transformations de l'Être.

Je suis toujours heureux, quant à moi, lorsque mes communications sont discutées, commentées et même combattues, parce que cela nous permet à vous et à moi, d'élucider plus profondément, plus clairement, plus nettement, les questions qui peuvent être le sujet d'un litige. Aujourd'hui c'est la question des origines qui se trouve sur le tapis; elle est encore obscure, elle se dégage péniblement, je le sais, de la pénombre qui l'enveloppe; mais je sais aussi que sa discussion n'est plus prématurée et que l'heure n'est pas éloignée où nous pourrons établir carrément le point de départ d'où nous sommes tous sortis. En effet, du moment que nous avons atteint le point qui semblait, il y a encore quelques jours, si étrange et si obscur de la mort spirituelle, nous pouvons étendre le domaine de nos études et pousser nos investigations autant dans le passé que vers l'avenir: cela est acquis. Ces questions nouvelles que nous traitons ici et que nous traitons les premiers, selon l'habitude, vont se trouver abordées dans tous les centres sérieux et bien assistés; et, conformément à ce qui a été si justement professé par Allan Kardec au sujet de l'autorité de la doctrine spirite, nos assertions vont se trouver confirmées partout. Je n'ai pas besoin d'insister sur l'importance de cette belle théorie de l'autorité de nos enseignements, parce qu'elle est devenue un article de foi, pour nous tous, Esprits et incarnés.

Tout se tient et tout s'enchaîne dans notre enseignement; et je ne crains pas d'être démenti, en soutenant que les questions fluidiques sont aussi confuses, aussi difficiles à résoudre, que celle de l'avénement de l'Esprit et de la mort spirituelle. Eh bien! ces graves questions sont parallèles et vont se trouver désormais amplement traitées par nous; j'affirme en outre, par une certitude qui m'est commune avec la plupart des sages esprits qui se communiquent ici, que nulle obscurité ne se manifestera dans une communication sans que l'un ou l'autre d'entre nous n'y porte aussitôt une lumineuse clarté.

Cela dit, je finis en vous invitant à rendre à chacun la justice qui lui est légitimement acquise et à Taliesin la gloire qui lui appartient d'avoir été un initiateur et un précurseur sublime dans le temps où il a vécu.

III

Les dieux.

Vous êtes tous des dieux, disait Jésus de Galilée à ceux qui se pressaient autour de lui pour l'entendre.

Il y a là une grande vérité, dont cependant, nul d'entre nous n'a le droit de s'enorgueillir, car tous les êtres dans la nature s'acheminent lentement, mais irrévocablement, vers cette position surhumaine.

Être des dieux, au temps où parlait Christ, ne comportait pas plus qu'aujourd'hui l'idée d'affinité avec l'absolue divinité; être des dieux dans l'humanité signifiait et signifie toujours la possession en soi de reflets plus ou moins développés de certains attributs de la divinité.

Quelle que soit l'origine où l'âme humaine, si diverse dans ses fonctions individuelles, si multiple dans ses tendances personnelles, et si uniforme dans les fonctions générales, ait pris sa source; du moment qu'elle est arrivée dans la région humanitaire, elle est affranchie à jamais de ses souillures antérieures, et de toutes les scories du passé; elle tend dès lors irrévocablement, suivant ses aptitudes et ses labeurs dans les formes qu'elle a traversées, vers Dieu par un progrès incessant.

A son avénement dans l'humanité, l'âme se trouve formulée à l'image du Dieu créateur. Sur ce point, tous les prophètes bibliques et païens sont d'accord : c'est donc une vérité. Or, quelle est la propriété essentielle du Très-haut; c'est celle de créer éternellement des êtres qui doivent vivre et se mouvoir éternellement dans des milieux de plus en plus progressifs, dans des formes de plus en plus spiritualisées, à travers les étapes stellaires. Et cette ascension incessante vers l'infini durera toujours, sans que nous puissions jamais atteindre, c'est ma conviction, au sommet infini où se meut l'Eternel.

L'homme créé à l'image de Dieu est donc Dieu; conséquemment il est aussi créateur. Cette vérité, que quelques-uns pourront traiter de paradoxale, je l'affirme

et je la défendrai, parceque je la sens vivre en moi comme moi-même. Si la création par la divinité a pour objectif l'Esprit et la matière et toutes les combinaisons dont ceux-ci sont susceptibles, la création par l'homme e donne au quotient que l'œuvre artistique ou intellectuelle de la pensée; mais quand c'est un génie qui 'enfante: c'est un monument immortel dont l'humanité droit de se glorifier en lui.

Une pensée comme celle de Galilée: la terre se meut! st une création immortelle; une pensée neuve éclose ans le cerveau d'Isaïe ou de Lamennais, de Weber ou e Michel-Ange est une immortelle création: rien ne peut l'anéantir. Dieu lui-même ne peut plus effacer une pensée généreuse: féconde, par exemple, comme celle de la liberté; large, comme celle de la charité; immense, comme celle de l'immortalité; puissante comme celle de l'amour. Ces pensées-là sont sérieuses, réelles, indestructibles. Elles ont leur raison d'être, par la seule raison qu'elles sont. Elles ont leur utilité par le seul motif qu'elles ont été émises. Elles ont une portée et sont représentatives d'une entité spirituelle ou matérielle parce que sans cela elles ne pourraient pas être. Enfin, il est évident qu'on ne peut nier ou affirmer qu'une chose qui existe en réalité soit dans le domaine idéal, soit dans le domaine matériel. On a donc eu raison de répéter après Christ, que tous les hommes devaient devenir des dieux, c'est-à-dire des Esprits créateurs, jouissant dans une certaine étendue de la plénitude d'autorité qu'ils ont conquise par des vies antérieures d'épreuves intellectuelles et de luttes matérielles.

J'affirme ces théorèmes: l'homme est Dieu, l'homme est créateur. Je le prouve: il crée la pensée. La pensée créée ne meurt plus, elle est immortelle! Beaucoup de pensées sont sœurs et se reflètent l'une l'autre; parceque beaucoup d'hommes sont frères et sœurs et se reflètent. L'homme de génie domine en ce sens qu'il crée la pensée neuve, reflet des hauts mondes et de la divinité. Toute idée est représentative d'un être ou d'une chose. Une idée se prouve autant par la négation que par l'affirmation. On ne peut pas nier ce dont on n'a pas la notion. Toutes ces vérités sont des bases. En s'y appuyant tout raisonnement se consolide.

Tout cela ne préjudicie en rien à ce que j'ai avancé, précédemment sur les origines et les transformations de l'être arrivé à l'état d'homme par ses conquêtes dans la vie inférieure. Je continuerai.

ERASTE.

Pour copie conforme:

ALIS D'AMBEL.

LE DIEU DU SPIRITISME.

Dieu est immuable en lui-même et dans son essence, mais considéré par rapport à nous, hommes terrestres, hommes de toutes les humanités, il est vrai de dire que sa conception progresse tous les jours, que la notion qu'on se fait de lui se développe à chaque époque et se trouve ainsi de plus en plus parfaite.

Nous prouverons dans cet article que le Dieu du Spiritisme, (ce mouvement actuel et solennel de l'éducation humanitaire), l'emporte sur la conception mosaïque, païenne, chrétienne, et qu'ainsi se trouvent justifiées toutes les conclusions qui admettent et reconnaissent les progrès non-seulement philosophiques et de science, mais encore les progrès théologiques de la pensée humaine.

Prenons pour expression synthétique du paganisme, les opinions néoplatoniciennes d'Alexandrie et choisissons le premier et le plus grand philosophe de cette école: Plotin.

Quelle est donc la théorie de Plotin sur la Providence? La voici, selon M. Bouillet:

« Dieu est la cause immanente des choses. Tout part de lui » et tout retourne à lui: étant l'Un, il possède la plénitude de » la puissance; par conséquent, il tend à se manifester hors » de lui, à devenir cause productrice; étant le bien, il est l'ob» jet du désir et de l'amour, il attire à lui tout ce qui est, et » par là il devient cause finale. — L'intelligence divine, se» conde hypostase qui émane immédiatement de l'Un, conte» nant dans son sein toutes les essences et toutes les idées, » est la cause et le modèle du monde sensible: elle lui commu» nique l'existence et la beauté, sans sortir elle-même de son » repos, ni rien perdre de ce qu'elle possède. Par là, elle est » la Providence universelle.

» L'âme universelle (troisième hypostase procédant de la » seconde) transmet à la matière, en lui donnant la vie et le » mouvement, les formes qu'elle reçoit elle-même de l'intelli» gence; ces formes sont les raisons, par lesquelles l'âme admi» nistre le monde, de la même manière que le corps d'un être » vivant est administré par la raison séminale qui façonne » ses organes. L'action que l'âme exerce ainsi, comme puis» sance naturelle et végétative, constitue le destin, qui est » subordonné à l'intelligence. Les organes de l'âme universelle » sont les démons (1).

» Le monde est éternellement produit; il n'a pas eu de » commencement, et il n'aura pas de fin. Il est une image » aussi parfaite que possible de l'intelligence dont il procède » en vertu d'une nécessité naturelle, qui exclut tout raisonne» ment et toute délibération. L'âme universelle y fait régner » l'ordre et la justice. L'ordre règne dans l'univers, parce que » toutes choses procèdent d'un principe unique et conspirent à » un but unique; en remplissant chacune leur rôle particulier, » toutes se prêtent un mutuel concours; les actions qu'elles » produisent et les passions qu'elles subissent sont toutes » coordonnées dans le plan de l'univers, où l'âme donne à » chaque être des fonctions conformes à sa nature. La justice » règne dans l'univers, parce que les âmes sont punies ou ré» compensées par les conséquences naturelles. (2) »

Telles sont les idées fondamentales de la théorie de Plotin sur la Providence. Est-il besoin de faire remarquer que cette théorie diffère essentiellement de la doctrine du Spiritisme? La providence du Spiritisme est un Dieu qui non-seulement a produit le monde, volontairement et librement; c'est un Dieu qui le connaît et qui l'aime, qui le conserve et le gouverne; un Dieu qui conduit par des lois stables les forces matérielles du monde, par les préceptes de la morale et par l'attrait de sa grâce, les âmes libres et intelligentes; qui, loin de nous par sa grandeur, en est tout près par sa bonté; qui entend nos prières, veille à nos besoins, connaît nos fautes et nos vertus, nous relève dans nos défaillances, nous corrige dans nos chutes et nous garde pour récompense, si nous vivons selon la loi, de le connaître, de l'aimer et d'aimer toute la création sans partage. La Providence du Spiritisme, c'est le Dieu des chrétiens, ce Dieu que nous appelons notre Père, mais il y a encore progrès sur le Christianisme.

Le Dieu-Providence de Plotin est sans doute la cause du monde, mais il n'en est pas la cause intelligente, libre et bienveillante. La première hypostase, du moins, n'a aucun rapport immédiat avec le monde. L'Un en est la première source, mais il ne le produit pas, il ne le connaît pas, il ne l'aime pas. Il en est, si l'on veut, le principe et la fin nécessaires; il n'en est pas la Providence. La seconde hypostase elle-même, l'Intelligence, modèle du monde sensible, ne la connaît pas davantage; car elle n'est que la pensée de la pensée et ne peut avoir pour objet le multiple.

Il faut donc, selon Plotin, descendre encore un degré et arriver jusqu'à la troisième hypostase, jusqu'à l'Ame universelle, pour trouver cet entendement, émané de la pensée par excellence, qui pense à la fois tout ce qui existe et connaît l'universalité des êtres multiples et mobiles. Ainsi, dans la Trinité de Plotin, il n'y a en réalité qu'une seule hypostase, la dernière, la moins parfaite, qui produit le monde, le connaît et le gouverne. Elle y fait régner l'ordre et la justice; mais ce gouvernement, elle l'exerce sans liberté proprement dite et sans amour.

Encore une fois, ce n'est pas là le Dieu-Providence du Christianisme et du Spiritisme, il y a entre la théorie du philosophe et nos doctrines une différence aussi profonde que radicale.

Le Christianisme lui-même est bien inférieur à la notion de Dieu, telle que le Spiritisme la proclame.

Le Mosaïsme, tout en présentant à nos adorations un seul Dieu, Père et Providence des hommes, nous dépeignait ce Père irrité et jaloux, vengeur implacable de tous les péchés de ses enfants.

La sublime figure du Christ, envoyé divin, est venue sans doute parmi nous nous prêcher l'amour de Dieu et du prochain; mais il a été obligé, à cause peut-être de la grossièreté de ses auditeurs, de conserver quelques traits menaçants de la 1re révélation. Il s'excuse auprès de ses disciples de ce qu'il ne peut pas leur dire la vérité complète ou du moins telle qu'il la savait, et il en réfère à une nouvelle révélation, celle de l'Esprit de Vérité qui doit confirmer et développer ses enseignements.

Donc le Spiritisme actuel, qui est l'inauguration de ce troisième mouvement de Dieu, a dû, selon les paroles mêmes du Christ, aller plus loin que lui et donner une connaissance plus perfectionnée de l'Être Suprême et de ses rapports avec les hommes.

Il en est effectivement ainsi. Avec la destruction radicale de l'enfer éternel, des fausses opinions sur le purgatoire, sur le péché originel enfin expliqué, avec son rappel à l'amour et à la solidarité du genre humain universel en Dieu, le Spiritisme a poursuivi les découvertes divines de l'humanité, amplifiant encore la grande figure de Dieu, purifiant notre culte, en le rendant plus fondé, expliquant de la sorte l'action de sa providence, rendue sensible et mise à l'abri des négations, préparant son règne sur notre terre devenue son domaine. Le Spiritisme est la révélation continuée dans le présent, et cette même révélation se continuera aussi dans l'avenir, soit par d'intimes moyens identiques, soit par d'autres dont notre Père Céleste a le secret.

ANDRÉ PEZZANI.

(1) Bons et mauvais, cette expression ne se prenant pas alors dans le sens faux qu'elle a eu plus tard dans le Christianisme.

(2) T. II, p. 508-509.

CORRESPONDANCES SPIRITES

A M. Alis d'Ambel, directeur du Journal l'AVENIR.

Angers, le 7 avril 1865.

Monsieur,

En lisant le numéro 40 de l'*Avenir*, je remarque que vous n'avez pas reçu, comme d'autres personnes spirites et très-honorables, aux publications desquelles je suis heureux d'être abonné, de même qu'à votre précieux journal, un exemplaire de mon opuscule: ***Désarroi de l'empire de Satan;*** (1) ce que je regrette. J'en ai disposé un certain nombre pour plusieurs localités; j'en ai mis plusieurs moi-même à la poste; mais tous ne sont pas arrivés à destination, et j'en ai porté plainte à M. le directeur général. Très-incommodé d'accablantes prostrations, j'ai dû faire porter quelques-uns de ces exemplaires au bureau et il en est plusieurs dont je n'ai point entendu parler. J'ai répété mes envois en quelques endroits, et aujourd'hui je me hâte de mettre sous bande cette brochure à votre adresse, espérant qu'elle vous parviendra. J'y ai joint un exemplaire de petites feuilles imprimées, dont j'en ai fait tirer cent, pour répandre dans notre ville gratuitement.

Qu'on ne croie pas voir, à la page 18 de mon livre, un hors-d'œuvre dans ce que, par occasion, je dis de la ***résurrection;*** car quand on veut parler du néant de l'enfer

(1) Opuscule de 150 pages in-8°, très-intéressant, dont nous rendrons compte incessamment. Chez Dentu et Ledoyen, prix: 2 francs.

des catholiques, il est bon de préparer les fanatiques apostoliques et romains à cet enseignement que la *résurrection* est une *absurdité*. C'est avec cette pensée de la résurrection que les tableaux des églises nous sont exposés avec des corps matériels dans les flammes. Les fanatiques ne comprennent pas que notre corps matière n'est qu'une machine, qui n'a le mouvement que par l'Esprit, et que n'ayant pas la vie en propre, ce corps ne peut pas la perdre ; n'ayant rien de semblable à perdre, cette machine ne peut que se détraquer, mais non *mourir*. Mais sera-ce l'Esprit *immortel* qui mourra ? Pas davantage. Ce terme est donc de trop dans le dictionnaire, dont il devrait être rayé. C'est donc très-mal à propos qu'on nous parle de la *mort* et de la *résurrection* de Jésus. Ni l'une ni l'autre ne peuvent se prouver par la logique la plus sévère. Mais proposer cette opinion à des cagots qui n'ont jamais raisonné de leur vie ; se borner à *nier* la *résurrection* pour ruiner cette foi puérile, c'est peine perdue. Une simple négation était impuissante à cet égard, il fallait épuiser les raisonnements pour convaincre les ultra-dévôts que cette inscription de *résurrection* dans les cimetières est un *mensonge*. S'ils peuvent le croire enfin, ils devront s'habituer à voir leur enfer veuf de la matière et même des âmes s'ils comprennent qu'elles sont incombustibles.

M. Piérart, qui anciennement m'a prêté un langage qui ne peut être le mien, en abusant de ma signature, en parlant de mon opuscule, dans son numéro 3 de cette année, me dit, sans m'avoir consulté, adversaire *implacable* du Spiritisme. Je lui reprocherai son assurance. Je suis de ceux qui disent : Nous ne devons pas croire tout savoir ; il nous faut étudier toujours et ne croire possible la science spirite ou spiritualiste que quand nous aurons jeté notre défroque matérielle aux orties.

Je suis si peu adversaire implacable du Spiritisme que c'est avec les publications spirites que je cherche à faire des adeptes ou à les préparer de loin.

Veuillez agréer, Monsieur et cher confrère, l'assurance de ma haute considération et de la cordialité de mes sentiments.

SALGUES.

M. Piérart s'est trompé en annonçant mon livre au prix de 1 franc. C'est 2 francs, pris chez Dentu et Ledoyen.

J'ai déjà fait pour plus de 4,000 francs de sacrifice pour l'œuvre.

Constantinople, le 8 novembre 1864.

Monsieur et très-cher frère en Spiritisme,

Depuis longtemps je vous devais une lettre de remercîment pour le gracieux envoi que vous avez bien voulu me faire de votre journal *L'Avenir*, que je propage le plus que je peux parmi nos amis communs ; l'un de nos frères les plus dévoués, j'ai nommé Valauri, n'a pas hésité à le mettre en lecture avec d'autres journaux dans son bel établissement de la grande-rue de Péra.

Vous connaissez depuis longtemps mon dévoûment à la cause spirite ; secondé par MM. Valauri et Montani, je ne néglige aucune occasion pour la faire pénétrer dans l'esprit de la population de Constantinople ; aussi je constate avec une légitime satisfaction que nos efforts n'ont pas été infructueux. C'est donc avec un véritable bonheur que mes amis et moi avons vu se fonder à Paris un organe hebdomadaire se vouant entièrement à la propagation et à la défense des idées auxquelles chacun de nous en a juré de consacrer sa vie.

Tous nos frères connaissent votre zèle pour notre chère et magnifique doctrine dont Allan Kardec a eu la gloire de poser les solides assises ; tous savent que vous ne faiblirez pas devant la tâche lourde et difficile que vous avez entreprise ; c'est pourquoi nous qui représentons les spirites de Constantinople vous crions : Courage ! courage ! frère ! *L'Avenir* est dans une bonne voie ; qu'il s'y maintienne et il s'y maintiendra en évitant les écueils qui se dressent inévitablement devant toute entreprise nouvelle : le zèle exagéré des uns, l'impatience des autres, la défaillance de ceux-ci, l'imprudence de ceux-là ; et, par dessus tout, s'il sait se garder des collaborateurs compromettants, incarnés et désincarnés. Marchez donc, marchons donc résolûment, cher frère, vers cette ère de bonheur et de paix que le Spiritisme est venu nous annoncer. N'est-ce pas là, incontestablement, cette terre promise par Dieu à ses enfants de l'incarnation ?

Propager notre doctrine et sa consolante morale est une belle mission à remplir ; aussi mes amis et moi faisons les vœux les plus sincères pour le succès de votre journal. Au surplus, Paris n'est-il pas le cœur où germent toutes les idées fécondes ? N'est-ce pas le centre rayonnant d'où partent continuellement les germes civilisateurs ? A l'œuvre donc, ami, pour le triomphe de notre cause sacrée.

L'idée spirite n'est plus une grande inconnue ; comme une rosée pénétrante elle a fait tressaillir le vieux globe ; elle a déjà fait le tour du monde et partout où elle a pénétré, elle a fait surgir des adeptes fervents. N'est-ce pas là une preuve évidente de sa valeur intrinsèque ?

L'*Avenir* ! c'est un beau titre que vos guides vous ont donné pour le *Moniteur du Spiritisme*. Tout n'est-il pas renfermé dans ce mot magique ? N'est-ce pas le but conscient ou inconscient poursuivi par l'humanité entière ? Et ne renferme-t-il pas en lui la plus consolante espérance ?

Le maître a ouvert la voie : le suivre est notre devoir ? Vous qui avez possédé sa pensée, qui l'avez aidé dans son œuvre, vous devez nous aplanir la route qui conduit au Nouveau Temple qu'il élève sur la montagne Sainte à l'Amour, à la Justice et à la Vérité : cette triple manifestation de Dieu parmi les humains. Montrez-nous cette voie sacrée que l'homme oublie si souvent, afin que nous puissions nous aussi suivre le maître.

Ami, le Spiritisme doit désormais marcher la tête haute ; il doit impitoyablement renverser les obstacles que les adorateurs du veau d'or essayent de semer sur son chemin ; il doit rompre avec les vieux errements et verser l'huile samaritaine sur les plaies saignantes de l'humanité. Le passé est fini ; l'ère de l'enfer est close ; l'ère de la paix, de la liberté et de l'amour s'élève à l'horizon terrien. Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

Votre frère en spiritisme,

B. REPOS, avocat,

Membre honoraire de la Société Spirite de Paris et Président de celle de Constantinople.

A cette lettre, dont nous publierons incessamment le *post scriptum*, était jointe une fort belle communication que le défaut d'espace ne nous a pas permis de reproduire jusqu'à présent. Nous l'insérerons en temps opportun.

NOUVELLES SPIRITES

Le vénérable Bède, dans son *Histoire ecclésiastique*, livre IV, chapitre 22, raconte le fait suivant. Dans une bataille, que le roi Egfrid livra à Ethelred, roi des Merciens, A. D. 679, un jeune homme, du nom d'Imma, appartenant à l'armée d'Ethelred, fut blessé et fait prisonnier par Egfrid. Le comte, à la garde duquel il avait été confié, le fit lier pour empêcher sa fuite, dès que ses blessures avaient été guéries ; mais tous ses liens se trouvaient défaits aussitôt que ceux qui l'avaient lié étaient partis. Or, Imma avait un frère, qui était prêtre et supérieur de l'abbaye de Gunnacaster (maintenant Gowcester, dans le comté de Northampton) ; celui-ci, croyant que son frère avait été tué, ne faisait que dire des messes pour le repos de son âme. Le comte, qui gardait Imma, étonné de son pouvoir, lui demanda comment il se faisait qu'il ne pouvait être attaché sans être immédiatement en liberté ; s'il avait sur lui un de ses charmes dont parlent les histoires fabuleuses. Imma répondit qu'il n'y comprenait rien, mais que son frère, le prêtre gunna, le croyant mort, disait des messes pour lui. Le comte, voyant qu'il ne pouvait le garder, le vendit comme esclave ; son nouveau maître ne fut pas plus heureux : tout ce qu'il imaginait pour le lier solidement était inutile, et, de guerre lasse, il lui donna la permission de se racheter. Imma retourna chez son frère pour chercher la somme nécessaire ; il put se convaincre que ses liens avaient toujours été détachés au moment où son frère disait la messe pour lui. *Bède* ajoute que cet événement contribua puissamment à réveiller la piété et à faire dire des messes pour le repos de ceux qui étaient partis de ce monde.

En attendant, si quelqu'un vous demande ce que le Spiritisme a enseigné, dites : Il a d'abord enseigné ce que la plupart des hommes avaient besoin de savoir ; ce qu'est l'âme ; ce qu'elle devient après sa mort ; qu'il y a des purgatoires ou états intermédiaires ; où ils sont situés ; que le progrès s'y accomplit ; que les morts recherchent nos prières et nos sympathies ; que la communion des saints est réelle ; qu'elle est beaucoup plus vaste et beaucoup plus précieuse qu'on ne le croyait ; que les miracles et les prophéties n'ont pas cessé, car, comme l'a dit saint Paul, ces dons sont les membres mêmes d'une véritable Église, et toute Église sans eux n'est qu'un tronc sans vie ; qu'il nous a enseigné de ne pas craindre la mort, qui n'est qu'un passage momentané à à la vie ; que Dieu, en ce moment, prépare la race humaine à une restauration éventuelle et universelle, et qu'il commence à nous faire connaître des lois de la matière ignorées des grands savants en gaz et en creusets ; que le Spiritisme nous enseigne surtout l'authenticité de l'Ecriture Sainte, que l'on attaque de tous côtés, ainsi que sa grande loi de l'amour de Dieu et du prochain ; qu'aucun christianisme ne vaut un fétu, sauf le christianisme *primitif*, et que le vieux cadavre des Eglises existantes doit d'abord recevoir un nouveau souffle de vie, si elles veulent revivre. Il nous apprend enfin que nous devons vivre en pureté de pensées et d'actions, sachant que non-seulement l'œil de Dieu est constamment ouvert sur nous, mais aussi que l'innombrable multitude des anges nous observe à chaque instant, et que de ceux-là nous sommes autant connus que de notre propre conscience. Voilà ce que le Spiritisme a enseigné ; c'est un système de vérités religieuses basées sur l'Evangile, que les Esprits viennent confirmer de nouveau aux hommes de ce siècle. Heureux ceux qui entendent, qui voient et qui croient !

Wm HOWITT.

(*Spiritual Magazine.*)

Petite Correspondance

A M. VAUCHEZ, administrateur du *Monde musical*, à Bruxelles.

Depuis trois semaines le *Monde musical* ne nous parvient plus.

—

A M. EYBEN, directeur de la *Revue Spirite* d'Anvers.

Depuis plusieurs mois votre *Revue* n'est pas arrivée à Paris.

—

A M. le directeur du *Médium*, à Toulouse, même réclamation que pour le *Monde musical*.

Organes du Spiritisme admettant la réincarnation en France et à l'étranger.

—

		par an.
A PARIS. —	La *Revue Spirite*, d'Allan Kardec, mensuelle,	10 fr.
—	L'*Avenir*, Moniteur du Spiritisme, hebdomad.	10
A LYON. —	La *Vérité*, hebdomadaire.....	9
A BORDEAUX. —	La *Ruche bordelaise*, rev. bi-mensuelle.	6
—	Le *Sauveur des peuples*, hebdomadaire	7
—	La *Voix d'outre-tombe*, —	5
A TOULOUSE. —	Le *Médium*, —	9
A MARSEILLE. —	L'*Echo d'outre-tombe*, —	10
A BRUXELLES. —	Le *Monde musical*, —	10
A ANVERS. —	La *Revue spirite d'Anvers*, mensuelle...	12
A TURIN —	Les *Annales du Spiritisme*, mensuelle.....	12

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

2e Année. — N° 43. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 27 Avril 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8
Amérique, Brésil. . .	15	8
Australie, etc.	16	9

On s'abonne au bureau du journal
6, RUE DE L'ABBAYE-MONTMARTRE
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris chez { LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35. } **A Marseille** { Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

Sommaire du n° 45 de l'Avenir.

AVIS. — Mission des Esprits supérieurs, par André Pezzani. — Opinion d'un savant (Sam) sur les phénomènes spirites. — La science et la foi, par Xavier Aubryet. — Désarroi de l'empire de Satan, par Salgues. — Nouvelles et faits spirites d'après le *Spiritual magazine*. — COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES. De la supériorité des Esprits médium, M. Alfred Didier. — FEUILLETON : Variétés spirites.

AVIS

DU 1er AU 10 MAI PROCHAIN, LES BUREAUX DU JOURNAL L'AVENIR SERONT TRANSFÉRÉS RUE BREDA, 22.

Depuis la création de l'*Avenir*, différents journaux nous ont fait l'honneur de reproduire soit nos propres articles, soit les citations des poëtes, des philosophes et des éminents écrivains que nous avons consultés et dont les fragments se rattachent à notre doctrine si puissamment moralisatrice. Presque toujours ces journaux reproducteurs ont bien voulu désigner notre modeste feuille comme la source où ils avaient puisé ; nous les en remercions sincèrement. D'autres publications cependant ont pris à pleines mains leurs articles dans les nôtres, même avec des notes signées de nos initiales, sans faire à l'*Avenir* l'honneur de le nommer. Nous trouvons ce procédé un peu leste. Nous invitons donc formellement ceux de nos confrères qui veulent bien nous reproduire à faire comme ont toujours fait la *Revue spirite* de Paris, la *Vérité* de Lyon, les *Annales du spiritisme* de Turin, la *Ruche spirite*, le *Sauveur des peuples*, la *Voix d'outre-tombe* de Bordeaux, le *Monde musical* de Bruxelles, l'*Echo de la Creuse*, le *Spiritual magazine* de Londres, etc., qui en reproduisant nos articles nous ont toujours cité. C'est ainsi que nous-même avons toujours procédé. Aujourd'hui, nous ne nommons pas les journaux qui ont motivé cette note ; mais nous le ferons certainement si le fait dont nous nous plaignons se reproduit.

A. D'A

Paris, le 27 Avril 1865

MISSION DES ESPRITS SUPÉRIEURS.

Nous avons déjà dans un article antérieur (*Corps spirituel de l'âme*) cité avec honneur un précurseur du Spiritisme, un philosophe éminent, *Jean Reynaud*. Qu'il nous soit permis aujourd'hui d'en rapporter encore plusieurs fragments sur une question peu débattue et qui mérite cependant d'attirer l'attention des spirites : c'est sur la mission des Esprits supérieurs incarnés ou désincarnés. Il y a cette différence entre l'opinion grossière des premiers âges, que tandis que le Christianisme enfantin considérait les anges comme des espèces à part, le Spiritisme n'admet qu'une seule nature spirituelle avec des degrés et une hiérarchie sans fin, de sorte qu'un homme de notre terre peut, à force de monter et de mériter, devenir ange ou archange, il le peut, même de prime saut, quoique exceptionnellement, par des actes hors ligne, par un dévouement sans bornes à Dieu et à l'humanité. *Jean Reynaud* avait déjà pris parti pour cette opinion rationnelle, conforme au principe de l'unité des êtres, puisqu'il dit que *par la prédestination de Dieu toutes les créatures intelligentes sont des anges.*

Ecoutez :

« Si la souffrance nous est actuellement nécessaire, c'est nous-mêmes qui en sommes cause, et non pas Dieu. — L'amour de Dieu et du prochain, pour produire de bonnes œuvres, et par ces bonnes œuvres l'épanouissement de l'âme, n'a nul besoin qu'aucun tourment le stimule. Le dévouement aux desseins de la Providence, l'assistance envers ceux qui sont au-dessous de nous, l'émulation à l'égard de ceux qui nous dominent, la conspiration avec tous ceux qui travaillent, suffisent parfaitement à l'entretien de toutes les vertus; et le mal n'est pas plus nécessaire à leur activité sur la terre que dans le ciel. Donc, la souffrance ne fait point partie de l'institution primitive de l'univers, et n'intervient dans son histoire qu'en seconde ligne, avec un caractère de contingence, en qualité de correctif des troubles occasionnés par la liberté donnée aux créatures. Je conclus que dans la prédestination de Dieu, tous les êtres intelligents sont des anges. Mais, me direz-vous, ce n'est pas assez que des créatures étrangères à tout péché soient possibles. Existe-t-il, en réalité, de telles créatures? Je l'espère et veux le croire ; il ne me paraît nullement vraisemblable que parmi ces infinités d'âmes qui entrent en pleine innocence dans l'univers, il n'y en ait point qui réussissent à tirer parti de leur liberté de manière à demeurer, sans faillir, dans le droit chemin ; et n'y eût-il qu'un seul exemple de persévérance pour des milliers d'égarements, voilà des infinités d'immaculés qui se présentent. Toutefois, je ne pense pas qu'il y ait lieu d'en faire autant d'étalage que les théologiens en ont l'habitude. Je me figure que, dans les hautes préoccupations qui les animent, les grandes âmes ne s'arrêtent pas à un compte si minutieux des accidents de leur enfance. Devant les splendides horizons que l'immortalité leur ouvre et au milieu de la pleine lumière où elles sont engagées d'ancienne date, le champ lointain des épreuves ne doit guère, ce me semble, leur faire d'autre effet que celui d'une courte introduction devant un poëme sans fin. Dans la hiérarchie du ciel, comme dans celle d'une armée, c'est d'après leur valeur actuelle et non d'après le tableau de leur avancement dans les grades inférieurs, que les dignitaires prennent ne puisse s'en créer d'autres, ou même correspondre directement avec les objets. Les phénomènes à l'état extatique, ceux du somnambulisme, de la catalepsie, de certaines affections nerveuses, quelques particularités même de l'état de folie, semblent nous montrer que l'*âme peut échapper à la dépendance des sens, et recevoir de la part des objets des communications directes.* »

MONTLOSIER, *Mystères de la vie humaine.*

FEUILLETON DE L'AVENIR

Apparition et Biscorporéité

SIMONIDE. — LES DEUX AMIS.

Qui pourrait dédaigner les deux songes que les Stoïciens rappellent si souvent ? le premier est de Simonide.

Il avait trouvé étendu sur la terre le cadavre d'un inconnu et l'avait enterré. Un jour qu'il se disposait à monter sur un vaisseau, celui auquel il avait donné la sépulture lui apparut en songe, et l'avertit de n'en rien faire, ajoutant que s'il partait, il ferait naufrage et périrait. Simonide revint donc sur ses pas ; et, en effet, tous ceux qui étaient partis périrent.

L'autre songe est fort célèbre. Voici ce qu'on dit : Deux Arcadiens liés d'amitié voyageaient ensemble ; arrivés à Mégare l'un alla loger chez un aubergiste, l'autre chez un ami. Après le souper, chacun se coucha et se livra au sommeil ; la nuit étant avancée, celui des deux qui était chez son ami rêva que son compagnon le priait de venir à son secours, en lui disant que l'aubergiste se disposait à le tuer ; effrayé d'abord de ce rêve, il se leva ; mais par réflexion, il pensa qu'il n'en fallait tenir aucun compte et se recoucha. Dès qu'il fut endormi, son compagnon lui apparut de nouveau, et lui dit que, puisqu'il ne l'avait pas défendu vivant, il ne souffrit pas du moins que sa mort demeurât impunie. Il lui apprit qu'après l'aventure, son hôte l'avait chargé sur un chariot et recouvert de fumier ; enfin, il le suppliait de se trouver le matin à la porte de le ville avant que le chariot pût en sortir. Effrayé de ce songe, le voyageur se posta dès le matin près de la porte, et demanda au bouvier ce qu'il conduisait ; aussitôt celui-ci prit la fuite ; on retira le mort du fumier, et l'aubergiste, dont le crime avait été découvert, subit la peine due à son forfait. Dira-t-on qu'il puisse exister quelque chose de mieux inspiré que ce songe?

(CICÉRON, *De la divination*, L. 1.)

Le sens intérieur

« La sensation a lieu quand l'âme est atteinte. C'est alors que l'homme peut se rendre compte de ses communications. Il peut même, jusqu'à un certain point, les diminuer ou les augmenter, les restreindre ou les multiplier. Il peut ainsi voir et regarder, toucher ou sentir, agir ou éprouver. Mû par la volonté, le regard va au-devant des émissions lumineuses des corps, l'odorat recherche leurs émanations odorantes ; la main s'avance pour s'assurer de leurs formes. Les sens sont ainsi les avenues ordinaires par lesquelles l'âme reçoit les communications des êtres et par lesquelles elle transmet les siennes.

Mais quoique nos communications avec les objets extérieurs aient une route déterminée, il ne s'ensuit pas que l'âme, ou si l'on aime mieux, le *sens intérieur*,

Organes du Spiritisme admettant la réincarnation en France et à l'étranger.

		par an.
A PARIS. — La *Revue Spirite*, d'Allan Kardec, mensuelle,		10 fr.
— L'*Avenir*, Moniteur du Spiritisme, hebdomad.		10
A LYON. — La *Vérité*, hebdomadaire.		9
A BORDEAUX. — La *Ruche bordelaise*, rev. bi-mensuelle.		6
— Le *Sauveur des peuples*, hebdomadaire		7
— La *Voix d'outre-tombe*,	—	5
A TOULOUSE. — Le *Médium*,	—	9
A MARSEILLE. — L'*Echo d'outre-tombe*,	—	10
A BRUXELLES. — Le *Monde musical*,	—	10
A ANVERS. — La *Revue spirite d'Anvers*, mensuelle. . .		12
A TURIN — Les *Annales du Spiritisme*, mensuelle.		12

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

rang. Et d'ailleurs, puisque l'on mérite toujours et que l'on se perfectionne à mesure que l'on mérite, ne se peut-il pas qu'il y ait, dans les zones sublimes de l'univers, des âmes qui, n'y étant parvenues qu'après de longues agitations dans les zones moyennes, aient cependant fini par s'y élever, en dépit des égarements de leur passé, à des positions tout à fait culminantes? C'est ce que la théologie imagine elle-même à l'égard des saints, puisqu'une fois réconciliés, leurs erreurs, selon elle, sont en oubli. Si les erreurs sont en oubli, rien ne doit donc plus distinguer ceux qui ont failli dans leur enfance, de ceux qui ont eu l'avantage de n'y point faire un faux pas; et l'Évangile doit être pris à la lettre, en effet, quand il dit en parlant des élus: *similes erunt angelis*; les anges et les saints seront semblables, et il n'y aura pas deux castes dans le ciel.

» Il y a même une dernière considération qui devrait paraître décisive: c'est qu'entre les épreuves accomplies dans l'innocence et les épreuves accomplies dans la plénitude du péché, il y a évidemment une gradation insensible, et qu'il n'est pas à croire que la justice divine mette un abîme entre une fidélité imperceptiblement troublée un seul instant et une fidélité sans défaut. Il n'y avait que le caractère de l'incorporéité qui fût capable d'instituer une démarcation formelle entre la nature des anges et celle des saints, et dès que ce caractère s'évanouit, les deux natures, différenciées seulement par des accidents de conduite, rentrent dans les lois d'une stricte identité. »

On ne saurait mieux dire; ainsi par les individus frappés du péché originel, il faut entendre ceux qui viennent sur la terre pour expier leurs fautes antérieures ou leurs imperfections, et par les *immaculés*, ceux qui, n'ayant pas mérité l'expiation terrestre, ne viennent ici-bas que pour y servir à quelque mission, soit de dévouement, d'exemple, soit d'enseignement; et non-seulement il faut entendre par là ceux qui, d'après la supposition à la rigueur possible de Jean Reynaud, se seraient toujours maintenus dans un état d'innocence, quoiqu'au commencement imparfaits et ignorants, mais bien ceux qui, ayant effacé par de hauts mérites quelques fautes passées, auraient pris rang avec les autres dans les mondes supérieurs. Il n'y a pas de distinction dans ces deux catégories, comme le démontre excellemment notre auteur.

Passant ensuite à la conception qu'il faut se faire des missions de ces Esprits supérieurs dans les mondes de bas étage, *Jean Reynaud* exprime des idées fort remarquables, même aujourd'hui et au point de vue du plus élevé Spiritisme. Voici le résumé de sa doctrine à ce sujet:

« S'il nous est parfois utile d'élever nos âmes par la contemplation des intelligences supérieures, tâchons du moins de ne donner à ces êtres célestes que des missions dignes d'eux: habituons-nous, en les suivant en esprit, à faire monter jusque dans les hauteurs du ciel, nos sentiments et nos pensées, et n'employons pour nous les peindre, que ce qu'il y a de plus divin dans nos imaginations et dans nos cœurs. Ce n'est qu'à cette condition que cette partie si délicate de la religion nous deviendra profitable. Permettez-moi seulement de vous rappeler à ce sujet deux mots du docteur angélique, dans lesquels je trouve une ouverture bien plus profonde que dans tous les récits d'apparitions qui nous sont faits dans la Bible et dans la Vie des Saints; c'est à propos de l'étymologie des noms de Séraphin et de Chérubin. — « Par là, dit-il, en parlant, du premier de » ces noms qu'il rapporte à l'idée du feu, est signifiée l'ac- » tion que les anges de cet ordre exercent avec puissance » sur ceux qui sont au-dessous d'eux, en les excitant à »une ardeur sublime et en les purifiant par l'incendie. » — Et pour les Chérubins, qu'il rapporte à l'idée de la science: — «Contemplant en Dieu même, dit-il, la beauté » de l'ordre des choses qui dérive de lui, et remplis par » cette divine connaissance, ils en font sur les autres une » effusion abondante. »

« Voilà, en effet, des sources inépuisables de services proportionnés à la dignité des anges. Ces hautes existences concourent au mouvement de l'univers, en faisant rayonner au-dessous d'elles les éclatantes lumières qui les remplissent, en enflammant les cœurs de tendresse et de piété par leurs exemples, en activant partout le perfectionnement des âmes et des mondes. C'est dans cet esprit qu'il faut généraliser ce que la théologie nomme leurs apparitions.

» Peut-être leur est-il donné en effet de faire apparition à volonté, tantôt dans une de ces sphères magnifiques qui nagent dans les hautes régions de l'éther et tantôt dans une autre, de s'y incarner, de s'y associer pour un temps à la vie commune, dans les rues de lumière ou de charité que saint Thomas indique dans sa théologie; puis, leur mission terminée, laissant là, peut-être à volonté également, l'appareil organique qu'elles s'étaient momentanément approprié, elles s'élanceraient pour aller, de la même manière, éclater quelque autre part dans le ciel. Les possibilités à ce sujet sont si vastes, que l'imagination peut hardiment y déployer ses ailes. Mais lors même que notre monde serait d'une condition trop inférieure pour convenir à de si sublimes épanouissements, comment pourrait-on dire que la nature angélique n'aurait nul intérêt pour nous? Je me plais, en effet, à me représenter les êtres supérieurs, sollicités par les voix de la charité, implorant de la Providence, comme une faveur, *la faculté de descendre dans les basses sociétés*, s'y incarnant, s'y confondant, s'y dévouant jusqu'à en partager les misères et jouissant en eux-mêmes, et de se sentir les ministres de Dieu dans cette servitude, et de mériter devant lui par cette immolation préméditée de leurs personnes; et bien qu'en général, il faille regarder la masse des habitants de la terre comme condamnée par son imperfection et ses démérites à cette triste résidence, je ne sais si quelques âmes élevées au-dessus de la condition commune ne l'ont point ainsi quelquefois traversée. Du moins ne me répugne-t-il point de voir sous cette apparence sublime *tant d'illustres génies* qui ont laissé parmi nous, en sillons de lumière ineffaçables, les traces de leur passage, et d'y comprendre même *tant de saintes et modestes natures*, qui, dans le sexe féminin surtout, n'ont marché sur la terre qu'en consolatrices et bienfaitrices: *Pertransivit benefaciendo.* » —

Ces idées grandioses exprimées en 1849 dans l'ouvrage *Terre et Ciel*, de Jean Reynaud et qui se trouvaient en germe dès 1847 dans plusieurs de ses articles de revue, sont parfaitement d'accord avec notre doctrine philosophique; on lit en effet dans le *Livre des Esprits* qui est la base et le résumé de l'enseignement spirite les paroles suivantes, p. 245.

« Les missions des Esprits ont toujours le bien pour » objet. Ils sont chargés d'aider aux progrès des huma- » nités, des peuples qui les composent, ou des indi- » vidus, dans un ordre d'idées plus ou moins large, » plus ou moins spécial, de préparer les voies pour » certains événements importants, etc., etc. » On peut lire pour s'assurer de l'identité des opinions jusqu'à la page 250, de cet admirable traité. Nous pouvons donc accepter les citations de *Jean Reynaud*, que nous avons données, et leur assigner une place honorable dans nos croyances les plus intimes.

ANDRÉ PEZZANI.

OPINION D'UN SAVANT

SUR LES

Phénomènes Spirites

Ces mystères appartiennent-ils à la folie? M. Brierre de Boismont semble les attribuer à un ordre de choses plus élevé, et je suis de son avis. N'en déplaise à mon ami le docteur Lélut; j'aime mieux croire au génie familier de Socrate et aux voix de Jeanne d'Arc, qu'à la démence du philosophe et de la vierge de Domremy.

Il y a des phénomènes qui dépassent l'intelligence, qui déconcertent les idées reçues, mais devant l'évidence desquels il faut que la logique humaine s'incline humblement. Rien n'est brutal et surtout irrécusable, comme un fait. Telle est notre opinion et surtout celle de M. Guizot:

« Quelle est la grande question, la question suprême qui préoccupe aujourd'hui les esprits? C'est la question posée entre ceux qui reconnaissent et ceux qui ne reconnaissent pas un ordre surnaturel, certain et souverain, quoique impénétrable à la raison humaine; la question posée pour appeler les choses par leur nom, entre le *supernaturalisme* et le *rationalisme*. D'un côté, les incrédules, les panthéistes, les sceptiques de toute sorte, les purs rationalistes; de l'autre, les Chrétiens.

» Il faut, pour notre salut présent et futur, que la foi dans l'ordre surnaturel rentre dans le monde et dans l'âme humaine, dans les grands esprits comme dans les esprits simples, dans les régions les plus élevées comme dans les plus humbles. L'influence réelle, vraiment efficace et régénératrice des croyances religieuses, est à cette condition; hors de là, elles sont superficielles et bien près d'être vaines. »

Non la mort ne sépare point pour toujours, même en ce monde, les élus que Dieu à reçus dans son sein et les exilés restés sur cette vallée de larmes, *in hâc lacrymarum valle*, pour employer les mélancoliques paroles du *Salve regina*. Il y a des heures mystérieuses et bénies où les morts bien aimés se penchent vers eux qui les pleurent et murmurent à leurs oreilles des paroles de consolation et d'espérance. M. Guizot, cet esprit sévère et méthodique, a raison de le professer: « HORS DE LA, LES CROYANCES RELIGIEUSES SONT SUPERFICIELLES ET BIEN PRÈS D'ÊTRE VAINES. »

Patrie du 25 juin 1859 (HENRI BERTHAUD).

LA SCIENCE ET LA FOI

Il y a un mot que cette époque infatuée d'elle-même répète comme une menace contre toutes les religions, et qui ne nous fait peur pour aucune: *la Science!*

Je suis la Science, a-t-elle l'air de dire à la Foi, tu croyais illuminer le monde par la clarté spirituelle, je verse sur lui des torrents de lumière électrique qui feraient paraître ténèbres tes plus vifs resplendissements. Abdique, cinq cents Galilées en chambre sont prêts à te détrôner!

Voulez-vous savoir ce qui excite l'admiration contemporaine, c'est cette admirable définition de notre espèce:

L'homme est un animal mammifère, de l'ordre des primates, famille des bimanes, caractérisé taxinomiquement par une peau à duvet ou à poils rares.

Merci pour le Jardin des Plantes!

Que dis-je! la science moderne est tellement large dans ses moyens de conception, qu'elle fait savoir officiellement cette décision du tribunal suprême, cour de cassation de l'immortalité; elle ne veut plus qu'on prononce devant elle le nom de causes finales ou premières, d'âme et de Dieu. Elle intime à la pensée humaine qui se révolte contre tant d'arbitraire, l'ordre de chasser du cerveau ces vieilleries qui lui souriaient encore après sept mille ans. C'est comme si vous disiez à un homme: Je ne veux pas que tu penses ce que tu penses. Merveilleux perfectionnement de lumière! Puissance de l'abstraction. Tu as faim, disait Odry, cela ne te regarde pas. Tu as soif d'infini, dit M. Littré, je te défends de te croire altéré.

Dans le groupe des penseurs choisis par Mgr Dupanloup dans son excellente brochure, pour *personnifier* la *doctrine moderne*, MM. Littré et Taine sont en tête; le premier est la massue, le second est le couperet d'acier tout neuf. J'ai plus de regret d'y voir à leur suite M. Renan, intelligence moins métallique que M. Taine, mais plus souple et plus imprégnée d'idéal. Quant à

M. Maury, il est à peine e cause. Malgré les citations de Mgr Dupanloup, il me répugnerait trop de prendre M. Renan pour un des sectaires de l'*animalisme*, ce rival triomphant de l'Eglise; je n'oublie pas qu'il a appelé le catholicisme: *la plus religieuse des religions*, et je le crois plus flottant qu'assis dans ses convictions. Il me fait l'effet de ces cirrus voyageurs, qui, au moins, ne quittent pas les hauteurs du ciel; mais M. Taine et M. Littré, eux, ne se croient jamais assez à terre; ils font prendre à l'esprit humain les *boues de Saint-Amard*, et leur unique préoccupation est que nous osions penser que nous ne sommes pas tout à fait limon; à eux deux ils suffisent bien pour faire un Evangile.

« Taine, dit M. Sarcey, croit que le *devoir propre* de » l'homme est de cultiver toutes ses aptitudes, de déve- » lopper toutes ses facultés, de satisfaire *tous ses désirs*, » et de pousser dans tous les sens aussi loin que ses » forces le lui permettent. Il a un corps, etc., il est in- » telligent, etc.; la nature a mis en lui *une foule innom- » brable d'appétits et de désirs*, il *doit les contenter » tous*, et ne s'arrêter que devant *la fatalité des obstacles » naturels ou sociaux*. »

Mais Dumollard lui-même accepterait avec enthousiasme un pareil programme.

M. Littré est l'inventeur d'une religion nouvelle, qu'il nous annonce avec des points suspensifs, pour accroître notre étonnement. L'antiquité, dit-il, ne l'a pas connu, c'est... — C'est?

— C'est... l'*Humanité!*

Comment, voilà votre découverte, mais faut-il que ce soit un ignorant comme moi qui apprenne à un savant comme vous que le Paganisme a usé cette religion?

Et les contempteurs des de Bonald et des de Maistre appellent M. Littré un *grand esprit!*

J'ai donné la formule religieuse de ce prophète après coup; je note en passant son étrange formule politique: M. Littré propose sérieusement de remettre le gouvernement de la société aux mains du prolétariat.

O généreux démocrate, je vous remercie; je savais bien que le portefaix était mon égal, mais j'ignorais que ce fusse le sien.

Et les contempteurs de Robert Peel ou de Cavour appellent M. Littré un *grand esprit!*

M. Sarcey craint que monseigneur Dupanloup, en se contentant de citer, sans se donner la peine de réfuter, fasse plutôt les affaires de ses adversaires que les siennes; en vérité, est-ce qu'ici la citation ne suffit pas? Réfute-t-on l'abbé Châtel? qu'est-ce que M. Littré? Le vicaire d'Auguste Comte, l'abbé Châtel de la philosophie.

M. Sarcey s'indigne avec beaucoup d'honnêteté contre la sanction des peines et des récompenses; mais est-ce que dans le monde, cela ne se passe pas comme dans le ciel? On ne dit pas à son fils: Sois probe, il y a un Code pénal; on lui dit: Sois probe, parce que la probité est un *devoir*. Seulement, si le fils n'aime pas la probité pour elle-même, en se retournant, il faut bien qu'il trouve les gendarmes.

MM. Littré, Taine et Renan ne sont pas des méchants. Que sont-ils donc? Faut-il le dire, ce sont des égoïstes. M. Sarcey se plaint de ce que Mgr Dupanloup le prenne de si haut avec des hommes d'une valeur considérable: que fait M. Taine, il regarde l'humanité comme si elle n'était pas; quand il est dans la spéculation, il ne veut pas savoir s'il y a des *Français;* il décrète en pur esprit. M. Renan trouve que le *dédain* est la suprême forme de la pensée. M. Littré est très-persuadé que notre vocation, c'est le néant.

Eh bien, le prêtre catholique, le pasteur protestant ne le *prennent pas de si haut,* avec l'humanité ils savent qu'ils ont des frères; ils soutiennent les faibles, ils laissent venir à eux les petits, ils s'intéressent même à ceux qui ne sont pas de grands philosophes.

Si au lieu de vous séquestrer si glorieusement du genre humain, nous vous condamnions à vous trouver en communion avec lui, vous verriez que l'aspiration d'une pauvre femme du peuple en révèle quelquefois plus long que vos thèses, qui eussent fait horreur au paganisme lui-même. Dans tous les cas, vous apprendriez que la raison humaine, abandonnée à elle-même, est bien peu de chose. Faites que la religion disparaisse de ce monde, et vous verrez ce que deviendra cette société, qui ne demande qu'à *jouir et mépriser*, suivant la belle expression de M. de Montalembert. Tenez, messieurs, vous ne connaissez pas Dieu, c'est fâcheux; mais ce qui est plus triste encore, c'est que vous ne connaissez pas l'homme.

Je soutiens et suis prêt à prouver qu'il est cent mille fois plus *rationnel* (je m'adresse à la raison et non à la foi), d'admettre Dieu que de le rejeter: tant je trouve souverainement ridicule qu'un animalcule jeté sur un grain de sable juge si péremptoirement du reste de l'univers. Que diriez-vous d'un homme qui ne serait pas sorti de Châtellerault, et se permettrait de dire: Il ne peut pas y avoir au Japon d'autres fleurs que celles qui sont dans mon jardin? Un mot célèbre de Joseph de Maistre clora cette discussion, trop longue pour un journal, trop courte pour ce qu'elle comporte: *Tout s'explique en ce monde que nous voyons pour un monde que nous ne voyons pas.*

Je remercie donc pour mon compte Mgr Dupanloup d'avoir fait l'*ontologie du matérialisme*. Il semblait que la *science* tolérât la *religion*; qu'elle ne la tolère plus, qu'elle la foudroie! Si c'est avec une pareille foudre, le paratonnerre est de trop; je redoute même de la brochure de Mgr l'évêque d'Orléans un effet tout opposé. Pensez-vous qu'elle ne rende pas la science un peu *ridicule*? Car s'il y a ici-bas de ces lévites dont la violence fait sortir de vous-même quelques pointes de la foi, comme des clous qui dépassent un peu la muraille, je sais des philosophes qui sont le plus terrible marteau pour les rentasser au plus vite. C'est le contact de certains incrédules qui fait les meilleurs croyants.

(*Nain Jaune.*) XAVIER AUBRYET.

DÉSARROI DE L'EMPIRE DE SATAN (1)

EN RÉPONSE AU R. P. XAVIER PAILLOUX

M. Salgues nous a adressé en même temps que sa brochure une note qui en fait connaître les tendances, comme elle n'a été tirée qu'à cent exemplaires nous la reproduisons *in extenso*, nos lecteurs nous en sauront gré, je l'espère.

« Mais qu'est-ce que des Esprits, demanderont quelques merveilleux qui savent tout sans avoir jamais rien appris? qui nient tout phénomène rétif à leur intelligence; qui traiteront de fous ou d'imbéciles les pneumatologistes, comme était Delphine Gay, dame de Girardin; comme serait même le premier génie du siècle, VICTOR HUGO, qui a dit des sceptiques à l'égard des *Esprits*: « **La science est IGNORANTE, et le savant qui rit de ce qu'il ne comprend pas est bien près d'être un IDIOT.** »

Ces hommes prodiges, fiers de leur incrédulité pour tout ce qui rapproche l'homme de son créateur, de l'auteur du sublime univers, prouvent leur ignorance profonde, puisque tous les anciens écrivains ont parlé des rapports entre les Esprits, qu'ils nommaient les DIEUX, et entre les hommes. Les écrits d'Empédocle et de Pythagore en font mention aussi bien que des apparitions. Philostrate dit que dans Ega il y avait un temple dédié à Esculape, où ce *dieu* apparaissait souvent sous la figure d'un homme. Cicéron dit que les Dieux se sont fait voir d'une manière sensible et réelle. Denys d'Halycarnasse, Hérodote, Thucidide, Tite-Live, Pline, Valère Maxime, Tacite parlent de prodiges de leur temps. Dion-Cassius, Xénophon, Plutarque, Diodore de Sicile, Platon, Pausanias, Suétone, Porphyre, Jamblique, Sosime, Josèphe, Diogène de Laërce, etc., disent plus, ils les ont *vus*. Amphyaraüs, qui se manifesta, fut appelé le Sauveur des Peuples. Pline, enfin, qui comprenait dans la magie le magnétisme, les informations fournies par les Pythonisses, les Sibylles, les prédictions, les divinations, dit: « La magie a été très-accréditée dans toute l'étendue de la TERRE, et, pendant *beaucoup* de *siècles*, elle a joui d'une autorité puissante. Elle est parvenue à un tel point d'élévation qu'aujourd'hui elle domine chez une *grande partie* des *peuples*. Les Sibylles ont rendu les *plus grands services publics* ou *privés* à la *Grèce*. »

Voilà ce qu'ignorent tant de gens suffisants, heureux par leur scepticisme à l'égard des prodiges qui ont déjà enthousiasmé **20 millions** de prosélytes, d'entretenir le déplorable matérialisme, qui est l'âme trop souvent de l'*immoralité* et de la *brutalité*. Mais, diront-ils, pourquoi ces phénomènes n'ont-ils pas persisté au travers des siècles? C'est que les prêtres, qui ont toujours voulu que les peuples ne connussent que ce qu'il leur convenait de leur enseigner, ont persécuté par le *fer* et par le *feu* tous ceux qui osaient se mettre en communication avec leurs parents ou leurs amis décédés. La très-sainte **Inquisition** a entretenu, pendant bien des siècles, des fleuves de sang ou d'eau produits, pour ainsi dire, par les larmes des victimes du *clergé*, et aujourd'hui encore, que des cléricaux lancent l'anathème à quiconque renverse le boisseau que l'Église a si longtemps tenu sur la **lumière**, ne voit-on pas qu'un Jésuite, le Père PAILLOUX, dans: *Entretiens sur les Esprits*, qu'il appelle des Démons, et pour cause, dit qu'il n'y aurait pas de mal de nous *brûler*, et témoigne la plus vive douleur de la ruine de cette monstrueuse institution.

Enfin les Esprits sont ceux que nous appelons les *morts*, et qui nous disent: « Nous sommes ce que vous » serez le jour où, pour votre bonheur, si vous avez été » de braves gens, selon Dieu, vous quitterez votre val- » lée de larmes. Votre existence sur la terre n'est qu'un » sommeil agité: la vraie vie, éternelle, spirituelle est » avec nous, et c'est avec impatience que nous vous » attendons. Provisoirement nous aimons à descendre » parmi vous pour vous donner des instructions sur » les moyens de communiquer avec nous, sur la vie » *post mortem*, sur votre avenir, sur les moyens très- » nombreux de Dieu de punition ou de récompense, » suivant vos œuvres. Nous aimons à faire cesser les » appréhensions de beaucoup d'entre vous à l'égard » d'un prétendu diable, d'un enfer introuvable, de » flammes à mettre la lune en ébullition et *éternelles* » sur cette terre dont l'Église vous dit souvent que la » *fin* approche; ce qui arrivera lorsque, ainsi qu'on » vous l'apprend, le *soleil*, la *lune* et les *étoiles*, qui sont » des soleils immenses, tomberont sur votre petit globe » comme des *millions* de *milliards* d'énormes *citrouilles* » tomberaient sur une *tête d'épingle*.

» Rien ne vous sauvera de vos travers dans votre » monde que la *seule* absolution du Dieu *unique* que » vous devez révérer: « *Un* SEUL *Dieu tu adoreras et* » *aimeras parfaitement.* » Lui *seul* a le pouvoir de vous » absoudre, aucune âme ne pouvant lui être imposée » par qui que ce soit, qui que ce soit ne pouvant le » représenter ni agir en son nom, que pour enseigner » la pure morale et inculquer les plus nobles sentiments; » pour inspirer la plus douce mansuétude, l'amour » absolu pour lui et la plus parfaite bienveillance pour » le prochain.

» Pour les hommes qui rechercheront cordialement » nos enseignements cessera la cruelle perspective de » l'affreux néant ou des tortures dans les flammes, la » pensée pénible des démons, pour qui y a foi, êtres » imaginaires, mais dont l'invention hominale a fait » plus d'*athées* que de *sages*. Pour ces hommes com- » mencera un bonheur provisoire, inconnu jusqu'alors » dans leur état matériel, une quiétude parfaite sur leur » avenir, en mettant franchement tous leurs sentiments » sous l'influence divine. Comme tous les pneumatolo- » gistes, ils éprouveront une consolation inattendue des » soucis terrestres, une force nouvelle pour supporter » les peines, et ils verront sans effroi l'approche de la

(1) Prix 2 fr., chez Ledoyen et Dentu.

» mort, qui est une *amie* pour l'homme de bien, mais » qui doit être la *terreur* du *coupable*.

» Mais si des hommes reçoivent nos communications » avec bonheur, des prêtres de toutes les religions les » repoussent, moins dans l'intérêt du bien être général » que par égoïsme, aimant à tenir leurs frères humblement courbés sous leur joug. Votre Boniface VIII ne » disait-il pas « Dieu nous a mis entre les mains une » verge de fer avec laquelle nous pouvons briser les » rois comme un vase d'argile. » Les religions qu'on » pratique sur la terre sont, particulièrement dans les » liturgies, œuvres purement humaines, et dans chacune » les sectaires déclarent la leur la *seule* bonne, la *seule* » vraie, disant : « Hors la pagode point de salut. Hors » la mosquée point de salut. « Hors la synagogue point » de salut ; et les catholiques ont dit aussi : « Hors » l'église point de salut. Or, selon les prêtres de ces » religions, si Dieu admettait *exclusivement* leur culte, » il devrait *exterminer* tous les *dissidents*, comme il » aurait dû *anéantir* tous les hommes nés avant le christianisme. Est-ce là une conception possible d'un Dieu » trop puissant pour ne pas être magnanime, bienveillant, indulgent pour ses créatures, qui agissent de » bonne foi dans leur culte respectif à son égard. Il est » donc le Dieu de tous les hommes, de tous les peuples » de la terre comme il l'est de tout ce qui renferme une » âme humaine dans tout l'univers. L'espace est son » temple et les groupes stellaires en sont les lustres. Ses » desservants sont tous ses enfants. Les prières qui lui » sont le plus agréables sont celles qui sont spontanées » et qui partent du cœur et non celles qui sont l'objet » d'un commerce.

» Dans votre religion catholique, vos prêtres vous » imposent la confession à votre heure suprême comme » moyen de salut, si votre confesseur veut bien vous » accorder le paradis ; mais réfléchissez sur les objections que vous pose la prudence : suffit-il qu'un » homme porte une robe noire pour avoir tous les » mérites, toutes les vertus, pour inspirer toute confiance ? Peut-on croire qu'il soit donné à un homme » ainsi drapé d'avoir un pouvoir divin, de disposer des » destinées humaines ? Supposons un prêtre exempt de » tout ce qui peut être moralement condamnable devant » le tribunal de Dieu, ce sera un individu parfait, en » dehors des propriétés intellectuelles ; mais il peut » être très-pauvre d'esprit, ignorant, sans jugement, et » alors il sera *fanatique* comme tous les hommes qui » prouvent l'indigence de facultés, de connaissances et » de raisonnement ; il sera donc *sataniste*, et vos écarts » lui inspireront la pensée que le feu seul de l'enfer » doit être, pour l'éternité, l'élément possible du » pécheur, et il refusera de donner l'absolution à tout » pénitent qui ne sera pas fanatique comme lui.

» Si, au contraire, le hasard vous donne un confesseur moins *sauvage*, ce dernier pourra admettre des » circonstances atténuantes, et vous faire jouir du bénéfice des flammes du purgatoire.

» Il peut se faire qu'au presbytère il se trouve un » clerc plus instruit, plus intelligent, plus bienveillant, » plus indulgent que les deux premiers, plus chrétien » qu'eux, Jésus n'ayant jamais voué les hommes aux » tortures les plus cruelles ; et, s'il doit aller auprès » d'un moribond, il estimera que ses fautes pourront » trouver leur excuse dans la miséricorde divine, dont la » doctrine des peines éternelles fait un mensonge, et » une âme de plus ira se ranger à côté des élus. »

» En définitive, il peut arriver que le ministre de » Dieu, ainsi qu'il se dit, sans prétention à l'humilité, » qui aura la chance d'examiner la conscience d'un agonisant, soit un *Mingrat*, un *Contrafatto*, un *Lacolonge*, » assassins qui ont succombé sous le glaive de la justice » humaine ; un *Frilay*, un *Arnal*, un *Lugan*, criminels » appelés à sentir le poids des chaînes de la honte jusqu'au jour où un verdict céleste les brisera, mais pour » accabler ces grands coupables sous l'application de » tortures nouvelles, devant être d'une bien longue » durée.

» Ces malheureux, chez qui fermentait le crime, ont » cependant entendu des *confessions*, ont donné des » *absolutions*, évidemment nulles, même dans la supposition qu'un homme plus ou moins pécheur, soumis » tous les ans à une retraite, ait clairement le pouvoir » dérobé à Dieu de disposer des destinées de ses frères.

» Que sont devenues les âmes qu'ils ont administrées ? » Sont-elles perdues ? Qui les a jugées ? C'est Dieu, vous » dit la raison, Dieu, le juge suprême, unique, qui n'a » pas besoin d'un jugement dernier pour reconnaître » s'il a bien réussi dans un premier. Vos fautes sont » connues à tous les instants, et influencent, par un » mystère que vous ne pouvez comprendre, la composition de votre périsprit, plus ou moins *lumineux*, » plus ou moins *terne*, plus ou moins *éclatant*, selon » vos œuvres dans l'état matériel, et qui devient le « *réflecteur* de vos *faits* et de vos *pensées*, dont nulles » ne peuvent échapper à Dieu.

» Enfin, nous reconnaissons et vous devez reconnaître » le sublime *créateur* des merveilles qui remplissent » l'espace, pour *Dieu unique*, sans *morcellement*, l'éternité de la vie humaine dans les sphères spirituelles, » la conservation de l'individualité de l'âme, laquelle, » en progressant sans cesse, parcourt tous les degrés de » ces sphères ou régions célestes, plus ou moins basses, » plus ou moins élevées, qu'elle occupe, suivant le degré de pureté qu'elle a pu se donner dans ces régions » *terribles* pour les *méchants*, mais pleines de *bonheur* » pour les *Esprits* qui, s'étant *épurés* au creuset des » siècles, se seront fait une nature pour ainsi dire » divine.

» Sachez donc, pour répondre à ceux qui demandent » dans quel but Dieu peut les avoir créés, qu'en tout ce » qu'il a fait il a eu un plan ; que, créant constamment, » il a fait l'homme pour s'en faire un jour un *auxiliaire* » dans le gouvernement *des* mondes, comme l'avait » pensé votre *Newton* ; que toute action sous vos yeux, » dans la nature, résulte du concours de tous nos frères les plus *avancés* invisibles pour vous et planant » au-dessus de vous, pénétrant vos demeures comme la » pensée, et voyant toutes vos actions, même dans » l'obscurité, qui n'existe pas plus pour eux que pour » les nyctalopes.

» Dédaignez les grossièretés des sceptiques, qui ne » tarderont pas à regretter leur matérialisme, et, en » échange des malédictions, des excommunications des » prêtres et des fanatiques romains, rendez-leur, selon » les enseignements du vénérable Jésus, le plus saint, le » plus parfait des moralistes, des vœux pour leur bonheur sur terre et dans la vie spirituelle. Ne voyez » dans tous ces adversaires que des frères, les uns égarés » et d'autres pleins de *bonté*, d'*indulgence*, de *charité*, » *humbles* comme Jésus, *forcés souvent d'enseigner ce* » *que leur raison désapprouve*, souffrant moralement » des déviations de l'humilité qu'a prêchée le Christ, si » peu observée chez ceux qui se font appeler *Monsei-* » *gneur*, votre *Grandeur*. (Contravention à l'article 12 » du concordat, disant : « *les Archevêques, les Évêques* » *pourront ajouter à leur nom le mot* de citoyen ou » monsieur. Toute autre classification leur est interdite. » » Dieu, qui n'aime point l'orgueil, ne peut qu'approuver cette disposition). « Sachez que, parmi nous, l'*Es-* » *prit* d'un *valet*, enfant de Dieu aussi bien qu'un roi, » est de la *même tenue* que l'Esprit d'un *Pontife*, à mérite égal. » Donc aux pères et mères incombe le de- » voir de donner ces instructions à leurs enfants, et » bientôt la moralité publique sera transformée : amour » de Dieu, amour du prochain, de la concorde, bien- » veillance, mansuétude avec vos frères, probité, re- » pulsion des vices, culte absolu de la vertu ; tel sera » le tableau moral de votre société si vous vous péné- » trez de nos conseils, surtout si vous évitez d'entretenir » leurs travers en leur disant qu'aux approches de la » mort, ils seront sauvés, si, après une confession, ils » déclarent se *repentir* de tout le mal qu'ils auront pu » faire, pour obtenir d'entrer en grâce dans la cité cé- » leste. Ce serait les induire en erreur d'une manière » funeste. Dites-leur, au contraire, que les *mauvaises* » actions font des taches *indélébiles* pour *toute* puis- » sance humaine sur le *périsprit*, malgré l'absolution » d'un prêtre, mais que les *bonnes* actions entrent en » compensation, sous la puissance divine, pour *atténuer* » les premières selon leur *nombre* et leur *nature*. Ré- » fléchissez donc que si à l'église on vous dit qu'avec » l'absolution d'un prêtre à votre heure dernière vous » êtes *tous sauvés*, le même prêtre vous dit en chaire : » Beaucoup d'appelés et peu d'élus. »

Les Apostoliques et Romains, avocats de mauvaise cause dans la question du diable, semblent heureux de se montrer les adversaires des pneumatologistes, et c'est pour prouver que la raison est de leur côté que, dans le monde entier, ils compilent sans honte toutes les grossièretés des plus ignobles langages qu'ils mettent à notre adresse.

Voilà un spécimen très-court des très-curieux enseignements des Esprits.

Quiconque voudrait se mettre au courant de la manière de correspondre avec les Esprits devra demander chez Ledoyen ou Dentu, libraires, galerie d'Orléans, les traités sur ce sujet. Du reste il y a aujourd'hui (1865), de 1,200 à 1,500 ouvrages spirites ou spiritualistes publiés dans toutes les parties du monde.

Salgues.

COMMUNICATION MÉDIANIMIQUE

Médium, M. Alfred Didier.

Nous allons traiter aujourd'hui de la supériorité des Esprits entre eux.

Les Esprits sont des hommes qui attendent leur mission et leur destinée. L'antiquité asiatique et occidentale en a fait des dieux, des génies bienfaisants ou malfaisants. Comme nous, hélas ! ils savent fort bien qu'ils ne sont pas des dieux, et la grande ombre de Moïse qui semble être l'image la plus parfaite du despotisme religieux, n'a plus à craindre notre idolâtrie pour eux.

Moïse fut un homme de génie en ce sens qu'au lieu de s'adresser aux Esprits qui sont un effet, il s'adressa à Dieu qui est la cause de tout. Il ne voulait pas d'intermédiaire ; et les Hébreux lui semblaient des enfants qui ne pouvaient obéir qu'à une seule et unique volonté.

Le Christ également, malgré la douceur de ses enseignements, son amour de l'humanité, fait rarement allusion aux Esprits errants. Pour lui, avant la tâche philosophique, avant les rapports avec les Esprits, avant la destinée positive de l'âme humaine, il montre le but suprême : la morale.

Le culte même semble un hommage trop matériel, trop facile à ses yeux ; au lieu d'exercer une fascination matérielle sur les imaginations, il parle au cœur d'abord, persuadé d'arriver à l'âme.

De l'homme à Dieu, il sent une telle distance, un tel élan, un tel abandon de l'homme, une telle bonté de Dieu, qu'il regarde encore comme humains et comme dangereux les rapports avec les Esprits.

En effet, du trouble des uns et de l'ignorance, que résulte-t-il ? souvent l'indifférence et le mépris des choses divines.

Où s'arrête, et où commence l'influence directe de Dieu ; là est la question. Est-ce l'Être lui-même, qui, jouissant de son ubiquité et de son omnipotence, se mêle à tout, même au mal, ou bien, ses lois seules dirigent-elles comme des messagers éternels sa volonté immuable ? La loi de Dieu, n'est-ce pas Dieu lui-même tant l'harmonie règne, tant l'immensité s'y gouverne.

Que fait-il alors l'Être lui-même, s'il ne lui a suffi que d'une étincelle pour tout diriger ?

Le scepticisme a beau jeu contre la Providence ; railler son incompréhensible indifférence pour nos misères, est une petitesse de jugement qui est bien la contrepartie exacte de ceux qui voient Dieu dans tous les événements, et son doigt fatal posé sur tous les faits de l'histoire.

Le scepticismne n'est pas plus élevé que l'idolâtrie : il brave, outrage et blasphème avec la fureur de l'enfant qui voit ses hochets brisés, et qui veut dans son petit égoïsme attirer l'attention sur lui et ses misères.

A quelle condition sommes-nous donc ici-bas ? Est-ce pour voir le bien triompher et toutes les conséquences de la perfection ? Tout nous prouve au contraire, de la façon la plus palpable, que la vie n'a précisément pas de but par elle-même terrestrement parlant, qu'elle n'en a un qu'en raison de son passé et de son avenir.

Le scepticisme, lui, positif et philanthrope, se drape dans sa guenille et prétend ne s'occuper que de la terre et de ses conséquences ; toute religion saine et morale ne nous enseigne pas la contemplation unique des astres, mais la vie active, humaine, productive. Seulement il y a un côté positif pour l'âme comme pour le corps ; il y a infirmité, impuissance, animalité à ne pas le sentir, ignorance à ne pas le comprendre, et si le scepticisme raille l'âme faible qui se prosterne devant l'idole, celle-ci au moins pèche par faiblesse et par crainte ; l'autre, par impuissance de l'âme et un manque absolu d'idéalité, pain aussi nécessaire à certains Esprits d'élite, que le pain aux travailleurs. Lamennais.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

2e Année. — N° 44. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 4 Mai 1865.

DÉPÔT LÉGAL Seine

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8
Australie, etc.	16	9

On s'abonne au bureau du journal
6, RUE DE L'ABBAYE-MONTMARTRE
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

Vente au numéro, à Paris chez { LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille { Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

AVIS

DU 1er AU 10 MAI PROCHAIN, LES BUREAUX DU JOURNAL L'AVENIR SERONT TRANSFÉRÉS RUE BREDA, 22.

Sommaire du n° 44 de l'Avenir.

L'Immortalité selon le Christ, par André Pezzani. — Comment les animaux progressent, par P. Xavier. — *Correspondance spirite*, lettre de M. Dechevaux-Dumesnil, rédacteur en chef du *Franc-Maçon*. — Une soirée spirite, extraite du *Lexovien*. — FAITS DIVERS. Le tour des cordes, d'après le *Spiritual Magazine*. — COMMUNICATION MÉDIANIMIQUE. L'intention et la conscience, d'après les Annales du spiritisme de Turin. — Bulletin bibliographique, par Alis d'Ambel. — FEUILLETON. — Variétés spirites, traduites de l'Allemand, par J. M.

Paris, le 4 Mai 1865

L'IMMORTALITE SELON LE CHRIST

Sous ce titre qui semble promettre beaucoup et qui tient peu, Charles Lambert vient de publier un livre dans lequel il s'attache à démontrer cette thèse essentiellement fausse que Moïse, David, le Christ lui-même, n'ont pas eu une doctrine spiritualiste, c'est-à-dire qu'ils n'ont reconnu, ni les uns ni les autres, l'immortalité de l'âme individuelle. Cela pouvait encore passer pour Moïse qui, d'après une idée très-hasardée de Bossuet, n'avait pas enseigné cette vérité aux Hébreux les trouvant trop grossiers; mais pour David et le Christ, on ne peut se permettre cette affirmation qu'en tronquant et mutilant le texte des psaumes et des évangiles, ou en les interprétant d'après les règles d'une critique désordonnée. Nous avons soutenu dans notre récent ouvrage que non-seulement Moïse avait proclamé l'immortalité de la personne humaine, mais encore *la pluralité des existences, et les transformations de son être*. Que l'auteur veuille bien en effet se reporter au chapitre 2e, verset 7, de la Genèse, et il verra d'après Moïse quels sont les éléments constitutifs de l'homme; outre le corps grossier (vase et prison de l'âme) il distingue l'âme raisonnable, le siége du microcosme, l'entité personnelle et individuelle (Nichèma) puis l'âme grossière qu'il assimile plus tard avec le *sang*, le souffle intermédiaire puisé dans les éléments astraux et terrestres, (Genèse v. 4 chap. 18e) (Nephesch), mais Charles Lambert a tort de confondre ce principe de vie (anima vulgaris) avec la personne elle-même, l'âme dans son essence (Nichèma). Tous les raisonnements sur ce point portent donc à faux.

Moïse ne se borne pas là, il admet encore, comme le *Zohar*, qui est, quoiqu'on en puisse dire, un livre d'une importance capitale, et comme l'auteur du livre de Job, chap. XXVII v. 2 et 3, le *Rouah*, à savoir l'esprit divin, *l'esprit non pas de vie*, comme le traduit très-mal Charles Lambert, (p. 39 de son livre) mais bien *l'esprit des vies*, *spiritus vitarum*, des existers divers et progressifs de l'âme, de toutes ses pérégrinations et transformations. C'est ainsi que nous avons retrouvé le Spiritisme ou du moins une de ses doctrines favorites, des réincarnations, et des vies successives, jusque dans Moïse et les autres prophètes hébreux, et cette constatation contre laquelle on ne pourra rien alléguer de solide fera le désespoir de tous nos adversaires. Voilà ce que nous objectons à Charles Lambert touchant Moïse. A l'égard de David, n'y a-t-il pas plusieurs textes formels, notamment celui-ci : « Ma chair même reposera dans l'espoir, » parce que tu ne laisseras pas mon âme (Nichèma) dans » le schéol (ténèbres et enfer temporaires) et que tu ne » livreras pas ton serviteur à la corruption; tu m'enseignéras et inspireras au contraire la voie ascensionnelle de la vie, et tu me donneras par tes envoyés ou » par toi-même, la plénitude d'une allégresse toujours » progressive » (ps. XV). En présence de ce texte et de beaucoup d'autres semblables, la question est décidée. A l'égard du Christ, il faudrait citer presque tous les évangiles, ou bien on serait réduit à les détourner de leur sens naturel et à se livrer à un dévergondage d'interprétation comme le fait l'auteur.

A quoi se réduit en définitive le système de Charles Lambert? à une opinion interlope, timidement essayée par Aristote, et plus hardiment par les sophistes grecs, et renouvelée de nos jours par Paracelse et quelques kabalistes, reproduite par Spinosa, Veisse et Fichte le jeune, celle que nous nommerons *l'immortalité facultative*. Si l'on est resté attaché aux passions charnelles et grossières, sans se créer une personnalité spirituelle dominante, on ne survit pas au trépas, on n'est que l'ombre d'une ombre selon Aristote ; selon Paracelse qu'un avorton de l'ordre moral, incapable de s'élever au-dessus de notre atmosphère et de créer autre chose que des larves représentatives. Cette opinion, quelque erronée qu'elle soit de tout point, a cependant son côté de vérité, mais il faut l'entendre avec Plotin et avec le Spiritisme : oui, l'âme qui en se séparant du corps a conservé des attaches serviles avec la matière, n'en est affranchie qu'au prix d'une très-longue erraticité; nous avons vu ce qu'enseignaient les néoplatoniciens des suicidés qui demeurent plus ou moins longtemps avec leurs corps, des avares qui restent avec leur trésor, des impudiques qui cherchent encore à assouvir leurs vils penchants. Le Spiritisme a des faits pour prouver cette véridique théorie, mais tôt ou tard ces âmes sont délivrées par la réincarnation.

FEUILLETON DE L'AVENIR

VARIÉTÉS SPIRITES

Un employé de police du nom de *Schlemmer* publia en 1852 à Querfurt un livre assez mal écrit sous le titre de «Observations psychologiques ou secrets de la nature.» A la page 59 se trouve la remarque suivante : Les personnes qui attendent avec terreur le moment où elle seront conduites en prison, annoncent leur arrivée d'avance, soit en ouvrant les portes la nuit, soit en entrant dans les cellules ou en frappant des coups aux portes. Dans une cellule vide, où devait être enfermé le lendemain un meurtrier qu'on avait déjà arrêté et enchaîné, on entendit des gémissements et un bruit de chaînes. Tous les prisonniers, Schlemmer ainsi que le factionnaire en furent témoins.

Le docteur L. menait une vie très-irrégulière, il ne priait jamais malgré les exhortations de sa mère, il ne possédait même aucun livre de prières. Une nuit, vers onze heures, il entendit un bruit dans son cabinet de travail, comme si un lourd in-folio venait de tomber par terre. Il s'y rendit, mais ne trouva qu'un petit in-octavo ouvert par terre. Ce ne fut, que le lendemain qu'il prit la peine de le ramasser; c'était « Rulandi consultationes medica, » et à l'endroit ouvert se trouvait la prière d'un médecin pour obtenir l'aide de Dieu ; c'était la seule prière qu'il y eût dans toute la bibliothèque de L. Il apprit bientôt après, que sa mère était morte au moment où le bruit s'était fait entendre, et que, avant de mourir, elle avait manifesté un ardent désir de le voir.

Le savant Dr Donne, faisait partie d'une ambassade, qui était envoyée à la cour de Henri IV. Donne se trouvait depuis deux jours à Paris, lorsqu'il tomba en extase; en revenant à lui il raconta avec frayeur, qu'il venait de voir sa chère femme passer deux fois devant lui dans la chambre avec un enfant sur les bras ; qu'à la seconde fois, elle s'était arrêtée devant lui en le regardant dans la figure, puis qu'elle avait disparu. Un messager, envoyé à Londres, rapporte au bout de douze jours la nouvelle que Madame Donne était accouchée, à la même heure, d'un enfant mort-né après de grandes souffrances.

Le professeur Kœster de l'université de Giessen, dans un ouvrage publié en 1777 sous le titre « Rapports du diable avec les revenants » raconte le fait suivant. La femme du Dr J. étant gravement malade, exprimait de vifs regrets de ce qu'elle ne pouvait pas faire un voyage dans la patrie de son mari, où demeuraient le père et la sœur de celui-ci, qu'elle n'avait jamais vus. Un jour, en s'éveillant d'un court sommeil, elle raconta toute joyeuse à son mari, qu'elle avait été dans la maison de son père, et lui fit la description des lieux; qu'elle avait vu le père et que sa sœur était justement occupée à nettoyer un poisson dans la cuisine. Elle mourut peu de temps après. Le Dr J. écrivit tout à son père, mais sa lettre se croisa avec une de ce dernier qui lui disait qu'à une telle heure, qui avait été l'heure de ce sommeil, une dame inconnue en costume saxon était entrée dans la chambre, s'était assise pendant un instant sans répondre à aucune question, et qu'elle était subitement partie. La sœur, qui ne se trouvait pas dans la chambre, la vit en passant, et à l'arrivée de la lettre de J., elle se rappela la circonstance du poisson. Le père avait immédiatement suivi la dame, mais personne dans la rue n'avait vu sortir quelqu'un de la maison. J.-M.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Nous applaudissons de tout cœur Charles Lambert lorsqu'il nous dit : « Il y a et il peut y avoir en l'homme » un système d'impulsion purement immatérielle, qui se » connaît et s'affirme et qui de plus, impose ses volontés » à la personne charnelle, corporelle..... ce système » dominateur est apparemment et *a fortiori* une per- » sonne aussi. Saint Paul disait très bien : Rien ne nous » sert pour la vie éternelle que l'être nouveau que nous » créons en nous. »

L'auteur ajoute encore ces paroles excellentes que tout spirite approuvera: «Nous reconnaissons à l'amour » que nous avons pour nos frères que nous sommes » passés de *la mort à la vie.* Celui qui n'aime point » demeure dans la mort et tout homme qui hait son » frère n'a pas la vie éternelle en lui. »

Nous adoptons hautement ces conclusions du livre, quoique nous en repoussions l'ensemble et les détails. Charles Lambert ne veut pas que le spiritualisme s'appuie sur aucune manifestation surnaturelle; mais faut-il répéter que notre doctrine n'a rien de surnaturel? Le monde invisible des Esprits et de Dieu leur chef suprême est tout aussi naturel que le nôtre. Il y a du surhumain, de l'extra-humain (de notre humanité), mais il ne saurait y avoir du surnaturel; ce qui dépasserait la nature de Dieu ou celle des Esprits est radicalement adsurde et impossible.

André Pezzani.

COMMENT LES ANIMAUX PROGRESSENT

Origine des espèces.

I

Si l'instinct, forme morale de l'individu, est le produit du travail antérieur de l'intelligence, la forme matérielle, expression physique de cette forme morale, est nécessairement le produit de l'instinct; c'est ce qui établit cette concordance, cette harmonie entre l'organisme et les facultés de l'Esprit, d'où l'on peut dire, au moins d'une manière générale: — tel esprit, tel corps, — et réciproquement.

Il va sans dire que nous ne parlons ici que de la forme typique de l'espèce, et non des accidents, des anomalies qui peuvent affecter les individus dans une partie ou dans l'ensemble de leur corps, et dont les causes ne rentrent pas dans notre sujet, qui est tout d'ordre général.

Nous avons vu comment, par la pratique et l'expérience de la vie, l'être primitif progresse et perfectionne son corps dans la mesure de ses facultés. Il est évident qu'une faculté simple (nous entendons par là une faculté développée; nous ne voulons pas dire qu'il n'y en ait pas de latentes; nous avons, au contraire, de bonnes raisons pour croire qu'il en est autrement) il est évident, disons-nous, qu'une faculté simple n'ayant dû développer au début qu'un organe simple, une faculté devenue complexe devra produire un organe complexe; des facultés diverses devront produire des organes divers, aussi facilement, du moins aussi naturellement qu'une faculté simple à produit un organe simple.

L'être primitif, débutant par un organisme microscopique, trouve aisément, dans les milieux propres à son développement, les éléments nécessaires à la formation de la molécule organique dont il a besoin; et ces milieux, en lui fournissant la substance nécessaire, font pour lui en même temps l'office d'œuf ou d'uterus protecteurs, et suffisent à cette tâche.

D'après l'observation, les créations spontanées présentent une grande variété de formes; il y en a même d'assez compliquées déjà, preuve évidente que l'être qui produit ces dernières n'en est pas à ses débuts dans la vie animale. La puissance acquise de l'individu peut se mesurer à la complication de son organisme.

Cependant, parmi les facultés développées dans les êtres à génération spontanée, il en est une qui fait encore défaut: c'est celle de la reproductivité.

La reproductivité est une faculté comme les autres, et elle arrive à son heure; elle est même une des premières qui se développent, puisque, à partir des espèces microscopiques, elle est commune à tous les animaux; mais elle n'est pas la première; il en est dont l'antériorité est nécessaire pour acheminer l'individu à celle-là, pour en développer les organes et en assurer la fonction.

Du jour où le besoin de la procréation commence à se faire sentir, il commence à s'opérer dans l'organisme, par l'effet même de ce besoin, un travail propre à en développer les organes: travail lent, sans doute, comme tout progrès, mais réel; et dans les espèces microscopiques les plus avancées, ces organes sont depuis longtemps sans doute en voie de développement, avant d'être en état de fonctionner utilement. Puis un jour vient où, après de longs tâtonnements, après bien des essais infructueux, la faculté suffisamment développée finit par produire des organes propres à un fonctionnement effectif; et, de ce jour, l'être n'appartient plus à l'ordre des créations spontanées.

Toute organisation animale ne peut s'opérer que dans un milieu plus ou moins liquide; mais ce que l'être primitif trouve suffisamment à cet effet dans certains liquides ou limons, sous l'influence des conditions naturelles ou artificielles nécessaires, l'être plus avancé ne l'y trouve plus. Les éléments dont il a besoin, devant donner lieu à un appareil plus compliqué, doivent être par conséquent plus complexes; c'est pourquoi il est nécessaire qu'ils soient choisis de longue main, rassemblés d'avance, élaborés même dans un milieu spécial et propre au développement de l'appareil à la composition duquel ils doivent concourir.

Ce milieu spécial c'est l'ovule.

Le besoin de la procréation, désormais inhérent à toutes les espèces supérieures, se chargera de développer dans le sein de la mère cet ovule, qui, s'alimentant de la substance même du sujet générateur, se trouvera naturellement pourvu des éléments propres à la production d'un sujet similaire; et l'être que nous voyons, à son début dans la vie animale, trouvant dans un milieu liquide et libre les éléments d'un organisme simple, trouvera encore dans un milieu liquide les éléments d'un organisme compliqué; mais, cette fois et dorénavant, ce milieu sera un liquide spécial, déjà élaboré, circonscrit et renfermé dans des enveloppes protectrices, d'autant plus perfectionnées que l'œuvre à protéger sera plus délicate.

La fécondation, de quelque manière qu'elle s'opère, étant une des fonctions de la reproductivité, nous n'avons rien à en dire de particulier, sinon que les organes de cette fonction sont, comme ceux de la conception, le produit du besoin de la procréation; mais ce que nous ferons remarquer d'une manière particulière, c'est que cette double fonction, d'abord réunie sur le même individu, puis divisée et répartie entre deux individus différents, sera le ressort des plus grandes activités dans la suite de l'existence des êtres; c'est d'elle qne naîtra l'amour sous toutes ses formes, déjà si développé dans certaines espèces supérieures et qui en se spiritualisant se transformera en amour universel. C'est cet amour enfin que nous retrouverons plus tard chez l'homme, s'étendant peu à peu de la famille à la tribu, à la nation, à l'humanité, à tous les êtres vivants, à l'univers, et acquérant alors le nom d'amour divin, c'est-à-dire amour sans limites.

II

Le règne animal, considéré dans l'ensemble des espèces qui le composent, nous offre, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'homme, une échelle graduée où nous voyons l'intelligence toujours croissante et toujours en rapport d'analogie avec la perfection du type physique; d'où nous devons conclure que l'être, débutant à la vie animale par le bas de l'échelle, est appelé à la parcourir dans son entier en en gravissant successivement tous les échelons.

Mais on se demande comment l'être animique peut franchir la distance qui sépare une espèce de l'espèce supérieure immédiate, distance en apparence assez grande pour laisser quelque difficulté dans l'esprit.

Il y a cependant quelque chose de plus difficile encore à comprendre que le passage d'une espèce à l'autre, et dont pourtant on ne saurait douter: c'est la formation même de ces espèces; car on sait parfaitement qu'elles n'ont pas toujours existé, et qu'il a fallu qu'elles se soient produites puisqu'elles existent. Quelle que soit donc la manière dont la chose s'est opérée, à moins de rappeler le miracle exilé par le Spiritisme, on est bien forcé d'admettre qu'elle a eu lieu naturellement; et que si cette formation est naturel'e, bien qu'incompréhensible, le passage de l'âme d'une forme à l'autre, beaucoup plus compréhensible, ne doit pas raisonnablement paraître moins naturel.

Il n'y a d'incompréhensible que ce qui n'est pas encore expliqué. Le jour où un phénomène s'explique, si extraordinaire qu'il paraisse, il rentre dans l'ordre régulier. Or, comme nous savons d'avance que tous les phénomènes sont naturels, nous savons qu'ils sont tous explicables. Dans tout problème non résolu, ce n'est pas la loi qui fait défaut, c'est notre entendement; mais cet entendement se développe par le travail de la recherche.

Écartant donc toute dérogation aux lois de la nature, et prenant invariablement pour guide ce principe: que rien ne se fait qu'en vertu de ces lois, essayons de nous expliquer l'origine des espèces; et si nous y réussissons d'une manière quelque peu satisfaisante, la transmigration découlera ensuite d'elle-même.

La transmigration n'est pas une idée nouvelle, la métempsychose en fait foi, et la difficulté du passage d'une espèce à l'autre fut loin d'arrêter les Pythagoriciens, puisque même ils faisaient rétrograder l'âme humaine jusque dans les corps d'animaux très-inférieurs. Mais ce qui fut toujours et est encore la grande difficulté, c'est l'origine même des espèces, dont aucun exemple n'a pu être observé. Force est donc de s'en tenir aux hypothèses, puisque aucune théorie n'a été confirmée par le fait. Cependant, comme chaque espèce remonte à un type primitif propre, il faut bien que celui-ci se soit formé pour chacune d'elles en dehors de la loi connue, mais non en dehors de la loi.

Nous ne nous arrêterons pas aux théories enfantines qui font sortir les animaux des *mains* de Dieu même, ou les font tomber du ciel n'importe comment, sans se soucier des conséquences de la chute; nous ne nous arrêterons naturellement qu'aux données sérieuses de la science, qui, nous n'en doutons pas, aurait depuis longtemps déjà résolu la question, si elle eût possédé la clé que le Spiritisme seul pouvait lui fournir.

Les uns font sortir toutes les espèces les unes des autres, y compris l'homme, et c'est à cette hypothèse que nous nous rattachons. D'autres font naître les premiers types dans des milieux particuliers, où ils se seraient développés à la manière des créations spontanées, sous l'influence de certaines conditions exceptionnelles qui ne se renouvellent plus.

Ce qui est vrai d'abord, c'est que tout commencement d'organisme animal ne peut avoir lieu qu'au sein d'un liquide; et la science ne pouvait manquer d'envisager ainsi le seul moyen possible de l'agencement des premiers types. Mais ce qu'elle n'a pas vu, et peut-être ne pouvait voir, c'est *l'agent* lui-même, son action nécessaire et l'importance de son rôle, sans lequel toute organisation est non-seulement impossible, mais n'a aucune raison d'être.

Pour qu'un premier type quelconque pût être formé sans la participation de l'Esprit qui devait l'animer, il n'y avait que deux moyens: être l'œuvre d'une main étrangère, ou des forces mêmes de la matière. Or, cette main étrangère n'aurait pu être que celle de Dieu même,

et nous avons écarté dès le début cette théorie comme absurde. Il reste les forces de la matière, et c'est l'hypothèse de la science. Mais les forces de la matière sont inintelligentes, relativement du moins à celles de l'Esprit, et l'on ferait ainsi assister l'être actif et intelligent, les bras croisés, à une opération qui l'intéresse en propre et au plus haut point, pour en laisser exclusivement le soin à une puissance aveugle!... Mais de quoi sert donc à l'Esprit son intelligence, son activité, sa puissance, s'il est impropre à organiser lui-même, dans la mesure de ses facultés, l'instrument qui doit le manifester? L'Esprit ne pourrait rien dans ce travail, et la matière y pourrait tout; la matière serait plus puissante que l'Esprit, l'instrument plus intelligent que l'artiste! Celui-ci ne saurait pas confectionner son instrument, et cet instrument saurait bien se fabriquer lui-même!...

Ajoutons donc aux données rationnelles de la science la cause efficiente: l'action de l'Esprit, et nous aurons l'explication complète du phénomène.

Mais un organisme reproducteur a-t-il pu, sous certaines conditions, être formé dans un milieu libre à la manière des créations spontanées? Nous répondons sans hésiter que nous le croyons pas; car quelque milieu que l'on puisse imaginer pour cela, il n'en est certes pas de plus naturel et de plus favorable que le sein d'un être vivant, reproducteur lui-même, ou l'œuf sorti de ce sein. Les premiers êtres, dits à génération spontanée, qui arrivèrent à la reproductivité, ainsi que nous l'avons déjà vu, furent donc, chacun dans son genre, la souche d'un des innombrables rameaux qui font la base du règne animal.

De quelque côté que l'on envisage la question, tout porte à croire que les espèces proviennent les unes des autres; et s'il n'a pas été donné à l'homme d'en pouvoir constater le fait, les résultats connus du croisement sont là pour en démontrer au moins la possibilité.

Si donc on ne voit plus apparaître d'espèces nouvelles, car les produits du croisement ne sont que des variétés et non des espèces (1), c'est que celles qui existent suffisent à tous les besoins des êtres, à tous les genres de progrès compatibles avec la nature ou l'état de notre globe, sans quoi nous n'hésitons pas à croire qu'il pourrait s'en créer et qu'il s'en créerait encore de nouvelles, et toujours par les mêmes moyens. Et puis savons-nous ce qui se passe au fond des mers, dans les terres polaires et dans toutes les autres régions non encore explorées de la surface du globe?

Toutefois, admettons qu'il ne doive plus apparaître de nouvelles races et cherchons seulement la manière dont ont pu se produire celles qui existent.

III

L'Esprit ayant accompli dans une espèce toute la somme de progrès qu'elle comporte, ne saurait tarder à trouver son type insuffisant à traduire ses facultés plus développées, à satisfaire ses nouvelles appétences. Dans cet état, il éprouvera naturellement le besoin d'un organisme plus en rapport avec lui, et instinctivement il le cherchera.

Si le type cherché n'existe pas encore, l'Esprit sera bien forcé de se rabattre sur l'ancien, mais il continuera de progresser, et son activité nouvelle prenant chaque jour plus d'intensité, finira par acquérir un tel degré de puissance, que, malgré le défaut de concours du moule, le jeune sujet s'en ressentira nécessairement; une légère modification aura lieu dans l'organisme, et, à mesure que la faculté qui l'aura produite se développera, la modification se prononcera à chaque incarnation davantage, et une variété finira par s'accentuer et par s'accuser nettement dans l'espèce.

L'histoire d'une variété est celle de toutes les autres. Ajoutons à ce travail le concours de chaque dernier type modifié et des circonstances extérieures, telles que les changements de lieux, de climats, de nourriture, les rénovations géologiques et enfin les fusions des races dont nous parlerons prochainement à l'article *transmigration* et nous aurons, avec la cause principale, au moins une partie des causes secondaires qui ont dû favoriser, chaque fois que le besoin s'en est fait sentir, l'avènement d'une race supérieure.

Ce que nous tenons surtout à établir et à livrer à la discussion, parce que ce point est pour nous la clé de l'origine des espèces, c'est la part active et principale dévolue à l'Esprit dans le développement de son corps, depuis le moment même de la fécondation; que l'espèce soit ovipare ou vivipare. La fécondation n'est pas la cause efficiente de la conception, mais seulement la cause occasionnelle. La conception c'est la prise de possession par l'Esprit de l'ovule fécondé. La fécondation serait impuissante à constituer l'embryon sans l'intervention immédiate de l'Esprit qui s'y attache et ne le quitte plus qu'à la mort.

Dans tout œuf fécondé, avant ou après la ponte, il y a vie parce qu'il y a un Esprit, et non parce qu'il est fécondé. L'incubation, qu'elle se fasse par la mère, par un rayon de soleil, ou artificiellement, n'est qu'un auxiliaire nécessaire, mais n'est pas l'agent actif, et conséquemment l'agent principal de la formation du jeune sujet. Cet agent principal c'est l'Esprit attaché à l'embryon.

Lorsqu'un homme ou un animal est privé de mouvement par le froid, et qu'une chaleur bienfaisante vient le ranimer, ce n'est pas la chaleur qui lui redonne le mouvement; elle ne fait que lui permettre de le reprendre. Si, pendant l'engourdissement, l'Esprit avait quitté le corps, la chaleur ne le ranimerait pas. L'œuf fécondé attendant l'incubation, c'est l'homme ou l'animal engourdi par le froid, attendant la chaleur pour continuer de vivre. Ce rôle de la chaleur est le même dans tous les phénomènes de la vie, depuis la conception jusqu'à la mort, dans l'incubation et dans la gestation, après l'éclosion et après la parturition. On aura beau soumettre à l'incubation un œuf non fécondé, la chaleur ne lui donnera pas la vie. Il en serait de même de tout œuf fécondé dans lequel un Esprit ne présiderait pas au développement de l'embryon.

Tel est, du moins quant à présent et sauf erreur, le résultat de nos réflexions sur le phénomène de l'organisation des corps animaux. Si nous nous trompons, nous ne compromettons personne, et nous attendons docilement du temps et de la science compétente la rectification de notre erreur.

P. Xavier.

(*A suivre*).

(1) Nous ne parlons bien entendu que du croisement des variétés, le seul qui puisse perpétuer l'espèce.

CORRESPONDANCE SPIRITE

Nous recevons de M. Dechevaux-Dumesnil, rédacteur en chef du *Franc-Maçon*, la lettre suivante que nous livrons à l'appréciation de nos lecteurs.

Cher monsieur,

Ceux qui sont intelligents et pleins de foi me sont tous chers, sans être croyant aveugle aux choses de la vie future, je crois cependant, ce que nul docteur ne peut affirmer, ni moins encore nier, aux inspirations, aux pressentiments d'en haut et d'autour de nous. A ce sujet, voici ce que je lisais dans un excellent journal français, publié à Londres, l'*International*, il y a quelques jours :

« Il y a huit jours, le rev. Stephen Barklay Drury, vicaire de l'église protestante de Phitlack, racontait au curé de cette paroisse qu'il avait fait un rêve sous l'impression duquel il était encore tout ému. Il avait rêvé qu'il assistait à un enterrement; que la bière, doublée de satin blanc, était ouverte, et qu'elle était vide; au moment de descendre le cercueil dans la fosse, le fossoyeur s'approcha de lui : — Que me voulez-vous, dit le rev.? — Mais c'est pour vous cette bière, nous allons vous enterrer. — Mais je ne veux pas mourir. — Alors, payez-moi la bière; sans cela... puis le rév. clergyman se réveilla.

Le curé se mit à rire de ce rêve, et conseilla à son vicaire d'en faire autant.

Dimanche dernier, au moment du service, le curé ne voit point le vicaire; on envoie chez lui, il n'y était pas; vers quatre heures du soir le chien du révérend Drury revenait seul à la maison; il avait une corde autour du cou, et était tout trempé. On se rappela que le clergyman était allé se promener avec son chien qu'il tenait en laisse. Le lendemain matin on trouva le cadavre du révérend Drury dans une petite crique à 70 yards de la mer.

Et c'est ainsi, que cet affreux rêve, et ces pressentiments se trouvèrent réalisés.

On croit généralement que ce malheureux clergyman s'était amusé à faire nager son chien dans la mer, que l'animal faillit être emporté par le courant, et qu'en voulant sauver son chien, le pauvre M. Drury s'est noyé. »

Bien à vous,

Dumesnil.

Une soirée chez un Spirite.

L'autre soir, un de mes amis frappait à ma porte.

— Je viens te chercher, me dit-il en entrant, prends ton chapeau et partons.

— Où vas-tu?

— Chez un de tes cousins, que je connais depuis longtemps; nous évoquerons ce soir les habitants de l'autre monde, et tu verras que leur conversation vaut bien celle des vivants.

— Tu m'emmènes à une séance de Spiritisme, alors?

— Oui.

— Merci, fis-je en me rasseyant, va tout seul.

— Ah! certes non; d'ailleurs ce n'est point chez un spirite qui en fait métier; et si nous parlons aux esprits, ce sera en prenant une tasse de thé.

— Mais c'est absurde les tables parlantes, je n'y ai pas la moindre confiance.

— C'est convenu; seulement viens toujours.

Dix minutes plus tard nous arrivions chez le *medium* en question. Plusieurs amis de la maison nous avaient précédés.

Après les saluts d'usage et quelques mots de conversation échangés avec le maître de céans, on apporta la table, un vrai joujou d'enfant, ayant tout au plus vingt centimètres de longueur sur douze de largeur et cinq de hauteur. Une aiguille en bois clouée sur les côtés un peu échancrés, pouvait dépasser de cinq à six centimètres environ.

Curieux, comme le sont généralement les incrédules, je m'emparai avidement de cette table et l'examinai dans tous les sens. Elle n'avait rien d'extraordinaire qu'un délicieux parfum de *trabucos*, qui s'échappait du bois et venait me chatouiller agréablement l'odorat. Bientôt tout me fut expliqué : cette table, qui dans un instant allait posséder peut-être l'Esprit d'un des plus grands génies qui aient traversé les siècles, ce bois mystérieux qui allait en quelque sorte se diviniser, était la veille encore une simple boîte à cigares!

Le destin n'en fait jamais d'autres!

Après la table vint le tour du tableau. C'était un long morceau de carton blanc sur lequel était tracé un alphabet complet, en gros caractères, chaque lettre était séparée par une colonne verticale qui descendait jusqu'au bas du tableau. Au-dessous de la lettre A se trouvaient les mots les plus usités commençant par cette lettre, tel que *âme*, *amitié*, *amour*, etc.; il en était de même pour les autres lettres.

Deux personnes vinrent enfin s'asseoir en face l'une de l'autre. Elles placèrent le tableau sur leurs genoux, posèrent la table dessus, s'enlacèrent les doigts et touchèrent légèrement la table, sans appuyer cependant. Trois minutes s'étaient à peine écoulées que l'ex-boîte à cigares se promenait sur le tableau dans toutes les directions, et venait enfin s'arrêter sur le mot oui (le premier placé au-dessous de la lettre o).

— Il y a un Esprit? demanda quelqu'un.

A cette interrogation, la table se remit en mouvement et l'aiguille s'arrêta successivement sur les lettres suivantes: Jean-Baptiste Rousseau.

— C'est bien l'esprit de Jean-Baptiste Rousseau qui nous parle? reprit-on.

L'aiguille, qui reposait toujours sur le mot oui, fit un mouvement de recul jusqu'au bas du tableau et revint où elle était auparavant.

Alors commença une longue série de questions qui furent suivies de réponses intéressantes au premier chef. Deux raisons m'empêchent de rapporter ici cette conversation *d'outre-tombe*: d'abord le cadre restreint de cet article, ensuite la défense qui m'en a été faite par les personnes présentes à cette séance, la plupart des questions ayant un caractère tout d'intimité.

Il en est quelques-unes pourtant que je suis heureux de pouvoir mettre sous les yeux des lecteurs sans manquer à ma promesse.

(C'est toujours l'esprit de Jean-Baptiste Rousseau que l'on interroge).

— Quelle contrée habitez-vous, demanda-t-on?

— Ce ne sont pas des contrées, répondit la table, mais des régions éthérées.

Il s'éleva alors entre nous une discussion sur le véritable sens qu'on doit attacher à ces mots: *régions éthérées*; tout le temps que dura cette discussion, la table resta immobile, dès que nous eûmes cessé de parler, l'aiguille forma les mots suivants: «Vous comprenez bien, mais vous exprimez mal. »

Un de nous fit cette question:

— Voyez-vous Napoléon Ier?

— Non, il est dans une région trop élevée.

— L'esprit qui l'animait avait-il déjà habité la terre?

— Oui

— Sous quel nom?

L'aiguille alla sur les lettres suivantes:

ALEXANDRE.

— Voulez-vous nous faire quelques vers:

— Je ne suis pas disposé.

— Envoyez-nous Alfred de Musset.

— Il est invisible en ce moment.

— M. C..., alors.

— Oui.

— M. C..., que l'on venait de demander, était le mari d'une dame qui se trouvait près de moi, et mort il y a cinq ans.

La table, immobile un instant, recommença sa course furibonde sur le tableau, décrivit mille cercles avant de s'arrêter sur le mot oui; puis écrivit son nom.

Une conversation tout intime s'établit entre cette dame et le prétendu Esprit de son mari.

— Dis-moi, mon ami, poursuivit cette personne, lorsque les questions eurent repris un caractère plus général, la dernière fois que j'eus le bonheur de m'entretenir avec toi, tu me promis quelques vers, comme tu savais si bien les faire autrefois; me les donneras-tu? je les conserverai en souvenir de toi.

— Je les ai faits, repartit la table, écris, je vais dicter.

Aussitôt l'aiguille fit les *vers* suivants:

Mon doux printemps a passé comme une ombre;
S'il m'en restait un faible souvenir
Que gagnerais-je à m'en entretenir?
C'est un beau jour qui rend la nuit plus sombre
Et le passé fait tort à l'avenir.

Qui me rendra ces brillantes années,
Où sans prévoir ni sentir de dégoût,
La liberté filait les destinées
D'une âme pure et contente de tout.
Un sang plus vif circulait dans mes veines,
Du moindre objet mon cœur était flatté,
J'ignorais l'art de me forger des peines;
Laissant errer mon âme en liberté,
Je me créais des illusions vaines.

Que manquait-il à ma félicité?
J'avais la paix, la force et la santé!
Oh! que ne puis-je remonter la vie
Et renouer le fil de mes beaux jours:
Mes sentiments prendraient un autre cours
Et la vertu par moi serait suivie.

— Je continuerai une autre fois, reprit la table: adieu! — L'aiguille ne bougea plus.

Bien des fois depuis, je me suis demandé si j'avais été le jouet d'une illusion, car je suis certain qu'il n'y avait aucune supercherie de la part des personnes présentes; moi-même j'ai posé les doigts sur cette table, je l'ai sentie se mouvoir, je l'ai vue se diriger sur les lettres qui forment mon nom.

Expliquera la chose qui pourra, quant à moi je me borne à la raconter. SOPHRONYME D'ORBEC.

(*Le Lexovien*)

FAITS DIVERS

Nous empruntons au *Spiritual magazine* la relation suivante qui nous paraissent dignes d'intérêt:

Le tour des cordes.

Un correspondant d'un journal de Madras donne le récit suivant du « tour des cordes », tel qu'il avait été exécuté devant lui par un escamoteur indien: — « L'indigène était assis dans un fauteuil. Nous lui attachâmes une corde au bras droit, puis nous la passâmes sous le bras du fauteuil pour l'amener derrière le dos au bras gauche, où elle fut attachée. La même chose fut faite cinq fois. Puis nous liâmes la corde au bras droit et en triple nœud, et l'enroulant une vingtaine de fois autour du corps, nous la liâmes au bras gauche avec un nœud pareil. La corde fut alors passée aux poignets et liée en nœud après plusieurs tours. Les pouces furent attachés ensemble de la même manière et la corde fut de nouveau liée aux poignets. Après cela nous liâmes les jambes au-dessus de la cheville après plusieurs tours de corde aussi compliqués que possible. La même chose fut faite aux orteils, et la corde fut finalement ramenée au nœud sur les jambes; un dernier nœud fut fait, que j'enveloppai de papier en y mettant un cachet en cire. Nous nous étions servis de dix-huit mètres de corde, ce qui nous paraissait suffisant pour parvenir à attacher notre homme d'une façon solide; en définitif il ne pouvait remuer ni mains, ni bras, ni jambes. Il nous avait laissés libres de le lier, comme nous l'entendions, et chaque fois qu'un nœud ne lui paraissait pas assez fort, il nous priait de le resserrer. Nous avions mis plus de vingt minutes à notre opération. Nous le laissâmes dans le fauteuil au couchant de mon cabinet de travail. Il nous promit que quand nous reviendrions, nous le trouverions assis du côté opposé dans un autre fauteuil, qui était en bois de Teck, avec la corde telle que nous l'avions arrangée. Il nous rappela au bout de cinq minutes, le papier et le cachet étaient intacts, et chaque nœud et partie de corde dans le même état — mais l'indigène était assis dans le fauteuil en Teck. Je désirais savoir s'il pouvait se délier sans ce secours spirituel si largement donné aux frères Davenport, et nous le quittâmes. Au bout de quatre minutes et demie, il nous rappela; la corde était étendue par terre, et l'homme était debout et libre devant nous. Je lui dis qu'il y avait en Angleterre des hommes qui, lorsqu'ils avaient été liés de la même façon, étaient déliés par des Esprits; il répondit par un sourire d'incrédulité, et me dit en même temps, que nous aurions pu rester dans la chambre, si nous lui avions permis de se couvrir d'un drap de lit pendant l'exécution de son tour. »

COMMUNICATION MÉDIANIMIQUE

L'intention et la conscience

MÉDIUM M. E. D.

Il faut donner à la conscience toute son importance, car c'est d'elle que procèdent tous les actes de la vie, et c'est en elle qu'ils puisent toute leur valeur; mais il y a une grande différence entre lui donner l'importance qui lui est due, et lui donner une valeur qui n'est pas la sienne.

L'intention n'a de valeur qu'autant qu'elle est suivie de l'exécution par tous les moyens qui sont en votre pouvoir. Si l'empêchement est imprévu et ne vient pas de vous, l'intention ne vous en est pas moins comptée comme un mérite; mais si vous croyez suppléer à l'action par l'intention seule, détrompez-vous: celle-ci vous est imputée à faute, car vous avez omis sciemment de faire ce que vous pouviez, et que vous saviez être bien.

Les restriction mentales, ne l'oubliez pas, ne servent qu'à tromper celui qui les fait; parce qu'il n'est pas possible de tromper Dieu qui scrute les cœurs. Ne vous amusez pas tant à raisonner la première impulsion de votre conscience; et si vous l'écoutez de bonne foi, elle vous trompera difficilement. Malheur à celui qui, a force de sophismes et de subtilités, cherche à en apaiser la voix accusatrice; il finit peu à peu par la fausser et s'en faire une artificielle qui étouffe la vraie; et prenant celle-là pour guide de ses actions il fait comme les pharisiens si sévèrement condamnés par le Christ.

La conscience humaine est l'ambassadrice entre Dieu et l'homme; et elle annonce toujours le vrai à celui-ci s'il l'écoute avec pureté et simplicité; mais si elle est circonvenue par des faux raisonnements, l'esprit qui l'éclairait se retire d'elle et elle finit par se taire. Oh! combien d'hommes qui paraissent justes aux yeux du monde, se perdent ainsi misérablement! O mes amis, écoutez religieusement tout ce que vous dit votre conscience, et faites u'elle soit toujours éclairée de la foi!

Ne craignez jamais d'en faire trop, et ne croyez pas que le bien doive se limiter, non; vous aurez beau en faire, vous n'en ferez jamais autant que vous en avez reçu, et le Seigneur qui vous observe, vous aide d'autant plus volontiers, qu'il vous voit moins hésiter.

Adieu.

Annali dello spiritismo de Turin, février 1865.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE (1).

Tous nos lecteurs connaissent l'intéressant journal que notre ami Edoux fait paraître à Lyon, *la Vérité*. Ce journal a publié un travail très-remarquable de M. Hilaire: ***l'A, B, C, du Spiritisme***. La valeur littéraire et philosophique de cet auteur est donc parfaitement établie; le nouvel ouvrage qu'il vient de livrer à l'impression et qui se trouve dans les bureaux de *la Vérité* est intitulé LES OMBRES, *méditations philosophiques;* il a 120 pages, grand in-8°, et coûte 2 fr. Nous l'apprécierons ultérieurement.

*
* *

M. Montani, de Constantinople, a également publié dans les bureaux de *la Vérité* un remarquable opuscule, avec cette épigraphe, empruntée à notre cher collaborateur, André Pezzani: ***La terre n'est qu'un hameau de ce grand pays qui s'appelle l'univers***. Ce petit livre s'appelle ***l'Harmonie des sphères;*** son prix n'est que de 1 fr. 50; il est très-intéressant. Nous le recommandons vivement à nos lecteurs.

*
* *

Nous avons reçu la première livraison de l'ouvrage que M. Pierre-Louis Vadot, homme de lettres et, suivant lui, *médium inspiré*, fait paraître sous ce titre: ***D'Afrique en France***, ou *impressions d'un touriste spirite*. L'ouvrage aura 10 livraisons de 8 pages petit in-8° et coûtera 1 fr. 50 ou 15 c. par livraison.

Nous attendrons que cette publication soit plus avancée, pour nous prononcer sur sa valeur philosophique ou littéraire.

*
* *

Vie de Germaine Cousin de Pibrac, bienheureuse en la charité, donnée médianiquement par elle-même à M^lle M.S. dans un groupe de famille; tel est le titre d'un opuscule in-12, orné d'un autographe de médium, qui vient de paraître à Toulouse. Prix 1 fr.

ALIS D'AMBEL.

(1) On trouve tous ces ouvrages chez les dépositaires de l'*Avenir*.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

2e Année. — N° 45. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 11 Mai 1865.

DÉPOT LÉGAL Seine N° 25

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 »
Australie, etc. . . .	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris chez LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

AVIS

LES BUREAUX DU JOURNAL L'AVENIR SONT TRANSFÉRÉS RUE BRÉDA, 22.

Sommaire du n° 45 de l'Avenir.

Le Ciel du Spiritisme, par André Pezzani. — Comment je suis devenu Spirite, par Quômes. — Chacun est le fils de ses œuvres, par A. de Montneuf. — *Correspondance spirite* : Lettre de M. Constant Fix, de Charleroy. — Bilocation, par J. M. — COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES : Le Spiritisme, par Mme Costel. — FEUILLETON : Variétés spirites, par J. M.

Paris, le 11 Mai 1865

LE CIEL DU SPIRITISME

Nous avons prouvé, dans un récent article (le Dieu du Spiritisme), les points suivants :

La notion de Dieu a été se développant dans l'humanité et de même que le Mosaïsme et le Christianisme étaient un progrès sur le polythéisme, de même la doctrine nouvelle du Spiritisme est un progrès aussi sur le Christianisme. Nous allons en faire la démonstration en ce qui touche la conception de la vie future ; comme le Dieu, le Ciel du Spiritisme l'emporte sur toutes les vues fausses, mesquines ou étroites du passé.

L'antiquité égyptienne avait la connaissance positive des diverses transmigrations de l'âme.

L'antiquité greco-romaine, se complaisant dans la vie et dans l'activité, n'eut pas la même horreur pour les renaissances que certains peuples de l'Orient. Toutefois, Virgile admettait-il un repos de mille ans pour que l'âme consentît à l'épreuve de nouveau du désir de l'existence et à revenir habiter un corps. La conception de l'élysée des greco-romains fut vague et peu accentuée, on s'y ennuierait au bout de huit jours, dit Dupont de Nemours. C'était le séjour des mânes, ombres fluidiques et impalpables, ayant assez de rapport avec ce que nous nommons périsprit terrestre et grossier.

Quant aux nations de l'Orient, composées, à ce qu'il paraît, d'Esprits peu avancés, ne s'élevant jamais à leur trépas au-dessus des nécessités de la renaissance terrestre, et qui apportaient avec elles en revenant ici-bas, l'intuition latente de cette triste perspective, dont la certitude se retrouve partout, dans leurs pratiques, leurs cérémonies, leurs prières, leurs traditions religieuses, il y eut avec leur besoin de *far niente*, d'oisiveté, de mollesse et de répugnance à l'action, une répulsion invincible contre cette loi inéluctable de la réincarnation ; de là dans le brahmanisme tout aboutissait à l'affranchissement de l'âme et à sa délivrance définitive des vies matérielles (avec cette différence toute en faveur du brahmanisme sur le bouddhisme que la recherche du brahmanisme était de parvenir non au néant, mais aux régions d'où on ne revient plus), et c'est parce que les pratiques puériles et minutieuses de cette religion ne parurent pas assez rassurantes à cet égard que Bouddha établit sa réforme, fondée sur l'acquisition, par les œuvres, du bonheur parfait, du repos indicible, du *Nirvana* en un mot.

Oui, c'est pour en obtenir ce résultat, qui lui paraît immense, au point qu'il en fait le salut du monde, que Çakyamouni quitta la cour du roi son père et se fit solitaire jusqu'à la fin de ses jours, abandonnant aussi sa femme Goya, cette perle exquise de l'Orient, comme la qualifie un des soutras. Il poursuit de ses méditations dans la solitude volontaire où il s'est confiné, les moyens de se délivrer à tout jamais de la loi de la renaissance. Sa doctrine contient quatre règles ou vérités fondamentales, et de plus la voie formée de huit parties, qui conduit au suprême bonheur, à ce *Nirvana* tant désiré. Or, qu'était-ce que ce *Nirvana*, ce ciel des bouddhistes? Eugène Burnouf a prétendu que c'était le néant, et à son autorité considérable nous pouvons ajouter l'opinion d'un savant distingué, Barthélemy St-Hilaire. Pythagore avait dit, à en croire Archytas de Tarente, que le sage se divinisait, c'est-à-dire qu'il se confondait avec Dieu; Plotin proposait également pour but à celui qui dans sa vie terrestre savait échapper à la multiplicité (terme néoplatonicien désignant le matériel et le sensible), l'absorption dans l'unité divine par le canal de l'âme universelle. Mais Pythagore et Plotin croyaient en Dieu, jamais *le Bouddha* n'en parle et n'y réfère (et des inconsidérés se sont trouvés qui n'ont pas craint de faire du Bouddha un Messie, un Christ de l'Orient).

La vérité, au contraire, c'est que Çakyamouni construit une morale et une religion sans Dieu ; à peine le conçoit-il, ainsi que plus tard Fichte en Allemagne, comme l'ordre moral du monde, privé de conscience et de personnalité. Donc, nous n'avons aucune bonne raison pour contredire Burnouf, et Barthélemy Saint-Hilaire.

On ne sait pas trop quel fut le ciel du Mosaïsme, à moins de le prendre au fond de la linguistique hébraïque et de le concevoir comme un *schéol* supérieur.

Le Ciel du Christ était le véritable, puisqu'il en venait comme Messie d'attente et qu'il en savait les secrets, mais il ne put les dire à des auditeurs qui n'étaient pas préparés. Une fois il en parle à l'un des plus savants docteurs d'Israël, Nicodème, qui s'en épouvante et ne

FEUILLETON DE L'AVENIR

VARIÉTÉS SPIRITES

Apparition périspritale

Madame J., demeurait en 1856 dans la maison du prince de ***, qui occupait un haut poste à Naples sous l'empereur Nicolas. Un soir entre onze heures et minuit, se trouvant dans un cabinet, qui n'était séparé de la chambre à coucher de la princesse que par une tapisserie, elle entend la porte de la chambre à coucher qui s'ouvre, et la princesse, à ce qu'elle croyait, qui se promène de long en large après avoir déposé son bougeoir. Elle attendit en vain que la princesse vînt dans le cabinet selon son habitude, mais bientôt elle entendit de nouveau la porte s'ouvrir et quelqu'un descendre l'escalier. Vingt minutes après arriva la princesse, et Mme J. put se convaincre, que c'était pour la première fois. Elle apprit le lendemain de la bouche de la princesse, qu'ils recevaient souvent des visites mystérieuses surtout à l'approche de quelqu'évènement de famille ; qu'ils avaient dû quitter un autre palais à cause du bruit de pas pendant la nuit, et que la même chose se renouvelait dans celui-ci ; qu'une de ses filles avait continuellement entendu quelqu'un marcher à côté d'elle avant son mariage, quelquefois avec le bruit du frôlement d'une robe en soie. A cette époque, il y avait au palais une jeune femme de chambre, appelée Louise, que Mme J. aimait beaucoup, et qui alors était malade. Un soir Mme J. alla se coucher après avoir appris du médecin de la maison, que Louise allait bien. Vers deux heures du matin, il lui sembla que quelque chose lui courait sur le corps; puis elle se sentit être touchée à plusieurs reprises par une main humaine. Sa première pensée en s'éveillant le lendemain fut que Louise était morte à deux heures, ce qui était vrai. La remplaçante de Louise entendit plusieurs fois du bruit pendant la nuit et vit distinctement une forme humaine, qui d'après sa description, ressemblait à Louise, qu'elle n'avait cependant jamais vue. Environ cinq semaines après la mort de Louise, Mme J. en montant l'escalier après minuit avec de la lumière, vit une forme obscure passant au-dessus de l'escalier, de gauche à droite : cette forme était transparente, pour que Mme J. pût voir un châssis de fenêtre à travers d'elle. Un cri perçant se fit entendre en même temps de la chambre de la remplaçante de Louise; toute la maison accourut, on trouva la femme de chambre en proie à des convulsions violentes. Lorsque celle-ci fut revenue à elle-même, elle raconta que la même forme, qu'elle avait déjà vue plusieurs fois, était revenue et s'était penchée sur son lit, de façon qu'il lui avait semblé sentir sa respiration. Elle poussa alors le cri qu'on avait entendu, et perdit connaissance. Un jeune homme que Louise devait épouser, écrivit quelque temps après, pour qu'on lui envoyât ses effets. La femme de chambre, qui aidait à l'emballage, prit une robe de Louise, mais la laissa aussitôt tomber de frayeur, en déclarant que la forme, qui s'était penchée sur elle, portait une robe semblable. Toutes ces manifestations cessèrent après le départ des effets de Louise. Ce fait a été confirmé par le général Wynward.

(*Traduit de l'Allemand par J. M.*)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

le comprend pas. Il dit un jour à ses disciples qu'ils ne boiront plus ensemble le jus de la vigne que dans d'autres mondes du Seigneur, ce qui implique l'incessante activité pour la faire naître et pour la récolter. Tout indique de la part du Christ la connaissance de vérités qu'il ne peut communiquer à ses disciples dans toute leur plénitude. Voyons donc, non le ciel du Christ, mais le ciel étroit et enfantin du christianisme. C'est un *Nirvana* mitigé. S'il n'est pas l'anéantissement, comme chez le Bouddha, il ressemble à la divinisation de Pythagore et à l'absorption néoplatonicienne ou védique. Les élus seront éternellement, ainsi que sur des gradins, dans la cour céleste, chantant dans les siècles des siècles les louanges du Très-Haut, vu par eux face à face, perdus, abîmés, dans une ineffable contemplation et dans un immobile repos. C'est la vie sans l'action, c'est-à-dire que ce n'est plus que l'ombre de la vie; Chateaubriand a pu dire que le paradis chrétien était en dehors de l'humanité, Jean Reynaud prononcer cette sublime parole : « ô Christ, votre paradis m'épouvante, » et l'âme ardente de madame de Gasparin a tiré les conclusions de cet étrange tableau, promis à notre félicité suprême, en répudiant énergiquement sa part dans un semblable ciel.

Nous verrons par la suite quel immense progrès le Spiritisme a fait faire à la conception du bonheur des bienheureux.

Nous ne voulons certes pas dire que le Christianisme soit identique au Bouddhisme, loin de là; nous pensons au contraire que leurs ressemblances toutes factices ont été exagérées. Pour nous le Christ, Esprit pur et venu des humanités supérieures afin de s'unir au Verbe, est le Messie de notre terre, à qui nul autre ne peut être comparé, Çakyamouni moins que personne; Bouddha n'est pas même un envoyé divin dans l'acception du mot, puisqu'il méconnaît Dieu et ne le nomme pas, jamais il ne lui adresse aucune invocation, il connaît bien le monde des Esprits supérieurs et inférieurs, le monde qu'il appelle des Dieux, mais à tous et pour tous il apporte le salut et ce salut c'est l'anéantissement et la délivrance du fardeau des existences : le *Nirvana*. *Bouddha est athée*. Il ne vient donc pas au nom de Dieu, et s'il reçoit parfois dans ses beaux préceptes quelque inspiration d'en haut, c'est à son insu. Ainsi nous ne voulons pas dire que la fausse béatitude des théologiens chrétiens soit identique au *Nirvana* bouddhique, c'est un progrès si l'on veut, puisque la contemplation immobile de Dieu maintient jusqu'à une certain point l'individualité des créatures, et leur accorde un semblant de vie, quelqu'impossible qu'elle soit sans activité. Insistons encore sur le Bouddhisme dans ses rapports avec le Christianisme, pour mieux faire éclater l'évidente supériorité de nos doctrines.

(*A suivre.*) ANDRÉ PEZZANI.

COMMENT JE SUIS DEVENU SPIRITE

I

Si j'étais superstitieux et que je crusse aux jours heureux et malheureux, emporté par l'enthousiasme et fermant les yeux, je m'écrierais que le jour le plus heureux vient de luire pour moi; je parlerais de prodige et de miracle et affecterais même certains avis mystérieux si ordinaires aux personnes qui se croient honorées d'une intervention occulte et spéciale du Ciel en leur faveur. Hélas! je n'aime pas le merveilleux, et Dieu sait tous les maux qui sont venus fondre sur moi pour avoir été dans plusieurs circonstances ce que d'autres appellent un esprit fort. Calme donc par tempérament je vais raconter un fait qui m'est personnel et qui, malgré sa gravité, n'a pas un instant dérogé à mes habitudes de froide et calme raison.

Par une bizarre réunion de circonstances, je me trouvais, il n'y a pas longtemps, inopinément en possession d'un ouvrage fort singulier dont je n'avais jamais entendu parler, dont je n'aurais même jamais soupçonné la possibilité. Je le dis sans fausse honte, quoique ami de la lecture et du nouveau, je ne m'empressai guère de profiter de cette occasion de lire, bien moins encore d'étudier le livre qu'on m'avait fait accepter. Son titre seul me faisait sourire de pitié et depuis quinze jours il reposait sur ma table, lorsque, sans même avoir le courage de l'ouvrir, j'allais m'en débarrasser et le rapporter à son propriétaire. Mais celui-ci était un de mes amis, homme pensif et raisonnable; il m'avait dit de ce livre mille choses curieuses, intéressantes, impossibles; il tenait même à savoir ce que j'en penserais, et le lui rendre sans en connaître au moins vaguement le contenu, c'était m'exposer au reproche d'indifférence, de préventions injustes, à des réponses malheureuses et jusqu'à un certain point offensantes. Me ravisant donc au dernier moment et cédant aussi à je ne sais quelle pression secrète, avant de sortir, je m'arrête un instant sur le seuil de la porte, entr'ouvre le volume, tâche de saisir çà et là quelques phrases décousues et enfin, au lieu de continuer ma route, je reviens sur mes pas, m'assieds et lis attentivement d'abord des phrases isolées, puis des pages et des chapitres tout entiers. A mes premiers sentiments pour ce livre, à l'indifférence ou mieux à la risée et au dédain, venait de succéder brusquement dans mon esprit un intérêt puissant, une méditation profonde, un travail intelligent, ardent et tumultueux. J'avais commencé à huit heures du soir, minuit me surprit encore à la lecture.

Pour se rendre compte de ce qui se passait dans mon intérieur, il est nécessaire de revenir un instant avec moi sur le passé de ma vie intellectuelle et morale.

Ma première jeunesse s'était écoulée pieuse et croyante. A cet âge le symbole romain dominait exclusivement mon intelligence et exerçait sur toute ma manière d'être un empire sinon toujours incontesté, au moins toujours réel et absolu. Mais les années ne tardèrent pas à venir et avec les années, la réflexion, l'expérience, le développement de la raison, et aussi le besoin de regarder en face et de contrôler l'autorité implacable qui pesait sur moi. Comme chacun sait, le symbole romain n'a qu'une base, celle de l'autorité. Croyez tout ce que je dis, parce que je le dis, telle est toute l'économie de cette prétendue religion du Christ, et refuser, un seul instant, une entière et aveugle adhésion d'esprit à quelque article que ce soit de cet étrange Credo, c'est méconnaître son principe, tomber dans l'hérésie et perdre totalement la foi. Et cependant que de taches, que d'idées incohérentes dans ce symbole. Ne pouvant m'empêcher de les voir, je crus simplement au témoignage de mes yeux et après avoir jusque-là accordé à l'autorité religieuse sous laquelle j'avais vécu, un respect absolu et universel, je ne pus reconnaître et avouer plus longtemps toutes ces ordonnances et décisions doctrinales indistinctement, sans mentir à ma propre raison et sans profaner ma conscience. Détrompé donc, et convaincu, je pris hardiment mon parti, malgré les difficultés et les terreurs naturelles dans une pareille situation. L'absurde, je l'écartais impitoyablement; le bon, le vrai, le grand, je l'aimais, je voulais le garder, l'approfondir et le compléter. Mais je venais de rompre avec le principe de l'autorité, de ruiner par la base tout l'édifice intellectuel et moral de mon être, et après avoir fortement réagi contre ce qu'il y avait de plus révoltant dans ce système, je dus, en vertu même du principe rationnel auquel j'étais redevable d'un premier succès, continuer l'œuvre si heureusement commencée. Le terme auquel ce travail intérieur me fit aboutir fut tout autre que celui que j'espérais et que je cherchais.

L'esclavage dans lequel la foi romaine détient ses adeptes a une double et fatale conséquence : la première d'atrophier nos plus nobles facultés et d'en rendre l'usage impossible à tout homme qui, ayant conscience de son devoir et de sa grandeur, voudrait échapper à ses geoliers et agir par lui-même; la seconde, d'inspirer à quiconque parvient à se libérer la haine la plus profonde et l'horreur la plus invincible, non-seulement pour ses premières faiblesses, erreurs et préjugés, mais pour les principes élevés et les idées mêmes de devoirs qui faisaient partie de ses anciennes croyances. Tout ce qui rappelle la servitude passée, tout ce qui y tient de près ou de loin, devient l'objet d'un mépris inévitable ou d'une réprobation énergique et générale. C'est surtout à ce moment critique de transformation que cette foi se révèle dans toute sa triste réalité. Elle n'a point été éducatrice; elle craindrait aujourd'hui de l'être. Pour elle, abrutir c'est se fortifier, élever c'est se détruire. Tous ces maux si terribles, toutes ces conséquences déplorables, je les éprouvais à la fois aussitôt que j'eus essayé de faire les premiers pas sur la voie nouvelle dans laquelle je venais de m'engager. Faible, bouleversé, inexpérimenté, hostile à mon ancien maître, que pouvais-je faire ? que pouvais-je devenir? Successivement toutes mes croyances chancelèrent, et les vérités les plus fondamentales, malgré les efforts que je fis pour les retenir, m'échappèrent les unes après les autres et se perdirent dans le doute et le scepticisme le plus affligeant. Dieu lui-même et ma propre âme s'évanouirent à mes yeux, et bientôt je me trouvai plongé dans les ténèbres les plus profondes, sans possibilité de me dégager, de recouvrer mes sens et mes forces, de m'orienter dans cette nuit lugubre et fatale. Et cependant, étais-je indifférent au bien, au beau, au vrai? Aimais-je le mal, l'erreur, le mensonge ? Ou plutôt n'était-ce pas par amour même de la vérité, pour la trouver plus grande, plus belle, plus pure, que j'avais osé engager le combat et rompre avec mes anciennes idées, et néanmoins, plus je réfléchissais, plus je me troublais, et plus j'allais en avant, plus aussi les ténèbres s'épaississaient autour de moi. Quelles souffrances ! Quelles angoisses ! Ne plus rien croire, n'avoir plus confiance en ses propres idées et sentiments, se défier de tout, de Dieu et de soi-même, être la proie vivante de l'incertitude, se nourrir du doute et ne reconnaître en tout que le hasard, c'est la mort spirituelle; c'est le suicide de l'esprit, suicide recommençant sans cesse et se renouvelant à chaque instant de la durée. La mort serait plus douce, et le néant mille fois préférable. Dans ces circonstances douloureuses, dans cette situation désespérée on me remit le livre dont j'ai parlé plus haut. Comment décrire l'effet que sa lecture produisit sur moi ? Quelle réaction décisive et rapide; quelle conviction nette et profonde s'opéra en mon esprit surpris et envahi de toutes parts par des clartés éblouissantes. Ce fut comme un soleil resplendissant se levant à l'horizon de mon âme obscurcie, glacée et défaillante. Je voyais clairement la vérité; je la goûtais, je la sentais; elle pénétrait tout mon être de sa douce et vivifiante chaleur, et pour la première fois je pus observer en ma propre intelligence ce phénomène si remarquable et si rare ici-bas d'un esprit se reposant calme et satisfait dans une idée supérieure, dans une doctrine ultra-terrestre. Je lisais et relisais ces pages sublimes d'où jaillissait pour moi une lumière si abondante; j'y trouvais comme une réminiscence de jours meilleurs, de je ne sais quel monde plus heureux et plus lumineux. Ce fut un rêve magnifique prenant tout à coup corps et figures et se condensant en brillantes réalités sous mes yeux étonnés et attendris. Je me rappellerai toujours ce tressaillement subit et profond, cet enivrement et ces larmes de bonheur, ces prières et ces actions de grâces à un Dieu que je venais de reconnaître distinctement et qui avait enfin pitié de moi. Heureux moments, je ne les oublierai jamais! Heureux jours, ils vivront éternellement dans mon souvenir !

Le lendemain de cette nuit mémorable je repris ma lecture qui dura plusieurs jours et quand elle fut achevée, je pris ma canne, sortis et m'engageai au hasard dans les rues de la ville. Quand on a été fortement saisi et qu'une révolution subite et imprévue a profondément atteint notre esprit, toujours et malgré l'évidence, on

craint involontairement d'être le triste jouet d'une illusion d'une mystification, d'un entraînement au moins irréfléchi et instinctivement on cherche la lumière, le grand jour, la société. Heureusement, si on a véritablement besoin de remède, celui-ci est généralement infaillible.

Avant de sortir j'avais préparé deux questions, décidé à les poser à toute personne de ma connaissance que je rencontrerais. Quelle que puisse être l'impatience du lecteur de savoir d'une manière précise ce dont il s'agit, je me permettrai de l'arrêter un instant comme je l'ai fait pour mes amis et de lui poser comme à eux ma double question; comme eux il me fera plaisir, s'il veut bien la prendre en considération, répondre franchement et discuter loyalement.

II

Qu'est-ce que le Spiritisme ?

— C'est une distraction curieuse et amusante, me répondit l'un.

— C'est une folie, me dit l'autre.

— Un troisième : c'est une science encore peu connue et ayant pour objet la connaissance approfondie de l'âme humaine.

— Un quatrième : c'est la religion des spirites ou si vous aimez mieux, c'est une philosophie basée sur l'enseignement donné par les Esprits.

— Un cinquième : c'est l'enfer et ses anges déchaînés sur la terre.

Les autres réponses ne diffèrent pas essentiellement de celles-ci.

III

Avez-vous étudié le Spiritisme : en parlez-vous avec connaissance de cause ?

Voici la réponse du premier :

— Personnellement j'ai fait un grand nombre d'expériences et presque toujours j'ai été servi à souhait par les Esprits. Rien de plus curieux, rien de plus amusant.

— Ne me parlez pas davantage de ces hallucinés, fut la réponse du deuxième : ce sont des fous, je vous l'ai déjà dit.

La réponse du troisième mérite réflexion.

— J'ai longtemps étudié la psychologie spirite, me dit cet esprit juste et honnête. C'est une science d'observation et comme telle, l'égale au moins de toute autre science du même genre comme astronomie, géologie, histoire naturelle, géométrie, physiologie. Il serait donc déraisonnable de s'occuper des unes et de mépriser l'autre. Mais par ses connaissances variées et importantes le Spiritisme se place bien au-dessus de toutes les autres branches des connaissances humaines. C'est alors une philosophie qui possède au plus haut degré tous les avantages de la révélation sans en avoir ni les inconvénients modernes, ni les côtés faibles. Avant de le connaître, mon esprit était flottant sur une foule de questions de la plus haute importance, aujourd'hui mes doutes se sont dissipés et ce qui vaut encore mieux, la paix, le bonheur et plus que tout cela la force morale sont rendus à mon âme. Je n'admire et ne recommande plus uniquement des vertus que je ne me sentais pas le courage de pratiquer. Je connais le bien et il m'est doux de l'accomplir.

Nous passons la quatrième réponse, elle n'offre rien de particulier :

Voici la cinquième.

Comme on a déjà pu le conjecturer de la réponse correspondante qui précède, c'est un ecclésiastique qui parle :

— Croyez moi, cher monsieur, me dit-il, il n'y a rien de nouveau sur la terre. Ce qu'on voit, ce qu'on sait aujourd'hui, on le voyait, on le savait déjà du temps de Moïse, de Samuël, de Jésus-Christ, de Tertullien. Personnellement je suis surabondamment convaincu de la réalité des faits spirites. Sans le moindre doute les Esprits peuvent se communiquer et se communiquent effectivement très-souvent. Les nombreux faits en ce genre dont j'ai été témoin sont de nature à convaincre les plus incrédules et à confondre les détracteurs obstinés du Spiritisme. N'avez-vous pas lu dans l'Ecriture sainte, que la pythonisse d'Endor évoqua et fit apparaître Samuël ? Vous savez aussi que Moïse défend de consulter les morts.

L'unique différence qu'il y ait entre les phénomènes d'aujourd'hui et ceux de ces temps reculés, c'est leur fréquence et variété plus grandes ; c'est leur forme plus caractéristique, plus développée, et je dirais même moins suspecte, plus élevée de nos jours. Les communications ont le plus souvent lieu par l'écriture directe. Ce sont des lignes, des pages entières de dictées, obtenues et tracées par l'intermédiaire d'une personne qui non seulement ignore quelquefois les premiers éléments de la lecture et de l'écriture ; mais, sait à peine tenir un crayon. Une force invisible pousse et déplace la main ; la résistance même ne suffit pas toujours pour l'empêcher de marcher. Mais soyez convaincu, Monsieur, qu'aujourd'hui aussi bien qu'autrefois, le démon séduit les hommes et au besoin se transforme en ange de lumière pour arriver à ses fins. Croyez-moi, ce jeu est dangereux et comme tel il est bon de s'en abstenir. Je défends à mes pénitents de s'en occuper.

IV

Saturé de réponses, je rentrais chez moi. A part ce que je venais d'entendre sur la médiumnité, le reste ne m'avait rien appris de nouveau, mais j'étais satisfait d'avoir pris à pleine dose le remède énergique que j'avais tenu à m'administrer. Quel fut l'effet produit ? Etais-je réellement guéri, désintéressé, prêt à brûler mes dieux du matin, comme on pourrait s'y attendre après les réponses peu encourageantes que je venais de recueillir ? Point du tout, l'épreuve avait dépassé toutes mes espérances. Non-seulement mes convictions ne s'étaient pas fondues et évanouies à la lumière du grand jour, mais elles avaient pris plus de force, plus de consistance. La contradiction, je me trompe, certaines paroles en apparence inoffensives et même bienveillantes, mais au fond doublées de ridicule et de sarcasme, n'avaient fait qu'achever la pleine et entière réaction des éléments divers qu'une lecture réfléchie venait de déposer dans mon esprit. J'étais définitivement spirite ; je me sentais avec bonheur la conviction d'un vrai spirite ; car, comme on l'a déjà deviné, la cause qui m'a si puissamment attiré, la doctrine qui venait de rendre la vie à mon intelligence, n'était autre que la cause et la doctrine spirite.

Quant au livre qui m'avait entraîné et subjugué et que j'ai promis au lecteur de nommer, c'est le livre des *Esprits* de Allan Kardec.

Un seul doute restait encore dans mon esprit. Je n'osais croire à la médiumnité. La révolution bienfaisante et merveilleuse qui venait de s'opérer dans ma pensée était uniquement due à la philosophie du Spiritisme, à ses idées hardies, grandioses, à sa logique admirable. Mais la médiumnité était loin de m'inspirer beaucoup de confiance. Je lus le Livre des Médiums et malgré les témoignages nombreux, graves, solennels que je recueillis dans ce livre et dans d'autres à l'appui de cette faculté mystérieuse, je ne pouvais, je ne voulais croire sans avoir touché et vu moi-même, et puis cette faculté étant scientifiquement constatée, que fallait-il penser des êtres qui se communiquaient de leur nature bonne ou mauvaise, de leurs desseins. Comme on voit, il me restait à parcourir un chemin assez long et assez difficile. Une autre fois peut-être, je dirai comment tout s'est heureusement terminé.

Arras, 1865. QUÔMES.

CHACUN EST LE FILS DE SES ŒUVRES

Une grande idée émise par le Spiritisme est que le bonheur auquel une créature intelligente parvient dépend de ses mérites et des efforts personnels qu'elle a su faire dans ses œuvres et dans ses connaissances ; d'où il résulte que nul Esprit n'a été créé au maximum de la perfection qu'il peut atteindre, que nul n'est affranchi de la loi du progrès qui s'applique ainsi à tous et forme l'union indéfectible et générale de la création spirituelle.

Origène, dont nous avons analysé plusieurs opinions, d'après son éminent historien, Jean Reynaud, bien qu'il ait payé son tribut à la fausse croyance des anges créés d'emblée *Esprits purs*, avait su, même à leur égard, professer la perfectibilité et le classement par les mérites. Ainsi, sa grande et profonde intelligence n'avait pas été détournée par la foi enfantine et grossière d'admettre ce que la raison et un sens philosophique droit enseignaient à l'humanité. Il est curieux d'examiner aujourd'hui, à la lueur du Spiritisme, combien cet illustre précurseur de nos doctrines a eu de justesse dans son coup d'œil inspiré. Analysons, toujours d'après Jean Reynaud, la pensée d'Origène à ce sujet, qui a troublé presque tous les Pères de l'Église et a été le signal de plusieurs naufrages où leurs raisonnements se sont perdus. Cela ne pourra que nous confirmer, d'une part, dans la vérité de nos croyances actuelles ; de l'autre, dans la juste admiration qu'Origène doit obtenir.

« Il voulait (Origène) que les cieux supérieurs ou firmament, c'est-à-dire les régions pures, fussent à plusieurs étages, et c'est en ce sens qu'il interprétait la parole de Jésus dans saint Jean : Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père. (Hom. XXVII, la Num.) Enfin, sans aller plus loin, sa conclusion du premier livre du Périarchon est suffisamment explicite sur ce point. « Je pense, dit-il, qu'il est manifeste, par les considérations qui précèdent, que ce n'est point sans raison, ni fortuitement, ni par accident, que les Principautés ont obtenu l'autorité dont elles jouissent, de même que les autres ordres célestes les fonctions qui les distinguent ; mais que chacun a acquis sa dignité en raison de son mérite, bien qu'il ne nous appartienne pas de savoir ni de rechercher quels ont été les actes par lesquels on a ainsi mérité de parvenir. Il suffit de savoir, pour être convaincu de la justice et de l'équité de Dieu, que, selon le sentiment de l'apôtre Paul, il n'y a point en Dieu d'acception de personnes, et que Dieu dispense toutes choses selon les progrès et les mérites de chacun. Par conséquent, les anges ne possèdent leur office, et les puissances leur pouvoir, qu'en vertu de leurs mérites ; et les dominations ne dominent point non plus sans rapport avec les mérites. Il n'y a qu'une loi à cet égard dans l'ordre supérieur et excellent, qui est fondé dans les demeures célestes sur la diversité glorieuse des fonctions des créatures raisonnables. » (Père, I, S.) En un mot, Origène n'a pas regardé le règne du péché comme si universel, qu'il n'ait vu dans les rangs sublimes de la hiérarchie céleste qu'une série de dégradations. C'eût été détruire l'idée même du ciel que de ne le peupler que de criminels. Il l'a donc composé de mérites sans taches, mais inégaux, de même qu'il a composé de démérites les parties inférieures de l'univers. Ainsi, Dieu n'a pas créé originairement les êtres au maximum de la perfection, puisqu'ils jouissent de la possibilité de s'élever par une bonne vie à un état supérieur à celui dans lequel ils ont paru pour la première fois dans le monde. »

Le Spiritisme enseigne, de nos jours, que chacun, dans ses existences diverses, soit dans le cercle des voyages, soit dans les mondes de préparation ou de bonheur, est le fils de ses œuvres ; qu'il grandit et progresse en hiérarchie avec elles ; que l'injustice ou le bon plaisir

sont entièrement bannis des lois universelles, et qu'ainsi nous devons redoubler d'efforts pour atteindre notre but suprême qui nous appartient; et même arrivés à ce terme, de nouveaux horizons (et cela à l'infini), nous apparaîtront encore, vers lesquels il nous faudra tendre pour croître sans cesse en perfection et en félicité.

A. DE MONTNEUF.

CORRESPONDANCE SPIRITE

Charleroi, 16 avril 1865.

Mon cher monsieur d'Ambel,

Dans un des derniers numéros de l'*Avenir*, vous avez apprécié fort judicieusement la brochure que Madame B. vient de livrer à la publicité.

Permettez-moi d'ajouter quelques réflexions aux observations qui vous ont été suggérées par la lecture de cet ouvrage:

Je ne comprends pas comment des spirites éclairés cherchent à concilier ce qui est inconciliable : la foi catholique et les enseignements spirites, la foi aveugle avec la foi raisonnée. En effet, comment concilier notre belle doctrine de la *perfectibilité* avec la croyance à la *déchéance originelle* de l'homme? (ce qui est à la fois un anachronisme et un blasphème).

Comment concilier notre doctrine du *libre arbitre*, de la *responsabilité personnelle* avec la doctrine de *la grâce* qui tend à faire de l'homme l'instrument passif d'une sorte de partialité divine, c'est-à-dire la faveur érigée en article de foi?

En expliquant ces dogmes d'une façon rationnelle, comme le fait le Livre des Esprits, me répondra-t-on. Je le veux bien.

Mais alors, si l'histoire d'Adam, d'Ève et du Serpent n'est qu'une *allégorie*, que devient le dogme de la Rédemption? Si le dogme de la Rédemption est vrai, il faut que l'aventure d'Adam et d'Ève le soit également, car ces deux faits sont liés essentiellement l'un à l'autre. La négation du premier implique inévitablement la négation du second et Jésus n'est plus le grand réparateur, mais un Esprit supérieur en mission, comme Moïse et Mahomet.

Sans ces deux dogmes, plus de catholicisme mais le christianisme pur, évangélique!!!

Il n'y a donc rien à concilier, il y a à prouver, à convaincre.....

Que tous nos efforts tendent donc à faire pénétrer les divines lumières du Spiritisme, dans les ténèbres du catholicisme romain?

Que celui-ci abjure les erreurs de son orgueil séculaire; qu'il réforme ses abus, alors il y aura *réconciliation*, mais conciliation jamais.

Spiritisme et catholicisme

Selon moi, l'antithèse entre ces deux termes est complète: qui dit catholicisme, dit foi aveugle, qui dit Spiritisme entend parler de l'application du libre examen; or, qui peut prétendre concilier ces deux termes opposés, le libre examen et la foi aveugle?

La foi catholique est la soumission aveugle, complète, de la conscience à des dogmes imposés, le libre examen, la mise en discussion de toute chose préalablement à son admission comme vérité. Il en résulte respectivement deux genres de croyance, l'une raisonnée, l'autre aveugle, par cela même évidemment incompatibles. Le spirite catholique n'existe donc qu'aux dépens de la logique, c'est-à-dire, point.

Entre Rome et la Société moderne, le divorce est irréparable.

Rome croit à l'éternité du mal, le Spiritisme croit au développement du bien.

Rome nous dit que l'homme est un être déchu, condamné à l'ignorance, à la misère, au servage ici-bas, et aux peines éternelles après la mort. Notre foi dans la perfectibilité lui paraît un blasphème.

Elle s'appelle la grâce et le Spiritisme s'appelle la Justice, la Charité.

Ces réflexions me sont suggérées par la brochure de Mme B. qui poursuit cette conciliation impossible.

Soyons logiques et surtout soyons fermes dans nos convictions.

Ne craignons donc pas de les proclamer hautement, notre conscience et notre raison ne sont-elles pas garantes de nos principes et de nos actes. H. C. FIX.

Bilocation

Le pasteur Happach avait une vieille servante, « un modèle d'exactitude, » qui devait lui porter son lait tous les matins à trois heures, comme elle avait l'habitude de se lever de fort bonne heure, et qu'elle se réglait pour cela sur la montre d'Happach suspendue près de son lit; elle était obligée, ne connaissant pas les chiffres, de porter la montre à son maître pour se faire dire l'heure. Or il arriva que cette personne ou plutôt son image, entrait souvent dans la chambre avant l'heure; il semblait à Happach qu'elle ouvrait et qu'elle fermait la porte d'une manière audible et qu'elle lui présentait la montre, et se retournait aussitôt vers la porte. Happach n'obtenait jamais de réponse d'elle, ni ne la pouvait atteindre malgré tous ses efforts; s'il allait dans sa chambre à l'étage supérieur, il la trouvait après chaque apparition dans un sommeil profond. Elle venait quelquefois une heure après s'être couchée, et quelquefois deux fois dans la même nuit. Happach observa ce phénomène une centaine de fois pendant trois ans sans en trouver l'explication. J. M.

COMMUNICATION MÉDIANIMIQUE

Le Spiritisme

MÉDIUM: Mme Costel.

I

Les Esprits ont en ce moment la difficile mission de ramener les spirites vers l'étude sensée et réfléchie de la doctrine qu'ils professent. Les sectaires d'une idée nouvelle, après avoir traversé les phases d'un ardent néophysme, subissent presque à coup sûr une réaction qui les plonge soit dans l'indifférence, le dénigrement, ou les puériles curiosités.

Le Spiritisme en est là! Propagé par de patientes médiocrités, porté par le courant de la superstition et de la crédulité, il n'a pas encore franchi les bornes d'une vulgaire initiation, et il demeure dans une provisoire immobilité, offrant à ses détracteurs les côtés faibles d'une doctrine hâtivement construite, et mal étagée.

Le Spiritisme est entravé dans son progrès réel par la routine des lieux communs qui ont déjà force de loi, et créent une sorte d'*orthodoxie* très-inférieure à la grandeur de l'Idée spiritualiste. Les hommes se plaisent à réglementer toutes choses, même celles qui échappent à leur vision intellectuelle; le Spiritisme ne peut être comprimé par aucune limite, il dépasse la conception des plus vastes intelligences, parce qu'il est une pensée de la nature universelle dont la nature humaine n'est qu'un fragment. Avant de se permettre le moindre enseignement doctrinal, les Esprits doivent beaucoup chercher, beaucoup étudier, beaucoup comparer, ils doivent aussi repousser la foule des médiocres communications qui déversent le ridicule sur les rapports sacrés du monde invisible avec l'humanité terrienne.

L'état présent du Spiritisme est mauvais, mais il n'est pas le moins du monde désespéré. Lorsqu'auront disparu les empiriques qui le saignent à blanc, sous prétexte de le fortifier, le Spiritisme se lèvera, et jettera au loin les béquilles qui alourdissent ses juvéniles allures.

Comme toujours, la vie naîtra de la mort, et ce qui semblait la fin, sera le commencement.

II

Il ne faut pas ériger en système les dictées mal conçues et mal exprimées qui dénaturent absolument l'inspiration médianimique, si tant est qu'elle ait existé. Je laisse à d'autres le soin d'expliquer la doctrine du progrès: il est fort inutile que tous les médiums traitent le même sujet.

Je vais encore aujourd'hui m'occuper de la médianimi é, ce thème inépuisable de recherches et d'études. La médianimité est une faculté inhérente à la nature de l'homme, elle n'est ni une exception ni une faveur. Elle fait partie du grand ensemble humain, et comme telle assujettie aux variations physiques et aux inégalités morales. Elle subit le dualisme redoutable de l'instinct et de l'intelligence. Elle possède ses génies, sa multitude et aussi ses avortons. Il ne faut jamais attribuer aux Esprits ces dictées sans fond ni forme, qui joignent à leur nullité le ridicule d'être signées par des noms illustres. La médianimité spirituelle n'investit que des cerveaux pourvus d'une instruction suffisante, ou tout au moins éprouvés par les luttes passionnelles. Les meilleurs médiums ne reçoivent qu'une faible partie de l'influx spirituel. Les autres subissent l'impulsion fluidique matérielle qui entraîne leurs mains, sans faire produire à leur intelligence autre chose que ce qu'elle contenait à l'état latent. Il faut les encourager à travailler, mais non initier le public à leurs élucubrations.

Les manifestations spirites doivent être faites avec la plus grande réserve, et s'il est indispensable pour la dignité personnelle d'accumuler toutes les preuves d'une parfaite bonne foi autour des expériences physiques, il importe encore plus de préserver les communications spirituelles du ridicule qui s'attache aisément aux idées et aux systèmes signés dérisoirement de noms célèbres, qui sont et demeureront toujours étrangers à ces productions. Je ne mets pas en cause la loyauté des personnes qui, subissant un choc électrique, le confondent avec l'inspiration médianimique. La science a ses faux, savants, et la médianimité ses faux médiums, dans l'ordre spirituel s'entend.

J'essaye d'établir ici la différence qui existe entre les médiums inspirés par les fluides spirituels, et ceux qui n'agissent que sous l'impulsion fluidique corporelle, c'est-à-dire ceux qui vibrent intellectuellement, et ceux dont la résonnance physique n'aboutit qu'à la production confuse et inconsciente de leurs propres idées.

Il existe donc une ligne de démarcation parfaitement tranchée entre les médiums écrivains. Les uns obéissant à l'influence spirituelle qui ne leur fait écrire que des choses élevées ou utiles, et les autres subissant l'influence fluidique matérielle qui agit sur leurs organes cérébraux, comme les fluides physiques agissent sur la matière. inerte Cette première classification est absolue, mais elle admet une foule de sujets intermédiaires, j'indique ici les principaux traits d'une étude importante, que d'autres Esprits compléteront. Nous sommes les pionniers du progrès terrestre, et solidaires les uns des autres; nous formons dans la phalange spirite le noyau de l'avenir. GEORGE.

Organes du Spiritisme admettant la réincarnation en France et à l'étranger.

		Par an.
A PARIS. —	La *Revue Spirite*, d'Allan Kardec, mensuelle,	10 fr.
—	L'*Avenir*, Moniteur du Spiritisme, hebdomad.	10
A LYON. —	La *Vérité*, hebdomadaire.....	9
A BORDEAUX. —	La *Ruche bordelaise*, rev. bi-mensuelle.	6
—	Le *Sauveur des peuples*, hebdomadaire	7
—	La *Voix d'outre-tombe*, —	5
A MARSEILLE. —	L'*Echo d'outre-tombe*, —	10
A TURIN —	Les *Annales du Spiritisme*, mensuelle.....	12

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

Seine
N° 1h -
1865

2e Année. — N° 46. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 18 Mai 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 »
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.
Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris chez LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

AVIS

LES BUREAUX DU JOURNAL L'AVENIR SONT TRANSFÉRÉS RUE BREDA, 22.

Sommaire du n° 46 de l'Avenir.

Lettre d'un chrétien sur le Spiritisme, par Alis d'Ambel. — Travail incessant de Dieu, par A. de Montneuf. — Le Ciel du Spiritisme, 2e article, par André Pezzani. — Le corps spirituel, d'après Bossuet, par A. de Montneuf. — Le Spiritisme en Suède, traduit du *Spiritual Magazine*, par J. M. — COMMUNICATION MÉDIANIMIQUE : *les Esprits*, par Eraste. — FEUILLETON : Obsession de Silvio Pellico.

Paris, le 18 Mai 1865

LETTRES D'UN CHRÉTIEN SUR LE SPIRITISME (1)

DIXIÈME LETTRE.

Paris, le 5 janvier 1865.

A Mademoiselle Clotilde Duval, à Valence.

CHÈRE CLOTILDE,

Après six mois d'interruption, je viens reprendre avec vous nos amicales causeries. Il faut que la vérité jaillisse du choc des idées, comme l'étincelle jaillit du choc des cailloux. Ecoutez donc, excellentes amies, la parole de ceux que j'ai consultés pour satisfaire M. l'abbé Pastoret et vous sur les graves questions qui nous occupent.

« Il y a des hommes en avant du siècle, — dit Ballanche — il en est de même qui sont en avant de l'existence actuelle et qui participent déjà de l'*existence future*. Les initiations sont successives. L'homme en qui existe cette faculté de l'avenir est introduit plus tôt dans le siècle futur, ou même dans la vie à venir...

» Sur cette terre, et dès à présent, il est évident, qu'il y a une hiérarchie d'Esprits humains, qui se prolonge *au delà de cette vie;* mais tous arrivent, les uns plus tôt, les autres plus tard.

» Nul ne peut franchir sans travail et sans mérite un grade dans l'initiation humaine.

» L'homme arrive dans l'autre vie avec les perfectionnements qu'il a obtenus dans celle-ci, tel qu'il s'est fait par les moyens que Dieu lui a donnés.

» L'homme a son rang parmi les hiérarchies sans fin.

» Un jour, il jouira de l'univers comme il jouit de ce monde.

» Les lois qu'il nous est déjà donné de connaître et qui s'appliquent à toute la création nous disent que notre planète n'est pas isolée. »

Suivant M. Pelletan, « l'homme ira toujours de soleil en soleil, montant toujours comme sur l'échelle de Jacob, la hiérarchie de l'existence; passant toujours, selon son mérite et selon son progrès, de l'homme à l'ange et de l'ange à l'archange. »

Ainsi, progrès nécessaire et continu, voilà bien ce que M. Pelletan promet à tous les hommes dans la vie future.

Cette théorie de M. Eugène Pelletan n'est-elle pas contenue implicitement dans ces paroles de saint Jérome et de saint Augustin? : « Ce qui fait que lorsque nous serons passés de l'état d'homme à celui d'ange, nous pourrons contempler le Seigneur? »

« Cette autre vie sera-t-elle une ou multiple? — s'écrie Jouffroy; — sera-t-elle une succession de vies dans laquelle l'obstacle ira en diminuant? ou bien serons-nous plongés, en sortant de cette vie, dans une vie sans obstacles? On peut choisir entre ces deux hypothèses. »

Un auteur moderne, disciple de Ballanche, déjà cité, est beaucoup plus affirmatif. Suivant lui, » l'univers est un incommensurable édifice dont Dieu est l'architecte suprême. Cet univers est divisé en lieux inférieurs, intermédiaires et supérieurs. Les êtres intelligents et libres vont tour à tour d'épreuves en épreuves, d'expiations en expiations, des plus humbles demeures aux plus élevées, selon les degrés de leurs mérites et de leurs vertus, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu le titre d'élus, d'initiés à la grande loge suprême, où réside l'Etre des êtres, le grand Hiérophante, Dieu; agrégés alors à la société universelle des mondes qui gravitent autour de lui, ils s'élancent de progrès en progrès sans jamais atteindre l'essence incommunicable de l'absolu et de l'infini. Ne nous plaignons donc pas si nous subissons ici notre noviciat terrestre; si nous ne pénétrons pas les secrets merveilleux, qui, plus tard, nous seront révélés; s'il nous manque des sens, des facultés qui nous ouvriraient des vues nouvelles sur les grands mondes; nous ne sommes qu'aux premiers grades, et rappelons-nous que l'initié ne peut lire que la page de son grade. N'étouffons pas, sans doute, ces élancements généreux vers une destinée meilleure, ces pressentiments divins d'avenir et d'immortalité, mais sachons aussi accomplir, avec constance et fermeté, notre mission terrestre; portons les yeux en haut, pourvu que nous ne négligions pas les grands intérêts de l'huma-

(1) Voir les nos 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22 et 23 de l'*Avenir*.

FEUILLETON DE L'AVENIR

VARIÉTÉS SPIRITES

Obsession de Silvio Pellico.

Parmi les maladies dont la cause paraît fort mystérieuse, et devoir être attribuées à l'intervention obsessante des Esprits, Silvio Pellico, célèbre auteur italien parle dans le livre intitulé *Mes Prisons*, d'une affection très-singulière qu'il eut en 1821 dans les cachots de Venise qu'on a nommés les plombs, affection qu'il désigne lui-même comme une espèce de somnambulisme, et qu'il croit être l'effet d'un grand épuisement causé par une tension continuelle d'esprit et par ses longues veilles, ce fait mérite ici d'être cité. Comme ces nuits pleines d'inquiétudes, étaient constamment sans sommeil et le plus souvent agitées de chaleurs fébriles, il avait pris le parti de ne plus se coucher du tout; il gardait la chandelle allumée la nuit entière, et se mettait à sa table à lire ou à écrire; et lorsque la tête, par excès de fatigue, encore qu'il ne cessât d'être éveillé, lui refusait d'assembler et de lier ensemble ses pensées, il copiait quelque morceau, mais machinalement et sans le comprendre, son esprit étant occupé de tout autre chose que de ce qu'il écrivait. S'il se couchait un instant, c'était pire encore; aucune position au lit ne lui était supportable; il s'agitait convulsivement, et il fallait qu'il se levât, ou, si quelquefois il s'endormait, les pensées accablantes qui l'occupaient lui causaient des songes effroyables, et il souffrait plus que dans la veille.

Durant ces horribles nuits, étant parfaitement éveillé, il croyait entendre dans la prison tantôt de sourds gémissements et tantôt des rires étouffés; plusieurs fois il prit en tremblant la chandelle, et regarda s'il n'y avait personne caché sous son lit qui se moquât de lui. Souvent, assis à sa table, il lui semblait qu'on le tirait par ses vêtements, ou qu'on donnait un coup à son livre, qui tombait à terre, ou que quelqu'un derrière lui soufflait sa chandelle pour l'éteindre.

« Alors, dit-il, je sautais sur mes pieds, regardais autour de moi, faisais quelques pas avec défiance, et me demandais si j'étais devenu fou ou si j'avais ma raison. Je ne savais plus ce qu'il y avait de réalité ou d'illusion dans ce que je voyais et ce que je sentais, et je m'écriais dans mon angoisse : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? »

Il raconte qu'une fois qu'il s'était couché un peu avant le jour, il se réveilla, après un instant d'assoupissement, comme s'il étranglait, c'était son mouchoir, qu'il croit bien être certain d'avoir placé sous son oreiller, qui se trouvait lié très-fortement et de plusieurs nœuds autour de son cou. « Il faut, dit-il, que j'aie fait ces nœuds en rêvant ou dans un moment de délire, sans en avoir conservé de souvenirs; » mais il ne pouvait se le persuader, et se croyait le jouet d'êtres invisibles malfaisants qui se faisaient un malin plaisir de ses douleurs. Ces terreurs revenaient régulièrement toutes les nuits, et se dissipaient avec le lever du soleil.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

nité dont, par la volonté de Dieu, nous sommes membres temporaires, et aux efforts de laquelle nous devons nous associer. »

Aux objections de ceux qui prétendent que le régime de la liberté appliqué aux âmes qui ont achevé leurs épreuves terrestres conduirait celles-ci à une rotation éternelle du bien au mal et du mal au bien, répondons avec Philaléthès :

« L'âme, dans son suprême développement, arrivera à un point où sa liberté sera assez éclairée pour ne plus faillir et pour prendre possession de la vie éternelle qui n'est autre que le Bien et la Vérité.

» Nous repoussons l'idée de la déchéance possible des âmes qui sont arrivées au but et ont pris possession de la vie éternelle. Nous ne pouvons penser que le dur et pénible labeur des générations passées soit perdu, que nos efforts dans la conquête de l'intelligence et de la moralité n'aient pas une récompense telle qu'il faille recommencer sans repos et sans fin, nos longs voyages à travers les mondes ; nous croyons que notre volonté, éclairée par de si laborieuses expériences, forte de tant d'épreuves subies, ne faillira plus, ne se séparera plus de Dieu qu'elle sera venue à contempler face à face. La loi du progrès indéfini satisfait complétement la mobilité de la créature ; nous croîtrons sans cesse et sans terme sans atteindre jamais l'infini et l'incréé, en intelligence, en volonté et en amour. Origène était parti d'une erreur en supposant la perfection avant la chute ; il devait professer logiquement le retour à un même but aussi fragile que le premier. Nous nous sommes gardés de cette erreur et notre conclusion finale est sans reproche.

» A chaque progrès, l'âme a une vue plus nette, plus distincte de Dieu ; elle s'approche de la céleste attraction qui l'entraîne sûrement au bien, sans toutefois la nécessiter. Plus l'âme connaît Dieu, plus elle l'aime ; elle l'élève toujours à lui par un choix volontaire, par un libre mouvement, sans que la déchéance soit possible. Mais dans cette ascension progressive, l'âme n'atteint jamais l'absolu, ses moments varient du moins au plus, le temps ne cesse pas pour elle ; il y a entre le fini et l'infini assez de distance pour que les siècles des siècles ne puissent parvenir à la combler. »

« La vie humaine, dit — Damiron dans son *Histoire de la philosophie*, — est une épreuve. Quand cette épreuve n'a pas été satisfaisante, quelle conséquence doit-elle avoir ?

» Voilà une créature qui avait son œuvre à faire ; par sa faute elle ne l'a pas ou elle l'a mal faite ; lequel vaut le mieux, dans l'ordre des choses, pour la beauté de cette vie et la perfection de la puissance qui préside à l'univers, que cette nature dégradée s'éteigne sans rémission et s'évanouisse du sein de l'être toute souillée de ses péchés, ou que, gardant le sentiment, et persistant dans sa personne, elle ait, après cette vie, une vie nouvelle destinée à la réparation et à l'expiation ? Lequel vaut le mieux raisonnablement de ne la soumettre qu'à une épreuve, qui peut bien être mal prise, comme dans le cas que nous examinons, ou de lui en ménager plusieurs parmi lesquelles une, enfin acceptée comme elle doit l'être, sauvera une âme qui sans cela était perdue sans retour ? Serait-ce donc au moment où, après des jours pleins de fautes, elle aurait si grand besoin de retrouver du temps devant-elle, pour revenir, ou en avoir la chance, que la chance lui manquerait et que l'Éternité ne lui serait de rien ? Où serait pour Dieu la gloire ? où serait la sagesse à frapper du néant ou à punir éternellement, après quelques années, un être qu'il n'a sans doute pas fait pour finir en méchant ? Ce serait désespérer de son ouvrage, et il ne doit pas en désespérer. Désespérer est faiblesse et Dieu est souverainement fort. Il ne renonce jamais au mieux, car il a la toute-puissance. Or, ici le mieux est certainement qu'il mette à même de se relever l'homme qui est mort en état de vice, et, par conséquent, qu'il l'appelle à des rapports qui, succédant à ceux qu'il a eus ici-bas, lui permettent de commencer un nouvel exercice de moralité. »

Si je voulais continuer les citations qui ont trait au développement de l'idée qui nous occupe ; j'aurais achevé plusieurs volumes avant d'avoir terminé ces lettres ; je m'en tiens donc à ces seuls témoignages plus que suffisants pour vous éclairer, ma chère Clotilde, sur l'opinion des spiritualistes contemporains. Vous le voyez, la réincarnation a son droit de cité dans les spéculations philosophiques ; il n'appartient donc à personne de la repousser *à priori* comme une utopie purement imaginaire et comme un rêve à jamais irréalisable. Faites, je vous prie, remarquer à l'abbé Pastoret, que si je m'en suis tenu aux sources de ce siècle, ce n'est pas par impuissance d'en trouver antérieurement, mais parce que le contrôle lui en sera plus facile. D'un autre côté, j'étais bien aise de constater que cette idée s'était fait une place honorable dans les préoccupations des penseurs modernes et qu'elle s'était fait accepter par des écoles essentiellement diverses. Pour moi, j'en déduis nettement son incessante virtualité.

« Le double fait de l'inégalité des intelligences et de l'inégalité de la moralité, — dit Pezzani, — est admis par le sentiment général. Tous les jours, on entend dire que tel ou tel enfant a des dispositions spéciales, que tel autre, au contraire, n'en manifeste d'aucune sorte. Ne dit-on pas aussi, en parlant d'enfants en bas âge dont l'éducation est à peine commencée, qu'ils ont des penchants vicieux ? N'est-on pas quelquefois témoin, à ce sujet, d'inexplicables prodiges ? Là, ce sont de jeunes filles encore impubères, passant tour à tour de leur poupée à leur violon, atteignant l'habileté consommée des grands maîtres à un âge où beaucoup ne distingueraient pas une note de toute autre. J'ai nommé Thérésa et Maria Milanollo. Dès l'âge de neuf ans, Thérésa enthousiasmait toutes les capitales de l'Europe. Baillot disait d'elle : on croirait qu'elle a joué du violon avant de naître. Parlerai-je des deux pâtres calculateurs, Henri Mondeux et Vito Mangiamèle ; de l'écolier de Saint-Poelten, de Colborn, de Jédédiah Buxton ? Ce sont là des faits remarquables ; mais combien d'autres qui, pour n'être pas aussi saillants, n'en sont pas moins très-positifs ? »

Ajoutons à cette galerie les sœurs Maria et Amélina Lepierre, rivales sérieuses des sœurs Milanollo et le grand artiste Gustave Doré, dont le crayon inépuisable a créé plus que dix générations de peintres, avant d'avoir atteint sa trentième année.

« Raphaël et Mozart, — dit Alfred Dumesnil, — sont une preuve entre mille, mais des plus éclatantes de la préexistence. Ils ne furent si précoces que parce qu'il naquirent doués d'avance. »

J'ajouterai que tous les hommes marquants ont été des vétérans de l'épreuve terrestre.

Ah ! ma cousine, ce n'est pas sans raison que le Christ disait à ses apôtres : « *Nisi conversi fueris quasi unus de pueris, non intrabitis in regnum cœlorum ;* si vous ne redevenez pareils à l'un de ces enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

La réincarnation est donc une loi de la nature humaine de même que l'électricité est une loi de la nature physique ; or, il n'est plus permis de méconnaître l'une ou l'autre de ces lois, et quelles que soient les raisons qu'on essayera d'opposer à la première, elle n'en restera pas moins aussi solide sur sa base que la seconde. Les temps sont venus où les incarnés peuvent porter cette vérité.

J'achèverai cette lettre par une dernière considération, c'est qu'il est essentiel que l'âme qui est appelée à s'incarner dans une région plus élevée, supérieure à la terre, n'y arrive que lorsqu'elle a atteint au *summum* des connaissances morales et intellectuelles enseignées dans les classes terrestres. Le savant immoral, et l'homme pieux qui a dédaigné les sciences humaines, soit par impuissance intellectuelle, soit par une négligence coupable, sont également impropres au service des sphères supérieures. Dieu veut que l'homme s'offre à lui complet après chaque station stellaire. Tant que celui-là ne sera pas complet, il ne montera pas ; il se réincarnera incessamment jusqu'à ce qu'il soit complet en science et en moralité. L'un ou l'autre de ces acquêts sont insuffisants à l'homme ; il les lui faut conjoints pour que la zone prochaine lui ouvre les grands horizons des cieux. Heureux, ma cousine, ceux qui peuvent mettre la dernière main à leur œuvre terrestre et aspirer vers cette région sereine où la lutte du bien et du mal n'existe plus que comme un reliquat de la vie humaine.

Adieu, chère Clotilde, lisez et méditez cette lettre.

Votre bien affectionné,

ALIS D'AMBEL.

TRAVAIL INCESSANT DE DIEU

Une fausse et absurde opinion s'est introduite parmi les philosophes rationalistes, c'est que Dieu n'intervient pas directement ou indirectement dans les humanités, par Lui ou par le ministère de ses Esprits ; qu'après avoir créé ou, selon d'autres, fait émaner de son sein toutes les créatures matérielles ou spirituelles, il les a abandonnées à elles-mêmes, les gouvernant par des lois générales, sans plus s'inquiéter d'elles, ni de leurs progrès. Le Spiritisme a pour objet de détruire cette notion ridicule qui, après avoir admis un Dieu personnel et conscient, le réduirait, avons nous déjà dit ailleurs, *à un soliveau ou à un mannequin.* Par cette conception insoutenable et grossière, on nie la perfectibilité des êtres qui nécessite un secours d'en haut, on nie les transformations futures de notre humanité terrestre qui a sa racine et son point d'appui dans l'Éternel seul, dans un Dieu père et providence de tous.

La vue de Lessing est autrement profonde :

« L'humanité ne doit-elle jamais parvenir à un haut degré de lumière et de pureté ? Jamais !

» Jamais ? — Dieu puissant, ne me laisse point concevoir une telle calomnie ! — L'éducation a son but pour le genre aussi bien que pour l'individu. Ce qui est élevé, est élevé pour quelque chose.

» Les perspectives flatteuses qu'on découvre à l'adolescent, les honneurs, le bien-être qu'on fait jouer à ses regards, qu'est-ce que cela, si ce n'est des moyens de l'élever jusqu'à l'homme qui alors, quand même ces perspectives d'honneurs, de bien-être s'évanouiraient, est du moins capable de faire son devoir.

» Quoi ! l'éducation humaine vise à ce but, et l'éducation divine n'y tendrait pas ? — Ce qui réussit à l'art avec l'individu, ne réussirait point avec l'esprit ? Calomnie ! calomnie !.... (1)

Combien E. Quinet est inspiré, lorsqu'il entretient dans les âmes la grande attente de l'avenir ! « Toutes les luttes, dit-il, tous les systèmes..... qui agitent aujourd'hui le monde se réduisent à deux.

» Dans l'un de ces systèmes on pense qu'à partir d'un certain moment tout est fini dans la nature et dans l'esprit, que l'éternité n'y ajoutera pas une page, que le souffle de Dieu ne se promène plus dans l'infini, que certains siècles ont usurpé toute la sagesse, toute la beauté d'un peuple, d'une race d'hommes et qu'il ne reste plus qu'à les contrefaire ; en un mot, que la terre deshéritée, orpheline, est un sépulcre divin, ou chaque génération vient écrire à son tour de son sang et de ses larmes l'épitaphe d'un monde.

» D'autres pensent, au contraire, que chaque jour, chaque instant renferme une création, que le soleil qui a lui dans la Genèse se lève sur nos têtes avec sa splendeur immaculée ; que si quelques hommes sont las ;

(1) *L'Education de l'humanité.*

Dieu n'est pas découragé comme eux, qu'il n'a pas fermé au moyen âge les portes de son Eglise, qu'il n'est pas fatigué de tourner les pages du livre de vie, qu'il n'est pas perpétuellement assis, immobile sur l'escabeau de David, mais qu'il se promène à travers les créatures, évoquant à chaque instant par leur nom, des choses, des faits, des peuples, des générations nouvelles. »

Notre doctrine tout entière donne sa pleine et complète adhésion, aux pensées sublimes des deux célèbres écrivains.

A. DE MONTNEUF.

LE CIEL DU SPIRITISME

II

Çakyamouni, aspirant *au Nirvana*, doit s'attacher d'abord à la mort matérielle, c'est-à-dire au détachement absolu des biens de la terre. C'est donc à la profession de religieux méditatif qu'il donne toutes ses préférences et accorde toutes ses sympathies, c'est cette possession qu'il recommande à tous ses disciples et à tous ceux qui veulent l'imiter. On ne doit se vêtir que de haillons trouvés dans les cimetières, ou sur des tas d'ordures et de boue ; coudre et rapiécer ces mauvais linges et ces linceuls et s'en faire trois vêtements. Quant à la nourriture, on ne doit prendre exactement que ce qui est nécessaire et la devoir à l'aumône, chaque saint du Bouddhisme mendiera donc de porte en porte en gardant un silence absolu, et recueillera les offrandes dans un vase de bois, seul objet qu'il soit permis de posséder ; puis il mangera ce qui lui est donné avant midi, tout le temps qui s'écoule après devant être consacré à l'enseignement et à la méditation. Du reste, Bouddha prêcha d'exemple, il resta depuis l'âge de trente ans jusqu'à trente-six, c'est-à-dire pendant six longs ans, soumis aux macérations les plus affreuses, aux privations de toute sorte, à des souffrances atroces et à des jeûnes prolongés et accablants et au milieu de tout cela, l'homme isolé ne s'appuyant que sur lui seul, et dirigeant toutes ses pensées vers un seul but *le néant* ! point de prière, d'invocation à Dieu que l'on nie : tel est le Bouddhisme dans sa triste nudité. Bouddha d'ailleurs n'avait rien inventé, il avait trouvé ces austérités en usage au sein des peuplades primitives qui cherchaient à échapper même par des moyens insensés au retour cruel dans la vie d'ici-bas, effrayées, qu'elles étaient, du courroux inclément de leurs dieux. Ces abstinences sans raison et sans but avaient même envahi le Mosaïsme, elles étaient pratiquées par les pharisiens, par les solitaires de la Judée, par Jean-Baptiste, cet enfant du désert, bien qu'il dût être le précurseur du Christ.

Celui-ci, âme messiaque, digne de sa haute mission, élevé à ce rang en vertu des mérites conquis, et des longs labeurs de ses existences passées, avait préludé, comme le font tous les Messies en expectative, à son incarnation terrestre et à son union avec le Verbe, en parcourant le royaume de son Père ; il y fait même allusion dans un passage incompris encore des Évangiles ; il savait donc pertinemment par les instructions supérieures qu'il avait reçues à la divine école, que Dieu méprisait les observances minutieuses et sans portée, les pratiques puériles, et voulait être adoré en esprit et en vérité. Ce fut cette parole qu'il apporta à notre monde, comme semence de l'avenir plus que comme règle du présent ; il trouva des oppositions suscitées par les pharisiens, et la caste sacerdotale. « Quoi, disaient ceux-ci, feignant » une sainte indignation, vous et vos disciples, contrairement à ce que font saint Jean-Baptiste et ses disciples, » vous allez dans les hôtelleries, en compagnie de publicains et de femmes de mauvaise vie, et tandis que » les autres s'abstiennent de boissons fermentées et de » viande, vous vous livrez à la bonne chère sans scrupule, et au mépris des abstinences légales. » C'est là le résumé fidèle et textuel des reproches adressés à notre divin Maître, ce qui motiva de sa part deux sublimes réponses. « Ce n'est pas ce qui entre dans le corps, qui » souille l'âme » et cette autre : « je suis venu surtout » ici-bas pour les pécheurs. » Mais malgré ces véridiques reparties, le Christ fut gêné par la mauvaise disposition de ses auditeurs et ne crut point devoir s'appesantir sur ces sujets.

Le Christ est donc à cet égard l'antipode de Bouddha et ce serait une erreur singulière que de faire remonter jusqu'à notre Messie l'ascétisme monachique, les vaines abstinences et les macérations qu'il ne faut attribuer qu'au pseudochristianisme, s'éloignant de plus en plus des paroles et de l'exemple de son Fondateur. Cet ascétisme est tout oriental et ce n'est que de là qu'il a pris extension jusqu'à nous. On n'a vu du Christ que son admirable sacrifice sur le Golgotha, et dans une fiévreuse imitation, les dévots ont voulu avoir chacun leur passion et leur croix, ignorant que leur immolation individuelle était loin d'être méritoire et constituait même un crime contre eux-mêmes et l'humanité, par une détérioration de leur santé et de leurs forces qu'ils auraient pu utilement employer pour le bien-être de tous.

Le Nirvana bouddhique, aussi bien que le Nirvana chrétien, dans ce monde et dans l'autre, sont donc condamnés par le Christ qui a compris la vraie vie, quoi qu'il n'ait pu en développer tous les secrets. Ce n'est pas la seule altération que le pseudochristianisme s'est permise des enseignements du divin Messie ; il avait dit entre autres contre les brahmanes et les pharisiens : « Ne » multipliez par les prières — que vos prières soient » courtes, — qu'elles soient des élans du cœur » et il avait ajouté à ces mémorables paroles, une formule, une seule, l'oraison dominicale, modèle dont nul n'a surpassé la concision et la sublimité, et voilà que toutes les sectes chrétiennes ont adopté l'usage de longues et interminables prières, (à l'imitation du Sankya des Indous) de chapelets, de rosaires, de litanies qui dégénèrent le plus souvent en un marmotage stérile et inattentif. Le Christ avait dit encore : « Ne contraignez personne par la violence, employez seulement la persuation et l'enseignement, » et voilà que toutes les sectes chrétiennes sans distinction ont eu recours aux guerres de religions, aux bûchers, aux prisons.

Donc, et que ceci soit bien entendu, lorsque nous dirons que nos doctrines sont supérieures au passé, c'est aux sectes religieuses, Bouddhisme, Brahmanisme, Catholicisme, Protestantisme, Mahométisme, que nous ferons allusion, ce n'est pas à la vraie doctrine du Christ, au Christianisme universel.

Le Christ est nôtre, nous le revendiquons, nous cherchons à restituer sa doctrine dans tout son éclat et à la développer dans toute sa pureté, son esprit nous inspire au moment actuel, ainsi que l'atteste Allan Kardec (*Imitation de l'Évangile*), c'est au Christ que le domaine srirituel de la terre a été pour toujours concédé. L'avénement promis de l'Esprit de vérité doit glorifier le Messie et non pas le contredire. Lorsque nous exalterons le ciel du Spiritisme, nous exalterons le ciel de Dieu et de son Christ.

(*A suivre.*) ANDRÉ PEZZANI.

LE CORPS SPIRITUEL

D'APRÈS BOSSUET

Bien que nous n'entendions aucunement dans notre journal prendre parti pour ou contre la présence réelle dans l'Eucharistie, laissant cette discussion aux sectes religieuses, et ne prêchant que l'universalisme, toutefois il nous sera bien permis de nous autoriser de Bossuet parlant du corps de Jésus-Christ, et donnant pleinement les mains à cet égard, non-seulement à saint Clément d'Alexandrie et à Origène, à saint Paul, à saint Augustin, mais aux enseignements du Spiritisme sur le périsprit du corps spirituel de l'âme. Voici ses opinions en résumé :

Bossuet, dans son *Histoire des variations* au livre quatrième, article XXXII, expliquant contre les protestants la nature du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, fait premièrement observer que Saint Paul, « parlant du » corps ressuscité, en fait comme un corps fort différent » de celui que nous avons en cette vie mortelle, et » qu'il veut voir en un certain sens, dans ces deux » états, comme deux corps, dont il appelle l'un » corps animal et l'autre corps spirituel ; » puis il ajoute ces remarquables paroles : « Dans le même » sens, et à plus forte raison, on pourrait dire que le » corps qu'on recevait dans l'Eucharistie n'était pas celui » qui était sorti des entrailles bénies de la Vierge. » — Et, dans un autre endroit du même ouvrage (au livre deuxième, article X), il se plaint qu'on veuille attribuer aux catholiques, dans ce sacrement, une » présence charnelle à quoi ils ne pensent pas. »

Bossuet ne parle pas autrement que nous sur ce point. Voilà tout ce que nous avons eu pour but de constater.

A. DE MONTNEUF.

LE SPIRITISME EN SUÈDE

Par WILLIAM HOWITT (1).

Le Spiritisme commence à s'établir en Suède et à devenir l'objet d'investigations sérieuses de la part de tous les penseurs. A en juger par quelques articles, qui ont paru dans l'*Aftonblad*, le principal journal de Stockholm, il est appelé à rencontrer plus de justice et moins de prévention dans la presse de ce pays, qu'il n'en a rencontré ailleurs. L'*Aftonblad*, du 3 mars 1864, contient un article sur le Spiritisme écrit dans des vues larges et philosophiques. L'auteur, tout en admettant que l'amour inné du merveilleux et de tout ce qui a rapport à l'avenir ait pu donner lieu à des récits fantastiques et sans fondement, dit qu'il existe cependant trop de cas de phénomènes surnaturels, attestés par des personnes intelligentes et sérieuses, pour qu'on les puisse mettre le côté. La race humaine ayant affirmé ses relations avec le monde spirituel de tout temps, il en résulte que le fait même se trouve établi en dehors de tous les raisonnements philosophiques.

« La vue de l'âme est obscurcie, dit l'auteur de l'article, aussi longtemps que nous sommes mêlés à la foule affairée du monde ; mais dès que nous rentrons dans la retraite, et que nous dirigeons nos pensées et nos désirs vers le but éternel, l'obscurité s'évanouit et une vive lumière se répand sur ce qui nous paraissait incompréhensible. » Il cite les paroles suivantes d'Hoffman : « Les légendes, qui étaient les choses les plus chères à notre enfance, ne continueraient pas à nous impressionner, si elles ne faisaient pas vibrer des cordes qui sont au fond de l'âme. Le monde mystérieux des Esprits ne peut pas être nié, car il nous environne et il se révèle sans cesse par des sons étrangers et des visions merveilleuses. » On se débarrasse aisément de tous ces phénomènes, continue le journal, en les traitant de superstition, mais superstition veut dire crédulité stupide. Que de fois n'arrive-t-il pas qu'un homme traite de superstition ce qu'il ne comprend pas et ce qu'il est incapable de comprendre par suite de sa manière de voir habituelle ? Combien n'y a-t-il pas de gens qui ne croient qu'à ce qui est arrivé à eux-mêmes et à ce qu'ils ont pu toucher du doigt ? Les sens de l'homme ne s'exercent que dans un cercle restreint, et ses connaissances, même dans ce cercle, sont encore bien bornées. « Les savants de nos jours, » dit Moritz dans sa *Psychologie expérimentale*, » traitent tout ce qui est en dehors de la sphère étroite de leurs propres investigations

(1) Traduit du *Spiritual Magazine* de mai 1865.

comme étant le produit d'une imagination maladive, et ls montrent par là leur ignorance. Ils tranchent le nœud gordien, que le vrai philosophe s'efforce patiemment de dénouer. De telles personnes ne résoudront jamais le grand problème de l'univers. » Parmi les nombreux exemples d'apparitions bien constatées, que cite l'écrivain de l'*Aftonblad*, nous choisissons le suivant : Joseph Wilkins, le prédicateur anglais, du temps où il était encore en pension, rêva une nuit qu'il allait à Londres, et qu'arrivé à la maison de ses parents il entrait dans leur chambre à coucher. Et s'approchant du lit il y vit son père endormi, sa mère qui ne dormait pas, s'écria à sa vue. « Mon fils, tu es mort. » Il se réveilla à cette exclamation, et garda une vive impression de son rêve à cause de sa netteté. Peu de jours après arriva une lettre du père, qui le priait instamment d'y répondre immédiatement, s'il était encore en vie, parce que dans telle nuit, qu'il citait, sa mère l'avait entendu monter l'escalier, et l'avait vu entrer dans la chambre et s'approcher du lit : qu'elle s'était alors écriée : « Mon fils, tu es mort. »

La phase moderne du Spiritisme étant plus récente en Suède que dans d'autres pays, il y existe peu d'ouvrages sur ce sujet, mais dès 1838, le poète populaire Nicander et G. C. Norling firent paraître un livre intitulé : *Scènes et voix du monde invisible*, un volume de 300 pages, qui prouve amplement que la Suède a reçu une large part de l'héritage universel de la race humaine. Il s'y trouve une histoire étrange sans noms ni détails ; il y est question d'un noble Suédois, joueur invétéré, qui reçut dans son château la visite d'un étranger avec qui il fit une partie de jeu. L'étranger avant de s'en aller lui remit une chaîne d'or et le conjura de la garder avec soin et de la remettre à ses descendants, car d'elle dépendait la possession du château. Comme les détails de cette histoire, ainsi que les noms des personnes se trouvent en ma possession, j'ose les publier malgré leur étrangeté et leur invraisemblance apparente, d'autant plus qu'ils m'ont été donnés par un colonel retraité de l'armée anglaise, habitant Londres en ce moment qui à son tour les avait reçus du propriétaire actuel du château en question. Je laisse parler le colonel.

« Me trouvant à Nice en février et mars 1854, j'y fis la connaissance du comte suédois Piper. Il m'a raconté plusieurs fois l'histoire suivante, ainsi qu'au baron Prost, comme étant bien connue en Suède; il nous a aussi montré la chaîne dont il est question. Un comte de Sparre, qui avait mené la vie la plus déréglée et fait murer les portes de l'église qui se trouvait sur sa propriété, ne croyant ni à Dieu ni au diable, fut visité un soir, vers 1704, par un Esprit, qui lui reprocha sévèrement sa conduite et le menaça de l'emporter, s'il ne se corrigeait pas. Il lui mit en même temps une chaîne d'or au cou, et lui recommanda de ne s'en séparer jamais ; que s'il voulait se corriger, il ne lui arriverait jamais de malheur, tant qu'il serait en possession de la chaîne. Le comte de Sparre, en s'éveillant le matin, se souvint de son cauchemar, et fut stupéfait en se voyant la chaîne au cou.

» J'ai vu quelque part une autre version. Selon celle-ci, le comte, se voyant attaqué par un démon, aurait appelé sainte Brigitte à son secours; un Esprit lumineux aurait apparu au même instant et chassé le démon; il lui aurait mit la chaîne au cou, en disant, qu'il ne lui arriverait rien, tant qu'elle serait en sa possession. A sa mort, la propriété fut achetée par le trisaïeul du comte Piper, et elle appartient maintenant à ce dernier. Lors de la vente, la veuve du comte de Sparre envoya la chaîne à l'acquéreur avec une lettre, dans laquelle elle en racontait l'histoire en ajoutant, qu'elle faisait partie de la propriété et n'en devait pas être séparée.

» La mère du comte Piper lui a raconté l'histoire de plusieurs accidents arrivés sur sa propriété, lorsque la chaîne avait été laissée ailleurs, et toujours par le feu. Le père du comte Piper la prêta un jour à un de ses amis, qui se rendait au spectacle à Stockholm, à une distance de dix milles suédois. Un incendie éclata, et se rappelant l'absence de la chaîne il envoya un messager à cheval pour la rapporter. Le comte Piper, se trouvant à Stockholm, oublia un jour de mettre la chaîne : Peu de temps après il apprit par une lettre de sa mère, que l'église de sa propriété avait été frappée par la foudre et détruite de fond en comble. Ayant demandé de plus amples détails il acquit la certitude que cet incendie avait eu lieu au moment même où il ne portait pas la chaîne.

» Une autre fois, ayant laissé la chaîne à Stockholm, un village lui appartenant fut entièrement brûlé. Se baignant un jour dans un lac il avait ôté la chaîne, pendant ce temps une de ses maisons eût le même sort.

» La chaîne étant fermée a environ un mètre de longueur ; le fermoir en est en émail noir, et sur les côtés se trouve un ornement en or ressemblant à une rose, sur l'autre, il y a les lettres A. S. V. P. également en or; faute d'une autre interprétation, le comte dit plaisamment, qu'elles signifient « Af satan's Vardiga Pack», de la noble canaille de Satan. Les orfèvres, à qui elle a été montrée, n'ont pu que constater qu'elle est d'un beau travail et de l'or le plus fin.

» Le comte Piper a été obligé par le clergé de faire assurer l'église, mais il n'a jamais voulu prendre la même mesure de prudence à l'égard du château, convaincu comme il l'est, qu'il ne peut y avoir d'incendie, tant qu'il portera la chaîne. Sa croyance n'a pas manqué de lui attirer des railleries, dont il ne s'inquiète pas. Je lui dis un jour à Nice: « Faites en l'expérience, laissez la chaîne dans cette maison, et faites une absence d'un jour ou deux. Nous verrons, si la maison sera brûlée » « Pour rien au monde, me répondit-il, » ce ne sera pas cette maison qui sera brûlée, mais quelque propriété à moi en Suède? Le château est situé dans la province de Westmannie, et s'appelle Engro.

» Le comte Piper en habite ordinairement le premier étage. Lorsqu'il était à Stockholm pour ses affaires, il avait l'habitude pendant trois ou quatre ans d'annoncer son retour par lettre, afin qu'on préparât son appartement. Un jour ou deux avant son arrivée on y entendait du bruit, comme si quelqu'un était occupé à déplacer les meubles, ouvrir des portes, laisser tomber des bûches, préparer le feu, etc. Toutes les recherches étaient en vain, et comme ces bruits se manifestaient toujours un jour ou deux avant le retour du comte, sa mère et l'intendant conclurent que c'était un Esprit, qui les avertissait ainsi de tout préparer pour l'arrivée du comte. Depuis cette époque, il y a de cela six ans, le comte Piper a pris l'habitude de ne plus écrire; chaque fois qu'il revient d'un voyage, il trouve son appartement tout préparé, car les mêmes bruits ne manquent jamais d'avertir les habitants du château un jour ou deux d'avance.

J.-M.

COMMUNICATION MÉDIANIMIQUE

Les Esprits.

Aujourd'hui nous sommes en nombre au milieu de votre cercle aimé ; aussi, mes amis, serai-je aussi bref que possible. J'ai a vous parler des Esprits qui se manifestent le plus habituellement par les médiums de tous les pays.

Saint Augustin, ce grand vulgarisateur du Spiritisme, se manifeste presque partout ; nous en trouverons la raison dans la vie de ce grand philosophe chrétien. Cette même raison se retrouve dans l'existence des Lamennais, des Gérard de Nerval, des Delphine de Girardin, des Alfred de Musset, des saint Vincent de Paule et de tous ces Esprits d'élite qu'on peut appeler les pionniers du Spiritisme. Je ne m'occuperais ni des autres saints, ni des Esprits regrettés qui ont quitté nos rangs car spirites déjà, ceux-ci sont devenus ici les plus énergiques propagateurs de la nouvelle doctrine. Est-il besoin de vous rappeler que la grande Delphine, comme on l'appelait dans le cénacle des beaux Esprits qui se réunissaient chez elle, était de son vivant une fervente spirite? Mais tout le monde connaît la table ou le guéridon Girardin. Parlerons-nous de Gérard de Nerval ! mais qui peut ignorer combien ce charmant Esprit quittait facilement la terre pour s'élever vers les rivages étoilés ? Ah certes, nul ne doit être étonné de recontrer parmi les propagateurs de la doctrine des Esprits, celui qui déjà, de son vivant, se mêlait si souvent à leurs troupes ailées. Quand à Lamennais, ce profond creuseur de la pensée humaine, n'avait-il par la certitude d'une vie supérieure et les inanités terrestres ne le trouvèrent-elles pas presque toujours indifférent? C'est que sa pensée se portait perpétuellement par delà les régions planétaires et quand sa grande âme s'attardait à s'occuper de la vie contemporaine des peuples, il songeait à la vie future de ceux-ci, ne trouvant alors parmi eux que vide, incroyance et relâchement affreux.

Comme je l'ai dit : Saint-Augustin appartient à cette cohorte des pères de l'Église chrétienne qui sortit des rangs de l'impiété ou du paganisme conquis par la foi à la vérité nouvelle.

Au milieu de ses débordements, il sentit en son âme cette vibration étrange qui le rappela à lui-même et lui fit comprendre que la vérité était ailleurs que dans des plaisirs passagers et dans les pratiques et les superstitions païennes. Aussi, quand sur son chemin de Damas, il entendit lui aussi, la voix Sainte lui dire : Saul ! pourquoi me persécutes-tu? il s'écria : Mon Dieu ! mon Dieu ! je suis chrétien : et depuis lors il devint une des plus fermes colonnes de la chrétienté ; mais j'abrège.

On peut lire, dans les confessions remarquables de cet éminent Esprit, les paroles caractéristiques, qu'il prononça après avoir perdu sainte Monique : « Je suis convaincu que ma mère reviendra me visiter pour me donner des conseils et m'instruire sur la vie future qui nous attend. »

Quel enseignement dans ces paroles, mes amis, quelle prévision de la future doctrine dont il est devenu un des plus ardents propagateurs, c'est pour cela qu'il se multiplie pour ainsi dire et qu'il répond aux amis nombreux qui l'appellent de mille côtés différents. Honneur à lui ! mes frères, honneur à l'apôtre !

ERASTE.

Pour copie conforme :

ALIS D'AMBEL.

Publications de la librairie académique
DIDIER ET Cie, A PARIS

LE MERVEILLEUX
DANS L'ANTIQUITÉ, AU MOYEN AGE ET DANS LES TEMPS MODERNES

	fr. c.
Apollonius de Tyanes, traduit de Philostrate, par M. Chassang	3 50
L'Enchanteur Merlin, par M. de la Villemarqué	50
Histoire des Miraculés, des Convulsionnaires et du diacre Pâris, par Mathieu	3 50
Saint Martin, le Philosophe inconnu, par M. Matter	3 50
Le Spiritualisme rationnel, par M. Love	3 50
La Phrénologie spiritualiste, par M. le docteur Castle	3 50
La Pluralité des Mondes habités (2e édition), par M. Camille Flammarion, etc.	4 »
La Pluralité des Existences, par André Pezzani	3 50

Organes du Spiritisme admettant la réincarnation en France et à l'étranger.

		Par an.
A PARIS. —	La *Revue Spirite*, d'Allan Kardec, mensuelle,	10 fr.
—	L'*Avenir*, Moniteur du Spiritisme, hebdomad.	10
A LYON. —	La *Vérité*, hebdomadaire	9
A BORDEAUX. —	La *Ruche bordelaise*, rev. bi-mensuelle.	6
—	Le *Sauveur des peuples*, hebdomadaire	7
—	La *Voix d'outre-tombe*, —	5
A MARSEILLE. —	L'*Echo d'outre-tombe*, —	10
A TURIN —	Les *Annales du Spiritisme*, mensuelle	12

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

2e Année. — N° 47. **Quinze centimes le numéro** (par la poste : VINGT CENTIMES) Le 25 Mai 1865.

DÉPÔT LÉGAL Seine 13 1865

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 »
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris chez { LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35. } **A Marseille** { Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

AVIS

LES BUREAUX DU JOURNAL L'AVENIR SONT TRANSFÉRÉS RUE BREDA, 22.

Sommaire du n° 47 de l'Avenir.

Lettre d'un chrétien sur le Spiritisme, onzième lettre, par Alis d'Ambel. — CORRESPONDANCE SPIRITE : Réponse à M. Constant Fix, 1° par M. J. B ; 2° par André Pezzani. — COMMUNICATION MÉDIANIMIQUE : *De l'Ame et de ses facultés*, par Lamennais, médium; M. Alfred Didier. — Fusion des journaux Spirites de Bordeaux. — FEUILLETON : Variétés Spirites.

Paris, le 25 Mai 1865

LETTRES D'UN CHRÉTIEN SUR LE SPIRITISME (1)

ONZIÈME LETTRE.

Paris, le 10 janvier 1865.

A Mademoiselle Clotilde Duval, à Valence.

CHÈRE CLOTILDE,

Je continue mes citations et pour aller plus vite au but je ne vous en donne que la quintessence, réservant pour plus tard mes réflexions et mes commentaires.

La transmigration des âmes, si nous en croyons saint Jérôme, — dit M. Alfred Dumesnil — a été longtemps enseignée parmi les premiers chrétiens comme une doctrine traditionnelle qui ne devait être confiée qu'à un petit nombre d'élus.

Suivant M. V. Franck, la transmigration qui comprend la préexistence était admise chez les kabbalistes.

« On a souvent demandé; — dit Géruzez (1), — s'il y avait des athées sincères : Nous pensons qu'on peut arriver à l'athéisme par l'abus de la logique et par la perversité du cœur, et que l'on peut s'affermir de bonne foi dans cette opinion. Si tous les athées étaient inconséquents comme Helvétius et qu'ils laissassent subsister dans leur âme l'amour de la vérité et du désintéressement, après en avoir banni le principe, la société n'aurait qu'à gémir de ces aberrations de nobles intelligences. Mais il n'en va pas ainsi : la plupart des athées sont de rigoureux logiciens; ils mettent leur conduite à l'unisson de leurs principes; ils sont la perte des Etats; comme ils ne reconnaissent ni droit, ni justice, ni loi, ils se servent de tout indifféremment pour arriver aux fins de leur cupidité ; la foi des serments, la pudeur publique, la fidélité aux principes, ils se jouent de tout cela, et les exemples qu'ils donnent se répandent autour d'eux, comme une funeste contagion; tout se dénature sous leur perverse influence, les mots perdent leur véritable sens, la confusion s'introduit dans les idées et passe dans les actes, la loi descend de son trône pour faire place à la violence, et les sociétés, sous une vaine écorce de civilisation, recèlent dans les entrailles une barbarie réelle, premier symptôme de la destruction qui les menace. Telle était la société romaine sous les empereurs, et c'en était fait de l'humanité, si la force matérielle des barbares et la parole sainte du Christianisme n'avaient pas rendu l'âme et le sang à ce cadavre exténué par l'athéisme. *Sommes-nous sur le même penchant?* On serait tenté de le croire, au bruit que font de nos jours les intérêts matériels, au rang qu'ils prennent avec assurance au-dessus de tout ce qu'il y a de plus sacré, aux ricanements sataniques que soulèvent les plus grands mots, les plus grandes pensées. Mais s'il en est ainsi, tout cela ne saurait durer; lorsque l'humanité croit qu'elle échappe à Dieu et qu'elle se rit de ses liens qu'elle pense avoir brisés, Dieu sait comment la ramener à lui, il a ses fléaux qu'il envoie pour en avoir justice, et au besoin de nouveaux barbares et une *nouvelle parole* lui feraient raison de l'abandon et de la révolte de l'humanité. »

Lessing, l'un des esprits les plus vigoureux de l'Allemagne, dit, dans son *Essai sur l'éducation du genre humain*, que « les révélations religieuses ont toujours été proportionnées aux lumières qui existaient à l'époque où ces révélations ont paru. L'ancien Testament, l'Évangile, et sous plusieurs rapports, la réformation, étaient selon leur temps, parfaitement en harmonie avec les progrès des esprits; et peut-être, — ajoute Mme de Staël, à laquelle j'emprunte ce fragment, — sommes-nous à la veille d'un développement du Christianisme qui rassemblera dans un même foyer tous les rayons épars, et qui nous fera trouver dans la religion plus que la morale, plus que le bonheur, plus que la philosophie, plus que le sentiment même, puisque chacun de ses biens sera multiplié par sa réunion avec les autres. »

Le comte Joseph de Maistre dit également dans son livre intitulé : *Considérations sur la France* : « Je suis si persuadé des vérités que je défends, que lorsque je considère l'affaiblissement général des principes moraux, la divergence des opinions, l'ébranlement des souverainetés qui manquent de base, l'immensité de nos besoins et l'inanité de nos moyens, il me semble que tout vrai philosophe doit opter entre ces deux hypothèses, ou qu'il va se former une nouvelle religion, ou que le Christianisme sera rajeuni de quelque manière extra-

(1) Voir les nos 15, 16, 17, 18, 19, 20. 21, 22 23 et 46 de l'*Avenir*.

(1) Cours de philosophie, 1850.

FEUILLETON DE L'AVENIR

VARIÉTÉS SPIRITES

Présages : mort de Marcus-Brutus.

Lorsqu'il se disposait à partir d'Asie avec toute son armée, dans une nuit très-obscure, où sa tente n'était éclairée que par une faible lumière, pendant qu'un silence profond régnait dans tout le camp, Brutus plongé dans ses réflexions, crut entendre quelqu'un entrer dans sa tente. Il tourne ses regards vers la porte, et voit un spectre horrible, d'une figure étrange et effrayante, qui s'approche et se tient près de lui en silence. Il eut le courage de lui adresser le premier la parole :

— Qui es-tu? lui dit-il, un homme ou un Dieu ? Que viens-tu faire dans ma tente ? Que me veux-tu ?

— Brutus, lui répondit le fantôme, je suis ton mauvais génie ! tu me verras dans les plaines de Philippes.

— Eh bien ! repartit Brutus, sans se troubler : je t'y verrai.

— Dès que le fantôme eut disparu, Brutus appela ses domestiques qui lui dirent n'avoir rien vu, ni entendu ; et il continua de s'occuper de ses affaires.

Quand l'armée commença à se mettre en marche, deux aigles, fondant ensemble du haut des airs, vinrent se poser sur les premières enseignes des légions, et nourris par les soldats, accompagnèrent l'armée jusqu'à Philippes, d'où il s'envolèrent la veille de la bataille.

On prétend que le fantôme que Brutus avait déjà vu lui apparut encore cette nuit sous la même figure, et qu'il disparut sans lui avoir dit un seul mot; mais Publius Volumnius, homme très-versé dans la philosophie, et qui n'avait pas quitté Brutus depuis le commencement de la guerre, ne parle point de cette appartion. Il dit seulement que l'aigle de la première enseigne fut couverte d'abeilles ; que le bras d'un des officiers distilla si abondamment de l'huile de roses qu'on ne pouvait l'arrêter, avec quelque soins qu'on l'essayât. Il ajoute que, peu de temps avant la bataille, les deux aigles se battirent entre les deux armées; que pendant ce combat, qui attira l'attention de tout le monde, il régna dans toute la plaine un silence extraordinaire, et qu'enfin, l'aigle, qui était du côté de Brutus, céda et prit la fuite. On parle aussi d'un Ethiopien qui, s'étant présenté le premier à l'ouverture des portes du camp, fut massacré par les soldats, qui prirent cette rencontre pour un mauvais augure....

Plutarque, *Vie des hommes illustres.* — Marcus-Brutus. §§ XLI, XLII, LXI. Trad. de Ricard, Paris (1) 803

Écriture directe

Il y a quelque chose de semblable dans la *consolation de Crantor*, où il est dit qu'un certain Elysius de Terina, qui s'affligeait profondément de la mort de son fils, se rendit dans un lieu où s'évoquaient les mânes, pour apprendre la cause de ce malheur, et que là, pour réponse, on lui donne par écrit ces vers :

L'esprit de l'homme, dans son ignorance, se trompe sur les biens de la vie. Euthynoüs eut la mort par une faveur du destin; ainsi le voulaient son avantage et le tien.

CICÉRON, *Tusculanes.*

Les enfants de Priam, prophètes.

Le roi d'Asie, Priam, n'eut-il pas pour fils Hélénus, pour fille Cassandre, qui, tous deux prédisaient l'avenir, l'un par les augures, l'autre par une exaltation, et pour ainsi dire, par une agitation de l'âme ?

CICÉRON, *De la divination.*

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ordinaire. C'est entre ces deux suppositions qu'il faut choisir, suivant le parti qu'on a pris sur la vérité du Christianisme. »

« Quand une idée est mûre pour l'humanité, — dit Pezzani dans son *Exposé d'un nouveau système philosophique*, — elle germe à la fois dans la tête de plusieurs hommes par une volonté providentielle, et c'est là ce qui constitue son autorité et son droit de bourgeoisie dans les masses. Si le genre humain n'était pas préparé à recevoir une vérité nouvelle, elle l'aveuglerait; il la repousserait parce qu'elle ne serait pas éclose à son temps. Les systèmes de Pythagore et d'Origène, malgré leurs erreurs et le défaut de conception de la loi d'épreuve et d'initiation; les croyances de la théologie indienne, de l'église catholique, ont été le crépuscule et l'aurore du jour qui devait briller, la semence de l'arbre qui devait croître et ombrager l'humanité, les premières arches du pont immense qui allait réunir les mondes, le premier bégayement de la pensée qui ferait de l'univers un seul tout, une seule patrie, au sein de Dieu. »

« Une nouvelle ère se prépare, — dit Ballanche, — le monde est en travail, tous les esprits sont attentifs. »

« Il sera démontré que les traditions antiques sont toutes vraies, — s'écrie Joseph de Maistre; — que le paganisme entier n'est qu'un système de vérités corrompues et déplacées; qu'il s'agit de les nettoyer, pour ainsi dire, et de les remettre à leur place pour les voir briller de tous leurs rayons. »

Pierre Leroux s'adressant aux philosophes contemporains, écrit: « Aux grandes époques de rénovation, lorsqu'un ordre social tombe et qu'un monde nouveau va renaître, le génie du mal semble se déchaîner sur la terre. C'est que tous les éléments de la pensée luttent confusément comme dans leur chaos. Il y a alors une crise de douleur et d'enfantement, de misère morale et physique excessive, de pleurs et de grincements de dents. C'est la dissolution qui précède la vie nouvelle; c'est l'agonie, la mort; mais c'est aussi l'indice certain de la renaissance. Ce que l'humanité attend c'est l'initiation à une nouvelle vie, c'est le programme de sa marche nouvelle, c'est le signal de son départ pour un nouveau ciel et une nouvelle terre. »

« L'auteur des *Prières de Ludovic* est né dans la foi catholique... Mais il s'affranchit, dès qu'il le put, des pratiques de piété auxquelles son enfance avait été soumise.

» ... Plus de confession! plus de messe! plus de communion!...

» Il lut immensément; il voulut connaître toutes les doctrines, tous les systèmes philosophiques, religieux, sociaux... Trouva-t-il, dans cette ardente et laborieuse recherche, ce qui convenait à son cœur et à son esprit? Ce que je puis affirmer, c'est qu'il y trouva du moins quelque chose puisqu'il a exprimé dans ces feuilles sa foi et ses espérances.

» Quel que soit le sentiment religieux dont son âme s'est imprégnée, quelle que puisse être l'origine de ce sentiment, je dois croire qu'il n'est antipathique à aucune des religions existantes, puisque des catholiques, des protestants de toutes communions, des israélites fort distingués, et même un musulman de mes amis m'ont assuré avoir trouvé un grand charme à cette lecture.

» Quoi qu'il advienne, je ne puis m'empêcher de voir dans le succès de ce livre un symptôme assez significatif.

» Quelques années à peine nous séparent du temps où une publication de ce genre eût été infailliblement considérée comme une impiété par quelques-uns, comme une puérilité par le plus grand nombre. Il se forme aujourd'hui un sentiment religieux qui procède de la foi et de la raison; ce sentiment n'a pas encore et n'aura pas de longtemps peut-être sa formule officielle, mais il est reconnaissable à son caractère de mansuétude, de tolérance qui embrasse les divers dogmes, sous l'influence desquels l'humanité à grandi.

» Des natures que l'inflexibilité ou la rigoureuse interprétation des dogmes religieux avaient repoussées et rejetées dans le scepticisme, semblent vouloir se réveiller sous la mystérieuse effluve de ce sentiment et se réconcilier avec la foi. Les *Prières de Ludovic* ont aidé et aideront peut-être ce mouvement, dont il est impossible de prévoir la portée et les conséquences.

» Cela me remet en mémoire le mot profond d'un excellent prêtre qui essayait un jour de convertir Ludovic: « Mon enfant, lui dit-il, vous ne croyez ni au paradis ni à l'enfer, vous avez tort! mais vous croyez en Dieu, vous l'aimez de toutes vos forces; allez et convertissez autour de vous! »

C'est ainsi que parle Louis Jourdan dans la préface des *Prières de Ludovic*.

Dans son livre du *Spiritualisme rationnel* M. Love s'exprime ainsi: « Du moment qu'il est démontré que nous sommes entourés d'êtres aussi invisibles que l'air que nous respirons, de *même nature que celui qui commande à nos organes matériels*, quoi de plus simple que de reconnaître qu'ils peuvent entrer en communication avec nous et qu'ils sont la source d'idées dont nous chercherions vainement la trace en nous-mêmes?

« On en viendra un jour à démontrer, — dit Kant, — que l'âme humaine vit, dès cette existence, en une communauté étroite, indissoluble, avec les natures immatérielles du monde des Esprits; que ce monde agit sur le nôtre, et lui communique des impressions profondes, dont l'homme n'a point conscience aussi longtemps que tout va bien chez lui. »

Enfin Ballanche enseigne: « que le genre humain, sans exception de temps et de peuples, respire et ne peut respirer que dans une atmosphère de révélation générale. Que dans les temps où cette révélation générale devient insuffisante, il survient des révélations spéciales, selon le besoin que d'autres organes se manifestent.

» Que la Providence a des moyens particuliers, des instruments en réserve, que quelquefois elle s'explique directement. C'est alors que la pensée divine consent à informer la nature humaine, pour la régénérer sans attenter à sa liberté. Le regard ne peut supporter de si éblouissantes merveilles, la parole ne saurait les dire. Arrivé là, il faut se taire ou s'enfuir sur des ailes de feu. »

« Dans l'avenir, — prédit le théosophe St-Martin, — la vérité répandra plus abondamment ses rayons, et elle reprendra l'empire que les vaines sciences lui disputent aujourd'hui. »

En attendant ma prochaine lettre, commentez, chère Clotilde, ces remarquables citations et vous en déduirez, j'en suis convaincu, toutes les conséquences légitimes.

Votre bien affectionné

ALIS D'AMBEL.

CORRESPONDANCE SPIRITE

Nous avons reçu, en réponse à celle que M. le capitaine Constant Fix nous a fait l'honneur de nous adresser, les deux lettres suivantes (1).

Nous sommes toujours heureux d'ouvrir nos colonnes aux utiles discussions; *l'Avenir* est un champ clos où *tout spirite* qui sait tenir une plume a le droit de manifester ses opinions. Nous laissons nos lecteurs juger en dernier ressort des questions qui sont débattues dans notre feuille; nous l'avons prouvé en suspendant certains travaux qui, d'après l'avis de quelques-uns de nos notables abonnés, paraissaient s'écarter des principes admis par le Spiritisme.

Paris, le 13 mai 1865.

Monsieur,

Je viens de lire dans votre dernier numéro de *l'Avenir* les réflexions suggérées à M. Fix par la mention que vous avez bien voulu faire précédemment de la brochure intitulée *Accord de la foi et de la raison.*

(1) Voir le n° 45.

M. Fix paraît indigné que l'on veuille tenter de concilier deux doctrines totalement inconciliables : la foi aveugle et la liberté d'examen; mais il me semble que, s'il avait bien saisi la pensée de l'auteur, il aurait vu qu'il ne cherche pas à fusionner ensemble les principes de l'une avec les principes de l'autre, mais à démontrer que la foi aveugle est impuissante à guider sûrement l'homme, à qui Dieu a donné de si admirables facultés, et particulièrement la raison, pour qu'il en fasse usage; « car elle est un flambeau divin qui illumine toutes les » autres parties de l'entendement et l'aide à se déterminer de la manière qui lui paraît la plus conforme à » la justice, à la vérité (1). »

Il aurait vu que l'auteur admet que, dans l'enfance des individus comme dans l'enfance des sociétés, la raison a besoin d'être guidée, et qu'il lui faut un objet sur lequel elle puisse ensuite baser ses déductions, en s'appuyant sur les données de la science et de l'expérience, pour formuler son jugement; que cet objet primitif, c'est un enseignement supérieur auquel il lui faut se soumettre par la foi jusqu'au moment où, ayant développé toutes ses facultés, l'individu ou la société ne veut plus faire abdication d'une de ses plus précieuses prérogatives : le *raisonnement* et le *libre arbitre*, et s'en sert pour porter ses investigations sur tous les objets soumis à son appréciation; qu'alors la raison accepte de la foi les enseignements qu'elle reconnaît être conformes aux lois de justice et d'harmonie, et qu'ils deviennent pour elle des vérités servant de bases à de nouvelles découvertes intellectuelles élargissant toujours le domaine de la science psychologique.

Qu'ainsi : « La foi prépare les éléments sur lesquels » la science portera ses investigations; que, simple et » naïve d'abord, elle se fortifie de toutes les démonstrations établissant qu'elle est en parfait accord avec la » raison, qui en est le régulateur et dont la mission est » de dissiper les obscurités au milieu desquelles pourraient s'égarer les intelligences.

» La foi n'est donc pas contraire à la raison, et cette » dernière n'est pas l'ennemie de la foi; mais elles se » doivent prêter un mutuel appui dans les recherches » de la science religieuse et philosophique (2). »

Je ne vois dans ces lignes rien de contraire à la *foi raisonnée*, qui, « lorsqu'elle ne rencontre plus d'obscurité, » parce qu'elle s'appuie sur des faits et sur la logique, » devient dès lors inébranlable (3). »

Il me semble que la pensée de l'auteur est bien clairement exprimée et qu'il ne poursuit pas une fusion impossible, mais qu'il travaille à amener une modification que demandent impérieusement les progrès accomplis et les besoins nouveaux de l'humanité, « qui » est arrivée à cette seconde phase où il lui faut des enseignements appropriés à la hauteur de ses aspirations » intellectuelles; elle veut sonder les mystères du passé » pour en faire surgir la vérité telle qu'elle est maintenant capable de la comprendre. Il est donc nécessaire de lui démontrer la raison de sa foi, en le dégageant des ombres mystérieuses dont on l'avait voilée » pour l'approprier à la faiblesse de sa raison, qui est » progressive comme l'être lui-même (4). »

Je ne pousserai pas plus loin ces citations qui doivent suffire pour montrer que le but de l'écrivain était évidemment d'amener par le raisonnement les hommes qui sont chargés d'instruire l'humanité à éclairer leur foi par tous les moyens que Dieu met à leur disposition, afin qu'ils puissent guider convenablement leurs frères.

Parmi ces pasteurs, beaucoup peuvent être de bonne foi en repoussant les enseignements que Dieu nous fait donner par ses envoyés. Les préjugés de leur éducation les leur font considérer comme des erreurs dange-

(1) *Accord de la foi et de la raison*, page 37.

(2) *Id.*, page 28.

(3) *Id.*, page 23.

(4) *Id.*, page 24.

reuses. Pourquoi n'aurions-nous pas pour ceux qui aiment et cherchent Dieu, mais ont pu être engagés dans une fausse route, la même charité que nous avons pour les impies et les matérialistes qui la nient?

Pourquoi ne nous efforcerions-nous pas de les éclairer, si Dieu nous envoie pour cela un petit rayon de lumière quelque faible qu'il soit?

Quelle que soit la voie qu'ils suivent, ils sont nos frères, et notre *conscience* comme notre *raison* nous dit que nous devons faire pour eux ce que nous voudrions que l'on fît pour nous.

Quant à la doctrine de la perfectibilité, du libre arbitre et de la responsabilité personnelle, je la crois suffisamment établie par divers passages, entre autres celui-ci (1) :

« L'âme, être immortel, ne possède que les connaissances et les vertus qu'il acquiert. Il est heureux ou » malheureux par elles. Le progrès est sa loi, et il ne » peut arriver à une félicité parfaite que lorsqu'il a, par » le développement complet de toutes ses facultés et la » réalisation de ses sublimes aspirations vers le beau et » l'infini, franchi tous les degrés qui le séparaient de » Dieu, son principe et sa fin. Émané de Dieu même par » la création, et possédant le germe des diverses perfections, il ne peut trouver la plénitude du bonheur que » dans la nature divine qui est son essence. » (Ce qui n'implique pas qu'il se confonde en Dieu.)

L'intention de l'auteur n'était point d'entamer une controverse inutile. Les discussions aigrissent et n'éclairent point toujours, à cause de l'opiniâtreté de certains caractères à défendre leurs préjugés, leurs opinions. Mieux vaut se borner à jeter dans le champ de l'avenir les semences intellectuelles que le Père céleste nous confie et lui laisser le soin de les faire éclore et fructifier dans les âmes ; alors elles étoufferont bien vite les fausses interprétations et détruiront la croyance à ces fables puériles données en pâture à l'enfance de l'humanité.

Lorsque la raison, dans la plénitude de son exercice, a entrevu la vérité, peut-elle retourner en arrière? Non.

Ayons donc confiance et sachons attendre avec patience.

Lorsque le Christ, manifestation visible de la vérité et de la raison divine, vint relever l'humanité de son abaissement moral en redressant les fausses appréciations de la raison humaine, qui s'était égarée dans les erreurs résultant de son attachement à un sensualisme grossier, et qu'il voulut la rétablir dans l'amour du Père, en lui montrant la voie qu'elle devait suivre pour arriver à la fin glorieuse et bienheureuse que Dieu lui a destinée, il ne commença point par détruire les lois qui jusqu'alors avaient régi la société religieuse; mais il en donna de plus parfaites, de plus appropriées aux lumières intellectuelles de ceux qu'il venait instruire, et, peu à peu, les sublimes enseignements de sa morale divine se substituèrent aux lois primitives qui n'avaient plus de raison d'être.

De la synagogue sortit la jeune société chrétienne qui a régénéré le monde, en y répandant un peu la connaissance de la vérité, qui porte les hommes à s'améliorer et à réaliser en eux les perfections pouvant les rapprocher de Dieu et les unir à lui par l'amour.

C'est par le complet rétablissement de l'homme dans l'unité de la volonté divine que l'œuvre de la rédemption est consommée, et pour cela il n'est pas besoin de prendre à la lettre l'allégorie d'Adam, d'Ève et du serpent, mais seulement de comprendre que le Christ, en établissant la loi de charité, a porté le coup fatal à l'orgueil et à l'égoïsme (qui, semblables au serpent, se glissent dans tous les replis du cœur humain); et qu'en consommant le sacrifice de sa chair, pour perpétuer dans les générations futures et confirmer par son exemple le précepte d'amour universel qu'il donnait aux siens, il a préparé et consommé la réhabilitation de la créature qui s'éloignait de Dieu en suivant l'instinct des passions, au lieu d'écouter la voix de la raison et les enseignements de la révélation lui dévoilant son origine divine et l'immense bonheur qu'elle peut mériter par son travail et ses épurations successives.

Le Christ reste donc toujours le grand réparateur, le rédempteur de ceux qu'il est venu délivrer des ténèbres de l'erreur; qu'ils y fussent par une déchéance originelle, comme on l'avait enseigné faute d'une notion plus exacte, ou par le fait même de l'infériorité de leur intelligence qui, comme celle de l'enfant, ne pouvait de prime-abord s'élever aux conceptions les plus élevées de la métaphysique, et devait auparavant passer par des phases successives de développement.

Ainsi que M. Fix, je dirai : Que tous nos efforts doivent tendre à faire pénétrer les divines lumières du Spiritisme partout où il y a encore des ténèbres; mais je crois que ce n'est pas en jetant à nos frères des paroles de dédain et de colère que nous les amènerons à croire à l'excellence de la doctrine spirite, mais bien par la douceur et la persuasion qui, en captivant et charmant les cœurs, les amènent à étudier, et par là les convainquent sûrement.

Pardonnez, Monsieur, la longueur de cette lettre; mais j'ai cru de mon devoir de faire connaître le but et d'exposer l'ensemble des opinions émises dans cette brochure, que M. Fix paraît *au moins* avoir mal comprise.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien insérer cette lettre dans le prochain numéro de *l'Avenir* et d'agréer mes sincères salutations.

M. J. B.

Nécessité du choix.

Mon cher directeur,

Vous savez que ce sont les observations réciproques qui amènent l'éclaircissement et la solution des questions.

Je viens donc aujourd'hui, dans la lettre de M. Fix, votre honorable correspondant, où il y a de bonnes choses, relever uniquement ceci :

M. Fix prétend que le Spiritisme, en écartant le péché originel, rend inutile du même coup la venue du Messie qualifié de sauveur et de rédempteur.

C'est là un sophisme qu'il faut laisser aux R. P. Nampon, Matignon et Pailloux, et vous n'ignorez pas qu'ils l'ont employé.

Le Spiritisme d'abord ne nie pas le péché originel; il l'explique rationnellement et le confirme, comme fautes antérieures commises par chaque homme terrestre et qui lui ont mérité son séjour ici-bas.

L'Esprit *Eraste* a dit, et en cela il s'est rencontré avec un autre Esprit qui a signé *Tertullien*, à Metz, que nous étions des repris de la justice divine, que la terre remplissait dans notre tourbillon le rôle de maison de correction.

Je pense comme ces Esprits.

Mais enfin, et pour ne nous écarter en rien des doctrines reçues, je suppose que parmi les incarnés frappés du péché originel, il y en a qui n'ont que des imperfections à redresser; d'autres, des chutes positives. M. Fix ne veut pas de l'expression de déchéance. D'accord, mais enfin il est obligé, au nom de la raison, de me concéder les vices où les fautes qui amènent un individu dans notre pauvre monde. Maison de correction de notre tourbillon, comme le dit si bien Eraste, tandis que Mars est une maison de détention, et une autre planète un bagne.

C'est tout ce que veut dire ce mot que je persiste à maintenir, faute de mieux, *péché originel*.

Or, n'était-il pas nécessaire à notre Christ, à tort confondu avec Bouddha et Mahomet, d'être envoyé par notre Père céleste?

Quoi! l'humanité tournerait toujours dans le même cercle, étranglée et emprisonnée dans la loi des renaissances terrestres au delà de laquelle elle ne s'élèverait pas en général!... Le brahmanisme avait inventé mille moyens puérils pour échapper à cette cruelle nécessité. Çakyamouni réfléchit beaucoup à cette triste position faite à l'habitant de notre terre; il consulta tous les brahmanes, tous les juges d'alentour, et ne vit rien en eux de capable d'apporter le salut de tous. Alors, sans Dieu qu'il nie ou qu'il ne connaît pas, sans les Esprits qu'il n'invoque jamais, il conçoit l'entreprise la plus hardie, la plus téméraire même qui ait pu éclore dans un cerveau humain. Il n'est qu'un homme, et il cherchera les moyens du salut de l'humanité. Il les trouve, ou plutôt il croit les trouver, et il fonde sur cette seule idée du *rachat des hommes, de leur rédemption des retours ici-bas*, une religion extravagante, puisqu'elle se passe de Dieu et aspire au néant, et cette religion a aujourd'hui encore des partisans innombrables. Donc, cette idée du salut et de la rédemption nécessaire, avait des racines profondes dans l'intuition de tous et dans la réalité. Le Christ vint quelques siècles plus tard, il accomplit, de par Dieu qui l'envoie et dont il rend témoignage, l'œuvre rêvée et tentée avant lui, mais par un homme isolé; il scelle la doctrine par sa mort, et donne le sublime exemple du sacrifice et du dévouement, et l'on dira qu'on ne conçoit pas l'utilité de sa venue et la nécessité de la rédemption qu'il opère ; il nous rachète, de quoi? de notre bassesse, de la renaissance ici-bas; il rachète qui? ses disciples et ceux qui croient en son nom ; il vient par son union avec le Verbe, réaliser la fraternité divine en sa personne, et nous ouvrir la voie de la même réalisation.

Je parlerai à propos du druidisme, des Messies. Dans *Abred* et dans *Gwynfid*, c'est une loi universelle.

Mais, on ne peut pas soutenir que le Messie n'était pas nécessaire à notre terre (il est nécessaire dans tous les mondes, nous le prouverons), il était indispensable aussi bien à la société qu'aux individus de notre misérable séjour.

Ne sait-on pas qu'il est écrit par la foi naïve et enfantine, que les grands hommes, les bienfaiteurs de l'humanité, étaient retenus dans les limbes à la venue du Christ? Sous ce symbole grossier, se trouve peut-être une importante vérité, la voici : *non-seulement toutes les humanités qui composent la création, sont solidaires, mais encore les membres particuliers d'une humanité avec le corps collectif de cette humanité, et ces individualités ne peuvent s'élever assez haut et restent dans les limbes, tant que la société à laquelle ils appartiennent n'est pas affranchie et régénérée.*

C'est ainsi que sous tous les symboles, même en apparence puérils, se cache quelque grand enseignement. En résumé, le Christ est notre lumière à toujours, et ce qui fait à mon avis la grandeur du Spiritisme, c'est que, tandis que les églises chrétiennes recourent à une fable impossible et grossière (Ève et le serpent), pour justifier l'incarnation de l'homme Dieu, ce qui prêtait à rire à l'incrédulité, nos doctrines prouvent la nécessité du Messie, en expliquant et faisant toucher du doigt *le péché originel*.

André Pezzani.

COMMUNICATION MÉDIANIMIQUE

Médium : M. Alfred Didier

De l' me

Il nous est arrivé mainte fois de parler de l'éducation et de l'instruction données aux masses.

Il est très-difficile de comparer l'histoire de la décadence antique avec notre civilisation moderne.

(1) *Accord de la foi et de la raison*, page 28.

Le Christianisme est un frein, quoi qu'on dise, qui ne permettra plus les désordres monstrueux de toute une société. Malgré l'indifférence marquée, pour les dogmes et pour le culte, les hommes ont un sentiment très-élevé sur les enseignements du Christ.

Ici, on peut s'étonner que je ne mentionne pas le Spiritisme. Comme nous l'avons dit souvent, nous trouvons dangereux et maladroit la vulgarisation de ce principe qui, plus tard avec le progrès, peut devenir universel, mais qui maintenant fausse les idées et les sentiments. En généralisant trop ce qui n'est encore que lueurs vagues, on trompe l'espérance d'âmes simples et naïves qui attendaient patiemment les promesses du Christianisme.

Les hommes s'amusent à se faire passer pour réformateurs ou initiateurs à cette doctrine, sans penser que le Spiritisme, qui est un sentiment chrétien, n'existe pour chacun que comme un trésor que l'on porte en soi. C'est une étude profondément curieuse, que celle de l'histoire de la grâce providentielle sur les hommes.

Ceux qui comprennent le mieux cette vérité sont toujours des Esprits d'élite, des âmes élevées, des cœurs généreux, qui possèdant en eux-mêmes cette force médianimique et toute spéciale, croient pouvoir l'enseigner parce qu'ils la ressentent profondément. C'est toujours la lutte du matérialisme et du spiritualisme; l'égoïsme humain si ardent, et si âpre aux efforts matériels, montre par l'abandon honteux de sa personnalité morale, l'ignorance des qualités intérieures inhérentes à la soumission presque passive accordée aux Esprits, sans réfléchir que la grâce médianimique que Dieu lui a donnée est toute personnelle, et comme le trait d'union de sa nature divine et humaine.

Des facultés de l'âme.

Ce trait d'union, que nous nommons médianimité, est un secours divin; c'est ainsi que Jésus mêlait toujours à ses enseignements cette vue de l'âme, cette élévation de pensées, que l'on ne peut avoir sans cette alliance positive entre la nature divine et la nature humaine.

De tout temps, l'homme a été inspiré, surtout lorsqu'il applique son intelligence aux choses de l'esprit; malgré le scepticisme il subit malgré lui, dans maintes circonstances, l'influence de l'inspiration; il semble l'ignorer, et elle se fait jour; la matière semblait le captiver, et il se laisse aller facilement à cette lumière qui est la démonstration la plus éloquente de sa clairvoyance et de ses aspirations élevées.

Si cette grâce divine, que nous nommons indifféremment médianimité, inspiration, sentiment, éclate même chez ceux qui professent une philosophie matérialiste et s'occupent des questions uniquement terrestres et positives, à plus forte raison éclatera-t-elle dans les âmes de ceux qui croient aux choses idéales et qui les aiment.

Nous entendons par idéal, le beau, le sublime côté de la vérité, c'est-à-dire tout ce qui touche à l'âme et à l'esprit; surtout à l'âme, car nous sommes de ceux qui croyons, comme Vauvenargues, que les grandes pensées viennent du cœur.

Cette éloquente et sublime parole de l'un des plus grands moralistes, de celui qui, donnant au sentiment moral une prédominance si marquée sur l'idée, est une preuve philosophique de la médianimité inconsciente et latente chez les hommes inspirés.

En effet, cette faculté est latente même chez les hommes qui s'en doutent le moins; c'est un rayonnement dont chacun se sent plus ou moins pénétré.

Il ne faut donc pas regarder la médianimité comme une faculté spécialement spirite, mais comme une puissance religieuse; c'est en elle que se retrouvent les vrais caractères de la prophétie, de l'autorité morale, de la conscience la plus pure et de l'intuition la plus exacte.

Je sais que ces paroles peuvent paraître à ceux qui ne croient pas, vagues, incompréhensibles et mystiques; ce serait pourtant une erreur de leur part. De même qu'un médecin constate les différents phénomènes, les variations infinies de la matière, nous étudions la nature de l'âme qui se manifeste spécialement par la médianimité.

Beaucoup croient chercher l'Esprit ou l'âme en étudiant sa substance, c'est une erreur. L'âme n'est visible à la matière que par ses manifestations morales et intellectuelles : constatons-la, mais ne la définissons pas.

Nous savons tous qu'elle n'est pas spécialement immuable, que ses progrès successifs lui font perdre ce qui la constituait comme vie active; nous savons que les idées d'aujourd'hui ne seront plus celles de demain; qu'attirée invinciblement vers le pôle éternel où elle se meut dans l'infini, elle subit des transformations réelles qui lui font oublier ses caractères d'individualité inférieure et partielle; par conséquent, le Spiritisme fait fausse route lorsqu'il s'étend en dehors de la raison et de la logique. Nous l'avons dit souvent, les Esprits ne nous donnent que les révélations mesurées à notre degré d'avancement.

Ce que nous pouvons présumer de la vie future est immense, mais impossible à constater.

Citons à ce sujet l'admirable parole de J. de Maistre : Nous pouvons juger par ce que nous voyons, d'un monde que nous ne voyons pas.

En effet, la raison et la logique nous disent que si la variété est grande sur la terre, elle l'est également en dehors d'elle, et si elle l'est en raison de l'infini, nous pouvons et nous devons admettre un nombre merveilleux de créations, d'épreuves, de natures, de lumières et de ténèbres, etc.

En principe, dans ces sortes d'études, la pensée se perd dans l'infini; et si elle ne peut l'embrasser, elle le prouve. Et la définition, en ce cas, n'est pas de définir chaque espèce d'humanité, chaque espèce de monde, chaque espèce d'animaux; mais il faut, comme Noé, prendre les espèces terrestres, et juger sainement ce qui doit être en dehors de nous, par ce que nous voyons à côté de nous.

Il est plus illogique de croire à des limites quelconques en quoi que ce soit, puisque tout est sans limites, que de croire à la transformation perpétuelle de la matière et aux transmigrations de l'âme.

Maintenant, nous terminerons par une objection que l'on pourrait nous faire et qui arrive facilement à la pensée :

« Ne croyez-vous pas que ce qu'on appelle l'éternité et l'infini n'est que le résultat de l'immense variété de l'univers, c'est-à-dire que la ruine d'un monde, ou la mort d'un insecte est comme un point dans l'espace, un rien, un atome qui ne meurt même pas, puisqu'il se transforme; qu'ainsi, l'anéantissement personnel, la perte de l'individualité pour l'homme deviendrait une fatalité nécessaire justement à la marche de l'infini, c'est-à-dire l'infini se nourrissant de ses propres éléments, ce qui constituerait l'éternité de l'infini. »

Nous allons répondre à cette question.

Cette objection, avec certains sceptiques, est insoluble; avec ceux, au contraire, qui savent écouter, elle ne peut l'être.

Nous voyons de suite dans cette remarque que le monde spirituel et moral est complétement mis de côté. Au lieu de s'adresser directement au grand mouvement universel des choses, cette question s'adresse uniquement à une individualité terrestre, à un homme; elle proclame une matière, une chose, une fluctuation momentanée, sortant de la matière universelle pour y rentrer à jamais. De destinée, de justice, il n'en est pas question, non plus que d'âme par conséquent.

Est-ce à dire que la formation de la vie supplée à ce que nous autres, spiritualistes, appelons âme et Esprit Selon certains philosophes matérialistes, l'intelligence ne serait que la fonction du cerveau, que l'habitude uniquement prise par ce dernier des choses de la vie.

Or, la matière penserait par elle-même; elle ne serait plus un écho, un effet, mais une cause.

Cette idée est monstrueuse! nous croyons à l'universelle matière, mais nous croyons également à l'universel Esprit; nous croyons au corps et à l'âme, à la vie complète; en un mot, nous pouvons vivre dans l'éternité, sans crainte de nous voir ensevelis, toujours pour être remplacés par d'autres; d'autres nous remplacent, mais nous allons en remplacer d'autres; qui dit éternité et infini, proclame que tout a un but, puisque rien ne doit finir; et Dieu est là qui nous atteint au seuil de notre pensée, et quand on a seulement l'intuition de sa puissance et de sa justice, on possède une certitude d'immortalité.

Cette certitude se manifeste en nous par les religions. L'âme est la lumière qui les éclaire; les cultes et les cérémonies religieuses représentent son triomphe.

Que cherche donc le Spiritisme?

Le Spiritisme ne cherche rien de nouveau, il est uniquement la marque la plus certaine, la plus juste de ce que de grands Esprits philosophes ont pressenti et annoncé de nos jours, c'est-à-dire les rapports possibles et humains entre les vivants et les morts.

Ainsi donc, quand bien même le Spiritisme s'arrêterait au point actuel; je vais plus loin, quand bien même l'indifférence humaine repasserait comme la vague indolente sur le rivage un instant découvert, ceux qui l'auront vu surgir un instant pourront dire hardiment : là se formera un continent, un monde nouveau, qui remplacera ceux que le temps aura bouleversés.

Ce qui épouvante le plus l'humanité, c'est l'inconnu; le Spiritisme, par certaines révélations extraordinaires, nous montre la loi de l'activité universelle, avant comme après la mort; mais ce ce qu'il nous explique principalement, ce sont les facultés de l'Esprit.

Ainsi, sans sortir de notre pauvre monde si riche, quant à nous cependant, et sans nous lancer dans des hypothèses sans nombre, le Spiritisme, plus spiritualiste, plus significatif que le Magnétisme, nous apprend que les lois de l'Esprit nous sont cachées pour la plupart, qu'elles se manifestent extérieurement à nous par l'amélioration de l'organisme; que le travail, la science, les arts, l'activité en un mot, sont des lois éternelles, puisqu'elles préparent toutes les âmes au progrès.

Voici ma conclusion: on peut être spirite sans évoquer d'Esprits, si on cherche à élever son âme et son cœur à l'unisson des Esprits d'élite; on est spirite tout à fait, quand on a l'ambition non pas seulement d'être un médium mécanique, mais une âme inspirée par quelque chose de plus élevé encore que les Esprits, par sa propre conscience, ce tribunal suprême où Dieu nous juge et nous inspire constamment.

LAMENNAIS.

Nous apprenons, au moment de mettre sous presse, la fusion que les trois journaux spirites de Bordeaux viennent d'accomplir : ***La Ruche spirite bordelaise***, fondée par MM. Sabò, Chapelot et Bez, ***le Sauveur des peuples***, publié par M. Lefraise, et ***la Voix d'outre-tombe***, créée par M. Bez, se réunissent pour paraître quatre fois par mois, sous le titre de l'***Union spirite bordelaise***. M. Bez devient le directeur gérant des journaux fusionnés, le concours de MM. Lefraise et Chapelot reste acquis à cette nouvelle publication, qui devient une ***Revue spirite***. L'***Union*** paraîtra par brochure de 24 pages, grand in-12, et coûtera 12 francs par an, ou 3 fr. 50 par trimestre pour la France. Nous félicitons de tout notre cœur nos frères de Bordeaux de cette intelligente détermination; M. Bez a déjà fait ses preuves et il saura se maintenir dans la juste position qu'il a conquise. Nous invitons tous les Spirites et principalement nos abonnés à soutenir M. Bez dans son entreprise. Ceux qui ont la même foi doivent être solidaires.

ALIS D'AMBEL.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

2e Année. — N° 48. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 1er Juin 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 »
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
22, RUE BREDA
Ouvert de 9 heures à 3 heures
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES
ET CHEZ
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

Sommaire du n° 48 de l'Avenir.

Avis. — La Fête Spirite, par Eraste. — Lettre d'un Chrétien sur le Spiritisme, 12e lettre, par Alis d'Ambel. — — Comment les animaux progressent, transmigration, par P. Xavier. — Feuilleton: Variétés spirites: La Dame blanche de Bayreuth. — La reine Sophie, Georges Ier, roi d'Angleterre et lady Horatia. — Animaux voyants, par John M.

AVIS

L'accueil que notre feuille a reçu du public spirite, nous permet de réduire à 9 fr. pour la France le prix de nos abonnements annuels à partir du 1er juillet prochain, mais attendu les frais considérables que nous avons à supporter pour l'affranchissement à l'étranger (15, 10 et 8 *centimes par numéro*), nos prix sont maintenus pour nos abonnés hors de France.

MM. les abonnés dont l'abonnement expire le 30 juin prochain sont priés de le renouveler le plus promptement possible, en adressant un mandat sur la poste ou sur Paris, *à l'ordre du Directeur de l'Avenir*, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception du journal.

Paris, le 1er Juin 1865

LA FÊTE SPIRITE

« Allez et prêchez ! Et les populations attentives recueilleront avec bonheur vos paroles d'émancipation, de fraternité, d'espérance et de paix ! » Voilà ce que ma voix prophétique vous annonçait, il y a un an, lorsque je vous conviais tous, adeptes et médiums, à l'œuvre sainte de l'apostolat spirite. Est-il besoin d'énumérer aujourd'hui les progrès accomplis par le spiritisme depuis la Pentecôte dernière ? Non, car ils sont constatés d'une manière tellement officielle par la correspondance quotidienne sous laquelle succombe, on peut le dire, votre président temporel, qu'il est inutile de vous le rappeler. D'un autre côté, si quelques défections orgueilleuses ou quelques retraites forcées ont laissé des places vides dans vos rangs, votre société s'est enrichie d'un nombre bien plus considérable d'adeptes, convaincus et dévoués, qui ont sollicité la faveur d'être admis au milieu de vous. On peut dire que toutes les conditions sociales ont tenu à honneur d'être représentées parmi vos sociétaires ; et des princes se sont assis, côte à côte, avec de modestes et simples artisans. Ce sont là des faits caractéristiques qui devraient faire réfléchir sérieusement les philosophes et les penseurs modernes. Enfin, autre fait providentiel : c'est la rapidité électrique avec laquelle vos idées, nos idées se propagent. Au commencement de la campagne écoulée, on nommait les villes où le Spiritisme comptait quelques rares adeptes ; tandis qu'à présent, les groupes se sont tellement multipliés à Paris, en France et à l'étranger, qu'il me serait presque impossible de vous en faire le dénombrement ; et ce qui est également très-significatif, c'est que tous les principaux groupes ont reçu de leurs guides particuliers l'invitation pressante de se rattacher les uns aux autres, dans une véritable confraternité ; vous avez été à même de constater ; en outre, vous pouvez être certains que ceux qui sont restés en dehors de votre action, ne tarderont pas à demander l'hospitalité sous l'oriflamme de saint Louis. C'est pour vous tous une récompense de vos travaux religieusement accomplis ; mais c'est aussi pour vous une obligation impérieuse de tenir les promesses que votre titre officiel vous impose. Je sais, mes amis, que vous n'y faillirez pas.

Je vous avais également annoncé que vos médiums se multiplieraient et que les communications que vous obtiendriez à l'avenir atteindraient à une hauteur de pensée, à une élévation de style, où, jusqu'alors, elles n'étaient point arrivées. Vous savez mieux que personne, chers auditeurs, combien tout cela s'est aussi réalisé, puisque, chaque jour, vous voyez surgir au milieu de vous de bons et sympathiques médiums, que les Esprits de l'ordre le plus élevé choisissent pour communiquer avec vous et avec la grande famille spirite.

N'est-ce pas le moment d'entonner le Cantique des cantiques, et de vous écrier avec vos guides spirituels : *Alleluia ! alleluia !* Gloire à Dieu dans l'infini de l'espace et du temps !

Il a dix-huit cent soixante-deux ans, mes fils bien aimés, que les apôtres et les disciples de Jésus, après l'ascension de leur divin maître, se réunirent à Jérusalem pour prier et rompre le pain de la communion, afin de célébrer la fête de la Pentecôte. Ces fêtes, vous le savez, avaient été instituées par Moïse, en commémoration de l'époque où Dieu l'avait appelé sur le mont Sinaï pour lui dicter les tables de la loi. Les apôtres et les disciples, s'étant donc réunis, s'entretenaient les uns les autres des préceptes et des paraboles du Christ, lorsque, tout à coup, selon la promesse du Fils de l'homme, l'Esprit d'en haut descendit des nuées et s'arrêta visiblement, en langues de feu, sur la tête de chacun de ces élus. Et on vit alors, phénomène étrange, ces hommes simples et ignorants, ces pêcheurs, ces cordiers, ces artisans obscurs, illuminés par la grâce divine, devenir instantanément orateurs éloquents et persuasifs : leur cerveau s'était ouvert, leur conception s'était développée, leur intelligence avait grandi et leur langue avait été déliée. O la splendide puissance que celle de la

FEUILLETON DE L'AVENIR

VARIÉTÉS SPIRITES

Le vieux château de Bayreuth avait sa dame blanche comme le château de Berlin. Elle paraissait toujours exactement pareille à un portrait du 17e siècle, qui se trouvait dans l'une des salles du château. Le comte Munster, homme très-éclairé, assure l'avoir rencontrée plusieurs fois ; la dernière apparition eut lieu en 1822. Les généraux français, qui logèrent au château en 1806, furent insultés et effrayés. Pareille mésaventure arriva au général d'Espagne en 1809. De grands cris s'étant fait entendre dans sa chambre une nuit vers minuit, ses aides de camp accoururent en toute hâte et le trouvèrent sous son lit, qui avait été renversé au milieu de la chambre. Le général raconta que la dame blanche s'était montrée à lui telle qu'elle était représentée sur son portrait, qu'elle avait menacé de l'étrangler, et qu'enfin elle avait poussé le lit au milieu de la chambre, où elle l'avait renversé sur lui. Le général quitta le château la même nuit, et alla se loger au petit château de la Jenbaisie. Des recherches faites sous le parquet et dans les murs n'amenèrent aucun résultat. Le général d'Espagne vit dans cette apparition le présage de sa mort prochaine ; celle-ci eut effectivement lieu peu de temps après à la bataille d'Essling. Lorsque Napoléon vint à Bayreuth en 1812, il fut précédé d'un courrier, qui porta l'ordre de ne pas préparer le quartier de l'Empereur dans la partie du château, où se montrait la dame blanche. Le lendemain, à son départ, il était visiblement inquiet et de mauvaise humeur, et répéta plusieurs fois ces mots : « Ce maudit château ! » Il demanda des renseignements détaillés sur le portrait de la dame blanche, mais ne voulut pas le voir. En 1813, Napoléon aima mieux aller jusqu'à Plauen, quoique des appartements eussent été préparés pour lui au vieux château.

La reine Sophie apparut plusieurs fois à son mari Georges Ier, roi d'Angleterre, en lui annonçant chaque fois sa mort prochaine. N'ayant pas réussi à le détourner de sa liaison avec la belle lady Horatia, et comme il doutait toujours de la réalité de l'apparition, elle fit un jour un nœud dans un col en dentelles et dit, que si une main mortelle pouvait défaire le nœud, le roi et lady Horatia pouvaient rire de ses paroles. Lady Horatia essaya de défaire le nœud, mais n'y étant pas parvenue, elle jeta le col dans le feu de la cheminée ; le roi l'en retira tout en flammes et par mégarde effleura la robe légère de sa maîtresse ; le feu s'y communiqua instantanément. Horatia enveloppée de flammes parcourut tout le château en appelant du secours, et périt au milieu d'atroces souffrances. Le roi mourut deux mois après (e n1727).

Les paysans danois croient généralement à la seconde vue chez les animaux ; ils appellent l'animal, qui en est doué, *synsk* ou voyant. Cette faculté se montrerait surtout chez les chevaux, les chiens et les cigognes. Des cigognes avaient l'habitude de bâtir leur nid sur la même maison pendant plusieurs années. Une fois elles choisirent un autre endroit, la maison fut détruite par un incendie pendant l'été. Une autre ayant été bâtie à la même place, elles y revinrent. J. M.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

foi ! Or, en ce temps-là, il y avait à Jérusalem des Parthes, des Mèdes, des Elamites, des Mésopotamiens, des Judéens, des Cappadociens, des Scythes du Pont-Euxin, des Asiatiques, des Phrygiens, des Pamphyliens, des Lybiens, des Cyrénéens, des Romains, des Crétois, des Gaulois, des Germains, des Hispaniens et des Arabes, ainsi qu'une multitude d'autres nations qu'il est inutile que je dénombre. Il y avait là des Juifs et des païens de toute sorte. L'on vit alors les Galiléens, comme on les appelait, se disperser parmi ces foules, en annonçant la parole de Dieu à chacun dans sa langue natale; et chacun se récriait en disant : « Quels sont donc ces gens-là qui parlent le même langage que nous et que nous ne connaissons pas? » Aussi les Pharisiens, les Sadducéens et tous les docteurs de la loi, confondus devant un pareil phénomène, les appelèrent devant leur tribunal, en les accusant d'ivresse et de maléfice. Mais Pierre Simon leur répondit : « Vos prophètes n'ont-ils pas annoncé que, lorsque le moment serait venu, Dieu répandrait son Esprit sur toute chair, et que vos fils et vos filles prophétiseraient? Eh bien ! l'heure est venue, et nous prophétisons ! » — Et ce jour-là, trois mille personnes de ceux qui avaient entendu Pierre se firent baptiser et devinrent chrétiens.

Aujourd'hui, la Jérusalem est par toute la terre, et la prophétie de Joël s'accomplit encore : puisque le miracle de la Pentecôte se renouvelle sans cesse pour les spirites. Oui, mes enfants, les langues de feu médianimiques se sont arrêtées et s'arrêteront sur la tête de tous ceux qui ont été choisis pour travailler à la vigne du Seigneur. Du sud au septentrion, de l'orient à l'occident, la trompette d'argent a retenti, appelant les hommes de bonne volonté : dans tous les pays, des apôtres se sont levés; des signes précurseurs, symptomatiques, éclatent partout; des phénomènes visibles et tangibles se manifestent, çà et là, spontanément; les voix d'en haut se font entendre dans les foules, et la vérité spirite, s'épanouissant tout à coup au milieu des orgies du matérialisme et des emportements de l'impiété, vient, comme l'arc-en-ciel consolateur au milieu des fracas de la tempête, annoncer l'embellie prochaine! Entendez-vous le flot qui monte ? C'est le nouveau déluge, mais un déluge fécondant et fertilisateur : Du pôle sud au pôle nord, ses vagues envahissent toutes les contrées du globe. Toutefois, l'arche de Noé surnageant de nouveau entre les eaux de la terre et les cataractes du ciel, ouvre déjà ses larges flancs à tous ceux qui veulent être sauvés. Quant à ceux qui dédaigneront d'entrer dans l'arche, ils seront précipités dans le gouffre des mondes inférieurs ; mais vous, mes amis, vous n'avez rien à craindre, vous êtes dès à présent dans l'arche du salut ; car cette arche c'est : le Spiritisme ! Unissez vous donc à nous pour répéter : Alleluia, alleluia ! Gloire à Dieu dans l'immensité !

La doctrine qui résulte de nos enseignements et la morale que nous vous prêchons, ne sont repoussés que par les égoïstes et les orgueilleux : Ce sont ceux-là, surtout qui ne doivent pas entrer dans l'arche ! mais tous ceux qui sentent vibrer en eux-mêmes les cordes célestes de l'amour et de la charité; car ceux-là accueillent avec une satisfaction visible cette doctrine qui leur garantit l'immortalité, la vie éternelle par des preuves irrécusables et authentiques ; car ils mettent en pratique cette morale qui répond si bien aux vœux de toute âme vraiment chrétienne. Le Spiritisme atteint donc aujourd'hui aux proportions d'une institution sociale ; il possède sa législation et ses codes ; et comme toutes les doctrines scientifiques et religieuses, il a des organes à sa disposition. Sa légitime influence se fait sentir dans toutes les classes sociales ; tout le monde s'en occupe et l'étudie. L'heure est donc venue de le consacrer définitivement par une fête intime et spéciale. C'est pourquoi je vous convie, au nom de tous vos amis et protecteurs spirituels, à choisir et désigner un jour qui deviendra sacré pour tous les spirites. Mais quel jour choisir qui soit plus convenable et plus approprié que celui de la Pentecôte qui semble prédestiné depuis longtemps à devenir la fête du Spiritisme. Ce jour n'est-il pas lui-même comme la constatation de cette loi du progrès général qui régit, selon nous, le domaine de Dieu ? En effet, l'Esprit divin se manifeste d'abord à un seul, Moïse, et lui dicte sur le Sinaï, les tables de la loi; puis vers l'ère chrétienne, nous le voyons se communiquer aux apôtres et aux disciples de Jésus; et enfin dans les temps actuels où l'on peut dire que mieux qu'aux époques précitées, l'Esprit d'en haut se répand sur toute chair. Admirez cette progression providentielle ; un d'abord, plusieurs ensuite et maintenant une légion de médiums sont appelés à recevoir l'influx divin. Voyez-les ces médiums : ils sont inconnus les uns aux autres ; ils parlent des langues différentes ; et cependant, notez cela, sauf quelques rares exceptions, ils reçoivent à des centaines de lieues de distance, les mêmes révélations, les mêmes enseignements et les mêmes promesses pour l'avenir : en un mot, la même doctrine, la même vérité.

Que ce jour solennel, pour ainsi dire marqué d'avance, devienne donc pour les spirites un jour d'allégresse et de joie ; qu'il soit sanctifié par des aumônes et des œuvres pies, et que chaque groupe sympathique se réunisse dans une communion fraternelle. Arrêtez donc en principe, mes amis, que la fête patronale des spirites aura lieu pour la première fois en 1865, le jour de la Pentecôte, et que les groupes de Paris la célébreront d'un façon digne d'eux. Ce sera un jour heureux pour vous et pour nous aussi, croyez le bien.

Rappelez-vous que l'année dernière, je vous disais : Marche donc en avant, phalange imposante par ta foi et par ton petit nombre ! Marche ! et les gros bataillons des incrédules s'évanouiront devant toi comme les brouillards du matin aux premiers rayons du soleil levant. Aujourd'hui, la phalange est devenue armée ! Les incrédules discutent et ne raillent plus ! Les savants et les matérialistes hésitent et doutent d'eux-mêmes ! La foi se relève avec énergie ! et la division se met dans les rangs de ceux qui vous ont combattus ! Suivez donc courageusement votre voie et que rien n'arrête plus votre marche triomphale ! Allelula ! alleluia ! Les Esprits d'en-haut vous conduisent et Dieu vous bénit !

ERASTE.

Pour copie conforme : ALIS D'AMBEL.

LETTRES D'UN CHRÉTIEN SUR LE SPIRITISME (1)

DOUZIÈME LETTRE.

Paris, le 15 janvier 1865.

A Mademoiselle Clotilde Duval, à Valence.

CHÈRE CLOTILDE,

Je continue, au sujet de la transformation religieuse et philosophique qui s'opère, les citations que j'ai commencées.

Voici comment M. Charles de Rémusat s'exprime sur le même sujet dans sa préface de l'ouvrage intitulé : *Channing, sa vie et ses œuvres* :

« Il nous semble qu'il y a dans les idées de Channing quelque chose qui répond aux besoins moraux du temps, et que sa manière de les concevoir et de les rendre, que sa personne même devait se trouver en intime intelligence avec des lecteurs français. Malgré l'effet apparent de réactions passagères, la liberté d'esprit, avec ses avantages et ses inconvénients, reste un des résultats les plus saillants et les plus généraux du mouvement intellectuel qui, datant de la Renaissance et se produisant sous diverses formes et dans diverses directions, s'est enfin principalement manifesté par les philosophies du dernier siècle et les révolutions du nôtre. Penser avec indépendance, ce vœu si cher, ce cri des contemporains de Montaigne et de Bacon, est devenu la prétention universelle, et la prétention n'a pas été, la plupart du temps, sans fondement. Mais on se tromperait fort de croire que cette liberté de penser dût avoir, ainsi qu'il l'a paru quelquefois, pour résultat inévitable de supprimer la religion et surtout les besoins religieux de l'âme humaine. On eût sans doute étonné les hommes de 1789 en disant que les principes dont ils célébraient l'avènement au gouvernement des peuples modernes amèneraient un réveil des sentiments et des pensées qui unissent la terre au ciel, peut-être même une restauration, ou plutôt une RÉGÉNÉRATION CHRÉTIENNE. Plus d'un signe semblerait pourtant l'annoncer. Dans les controverses du temps bien étudiées, on peut apercevoir un effort vers une conciliation de l'esprit chrétien et de l'esprit libéral. Le succès n'est pas certain, les organes de l'un et de l'autre n'y travaillent pas toujours, et, certes, par moments, il semble tout à fait chimérique de ramener la dévotion à la liberté et la révolution à la piété. Néanmoins, les contradictions de nos mœurs, aussi bien que les luttes de nos systèmes, indiquent que les esprits sont loin de se complaire et de s'engourdir, soit dans l'immobilité de la foi du moyen âge, soit dans la quiétude d'une incrédulité définitive. Les déceptions amères que les événements ont infligées aux doctrines et aux espérances des partis ont visiblement ramené ceux-ci à la recherche de ce qu'il peut y avoir de durable, de permanent, d'éternel dans nos sentiments et nos idées. Or, au terme de cette recherche est la religion. »

Lisons maintenant cette appréciation personnelle à Channing :

« Ma pensée s'occupe sans cesse de l'état actuel du monde. Je sens qu'une ère nouvelle va s'ouvrir devant nous, ou que quelque grand développement de ce qui est aujourd'hui est proche ; je ne puis en douter. Je voudrais pouvoir aider les hommes à comprendre le siècle actuel (1830), afin qu'ils puissent coopérer avec ce qu'il a de bonnes influences et résister à ce qu'il a de mauvais ; mais c'est un travail immense. »

En 1832, il écrivait à M. de Sismondi :

« L'immense puissance morale qu'exerce aujourd'hui la France sur tout le monde civilisé, puissance qu'elle doit à sa position géographique, à son initiative politique, comme centre et foyer du grand mouvement révolutionnaire de l'Europe, à l'universalité de sa langue et de sa littérature, en fait, dans ce moment, la nation la plus digne d'intérêt qu'il y ait dans le monde ; la cause des institutions libres et du progrès humain semble lui avoir été spécialement confiée. Avec une telle idée de la France, je ne puis qu'être profondément affligé d'apprendre qu'il existe aussi peu de sentiment religieux dans la population française ; car, sans la religion, un peuple ne peut jamais s'élever à la grandeur morale, ni rien faire pour le bien moral de l'humanité. Je désire savoir si ce que l'on nous dit est vrai, si le Christianisme est réellement relégué par la grande majorité des hommes sérieux de ce pays parmi les impostures avérées ; si la religion, sous quelque forme qu'elle se présente, y est négligée, méprisée et sans aucun pouvoir ? Ceux qui reconnaissent son importance, car il en existe nécessairement, sont-ils en si petit nombre et si clairsemés, qu'ils ne puissent exercer aucune influence générale ? Voltaire est-il toujours un oracle ? Je l'ai regardé autrefois comme l'expression la plus vraie de l'esprit français ; cela est-il encore vrai pour la France d'aujourd'hui ? Je ne veux pas vous accabler de questions, mais il me reste à vous en adresser une importante. Par quels moyens, par quels efforts pourrait-on préparer un meilleur état de choses en France ? Que peut-on faire pour la religion dans ce pays ?... *J'ai la conviction que le Christianisme ne peut revivre en France sous aucune de ses vieilles formes* ; le catholicisme, et même le protestantisme, sont à jamais tombés. En vérité, ce dernier n'était que l'antagoniste du premier, une religion toute de lutte, constituée pour combattre l'Eglise de Rome. Sous ce rapport, il a fait un grand bien, mais sa mission

(1) Voir les nos 15, 16, 17, 18, 19, 20. 21, 22 23 et 46 et 47 de l'*Avenir*.

est terminée ; il n'est pas assez adapté aux besoins de l'esprit humain pour reconquérir son pouvoir. *Une forme de Christianisme plus pure, plus élevée, est devenue nécessaire ;* une forme telle qu'elle devra se recommander par elle-même à tous les hommes d'un savoir et d'un sentiment profonds, comme étant la source réelle et l'instrument le plus efficace de l'élévation de l'âme, d'une morale puissante et d'un amour désintéressé. S'il m'était permis de vous adresser une autre question, je vous demanderais s'il existe quelques symptômes, en France, de l'avènement de cette religion plus pure, si le besoin, au moins, commence à s'en faire sentir? Le Saint-Simonisme, d'après ce que j'en connais, est un instrument politique, un mouvement d'intérêts purement matériels ; on n'y reconnaît point la tendance de la nature morale, religieuse, immortelle de l'homme vers une action plus libre et vers un développement nouveau. »

Il avait déjà écrit en juin 1831 à M. de Gérando :

« Je ne désire rien tant que de connaître avec exactitude l'état religieux de la France, les tendances de la classe intelligente et de la masse du peuple, et les vues des hommes éclairés sur les moyens les plus efficaces d'étendre l'influence de la religion.

» Je sais que les événements récents ont absorbé les esprits et que le moment serait mal choisi pour espérer un réveil un peu énergique du sentiment religieux en France, et cependant, l'aspiration vers un meilleur état de choses, si elle était réelle et profonde, se manifesterait par quelques signes extérieurs... Je ne suis pas fâché que les efforts que font les sectes d'Angleterre pour importer parmi vous leurs formes de christianisme aient échoué ; c'eût été de pauvres superstitions. Depuis bien longtemps, l'Angleterre a fait peu de progrès dans les hautes vérités ; si la France se laissait entraîner à sa suite, elle reculerait de trois siècles. Je désire que la religion, lorsqu'elle reparaîtra au milieu de vous, s'y manifeste dans une forme plus divine. J'espère que la France, après toutes ses luttes pour le progrès, n'est pas destinée à reprendre la théologie des temps de barbarie.

» Vous voyez quelles sont les préoccupations de mon esprit. Lorsque la France combattait pour la liberté, elle a eu mes plus ardentes sympathies ; mais je désire pour elle une liberté digne de ce nom, et ce désir ne peut être exaucé qu'autant que cette liberté s'alliera avec une religion épurée et rationnelle. »

En décembre 1832, Channing écrivait encore à Sismondi :

« Je continue à tourner mes regards vers la France avec un vif intérêt. Tôt ou tard, elle sortira de son indifférence actuelle *pour suivre une nouvelle impulsion religieuse*, et ce fait aura une immense influence sur les progrès de la Société. Je ne suis nullement découragé par l'avortement de toutes les tentatives qui ont été faites pour restaurer les anciens systèmes de théologie. Je n'attends ni ne désire que le Christianisme revive en France sous ses vieilles formes ; il faut quelque chose de mieux. Le Christianisme ne peut-être rétabli que par le développement clair et saisissable de ses vérités essentielles et primitives. Un des moyens les plus sûrs de lui rendre sa force c'est de le dégager de ses vieilles formes, de rompre avec cette habitude, à peu près universelle en France qui l'identifie avec le catholicisme et le vieux protestantisme. Un autre moyen, c'est de montrer sa parfaite harmonie avec l'esprit de liberté, de philanthropie, de progrès, et de prouverque cet esprit ne peut recevoir son complet développement, sans emprunter l'aide du Christianisme. L'identité de cette religion avec la bienveillance la plus universelle a surtout besoin d'être bien comprise. Aucune religion ne peut désormais prévaloir, si elle ne se présente comme l'aliment de nos sentiments et de nos facultés les plus nobles, et à moins que le Christianisme ne satisfasse pleinement à cette condition, je ne peux faire des vœux pour son succès.

. . . . . .

« Je doute que *le Christianisme épuré, dont je prévois l'avènement*, puisse se reproduire sous la forme d'une secte ou d'un parti, que ses amis aient à se distinguer par aucun signe extérieur, ou qu'il ait à faire son chemin en s'imposant par le nombre. Le temps des symboles, des cérémonies pompeuses, des clergés, des organisations religieuses toutes-puissantes, est passé ; (1) la religion doit se répandre de plus en plus par des moyens purements rationnels, c'est-à-dire par les efforts libres des esprits individuels, par le développement lumineux des grandes vérités, par la persuasion morale et par l'exemple de la sublime efficacité du Christianisme sur le caractère et sur la vie. Il est toujours opportun d'employer de tels moyens, et jamais ils n'ont été plus nécessaires qu'en ce moment. J'ai la confiance que ceux qui sont frappés de cette haute manifestation du Christianisme seront attirés les uns vers les autres, et uniront leurs efforts autant qu'ils le pourront en conservant la parfaite liberté de leur intelligence ; mais la largeur de leur esprit et de leurs sympathies, aussi bien que leur respect pour la religion, les empêcheront de l'enchaîner dans les liens d'une secte... »

Enfin en septembre 1841, Channing animé d'un sentiment prophétique écrivait cette dernière lettre à M. de Sismondi :

« Les récents désastres ne me découragent pas autant que vous. Je m'attends à ce que le peuple se trompe souvent dans son chemin. Il semble que les lois de la Providence veulent que nous n'avancions qu'après bien des essais inutiles ; quelquefois nous ne découvrons la véritable voie qu'après avoir essayé toutes les autres. J'aperçois d'immenses obstacles à surmonter. Réconcilier la liberté et l'ordre, la législation populaire et un pouvoir exécutif assez fort, le labeur manuel et la culture intellectuelle, le suffrage étendu et une administration stable, l'égalité et le respect mutuel, une population croissante et le bien-être pour tous : tout cela c'est l'œuvre des siècles, c'est presque défaire tout notre passé et reconstituer la société à nouveau. Pouvons-nous espérer accomplir tant de choses en un jour? De tous côtés, je vois des forces hostiles ; dans ce pays (2), ce sont des idées fausses et malfaisantes sur la démocratie ; c'est le scepticisme des institutions libres. Je ne m'aveugle pas sur les dangers qui nous menacent, quoique nos amis autant que nos ennemis, en Europe, me semblent les avoir exagérés... Ce que vous appelez la science sociale est encore dans l'enfance, et toute notre civilisation est si infectée d'égoïsme, de cupidité et de sensualité, *que je crains parfois qu'il ne faille qu'elle disparaisse pour faire place à quelque chose de mieux*. Mais, au milieu de ces maux, est-ce que des germes d'amélioration ne se révèlent pas? Les intelligences ne se développent-elles point? Est-ce que les grandes idées, quoique restant encore à l'état vague, ne travaillent pas l'esprit des masses? L'idée des droits de l'homme ne peut plus désormais être étouffée.

Il est vrai qu'il y a un danger dans le vague des grandes pensées ; mais ne faut-il pas qu'elles passent par ce vague avant de prendre une forme précise et pratique? L'esprit du Christianisme me semble s'affranchir de plus en plus des croyances pernicieuses qui l'ont si longtemps enchaîné. Le Christianisme prend une puissance nouvelle dans le monde. Je ne m'attends pas à des changements merveilleux ; vous et moi ne verrons pas le MILLENIUM. La révolution française n'a été peut-être que la première éruption du volcan. Mais cette éruption terrible n'a-t-elle pas produit un grand bien? Est-ce que chaque gouvernement en Europe n'en est pas depuis lors mieux administré? Mais je m'arrête ; je désirais seulement vous dire que je vois autant de rayons de lumière que de points obscurs dans l'époque où nous vivons, et que je m'achemine vers le tombeau sans ressentir rien de cette tristesse qui, trop souvent, nous vient avec les années. Il y a un sujet sur lequel je voudrais m'entretenir avec vous : c'est l'état des classes laborieuses, pour lesquelles j'ai une vive sympathie. Il est inévitable que de grands changements aient lieu dans leur condition. Il est impossible qu'elles n'aient pas une large part aux fruits de leurs labeurs et aux bienfaits de l'éducation. Comment accomplir cette transformation? C'est un problème qui me préoccupe constamment : je désirerais voir la route s'éclaircir. »

(1) Avis à ceux qui ont la prétention de fonder une religion nouvelle.

(2) Etats-Unis.

COMMENT LES ANIMAUX PROGRESSENT

TRANSMIGRATION.

I

L'être en s'incarnant obéit à un besoin. Ce besoin est matériel ou moral selon l'avancement de l'individu : matériel si celui-ci n'a pour objet que la satisfaction de goûts matériels, moral s'il a sciemment pour but un progrès.

Chez les animaux et les hommes peu avancés, ce besoin est tout matériel encore ; mais, quel que soit le mobile de l'incarnation, le dernier résultat est toujours un progrès.

L'animal s'incarne donc pour progresser, et il prend naturellement la forme matérielle qui répond le mieux à ses besoins. Chaque fois qu'il se réincarne, c'est pour progresser encore, et toujours ; mais pendant que l'Esprit avance, la forme matérielle reste fixe dans l'espèce, et, au delà d'une certaine limite, elle ne se prête plus au progrès de l'Esprit. A partir de ce moment, l'affinité de l'Esprit pour la forme diminue à proportion que la difficulté des rapports augmente, et elle finit par disparaître entièrement.

Cependant l'affinité ne cesse que pour le type ; elle ne cesse pas pour la matière, sur laquelle l'Esprit inférieur a un besoin insatiable d'exercer son action. Lors donc qu'une forme devient trop réfractaire à l'Esprit, celui-ci après s'en être dégagé une dernière fois, se porte instinctivement vers une forme supérieure où il lui semble trouver, et où il trouve en effet des éléments plus dociles à sa nouvelle activité ; il s'en approche, la fréquente, s'y attache, finit par ne plus la quitter, et un beau jour il se trouve incarné dans cette nouvelle espèce, avec laquelle il s'était déjà ainsi identifié.

Toute espèce animale donnée possède les facultés générales des espèces inférieures du même rayon, plus les facultés supérieures qui lui sont propres et la distinguent des précédentes. C'est parmi les organes cérébraux propres à manifester ces facultés supérieures que l'immigrant trouve les éléments qu'il cherche, et que ne pouvait plus lui fournir le dernier type abandonné. Mais à côté de ces éléments cherchés, il en est de superflus, dont il ne sait encore que faire, parce que les facultés auxquelles ils correspondent ne sont pas encore développées en lui ; il lui faut donc bien, en attendant qu'il les développe, laisser dans l'inaction les organes correspondants.

L'être passant d'un type à un type supérieur commence par développer dans celui-ci, par l'effet de son action instinctive, les organes cérébraux communs à l'un et à l'autre, plus ceux que sa nouvelle faculté exige, laissant forcément les autres à l'état rudimentaire, faute de pouvoir les mettre en mouvement. Ce nouveau venu, considéré physiquement, ne diffère en rien des autres sujets de l'espèce ; mais, si, en l'observant par le côté intelligent, on le compare aux plus avancés de sa race, on ne tarde pas à reconnaître son infériorité, et même à s'écrier : — quel animal stupide ! Tel est le sort des derniers venus. C'est ainsi que s'expliquent ces inégalités intellectuelles qui sautent aux yeux dans cer-

taines races, et sont d'autant plus prononcées que celles-ci sont plus élevées dans l'échelle. Les exemples en fourmillent dans les espèces domestiques.

Plus l'être est voisin de son origine, plus il est simple physiquement et moralement, et plus sont bornés par conséquent ses moyens de progrès; plus il s'élève, plus le type se perfectionne, et plus sont étendus ses moyens.

L'inégalité entre les deux extrêmes d'une race est donc d'autant moins sensible que celle-ci est placée plus bas dans l'échelle ; car cette différence est en raison de la somme de progrès que les individus peuvent y accomplir. Plus l'espèce est élevée, plus cette différence est grande, et plus grande est par conséquent la distance à parcourir. Mais entre les extrémités contiguës de deux espèces voisines, la distance intellectuelle ne saurait différer de celle qui, dans chacune d'elles, sépare les individus. Toute transition morale est insensible; les transitions physiques prises pour mesure, étant toujours plus ou moins brusques, seraient en cela un guide trompeur.

Si, dans chaque rayon du règne animal, l'on pouvait ranger sur une même ligne, par ordre d'intelligence, toutes les individualités qu'il renferme, en faisant abstraction des formes physiques, on verrait disparaître les distances qui semblent séparer les espèces, et l'on aurait le spectacle d'une file immense sans solution de continuité.

II

Il ne faudrait pas inférer de ce qui précède que chaque animal doive passer par toutes les espèces connues, comme par autant de degrés nécessaires pour arriver à sa fin ; l'observation, au contraire, nous découvre une tout autre marche.

Il semble que les êtres arrivant à la vie animale par une multitude de voies en même temps, s'en iraient divergeant dans toutes les directions possibles s'ils n'étaient rappelés les uns vers les autres par le besoin de l'incarnation et par l'attrait de la reproduction. Représentons-nous un instant ces êtres pullulant à l'état primitif, et suivons-en la marche progressive. Pendant que le double besoin de l'incarnation et de la reproduction les rapproche instinctivement, l'analogie les rassemble par groupes divers selon leurs affinités, et dans chacun de ces groupes viennent se fondre les dissemblances les moins prononcées. C'est de cette fusion que naît l'uniformité du type pour chaque espèce, et, entre chaque espèce voisine, une distance nécessairement plus grande que celle qui séparait les individualités voisines avant la fusion.

Mais pendant que les distances semblent se creuser plus profondes entre les espèces nouvelles, l'unité, cette grande loi dominante qui attire à elle tout ce qui est, fait que toutes ces collectivités primitives suivent autant de routes convergentes qui les ramènent, à leur insu, vers un point commun, de sorte qu'à une certaine distance, les plus rapprochées par l'analogie se rencontrent et se fondent ensemble, pour former autant de courants supérieurs qu'il y a de jonctions. Tous ces courants de second degré, continuant de converger, se rencontrent plus loin à leur tour, et ainsi de suite, et toujours avec diminution de nombre à chaque embranchement, jusqu'à ce que, réduits à quelques-uns seulement, les derniers produits de toutes ces jonctions successives viennent se jeter enfin dans un courant unique: dans le grand courant commun.

Le règne animal, observé attentivement dans sa marche ascendante, nous offre l'aspect d'un arbre généalogique renversé, c'est-à-dire dont le tronc placé à la partie supérieure au lieu d'être en bas, se trouve être le point d'arrivée au lieu d'être le point de départ, et dont les ramuscules extrêmes forment la base au lieu d'en être le développement. Ces ramuscules, en se réunissant par deux, par trois ou en un plus grand nombre, donnent naissance aux rameaux, ceux-ci aux branches secondaires, et ainsi de suite jusqu'au tronc. De sorte qu'au lieu d'une souche unique qui aille s'épanouissant, à la manière des arborisations, c'est une souche multiple, épanouie à l'origine, dont les ramifications convergentes vont s'embranchant successivement pour aboutir enfin à un tronc commun ; comme les ruisseaux aux torrents, les torrents aux rivières, les rivières aux fleuves et les fleuves à la mer centre unique.

Et ce tronc commun, ce centre, c'est l'HUMANITÉ !

Que de mystères un travail de classification fondé sur ce principe ne pénétrerait-il pas; surtout en ce qui touche l'origine des aptitudes et des tendances humaines, toujours si variées et souvent si opposées ! N'est-il pas clair que la découverte de toutes ces filiations aurait pour premier et pour heureux résultat de faire disparaître tous les préjugés sociaux, *et toutes ces intolérances qui, ne pouvant souffrir les imperfections des autres, et surtout les dissidences*, les irritent beaucoup plus qu'elles ne cherchent à les anéantir; *intolérances d'autant plus aveugles qu'elles se jugent plus éclairées, d'autant plus tyranniques qu'elles se croient plus légitimes.*

Mais poursuivons.

Plus les espèce animales se rapprochent de l'humanité, plus leur intelligence est nécessairement developpée. Or, comprendre la parole et le geste de l'homme est, chez les animaux, l'indice certain de ce rapprochement ; d'où l'on peut formuler ce jugement infaillible : — que l'animal le plus intelligent est celui qui comprend le mieux la pensée manifestée de l'homme. D'un autre côté, si l'on passe en revue les espèces qui jouissent de cette faculté au degré supérieur, on en trouve le nombre tellement limité par rapport à tout le reste qu'il faut bien en conclure que ces quelques races privilégiées ne sont autres que les extrémités du règne animal aboutissant à l'humanité.

Toute espèce que l'on peut domestiquer doit être par cela même réputée supérieure, mais parmi ces espèces il y a aussi de nombreux degrés, et si l'on place en première ligne le chien, l'orang-outang, le cheval, l'éléphant, le chameau, le faucon, et quelques autres, peut-être, mais à coup sûr en très-petit nombre, tout le reste se présente certainement à des degrés inférieurs. Or, chacun des degrés inférieurs comprend généralement d'autant plus d'espèces parallèles qu'il s'éloigne davantage de l'humanité. Si donc dans cette progression croissante du nombre des espèces parallèles en raison inverse de leur degré d'intelligence, l'on ne voit pas d'abord une raison concluante en faveur de la fusion des races, on conviendra au moins qu'il y a là un fait dont l'étude n'est pas à dédaigner.

Il est une autre particularité non moins digne de remarque, et qui peut avoir une grande importance dans la classification psychologique des animaux : c'est que parmi les espèces supérieures que nous venons de mentionner, il ne s'en trouve pas deux qui appartiennent au même genre ni à la même famille.

S'il était reconnu que toutes les espèces dites supérieures au premier degré appartinssent non-seulement à des genres différents, ce qui n'est guère douteux, mais encore à des familles différentes, les classifications zoologiques adoptées par la science, étant fondées naturellement sur les analogies physiques, en acquerraient d'autant plus d'autorité, et, jointes à l'examen comparé des caractères moraux, des goûts et des aptitudes, elles seraient, dans la classification psychologique des animaux, un guide précieux pour conduire à la filiation de chacun de ces grands affluents qui vont, pour ainsi dire, puiser les êtres aux sources multipliées de la vie, pour les amener, en les rapprochant graduellement, jusque dans le grand centre d'unité.

Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que dans l'humanité, à côté des caractères particuliers distinctifs des individualités, il y a les caractères généraux par lesquels celles-ci se prêtent au classement. Or ces éléments de classification, très-variés et très-divisibles, ne peuvent être que le produit naturel de ces courants multiples suivis par les êtres depuis leur origine jusqu'à l'humanité.

Chaque division de l'arbre généalogique, grosse ou petite, doit être un composé d'autant de nuances intellectuelles sériaires qu'il entre de collectivités dans sa composition, et pendant que les ramuscules, divisions extrêmes de l'arbre, dépourvues de nuances sériaires, se réduisent au cachet distinctif des individualités, toute division qui leur est supérieure offre nécessairement, outre les fibres distinctes représentant ces individualités, autant de nuances et de sous-nuances qu'il entre de séries ou de sous-séries dans sa composition. Or, toutes ces nuances, modifiées sans doute dans le parcours, mais toujours plus ou moins persistantes, se retrouvent réunies dans le tronc. De là ces aptitudes sériaires si diverses qui ont donné naissance, dans l'humanité, à toutes les branches de l'activité humaine, telles que les arts, les sciences, l'industrie, le commerce, la navigation, l'agriculture, la guerre, la jurisprudence, le sacerdoce, etc., lesquelles se divisent elles-mêmes en spécialités, divisibles encore et subdivisibles jusqu'à l'individualité; de sorte que chaque individu, outre son caractère primitif, développé dans le parcours, apporte au centre commun toutes les aptitudes sériaires puisées dans les divers centres par où il a passé, et qu'il développera plus tard au contact de la civilisation, ou plutôt, dont le développement harmonique le conduira à la civilisation pour y puiser encore et successivement une suite indéfinie de facultés nouvelles.

Un être ne saurait posséder à lui seul toutes les facultés; autrement il serait parfait, et celles qu'il peut réunir ne sauraient se développer simultanément. Commençant par le simple, il marche sans cesse au composé par la route qu'il a choisie ; et tandis que celui-ci avance par une voie, ceux-là avancent par d'autres, emportant tous en même temps, mais séparément, l'empreinte des sensations diverses qu'ils ont dû respectivement éprouver dans ces routes différentes.

L'harmonie n'est qu'au prix de cette diversité.

Pour s'en convaincre, que l'on s'imagine tous les hommes doués de la même faculté native, du même caractère dominant, des mêmes aptitudes sériaires, le tout développé également dans chacun d'eux, et l'on se fera aisément une idée de ce qui en résulterait : une uniformité désolante, une monotonie insupportable, et sinon une immobilité absolue, une lenteur de mouvement voisine de l'immobilité.

D'un autre côté, que l'on se représente toutes les facultés possibles réunies au suprême degré dans chaque individu. On pourrait, au premier abord, rêver cela comme une perfection; mais, en réalité, ce serait l'inharmonie, ou plutôt l'immobilité complète. En supposant donc cette prétendue perfection possible, elle ne serait, à cette condition, certainement pas à désirer. L'immobilité, c'est le néant; nous ne pouvons désirer le néant. Hors l'harmonie, il n'y a point de mouvement, et, conséquemment, point de perfectionnement possible, et l'harmonie, c'est la diversité.

Le monde, avec ses misères, est donc bien comme il est, puisque, s'il était mieux selon notre entendement, il serait fort mal en réalité. Il est bien tel qu'il est, parce que chaque jour il est mieux que la veille; et ce progrès incessant est ce qui fait l'excellence des lois de l'univers. Marcher, avancer toujours, voilà l'idéal du vrai bien. — Le bonheur n'est pas dans la perfection, mais dans le chemin de la perfection, que, pour notre félicité suprême, nous n'atteindrons jamais tant qu'il restera pour nous un point à connaître dans l'infini de l'espace, une seconde à ajouter au temps dans l'éternité.

(*A suivre*). P. XAVIER.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

2e Année. — N° 49. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 8 Juin 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 »
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES
ET CHEZ
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

Sommaire du n° 49 de l'Avenir

L'*Avenir* mis en cause par M. Lagarde, lieutenant au 3me voltigeurs de la garde impériale. — Note du directeur de l'*Avenir*. — 13e lettre d'un chrétien sur le Spiritisme, par Alis d'Ambel. — Une séance de typtologie, par M. de Boismartin. — FEUILLETON : Critique du salon de 1865, par un Esprit du QUINZIÈME siècle.

Paris, le 8 Juin 1865

L'AVENIR MIS EN CAUSE.

Dans notre numéro du 28 juillet dernier, nous disions :

« Nous déclarons, une fois pour toutes, que nous n'acceptons que sous toute réserve les théories d'outre-tombe. »

Cette déclaration a été plusieurs fois renouvelée dans *l'Avenir*.

C'est pourquoi nous regrettons sincèrement que M. Lagarde, et que d'autres spirites que nous aimons fraternellement, aient cru voir dans les paroles de l'Esprit qui signe George une insinuation offensante ou malveillante pour eux.

M. Lagarde nous est inconnu ; aussi nous ne comprenons pas qu'il ait pris pour lui des paroles qui ne pouvaient ni ne devaient l'atteindre.

Nous étions tellement éloigné de nous attendre à cette levée de boucliers contre la communication de *notre frère* de l'erraticité, qu'ayant dû prendre et ayant pris pour nous-même, le premier, cette qualification de *médiocrité patiente*, qui paraît avoir froissé quelques spirites, nous n'avons pas cru devoir retrancher un mot de cette communication, suivant notre coutume en toute circonstance, bien que nous ne partagions pas toujours les idées émises par les Esprits et les hommes.

Nous l'avons dit, l'*Avenir* est un champ libre, où toutes les opinions ont le droit de se produire quand elles sont convenablement exprimées et qu'elles se rattachent à notre doctrine. Nous avons toujours cru et nous croyons encore que l'unique moyen de servir la vérité est de n'étouffer aucune voix ; car nous savons par expérience que deux opinions opposées peuvent être également de bonne foi, et partant, légitimes. Avant d'être spirite, c'est-à-dire avant 1861, nous étions bien loin d'accepter ce que nous acceptons aujourd'hui ; nous n'en étions pas moins de bonne foi : nous étions moins éclairés, voilà tout.

Tout homme qui pense croit que son opinion est la bonne, jusqu'à ce qu'on lui ait prouvé le contraire ; mais comment le lui prouver, si on ne lui laisse pas le droit d'émettre sa pensée, sa manière de voir, où si on commence par l'incriminer ? L'homme ou l'Esprit qui se croit sincère et qui l'est incontestablement, souffre doublement, et de ce que l'on suspecte sa bonne foi, et de ce qu'on le signale comme un ennemi de la cause qu'il a embrassée. C'est un mauvais moyen de le ramener dans la bonne voie, s'il s'égare, ou de gagner sa confiance que de lui faire voir qu'on se défie de lui, à plus forte raison si on l'injurie soit directement, soit par insinuation.

Dans toutes les opinions qui se produisent et se heurtent, nous aimons avant tout à ne voir qu'une question de bonne foi, c'est pourquoi nous les respectons toutes ; parce que le seul triomphe légitime de la vérité est celui qui résulte d'une discussion libre, unique terrain où le seul juri compétent, l'opinion universelle, puisse juger et se prononcer en connaissance de cause.

Voilà pourquoi nous avons inséré la communication de notre cher frère George, et pourquoi nous insérons aujourd'hui avec le même empressement la lettre de M. Lagarde, bien qu'elle ne nous soit parvenue qu'indirectement. Aux lecteurs de juger en dernier ressort.

Telle est la ligne de conduite que nous avons toujours suivie et que nous suivrons jusqu'au bout, s'il plaît à Dieu, avec l'aide de nos guides spirituels. ALIS D'AMBEL.

Paris, le 16 mai 1865.

A Monsieur le Directeur de *la Ruche spirite bordelaise* (1).

Monsieur le Directeur,

Serait-ce trop présumer de votre obligeance d'espérer que vous voudrez bien insérer dans votre journal, auquel je suis très-sympathique, la réfutation suivante au sujet de la communication intitulée : *Le Spiritisme*, insérée dans le journal *l'Avenir* du 11 mai ? Recevez-en d'avance tous mes remercîments.

N'avez-vous pas été, comme moi, affligé et découragé tout à la fois de la légèreté avec laquelle ce journal spirite sérieux a publié cette communication signée *George* ? Non, les bons Esprits ne nous ont pas habitué à ce langage ; ils ne veulent pas, en un jour, détruire une œuvre de vérité et de difficiles labeurs ; ils ne peuvent nier les enseignements doctrinaux qu'ils ont donnés eux-mêmes, et c'est parce que j'ai confiance en eux que je viens, par conviction et aussi par devoir, donner mon appréciation personnelle sur cet enseignement qui me paraît erroné, pour ne pas dire malveillant, et rendre aux médiums la confiance légitime qu'ils doivent avoir dans les Esprits qui les assistent, quel que soit le degré de leur instruction et de leur intelligence, et dont j'ai pu moi-même très-souvent constater l'avancement moral.

Mais procédons avec ordre ; commençons par le premier paragraphe de la communication qui nous occupe :

« Les Esprits ont en ce moment, dit l'Esprit George, » la difficile mission de ramener les spirites vers l'étude » sensée et réfléchie de la doctrine qu'ils professent. » Les sectaires d'une idée nouvelle, après avoir traversé » les phases d'un ardent néophisme, subissent presque à » coup sûr une réaction qui les plonge soit dans l'indifférence, le dénigrement ou les puériles curiosités. »

(1) Le dernier numéro de cette feuille ayant paru le 15 mai 1865, n'a pu, par conséquent, insérer cette lettre ; c'est pourquoi nous la publions nous-mêmes.

FEUILLETON DE L'AVENIR

CRITIQUE DU SALON DE 1865

par un Esprit du XVe siècle

Peinture

L'ensemble du Salon, cette année, est plus satisfaisant que l'année dernière. Est-ce à dire que si les défauts manquent, les qualités brillent? non, l'harmonie est plus grande, mais la médiocrité reste.

Nous ne ferons pas comme certains critiques qui annoncent, en prophètes grognons, la ruine de l'art par la décadence des expositions ; nous établirons seulement que l'art français, par n'importe quelle cause, aime moins les tableaux et préfère de jour en jour les tableautins.

On peut donc diviser en deux parties bien tranchées la grande peinture au Salon et la petite peinture. La grande peinture, selon certains critiques, tombe de jour en jour ; depuis des années nous sommes habitués à ces prédictions, ce qui n'empêche pas que la France tient dans nos expositions presque toujours la première place dans l'art.

Les écoles étrangères peuvent nous opposer, avec succès, les petits tableaux ingénieux, les petites scènes légendaires et anecdotiques, mais l'héroïsme, l'intelligence des grandes scènes, la grâce unie au style, la puissance de la décoration nous restent en partage depuis bien des années.

Passons en revue d'un seul coup d'œil les savants et poétiques dessinateurs de lithographies, de vignettes, un art que la France a complétement relevé au niveau de l'art, avec des noms tels que Raffet, Bellangé, etc., etc.

Saluons ces grandes pages de notre école moderne, depuis *la Barque du Dante*, de notre grand Delacroix, jusqu'à *l'Orgie* de Couture. Après ces splendeurs, après ces efforts superbes, nous ne profiterions pas de ces exemples, et parce que quelques critiques d'art, sans penser beaucoup sans doute à ce que pensent en France les artistes, viennent annoncer la ruine de la grande peinture, nous serions désormais condamnés à voir disparaître les plus beaux côtés de notre art, et aux tableautins à perpétuité, parce que nos petits appartements et notre petite manière de vivre ne le permettent pas.

L'art est en dehors, heureusement, de toutes les choses. L'art est une chose immuable, il ne s'inquiète que de lui-même ; il est parce qu'il est ; il n'est pas de philosophie artistique, de sophismes qui puissent l'entamer. Les misères de la vie matérielle peuvent l'atteindre dans certains côtés et entraver certaines carrières ; mais que de triomphes il remporte en compensation, que de gloire il acquiert !

Ces considérations ne doivent pas nous entraîner, mais nous devons les indiquer ; quand le blâme de la critique atteint quelques artistes sans examiner la cause de leur faiblesse ou de leur décadence, il est bon de nous rappeler que cette faiblesse ou cette décadence sont les conséquences naturelles d'une existence en lutte avec les souffrances de la vie.

Nous arrivons forcément ainsi à la peinture dite de commerce et à la peinture artistique, telle qu'un art sain, robuste, vivant doit le comprendre.

Il y a dans nos expositions modernes les peintres ouvriers et les peintres artistes ; ce sont deux races très-différentes ; elles se haïssent en invoquant chacune le but de l'art lui-même ; et chacune, par suite de l'opposition, arrive à ces peintures étranges dont M. Gérôme, dans l'école des finisseurs, est le plus illustre maître. Nous croyons que l'art, pour parler à nos yeux d'abord, à notre âme ensuite, est ennemi de ces deux partis extrêmes.

Dans cet ordre de peintures, il y a un homme que l'on oublie toujours de placer à côté de M. Gérôme, c'est M. Blaize-Desgoffe, qui est le plus finisseur des finisseurs.

Or, il me semble voir un Corrége quelconque s'arrêter devant les toiles peu enthousiastes de ces deux maîtres ; je gage qu'il ne s'écriera jamais : « Et moi aussi je suis peintre ! »

Tout est là dans l'art : produire beaucoup avec peu, indiquer et non souligner. Vélasquez, dans les réalistes anciens, n'est-il pas infiniment plus vivant, plus vrai que toutes les imitations photographiques d'une partie de l'art moderne ? Gérard Dow, ce finisseur poëte et coloriste cependant, est-il, en définitive, plus peintre que l'immortel indicateur Rembrandt ?

Ce que l'esprit en peinture conçoit vite, il le traduit rapidement pour l'œil, et l'art, qui est assez savant pour ne

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

L'Esprit, comme on voit, trouve le moment opportun pour *ramener les spirites vers l'étude sensée et réfléchie* du Spiritisme. A mon avis, les vrais spirites, les spirites sérieux ne se sont jamais départis de cette ligne de conduite. Les adeptes et non les *sectaires* du Spiritisme, ainsi qu'il plaît à l'Esprit de les qualifier, ne peuvent subir de *réaction* rétrograde, *l'indifférence*, *le dénigrement*, *la curiosité puérile* n'ayant jamais été leur fait, mais plutôt celui d'esprits superficiels qui effleurent toutes choses sans en approfondir la portée, et qui, après avoir satisfait leur futile désir de s'initier aux choses spirituelles, s'en éloignent, parce qu'ils n'en apprécient ni la grandeur, ni le but. Mais quel que soit le nombre de ceux qui agissent ainsi, ils ne peuvent être rangés dans la catégorie des spirites : on ne les a jamais comptés dans nos rangs, et il est notoire que l'idée spirite poursuit avec calme son ascension progressive et s'infiltre dans les plus hauts rangs de la classe intelligente de la société qu'elle rallie chaque jour à elle.

« Le Spiritisme en est là ! Propagé par de PATIENTES » MÉDIOCRITÉS, porté par le courant de la superstition et » de la crédulité, il n'a pas encore franchi les bornes » d'une vulgaire initiation, et il demeure dans une provi- » soire immobilité, offrant à ses détracteurs les côtés » faibles d'une doctrine hâtivement construite et mal » étagée. »

Il n'est pas exact de dire que le Spiritisme a été *propagé par de patientes médiocrités, porté par le courant de la superstition et de la crédulité ;* qu'*il n'a pas encore franchi les bornes d'une vulgaire initiation ;* qu'*il est dans l'immobilité provisoire d'une doctrine hâtivement construite et mal étagée ;* car si de vulgaires médiocrités ont aidé à sa propagation, il est aussi des sommités sociales intelligentes qui n'ont pas craint de le faire. L'Esprit George, en tenant un pareil langage, n'a pas réfléchi qu'il fallait qu'il en fut ainsi, le Spiritisme étant venu pour tous et devant avoir des initiateurs compréhensibles qui pussent être mis en rapport proportionnel avec l'intelligence relative des centres qu'ils devaient initier à cette révélation lumineuse. Et quand même tous les propagateurs de la doctrine spirite eussent été *vulgaires*, aurait-elle pour cela périclité, serait-elle restée dans le *statu quo?* Dieu ne se sert-il pas presque toujours des petits et des humbles pour accomplir de grandes choses ? Témoin Jésus de Nazarath et ses disciples qui, tous sortis des rangs obscurs du peuple, ont posé les bases impérissables du christianisme, et dont la doctrine immortelle n'a vu altérer sa pureté que lorsque les Pharisiens du culte l'ont profané par leurs décisions dogmatiques.

« Le Spiritisme est entravé dans son progrès réel par la » routine des lieux communs qui ont déjà force de loi, et » créent une sorte d'orthodoxie très-inférieure à la gran- » deur de l'idée spiritualiste. Les hommes se plaisent à » réglementer toutes choses, même celles qui échappent » à leur vision intellectuelle ; le Spiritisme ne peut être » comprimé par aucune limite ; il dépasse la conception » des plus vastes intelligences, parce qu'il est une pensée de » la nature universelle dont la nature humaine n'est qu'un » fragment. Avant de se permettre le moindre enseigne- » ment doctrinal, les Esprits doivent beaucoup chercher, » beaucoup étudier, beaucoup comparer ; ils doivent aussi » repousser la foule des médiocres communications qui » déversent le ridicule sur les rapports sacrés du monde » invisible avec l'humanité terrienne. »

Il est également inexact de dire que le Spiritisme *est entravé dans son progrès* ; il répond lui-même d'une manière éclatante à ces attaques, en faisant connaître tous les jours les hommes éminents qui adhèrent sincèrement à lui. Quelle est donc la science philosophique qui a, en quelques années, ainsi que l'a fait le Spiritisme, ralliée à elle un si grand nombre d'adeptes habitant les points les plus éloignés de notre globe? aucune. Le Spiritisme prouve dans ce seul fait, sa force et sa puissance. Il n'a besoin d'aucun de nous pour faire son chemin ; c'est lui seul qui renversera les obstacles qu'Esprits incarnés et désincarnés lui suscitent, parce qu'il est la Vérité, et que la Vérité étant une, ne peut point périr.

« L'état présent du Spiritisme est mauvais, mais il » n'est pas le moins du monde désespéré. Lorsqu'auront » disparu les empiriques qui le saignent à blanc, sous » prétexte de le fortifier, le Spiritisme se lèvera, et jet- » tera au loin les béquilles qui alourdissent ses juvéniles » allures. Comme toujours, la vie naîtra de la mort, et ce » qui semblait la fin, sera le commencement. »

L'état du Spiritisme est bon, quoi qu'en dise l'Esprit George, et il ne devrait pas ignorer que le bon sens public fait tous les jours justice des *empiriques*, qui l'exploitent ou veulent l'exploiter à leur profit. Le Spiritisme dédaigne les attaques de la malveillance qui ne peuvent l'atteindre et ne l'atteindront jamais : il est trop grand pour cela. Il vit ; il n'est plus à son commencement, il est à son milieu, et prépare, par ses études, les générations futures à mettre le couronnement de l'édifice dont la génération actuelle a posé les fondements.

La seconde partie de la communication de George ayant été insérée dans la *Revue Spirite* du mois de mai, et ayant été l'objet de judicieuses remarques de la part de M. Allan Kardec, je m'abstiendrai de tout commentaire à son sujet. Toutefois, je ne puis admettre que seuls, les médiums intelligents agissent sous l'influence de l'influx spirituel, tandis que ceux qui sont moins bien partagés sous le rapport intellectuel, ne subissent que l'impulsion *fluidique matérielle.* Nul d'entre les hommes ne peut être déshérité de l'influx spirituel qui est toujours en rapport avec le progrès acquis, car, — c'est un fait incontestable pour tous ceux qui l'ont étudiée et observée dans toutes ses phases et ses développements, — la faculté médianimique aide à un progrès moral et intellectuel relatif qui serait resté latent sans cette précieuse faculté et la connaissance du Spiritisme.

Quoi ! parce que je serai sans instruction, et n'aurai qu'une intelligence bornée, je n'éprouverai *qu'un choc électrique* qui agirait seulement sur ma main, sans être accompagnée de l'influence spirituelle ? Quoi ! moi, médium illettré, qui trouve tant de consolation et d'espérance à évoquer les êtres chers qui m'ont précédé dans la tombe, et qui viennent m'assurer de leur tendresse et de leur amour par l'écriture médianimique par exemple, il faut que je cesse d'y croire et attribuer à un mouvement machinal, sans conscience de ce que je fais, les lettres et les phrases qui se sont formées sous ma main ? Non, cette théorie n'est pas admissible ; ce serait par trop décourageant. Je dirai donc à tous les médiums, à quelque degré que soit la faculté qu'ils possèdent, qu'ils sont bien les instruments d'Esprits bons s'ils ne sont pas savants, mais qui dans leurs sphères respectives, rendent à l'humanité de bons et utiles services.

Voilà, monsieur le Directeur, les réflexions auxquelles je me suis livré ; je les crois logiques, et pour mieux m'en assurer, j'ai voulu consulter un médium formé, de ma connaissance, qui a reçu de son Esprit protecteur, la communication suivante, qui répond, ainsi que vous le verrez, parfaitement aux appréciations que j'en ai faites moi-même :

« Les Esprits, dit-on, ont en ce moment la difficile mission de ramener les spirites vers l'étude sensée et réfléchie de la doctrine qu'ils enseignent ! Elle en a, dès son apparition posé les solides bases, et elle a, par la preuve matérielle de l'immortalité de l'âme et la concordance de ses révélations, allumé le divin flambeau de l'éternelle vérité qui découle des destinées de cette immortalité, destinées qui justifient seules aux yeux des hommes, les inégalités de richesse, d'aptitude, d'intelligence, de supériorité morale et intellectuelle.

» C'est en vain que certains Esprits flatteurs et complaisants, se mettent au diapason des médiums qu'ils inspirent, nient dans leurs communications, la tendance progressive des opérations humanitaires vers ce centre de foi raisonnée et pouvant seule satisfaire la saine et froide raison.

» C'est en vain que les susceptibilités personnelles, les amours-propres froissés cherchent à déverser sur le Spiritisme le fiel qui fait naître dans quelques cœurs l'infériorité de ceux qui le préconisent.

» C'est en vain que les instruments orgueilleux, dont les Esprits veulent bien se servir, s'attribuent un mérite qu'ils ne doivent qu'à leur influence, en faisant étalage de l'intelligence dont ils sont doués. Si elle sert aux Esprits avancés pour développer l'instruction générale, et vous éclairer dans vos études, elle ne les met pas à l'abri des communications apocryphes d'Esprits inférieurs dont une infériorité morale relative les rapprochent. C'est pour cela que vous aurez souvent la douleur de constater que les prosélytes ardents et dévoués des premiers jours, déserteront vos rangs, nieront les vérités qu'ils proclamaient naguère, en cherchant à faire naître dans vos rangs de déplorables scissions au profit de leur orgueil.

» Vous le savez, mon langage est plein de franchise;

---

parler que la langue concise des Salvator, des Rubens, des Vélasquez, des Delacroix, est le premier et le plus expressif des arts. Tout dans la vie remue, s'agite, brille ou s'éteint devant l'œil ; si on immobilise la vie, la mort apparaît. Corot est un maître vivant par excellence parce qu'il ne présente dans ses paysages que ce que l'œil peut embrasser et peut saisir des voluptés de la nature.

Il y a depuis quelques années une école en France qui tente la curiosité, c'est l'école réaliste.

Voici ce que nous pensons de cette école.

Le réalisme ne doit pas dépasser l'étude particulière du peintre, qui l'emploie comme moyen, comme gamme de son tableau, comme harmonie dans sa mélodie. Nous ne sommes plus à une époque de réaction où l'œil d'un Chardin, ou d'un Valentin, ou d'un Lenain cherchait à voir vrai à côté des décadences mignardes qui les entouraient. On a tout usé en art, excepté l'art : le réalisme a eu des représentants illustres, des décorateurs mêmes ; le paysage moderne est réaliste ; il suit et définit les accidents pittoresques de la lumière et des terrains ; c'est là seulement où il doit triompher, c'est là où il lutte victorieusement contre l'idéalisme de la figure humaine, car il a pour lui le ciel et l'horizon.

Mais s'emparer du réalisme d'études brutales nous présenter depuis des années des femmes qui lavent leur casserole, et nous donner ce réalisme sous son aspect le plus restreint c'est un mérite, un mérite incontestable quand on exécute comme M. Villon et autres ; mais c'est un mince mérite dans l'art moderne.

Après les brillantes qualités réalistes de Courbet, du réalisme épique de Delacroix, j'aime franchement mieux le retard franc mais artistique de M. Puvis de Chavannes et de M. Moreau ; car là il y a de l'art, là il y a de la recherche, de l'intérêt, de la pensée unie à la peinture ; chez les réalistes des morceaux bien peints, il y a l'assemblage d'une nature morte appétissante à l'œil, et que tout peintre un peu peintre traduira avec franchise ; en art, il faut moins faire ce qui pose que ce qu'on pense, et moins faire ce que tous peuvent faire que ce que la personnalité seule inspire.

Je ne crains pas de le dire : il y a autant d'erreur à abandonner complétement ce que nous avons sous les yeux, comme David l'a fait, qu'à copier servilement une nature morte constamment et toujours, comme tant de peintres de votre époque le font. Couture est de ceux qui ont le mieux compris l'union du naturalisme et de l'art.

Nous arrivons naturellement à cette question : Qu'est-ce que la vérité dans l'art? qu'est-ce que le réalisme ? Nous pensons que ce sont deux choses absolument différentes.

L'art peut être vrai sans être réal ste, c'est-à-dire qu'il doit d'abord concentrer les dehors, les expressions qu'on lui demande. Un plafond de Lemoine ou de Boucher, une eau-forte de Rembrandt, une gravure de Raimonds sont des œuvres qui sont vraies dans l'art, parce qu'elles satisfont ce que nous avons de plus élevé comme tendances et comme goût.

Une œuvre réaliste, au contraire, telle qu'on l'entend de nos jours, qui nous représente la trivialité de l'art, peut tromper l'œil un instant par l'agencement et l'exécution habile de certains morceaux de peinture ; mais si elle est vraie quant au détail, elle n'est pas vraie quant à l'ensemble ; car la vérité gît tout entière dans l'ensemble d'une œuvre, le réalisme uniquement dans es détails.

Si nous voulons comparer à ce sujet l'art à la nature, voici ce que nous dirons : Quelle est la première pensée d'un artiste quand il veut peindre une figure de femme dont la tradition ou l'histoire nous a transmis la splendeur et la beauté ? C'est de trouver, n'est-ce pas ? dans la nature des fragments épars de beauté avec lesquels il ressuscitera et reconstituera le type gravé dans la mémoire de tous les hommes. Quel est l'art le plus vrai : celui qui copiera réalistement le corps d'une femme dont le vulgaire ne répondra en rien à l'imagination de tous, ou celui qui, s'élevant à la hauteur du sujet et du type, consacrera d'un seul coup l'immortalité du beau ? Quoi de plus vrai que l'éternelle beauté ? quoi de plus périssable que la copie servile ?

Et pourtant tous deux auront été vrais et sincères ; mais l'un n'aura copié la vérité que comme détail, c'est-à-dire en réaliste, et l'autre aura combiné en un seul corps les éléments d'une beauté parfaite, et que la vraie nature n'accorde qu'aux élus.

La nature se donne à tous, mais c'est à vous à saisir ses charmes les plus grands, ses espérances les plus divines.

Léonard de Vinci, lui aussi, cherchait en réaliste ; André del Sarte, Corrége également, mais cette vérité, mesquine pour eux, ne leur servait que comme étude et comme recherche ; dépouillant bien vite la première idée, l'idée de l'ouvrier chercheur, ils arrivaient au diamant, en ayant soin de tailler et d'émonder ce qui en ternit l'éclat.

Il y a et il y aura toujours dans toutes les écoles d'ex-

je ne sais pas flatter, je suis ami de la vérité, tant pis pour ceux qui s'en fâchent. Et la vérité, la voici : Le Spiritisme n'a pas été propagé par de *patientes médiocrités*, mais bien par le besoin de croire qui se faisait sentir dans tous les cœurs, porté par le courant électrique de la foi et non par la *superstition* aux quatre vents du ciel qui couvre la terre, ce fluide bienfaisant a déposé son étincelle partout où battait un cœur dont l'attraction l'attirait vers lui. Aucune puérile superstition empreinte d'une aveugle *crédulité* n'a contribué à cette propagation étonnante de l'idée spirite dans le siècle le plus positif, le plus sceptique qui fut jamais, sa doctrine n'est ni mal *construite* ni mal *étagée*; si aujourd'hui elle paraît faible et contradictoire dans ses détails, ses dogmes, sachez-le, sont impérissables et éternels, et l'étude viendra balancer les défectuosités qui se rencontrent dans ses travaux élémentaires à mesure que le temps et les circonstances le permettront.

« Est-ce à dire que parce que des *intelligences vulgaires*, mais dont le sens moral était bon n'ont pu, comme médiums ou spirites, traiter les hautes questions de la science philosophique du Spiritisme, qu'ils aient nui à cette grande cause? Non, mille fois non, car il est un fait incontestable pour nous que l'étude et la pratique expérimentale du Spiritisme a amené un progrès moral et intellectuel relatif chez toutes les personnes qui s'y sont livrées. C'est en vain, que vous voudriez le nier, logiciens orgueilleux, qui vous croyez seuls en possession des effluves spirituelles, parce que vous êtes plus intelligents que le vulgaire. S'il vous était donné comme à nous, de voir de combien peu se composent votre savoir et la quantité de celui que vous ayez à acquérir pour être véritablement intelligents, vous rougiriez d'avoir pu donner à cette communication une certaine importance en la publiant.

» Je vous le dis en vérité: Nul d'entre les enfants des hommes n'est déshérité de l'effluve spirituelle dont Dieu environne les êtres créés pour les protéger et les guider dans les sentiers pénibles de leurs existences successives. En niant cette sublime vérité, vous feriez Dieu injuste, et il ne l'est pas; ses dons ne sont pas pour quelques-uns, il les départit sur tous; c'est à lui que vous devez d'être ce que vous êtes, humiliez-vous et ne péchez plus. »

Je connais, Monsieur le directeur, votre impartialité, votre dévouement et votre zèle, et j'y compte dans cette circonstance pour m'aider dans l'intérêt général de la doctrine, à détruire la fâcheuse impression que la communication de l'Esprit *George* a causée dans tous les cœurs de ses sincères et fidèles adeptes.

Agréez, Monsieur le directeur, etc.

LAGARDE

Lieutenant au 3e régiment de voltigeurs de la garde impériale, à Paris.

Signé : LAGARDE

Je répète la signature:

LAGARDE

Lieutenant au 3e régiment de voltigeurs de la garde impériale, à Paris.

Pour copie conforme à l'original :

ALIS D'AMBEL.

LETTRES D'UN CHRÉTIEN SUR LE SPIRITISME (1)

TREIZIÈME LETTRE.

Paris, le 20 janvier 1865.

A Mademoiselle Clotilde Duval, à Valence.

CHÈRE CLOTILDE,

Je continue encore mes citations :

« C'est l'intuition, dit M. Cousin, qui, par sa vertu propre et spontanée, découvre directement et sans le secours de la réflexion, toutes les vérités essentielles; c'est la lumière qui éclaire le genre humain; c'est la voix qui parle aux prophètes et aux poètes; c'est le principe de toute inspiration, de l'enthousiasme et de cette foi inébranlable et sûre qui étonne le raisonnement réduit à la traiter de folie, parce qu'il ne peut s'en rendre compte par les procédés ordinaires. »

M. Love prétend que, « pour conclure relativement aux trois modes particuliers par lesquels il a été supposé que l'homme pouvait être mis en possession de la vérité, les deux premières, l'*intuition* et l'*inspiration*, sont incontestables et se rencontrent assez fréquemment; que le dernier, la *révélation*, n'est pas impossible, mais tout simplement *super-scientifique;* et je défie, dit-il, toutes les académies réunies et celle de médecine en particulier, de prouver le contraire... » Et il ajoute :

« J'admets la possibilité de phénomènes extraordinaires échappant encore plus ou moins ou même tout à fait à l'intelligence ou à la science humaines. Je les aborderai toujours avec la plus grande circonspection ; mais je les étudierai sérieusement et *sans parti pris* toutes les fois que cela me paraîtra utile au point de vue scientifique et moral.

» Quant à la part de l'*intuition* ou de l'*inspiration* dans l'étude des sciences, je demanderais à Dieu qu'elle fût la plus grande possible, si l'on pouvait toujours distinguer le vrai du faux, ou s'il n'y avait souvent danger à s'y abandonner. Cela ne veut pas dire que l'on ne découvrira pas un jour le moyen de régulariser les manifestations de l'âme, quelle que soit la forme sous laquelle elles se présenteront, et que, par conséquent, on n'arrivera pas à tirer de l'intuition, de l'inspiration et des autres modes d'activité qui me restent à examiner, des moyens d'arriver à la connaissance plus sûre que ceux que l'on y trouve aujourd'hui. Pour la *révélation*, je l'accepterais volontiers, mais toujours sous bénéfice d'inventaire, à moins qu'elle ne se présentât sous cette forme imposante par laquelle j'ai caractérisé ses manifestations supérieures, si tant est qu'elle se soit jamais produite de la sorte. En tous cas, je suis disposé à croire que si elles ont eu lieu quelque jour, cela a dû être à l'époque ou l'homme, récemment jeté sur la terre, ne trouvait pas dans l'intuition ou l'inspiration des règles suffisantes pour sa conservation. J'admettrais encore comme possible, qu'une société ayant progressé pendant des siècles, mais ayant un jour déraillé, au point de vue moral, de manière à n'être pas plus avancée, sous ce rapport, que les hommes des premiers âges, Dieu ait cru utile de les remettre dans la bonne voie, en les frappant de nouveau par la *révélation*. Il y a de bonnes raisons de croire que la société actuelle, par la manière délibérée avec laquelle elle parcourt la sentine de l'égoïsme, du vice et de l'immoralité, pourrait bien avoir mérité de la Providence cette marque extraordinaire de son attention et de sa sollicitude. »

Dans la préface de ses *Études historiques*, Chateaubriand s'exprime ainsi :

« L'homme tend à une perfection indéfinie; il est encore loin d'être remonté aux sublimes hauteurs dont les traditions primitives et religieuses nous apprennent qu'il est descendu; mais il ne cesse de gravir la pente escarpée de ce Sinaï inconnu, au sommet duquel il verra Dieu. La société, en avançant, accomplit certaines transformations générales, et nous sommes arrivés à l'un de ces grands changements de l'espèce humaine. »

« Il est très-probable, écrit Mme de Staël, que le genre humain est susceptible d'éducation aussi bien que chaque homme, et qu'il y a des époques marquées pour le progrès de la pensée dans la route éternelle du temps. La réformation fut l'ère de l'examen et de la conviction éclairée qui lui succède. Le christianisme a d'abord été fondé, puis altéré, puis examiné, et ces diverses périodes étaient nécessaires à son développement; elles ont duré quelquefois cent ans, quelquefois mille ans. L'Être Suprême, qui puise dans l'éternité, n'est pas économe du temps à notre manière. »

Lerminier, dans un article critique sur les *Méditations et Études morales* de M. Guizot, fait observer que :

« De plus en plus, l'humanité cherche la lumière, parce qu'on a travaillé de plus en plus à épaissir les ténèbres et à ensanglanter le chaos. Les commotions sociales, qui nous éprouvent si douloureusement, donnent aux âmes une soif plus ardente de la vérité. Plus d'hommes commencent à comprendre qu'ils ne sauraient plus vivre sans la vérité; il faut qu'ils la trouvent, et quand ils l'auront trouvée, qu'ils la confessent. Il nous semble aussi que chez les esprits sérieux a pénétré une croyance rationnelle dans quelque grand dessein de la Providence : en présence de tant de catastrophes et de ruines accumulées, on ne croit plus au hasard! »

« Oui, s'écrie Nourrisson, dans son introduction au *Tableau des progrès de la pensée humaine*, oui, cette belle inconnue, les philosophes l'ont aperçue; ils ont décrit ses charmes, publié ses bienfaits; c'est la *désirée* dont parle Aristote ; c'est l'idéale beauté dont Platon disait que *s'il nous était donné de la voir face à face, elle exciterait en nous d'incroyables amours ;* c'est la vérité dans la recherche de laquelle Bossuet découvrait *un principe et comme un exercice de vie éternellement heureuse!* »

On lit dans le *Correspondant* du 25 février :

« Au delà de la révélation, il y a pour Schelling un horizon nouveau, infini : c'est, les yeux dirigés vers cet avenir, qu'il conclut ses gigantesques travaux.

» Il y a deux religions: l'une naturelle, mythologique; l'autre révélée. *Il y en aura une troisième* qui sera purement philosophique (quoique révélée également), qui

(1) Voir les nos de 15 à 23, et de 46 à 48.

---

cellents copistes, c'est-à-dire des réalistes de talent; d'autant plus que les réalistes font assez bon marché de l'interprétation même dans la copie.

Nous sommes loin de faire fi du réalisme; à côté des lieux communs qui encombrent les salons, des paysages auxquels ils manquent le clocher du village et le carillon d'usage, il est agréable pour l'amateur de voir briller çà et là quelques vigoureuses études de la nature qui rappellent dans ce milieu conventionnel la vraie lumière, la vraie forme ; c'est là où le réalisme triomphe. A côté des poétiques interprétations de M. Corot, il y a au Salon les poésies sauvages et abruptes, les élégances d'un motif, les bruits sourds de la mer ; c'est évidemment ce qui sauve momentanément la peinture française, sa sincérité.

Dans les régions élevées de l'art, c'est-à-dire dans les grandes compositions, les grandes harmonies, les grandes expressions, le sentiment est réellement pauvre et mesquin. Le style, le grand caractère se rencontrent rarement. Est-ce la perfection que nous demandons ? Non, nous demandons de l'art, nous demandons que la sculpture soit puissante, la peinture expressive ; nous demandons, par exemple, à M. Millet pourquoi il a doté la France d'un Vercingétorix de boulevard quand les Allemands ont leur Arminius ? Nous demandons également à la mémoire de M. Pradier pourquoi il n'a pas rendu éternel pour l'art le monument titanesque de Napoléon Ier ? Nous en avons le droit, de telles nuances intéressent une nation ; mais n'est-ce pas l'histoire de tous les temps ? Les commandes officielles sont données à Lebrun, quand le Puget, pour fuir la misère et les poupes de galères à perpétuité, se réfugie au sein de Gênes ; là les patriciens, plus nobles que le roi de France, l'accueillent, et son génie déborde.

Rude, qui a fait chanter une *Marseillaise* éternelle à la pierre, n'est plus là ! Delacroix, qui nous a ouvert les portes de la lumière et de l'imagination, n'est plus là ! l'art croit se rajeunir en faisant abstraction des grandes vues et des grandes idées; il lutte péniblement dans la routine des procédés; il lutte par la lettre, au lieu de lutter par l'esprit.

Et cependant nous ne croyons pas à sa décadence ; les quelques grandes tentatives sont favorablement accueillies. Si ce n'est pas un résultat complétement glorieux, c'est au moins l'adoration du grand art qui se réveille ; le repos et la mort de nos grands chefs d'école ont cruellement frappé l'art français ; nous attendons ceux qui continueront sa vie et sa gloire.

HYX.

Avis.

L'accueil que notre feuille a reçu du public spirite, nous permet de réduire à 9 fr. pour la France le prix de nos abonnements annuels à partir du 1er juillet prochain, mais attendu les frais considérables que nous avons à supporter pour l'affranchissement à l'étranger (15, 10 et 8 *centimes par numéro*), nos prix sont maintenus pour nos abonnés hors de France.

MM. les abonnés dont l'abonnement expire le 30 juin prochain sont priés de le renouveler le plus promptement possible, en adressant un mandat sur la poste ou sur Paris, *à l'ordre du Directeur de* L'AVENIR, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception du journal.

contiendra les deux autres et les expliquera, à laquelle le Christianisme servira de moyen terme et qui, renouant la chaîne des temps et établissant UN RAPPORT RÉEL ENTRE L'HOMME ET DIEU, sera tout à la fois philosophie de la mythologie et philosophie du Christianisme.

» La religion philosophique de l'avenir ne sortira ni d'Alexandrie, ni de Berlin : elle sortira du Christianisme qui a épuisé l'idée de Dieu et qui s'est élevée à une métaphysique sublime.

Schelling mourant a dit :

« Le moment d'une crise divine est venu pour la philosophie. » Et il meurt en cherchant la religion des philosophes, une main sur l'*Évangile de l'Amour*.

» On sait que Schelling est un de ceux qui ont prophétisé l'Évangile de l'Amour, dont saint Jean, suivant lui, est le précurseur.

« A quoi bon, dit Schelling, nier l'élément païen dans » le christianisme, malgré l'évidence ? Mieux vaut l'ex» pliquer. En enlevant l'élément païen, on ôte au chris» tianisme sa réalité. La religion du Christianisme a re» cueilli les débris du paganisme, et les contient, comme » la Rome chrétienne a recueilli, conservé et continué » la Rome païenne, mais en la transformant. »

« Au temps du Christ, dit l'auteur de *Falkir*, il n'é» tait pas encore utile que la Société humaine comprît » la grande vérité, que l'avenir ne discutera même pas, » s'étonnant de l'avoir possédée si tard, à savoir que » l'humanité n'est qu'une peuplade de l'univers. Nous » avons longtemps été et nous sommes encore de misé» rables sauvages confinés dans une île inconnue; nous » ne serons vraiment grands que lorsque nous serons » reliés aux sociétés les plus avancées du ciel, et lorsque » nous serons dignes d'entrer dans la magnifique unité » de la création. Le temps approche, puisque les » hommes commencent à avoir une idée confuse de » l'enchaînement des mondes. Quand le progrès sur ce » point sera sérieux et que l'humanité aura marché, il » n'est pas impossible de supposer que certains hommes » auront une conscience certaine, quoique obscure, de » leurs vies antérieures. Dans les moments où l'Esprit » se dégage le plus possible des entraves de la chair et » vole vers l'infini sur les ailes de la pensée, il m'est » arrivé d'avoir comme un souvenir vague de pays, » d'êtres, de choses dont rien ici-bas n'approche. »

« Le premier, saint Augustin a écrit que le genre humain est un, et que la divine Providence, qui conduit admirablement toutes choses, gouverne la suite des générations humaines, depuis Adam jusqu'à la fin des siècles, comme un seul homme qui, de l'enfance à la vieillesse, fournit sa carrière dans le temps.

» A cette doctrine, souvent rappelée ou reproduite, ajoutez le dogme de la chute, d'où il suit que l'humanité doit, ici-bas, chercher non le bonheur, mais le salut, et vous aurez les éléments de la philosophie de l'histoire telle que l'a conçue saint Augustin, nous dit Nourrisson dans son *Tableau du progrès de la pensée humaine*. »

« L'humanité lasse et fatiguée, — fait écrire Maxime » Du Camp par Sylvius à Jean Marc, — se tourne de tous » côtés pour voir d'où lui viendra la lumière ; elle presse » avec inquiétude ses flancs depuis longtemps stériles ; » elle demande à Dieu qu'Isaac naisse encore de la vieille » Sarah ; tourmentée, haletante, elle attend avec an» goisse celui qui doit féconder ses entrailles ; elle » cherche son générateur, et, comme Thamar, elle se » donne à tous dans l'espérance de concevoir. Qu'elle » soit sans crainte, il viendra ! Les croyances sur les» quelles elle vit depuis dix-huit siècles et demi lui sont » devenues insuffisantes, quoiqu'elle fasse peut-être » pour s'illusionner sur ses lassitudes ; chaque jour les » idées nouvelles, ces idées reçues d'abord avec des » éclats de rire ou des persécutions, chaque jour ces » idées s'infiltrent dans sa large poitrine, et, plus » tard, quand les temps seront venus, elles écloront » comme une fleur de réhabilitation et d'amour et elles » se formuleront en une croyance supérieure pour nos » petits-enfants; car toute pensée gagne sa manifestation; » tout verbe devient chair ! Et peut-être déjà toutes les » convulsions qui agitent l'humanité ne sont-elles que » les efforts douloureux de l'enfantement ! Qu'il soit » béni celui qui doit venir ! »

« Il se peut qu'un jour, — pressent Mme de Staël, — un cri d'union s'élève et que l'universalité des chrétiens aspire à professer la même religion théologique, politique et morale ; mais avant que ce miracle soit accompli, tous les hommes qui ont un cœur et qui lui obéissent, doivent se respecter mutuellement. »

L'ensemble de ces citations forme, vous en conviendrez ma chère Clotide, une diagnose souveraine ; il est impossible de ne pas y reconnaître ce souffle prophétique, précurseur de toutes les grandes transformations sociales. Il est clair également que l'opinion bien arrêtée de tous ces penseurs contemporains est un admirable théomètre de l'état philosophique et religieux de l'époque actuelle de l'humanité. Au surplus cette opinion trouve une sanction et une consécration telles dans certaines considérations du livre d'Eraste, que je ne puis résister au désir de vous les citer dans ma prochaine lettre.

A vous de tout cœur, ALIS D'AMBEL.

Une séance de Typtologie

Les abonnés de l'*Avenir* ne liront pas sans intérêt la relation du principal incident qui a marqué une réunion spirite que j'ai eu, quoiqu'indigne et inhabile, l'honneur de diriger, le 16 mai dernier. L'importance du nom de l'Esprit qui s'est manifesté spontanément, la beauté des sentiments qu'il a témoignés dans les quelques paroles qu'il a fait entendre en recommandent la divulgation dans les circonstances présentes où l'opinion publique a été si péniblement émue par un acte de fanatisme politique indigne de notre époque.

Dix-sept personnes sont réunies dans le salon d'un des médiums les plus en renom à Paris. La plupart sont adeptes ferventes du spiritisme, les autres désirent s'y initier par l'observation des phénomènes de la *typtologie* qui se pratique d'ordinaire dans ce centre et qui offre par elle-même et par ses résultats des preuves irréfragables de la relation naturelle des monde spirituel et humain.

Il n'est pas inutile de rappeler ici en quelques mots comment elle se pratique. Le médium appose les mains sur une table. Les Esprits agissent au moyen de leurs fluides sur les siens, et les combinent de manière à produire, dans la substance du meuble, des bruits analogues — nous ne disons pas identiques — à de petites détonations électriques, parfaitement distincts les uns des autres. Une deuxième personne pointe les lettres d'un alphabet et appelle chacune de celles que l'Esprit désigne successivement par un coup frappé; une troisième les inscrit et donne lecture de la communication qui a été ainsi obtenue lentement sans doute, mais d'une façon indépendante de toute influence humaine volontaire ou non. Ainsi en reçoit-on parfois dans des idiomes inconnus à l'assistance; ce qui relègue bien loin la théorie de la transmission de pensées.

Application étant faite de cette méthode les Esprits présents donnent d'abord leurs noms comme ils le font d'ordinaire. Aussitôt après les paroles suivantes se font entendre :

« Les hommes ont la bonté de s'intéresser à moi parce que ma fin a été tragique, et que ma vie était utile à mon pays.

» Dieu n'a pas permis que je restasse plus longtemps sur la terre.

» God is good. Love the men who are gone.

» LINCOLN. »

Ce nom n'ayant pas été annoncé dès le principe, il est évident que l'Esprit veut marquer que toute initiative ne vient que de lui. L'assistance flattée et heureuse de sa venue lui témoigne unanimement sa gratitude. Interprète du désir de tous, j'adresse à Lincoln les questions suivantes qui intéressent au plus haut point les études auxquelles nous nous livrons :

Prédiction a été faite, il y a environ deux ans, par l'intermédiaire du médium Dunglas Home, de votre déplorable fin. En avez-vous connaissance?

Réponse. — « Oui. »

D. — Ainsi le fait de cette prédiction est réel?

R. — « Oui. »

D. — Vous en doutiez-vous sur terre?

R. — « Non. »

D. — Il y a donc des oracles qui se réalisent; mais on en cite bien peu d'exemples dans les centres spirites. De quelles lois dépendent-ils? Donnez-nous votre sentiment à cet égard?

R. — « Les vraies prédictions sont rares et elles ne sont données qu'avec la permission de Dieu. Ceux qui croient en avoir à tout instant sont trompés par des Esprits légers. »

D. — C'est le côté moral du phénomène des prédictions que vous venez de traiter et de recommander à notre prudence, mais nous voudrions être instruits sur sa mise en œuvre. Daignez répondre aux questions suivantes : Les Esprits de l'ordre humain; c'est-à-dire les âmes de la presque totalité des récents défunts de la Terre, sont-ils aptes à connaître l'avenir?

R. — « Non. »

D. — Ce seraient donc des êtres supérieurs à notre degré de spiritualité qui le connaîtraient?

R. — « Sans doute. »

D. — Dans une mesure proportionnée à leur avancement, je suppose?

R. — « Oui. »

Conclusion en est tirée que si des Esprits de l'erraticité terrienne font des prédictions, c'est qu'ils en reçoivent révélation de plus haut. Dans tous les cas, elles ne doivent être accueillies qu'avec réserve, d'après le conseil renouvelé par l'Esprit Lincoln qui nous prémunit contre des déceptions trop souvent méritées. Le dialogue continue :

D. — Savez-vous quel est votre assassin?

R. — « Oui. »

D. — Est-il mort à notre monde?

R. — « Oui. »

D. — L'avez-vous vu dans le vôtre?

R. — « Non. »

D. — Pensez-vous l'avoir en votre présence prochainement?

R. — « J'ignore. »

D. — Il est évident que, dans le grand nombre des personnes suspectées et arrêtées, il doit y avoir des innocents. Vous devez vous y intéresser et agir en leur faveur sur l'Esprit de leurs juges?

R. — « Certes oui. »

Plusieurs questions qui ne doivent pas être reproduites ici sont adressées à Lincoln sur sa fin; il y répond et termine en renouvelant ce précepte :

« Love men who are gone. »

Quelqu'un ici fait observer que Lincoln recommande les fédéraux morts pour leur cause. L'assistance réclame contre cette interprétation arbitrairement restreinte de la pensée de l'Esprit qui est certainement assez élevé pour intéresser les survivants en faveur des morts de tous les partis comme de toutes les nations et de toutes les sectes, l'humanité ne faisant, aux yeux de Dieu, qu'une seule famille ayant les mêmes droits dans ce monde et dans l'autre. L'Esprit ratifie le sentiment général par ces mots :

« Aimez tous ceux qui sont partis. »

Une particularité intéressante de cette manifestation, c'est qu'après celle de divers autres Esprits, Lincoln reprend la parole en ces termes :

« Friend, I love you because you are good. My heart is for your happiness. »

D. — Pour qui faites-vous entendre ces paroles gracieuses?

R. — « Fort the comte. »

Et ce disant, l'Esprit dirige la table vers le général comte de M.-F., qui joint à de glorieux services dans les armes une juste renommée acquise dans les lettres par d'agréables productions, et notamment un recueil de fables et de diverses poésies.

Ce sentiment d'amitié subitement éprouvé par le nouvel hôte spirituel de la réunion pour un de ses membres est l'indice d'un fait imposant; c'est que Lincoln, loin d'être dans le trouble qui se prolonge souvent après les morts violentes, bien loin aussi de reporter sur le souvenir de la sienne toutes les forces de son être, jouit au contraire de la pleine liberté de ses impressions et de l'exercice indépendant de ses facultés. A peine dégagé de la matière et de son cortége d'exigences et de misères, Abraham Lincoln est aussitôt maître de lui-même. Il le témoigne en distinguant, dans un milieu nouveau, une individualité qui lui est sympathique. C'est que le souvenir de la catastrophe dont il vient d'être victime, est déjà loin de lui. Supérieur aux passions qui divisent les hommes, il ne montre pas de ressentiment contre ses ennemis, il ne fait entendre que des paroles de conciliation.

ALP. DE BOISMARTIN.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

2me Année. — N° 50. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 15 Juin 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 »
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES
ET CHEZ
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

Sommaire du n° 50 de l'Avenir

Avis. — Lettre de Charleroy. — Le ciel du spiritisme, troisième et dernier article, par André Pezzani. — Une soirée de spiritisme chez le président Abraham Lincoln. — Le spiritisme en Suède, traduit du *Spiritisme magazine*, par J. Mitchell. — FEUILLETON : Critique du Salon en 1865, par un Esprit du quinzième siècle.

AVIS

L'accueil que notre feuille a reçu du public spirite, nous permet de réduire à 9 fr. pour la France le prix de nos abonnements annuels à partir du 1er juillet prochain, mais attendu les frais considérables que nous avons à supporter pour l'affranchissement à l'étranger (15, 10 et 8 *centimes par numéro*), nos prix sont maintenus pour nos abonnés hors de France.

MM. les abonnés, dont l'abonnement expire le 30 juin prochain, sont priés de le renouveler le plus promptement possible, en adressant un mandat sur la poste ou sur Paris, *à l'ordre du directeur de* L'AVENIR, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception du journal.

Un grand nombre de nos lecteurs nous demandent avec une insistance trop gracieuse pour que nous n'y ayons pas égard, la suite de l'*Essai sur les mondes*, de notre bien aimé collaborateur Eraste ; nous reprendrons incessamment cette publication.

Nos abonnés nous rendront cette justice que nous tâchons de donner dans notre feuille le plus de variété et le plus de nouvelles spirites. Dans notre dernier numéro nous avons commencé l'insertion d'une communication très-intéressante sur l'exposition des beaux-arts de 1865, par un Esprit du 15e siècle. Nous remercions sincèrement cet Esprit, d'aborder des questions vivantes et contemporaines et d'inaugurer un nouvel ordre de communications. Toutes les questions sont du ressort de la philosophie, or le Spiritisme étant par-dessus tout une doctrine philosophique, il est de son devoir de porter ses investigations et ses recherches non-seulement sur les questions purement psychologiques, mais sur tout ce qui peut élever l'âme et agrandir le cercle de ses connaissances. Cette critique du salon de 1865 a été dictée médianimiquement à un jeune peintre de nos amis, chez lequel, par conséquent l'Esprit a trouvé les connaissances spéciales pour traiter convenablement les questions qui se rattachent aux beaux-arts. C'est ainsi que tous les Esprits d'un ordre relativement élevé agissent lorsqu'ils veulent traiter des questions spéciales. A. D'A.

Paris, le 15 Juin 1865

CORRESPONDANCE SPIRITE

Charleroi, le 30 mai 1865.

Mon cher directeur,

Je m'aperçois, par les deux lettres insérées dans votre numéro du 25 de ce mois, que les pensées que j'ai émises au sujet de la brochure de Mme B..., n'ont pas été bien comprises. Je n'avais qu'un seul but : démontrer l'incompatibilité qui existe entre ce que l'on appelle *vulgairement* la foi et la raison et, partant, le peu de succès que cette brochure devait avoir auprès des membres du clergé catholique. Je n'en rends pas moins un hommage mérité aux sentiments généreux qui ont guidé Mme B...

L'esprit de l'Église, depuis Constantin jusqu'à nos jours, n'a pas varié; l'histoire est là pour prouver que toujours elle s'est inscrite en faux contre tous les progrès, contre toutes les libertés qui font la force de la société.

En effet, n'est-ce pas à la faveur des ténèbres qui couvraient l'humanité, pendant tout le moyen âge, que le catholicisme a pu élever sa toute-puissance sur les âmes ? N'est-ce pas à l'aide de l'ignorance qu'il a pu maintenir son influence sur les peuples et construire cet édifice de préjugés qui est encore aujourd'hui debout comme une menace pour la civilisation moderne ?

Le clergé catholique comprend parfaitement que la lumière est pour lui la mort; l'inertie et le mauvais vouloir qu'il a toujours opposés, et qu'il oppose encore aujourd'hui, à toutes les idées nouvelles, en sont la preuve et nous laissent peu d'espoir pour sa conversion future.

Mme B... croit pouvoir encore l'amener aux idées nouvelles, au progrès; c'est une généreuse illusion, mais à laquelle l'histoire de toutes les théocraties donne un démenti constant.

J'ai lu et relu avec bonheur les ouvrages ainsi que les articles remarquables sortis de la plume de M. Pezanni; la lumière s'est faite en moi sur beaucoup de questions par la lecture de ces pages d'une philosophie brillante et vraiment rationnelle. Cependant, je dois avouer que je ne puis admettre, jusqu'à preuve du contraire, que tout homme, ici-bas, s'y trouve nécessairement pour expier des fautes commises dans une existence antérieure : les Esprits supérieurs en mission ; les Esprits à l'état d'enfance, tels que les sauvages; les hommes qui s'incarnent sur cette planète pour n'avoir pas eu le temps de compléter leur épreuve terrestre, me paraissent des exceptions d'une certaine valeur au dogme du *péché originel*. Pour eux, l'existence actuelle n'est qu'un gradin pour l'existence future et non une *expiation* pour des fautes commises dans une existence antérieure.

Je crois à la révélation continue et universelle de Dieu à l'humanité par l'intermédiaire des Esprits supé-

FEUILLETON DE L'AVENIR

CRITIQUE DU SALON DE 1865

par un Esprit du XVe siècle

Le Grand Salon.

PUVIS DE CHAVANNES,

LES FRÈRES BALZE, CABANEL.

Avant de pénétrer dans le Grand Salon, les allégories de M. Puvis de Chavannes arrêtent le regard; ces œuvres sont monumentales; leur agreste simplicité ont le charme et l'impression de la grande peinture.

Nous savons gré à M. Puvis de Chavannes de peindre, au nom du grand Art. Ces allégories représentant *les Vendanges en Picardie (Ave mater Picardia nutrix)*. Ces peintures, exécutées pour le musée d'Amiens, sont un hommage rendu à la fertilité de la Picardie; ce sont deux grandes églogues, où l'une réunit la splendeur des vignes, et l'autre les différentes industries de la province. La pêche occupe une grande partie de la seconde allégorie; dans ces deux compositions, l'humanité se marie merveilleusement à la nature; des enfants se pendent au sein de leur mère, comme les hommes pressent le sein de la Picardie.

M. Puvis de Chavannes n'en est pas à sa première œuvre; chez lui, l'homme, c'est-à-dire le penseur, s'allie profondément au peintre, et, sans suivre l'exemple déplorable des spécialistes qui appauvrissent la richesse de la peinture, il grandit au contraire sa manière en mêlant dans ses toiles un peu du grand tout de la nature.

Faut-il critiquer dans M. Puvis de Chavannes certains groupes un peu vides, certains torses un peu trop longs, des emmanchements de bras incertains et des fautes de proportions entre les figures ? Non, une œuvre comme la sienne ne demande pas à être ainsi détaillée. Ce sont des fautes que M. Puvis de Chavannes doit voir aussi bien que nous; Dieu sait si, dans notre voyage au Salon, nous rencontrerons des défauts artistiques; nous nous défions beaucoup des tableaux où brille l'harmonie de la banalité; une œuvre sans défauts est rarement une œuvre bonne. Saluons donc la majesté des allégories de M. Puvis de Chavannes, et ne nous souvenons que des qualités d'art que nous venons d'admirer.

Il y a en face de M. Puvis de Chavannes une autre peinture murale, célèbre par sa composition et la grâce de ses figures. C'est le *Triomphe de Galathée* de Raphaël. Les frères Balze sont les auteurs de cette reproduction sur faïence. Cette manière de procéder, fort coûteuse, crée une œuvre inaltérable. Faisons des vœux pour que cette nouvelle forme artistique se popularise un jour, et que nous ayons sous les yeux, non-seulement dans nos rues modernes la splendeur industrielle, mais également aussi la splendeur de l'Art.

Ces peintures, décorant extérieurement des monuments publics et représentant, comme chez les anciens, la consécration de l'édifice, donneraient à nos cités modernes une richesse toute nouvelle.

L'œuvre des frères Balze est lourde; la figure surtout de la Galathée nous semble courte et vulgaire de formes; nous pouvons tous constater la différence avec l'original, en étudiant la magnifique gravure qui le reproduit et les photographies qui popularisent de jour en jour le peintre d'Urbin et tant d'autres.

En entrant dans le Grand Salon, nous allons droit au portrait de Napoléon III, par Cabanel.

Les grands peintres, comme tous les autres grands hommes, sont rarement bien traités de leur vivant; si la fortune leur sourit, les écoles différentes opposent à chaque production nouvelle du maître la raillerie à la gloire, souvent l'insulte à la justice.

M. Flandrin est mort, justement regretté de l'École française. Son portrait de Napoléon III, froidement accueilli au Salon, est cependant, à côté du portrait peint par M. Cabanel, un modèle de style, de calme et de bon goût. Au premier coup d'œil on sent toute l'immense différence qui existe entre les deux œuvres ; autant celle de M. Flandrin est élevée, autant celle de M. Cabanel est bourgeoise. L'exécution même du peintre est froide, pauvre, sans relief, manquant absolument de vitalité. Est-ce à dire que beaucoup de peintres feraient même cette œuvre ? Non, le mérite y est immense, mais pas assez cependant à côté du mérite plus élevé, plus grand de nos chefs d'école morts ou retirés de la lutte.

L'Art, ce but unique, n'y est pas satisfait; sous prétexte d'idéalisme, le peintre a eu peur de saisir la vie, et son œuvre est plate, plus plate que les plus soignées des maîtres secondaires des Flandres. HYX.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

rieurs en mission. Je crois, qu'en vertu de cette révélation, l'humanité avance d'époque en époque dans la voie du progrès.....

Jusqu'à ce jour, Jésus est pour moi le plus grand des missionnaires qui ont paru sur la terre ; il est à mes yeux le type de l'homme parfait par excellence, que chacun de nous doit s'efforcer d'imiter dans sa vie et dans ses actes ; mais je ne puis croire qu'il soit le dernier des Messies et que d'autres ne viendront pas compléter ses enseignements, comme il est venu lui-même compléter ceux de Moïse, des philosophes et des prophètes.

Pour dire toute ma pensée, je ne comprends pas, je ne m'explique pas ces mots *rédemption, union avec le Verbe, incarnation avec l'Homme-Dieu*, qui me semblent en contradiction complète avec la doctrine de la perfectibilité.

Voilà, mon cher directeur, ce que je crois pouvoir répondre aux deux lettres que vous a values celle que j'ai eu le plaisir de vous écrire le 16 avril dernier ; mais soyez-en bien assuré, je dis ce que je pense sans prétention, car je n'ai ni la force ni le désir de former école et de dire comme tant d'autres : « *Hors de moi, point de salut !* »

Veuillez avoir l'obligeance d'insérer cette lettre dans votre prochain numéro, et agréer mes salutations fraternelles.

H. C. FIX.

LE CIEL DU SPIRITISME

III

Tandis que la brahmanisme en Orient s'épuisait en moyens futiles pour échapper à la loi des réincarnations, tandis que le bouddhisme trouvait son refuge dans le néant libérateur, tandis que les disciples encore grossiers du Christ méconnaissaient les grands enseignements de leur maître et créaient un ciel de fantaisie pour les bienheureux changés en rentiers inoccupés, en statues de cire et en momies, l'avénement de l'Esprit se préparait déjà, chez les Gentils par les mystères; chez les Juifs, par la tradition orale et secrète contenue dans le *Sepher jesirah*, dans le *Zohar* et ses suppléments, dans le grand et le petit *Idra*; chez les chrétiens dans les vues immenses et prématurées d'Origène, confirmées sur la négation de l'enfer absolu, par Clément d'Alexandrie et Grégoire de Nysse et une foule de théologiens. Mais ce n'était pas assez ; l'Esprit de vérité dont la venue dans les desseins providentiels de Dieu était fixée vers 1850, et le triomphe définitif vers l'an 1900, époque du jugement dernier, de la fin de l'ancien monde et de l'inauguration d'une ère nouvelle, devait être annoncé, devancé par des précurseurs; le terrain devait être prêt à recevoir les semences du ciel qui allaient se répandre sur les sillons de la terre, croître et fructifier sous l'œil des grands messagers, et par les soins de tous les hommes de bonne volonté associés à ce sublime travail. C'est la France qui avait la mission d'initiatrice à ce mouvement promis, elle devait donc être préparée de longue main à ce rôle ; c'est pourquoi chez ses ancêtres directs, les Gaulois, surgit une théologie contenant déjà en germe toutes les vérités spirituelles. Voilà la raison d'être dans le plan divin, du Druidisme qui était une protestation contre les molles religions de l'Orient, en même temps que contre leur ascétisme contemplatif, et une reprise de ce que le Messie n'avait pu suffisamment développer, un céleste commentaire de ses fécondes paroles : « *il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père* ». Chez les Gaulois, point de religieux ni de moines; le prêtre en dehors des cérémonies religieuses, participe à toutes les fonctions de la vie civile. Le Druidisme est l'opposé complet du génie oriental. Les Orientaux savent la loi inéluctable des réincarnations, ils la maudissent et s'en épouvantent; ils inventent, pour y échapper, mille ressources sans valeur aucune, de futiles et vaines observances, la contemplation stérile, la prière sans adoration, l'extase et la méditation sans les œuvres méritantes qui seules font le salut de l'homme. Le Gaulois connaît aussi la nécessité des renaissances, il l'accepte loin de la repousser, la morale du Druidisme se résout dans une perpétuelle activité pour former son individualité et arriver au perfectionnement de soi-même. C'est ce que nous avons déjà fait ressortir dans un article antérieur (l'activité est la loi de tous les mondes). Pendant que les bouddhistes soupirent vers leur *nirvana*, anéantissement, que les brahmanes aspirent à l'absorption dans l'âme universelle, que les pseudo-chrétiens rêvent la vision béatifique et immobile, les druides n'admettent pas même cet intervalle de repos entre les incarnations. Se reposer c'est perdre du temps et on n'en doit point perdre, pour achever le plus tôt possible ses transmigrations dans *Abred* et arriver aux transformations de plus en plus resplendissantes de *Gwynfid*. Leur fière théologie ne voit que l'action, partout l'action. L'absolu leur fait peur, aussi le dernier et suprême cercle de *Ceugant*, ils le réservent à Dieu à condition que de là il rayonne dans toute sa création et la pénètre dans tous les sens, mais nulle créature vivante ne peut s'y mouvoir, ils n'admettent pas de co-société ni de participation d'aucune sorte à la vie divine, c'est une exagération, mais elle était nécessaire dans une théologie, qui devait briser avec les erreurs des précédentes et les répudier carrément. Nous verrons bientôt dans une étude synthétique du Druidisme considéré par rapport aux croyances nouvelles, ce que nous pensons de la foi de nos pères, qui malgré ses taches et ses égarements sur quelques points, a précédé et préparé les enseignements du Spiritisme.

Le Spiritisme explique et concilie tout. Aux bouddhistes, aux brahmanistes, aux néoplatoniciens, il accorde qu'en effet le moyen d'échapper à des basses réincarnations, de prendre son vol dans les mondes supérieurs, c'est le détachement des biens matériels ? mais qui dit détachement, ne dit pas un complet divorce, impossible tant que nous vivons de la vie terrestre. Ne faut-il pas remplir son devoir d'homme, grandir par les obstacles, se perfectionner dans les épreuves, acquérir les énergies qui nous manquent, corriger les défauts que nous avons encore? ne faut-il pas aider, secourir nos semblables par notre exemple et nos conseils ? et peut-on le faire, peut-on pratiquer les œuvres méritoires, en se retirant égoïstement du monde ? Il ne faut jouir sans doute des biens temporels qu'en passant et sans contracter avec eux aucune attache servile, afin qu'on puisse à la mort les quitter sans regret et avec plaisir. Le mérite, il semble, sera plus grand d'avoir disposé des richesses de la terre, suivant ses besoins et dans l'intérêt de tous et de n'y avoir pas laissé prendre son cœur, de n'avoir fortifié en soi que la volonté de faire le bien, et l'amour du prochain et de Dieu. Par là l'ascétisme oriental est condammé, mais ce qu'il y a de bon dans son principe est complétement sauvegardé.

Le Spiritisme dit : « La vie future est la conséquence et la suite de la vie présente. » Si vous ne vous êtes pas élevé au-dessus de la terre, si vous avez à vous reprocher des fautes, des imperfections ou des crimes, si vous vous êtes trouvé à votre place ici-bas, comme l'exprime le philosophe inconnu Saint-Martin dans une de ses plus remarquables pensées, et que vous n'ayez aspiré à rien de mieux, vous renaîtrez ici-bas ; là où l'arbre tombe, il reste, selon le Christ, jusqu'à ce qu'ayant mérité d'être transplanté ailleurs, il puisse porter de meilleurs fruits. Les *Védas* le disaient déjà : « L'homme » va au monde de ses œuvres, où ses désirs et ses pen» chants le poussent. Les œuvres sont comme un câble » qui lie l'Esprit et dont il ne peut s'affranchir. »

Lorsqu'au contraire l'âme en quittant ce monde est mûre pour la vie spirituelle et sans liens avec la matière, elle s'élève peu à peu, au service des Esprits supérieurs, au secours de ses frères terrestres qu'elle a laissés en arrière et à qui elle apporte une influence vivifiante.

Un degré de plus, l'individualité spirituelle dont il s'agit, sans perdre un seul instant, sans s'anéantir, fusionne avec les Esprits qui lui sont le plus sympathiques, de façon à n'avoir plus qu'une seule et même volonté, un seul et même amour, avec ses frères de l'espace. On a qualifié très-improprement, dans ces derniers temps, cet état réel de l'Esprit de mort *spirituelle*, ce n'est pas la mort, c'est une *survie*. L'âme en effet qui est arrivée au fusionnement solidaire y gagne plus de rayonnements, elle s'accroît de tout ce que lui apportent d'expérience et de pensées les âmes sœurs avec lesquelles elle a fusionné. Son histoire s'augmente de toutes celles qui lui sont associées. Elle n'avait vécu jusqu'à présent que dans dix tourbillons, je suppose; voilà qu'elle a vécu par ses co-associées, dans cent, dans mille, dans un million; elle est évoquée dans des milliards de mondes qui connaissent et appellent les Esprits de la société qu'elle forme, et elle peut ainsi se rendre dans tous, mandataire naturel de chacun d'eux. Sa vie s'est donc augmentée en extension, en puissance, en dévouement. Le fusionnement et la solidarité n'abolissent point l'individualité de chaque âme qui en est accrue, au contraire, et gagne chaque jour à mesure que se développe et grandit l'amoureuse agrégation.

Poussons cette pensée jusqu'aux dernières limites de l'idéal, l'association au *ceugant*, osons le faire, malgré nos pères, malgré les druides; par sa participation à la vie divine. L'Esprit pur a quelque chose de l'ubiquité de Dieu « plus on monte, plus la monade conquiert de rayonnements ». L'âme alors est au service du Père, elle va dans tous les mondes de la création, dans tous les univers infinis, remplir des messages, des missions de dévouement et d'amour, elle siége au centre du macrocosme, membre du grand conseil de Dieu, et pour elle il n'y a jamais immobilité et repos inactif ; Dieu agit toujours et plus on se rapproche de lui, plus on gagne quelque chose au contact de son incessante activité, plus on découvre de nouveaux trésors dans la richesse infinie de l'Être, de nouveaux aspects dans la beauté resplendissante et parfaite, de nouveaux embrâsements au foyer de l'incomparable amour, de nouvelles connaissances dans la Vérité immuable, mais qui ne pouvant se donner à la fois tout entières, se développent par des séries infinies à l'intelligence de ses créatures. Les attributs de l'infini sont infinis ; chaque minute en dévoile un nouveau et c'est ainsi que le bonheur des bienheureux, toujours actifs, toujours occupés, croîtra sans cesse et sans terme assignable, car l'infini ne saurait s'épuiser.

Mais quoi ! nous dira-t-on, monter, toujours monter, toujours se transformer, toujours passer par des myriades de morts.

A cette objection de la paresse humaine, nous répondons par les paroles citées dans l'abbé Gratry, ce grand théologien, qui malgré ses attaches officielles à un passé enfantin n'en a pas moins posé ses pieds hardis sur la route bénie de l'avenir. Voici ce qu'il dit (*Connaissance de l'âme*, 2e vol., Lieu de l'immortalité), il rapporte un passage d'un Allemand, de Schubert. « Là, » dit-il, dans la région des étoiles doubles et des amas » d'étoiles, nous voyons souvent deux soleils, quelque» fois trois et plus, associés comme des frères. Nous en » voyons qui marchent ensemble par multitude, en » troupes serrées, aussi nombreuses que des armées. » Au milieu de ces chœurs d'étoiles, la lumière ne dé» cline jamais. Dans ces assemblées de soleils, le feu de » mille et mille auréoles réunies entretient un jour » éternel. Mais quels êtres peuvent habiter de telles ré-

» gions ! Ce sont probablement des êtres très-élevés, qui » n'ont plus besoin d'alternances entre la lumière et la » nuit, ni de vicissitudes de froid et de chaud. Peut-être » que dans ces régions, avec la nuit et le sommeil, les » images de la mort, la mort aussi a disparu, ou du » moins ce qui, pour nous, dans notre forme si imparfaite, s'appelle la mort, n'est plus, pour ces organisations supérieures, qu'un doux changement. Là, sans » doute, la nature vivante se transforme au lieu de » mourir, comme dans nos rêves nous passons doucement d'une forme à l'autre; et ces transformations » d'un passé achevé en un jeune et brillant avenir, au » lieu de l'horreur et des larmes, n'apportent aux êtres » intelligents qu'un ravissement de joie à la vue des » admirables et continuelles nouveautés de la vie gran» dissante ! » Il me semble que cette poésie est utile ! Et ne fût-elle qu'un rêve, ce rêve n'est-il pas bienfaisant?

Telles sont les propres paroles de l'abbé Gratry, citant un écrivain religieux qui avait eu l'intuition des vérités spirites. Ces demeures où la mort est douce, et ne s'appelle plus même du nom de mort, ces transformations d'une vie grandissante et progressive, ces incarnations sans cesse renouvelées et servant de passage à des existences supérieures et continuellement plus splendides, qu'est-ce autre chose que le plus élevé Spiritisme ?

Vous le dites vous-même, admirable théologien, si ce n'est qu'un rêve, c'est du moins un rêve bienfaisant. Mais quoi! nos rêves de nous, pauvres et infimes atomes, sont infiniment dépassés par la sagesse éternelle de Dieu. Donc, tout ce que nous rêvons de beau, tout ce que nous balbutions ici-bas de la vérité suprême, tout ce que nous concevons de bien se retrouve, et à un degré infini, dans l'œuvre magnifique du Créateur. Que l'on compare donc le tableau de ce ciel, tel que le Spiritisme le donne, à ceux des Orientaux et des pseudochrétiens, il y a évidemment supériorité et progrès et c'est là ce qui en fait la certitude et la magnifique grandeur. Nous pouvons dire en terminant: voilà votre ciel, ô Christ, dont vous n'avez pu développer à vos auditeurs, toutes les merveilleuses beautés, voilà bien la maison splendide du Père de famille, où toutes les créatures sont unies par la plus étroite solidarité, en Dieu leur chef suprême.

Comme autrefois les Juifs avaient couvert votre face auguste de crachats et de sang, en la rendant méconnaissable, de même les hommes avaient oublié et travesti vos enseignements, qu'avaient-ils fait de votre grande et divine figure? ils l'avaient rapetissée à leur taille et on ne l'admirait plus; mais l'Esprit de Vérité par ses Esprits précurseurs, par Lui-même, lui rendra bientôt tout son éclat. Il doit vous glorifier, car Il ne parlera pas de Lui-même et dira ce qu'il aura entendu, et ses enseignements sont les vôtres plus développés sans doute, mais identiques, car la vérité ne change pas; donc le ciel du Spiritisme est le ciel même de Dieu, le ciel dont nous a parlé le Christ. ANDRÉ PEZZANI.

Une soirée de Spiritisme chez le Président Abraham Lincoln.

Aujourd'hui qu'une triste célébrité, due à un assassinat dont tout le monde a eu horreur, se fait autour du nom du martyr, victime de l'odieux attentat, il nous a paru intéressant de rapporter les croyances spirites du glorieux président, et d'insérer une relation très-peu connue en France, puisque le *Progrès* seul, à la date du 26 juin 1863, l'a imprimée, et que nous ne savons pas si elle a été remarquée et reproduite. Elle prouve authentiquement et par des témoins oculaires : 1° le phénomène usuel de l'intervention des Esprits; 2° les tableaux allégoriques produits par eux; 3° une transfiguration complète, suivie d'une médianimité parlante, intéressante et convaincante au plus haut point. Nous citons maintenant et *in extenso* ce récit, dont la *Vérité* de Lyon n'a donné dans le temps qu'une courte et incomplète analyse.

Un correspondant de Washington écrit à la *Gazette de Boston :*

Il y a quelques jours, le président Lincoln crut devoir donner une soirée de Spiritisme à sa résidence de White-House, pour être témoin de la prétendue puissance miraculeuse et surnaturelle de M. C.-E. Shockle. J'eus la bonne fortune d'assister, en qualité d'ami du médium, à la réunion composée du président, de Mme Lincoln, de M. Welles, de M. Stanton, de M. L..., de New-York, et de M. F..., de Philadelphie. Nous prîmes place au cercle vers huit heures du soir. On vint appeler du dehors le président au moment où les manifestations commençaient à se produire, et les Esprits visiblement assemblés pour le convaincre de leur pouvoir, donnèrent des signes non équivoques de déplaisir de le voir s'absenter, en pinçant les oreilles de M. Stanton, et en tordant la barbe de M. Willes. Le président revint bientôt, mais il se passa quelque temps avant que l'harmonie fût rétablie, car la mésaventure arrivée aux deux secrétaires d'Etat avait causé une telle explosion de rires que l'influence surnaturelle en fut troublée. Pendant près d'une demi-heure, les manifestations eurent un caractère purement physique. On vit des tables se mouvoir, le portrait d'Henri Clay, appendu à la muraille, se balancer à plus d'un pied de hauteur, et deux candélabres, présents du dey d'Alger au président Adams, furent par deux fois enlevés jusqu'au plafond.

Il était près de neuf heures avant que Shockle se trouvât complétement sous l'influence des Esprits, et les manifestations furent si puissantes que le médium dut avoir deux fois recours à des restaurants pendant la soirée, tellement il était affaibli.

Je vais maintenant vous rapporter le plus fidèlement possible les faits dont j'ai été témoin oculaire. Vers neuf heures, on entendit de grands coups, juste sous les pieds du président, et M. Shockle déclara qu'un Indien voulait faire des communications.

« — Oh ! bien, monsieur, dit le président, je voudrais savoir ce que me veut Sa Majesté indienne. Nous avons eu récemment la visite de nos frères rouges et ce fut la seule députation parmi toutes les noires, blanches et bleues, admises près de notre personne, qui n'eût point risqué quelque avis relativement à la conduite de la guerre. »

Le médium réclama une plume et du papier qu'on plaça sur la table. On emprunta un mouchoir à M. Stanton pour couvrir soigneusement ces ustensiles. En moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour écrire ces mots, on entendit plusieurs coups, puis, le papier découvert, on y lut, à la surprise de tout le monde présent, ces lignes :

« Trop de hâte cause une dépense inutile de force; » mais trop de délai cause du mécontentement. Rendez » vos actes vivaces par votre énergie. Employez tous » les moyens pour vaincre. Les proclamations sont su» perflues; présentez courageusement le front à l'ennemi » et combattez-le. Laissez chez eux les traîtres sous la » garde d'hommes loyaux et dévoués. Annoncez moins » vos préparatifs; faites moins parade de vos forces; » discourez moins sur la politique et agissez.

» *Signé :* HENRI KNOX. »

« — Monsieur Shockle, ce n'est point là le langage d'un Indien, s'écria le président. Quel est ce Henri Knox ? »

Je suggérai au médium de demander qui était le général Knox? et, avant même d'avoir fini ma phrase, le médium dit d'une voix étrange :

« — Knox était premier secrétaire d'Etat au département de la guerre.

» — En effet, je me rappelle maintenant le général Knox, dit le président; et se tournant vers M. Stanton :

» — Ce message vous regarde, Stanton, il vient de votre prédécesseur. »

M. Stanton ne répondit pas.

« — Je désirerais, dit le président, demander au général Knox, si cela ne dépasse pas toutefois la mesure de sa clairvoyance, de vouloir nous dire vers quelle époque la rébellion du Sud sera vaincue ? »

La réponse se fit de la même manière que la précédente.

La voici :

« — Washington, Lafayette, Franklin, Wilberforce, Napoléon et moi-même nous nous sommes souvent consultés à cet égard, mais nos yeux spirituels ne peuvent rien découvrir dans l'avenir prenant une forme quelque peu décisive. Souvent le mal est venu parce que tels hommes ont été précipités de hautes positions, tandis que tels autres vivent dans la retraite, dont on devrait utiliser les capacités pour atteindre le but. Napoléon dit : « Concentrez toutes vos forces sur un seul point. » Lafayette croit que la rébellion finira par épuisement; Franklin en voit approcher la fin, parce que le Sud doit succomber faute de capacité, sous l'invention des machines de guerre poussée à un si haut degré dans le Nord. Wilberforce ne voit d'espoir que dans une armée de nègres. »

Au bas de ces mots on lisait le nom de Knox.

« — Fort bien, dit le président, il paraît qu'il y a divergence d'opinion parmi les grands hommes morts comme parmi les vivants. Il ne paraît pas qu'on dirige mieux les machines parmi les habitants de l'autre monde que parmi nous. Leurs discours et leurs avis ressemblent fort aux discussions de mon cabinet; qu'en pensez-vous, monsieur Welles?

» — Je n'en sais rien, répondit celui-ci; nous y réfléchirons et verrons quel parti prendre. »

Au même moment on entendit de grands coups; on replaça le papier et le crayon sur la table, et on vit apparaître les mots : « Voilà ce que c'est. » Tout le monde éclata de rire, et M. Welles se caressant la barbe, M. Lincoln lui dit :

« — L'Esprit a voulu signifier que vous avez l'haleine courte, et que, dans votre opinion, le chemin le moins long est celui qui fait le plus de détours. Prenons, en temps de guerre, les chemins de traverse. Je voudrais bien que les Esprits pussent nous dire comment nous pourrions nous emparer de l'*Alabama*. »

Tout à coup les lumières qu'on avait baissées en partie devinrent si pâles que je ne pouvais plus distinguer les traits des personnes présentes, et sur le grand miroir qui se trouve sur la cheminée on vit apparaître le plus beau tableau qu'on ait jamais vu. Ce spectacle surnaturel présentait une vue de mer; l'*Alabama*, voguant à toute vapeur, était poursuivi par un autre grand vaisseau. Au loin, on apercevait deux navires marchands détruits en partie par les flammes.

Tout à coup le tableau change, on voit le croiseur confédéré à l'ancre et à l'abri d'un fort surmonté du drapeau anglais. On apercevait le vaisseau se balançant paresseusement et n'ayant personne à bord, il n'y avait personne non plus aux alentours. Ce tableau disparaît comme le premier, et on voit apparaître en caractères purpurins ces mots : « Le peuple anglais réclame ceci de » l'aristocratie anglaise. »

« — L'Angleterre finira donc par saisir l'*Alabama*, dit le président. C'est possible; mais monsieur Welles, je vous en prie, ne laissez pas pour cela construire une canonnière ou un *Monitor* de moins. »

Les Esprits demandèrent de nouveau de quoi écrire, et on put lire un instant après la phrase répétée : « Voilà » ce que c'est. »

« — Je le vois, je le vois clairement, dit le président; maman l'Angleterre pense que la sauce où on met l'oie on peut y mettre aussi le geai; mais je ne vois pas dans tout ceci un grand compliment pour notre marine. »

» — Nous avons fait notre possible, monsieur le pré-

sident, s'écria M. Welles. Je médite un plan dont le perfectionnement amènera dans nos filets l'*Alabama*. »

» — Eh bien, monsieur Shockle, dit M. Lincoln, en s'adressant au médium, je viens de voir de singulières choses et d'entendre d'étranges observations; mais rien ne me convainc, sauf les tableaux, qu'il y ait dans tout ceci quelque chose d'un autre monde. Je voudrais savoir ce que le juge Douglas dit de cette guerre.

» — Je vais tâcher de trouver son Esprit, dit M. Shockle; mais il arrive quelquefois, comme c'est arrivé ce soir pour l'Indien, que je sois impressionné d'abord par un Esprit : je dois céder à l'influence d'un Esprit plus puissant. Si l'on garde le plus profond silence, je verrai si l'on ne pourrait pas engager le général Knox à faire venir M. Douglas. »

On entendit trois coups en signe d'assentiment. Le plus profond silence fut établi, et après un intervalle de près de trois minutes, M. Shockle, se levant subitement, se plaça derrière sa chaise, mettant son bras gauche derrière le dos et plaçant le bras droit dans son gilet, il parla, et tous ceux qui avaient jadis entendu Douglas le reconnurent. Je n'ai pas la prétention de reproduire tout le discours de M. Shockle. Il était éloquent et dans un langage choisi.

L'orateur insista vivement auprès du président pour repousser tous les conseillers qui hésitaient sur la politique à suivre, et pour écouter les vœux du peuple qui l'appuierait dans toutes ses mesures, pourvu que son but fût de rétablir l'Union. Il ajouta qu'il y avait encore sur terre des Burrs et des Blennerhassets, mais qu'ils disparaîtraient confondus devant l'approbation du peuple, après une ou deux victoires qui lui semblaient devoir être remportées dans un avenir prochain. Une nouvelle ère devait, de l'avis de l'Esprit, sortir de ces victoires, si on en profitait habilement. Toutefois, si des hommes pervers croyaient devoir, aux premières heures de succès, se laisser aller à l'esprit de parti, la guerre se prolongerait; mais si l'on poursuivait par contre énergiquement la victoire, la cause serait sauvée. Le président s'écria :

« — Que cet avis me vienne d'un mortel ou d'un Esprit, c'est bien la vérité. »

M. Shockle se trouvant très-abattu après ce dernier effort, M. Lincoln jugea à propos de clore la séance.

Pour la traduction : JANTET.
du *Progrès de Lyon.*

LE SPIRITISME EN SUÈDE

Par WILLIAM HOWITT (1).

(Suite.)

Citons encore quelques faits remarquables, racontés par le comte Piper au colonel ***.

« Environ quinze ans avant la rencontre du colonel *** avec le comte Piper à Nice, il y avait à Stockholm une famille très-honorable, composée de la mère, de la fille, de deux fils, dont l'un était professeur de musique et avait donné des leçons à Jenny Lind, et d'une orpheline qu'on élevait comme si elle était de la famille. Cette jeune personne, que tous aimaient, tomba malade et mourut d'une maladie de poitrine à l'âge de 19 à 20 ans. Elle vit la mort s'approcher avec la plus grande tranquillité; la famille la pria de leur apparaître, si cela lui devenait possible. Environ un mois après son décès, ils étaient tous réunis dans la chambre à coucher de la mère qui se trouvait indisposée, causant de différentes choses; le nom de l'orpheline ne fut pas prononcé, et personne ne pensait à elle dans ce moment. La mère souhaita une bonne nuit à tous, et chacun se retira dans sa chambre. Peu de temps après, un des frères s'élança tout effrayé de sa chambre et rencontra dans le vestibule son frère et sa sœur non moins agités que lui-même. Chacun avait vu l'Esprit de l'amie. Ils se rendent chez la mère, qu'ils trouvent évanouie. Lorsqu'elle eut repris ses sens, elle leur raconta que l'orpheline venait de lui apparaître. Ainsi tous les quatre l'avaient vue pour ainsi dire au même instant. Le comte Piper connaissait la famille, et était parfaitement convaincu de la réalité de ce fait.

» A l'époque de ces récits du comte Piper (en 1854), vivait encore à Stockholm un vieux monsieur du nom de Saltza, bien connu dans toute la Suède à cause du don de seconde vue, qu'il possédait à un haut degré. Ici le roi Bernadotte s'intéressait beaucoup à lui, au point qu'on craignait, que son influence sur le roi ne devînt trop grande. Un jour en revenant d'un voyage, Saltza rencontra en route un riche négociant de sa connaissance, qui se rendait également à Stockholm. Celui-ci lui raconta, qu'il était très-inquiet sur le sort d'un de ses navires, dont il n'avait plus eu de nouvelles depuis fort longtemps; qu'il avait d'abord négligé de le faire assurer à cause de la dépense, mais qu'il avait écrit depuis peu à Stockholm et à Copenhague dans le but de réparer sa négligence; il ignorait encore si l'assurance avait pu s'effectuer. Saltza lui répondit : « Laissez-moi tranquille et ne me parlez pas. Il demeura environ une heure dans un état de rêverie, et dit au bout de ce temps : « Votre navire a fait naufrage. Je le vois jeté sur la côte dans un parc; mais il a été assuré et l'annonce de ce fait est en route. »

On apprit peu après, que le navire ayant été vu passer le Sund sans accident, les assureurs de Copenhague avaient accepté l'assurance, mais qu'il avait péri dans une tempête avant d'arriver à Stockholm et avait été jeté à la côte dans ce parc, dont le propriétaire était connu du comte.

Le roi Charles XIII, craignant le pouvoir de ses nobles à cause de leurs grandes richesses, s'efforçait de les réduire en les accablant d'impôts. Environ quarante ans avant l'époque de ce récit, le roi réclama un arriéré considérable, comme étant dû par une seule propriété. La famille était convaincue que tout avait été payé en temps et lieu, mais ne pouvant produire les reçus nécessaires, elle fut obligée de s'acquitter par payements annuels.

Deux officiers de distinction avaient été invités à une partie de chasse au château de cette famille, dont le nom était Thott. Il y avait une chapelle attenante au château, et un passage communiquait de celle-ci à une des chambres du château, mais comme on ne s'en servait pas, les portes étaient toujours fermées à clef. Cette chambre fut assignée aux deux officiers. L'un d'eux s'endormit bientôt, l'autre resta éveillé et vit entrer par la porte du passage une figure enveloppée d'un manteau noir et tenant une lanterne. Un trousseau de clefs pendait à sa ceinture; elle en prit une, s'approcha du mur et sembla ouvrir un placard. L'officier réveilla son compagnon, ils firent une marque au mur, et l'événement mystérieux fut raconté le lendemain à tous les habitants du château. Ayant fait enlever les pierres du mur à l'endroit marqué, on y trouva une cachette renfermant une foule de papiers et parmi eux les reçus manquants. Le gouvernement remboursa ce qui avait été payé de trop.

Revenons maintenant à l'ouvrage de Nicander. On y rencontre toute espèce de phénomènes surnaturels, pierres jetées, apparitions, seconde vue, etc. J'y trouve un ancien document de 1693, qui fut soumis au Thing de la juridiction d'Elfsborg par l'évêque Carlsberg, attestant qu'une nommée Marie Monsdoster avait reçu la visite d'un Esprit et avait été priée par celui-ci de lui pardonner le mal qu'il lui avait fait de son vivant. Sur l'assurance que tout était pardonné, l'Esprit répondit : «Non, pas de tout cœur, et tant que cela ne sera pas, je n'aurai pas de repos. » Le document donne les détails de tout ce qui fut fait pour rendre la paix à l'Esprit.

Le capitaine G*** acheta des forges en Dalécarlie, restaura la maison qui menaçait ruine, et épousa une femme aimable, se promettant de mener une vie agréable et utile dans sa belle propriété. Mais des Esprits malveillants mirent bientôt fin à tous ses rêves d'avenir. Toutes les nuits il entendait un bruit semblable au roulement d'une grosse boule sur le plancher de sa chambre à coucher; quelquefois la boule semblait même heurter le pied du lit. Les investigations les plus minutieuses ne donnèrent aucun résultat; le plancher fut enfin défait. Résolu de percer le mystère, le capitaine veilla pendant plusieurs nuits avec deux de ses amis, mais il lui fut impossible de découvrir la cause de ce bruit. La boule invisible continuait à rouler sur le plancher. De guerre lasse le capitaine vendit sa propriété à perte, après ne l'avoir possédée qu'un an.

Iven Brahn, qui fut longtemps professeur au Gymnase de Strangnas, a raconté le fait suivant à l'auteur. Il avait été passer quelque temps à la campagne : en revenant à Strangnas, juste après le coucher du soleil, et en entrant dans la rue, où se trouvait la maison de l'évêque ainsi que la sienne, il voit un enterrement qui s'approche. Il s'étonne de ne pas entendre sonner les cloches, ni de voir la foule ordinaire des curieux. Il fait arrêter sa voiture pour laisser passer le convoi, et ôte son chapeau. Le deuil était conduit par une personne décorée, qu'il connaissait très-bien; des élèves du gymnase portaient le cercueil, que suivaient tous les membres du consistoire, collègues du professeur, ainsi qu'une foule de personnes, dont la plupart lui étaient connues. Le défilé étant terminé, il se retourne pour y jeter un dernier coup d'œil; tout avait disparu. Il demande au cocher ce qu'il avait vu. « Rien du tout », répond celui-ci, mais je m'étonnais de vous voir rester ici aussi longtemps et dans une semblable attitude. » Le professeur ne dit rien, mais en rentrant chez lui, il apprit que l'évêque était mort, et que l'enterrement devait avoir lieu le lendemain. Il y assista et y vit exactement les mêmes personnes qu'il avait vues dans sa vision de la veille.

Un riche propriétaire de la province d'Ostergothland, nommé H— n, homme très-éclairé, avait pour voisin M. P—h, avec qui il chassait souvent. Ce dernier mourut subitement d'apoplexie, et M. H—n se trouva être son exécuteur testamentaire. Afin d'arranger les affaires, il alla demeurer dans la maison du défunt, et s'y livra à un examen attentif de tous les papiers. Beaucoup de parents se présentèrent pour réclamer tout ou partie de la propriété, et parmi eux se trouvait un créancier qui prétendait qu'une somme très-importante lui était due, sans pouvoir toutefois établir son droit par un document quelconque. M H—n refusa d'accueillir sa demande, à moins d'avoir la preuve certaine de la dette. Le soi-disant créancier s'en alla indigné et proférant des menaces. M. H—n parcourut de nouveau tous les papiers de son ami, afin d'être bien sûr. A la fenêtre près de sa table de travail, se trouvait une grande cage renfermant une paire de sansonnets, qu'il avait pris lui-même et donnés à son ami. Toutes ses recherches furent inutiles; il ne trouvait aucune trace de cette dette, et il se mit enfin au lit dans la chambre adjacente. Il s'endormit, mais fut bientôt réveillé par un bruit. S'étant levé et ayant allumé une bougie il fit le tour de sa chambre sans trouver la cause du bruit; la porte était fermée à clef. Il se rendit dans son cabinet de travail, mais là tout paraissait en parfait ordre. A peine s'était-il recouché, qu'il lui semblait entendre un bruit d'ailes d'oiseau tout près de lui; il se leva de nouveau et examina sa chambre où rien n'était dérangé, mais la première chose qu'il vit en entrant dans le cabinet, fut un des sansonnets couché mort et tout en sang sur un morceau de papier; c'était la reconnaissance de la dette, dont le payement avait été réclamé avec tant d'instances. M. H—n en informa le créancier et le paya. Ce ne fut que dans ses vieux jours, qu'il parla de ce singulier événement. L'auteur était un de ceux à qui il l'avait raconté.

J. MITCHELL.

(1) Traduit du *Spiritual Magazine*, de Londres.

En publiant dans notre dernier numéro la lettre que M. Largarde avait adressée contre l'*Avenir* à la *Ruche bordelaise*, nous avons obéi à un sentiment d'équité et de dignité personnelle. Nous avons voulu que les lecteurs de notre journal fussent juges du bien ou mal fondé des imputations dirigées contre la communication de notre cher et bien aimé frère George. Au surplus nous cherchons avant tout la vérité, cette vérité fut-elle contre nous-même. Cela dit nous nous applaudissons d'avoir fait ce que nous avons fait : les chaleureux et sympathiques témoignages que nous avons reçus de nos frères de tous les pays nous l'ont prouvé surabondamment.

Nous remercions notamment nos amis de Bordeaux, de Lyon et de Paris, de leurs excellentes lettres parmi lesquelles quelques-unes réfutent éloquemment M. le lieutenant de la garde impériale. Ne pouvant toutes les publier, nous choisissons celle que nous a adressée un ancien collaborateur de la *Ruche Bordelaise*.

ALIS D'AMBEL.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

DÉPOT LÉGAL
Seine
22 Juin
1865

2me Année. — N° 51. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 22 Juin 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 »
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

Vente au numéro, à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES
ET CHEZ
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

Sommaire du n° 51 de l'Avenir

Avis — *Communications médianimiques* : La Vie ; la Mort : Médium Mme Costel. — Correspondance spirite. lettre de M. Guipon, de Bordeaux. — Alberic Second et le Spiritisme (extrait du *Grand Journal*). — Apparition du capitaine Speke, traduit du *Spiritual Tims* de Londres, par M. J. Mitchell. — Pensées spirites, par Alexandre Delanne. — L'Esprit parleur de la famille X***, précédé d'une lettre de M. Prince. — Feuilleton : Suite du Salon, par un Esprit du quinzième siècle.

AVIS

L'accueil que notre feuille a reçu du public spirite, nous permet de réduire à 9 fr. pour la France le prix de nos abonnements annuels à partir du 1er juillet prochain, mais attendu les frais considérables que nous avons à supporter pour l'affranchissement à l'étranger (15, 10 et 8 *centimes par numéro*), nos prix sont maintenus pour nos abonnés hors de France.

MM. les abonnés, dont l'abonnement expire le 30 juin prochain, sont priés de le renouveler le plus promptement possible, en adressant un mandat sur la poste ou sur Paris, *à l'ordre du directeur de* L'Avenir, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception du journal.

Paris, le 22 Juin 1865

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

Médium : Mme Costel.

I

La Vie.

Ma fille, les médecins restreignent la vie aux effets physiques, et la disent terminée, lorsque le sang refroidi ne circule plus. Les prêtres proclament son éternelle immobilité dans les lieux de châtiment ou de récompense. Les philosophes recherchent la quintessence de son origine, et oublient d'étudier sa perpétuité. La vie est maudite par la souffrance, dédaignée par la folie, et elle n'est guère aimée que par les matérialistes et les indifférents qui la réduisent à l'heure présente. Je vous le dis en vérité, la vie est *une* sur la terre et dans les cieux, son unité persiste à travers les migrations et la mort ne la brise pas plus que la nuit n'éteint le jour. La vie c'est la manifestation de l'amour et l'amour est celle de *Dieu* lui-même. Jésus fut envoyé pour exprimer la vie sous son triple aspect : L'action, l'amour et la réincarnation ; penchez-vous sur ce divin exemple. Etudiez-le sans cesse, car il résout tous les problèmes, dévoile tous les mystères et éclaircit tous les doutes. La vie appartient à l'infinité comme à la suprême élévation. Egalitaire merveilleuse, elle nivelle toutes les profondes différences de races et de sphères. La vie est le souffle de Dieu, il est et nous sommes. Adorez-la, comme l'expression directe de votre créateur, et lorsque lâches et débiles vous maudissez les douleurs qui vous façonnent à l'éternité, lorsque vous implorez la fin de vos épreuves, vous commettez le forfait de l'impiété, et fils de lumière, vous devenez enfant des ténèbres. Vos vœux ne peuvent pas plus resserrer la vie dans les étroites limites terrestres, que votre main ne peut contenir l'Océan.

Adorez donc cette vie infinie qui porte vers Dieu les justes, les coupables, les repentants et ouvre à tous l'accès des cieux triomphants.

II

La Mort.

Ma fille, la mort semble l'antithèse de la vie, quoiqu'elle en porte les vigoureuses semences. La mort anéantit des organes partiels, qui, lorsqu'ils cessent de fonctionner, demeurent inertes et passifs, comme des machines privées de leur moteur. L'appareil organique est le grossier rudiment de la perfection future, il est bien comme un moule provisoire, parce que la loi de progression le conduit au déclin matériel.

La mort corporelle est la maturité de la vie terrestre, arrivée à ce terme, l'âme éclate et jaillit de son enveloppe, comme la séve jaillit de l'écorce. La mort est donc à la fois un déclin et une aurore, elle a la gravité du renoncement, et la joie émue de l'espérance. La mort est puissante et sa vigoureuse maternité engendre les Esprits à la lumière, il faudrait l'appeler *Mater* et la représenter portant suspendue à ses puissantes mamelles, l'éphémère humanité affamée du lait de la vie. Dans la pensée comme dans les arts, il faut supprimer la tradition surannée qui la montre famélique et terrible. Couronnez sa beauté suprême, et voyez-la, non plus sous les traits de la vieillesse décrépite, mais radieuse de l'immortelle vie, ouvrant les sphères et remplaçant les angoisses terrestres par la nette perception du vrai et du beau. Aimez la vie, aimez la mort, où plutôt ne les séparez plus dans votre amour, car elles sont étroitement unies, l'une développe ce que l'autre prépare.

Je vous le dis en vérité, Jésus a glorifié la mort. En montrant le néant des choses terrestres, le Spiritisme a pour mission d'expliquer le vrai sens des actes du Sauveur, et de faire comprendre leur admirable concordance avec la doctrine qu'il enseigne, l'humanité est en marche, et nous devons l'aiguillonner, non par de vaines théories, mais par l'énergique application de la morale prêchée par l'*envoyé*, nous devons pousser les hommes au progrès comme le cavalier pousse son cheval au fort de la mêlée.

Lazare.

FEUILLETON DE L'AVENIR

CRITIQUE DU SALON DE 1865

par un Esprit du XVe siècle

Le Grand Salon.

MM. Duveau, — Bin, — Schrayer, — Protais, — Bellangé, — Corot, — Lecointe, — G. Laurens, — Gérôme, — Smith, — L. Leloir, — Magaud, — Lazerges, — Robert Fleury, — Gudin, Isabey, — Monginot, — Matejko.

M. Louis Duveau a peint un *Persée* délivrant Andromède. Cette composition rococo et dans le style de Natoire, demandait, au moins une coloration chaude, décorative comme celle de nos vieux maîtres français. M. Louis Duveau n'a fait qu'exécuter une toile qui a la pâleur mate des toiles de théâtre. Le style et la forme n'en sont pas assez élevés pour suivre aussi fortement la décoloration voulue de certains grands maîtres dessinateurs. L'Andromède de M. Duveau est très-habilement peinte, on se rappelle en voyant ce tableau la forte éducation de cet artiste.

M. Bin, un décorateur, a fait dans le même ton mat et dans la même décoloration un Léotard qui pratique une voltige insensée ; c'est encore un Persée délivrant Andromède ; mais cette fois dans l'action même du drame. L'Andromède, maigre, étirée, fait un dernier effort pour échapper au monstre. Cette œuvre plate, prétentieuse, d'un style déplorable, est pourtant un des exemples de la grande peinture au salon de 1865.

La toile de M. Shrayer représentant une batterie d'artillerie au galop au moment où elle essuie le feu ennemi, avec ses cavaliers et ses chevaux atteints, mourants et roulés à terre, est un des bons tableaux de bataille. L'entrain de cette composition nous fait regretter que l'exécution en soit si molle, si peu nerveuse. Au premier coup d'œil on est saisi par l'animation du sujet, mais peu à peu on reconnaît l'insuffisance du dessin et l'habileté à la place du savoir. Involontairement le souvenir de Géricault, de Gros, de Raffet, nous occupait et nous pensions à leur lyrisme perdu.

Puisque nous en sommes aux soldats français, parlons de ceux de M. Protais, son tableau intitulé : *Retour des Vainqueurs* est à notre avis une de ses toiles les plus remarquables.

Je fais abstraction ici de l'effet et de la couleur ; le sentiment en est plus fier, plus militaire, moins romanesque, aussi a-t-il beaucoup moins de succès que les autres années. Ces variations dans l'opinion ne doivent pas décourager les artistes, seulement comme M. Protais se montre plus vigoureux que l'année dernière, on s'étonne et l'on admire moins.

Des bataillons modernes nous passons avec M. Bellangé dans le sombre ravin de Waterloo que les cuirassiers de Milhaud franchissent pour tomber sur les carrés anglais. Qu'on lise ces détails épiques dans le récit de Victor Hugo, dans Erckman-Chatrian et dans M. Thiers ; quel thème admirable pour le pinceau d'un Géricault, l'Iliade moderne est là tout entière presque fabuleuse d'héroïsme, pour les siècles futurs.

M. Bellangé dont l'immense talent est si connu a rapetissé le drame. Le tableau est bien composé, mais il semble dans l'exécution et dans l'arrangement que le peintre ait exécuté cette charge formidable avec le même entrain que les combats brillants que nous connaissons tous de lui.

L'action de cette scène n'est pas plus terrible que les autres, et le sentiment épique manque absolument.

La charge de Waterloo est digne cependant d'un tableau d'histoire.

Après les horreurs du carnage reposons un peu notre vue sur les poésies de M. Corot. Son soleil est doux et tiède à travers la pénombre des buissons, quelques frémissements dans les branches, quelques feuilles qui tombent ; l'eau calme et dormante avec les reflets d'un ciel turquoise et quelques nuages blancs ; le repos partout et l'harmonie du silence ; voilà la poésie de M. Corot. Ses deux tableaux ravissent les yeux et nous séduisent par leur charme et leur adoration constante de la nature.

Presque à côté d'une de ses œuvres, M. Lecointre, un prix de Rome, en paysage, a exposé un tableau intitulé : « *Près de la mer* », la distinction de ce tableau, la suavité de l'exécution sont très-remarquables et le contraste des végétations et de la mer qu'on aperçoit éclairée par le soleil donne à ce motif beaucoup de caractère et d'originalité.

Le grand nombre de noms nous empêche de les citer tous. Nous allons parler cependant des toiles les plus importantes du grand salon.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

CORRESPONDANCE SPIRITE

Bordeaux 2 juin, 1865.

Mon cher monsieur d'Ambel,

Le numéro 45 de l'avenir, du 11 mai 1865, donne à la quatrième page, une communication en deux chapitres sur le *Spiritisme*.

Nombre de personnes ayant lu ce numéro, et toutes étant d'accord pour reconnaître le bien fondé et l'exactitude des déclarations de l'Esprit qui a signé *George*, veuillez me permettre, cher monsieur, de venir vous exprimer les pensées et les réflexions qui nous ont été suggérées, surtout par la première partie de cette communication.

Oui, les sectaires d'une idée nouvelle, après avoir traversé les phases d'un ardent néophysme, subissent presque à coup sûr une réaction qui les plonge soit dans l'indifférence, le dénigrement, ou les puériles curiosités. Cet état étant le nôtre actuellement, nous reconnaissons que les Esprits ont en ce moment la difficile mission de *ramener* les spirites vers l'étude *sensée et réfléchie* de la doctrine qu'ils professent.

Mais où l'Esprit de George met le plus véritablement le doigt sur la cause de ce mal, c'est lorsqu'il dit que le Spiritisme est entravé dans son progrès réel par *la routine des lieux communs qui ont déjà force de loi, et créent une sorte d'orthodoxie très-inférieure à la grandeur de l'idée spiritualiste.* Cet Esprit est d'autant plus dans le vrai, que, malgré que l'on dise toujours que le progrès n'a pas de limites; que le Spiritisme n'est pas une religion; que nul ne peut prétendre à l'infaillibilité; que les enseignements donnés par les Esprits ne peuvent être toujours l'expression parfaite de la vérité, mais seulement d'une manière relative à notre avancement moral; il n'en est pas moins vrai aussi que, venant à peine de comprendre notre naissance et notre être, nous ne voulons que trop déjà que *nul* puisse contrecarrer ou contredire ce que nous avançons. Pourtant, arrêter les contradictions et les discussions loyales et sages, qui peuvent seules nous donner et faire connaître la lumière, c'est dire : le progrès est arrivé à son terme et il *n'est pas sans limites*; et, comme conséquences donner un orgueilleux démenti à l'Esprit George, qui a dit : *il n'y a pas de limites.* (C'est, du reste, ce que disent nos principes).

Non, le Spiritisme ne peut être une religion, dans le sens actuel du mot, et nul ne peut prétendre à l'infaillibilité. Il n'en est pas moins vrai, et c'est là aussi qu'est le mal, c'est que quelques-uns de nos frères; dans un but que je ne désire pas connaître, cherchent, non-seulement à vouloir toujours être les premiers lorsque la dernière place est la plus honorable, mais encore à vouloir trop dogmatiser le Spiritisme, en prétendant imposer comme *loi* absolue et indiscutable ce qu'ils reçoivent ou croient recevoir des bons Esprits. Réglementer le Spiritisme, est sortir du cercle qu'il nous trace naturellement. Imposer ses convictions ou ses communications, ne peut être le fait d'un Esprit réellement supérieur, mais orgueilleux, et pourtant ! ! combien n'y en a-t-il pas ?

L'Esprit *George* a donc raison lorsqu'il dit : *Le Spiritisme ne peut être comprimé par aucune limite, il dépasse la conception des plus vastes intelligences*, etc. Malheureusement encore, nous en avons connus qui ont toujours cru être à mille coudées au-dessus des plus savantes érudition, et qui n'ont amené autour d'eux, comme dans la masse, qu'indifférence chez les uns et abandon momentané chez les autres, pour les études qui plaisaient précédemment, et cela, parce qu'ils ne trouvaient plus, au lieu de travaux sérieux qu'ils devaient espérer et désiraient, que dénigrement ou attaques sourdes et secrètes très-dangereuses ne pouvant être combattues.

La vérité est dure à dire lorsqu'elle nous concerne; mais *l'Avenir, moniteur du Spiritisme*, ne peut la mettre en oubli, car elle doit être un jour le flambeau du règne fraternel; le spirite véritable ne pouvant agir contrairement aux principes de la vérité et de l'abnégation, il est clair que toute autre conduite devant forcément avoir un but secret, souvent trop longtemps caché sans être dévoilé, il en résulte que l'égoïsme et l'orgueil, la prétention à l'infaillibilité ou à l'omnipotence autocratique, peuvent, avec des Esprits *incarnés*, faux savants et méchants, faire naître au moyen de mines sourdes et de calomnies adroitement lancées, non-seulement l'indifférence, mais presque l'abandon de nos croyances et travaux; c'est ce que nous avons tous vu et vu partout et qui donnera longtemps encore beaucoup de peine pour un retour complet et pour que la dernière trace d'un passage néfaste soit effacée.

Nous déclarons aussi être de l'avis de l'Esprit *George*, lorsqu'il dit qu'une autre cause d'arrêt pour le Spiritisme est la routine des lieux communs qui ont déjà force de *loi*. Oui, cette routine existe pour le plus grand nombre, car il a été assez fait et dit pour l'acceptation de cette *loi*. Mais pourquoi existe-t-elle ? C'est que les premiers organes de nos croyances n'étaient pas libres; qu'ils se seraient bien gardés de discuter ou penser autrement que ne le voulait cette routine. Ils tâtonnaient enfin, car la certitude leur manquait. La libre et loyale discussion commençant seulement à entrer en lice, fera peut-être un peu de bien en élargissant le cercle des études et en n'en éliminant plus rien, tous les genres de manifestations pouvant et devant être utiles et ayant leurs médiums spéciaux.

L'Esprit *George* a encore raison lorsqu'il dit que, sans être le moins du monde désespéré, l'état présent du Spiritisme n'en est pas moins mauvais. Oh ! oui, il est mauvais, mauvais partout, à Paris comme à Toulouse, à Lyon comme à Bordeaux, au nord comme au midi; en avant comme en arrière, dissolution des Sociétés, dissolutions de nos organes. Pourtant encore partout et dans tous les lieux, les hommes travaillent isolément ou en toutes petites réunions. La propagation active est endormie pour le moment, mais l'idée veille toujours dans le sanctuaire intime de chaque homme, jusqu'au jour où, comme le dit fort bien le même Esprit, auront disparu les empiriques qui saignent à blanc le Spiritisme, sous prétexte de le fortifier. Il se lèvera alors plus radieux et brillant que jamais, et les spéculateurs intéressés verront leur règne terminé, à moins qu'ils ne se décident à mettre véritablement en pratique l'amour et la charité, et non à s'en servir toujours comme d'un heureux manteau permettant de noircir impunément les réputations les plus blanches, ou comme de mine inépuisable.

. . . . . .

Une autre grande vérité est encore dite par l'Esprit *George*, c'est le Spiritisme *propagé* par de *patientes médiocrités*.

Ah ! il sait bien, cet Esprit, que si quelques trop rares hautes intelligences mettent dehors les meilleurs voiles du navire spirite, ce ne sont pas précisément elles qui font seules du prosélytisme réel; la classe moyenne et la classe ouvrière, voilà où l'on travaille à faire des prosélytes; c'est parmi les adeptes de ces deux classes que l'on trouve réellement des propagateurs, des missionnaires ! Ce sont ces hommes d'humble position, qui, une fois qu'ils sont initiés aux grandes vérités qu'enseigne notre doctrine, *vont* de maison en maison, de bureau en bureau, d'atelier en atelier, pour parler Spiritisme et décider à des essais de médiumnité. L'ouvrier et l'employé craignent moins de parler de nos principes et de *faire rire d'eux* que les hommes du monde et de la haute société. Et voilà pourquoi l'Esprit *George* a raison de dire : propagé par de patientes médiocrités.

En rendant à *César* le tribut qui lui est dû, je ne veux pas dire que de célèbres intelligences ne font pas tout ce qui dépend de leur bonne volonté; mais, avec le scepticisme de notre époque et les exigences d'un monde railleur, nous comprenons la position difficile et délicate de nos principaux écrivains. Un jour viendra (bientôt peut-être !) qui trouvera en tout et pour tout, à la tête du Spiritisme, une nuée d'intelligences diverses mais d'élite. Ce sera alors le début véritablement glorieux et efficace des principes de l'amour et de la charité.

Veuillez agréer, cher directeur, l'assurance de mes sentiments fraternels, votre humble serviteur et frère en Dieu.

GUIPON.

119, rue de Bègles.

Nous venons de recevoir le 2e numéro de *la Luce*, revue spirite mensuelle de Bologne, le 17e numéro de la *Gazetta magnetico-scientifico-spiritistica*, journal bimensuel, également de Bologne, et plusieurs numéros du *Spiritual Times*, de Londres. Nous préparons une monographie de la *Presse spirite et spiritualiste*, dans laquelle nous donnons notre appréciation sincère et fraternelle sur chacun de ses organes. A. D'A.

M. G. Laurens nous montre le crépuscule en Orient; les terrasses des habitations de Téhéran.

La composition est d'une perspective très-originale; la tonalité générale douce et colorée à la fois est pleine d'harmonie. C'est une des œuvres orientales les mieux comprises et les mieux peintes.

En fait de types exotiques, M. Gerôme a peint les ambassadeurs Siamois. C'est un sujet dont nous avons dit deux mots dans l'introduction et nous répétons que ce n'est pas de la peinture.

En effet il y a des grandes toiles qui sont petites par leur donnée, entre autres celle de M. Smith, intitulé : *Roma.* Rien de plus insignifiant et de moins artistique sous tous les rapports.

M. L. Leloir a eu médaille l'année dernière, il aurait dû l'avoir cette année pour son tableau de la *Lutte de l'Ange et de Jacob.*

M. L. Leloir n'a pas eu peur de la prodigieuse compréhension de ce sujet par E. Delacroix. Son tableau où tout est donné aux figures est noir, les modelés quoique vigoureux sont immobiles, tant leur valeur et leur contraste sont peu observés; néanmoins il y a là un souffle d'artiste et sans oser le comparer à celui de Michel-Ange, nous dirons simplement que cette peinture nous rappelle beaucoup le sentiment d'exécution de Sigalon dans son *Saint-Gerome.*

Comme tableaux de style nous pouvons citer *Saint-Paul*, a Athènes, par M. Magaud, et le *Christ aux Oliviers*, de M. Lazerges.

M. Robert-Fleury a fait un portrait de M. Devinch d'une grande vigueur. Il est à regretter dans l'œuvre générale de cet artiste que le procédé joue un si grand rôle; M. Robert-Fleury a rarement montré des qualités de franchise et de souplesse dans sa peinture.

M. Gudin a fait une marine par trop officielle et par trop dans le goût anglais; les reflets se croisent et s'entrecroisent; M. Gudin a oublié son talent et nous ne retrouvons guère l'ancien peintre de marine au Salon.

M. Isabey a une pochade dans le grand salon, c'est l'*Intérieur d'un alchimiste*, un tableau de la rue Laffitte et pas autre chose.

Puisque nous arrivons aux natures mortes, nous devons regarder avec attention la toile de M. Monginot. M. Monginot est un des rares grands peintres et ordonnateurs que possède l'école française.

Ses compositions sont jetées avec ampleur; élève de M. Couture, il a su conserver une grande personnalité en ne prenant du maître que le procédé large et rapide. Son tableau représentant un nègre portant des fruits au milieu d'un luxe de victuailles, est d'une grande franchise de couleur et d'exécution.

Nous passons certains portraits officiels pour parler d'un peintre polonais, M. Matejko, élève de l'école de Beaux-Arts, de Cracovie.

Ce tableau représente le prêtre *Skarga* prêchant devant la diète de Cracovie, en 1592, dans la cathédrale de Cracovie, en présence de Sigismond III, roi de Pologne et de la reine Anne de Jagellon, de la princesse Ostrag, de l'archevêque Karn Koski, de Hippocz Pociej, archimandrite de Kiew, de Jean Lamojski, connétable et grand chancelier du royaume, du légat des papes, des ambassadeurs d'Autriche et de Suède, et des opposants à la jonction des couronnes de Pologne et de Suède, Nicolas Lebrydowski, grand maréchal de la couronne, Tamugsz, Baczіwitt et Stanislas de Zmigrod Stadwick, etc.

Cette peinture a des qualités d'une grande valeur, c'est un vrai tableau d'histoire par l'exactitude et le caractère des figures, qui sont rendus avec une sauvage précision. Que manque-t-il à ce tableau? Sinon « l'effet et la couleur », l'absence de grandeur est par trop visible; mais malgré ces défauts les qualités l'emportent tellement que nous devons admirer sans restriction.

HYX.

Journaux et Revues recommandés.

La Revue spirite de Paris, 8e année, mensuelle. . .	10 fr.
La Vérité de Lyon, hebdomadaire, 3e année. . . .	9
L'Union spirite bordelaise, quatre fois par mois . .	12
L'Echo d'outre-tombe de Marseille, hebdomadaire. .	10
Annali dello Spiritismo de Turin, mensuelle. . . .	12
La Luce de Bologne.	12
La Gazetta Magnetico-Scientifico-Spiritistica de Bologne.	6
Le Spiritual Magazine de Londres.	
Le Spiritual Times de Londres.	
L'AVENIR, *Moniteur du Spiritisme*, hebdomadaire. .	9

Nous recommanndons à nos lecteurs la nouvelle édition du QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME, par M. Allan Kardec. La lecture de ce volume, coté 1 franc, est indispensable à quiconque veut sérieusement étudier la doctrine spirite.

ALBÉRIC SECOND

ET

LE SPIRITISME

. . . . . .

Ceux qui nous font l'honneur de nous lire savent, a n'en pas douter, que nous professons un septicisme radical à l'endroit du Spiritisme, des spirites et des médiums.

— Montrez-nous des faits, disions-nous à ceux qui s'efforçaient de nous convertir à leurs théories et à leurs doctrines.

Et attendu qu'on ne nous donnait aucune preuve concluante, nous persistions dans la négation et dans la raillerie.

Avant tout, celui qui signe ces chroniques est un écrivain de bonne foi; aussi se croit-il obligé de ne point mettre la lumière sous le boisseau. Qu'on tire de son récit telles conséquences qu'on voudra, ce n'est pas son affaire. Semblable au président d'une cour d'assises, il va se borner à reproduire les faits dans un résumé rapide, impartial, laissant à ses lecteurs le soin de prononcer un verdict à leur gré.

Il y a environ trois mois, M. Émile T..., bien connu sur le boulevard des Italiens et à la Bourse, me dit un matin :

— Voulez-vous m'accompagner à Belleville?

— Qu'est-ce que vous allez faire si loin?

— Voir une femme extraordinaire dont on m'a beaucoup parlé.

— Une somnambule?

— Non.

— Une diseuse de bonne aventure?

— Pas davantage.

— Un médium?

— Oui; et l'on assure qu'il n'y en eut jamais de pareil.

— Je vous souhaite bien du plaisir. Lorsque je fais le voyage de Belleville, c'est uniquement pour voir mes bons amis Porcher et Mélingue.

Peu de jours après notre conversation, je rencontrai M. Émile T...

— Eh bien? lui dis-je.

— Eh bien! répondit-il, on avait raison; c'est extraordinaire.

— Qu'avez-vous vu?

— Une manière de paysanne, récemment descendue des montagnes du Jura. Vous lui adressez une question. Un alphabet est posé sur une table et elle promène son doigt sur les lettres de cet alphabet jusqu'au moment où l'un des pieds de la table frappe le plancher. Elle s'arrête alors et vous écrivez la lettre indiquée, après quoi elle recommence sa manœuvre. Les mots se forment et les phrases s'alignent rapidement.

— Et vous avez obtenu des réponses?

— Renversantes.

— Cette femme vous connaît sans doute.

— C'est impossible.

— Hum! c'est surtout dans ces sortes de matières que le mot impossible n'est pas français.

— Mais si ses prédictions se réalisent, que direz-vous?

— Attendons d'abord qu'elles soient réalisées. A propos, faudra-t-il que vous attendiez longtemps?

— Non; je saurai à quoi m'en tenir le 28 mai prochain.

— Pourquoi le 28 plutôt que le 29 ou le 30?

— Parce que c'est le jour fixé pour le *derby* de Chantilly.

— Auriez-vous donc demandé le nom du vainqueur du Jockey-club?

— Juste.

— Qu'a-t-elle répondu?

— Elle a évoqué l'Esprit de X..., l'un de nos plus célèbres sportsmen, et après quelques secondes d'hésitation, j'ai vu son index s'arrêter successivement :

Sur un G, sur un O, sur un N, sur un T, sur un R, sur un A, sur un N.

— Cela fait *Gontran*, si je ne me trompe.

— Précisément, Gontran.

— Existe-t-il donc un cheval de ce nom parmi les concurrents engagés?

— A dire vrai, je n'en sais rien; mais s'il y en a un, vous pouvez compter que c'est pour lui seul que je parierai.

Or, dimanche dernier, c'était le 28 mai, le *derby* de Chantilly a été couru ce jour-là et le vainqueur est *Gontran*, de l'écurie du major Fridolin (pseudonyme hippique de MM. Charles Laffitte et Nivière).

Les faits que je viens de raconter sont connus d'un grand nombre de personnes dans le monde de la Bourse. M. Émile T... a été amplement récompensé par le résultat de sa confiance absolue dans les prédictions de la paysanne du Jura, et ceux de ses amis qui partagèrent sa foi ont également réalisé de beaux bénéfices (1). Et dire que votre serviteur a négligé une si rare occasion de gagner à coup sûr, et sans se donner de mal, mille ou quinze cents louis qui eussent été les bienvenus! Est-ce assez bête?

Telle est la première histoire que nous avons annoncée au début de cette chronique; la deuxième est bien plus surprenante encore.

Tous les éditeurs et tous les amateurs de musique de Paris connaissent M. N.-G. Bach, élève de Zimmermann, premier prix de piano du Conservatoire, au concours de 1819, un de nos professeurs de piano les plus estimés et les plus honorés, arrière-petit-fils du grand Sébastien Bach, dont il porte dignement le nom illustre.

Informé par notre ami commun, M. Dollingen, administrateur du *Grand Journal*, que l'appartement de M. N.-G. Bach avait été le théâtre d'un véritable prodige dans la nuit du 5 mai dernier, j'ai prié M. Dollingen de me conduire chez M. Bach, et j'ai été accueilli, au n° 8 de la rue Castellane, avec une exquise courtoisie. Inutile d'ajouter, je pense, que c'est après avoir obtenu l'autorisation expresse du héros de cette histoire merveilleuse que je me permets de la raconter à mes lecteurs.

Le 4 mai dernier, M. Léon Bach, qui est un curieux doublé d'un artiste, apporta à son père une épinette admirablement sculptée. Après de longues et minutieuses recherches, M. Bach découvrit sur une planche intérieure l'état civil de l'instrument; il date du mois d'avril 1564, et c'est à Rome qu'il a été fabriqué.

M. Bach passa une partie de la journée dans la contemplation de sa précieuse épinette. Il y pensait en se couchant; lorsque le sommeil vint fermer sa paupière, il y pensait encore.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'il ait eu le songe suivant :

Au plus profond de son sommeil, M. Bach vit apparaître au chevet de son lit un homme « qui avait une longue barbe, des souliers arrondis par le bout, avec de grosses bouffettes dessus, une culotte très-large, un pourpoint à manches collantes avec des crevés dans le haut, une grande collerette autour du cou et coiffé d'un chapeau pointu à larges bords. »

Ce personnage se baissa vers M. Bach et lui tint ce discours :

« — L'épinette que tu possèdes m'a appartenu. Elle m'a souvent servi à distraire mon maître le roi Henri III. Lorsqu'il était très-jeune, il composa un air avec paroles qu'il se plaisait à chanter et que je lui jouai bien des fois. Cet air et ces paroles il les composa en souvenir d'une femme qu'il rencontra dans une partie de chasse et dont il devint amoureux. On l'éloigna de lui; on dit qu'elle fut empoisonnée et le roi en eut une grande douleur. Chaque fois qu'il était triste, il fredonnait cette romance. Alors, pour le distraire, je jouais sur mon épinette une sarabande de ma composition qu'il aimait beaucoup. Aussi je confondais toujours ces deux morceaux et je ne manquais pas de les jouer l'un après l'autre. Je vais te les faire entendre. »

Alors l'homme du rêve s'approcha de l'épinette, fit quelques accords et chanta l'air avec tant d'expression, que M. Bach se réveilla tout en larmes. Il alluma une bougie, regarda l'heure, constata qu'il était deux heures après minuit et ne tarda pas à s'endormir de nouveau.

C'est ici que l'extraordinaire commence.

Le lendemain matin, à son réveil, M. Bach ne fut pas médiocrement surpris de trouver sur son lit une page de musique couverte d'une écriture très-fine et de notes microscopiques. C'est à peine si, avec l'aide de son binocle, M. Bach, qui est très-myope, parvint à se reconnaître au milieu de ce griffonnage.

L'instant d'après, le petit-fils de Sébastien s'asseyait à son piano et déchiffrait le morceau. La romance, les paroles et la sarabande étaient exactement conformes à celles que l'homme du rêve lui avait fait entendre pendant son sommeil!

Or, M. Bach n'est pas somnambule; or, il n'a jamais écrit un seul vers de sa vie et les règles de la prosodie lui sont complétement étrangères.

Voici le refrain et les trois couplets tels que nous les avons copiés sur le manuscrit. Nous leur conservons leur orthographe qui, disons-le en passant, n'est nullement familière à M. Bach :

J'ay perdu celle
Pour quy j'avais tant d'amour;
E le sy belle
Avoit pour moy chaque jour
Faveur nouvelle
Et nouveau désir.
Oh! ouy sans elle,
Me faut mourir!

Un jour pendant une chasse lointaine,
Je l'aperçus pour la première fois.
Je croyois voir un ange dans la plaine
Lors je devins le plus heureux des roys!

Je donnerois certes tout mon royaume
Pour la revoir encor un seul instant;
Près d'el e assis dessous un humble chaume
Pour sentir mon cœur battre en l'admirant.

Triste et cloistrée, oh! ma pauvre belle,
Fut loin de moy pendant ses derniers jours.
Elle ne sent plus sa peine cruelle;
Icy bas, hélas! je souffre toujours.

Dans cette romance plaintive, ainsi que dans la sarabande joyeuse qui la suit, l'orthographe musicale n'est pas moins archaïque que l'orthographe littéraire. Les *clefs* sont faites autrement qu'on a l'habitude de les indiquer de nos jours. La basse est écrite dans un ton et le chant dans un autre. M. Bach a eu l'obligeance de me faire entendre ces deux morceaux, qui sont d'une mélodie simple, naïve et pénétrante. Au reste, nos lecteurs ne tarderont pas à pouvoir les juger en connaissance de cause. Ils sont entre les mains des graveurs et paraîtront dans le courant de la semaine, chez l'éditeur Legouix, boulevard Poissonnière, n° 27.

Le journal de l'Estoile nous apprend que le roi

(1) Tous les Spirites savent que tel n'est point le but de notre doctrine, et les spéculateurs qui se lanceraient dans cette voie dangereuse risqueraient fort de marcher à la ruine. Nous connaissons personnellement le médium que M. Albéric Second appelle une paysanne du Jura, et nous lui avons vu obtenir de formidables révélations. Aussi sommes-nous convaincu que si elle s'est prêtée à une opération de cette nature, c'est qu'elle y a été provoquée dans un but plus élevé que celui que se proposait M. T...

Au surplus, depuis quelque temps, les manifestations typtologiques prennent une voie nouvelle; d'importants et nombreux médiums, aptes à ces phénomènes, se révèlent chaque jour, et nous avons tout lieu d'espérer, qu'après un certain temps d'arrêt, le Spiritisme s'élancera plus vivement que jamais à la conquête des grandes intelligences de ce siècle.

A. D'A.

Henri III eut une grande passion pour Marie de Clèves, morte, à la fleur de l'âge, dans une abbaye, le 15 octobre 1574. Ne serait-ce pas « la pauvre belle triste et cloistrée » dont il est fait mention dans les couplets? Le même journal nous apprend aussi qu'un musicien italien, nommé Baltazarini, vint en France à cette époque et qu'il fut un des favoris du roi. L'épinette a-t-elle appartenu à Baltazarini? Est-ce l'Esprit de Baltazarini qui a écrit la romance et la sarabande? — Mystère que nous n'osons pas approfondir (1).

. . . . . .

ALBERIC SECOND (*Grand Journal* du 4 juin).

Apparition du capitaine Speke.

L'évêque de Bath, passant à pied par une des rues de cette ville pour aller dîner chez son premier vicaire, rencontra le capitaine Speke, le célèbre explorateur africain. Il s'arrêta, causa avec lui et le voyant pâle et indisposé, il le pria de venir dîner chez son ami le vicaire, qui serait heureux de faire sa connaissance. Le capitaine promit de s'y rendre, mais après l'avoir attendu pendant quelque temps, on se mit à table sans lui. L'évêque apprit le lendemain que dans la même heure où il avait rencontré le capitaine, ce dernier avait péri à la chasse victime d'un accident. L'évêque de Bath ne passe pas précisément pour être un visionnaire; si donc ce n'avait pas été l'Esprit du capitaine Speke, il faudrait admettre deux coïncidences remarquables : — d'abord que l'évêque aurait rencontré quelqu'un ressemblant exactement au capitaine, et qu'il aurait causé avec lui sans s'apercevoir de son erreur; puis, que cette rencontre eût eu lieu à la même heure, où le capitaine avait péri.

(*The spiritual Times*).

Traduit par J. MITCHELL.

PENSÉES SPIRITES

Je suis rempli de crainte et de respect pour ces êtres frêles et nerveux qui vivent d'électricité et semblent lire dans les mystères du monde surnaturel.

GEORGE SAND.

Le somnambulisme lucide est le réveil de l'âme.

Le fluide magnétique est la vie.

Plongé dans un sommeil factice, l'homme voit à travers les corps opaques, à de certaines distances.

Le Père LACORDAIRE.

S'il existe au monde une science qui rende l'âme visible, c'est sans contredit le magnétisme.

ALEX. DUMAS.

L'*Ame émane de Dieu*, comme la lumière émane du feu, le parfum de la fleur.

Le progrès est la gravitation de l'âme vers Dieu.

Pour extrait : AL. DELANNE.

L'Esprit parleur de la famille X***

Paris, 28 avril 1865.

Monsieur Alis d'Ambel, à Paris.

Sous ce titre : *Un Esprit parleur*, la Revue spirite, dans son numéro de juin 1860, publia, d'après le *Spiritual magazine* de Londres, une histoire tellement surprenante, dit le narrateur, qu'il lui avait fallu un témoignage plus qu'ordinaire pour y ajouter foi.

A quelques erreurs de détail près, la narration de M. Hall, l'auteur de l'article dont il s'agit, est d'une exactitude irréprochable; mais est-elle suffisamment complète au point de vue des enseignements que la science du Spiritisme peut tirer d'un fait aussi remarquable? c'est, Monsieur, ce que vous aurez à décider, dans votre sagesse, si tant est que vos travaux vous permettent de lire les quelques pages que j'ai l'honneur de vous adresser.

Allié de très-près à la famille visitée par Gaspard, l'une des jeunes filles dont parle M. Hall est devenue ma belle-sœur; il m'a été facile d'obtenir, sur les manifestations dont elle a été l'objet, tous les éclaircissements qui m'ont paru désirables.

C'est sous la dictée de ces deux jeunes filles, aujourd'hui des femmes aussi respectables par leurs vertus que par leur rare intelligence, que j'ai écrit les faits qui se rapportent aux communications de Gaspard. Je ne sais si je m'abuse, mais je pense qu'elles sont de nature à intéresser tous ceux qui cherchent dans la philosophie spirite une consolation ou une espérance.

Vous aurez deviné, Monsieur, le motif qui m'a engagé à couvrir du voile de l'anonyme le nom de la famille X... Ces dames habitent la France et elles redoutent une curiosité indiscrète qui pourrait troubler leur repos. Je n'ai fait d'ailleurs que leur obéir en les désignant par des initiales.

Recevez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de ma profonde considération.

PRINCE.

A quelques kilomètres d'un petit port de mer, situé sur la Manche, on remarquait, il y a une quarantaine d'années, au point de jonction de deux canaux dont l'un coule du nord au sud, et l'autre de l'est à l'ouest, une maison de campagne dont une des façades parallèle au premier de ces deux canaux, n'en était séparée que par une verte pelouse qui s'étendait jusqu'à la berge.

D'un côté de cette maison et à quelque distance, on rencontrait une oseraie; de l'autre, mais à une plus grande distance se trouvait un petit bois formant un taillis.

Voici quelle était la distribution de cette maison.

En se plaçant sur la berge du canal et faisant face à la maison, on remarquait à gauche au rez-de-chaussée, une petite écurie séparée par la cage de l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur, une grande pièce fermée par des portes vitrées donnant sur les deux façades, puis tout à fait à droite un office communiquant avec cette grande pièce et avec une salle à manger ayant vue sur les jardins situés sur le côté opposé. Derrière l'écurie et donnant également sur les jardins, se trouvait la cuisine.

A l'étage au-dessus de la petite écurie et prenant vue sur le canal, une chambre à coucher communiquant avec une seconde chambre située au-dessus de la cuisine, un vaste palier, un grand salon dont les croisées étaient ouvertes sur les jardins et sur le canal, puis enfin à l'extrême droite, une chambre à coucher placée au-dessus de la salle à manger attenante à un cabinet situé au-dessus de l'office.

Entre la façade de la maison et la berge, aucun obstacle qui pût intercepter la vue jusqu'au delà du canal.

Or, vers cette époque, c'est-à-dire en 1821, une respectable famille anglaise que de graves intérêts avaient conduite sur le continent était venue habiter cette maison.

Cette famille se composait de M. X***, de Mme X***, femme d'une remarquable piété, et dont l'ardente charité s'étendait à toutes les douleurs, à toutes les misères qui l'entouraient; de deux jeunes personnes l'une Mlle A***, âgée d'environ 16 ans, l'autre Mlle C***, âgée de 19 ans, toutes les deux, élevées dans les principes les plus rigoureux du protestantisme, toutes les deux animées des mêmes sentiments que leur excellente mère, et professant pour toute dissimulation, pour tout mensonge, quelque innocent qu'il pût paraître, une horreur qui ne s'est jamais démentie jusqu'à ce jour; enfin d'un jeune enfant de quatre à cinq ans qui, aujourd'hui, occupe une très-haute position dans une des plus riches colonies de l'Angleterre.

Trois domestiques étaient attachés au service de la maison, dont la garde était en outre confiée à d'énormes chiens, dont un, entre autres, se faisait redouter par sa férocité, même des visiteurs les plus assidus et des amis les plus intimes de M. X***.

Les choses étaient en cet état, lorsque par une belle soirée d'été, M. X*** se mit en devoir de reconduire à quelque distance de son habitation un de ses jeunes amis, qui fréquemment venait le visiter.

Pour s'épargner un long détour afin d'atteindre un point qui se trouvait assez éloigné, on détacha un batelet fixé à la berge, et bientôt l'on atteignit la rive opposée. Le soleil était couché et les vagues lueurs du crépuscule commençaient à donner à tous les objets environnants ces formes indécises qui prêtent tant aux jeux d'une imagination active. Mais M. X***, voyageur intrépide, d'un caractère ferme, ancien officier de la flotte n'était point homme à se laisser abuser par de fantastiques visions. Il suivait donc la route qui conduisait à la ville en conversant avec son ami, lorsque, par aventure venant à tourner la tête, il aperçut derrière lui comme une très-vive lueur qui brillait dans la direction de sa maison. Surpris, il serre à la hâte la main de son ami et revient rapidement sur ses pas.

A peine avait-il parcouru quelques centaines de mètres qu'il aperçoit, assis sur un tertre peu élevé et sur le bord du chemin qu'il venait de parcourir, un personnage de haute stature, enveloppé dans les plis d'un large manteau et la tête couverte du sombrero espagnol. M. X*** avance et salue l'inconnu d'un amical bonsoir. Celui-ci lève la tête, découvre sous une chevelure noire et bouclée, un visage pâle et bronzé, jette un regard hautain et dédaigneux sur M. X*** qui, à quelques pas de là, ne se rendant pas compte de l'incivilité de l'inconnu, se retourne par un mouvement de curiosité fort explicable, et reste stupéfait en ne voyant devant lui que le vide, rien autour de lui qu'une plaine vaste et nue, déserte et silencieuse.

M. X*** ne peut se défendre d'un sentiment pénible; il précipite ses pas, traverse le canal, entre dans l'appartement où se trouvent réunis sa femme et ses enfants, et sa première parole est de dire : « J'ai vu un revenant! *I saw a ghost!* » On rit, on rit aux éclats; mais le père de répliquer très-sérieusement : « J'ai vu un revenant! »

Le lendemain de cette aventure, le revenant était déjà oublié, et lorsque l'heure du coucher fut arrivée, les demoiselles X***, après avoir mis au lit leur jeune frère, et en attendant qu'il s'endormît, se tenaient appuyées sur le bois de la petite couchette, s'entretenant, rieuses comme l'on est à leur âge, des choses les plus futiles, lorsqu'un coup frappé sur le bois du lit se fait entendre. Quoique par suite de la forte éducation qu'elles avaient reçue, elles fussent peu accessibles à de vaines terreurs, elles ne purent se défendre d'un mouvement d'effroi, et, gardant le plus profond silence dans la crainte de réveiller l'enfant à demi endormi, qui semblait n'avoir rien entendu, ce fut, pâles et tremblantes, qu'elles se rendirent dans l'appartement de leurs parents à qui elles racontaient d'une voix émue ce qui venait de se passer.

Il n'y avait dans la chambre d'autres meubles que le lit et une chaise; pas de rideaux; aucun endroit où l'on pût se cacher. Seulement un placard peu profond était pratiqué dans l'épaisseur du mur.

Un ou deux jours se passent. Le vent soufflait avec violence; une pluie torrentielle battait la terre; c'était encore vers la même heure de la nuit. Les demoiselles X***, après avoir élevé leur âme à Dieu, se disposaient à se coucher, lorsque soudain, au-dessous de leurs croisées, prenant vue sur le canal, ainsi que nous l'avons fait remarquer, des cris aigus, suivis de sourds gémissements, se font soudainement entendre et dominent le bruit de la tempête.

(*La suite au prochain numéro*)

(1) Nous tenons pour très-authentique ce récit qui nous a été confirmé par l'honorable M. Bach; quant au phénomène de l'*écriture directe*, il est trop connu de nos lecteurs pour que nous en donnions une plus ample explication. A. D'A.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

2me Année. — N° 52 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 29 Juin 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 »
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

Vente au numéro, à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES,
ET CHEZ
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Sommaire du n° 52 de l'Avenir

Avis. — A nos lecteurs. — Le Moine, par André Pezzani. — Destinée de l'homme, par M. de Montneuf. — Extrait d'un journal de Bahia, par P. X. — Le parc Pie IX, médium voyant. — L'Esprit parleur de la famille X*** (*suite*). — Feuilleton : la critique du Salon de 1865, par un Esprit du quinzième siècle.

AVIS

L'accueil que notre feuille a reçu du public spirite nous permet de réduire à 9 fr. pour la France le prix de nos abonnements annuels à partir du 1er juillet prochain, mais attendu les frais considérables que nous avons à supporter pour l'affranchissement à l'étranger (15, 10 et 8 *centimes par numéro*), nos prix sont maintenus pour nos abonnés hors de France.

MM. les abonnés, dont l'abonnement expire le 30 juin prochain, sont priés de le renouveler le plus promptement possible, en adressant un mandat sur la poste ou sur Paris, *à l'ordre du directeur de* L'AVENIR, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception du journal.

Paris, le 29 Juin 1865

A nos lecteurs.

Affirmer un Dieu Créateur, unique et personnel, proclamer une Immortalité éternellement progressive pour tout ce qui se meut et pense dans la création, propager notre sainte croyance à la communion des Vivants et des Morts, enseigner que la vie et la mort terrestres ne sont que deux états d'être inhérents à nos individualités, prêcher la Tolérance sans laquelle la Charité n'est plus qu'un vain mot, enfin chercher la Vérité en dedans et en dehors de nous, telle a été la tâche que *l'Avenir* s'est efforcée d'accomplir pendant la période que nous venons de parcourir.

Certes, nous sentons toute notre insuffisance personnelle, et nous savons que nous n'avons de valeur que par l'Idée suprême que nous acclamons avec les *Immortalistes* de tous les temps et de tous les pays; mais cette Idée est si puissante, si grandiose, si véritablement de Dieu, qu'elle nous porte malgré nos défaillances et nous soutient dans l'entreprise à laquelle nous nous sommes voués et que nous poursuivrons jusqu'au bout avec la permission d'en Haut et l'aide de nos amis visibles et invisibles.

Spirites et Spiritualistes, nous avons une même foi générale; unissons-nous donc pour la défense de nos principes communs; quant à ceux sur lesquels nous ne sommes pas d'accord aujourd'hui, attendons patiemment que la Vérité nous éclaire. Tôt ou tard la lumière se fera, et elle se fera d'autant mieux que nous aurons montré les uns envers les autres cette tolérance vraiment chrétienne que le Christ nous a si puissamment enseignée.

C'est pourquoi, Spirites et Spiritualistes, et vous surtout, chers collaborateurs, je vous crie encore : SURSUM CORDA !

ALIS D'AMBEL.

LE MOINE

Honneur à l'homme qui persévère dans la voie de la vérité, surtout lorsque son éducation, ses habitudes, son état semblaient devoir la lui interdire. Voici un abbé, un prêtre vénérable sur lequel il n'y a rien à dire, si ce n'est les bonnes actions qu'il sait cacher, les généreuses pensées dont il sacrifie la gloire, abbé, quoique vous en disiez, messieurs les ultramontains, et ministre de l'église catholique (plaise à Dieu que tous lui ressemblent, car alors le règne de Dieu serait bien près), le même qui, dans *le Maudit*, a ouvert des aperçus sur l'église nouvelle, qui, dans *la Religieuse*, a combattu si logiquement le dogme de l'éternité des peines, qui, dans *le Jésuite*, s'est prononcé aussi carrément contre les abus religieux, et pour l'adoration de Dieu en esprit et en vérité, qui, en un mot, est si parfaitement des nôtres, eh bien! cet abbé vient encore de publier un nouvel ouvrage : *le Moine*, dans lequel, infatigable et fécond, il poursuit résolûment la croisade qu'il a entreprise pour le bien et les progrès religieux de l'humanité. Nous ne saurions passer cette nouvelle publication sous silence, et nous en donnerons les extraits suivants à nos lecteurs :

« Les associations modernes doivent-elles s'effacer devant le vieil esprit religieux, doivent-elles abdiquer entre les mains d'un passé décrépit ? » Telle est d'abord la question que se pose notre auteur. Ecoutons-le :

« Echapperons-nous tout meurtris, hommes qui voulons la grande liberté pour les peuples et pour toutes les consciences humaines, à ces mailles épaisses et durement tissées, qu'une encyclique célèbre vient de jeter, comme le coup de filet hardi d'une coterie audacieuse, ennemie de la liberté humaine.

» La question est donc toujours là, aussi terrible, aussi vivace que jamais; elle durera, cela est dans la loi de l'équilibre des forces morales, tant que les grandes clartés, faites par l'éducation universelle des âmes, ne seront pas venues montrer dans l'ordre religieux et intellectuel une série d'axiomes adoptés par elle, comme les axiômes des sciences mathématiques et physiques.

» Il faut avoir bien peu étudié ce siècle pour ne pas comprendre que la résurrection des maisons monastiques, telle que nous la voyons se faire sous nos yeux depuis vingt-ans, ne s'opère que comme une machine à explosion, comme une mine sourde pratiquée sous la citadelle nouvellement élevée du progrès religieux et moral. Ce ne sont pas vos travaux en commun, ni vos

FEUILLETON DE L'AVENIR

CRITIQUE DU SALON DE 1865

par un Esprit du XVe siècle

Le Grand Salon.

MM. ANTONIO GISBERT. — JEAN AUBERT. — ALMA TAMEDA. — ARMAND DUMARESQ. — AIVAZOWSKI. — ALIGNY. — ANASTASI. — ADOLPHE AZE. — DOMINIQUE BARON. — BARRIAS. — AMÉDÉE BAUDIT. — BAUDRY. — BAYAUX. — BENOUVILLE. — BERCHÈRE. — BERNARD. — BESNUS. — BLIN. — CARL BODMER. — BONNAT. — BANWIN. — BOUGUEREAU.

Avant de quitter le grand salon, admirons le *Débarquement des Puritains dans l'Amérique du Nord*, de M. Antonio Gisbert. Ce tableau malheureusement trop haut placé, n'est pas assez remarqué. La foi respire sur tous les visages de ces graves puritains; l'harmonie blonde dans les tons noirs des vêtements nous montre que M. Gisbert est coloriste. Nous ne verrons plus guère dans nos visites au Salon une toile aussi remarquable sous tous les rapports.

M. Jean Aubert est un de ces heureux artistes que le sourire public a tout de suite accueilli. Il a fait une chose bien facile; il a pastiché le charmant sentiment d'Hamon et les idéalités néo-grecques de Picou. Aussi ne le jugerons nous ni sévèrement, ni complaisamment; c'est une de ces mille organisations qui chaque année, au Salon, nous affadissent les yeux pour nous montrer des vignettes coloriées. C'est un peintre dont le goût ne s'égarera jamais; la sagesse de son pinceau et le simple arrangement de ses figures l'empêcheront toujours de commettre des erreurs que certains critiques jugent avant le mérite de la peinture. M. Aubert est un ancien graveur, prix de Rome; la peinture l'a entraîné depuis, et dessinant toujours, comme un graveur, il a rarement peint comme un peintre. Son portrait de Mme G. T... est loin de valoir le tableau; aucune qualité sérieuse.

Voici un tableau d'histoire : *C'est Frédégonde au lit de mort de Prétextat*, évêque de Rouen. Frédégonde, quoique en carton rouge, écoute, froide et impudente, les prédictions du prêtre qu'elle a fait assassiner. M. Alma Tadema est, selon nous, un peintre perdu, s'il continue; il a les qualités du penseur peintre ce qui est rare; il est presque dessinateur; mais sa pauvreté comme artiste est trop grande. Est-ce donc là ce qu'un peintre peut retirer de l'enseignement de la nature, apprendre à ressusciter des formes primitives et à passer sa vie à courir chez les antiquaires pour faire revivre la vieille époque de la rivale de Brunehaut !

Ce tableau est momifié, c'est une curiosité mais ce n'est pas de la peinture.

Alma Tadema est néanmoins en progrès sur ses *danseurs égyptiens* : Même sécheresse d'exécution, mais aussi plus de pensée.

Les femmes gallo-romaines ont également un certain charme archéologique, étrange, qui arrêtent les regards; elles cherchent du reste à les attirer. Malheureusement la coloration est plombée et rouge; l'exécution lourde et fatiguée, et le dessin d'une miévrerie de demoiselle. Quand M. Alma Tadema sera assez artiste pour peindre d'après nature il sera certainement plus fort.

M. Armand Dumaresq a exposé la *Garde du drapeau*, tableau plus mâle que son *Aumonier du Régiment*, dont le sentiment, la couleur et les plans laissent beaucoup à désirer. Nous regrettons que M. Armand Dumarecq quitte la mêlée du champ de bataille pour des épisodes; nous nous souvenons toujours de sa *Charge de cavalerie de la Moskowa*, son meilleur tableau.

Citons M. Aivazowski, peintre russe. Ses paysages sont lourds et mal exécutés; néanmoins les sites sont bien pris et ne manquent pas d'un certain intérêt.

M. Aligny a exposé une *Chasse au soleil couchant;* sauf le ton un peu trop grisâtre de l'ensemble, ce tableau a l'aspect de la nature.

La *Vue du Forum au coucher du soleil*, par M. Anastasi est un excellent tableau, lumineux, imprégné des vapeurs qui commencent à monter à la fin de la journée; mais la manière dont le tableau est compris, rapetisse considérablement les ruines grandioses du Forum; c'est une œuvre de genre comparé à Hubert-Robert, dont on peut admirer au Louvre les austères souvenirs de Rome.

Les *Bords du Tibre*, de M. Anastasi, sont également remplis de lumière. M. Anastasi procède un peu de Marilhat, moins la solidité et la vigueur de l'aspect.

Citons encore M. Adolphe Aze qui a exposé un *Tribunal indigène* dans la cour de la grande mosquée (Djama-Kebir), à Alger *et les ablutions* à la grande mosquée à Alger.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

prières que nous venons proscrire; ce n'est pas votre association qui nous déplaît, à nous qui comprenons si bien la puissance de l'agrégation des forces; mais ce que nous proscrivons, c'est ce que vous rendez redoutable; ce qui nous épouvante, c'est que vous affichez hautement et imprudemment la prétention, bien coupable à nos yeux, de détruire le premier des biens de la race humaine, sa liberté de conscience. Voilà ce que nous combattons à outrance en vous, parce qu'à nos yeux c'est le meurtre prémédité de toutes nos généreuses idées. Nous ne vous repoussons ni pour votre foi, digne de tous nos respects, si elle est sincère dans votre conscience, ni pour votre association, si elle est inoffensive. Vous êtes sacrés pour nous tant que vous n'attaquez pas, d'un mot ou d'un signe, nos saintes conquêtes de liberté de conscience.

» Mais prenez garde, les temps ont changé; l'humanité est adulte; l'homme n'a plus peur. Le jour où nous avons, sortant de votre bouche, par les organes accrédités de vos plus puissants meneurs, qui s'appellent *le Monde, la Civilta cattolica,* un aveu bien clair, bien explicite, sur lequel il nous est impossible de nous tromper, que vous avez pour but de reprendre le thème théocratique de Grégoire VII, que votre idéal religieux est devenu l'absorption de l'humanité dans ce fétiche façonné par vous, un pape infaillible sur une église esclave, nous savons où vous voulez conduire la pensée humaine. Au moment où je trace ces dernières lignes, moines de notre temps, je vous vois peser sur la conscience d'un vieillard affaibli par les années et irrité par les malheurs de son impuissance, pour obtenir de lui, à la face d'un siècle qui a horreur de l'inquisition, la canonisation solennelle d'un inquisiteur fameux, d'un des émules de Torquemada.

»Vous vous servez de cette puissance, si respectable à nos yeux, mais si compromise par vous, pour jeter de nouveaux défis à la raison humaine.

» Par respect pour de vieilles institutions qui ont eu leur gloire, mais qui ont fait leur temps, et n'ont pas su se maintenir à la hauteur des prétentions de sainteté et de services rendus à l'humanité, affichés par elles, le monde nouveau n'ira pas enrayer le char du progrès religieux et se mettre à votre suite pour reconstruire le moyen âge.

Ne vous étonnez donc pas de ses résistances, de ses répulsions même. Vous n'en triompherez pas! Vous vous êtes trahis avant le temps. Vous n'avez pas eu la longue patience de vos pères. Les peuples ne sont plus enfants. Quand une grande civilisation a la foi, qu'elle se sent attirée au pied des autels, qu'elle veut manifester la puissance d'adoration et de prière qui est en elle, l'idée ne lui vient pas de constituer des moines qui adorent et prient pour elle; elle adore et prie, sans ces truchements encapuchonnés qui marmottent du latin à matines, au milieu de la nuit. Elle se souvient de l'Évangile qui a recommandé l'*adoration en esprit et en vérité, en même temps que la courte prière.* Elle s'en tient à l'Évangile, et déclare qu'elle n'a pas besoin de moines. »

Peut-on parler de la liberté de conscience et de la tolérance religieuse en termes plus énergiques et plus convaincus?

Dans un autre passage de ce livre, l'auteur examine la conduite qu'aurait dû tenir le monde religieux et celle qu'il a suivie; il dit ces paroles d'une étonnante justesse:

« Il avait à vous demander le saint baiser, il ne l'a pas voulu. Il avait à accepter le duel honorable de la lutte sur le terrain des discussions paisibles! Victoire dernière à qui aura raison! Ce sage compromis, cette trêve de la prudence devant les conséquences terribles d'une lutte implacable, le monde religieux n'en a pas voulu.

» Quelques natures droites, quelques cœurs bons et représentant, dans l'église catholique, les dernières effluves de l'esprit chrétien, étouffées sous l'esprit monacal qui a glacé le catholicisme, acceptaient la bonne trêve, se résignaient aux espérances d'un lointain avenir. Les violents sont venus, les batailleurs, les fous.

» Haro sur les impies! Vive le bûcher!

» Ce cri de guerre sort comme un grondement du tonnerre, surtout depuis vingt années, des flancs de ce volcan en incandescence qui s'appelle le Gésu. Il s'écrit en lettres de feu, comme une provocation dernière au dix-neuvième siècle, dans cet organe de la théocratie monacale appelé la *Civilta cattolica*, et dans notre Paris, la noble et douce patrie des idées d'avenir et de liberté, une feuille non moins ambitieuse des derniers écrasements de l'âme humaine, s'appelant tour-à-tour *Univers et Monde*, pour qu'on sache bien que rien ne devra échapper au déluge montant de son catholicisme barbare, répète chaque matin les paroles fougueuses des moines. »

On conçoit que nous ne citons pas tous les passages saillants de ce livre, nous dépasserions les bornes d'un compte-rendu, et nos lecteurs désireux de le connaître sauront se le procurer. Terminons avec l'auteur par un chaleureux appel à la concorde et l'union du monde ancien et du progrès moderne.

Voici le tableau qu'il retrace de cet heureux jour appelé par tous nos vœux.

« Oh! que le prêtre dans le monde, le jour où il comprendra la beauté et la grandeur de sa mission, se fera une tâche glorieuse. Reprenant, au lieu du frac, l'habit des hommes sérieux, l'existence de ceux qui pensent et travaillent, nous assisterons à la décadence rapide de ces institutions d'énergumènes qui semblent un défi à la raison, à l'expérience et aux conditions éternelles de la vie au sein des humanités, conditions qui se résument dans cette formule: Respect pour le passé, quand il a été honorable! Aspirations vers l'avenir, pour qu'il soit plus glorieux encore que le passé!

» Travaillons à les populariser au sein d'un clergé intelligent et bon qu'on élève sous l'étouffoir! Notre tâche d'amis et d'émancipateurs auprès de lui aura été belle. Au lieu des édifices matériels si coûteux, nous aurons élevé l'édifice radieux de l'avenir.

L'humanité un jour saluera nos noms, comme des noms de guides intelligents et hardis, au milieu des extravagances d'une époque surexcitée et entraînée aux extrêmes. Dieu nous aura bénis et aura déposé une joie pure au fond de nos consciences. »

Combien nous serions heureux de voir les rêves généreux de notre auteur réalisés! Combien nous serions heureux de serrer contre notre cœur le plus de frères possible, le plus d'adorateurs de notre Père céleste en esprit et en vérité, le plus d'ouvriers au service de Dieu, le plus de vrais croyants ayant abjuré leur fanatisme, leurs haines, leurs préjugés, leurs puériles superstitions et leurs abus grossiers; mais nous n'espérons pas, s'il faut le dire, que les lumières nouvelles touchent les regards des aveugles et des endurcis. Tous sont appelés à la Pâque nouvelle, mais peu entreront au divin banquet. Dans un monde infime comme le nôtre, l'avènement de l'Esprit doit encore avoir la représentation figurative des Juifs rebelles qui n'ont pas reconnu le Messie au premier avènement. D'ailleurs cela est écrit depuis des siècles et doit nécessairement s'accomplir. Il est prédit que les dépositaires de la foi du Christ doivent par obstination et endurcissement repousser l'Esprit de vérité et remplacer les juifs incrédules, que la plupart accepteront la nouvelle révélation et à sa lueur confesseront celle du Messie. Cependant comme les prophétiques oracles ne disent rien quant au nombre des réprouvés temporaires de cet avènement, nous devons unir nos efforts et nos prières pour le restreindre de plus en plus, pour éclairer les sceptiques et les aveugles, et les appeler tous à nous. Nous devons glorifier des œuvres telles que celle dont nous parlons ici, et qui ont pour but de nous réunir tous autour du soleil radieux de l'avenir.

ANDRÉ PEZZANI.

Après le bain, de M. Dominique Baron, est un charmant tableau d'une exécution pleine de charme. Les étoffes sont rendues avec esprit et la gamme générale en fait une des perles du Salon.

M. Barrias a exposé le portrait de Mme O. B... Cette peinture à la cire est d'un aspect mat très-distingué; le modelé en est solide, et la couleur, d'un gris argentin, rend merveilleusement la finesse de la peau et du modelé.

Cette peinture, si ferme et si fine à la fois, nous fait regretter la mollesse et le parti pris de coloration du portrait de la comtesse de Ganez, par M. Cabanel. Nous retournons là dans cette convention inventée par les Pérignon et les Dubuffe. Les gens du monde trouvent que c'est là de la bonne peinture. Je doute que les vrais peintres soient du même avis. Ce portrait a une immense qualité: la réserve et la distinction bourgeoises.

Un des paysages les plus vigoureux du Salon est une *Chaussée d'étang dans le Berry*, de M. Amédée Baudit. C'est là, comme exécution, une fort belle ressemblance avec la nature; mais, comme couleur, les tons lourds nous empêchent de goûter complétement cette œuvre.

M. Baudry s'est donné bien du mal pour maniérer ainsi sa *Diane*. Est-ce bien là cette sauvage déesse, glorieuse de sa rude virginité? L'antiquité nous la montre chassant l'Amour, mais non comme cette coquette déesse dont nous parle Virgile, fuyant vers les roseaux (*et fugit ad salices*).

Diane, ici, semble jouer avec l'Amour; c'est une boutade et non l'élan de la vertu. Mais qu'importe cet anachronisme; il n'y a que les poëtes peintres qui ont compris l'antiquité, Ingres et Delacroix; et nous ne demandons à M. Baudry qu'une agréable peinture.

Les défauts de cette figure sont très-graves; le torse trop long et les jambes trop courtes, une jambe mal dessinée et un cou mal attaché; quant à l'Amour qui s'envole, c'est un de ces enfants joufflus et poncifs qui ne doit certainement pas avoir assez d'esprit pour séduire la chaste Diane.

M. Bavaux a exposé les *Bassins du saut du Doubs*. C'est là de la belle peinture et de la belle couleur. Ces roches éclairées par le soleil et ces admirables plans de verdure sont pleins de caractère et de grandeur.

Admirons également le *Colysée*, de M. Benouville; les *Paysages du Nil*, de M. Berchère; la *Vue prise à Subiaco; Etats romains*, de M. Bernard; de M. Besnus, le *Soleil couchant dans le Tibre* (Etats romains); et, après, la *Moisson dans la vallée de Bièvres;* de M. Blin, le *Vieux moulin* à Guildo (Bretagne), *Un soir d'été en Sologne;* de Carl Bodmer, la *Forêt*, derniers jours d'automne.

L'*Antigone conduisant Œdipe aveugle*, de M. Bonnat, est une peinture où le procédé est très-intelligent comme tableau de genre et très-inutile lorsqu'il est question d'Œdipe et d'Antigone. Que M. Bonnat renonce à être un grand peintre, puisqu'il est excellent peintre de genre et qu'il nous l'a prouvé.

Que dirai-je de l'excellente peinture de M. Banvin; c'est un des peintres du Salon; quand on examine attentivement son *Banc des pauvres*, *souvenirs de Bretagne* et ses *Attributs de la peinture et de la musique*, ces tableaux vous rappellent que l'art n'est pas perdu en France, puisqu'il est ainsi compris.

La *Famille indigente*, de M. Bouguereau, n'a pas faim, n'est pas misérable, et pose trop bien pour que nous ayons pitié d'elle. C'est de la grande peinture de commerce.

Nous aimons infiniment mieux le portrait de Mme ***, qui a de l'ampleur et nn certain style dénué de mièvrerie.

HYX.

(*La suite au prochain numéro*)

Journaux et Revues recommandés.

La Revue spirite de Paris, 8e année, mensuelle. . .	10 fr.
La Vérité de Lyon, hebdomadaire, 3e année. . . .	9
L'Union spirite bordelaise, quatre fois par mois . .	12
L'Echo d'outre-tombe de Marseille, hebdomadaire. .	10
Annali dello Spiritismo de Turin, mensuelle. . . .	12
La Luce de Bologne.	12
La Gazetta Magnetico-Scientifico-Spiritistica de Bologne.	6
Le Spiritual Magazine de Londres.	
Le Spiritual Times de Londres.	
L'AVENIR, *Moniteur du Spiritisme*, hebdomadaire. .	9

Nous recommandons à nos lecteurs la nouvelle édition du QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME, par M. Allan Kardec. La lecture de ce volume coté 1 franc, est indispensable à quiconque veut sérieusement étudier la doctrine spirite.

Destinées de l'homme.

Notre journal qui fuit l'économie sociale et la politique, non-seulement parce qu'il y est obligé, mais encore par conviction et par sentiment d'un devoir plus élevé, ne peut pas retracer ici à ses lecteurs, tout ce que M. Auguste Guyard a fait pour la commune de Frotey et tout ce qu'il a tenté de faire surtout pour la moralisation de ses habitants, pour leur instruction et leur éducation, pour la création de bibliothèques populaires, et pour l'amélioration du bien-être de tous; néanmoins ce qui sera entièrement de notre compétence, et qui ne sortira pas de la sphère ordinaire de nos études, nous pouvons détacher de ses lettres aux gens de Frotey, ce que dit M. Guyard de l'immortalité de l'âme, et de ses vies futures en prenant son point d'appui dans les enseignements du Christ. Il y voit autre chose que M. Lambert, précédemment jugé, et nous pouvons opposer la manière large et vraiment divine avec laquelle notre auteur interprète les paroles de l'Evangile, à l'interprétation de M. Lambert et de son école critique.

Voici en effet ce qu'il dit aux pages 21 et 22 de ses premières lettres.

Jésus adresse à Marie-Madeleine ces paroles qui résument toute sa doctrine sur l'origine, la nature et la fin de l'homme.

... « Va vers mes frères et dis-leur que je monte vers mon père et votre père, vers mon Dieu et votre Dieu. » (St-Jean, chap. XX, v. 17.)

Cela voulait dire aux juifs, la plupart incrédules à l'endroit de l'immortalité de l'âme : « Ne soyez pas trompés par les apparences. La mort n'est pas la fin, l'anéantissement de la vie, c'en est au contraire un nouvel état, une évolution nécessaire, un développement lumineux à travers les mystères du tombeau. Le mourant c'est l'insecte humble et rampant qui se transforme dans le sommeil de la chrysalide pour se réveiller, libre enfant de l'air, dans le papillon radieux. La mort est *une renaissance et une transfiguration de notre personnalité*, sa première ascension vers l'être et la vie universelle sur l'échelle du progrès sans fin. La mort est pour l'homme *la plus sublime des imitations, c'est la révélation instantanée de son passé*; l'explosion de son sentiment et de sa conscience dans tous les êtres auxquels il était mêlé, sans le savoir, dans les divers degrés de sa vie terrestre; c'est le sentiment et la conscience d'une ubiquité relative; la mort, en un mot, c'est l'immortalité ou la résurrection que mon père m'a chargé de vous révéler, et que vous m'entendez prêcher tous les jours. »

« Ainsi d'après l'implicite enseignement du Christ, fils de Dieu et fils de l'homme, du Christ notre frère consubstantiel, l'homme cet enfant de l'éternel et de l'infini, c'est un germe divin contenant en virtualité les attributs de Dieu, qu'il doit dérouler et manifester par un progrès indéfini. »

Ce qui précède est entièrement dans nos doctrines ainsi que ce qui suit :

« Qu'est-ce en vous, dites-moi, mes amis, que l'amour quand même de la vie et la crainte de la mort? Qu'est-ce que vos pieux respects et vos chers souvenirs des trépassés? Qu'est-ce que votre insatiable appétit pour de nouvelles ouvrées de vignes, de nouvelles fauchées de prés, de nouvelles quartes de champs ? Qu'est-ce que vos désirs de voir vos enfants plus riches, plus instruits, plus heureux que vous ? Qu'est-ce, chez quelques-uns de ceux-ci, que le goût pour le changement, pour les voyages, pour l'étude, pour d'autres professions qu'ils croient plus relevées que les vôtres ? Qu'est-ce que votre attrait pour le plaisir, votre répulsion pour la douleur, vos vagues rêveries, vos châteaux en Espagne? Qu'est-ce que ces tristesses et ces dégoûts qui succèdent à vos jouissances matérielles? Qu'est-ce que vos plaintes continuelles du présent et ces espérances d'un meilleur avenir qui, même en vous trompant toujours, vous accompagnent jusqu'à la dernière heure? Qu'est-ce en vous que tout cela ? Si non autant de voix divines qui, des profondeurs de l'instinct, du sentiment et de la conscience, vous crient sans cesse : ô homme ! émanation de l'infini, tu le contiens virtuellement, et tes ambitions, tes agitations, tes tristesses ne sont en toi que la *nostalgie* de l'infini que tu as besoin de réaliser. »

Admirons combien dans ces lignes, M. Guyard, tout en s'adressant à des villageois et en leur parlant un langage facilement compris de leurs intelligences, sait leur prouver de hautes vérités et leur faire toucher du doigt nos destinées futures. Aussi avons-nous senti le besoin, en reproduisant ces passages, de lui crier : Courage, ouvrier de Dieu, persistez non-seulement dans vos entreprises matérielles, pour le soulagement de vos concitoyens, mais encore et surtout, pour leur enseignement et leur amélioration morale.

A. DE MONTNEUF.

Nous empruntons à un journal de *Bahia* le fait suivant.

COÏNCIDENCE. — On lit dans le *Correio do Sul* de Porto Alegre du 24 du mois dernier.

M. le capitaine Gama, du 3e bataillon, que l'on dit mort à l'assaut de Paysandu, a laissé ici son épouse et une fille unique, jeune personne de 18 ans, mariée à un autre officier de l'armée.

Elles étaient arrivées toutes les deux de Sainte-Catherine, en proie à une phthisie dévorante, et toutes les deux, anges de résignation, d'amour et de patience, ont succombé à peu de jours d'intervalle.

La mère avait épuisé ses dernières forces à soigner sa fille. Un jour se sentant défaillir, elle dit qu'elle n'en pouvait plus ; mais, mère sublime à ce dernier moment, elle eut encore la force de tromper la moribonde, et de lui faire croire qu'elle n'allait que changer de logement pour quelques jours, afin de prendre un peu de repos et de réparer ses forces abattues.

Quelques heures après, la sainte femme avait rendu le dernier soupir avec une agonie de martyr.

La jeune fille vécut encore quelques jours, et dans cet intervalle, comme elle s'assoupissait un jour dans une de ces léthargies précurseurs de la mort, elle s'éveilla en sursaut, en criant que l'on secourût son père, son père mourant, que l'on tuait !... et se couvrant les yeux, éperdue, elle retomba sans mouvement sur son oreiller, en laissant échapper à travers ses sanglots étouffés ces mots : — « Oh quelle affreuse blessure la balle lui a faite! » *Oh, que ferida tao feiâ que lhe fez a bala* !

Le rédacteur qui raconte ce fait appelle cela une *coïncidence* ! Nous savons bien, nous, de quel nom l'appeler ; mais la manière dont il est présenté prouve au moins qu'il n'a pas été inventé pour le besoin de la cause.

Pour extrait : P. X.

Le Pape PIE IX, médium voyant.

On lit dans un recueil hebdomadaire de Paris, intitulé la *Gazette du Clergé*, le récit suivant que nous reproduisons sous sa garantie et sous toute réserve :

« Puisque nous parlons du Pape, me hasarderai-je à vous donner une nouvelle que ne publieront probablement pas les journaux français, mais que vous pouvez répéter en toute assurance ? La politique n'y est pour rien, et, d'autre part, le fait est aussi certain qu'il est intéressant. Le voici tel qu'il a été transmis par un gentleman anglais, alors présent à Rome, et fréquentant la haute société de la ville éternelle,

» Un étranger, d'un extérieur assez distingué, se serait présenté au Vatican et aurait d'abord demandé à voir l'un des camériers de service. Admis par le monsignor, il lui exposa qu'il avait à faire une communication de la dernière importance, intéressant à la fois la religion et le Saint-Siége, mais que l'oreille seule du Saint-Père devait l'entendre, que personne enfin ne devait être présent à l'audience qu'il sollicitait. Il ajouta expressément qu'il ne ferait la communication dont il était chargé qu'à cette dernière condition.

» Le camérier lui répondit d'abord qu'il était impossible d'accéder à sa demande : que les têtes couronnées seules — sauf de rares exceptions commandées par les circonstances extraordinaires, — étaient admises à l'audience privée du Pape, en tête-à-tête. A cette réponse, l'étranger s'échauffe et répète avec une grande véhémence de langage que la révélation qu'il avait à faire était d'une nature telle qu'elle entraînait une effrayante responsabilité pour ceux qui l'empêchaient d'arriver jusqu'au Pape de la manière qu'il le demandait. Il insista tant que le monsignor se décida à en référer au moins au Saint-Père, pour recevoir des instructions. Il se rendit donc au cabinet secret où le Pape était seul en ce moment. En entrant, il fut surpris de trouver le Saint-Père à genoux et absorbé. Après quelques minutes d'attente, il informa Sa Sainteté de ce qui se passait, et lui demanda si c'était son bon plaisir que l'étranger fût admis. Sans se lever, le pape tourna simplement la tête de son côté et lui dit : « Il est inutile que je voie un homme mort. » A ces paroles étranges, le camérier, s'imaginant que le Pape ne l'avait pas compris, répéta d'une manière plus distincte ce que déjà il lui avait dit. Continuant de rester à genoux, le Saint-Père le regarda comme la première fois en lui répétant : « Il est inutile que je voie un homme mort » ; puis il poursuivit ses prières. Plus que surpris et n'osant pas davantage interpeller le Saint-Père, le camérier quitta le cabinet et retourna dans l'antichambre où il y avait l'étranger attendant le résultat du message. Quel ne fut pas son étonnement et sa frayeur de trouver, au lieu d'un homme debout et en bonne santé ; un cadavre gisant sur la dalle ! Comment peindre l'horreur des gens de service, lorsqu'en examinant le corps, ils découvrirent un stylet, un revolver et d'autres armes ! La conclusion à tirer de ces faits est toute naturelle : l'infortuné avait été retranché du nombre des vivants au moment où il allait accomplir un forfait exécrable ! Pie IX avait eu une vision de CELUI qui de là-haut veille sur les siens. »

Th. Paulier.

Et cependant la *Gazette du Clergé*, le *Monde* et les autres journaux de la même école anathématisent chaque jour le Spiritisme. *Et nunc erudimini qui judicatis terram !*

A. D'A.

L'Esprit parleur de la famille X*** (1)

En un instant toute la famille est sur pied ; le jardinier s'arme de son fusil, les deux autres domestiques accompagnent leurs maîtres. On sort de la maison ; on se dirige à la hâte vers le point d'où partent les gémissements qui continuent à se faire entendre. On est tellement persuadé de la réalité de ce qui se passe, que l'on ne songe ni à l'apparition des jours précédents, ni aux bruits de la veille. Recherches inutiles, *rien, rien, et cependant ces gémissements s'élèvent des pieds même* de ceux qui en cherchent l'origine, seulement ils perdent insensiblement de leur intensité. On eût dit les plaintes d'un mourant dont les forces s'épuisent graduellement et qui finit par succomber.

Quelques jours s'écoulent encore, c'est encore à la même heure, c'est encore lorsque les demoiselles X*** sont entrées dans leur chambre à coucher. Ce ne sont plus des coups frappés avec violence, ce ne sont plus des gémissements qu'elles entendent : c'est, dans le lointain, comme le bruit d'une multitude de personnes courroucées qui s'avancent, qui approchent ; ce sont

(1) Voir le no 51.

des voix confuses qui ne permettent de distinguer aucune parole. On eût dit que cette multitude se disposait escalader les murs de la maison, que les croisées allaient céder sous les efforts de la foule. Les demoiselles X*** voyant que ces efforts restent sans résultat, s'arment de courage; elles ouvrent leurs croisées, et quoique le même bruit continue à se faire entendre, elles n'aperçoivent rien que la pelouse nue, que les eaux du canal qui continuent à couler lentement. Il en fut de ce bruit comme des gémissements, il s'éteignit insensiblement.

Peut-être trouvera-t-on quelque explication plus ou moins satisfaisante à ces singulières manifestations. L'imagination a pu créer le fantôme; le coup frappé sur le bois du lit n'a peut-être été qu'un de ces craquements assez ordinaires que font entendre les meubles dans les jours de grande sécheresse; c'est le bruit du vent soufflant à travers les bois du taillis voisin que l'on aura pris pour les gémissements d'un mourant; c'est celui des vagues de la mer, que quelques lois inconnues de l'acoustique auront apporté jusque sous les croisées des demoiselles X***. Avec du bon vouloir et une légère dose de scepticisme que n'explique-t-on pas! Mais bientôt ces manifestations vont changer de caractère, et il nous est difficile de prévoir quelle interprétation on leur pourra donner.

Ajoutons cependant que précédemment, et lorsqu'une famille irlandaise habitait la même maison, semblable bruit s'était fait entendre, et que le domestique, attaché au service de cette famille, alarmé par ce fait étrange, s'était empressé de demander son congé. Or, ce domestique couchait dans la chambre occupée par les demoiselles X***.

Nous l'avons dit, le caractère des manifestations va se transformer. Plus de cris, plus de gémissements, plus de ces bruits effrayants qui jettent l'épouvante dans les cœurs. Ce que l'on entend, ce que tous les membres de la famille entendent, c'est le bruit de pas dans les appartements, c'est celui des portes qui s'ouvrent et se ferment avec violence.

Un soir, les demoiselles X*** se trouvaient dans leur chambre et parlaient de choses plus ou moins indifférentes, lorsqu'elles s'aperçurent que leur bougie, faute d'aliment, était sur le point de s'éteindre. Les domestiques étaient couchés et il fallait traverser le palier et le grand salon pour arriver aux appartements de M. et Mme X***, où, seulement, elles pouvaient se procurer une nouvelle bougie. Ces dames hésitaient. Cependant elles s'encouragent; elles se dirigent vers la porte, et l'avaient à peine entr'ouverte, qu'elles entendent les marches de l'escalier crier sous le poids de pas lourds et pesants semblables à ceux que pourrait faire un homme chaussé de ces fortes bottes que portaient les cavaliers du dernier siècle. Inutile de dire que ces dames s'empressèrent de fermer leur porte et renoncèrent à leur projet.

Un autre soir, vers la même heure, dans la même chambre, Mlle A. X*** venait de se mettre au lit, et sa sœur, après avoir éteint la bougie, se disposait à en faire autant, lorsque des coups précipités frappés sur le bois du lit se font entendre. Ne serait-ce pas un Esprit, se demandent les demoiselles X***? Ne désirerait-il pas être interrogé? Guidée par cette pensée qui leur était venue soudainement, Mlle C. X*** prend la parole et dit: « Si vous êtes un Esprit, frappez deux coups, sinon frappez-en trois. » Deux coups sont aussitôt frappés. Puis reprenant la parole, Mlle C. X*** ajoute : « Si vous êtes un Esprit, frappez trois coups, si vous ne l'êtes pas, frappez seulement deux coups. » Et trois coups se font distinctement entendre.

Jusque-là, c'était toujours vers la même heure de la nuit que l'invisible s'était manifesté; mais les communications vont devenir plus fréquentes, et, désormais, c'est le matin, le soir, à toutes les heures de la journée qu'il rend témoignage de sa présence en frappant des doigts sur le plancher, sur les meubles et en rhythmant certains airs dont quelques-uns seulement sont connus. Tous les membres de la famille, les domestiques, des étrangers même constatent la réalité de ces bruits dont la cause reste ignorée pour eux.

Les chiens, ces chiens dont nous avons parlé et dont nous avons dit la férocité se trouvent-ils dans l'appartement lorsque ces bruits se font entendre? Une incompréhensible frayeur semble les frapper soudainement, et, le poil hérissé, la queue entre les jambes, ils se glissent sous les meubles ou se blottissent dans quelque coin reculé. Quelquefois, quoique le plus profond silence règne dans l'appartement, ils témoignent de leur effroi par les mêmes symptômes, comme s'ils se trouvaient en face de quelque être supérieur dont le regard les domine et les épouvante.

Insensiblement les membres de la famille X*** se familiarisèrent avec la présence de l'invisible; tout sentiment de frayeur était disparu.

Le bruit des pas, celui des doigts frappant en cadence sur le plancher ou sur les meubles n'excite plus d'étonnement. C'est de sang-froid que l'on s'entretient de cet être inconnu qui semble avoir élu domicile dans la maison qu'ils habitent.

Un jour que M. X***, tenant sa montre en ses mains, mettait l'Esprit au défi de la lui enlever, il se la sent arracher avec violence, et ce n'est qu'avec effort qu'il parvient à en rester maître. Un autre jour qu'il revenait de la ville, au moment où il descendait dans la barque qui devait le transporter au delà du canal, il voit assis, en face de lui, cette même figure qu'il avait aperçue quelque temps auparavant, enveloppée dans le même manteau, couverte du même chapeau, dont la forme étrangère l'avait frappé le jour de la première apparition. A peine la barque a-t-elle touché la rive opposée, que cette sombre et grave figure se lève de toute sa hauteur, enjambe le bord du frêle esquif, gravit rapidement le talus de la berge et disparaît sans laisser derrière lui aucune trace de son passage. Dans une autre circonstance, c'est une voix qui se fait entendre; les mots qu'elle prononce appartiennent à la langue espagnole. Une autre fois que Mlle C. X*** se trouvait seule dans l'office, elle entend dans la salle voisine comme les pas d'un homme de guerre, marchant avec la précision d'un soldat à la parade : « Marche! » dit-il d'un ton de commandant. Mlle C. X*** ouvre précipitamment la porte de communication. La salle est vide et il y règne le plus complet silence.

L'hiver approchait, M. X*** appelé par ses intérêts dans une autre localité, allait se séparer de sa famille. Des appartements avaient, en conséquence, été retenus dans la ville voisine, où la famille X***, réduite à Mme X***, à ses deux jeunes filles, à son fils et à un domestique, ne tardèrent pas à aller s'installer. Ces appartements, situés à l'angle de la grande place et d'une rue conduisant aux remparts, se trouvaient dans le quartier le plus fréquenté de la ville.

Or, un jour que ces dames s'entretenaient de leurs chagrins domestiques et des injustices criantes dont elles étaient victimes, une voix inconnue vint soudainement se mêler à leur conversation. C'était près d'elle qu'elle se faisait entendre, elle était claire, douce et harmonieuse.

Elle s'exprimait en se servant de la langue anglaise, mais avec un accent tout particulier, en employant certaines locutions qui dénotaient une origine étrangère, et, surtout, ce qu'il importe de remarquer, ces dames étaient seules, bien seules dans leurs appartements et parlaient avec la plus grande pureté leur langue maternelle.

Répondant un jour à une interrogation qui lui était faite, l'invisible avait dit s'appeler Gaspard Ludovico y Urbino, officier espagnol, et de cette époque devint l'intime ami de la maison, le conseiller, le consolateur de la famille.

Presque toujours près de ces dames, il s'entretenait avec elles pendant le jour, pendant la veillée, à la promenade, partout où elles se trouvaient, soit sur les plages désertes de la mer, soit au milieu de la foule tumultueuse de la rue ou de la place publique; pour nous servir de leurs propres expressions, elles ne se trouvaient jamais seules. Gaspard était là, près d'elles, veillant sur elles, quoiqu'il gardât le silence, quoiqu'il ne répondît pas aux questions qui lui étaient adressées, elles avaient pour ainsi dire l'intuition de sa présence.

Initié à toutes leurs douleurs, il leur disait les mesures à prendre, les périls à éviter. A leur profond étonnement, l'événement est toujours venu confirmer ce qu'il avançait, il leur indiquait les piéges tendus à leur bonne foi, les basses intrigues dont elles étaient l'objet. Les tenant en garde contre les faux amis qui avaient capté leur confiance, il leur donnait les plus sages avis sur la conduite qu'elles avaient à tenir à leur égard. Prudent, discret, il relevait le courage abattu de Mme X*** et par ses bonnes paroles, il lui rendait l'énergie dont elle avait besoin pour dominer la situation fâcheuse dans laquelle elle se trouvait alors.

Pendant plus de trois années, soit en France, soit en Angleterre, où ces dames retournèrent plus tard, Gaspard ne cessa de donner des preuves multipliées de son dévouement et de son affection pour tous les membres de la famille. Prévoyait-il un interruption prochaine et momentanée dans les doux entretiens auxquels chaque jour il prenait part? Ordinairement il prevenait les dames X*** de sa future absence, et pour tous, cette absence devenait pénible et douloureuse, même pour ce petit enfant, ce jeune frère dont nous avons parlé, lequel, vingt fois dans un jour, appelait Gaspard et s'inquiétait de ce qu'il ne répondait pas à son appel.

Toujours et en toutes circonstances, Gaspard se montra un parfait gentleman. Jamais dans l'intimité de la conversation, il ne fit entendre une parole inconvenante ou équivoque. Si parfois lorsque ces demoiselles étaient au piano il venait joindre sa voix aux leurs, c'était surtout lorsqu'il s'agissait de chanter les louanges de Dieu, mais alors son chant s'élevant des notes les plus basses aux notes les plus hautes, avait une ampleur qu'il n'est permis à aucune voix humaine d'atteindre.

Dieu! Avec quel profondeur, avec quel respect, qu'elle vénération il en exaltait la puissance et la miséricorde! Et quoiqu'il n'eût jamais fait allusion à ces dogmes qui partagent la grande famille chrétienne, avec qu'elle sévérité il reprochait toute application frivole des paroles de l'Écriture Sainte!

L'interrogeait-on sur le passé ou sur le présent? Il répondait avec empressement. Voulait-on pénétrer l'avenir? L'avenir est le secret de Dieu, disait-il. Insistait-on? il se renfermait dans le silence le plus absolu. Etait-ce un sentiment de curiosité qui dictait les questions qu'on lui adressait? Ou il ne répondait pas à ces questions ou il blâmait sévèrement les jeunes demoiselles X*** de leur indiscrétion.

Mais si quelquefois, pendant le cours de la conversation, les jeunes filles insoucieuses ou inconsidérées faisaient entendre quelque parole ou exprimaient quelque vœu peu charitable à l'endroit de leur prochain, oh! alors, la voix de Gaspard s'élevait avec une véhémence peu ordinaire : « Taisez-vous, leur disait-il, taisez-vous, vous ne savez quel esprit vous anime; vous ne savez ce que vous dites. »

Quoique grave ordinairement; quoique jamais on ne l'eût entendu rire, parfois il donnait à la conversation une tournure si piquante et si originale que l'on ne pouvait garder son sérieux.

Un jour que Mme X*** croyait devoir adresser quelques reproches à ses filles, la voix de Gaspard se fait entendre. « Ah! maman fit-il, vous n'êtes pas gentille aujourd'hui. Vous grondez, ce n'est pas bien. » Puis continuant sa semonce il ne l'interrompit que lorsque Mme X*** se prit à éclater de rire.

(La suite prochainement.)

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

2me Année. — N° 53 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 6 Juillet 1865.

N° 29 1865

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 »
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet.

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES
ET CHEZ
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

Sommaire du n° 53 de l'Avenir

Lettre d'un chrétien sur le Spiritisme, 14e lettre, par Alis d'Ambel. — Les démonagraphes et le Spiritisme, par A. de Montneuf. — Manifestations physiques, traduit du *Banner of Light*, de Boston, par J. Mitchell. — CORRESPONDANCE SPIRITE : Lettre de M. Desody d'Angers. — Communications médianimiques obtenues par M. Costel : 1° La médianimité ; 2° L'évocation. — FEUILLETON : Critique du salon de 1865, par un Esprit du 15e siècle.

Paris, le 6 Juillet 1865

LETTRE D'UN CHRÉTIEN SUR LE SPIRITISME

QUATORZIÈME LETTRE (1).

A Mademoiselle Clotilde Duval, à Valence.

Paris, le 25 janvier 1865.

CHÈRE COUSINE,

Comme je vous l'ai promis, j'extrais pour vous du *Livre d'Éraste* les passages suivants qui sont trop caractéristiques pour que vous et l'excellent abbé Pastoret n'en saisissiez pas la haute portée philosophique :

« ..... Le Paganisme, diapré de mille nuances, proclame presque autant de dogmes différents qu'il y a de temples où il est pratiqué : ce que prescrit le Jupiter grec est repoussé par le Jupiter latin, et *vice versâ*. Néanmoins, cette religion multiforme, sans principes, dissolue, immorale, a, en raison même de cette immoralité, envahi le globe entier, sauf ce petit coin oublié de l'Asie, où le Judaïsme s'est perpétué d'âge en âge, confessant le dogme sacré d'un Dieu unique, incréé, immatériel, tout-puissant. Mais quel enseignement que celui que nous donne l'histoire de ce petit groupe privilégié où Dieu prodigue ses prophètes qui viennent successivement y ensemencer la bonne parole ! Écoutez-les ces prophètes : tous, depuis Abraham jusqu'aux Macchabées, predisent la venue de celui qui doit sceller de son sang l'alliance de Dieu et des hommes; tous préparent les voies au Fils de David et tous confessent déjà l'immuable vérité que Christ, le plus pur des envoyés de Dieu sur la terre, proclamera du haut du calvaire, devant la foule étonnée. Admirez comme elle éclate, cette puissance du seul qui soit tout-puissant, quand, adoré seulement par ce peuple imperceptible d'Israël, le DIEU INCONNU, comme l'appellent les philosophes du paganisme, étend, de là, sa large main sur toutes les nations de la terre. Aussi avec quelle rapidité s'affaisse et s'écroule ce monde païen devant le rayonnement fulgurisant de la croix du Golgotha ! D'un autre côté, quelle sublime leçon que l'orgueil des races humaines a si peu comprise, dans ce fait qu'une croix, qu'une potence, qu'un instrument d'ignominie soit devenu, pour les nations chrétiennes ou non, le symbole consacré du mérite et de l'honneur. Ah! mon fils, Dieu fait bien ce qu'il fait.... »

» ..... Christ fut plus qu'un prophète, plus qu'un libérateur, il fut le plus énergique instrument d'émancipation que la race humaine ait jamais reçu jusqu'à ce jour ; et, si l'on examine scrupuleusement l'époque où Dieu l'envoya, on reconnaît combien sa venue était nécessaire et combien était favorable l'heure choisie pour sa mission. Certes, nul ne peut prouver qu'en ce temps-là les croyances religieuses n'étaient pas en pleine dissolution : le paganisme, sapé par les différentes écoles philosophiques, s'effondrait comme un édifice vermoulu; le judaïsme, frappé dans son unité par la séparation d'Israël et de Juda, étranglé sous la pression païenne, absorbé et dominé par l'élément romain, était, en outre, violemment ébranlé par la scission, de jour en jour plus imminente des Pharisiens et des Sadducéens, et sourdement miné par l'action occulte, mais énergique des Esséniens. Tout croulait de tous côtés, lorsque Christ vint planter sa croix comme un phare lumineux pour sauver le monde qui allait aux abîmes, et le monde fut sauvé !!!

» Inclinez-vous, chrétiens, devant le Fils bien-aimé du Tout-Puissant ; inclinez-vous, Spirites, en remerciant Dieu, devant l'œuvre immense accomplie et devant l'Artisan de cette œuvre. »

. . . . . .

» J'aborde cette immense question de la nécessité et de l'opportunité d'une nouvelle révélation. J'ai tâché de vous démontrer, par l'historique de la phase chrétienne, combien l'heure fixée par Dieu pour la première incarnation du Christ, en tant que Messie, avait été admirablement choisie ; et vous avez compris combien cette heure avait été propice à l'accomplissement de l'œuvre à laquelle ce grand Esprit avait été appelé. Aujourd'hui, je ne crois pas trop m'avancer en vous affirmant que l'époque où vous vivez n'est pas moins favorable à la seconde venue d'un Rédempteur.

» Dressons, si vous le voulez bien, le bilan de la situation philosophique et religieuse actuelle. Néanmoins, je ne ferai pas ressortir à vos regards l'imminence du cataclisme qui menace d'engloutir la papauté romaine ; je n'appellerai pas votre attention sur l'aveuglement de cet absolutisme farouche, s'entêtant fatalement dans un *statu quo*

(1) Voir les nos de 15 à 23 et de 46 à 49.

FEUILLETON DE L'AVENIR

CRITIQUE DU SALON DE 1865

par un Esprit du XVe siècle

Le Grand Salon.

LOUIS BOULANGER. — BRETON. — CHAPLIN. — CHASSELAT SAINT-ANGE. — Charles CHASSEVENT. — Théophile CHAUVEL. — CHIFFLART. — CHINTREUIL. — COURBET. — Joseph-DAUBAN. — DAUBIGNY fils. — César DE COCK. — Xavier DE COCK. — DEHODENCQ. — DELAUNAY. — Jules DIDIER.

Louis Boulanger un des illustres de l'école romantique, a exposé César prononçant sa fameuse parole : « *Ne crains rien, tu portes César et sa fortune.*

M. Louis Boulanger a perdu la franchise de sa personnalité et nous sommes loin de son tableau de jeunesse : le *Mazeppa*. La peinture a marché depuis, mais quoiqu'elle nous montre généralement une certaine sûreté de procédés et une sagesse d'émotion très-commune, nous citons avec plaisir le nom de Louis Boulanger comme un souvenir de ce qu'il faisait autrefois et de ce qu'il ne fait plus aujourd'hui.

Louis Boulanger est un peintre infatigable qui a su trouver dans *son Histoire de Don Quichotte*, l'esprit et le caractère après Goya. C'est un des rares peintres modernes qui a rendu avec les Deveria, avec Delacroix, Gleyre, Glaize, Couture, l'esprit et le corps de la peinture. Le tout n'est pas de faire une toile bien faite, il faut peindre. Ce mot dans sa consonnance seule exprime plus que tout ce que nous pourrions ajouter. Quand la poésie cherche la force de la pensée et cherche à bien nous représenter la description qu'elle nous fait, que ne puis-je peindre ce que je raconte ! s'écrie-t-elle, les mots sont impuissants à rendre ce que je sens et ce que je vois.

Combien sont coupables ceux qui par l'étroitesse de leur niveau et le spécialisme de leur œuvre, annihilent complétement le but de l'Art, ceux-là méconnaissent complétement, le plus beau et le plus expressif mot de toutes les langues, *peindre*.

Tel n'est pas M. Breton ; lui sait peindre parce qu'il arrive, par son exécution qui n'est cependant pas très-travaillée ou du moins qui ne paraît pas l'être, à la hauteur de son sentiment et de son idée. *La Fin de la journée*, est un chef-d'œuvre qui à lui seul relève tout un salon médiocre. Je ne me chargerai pas de rendre avec des mots cette poésie si bien peinte ; je laisse aux critiques poètes cet art que du reste ils cultivent avec talent.

Sa *lecture* est également pleine de calme, d'onction, et d'une grande pureté comme art. Nous passons une infinité de jeunes enfants roses et de jeunes mères, de petits paysages et de petits paysans. Citons cependant les *Vaches près les hauteurs d'Apremont*, forêt de Fontainebleau ; les admirables tons laiteux et roses de M. Chaplin, dans *son Loto* et *son Château de cartes*.

M. Chasselat Saint-Ange, dans *le Génie des arts, accompagné de la Musique et de la Poésie* et qui s'appuie sur la Peinture, a fait une étude fortement comprise.

La lyre et l'*Amitié* de M. Charles Chassevent sont deux petites toiles pleines de style, malgré la grâce de leurs sourires et de leur pose. Un art qui sait réunir ces deux qualités est un art qui a pour père Proud'hon ; c'est un sentiment trop moderne pour que les vrais artistes ne l'aient pas compris.

Citons de M. Théophile Chauvel, les *Gorges d'Apremont* et l'*Intérieur de ferme*, deux fines peintures remplies de distinction et de charme.

Nous avons une trop haute opinion du talent de M. Chifflart, pour admettre qu'il ait tout mis de son organisation d'artiste dans son *Roméo et Juliette*. Sa *Sapho* a plus de style et de force.

La Bruine et *les Vapeurs du soir*, de M. Chintreuil, sont deux fort beaux paysages. La personnalité de M. Chintreuil se définit de plus en plus dans le paysage et nous sommes satisfaits de reconnaître que c'est un poëte de plus qui s'y promène.

M. Courbet a exposé le *Portrait de Pierre-Joseph Proudhon* entouré de sa famille. Cette toile si critiquée, renferme d'excellents morceaux de peinture; mais nous constatons une fois de plus que M. Courbet ne comprend aucunement la coloration des chairs pour le tableau.

Je sais qu'il a voulu rendre l'aspect tranquille et gris d'un jour d'automne par un temps couvert ; mais, en peinture, il ne faut pas être plus réaliste que l'art, et ceci revient à ce que nous disions dans notre introduction à propos du réalisme et de la vérité. C'est que le réalisme

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

funeste ; je ne vous montrerai pas ce schisme prochain, suspendu sur le catholicisme, au propre foyer de ce culte qui a rempli le monde de sa gloire et de son nom ; ni cette grande partie du clergé italien qui ne veut abdiquer, pour aucun motif, son patriotisme et sa nationalité. Nous détournerons également les yeux de ces croisades laïques et cléricales suscitées par des intérêts mondains, venues de tant de pays divers, sous la pression des fils de Loyola, et qui s'acharnent, d'une manière insensée, après la seule main généreuse qui soutient encore la papauté dans Rome. Non ! ces choses sont trop évidentes, aux yeux de tous ceux qui réfléchissent, pour qu'il soit nécessaire de vous en entretenir. Mais si, après avoir constaté cette scission prévue et prochaine qui renouvelle, à s'y méprendre, les déchirements violents qui éclatèrent jadis entre les Pharisiens et les Sadducéens, vous observez d'un œil investigateur ce matérialisme effréné sous lequel succombent tant de vastes intelligences, et cette poursuite du veau d'or qui oblitère le sens moral de ceux qui s'y livrent, vous reconnaîtrez, avec vos guides et avec moi, qu'il y a péril en la demeure, et qu'il est temps d'aviser et d'y porter remède. »

. . . . . .

« Cependant, constatons-le, les chemins de fer, ces artères des nations modernes, couvrent de leurs veines ferrées toutes les contrées du globe ; les steamers sillonnent les mers contre vents et marées ; le fil électrique étreignant le globe tout entier, fait voyager la pensée plus rapidement que la parole elle-même; par lui, on peut ausculter instantanément l'état général du globe ; je puis donc annoncer avec certitude qu'une ère essentiellement pacifique succédera incessamment à l'ère des batailles sanglantes. La fin de ce siècle verra les dernières convulsions des guerres. La vie, aujourd'hui, ne peut plus être concentrée dans un cercle étroit et par là même égoïste. Cette solidarité qui fit, autrefois, la famille et la tribu, puis plus tard, la commune, la province et la nation, doit atteindre désormais des proportions plus étendues, plus générales et partant plus généreuses ; restreinte dans les temps modernes aux régnicoles de chaque état, elle aspire dans ce siècle à devenir réellement humanitaire. C'est pourquoi, les nations véritablement civilisées tendent à se rapprocher et à s'unir dans des alliances commerciales qui font communs les intérêts de toutes et qui leur donnant la force, la puissance et la richesse, feront que leur volonté générale s'imposera légitimement aux peuples arriérés de votre globe.

» Du reste, ceci devient d'une nécessité absolue, parce que la moindre pulsation irrégulière d'une nation atteint toutes les autres. C'est pour ces raisons qu'il viendra un moment où un code international sera établi entre tous les peuples, et où celui qui troublera alors la tranquillité publique, sera contraint par toutes les voies de droit, sous peine de séquestre et d'interdiction, à rentrer dans le devoir commun. Ce ne sera, en définitive, que l'application au monde entier de cette loi de droit commun que chaque gouvernement bien administré applique à tout perturbateur du repos public. Il est facile de voir en cela l'œuvre du progrès éternel : en étudiant le développement graduel de cette loi, on en constate d'abord la présence dans la direction de la famille ; de là elle passe à l'administration de la tribu puis à celle de la province pour s'élever ensuite au gouvernement d'un état. C'est le point où vous en êtes actuellement; mais vous tendez déjà à soumettre au même régime législatif les nations de commune origine et, de même que les droits coutumiers de la France se sont fondus en un code unique pour toute la nation, de même les droits divers des peuples s'unifieront en un code général. Ah ! mon fils, le jour où l'humanité ne formera plus qu'une seule famille devant la loi et la morale, ce jour sera grand devant Dieu et l'humanité sera bien près d'avoir franchi un degré dans la hiérarchie céleste.

» Quoi qu'il en soit ces considérations préliminaires ne sont point inutiles au grave sujet que je traite ici, car il appert de la situation exposée ci-avant, que l'heure est essentiellement favorable à la venue d'un nouveau Messie.... »

L'opinion d'Eraste se trouve du reste partagée comme vous l'avez vu, chère Clotilde, dans mes lettres précédentes, par une foule d'écrivains modernes. Voici encore quelques citations à l'appui du thème que soutient le Spiritisme sur la venue prochaine d'un grand et puissant réformateur.

« L'histoire sacrée nous apprend l'étrange mouvement spirite qui agita le monde à l'époque de la Rédemption, s'écriait, il y a quelques mois à peine, notre cher et regretté Jobard ; on ne voyait que prophètes inspirés, obsédés ou possédés, annonçant les choses extraordinaires qui allaient arriver.

» En ce temps-là, les bons prophètes ne cessaient d'avertir le peuple de la prochaine venue du Messie rédempteur ; mais les princes des prêtres, les scribes, les pharisiens, se refusant d'y croire, anathématisaient les Jean-Baptiste et les précurseurs. N'est-ce pas l'histoire de ce qui se passe aujourd'hui ? »

« Mais en fait, — lit-on dans la *Revue indépendante*, — le Christianisme est dans l'attente d'un rétablissement universel. La résurrection n'est, dans le sens spirituel, que l'esprit dans la phase du progrès qui suit, et au physique que la prise de possession de l'organisme nouveau dont cette phase a besoin.

» L'humanité passera par une résurrection sans passer par la mort. »

« Le présent est gros de l'avenir, — enseigne Leibnitz, — le futur pourrait se lire dans le passé, l'éloigné est exprimé dans le prochain. On pourrait connaître la beauté de l'univers dans chaque âme, si l'on pouvait déplier tous ses replis. »

« Je ne croyais pas, — dit enfin un autre auteur, — que les temps seraient si proches. L'humanité, qui a été jusqu'à présent enfant, va devenir pubère. Des symptômes formidables éclatent partout; l'heure marquée au cadran céleste a sonné; la terre notre mère nourricière, tressaille comme à l'époque du Christ et nous pouvons redire aujourd'hui ces paroles du texte sacré : ***Rorate cœli de super, et nubes pluant justum***: Cieux versez d'en haut la rosée et que les nuages nous envoient le juste! »

Il est donc bien évident, ma cousine, qu'il existe entre l'époque actuelle et celle de la venue de Notre Seigneur Jésus-Christ une frappante analogie ; il suffit de réfléchir et de comparer pour reconnaître cette identité de situation. Si le Christianisme et sa belle morale égalitaire ont été pressentis par les philosophes païens, depuis Socrate et Platon ; si la venue du Messie a été annoncée successivement par Isaïe, Jérémie, Daniel, Joël, Habacuc, Zacharie et les autres prophètes ; il est impossible de ne pas reconnaître que le Spiritisme a eu également de nombreux précurseurs. Les aspirations des peuples ne sont pas plus satisfaites actuellement qu'elles ne l'étaient au moment de la venue du Rédempteur. Comme alors les religions sont impuissantes, puisque la foi s'est éteinte dans le matérialisme, l'indifférence et le culte des grossiers intérêts. Mais les peuples ont besoin de croyance ; aussi devant l'insuffisance des cultes officiels ont-ils cherché ailleurs un remède à leurs misères et à leurs douleurs. De là cette multitude de systèmes éclos depuis un siècle environ. Philosophes, rêveurs, utopistes, tous ont offert leur panacée universelle. Rendons à tous ces novateurs la justice qu'ils ont méritée ; au surplus ils nous ont préparé les voies. Tout citoyen qui s'est consacré à la recherche du mieux relatif pour les peuples, a droit à la reconnaissance de l'humanité. Toute recherche n'aboutit pas à la vérité, mais toute recherche est un devoir accompli. Le vice radical de tous les systèmes socialistes qui ont échoué

---

est un détail et la vérité est un ensemble ; M. Courbet n'a pris que le détail, et il s'est trempé.

Son *Entrée de la vallée du Puits-Noir* est un beau paysage grave et largement peint.

Nous citons également *les Trappistes se donnant le baiser de paix avant la communion*, de M. Joseph Dauban ; les *Paysages* par trop paternels de M. Daubigny fils, et les toiles si attrayantes de César de Cock, qui est l'un des plus forts paysagistes de notre temps. Enfin, les *Vaches dans une prairie*, de M. Xavier de Cock.

M. Alfred Dehodencq est un des rares grands artistes au Salon. Chez lui, nous trouvons une vitalité puissante, une organisation réelle de peintre. Sa couleur vigoureuse, sa peinture largement brossée rendent merveilleusement sa *Bonne aventure*, ses *Bohémiens andalous* et *Une fête juive au Maroc*.

On voit que M. A. Dehodencq n'est pas un orientaliste à l'eau de rose ; c'est un réaliste et un poëte, deux qualités bien nécessaires en peinture. Aussi ses toiles sont-elles remarquablement distinctes des autres ; elles ont l'aspect vivant de l'art romantique. M. Dehodencq a été souvent comparé au lion E. Delacroix. Il y a évidemment une parenté entre ces deux artistes, mais, pour tout œil exercé, il n'y a pas une similitude assez frappante pour que M. Dehodencq soit considéré comme un imitateur. M. Dehodencq connaît l'Orient, et il le rend à sa manière.

M. Delaunay, un prix de Rome de 1856, a exposé *la Communion des Apôtres*. Cette œuvre a été pour nous l'objet d'une grande attention. Est-ce là en effet ce que l'on doit demander à la grande peinture religieuse ?

La grande peinture, qu'elle soit profane ou religieuse, doit être claire ; c'est, en quelque sorte, dans l'art, un cynisme d'idée ou une philosophie qu'il faut pouvoir exprimer dans une langue concise correspondant entièrement au sentiment de l'artiste. Or, selon nous, M. Delaunay a dû faire un très-beau dessin et de fort belles études pour ce tableau, qui est diffus, triste de coloration, composé lourdement et d'une expression un peu terne ; M. Delaunay a cru peut-être que la vie se refusait à un fait aussi spiritualiste, à la glorification de l'esprit sur la chair, et il a flotté entre l'idéal d'Hippolyte Flandrin et la couleur de l'École des Beaux-Arts. C'est une faute grave qui l'a entraîné à faire un tableau noir et décoloré. Là au contraire, où le triomphe de la lumière en son mystère lumineux devait rendre l'illumination des apôtres, on ne voit rien autre chose, pour rendre cette idée, qu'un apôtre qui étend les bras avec un grand élan de foi. Mais ce n'est qu'un geste, et cela ne suffit pas dans un tableau d'une si haute signification. Néanmoins, on doit encourager un tel art et de telles pensées.

M. Jules Didier, premier prix de Rome (paysage historique, 1857), a exposé la *Trida*, battage du blé dans la campagne de Rome, près du mont Saracte. M. Jules Didier a compris qu'il fallait faire vivre les vieilles silhouettes de la campagne de Rome, il les a enveloppées d'une lumière chaude qui inonde sa scène de la Trida. Des chevaux galopent sur la même ligne et piétinent de grands ronds de blé autour desquels ils tournent, excités par les batteurs ; un d'eux, sur le premier plan, repousse, avec une sorte de pelle ou de râteau, les épis rejetés en dehors du cercle. Tout est plein de naturel et de vérité dans cette charmante toile ; la finesse du dessin et l'harmonie de la couleur en font une des plus remarquables du Salon.

Citons aussi de M. Jules Didier une petite étude italienne intitulée *Michelina*.

HYX.

(*La suite au prochain numéro*)

Journaux et Revues recommandés.

La Revue spirite de Paris, 8e année, mensuelle. . .	10 fr.
La Vérité de Lyon, hebdomadaire, 3e année. . . .	9
L'Union spirite bordelaise, quatre fois par mois . .	12
L'Écho d'outre-tombe de Marseille, hebdomadaire. .	10
Annali dello Spiritismo de Turin, mensuelle. . . .	12
La Luce de Bologne.	12
La Gazetta Magnetico-Scientifico-Spiritistica de Bologne.	6
Le Spiritual Magazine de Londres.	
Le Spiritual Times de Londres.	
L'AVENIR, *Moniteur du Spiritisme*, hebdomadaire. .	9

Fables de l'Horticulteur et autres Fables, à Nantua, par le docteur Ordinaire. — Nous en rendrons compte prochainement.

tient à l'absence de l'élément divin. La force du Christ de Luther, de Mahomet est l'œuvre évidente d'une céleste intervention. L'action divine dans ces diverses manifestations religieuses et politiques produit l'effusion du bien ; le mal qui s'y mêle provient de l'intervention des individualités purement humaines. Les divers systèmes modernes ont à peu près tous échoué devant l'indifférence des populations ; mais ils ont irrévocablement prouvé l'insuffisance des vieux régimes religieux. Le monde veut mieux ; les peuples sont dans l'attente.

Malgré les railleurs et les esprits forts, les savants et les incrédules, des phénomènes anormaux se constatent partout et quoi qu'en disent tous les clergés orthodoxes et hétérodoxes, les prodiges de Judée se renouvellent sur une vaste échelle et non plus circonscrits à telle ou telle contrée, mais répandus par tout l'univers. Le Spiritisme a donc, malgré toutes les clameures égoïstes ou intéressées qu'il a soulevées, sa légitime raison d'être. Je n'insisterai pas davantage sur ce point, m'en rapportant à votre sagacité, et aux lumières de notre cher abbé Pastoret pour faire bonne justice de toutes les sottises qu'on nous impute.

Votre bien affectionné,

ALIS D'AMBEL.

LES DÉMONOGRAPHES
ET
LE SPIRITISME

Les Esprits sont venus nous l'enseigner : il y aura des ouvriers inconscients du Spiritisme qui s'associeront à leur insu au grand mouvement de Dieu.

Ainsi, nous autres Spirites, apôtres de la révélation nouvelle, nous ne pouvions tout faire ; occupés de fonder les assises de notre doctrine, de recueillir avec soin, d'élaborer les enseignements que nous recevions d'en haut, de leur donner un corps, de les réduire et de les condenser soit en philosophie, soit en théologie, nous n'avions pas le temps nécessaire pour compulser toutes les histoires anciennes et modernes et en extraire les preuves palpables, manifestes qui en ressortent, afin de prouver clairement que l'intervention du monde invisible ici-bas a eu toujours lieu, que l'on ne comprend rien aux récits du temps passé, pas plus qu'aux récits intermédiaires et contemporains, si l'on n'admet les manifestations spirites à tous les âges de l'humanité. Eh bien ! voici que la providence a suscité des hommes patients, laborieux, qui dans un autre but et pour soutenir les dogmes vermoulus des religions enfantines, ont fouillé dans tous les documents connus ou inédits, afin d'établir leurs thèses surannées du Démon se mêlant aux affaires de ce monde et cherchant à entraîner les hommes dans l'abîme éternel. Il se trouve, et c'est là qu'éclate surtout la merveilleuse prévoyance du ciel, que pas un de ces travaux ne sera perdu pour nous, qu'ils serviront tous aux historiens du Spiritisme nés ou à naître, et qu'en changeant seulement un mot (Satan, le Démon), à leurs grands ouvrages, notre doctrine peut s'en emparer et en exciper.

M. de Mirville qui a écrit six énormes volumes grand in-8° (*Manifestations fluidiques et historiques des Esprits*). M. Gougenot de Mousseaux (quatre volumes ayant le même but), M. Joseph Bizouard (six gros volumes in-8°), seront dans l'avenir des pourvoyeurs prédestinés, pour la vérité spirite.

De même que le Spiritisme, par des faits patents et irrécusables, terrassait l'incrédulité et le matérialisme de nos jours ; ainsi ces auteurs, recommandables par leurs écrasantes recherches, rétablissaient au moyen de phénomènes nombreux et authentiques, l'histoire des Esprits et de leurs manifestations dans le passé. Mais ils prétendaient, selon une théorie superstitieuse et grossière, que ces faits étaient presque toujours dus aux démons. Ils entendaient par démons, non pas ce que les anciens comprenaient par bons et mauvais Esprits, mais des anges déchus, éternellement voués au mal. Que se serait-il donc passé, sans l'influence bienheureuse et salutaire du Spiritisme ? Les rationalistes, toute la race des successeurs de Voltaire, tous les sceptiques en un mot, auraient été vaincus par ces démonstrations incontestables. Au profit de qui la victoire eût-elle eu lieu ? Au profit de l'abrutissement, du fanatisme et de la superstition ! Le Spiritisme est venu tout expliquer, il est venu détruire l'opinion fausse des démons et de l'enfer vulgaire, pour y substituer la vérité réelle d'un monde spirite mélangé, et d'un monde spirite supérieur. C'est ce que nous ferons voir plus tard. En attendant, nous constatons que MM. de Mirville, des Mousseaux, Joseph Bizouard et *tutti quanti*, travaillent involontairement pour nous.

A. DE MONTNEUF.

MANIFESTATIONS PHYSIQUES.

Les Esprits nous avaient souvent promis, que lorsque les conditions seraient favorables, ils pourraient se montrer à nous sous des formes matérielles dans une lumière qu'ils produisaient eux-mêmes. Cette promesse se réalisa lors d'une séance à laquelle je n'assistais pas, et j'avoue, que le récit de cette manifestation me laissa incrédule comme saint Thomas. Peu de jours, après le médium se trouvait chez moi avec son père, homme des plus honorables et spiritualiste fervent. On proposa dans la soirée d'évoquer nos amis d'outre-tombe ; nous ne nous attendions qu'à une manifestation ordinaire. Le cercle était composé du médium, de son père, de madame Wilson et de moi-même. Nous joignîmes les mains, à l'exception du médium qui était assis en face de nous à une distance de six ou sept pieds. A peine la lumière avait-elle été éteinte, que Nimewankée, l'Esprit indien, nous salua joyeusement à sa manière habituelle, en plaisantant sur notre petit nombre : Miss Fleetwood, dont parle la lettre de M. J., se joignit bientôt à lui, ainsi que miss Sarah Happy, une de nos amies, morte à Jacksonville, Illinois, il y a une dixaine d'années.

Après s'être entretenus pendant quelque temps avec nous, les Esprits firent des préparatifs pour se montrer à la lumière. Je dois ici mentionner un incident qui prouvera la réalité de la manifestation. Les rideaux de la fenêtre se trouvaient à une certaine distance du mur de façon à laisser pénétrer la lumière de la pleine lune, ce qui contrariait les Esprits. Nimewankée, l'Esprit indien, emprunta un couteau de poche et une épingle au médium, et alla clouer l'épingle dans le mur, à travers ce rideau. La lumière passant toujours, il emprunta une deuxième épingle à madame Wilson, puis une troisième à moi-même et les enfonça comme la première. Cela fait, une lumière phosphorescente commença à se montrer sur le mur à environ cinq pieds du plancher ; elle continua à augmenter, jusqu'à ce que cette partie de la chambre fût pleinement éclairée. Nous y vîmes alors les trois Esprits sous des formes matérielles : l'Esprit de notre amie se présentait sous l'apparence qu'elle avait eue de son vivant. Il est permis de supposer que c'était aussi le cas des deux autres. Nimewankée nous offrait tous les traits caractéristiques de la race indienne. Cette manifestation dura de dix à quinze minutes.

Ces détails montrent que ces êtres, avec qui nous parlons et qui nous touchent dans l'obscurité, sont pour le moment tout aussi matériels que nous-mêmes, et peuvent être vus par les yeux du corps dans certaines conditions. Ils prouvent l'erreur de ceux qui prétendent que ces choses ne sont pas des réalités, mais qu'elles sont vues et entendues sous certaines circonstances anormales, dues à la faculté du médium. Si le bruit du couteau frappant sur les épingles n'avait existé que dans notre imagination, il n'aurait pu rester aucune trace matérielle de cet acte en retour des conditions normales ; mais les épingles sont restées plusieurs jours telles que l'Esprit les avait attachées. Beaucoup de personnes les ont vues, et parmi elles se trouvaient des incrédules, qu'on ne pouvait pas soupçonner d'être dans un état anormal.

(*Banner of Light, journal spirite de Boston*).

Traduction de M. J. MITCHELL.

CORRESPONDANCE SPIRITE

Angers, 17 juin 1865,

Monsieur,

Je ne doute pas que tout lecteur, après avoir suivi attentivement la première année de l'AVENIR, ***Moniteur du Spiritisme*** et les articles renfermés dans cette petite feuille hebdomadaire, n'ait à cœur de continuer cette lecture si franche, si cordiale, et surtout si libérale, ce qui est rare dans les discussions philosophiques, car on a pu voir encore dernièrement comment certains écrivains ont eu le champ libre, ce qui en a peut-être étonné beaucoup. Moi-même j'ai été un peu surpris de la hardiesse dont certains spirites se sont exprimés ; mais après tout, comme vous le dites vous-même, « tout homme qui pense à une opinion, et chacun croit que la sienne est bonne » ; si donc on ne laisse pas à l'homme le droit d'exprimer sa pensée, comment pourra-t-il revenir à la vérité si personne ne connaît son erreur ?

Monsieur Xavier lui-même, au n° 44 de l'***Avenir***, dans son article : ***Progrès des animaux***, ne dit-il pas que « sauf erreur, tel est, quant à présent, le résultat de ses réflexions sur le phénomène de l'organisation des corps, et sur le *progrès des animaux*. »

On peut garder un bon souvenir de ses ancêtres, en garder même quelques enseignements ; mais du moins montrons-nous de notre temps et laissons de côté leurs erreurs. Les Druides étaient des inspirés ; ils étaient vraiment dignes de l'être, j'en conviens, et nous nous sentons encore fiers quand nous parlons des Gaulois ; mais pourquoi exhumer et nous appliquer cette transmigration des âmes, et chanter avec le Barde : « J'ai été serpent sur la montagne ; j'ai été couleuvre dans l'étang, oiseau dans les airs, étoile au firmament. » Il y a du sublime dans ces pensées exprimées avec tant de force ; à cette époque éloignée il fallait parler un peu aux sens ; il fallait matérialiser la pensée ; mais aujourd'hui, c'est le contraire ; le figuré n'est plus de saison ; aussi quand M. Xavier cherche à nous faire retomber dans ces aberrations, il s'éloigne totalement des principes du Spiritisme.

Voyez plutôt : il prend son point de départ dans la génération spontanée, même dans la monade, à laquelle il fait prendre mille formes diverses, en la métamorphosant sans cesse, et il finit par lui donner une forme humaine. Je n'ai pas le talent de lui prouver le contraire ; mais le peu de bon sens que Dieu m'a départi se refuse à croire et à professer une pareille théorie ; que l'on assimile par exemple le caractère de l'homme à celui du chien, du chat, du lion, du loup, du singe, etc., que d'assimilations ne peut-on faire ! Je me rappelle avoir lu un petit ouvrage de M. Lasserre : ***Les Serpents ;*** c'était une critique contre la science moderne dans laquelle il traitait celle-ci de sceptique et la comparait au serpent. Cela m'amusait beaucoup ; l'assimilation était parfaite selon lui, mais au fond, que cela prouvait-il ? — Que l'auteur était systématique et rempli de haine pour toutes nos idées modernes. C'était encore un dé-

bris féodal qui s'écroulant voulait écraser quelqu'un dans sa chute.

Nous spirites, pourquoi chercher la source de la vie ? Nous avons bien autre chose à faire. La théorie de M. Xavier est pour moi d'un aspect lugubre. S'il ne parlait que de la vie matérielle, je pourrais encore me ranger à ses côtés; mais quand je vois poindre l'âme dans la monade, je frissonne et je ne me vois pas sortir d'ici-bas de si tôt. M. Xavier ne s'aperçoit pas qu'en rivant ainsi l'âme au corps, il rive le tout à la terre que nous aurions en partie formée de nos carapaces siliceuses et de l'amas de nos squelettes antédiluviens. Comment sortir de là ?

L'âme, selon moi, est toute spirituelle, sa création ne peut être l'œuvre que de Dieu même personnellement, et non de ses lois immuables qui régissent la matière. Qui donc les a faites, ces lois, me dira-t-on ? C'est Dieu qui les a faites sans doute ; mais pygmées que nous sommes, pourquoi vouloir en approcher, pourquoi chercher ainsi à pénétrer le secret que Dieu tient dans sa main. Nous avons été, nous sommes, et nous serons éternellement ! Voilà toute notre science.

Pourquoi venir nous dire que l'Esprit s'attache à l'embryon et développe le corps pendant la gestation ? Les plantes ont donc une âme intelligente aussi ? Dans le gland d'où naît le chêne, il y a donc une âme qui reste là pour le développer, former ses racines, son tronc et ensuite étendre ses rameaux pour nous couvrir de son ombrage ? Non, non, mille fois non ! La matière se forme d'elle-même, par des lois qui nous sont inconnues, et l'Esprit qui doit s'en servir en prend possession quand tout est conforme aux lois naturelles, et que l'heure a sonné, rien de plus, rien de moins.

. . . . . .

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

DEFODY.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

MÉDIUM : Mme COSTEL.

La Médianimité.

I

Ma fille, la médianimité est un sens cérébral à peine indiqué chez quelques-uns; grossier et informe chez d'autres; il n'existe réellement, et n'acquiert une certaine valeur que dans les natures spiritualisées par un avancement moral ou intellectuel. Mais, ainsi que les sens du corps, tous possèdent celui de la médianimité, et peuvent le développer par l'exercice et la volonté.

Je veux prévenir une objection résultant des termes : les sens obéissent à la similitude des fluides organiques, c'est-à-dire que, moteurs principaux des fonctions vitales, ils sont aussi les agents conducteurs des effluves spirituelles qui alimentent le cerveau. Lorsque j'assimile la médianimité aux sens, je lui restitue son véritable caractère, puisqu'elle participe de l'organisation même de l'être; mais je ne la confonds pas avec les instruments passifs de la machine humaine.

L'appareil intellectuel possède les mêmes sens que l'appareil physique. La médianimité est une audition intérieure, comme le magnétisme est une vue intérieure. Ce sont les mêmes organes que ceux du corps, mais sublimés ; l'homme n'a pas encore atteint un degré d'avancement qui permette la manifestation des autres sens cérébraux qui gisent en lui. La médianimité se relie au côté physique de l'être par la vibration, et au côté spiritualiste par l'inspiration. Beaucoup de médiums ne dépassent pas leurs propres facultés, parce que leur sens médianimique, trop imparfait encore, reçoit, sans répercussion, le choc électrique qui n'agit que sur les fibres nerveuses. La main écrit comme la table remue ; mais le cerveau inconscient ne produit que ce qu'il contenait à l'état latent. Les dictées de ces médiums, uniformément coulées dans le même moule, font néanmoins accomplir un véritable progrès à ceux qui les écrivent, parce qu'elles les habituent à formuler leurs idées.

D'autres médiums plus avancés sont en rapport avec les Esprits similaires qui, tourbillonnant dans la zone terrestre, n'ont pas encore subi l'initiation spirituelle. Ces Esprits, toujours très-empressés de se communiquer, ne le font qu'avec les incarnés, dont les facultés incomplètes leur permettent de professer, sous le couvert de noms illustres, des lieux communs scientifiques ou des banalités littéraires et morales. Ce second degré sert d'enseignement mutuel. Le médium, sollicité par des pensées qui lui sont étrangères, cherche à se les approprier; tandis que l'Esprit, heureux de son professorat, s'élève lui-même par le désir de ne pas perdre son influence.

La médianimité spiritualisée met en rapport l'incarné avec des Esprits qui reçoivent la plupart du temps l'influence de leurs guides astraux. Dans l'état actuel, les meilleurs médiums écrivains sont à peine la vague ébauche des médiums à venir.

Lorsque le Spiritisme, vainqueur de l'indifférence, aura rallié tous les hommes sous le drapeau de l'unité religieuse; lorsque le règne de l'Amour remplacera celui de la Haine, les purs Esprits déverseront leur influx dans des intelligences préparées pour le recevoir. Jusque-là ne vous considérez que comme d'infimes défricheurs.

La faculté médianimique est inégale et progressive comme tout ce qui tient à l'humanité. Dieu n'accorde aucun don gratuit. Lorsqu'une faculté exceptionnelle illumine un homme, il ne faut pas le croire choisi entre tous, mais le considérer comme une créature parvenue, après une lente germination, à la maturité de son initiation terrestre. Ainsi que les hommes, les médiums subissent le travail qui les élève proportionnellement ; ils ne peuvent espérer l'exception, ni échapper à la loi commune qui classe chacun selon ses œuvres.

La sublime unité de la création existe dans chacune de ses parties et, l'apparente discordance qui place la richesse à côté de la misère, la santé à côté de la maladie, l'intelligence à côté de l'ineptie, confirme la suprême impartialité de ce Dieu dont vous méconnaissez l'immuable justice.

L'Evocation.

II

Ma fille, après avoir étudié la médianimité dans l'ensemble de ses traits principaux, nous allons pénétrer plus avant, et nous occuper de l'évocation générale et particulière. On nous a fort reproché de n'accorder la *vraie* médianimité qu'aux êtres pourvus d'un certain degré d'élévation, et par suite, de méconnaître les rapports consolants qui s'établissent entre ceux qui ne sont plus et ceux qui les regrettent. Nos contradicteurs affirment la possibilité de l'évocation à tous les degrés intellectuels. Nous croyons nécessaire d'étudier ce point encore obscur.

L'évocation offre deux caractères tranchés : l'évocation directe, ou appel d'un mort par son parent ou son ami, et celle indirecte faite par un médium étranger à l'Esprit qu'on appelle dans un but d'affection ou d'étude.

L'évocation directe présente aussi deux aspects : l'inconsciente qui jaillit de l'excès d'un sentiment, et produit des actes médianimiques éphémères comme leur cause ; et l'évocation faite dans le plein exercice de sa volonté par une personne connaissant et désirant les rapports extra-terrestres; dans ce cas, le médium n'obtient comme toujours, que des résultats en rapport direct avec sa faculté, laquelle, en dehors de l'impulsion physique, ne produit le plus souvent que la répercussion inconsciente de sa propre pensée.

Une faculté plus développée permet au médium de correspondre par l'intermédiaire de son guide habituel avec l'Esprit évoqué. Ce n'est que dans la médianimité spiritualisée, très-rare encore, que le pouvoir évocateur est réellement exercé, pratiqué. Les médiums ont tous un Esprit familier qui leur transmet l'influx de autres Esprits. Cette action *sui generis* imprime aux dictées de second ordre, un caractère uniforme qui les fait aisément reconnaître malgré la variété de leurs signatures. Le désir et les pieux regrets ne suffisent pas pour attirer auprès de soi ceux qu'on a perdus, il faut encore la similitude des fluides organiques. Souvent la mort dénoue des affections qui ne peuvent survivre à la rupture terrestre, parce qu'elles n'étaient que de temporelles épreuves ; souvent aussi, les regrets de l'évocateur, entachés de préoccupations matérielles, rendent impossible l'union fluidique. Nous abrégeons l'analyse des difficultés présentées par l'évocation directe, pour étudier un autre côté de la question.

D'abord, nous blâmerons la légèreté avec laquelle s'accomplit l'acte austère des évocations : sans préparation aucune, au milieu de l'indifférence générale après une courte prière, on désigne un médium quelconque auquel on livre une série de questions ; ce médium, généralement peu avancé, écrit avec la meilleure foi du monde, des réponses invariablement semblables à celles obtenues dans les mêmes circonstances par ses devanciers. Quelle que soit la hauteur du rang intellectuel de l'Esprit évoqué, il remercie modestement de la grâce qu'on lui fait, et semble le très-humble serviteur des pauvres incarnés dupes d'un Esprit familier, mais surtout d'eux-mêmes. S'agit-il au contraire d'un Esprit coupable? il se présente arrogamment, et au bout de dix questions se déclare éclairé, converti et repentant. Sont-ce là des actes sérieux ?....

Notre mission est de ramener vos intelligences dévoyées vers la saine théorie et la saine pratique du Spiritisme ; nous ne sommes ni des adversaires ni des détracteurs; nous poursuivons l'erreur, parce que nous sommes chargés de faire triompher la vérité.

Le Spiritisme démontre l'immortalité de l'âme, la pluralité des existences et l'unité religieuse. L'appel des morts, les communications médianimiques et les expériences physiques servent de corollaires à ce triple enseignement qui doit être pratiqué d'une façon sérieuse et progressive. Aucune formule ne peut encore être adoptée, la médiocrité des dictées, et la nullité des évocations sont les signes irrécusables de la nécessité d'entreprendre de nouvelles études médianimiques.

C'est une erreur de croire que le nombre des médiums écrivains l'emporte sur celui des médiums typtologues, ceux-ci ne peuvent être abusés sur leur faculté exprimée d'une façon tranchée, tandis que la moindre impulsion fluidique, nerveuse, imprimée à la main, suffit pour produire l'illusion d'une faculté absente ; il en résulte que les évocations obtenues par les médiums typtologues offrent un caractère individuel, et des preuves d'identité qui manquent habituellement à celles qui sont faites par de prétendus médiums écrivains, dont le nombre est beaucoup plus restreint qu'on ne le pense. Lorsque cette vérité sera généralement admise, l'étude spirite, délivrée de superfétations fâcheuses, deviendra fructueuse pour tous.

En résumé, si les évocations directes et indirectes présentent de nombreuses difficultés à l'initiation, elles n'opposent pas une barrière infranchissable aux facultés médianimiques qu'il s'agit de discerner et d'étudier, afin de ne plus présenter aux spirites et à leurs adversaires le spectacle affligeant de la confusion stérile et de la routine entravant le progrès.

LAZARE.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

2me Année. — N° 54 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 13 Juillet 1865.

Seine 30 1865

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 »
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

Vente au numéro, à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES
ET CHEZ
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.
A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Sommaire du n° 54 de l'Avenir

Lettre d'un chrétien sur le Spiritisme, 15e lettre, par Alis d'Ambel. — Monographie de la presse spirite et spiritualiste, 1° en Italie, par P. Xavier. — COMMUNICATION MÉDIANIMIQUE : La société moderne, d'après les *Annali dello Spiritismo*. — L'Esprit parleur de la famille X. — FEUILLETON : Critique du Salon de 1865, par un Esprit du 15e siècle.

Paris, le 13 Juillet 1865

LETTRE D'UN CHRÉTIEN SUR LE SPIRITISME

QUINZIÈME LETTRE (1).

A Mademoiselle Clotilde Duval, à Valence.

Paris, le 25 janvier 1865.

CHÈRE COUSINE,

On peut, au surplus opposer à nos détracteurs, les citations suivantes :

« Ces billevisées, — dit Louis Jourdan, — ont beaucoup d'analogie avec celles que racontait Salomon de Caus, lorsqu'il prétendait que la vapeur est une force et qu'avec cette force on pouvait changer la face du monde. Pauvre fou ! on l'enferma à Bicêtre, où il expia comme Galilée.

« *L'impardonnable tort d'avoir trop tôt raison.* »

» Aujourd'hui nous lui dressons des statues. De même la postérité bénira peut-être un jour le nom de ceux que vous bafouez et que vous considérez aujourd'hui comme des maniaques !

» Béranger avait bien raison. Respect à ces pionniers de l'avenir, à ces fous sublimes, alors même qu'ils ne feraient faire qu'un rêve heureux au genre humain. »

Loke prétend dans son *Essai sur l'entendement humain* que « c'est avoir trop bonne opinion de nous-mêmes que de réduire toutes choses aux bornes étroites de notre capacité et de conclure que tout ce qui dépasse notre compréhension actuelle est impossible. Limiter ce que Dieu peut faire à ce qu'il nous est donné présentement de comprendre, c'est dire que notre science a une étendue infinie, ou bien c'est concevoir Dieu lui-même comme fini. »

« Quelques écrivains, — c'est Mme de Staël qui parle, — ont beaucoup déclamé contre le système de la perfectibilité, et l'on aurait dit, à les entendre, que c'était une véritable atrocité de croire notre espèce perfectible. Il suffit, en France, qu'un homme de tel parti ait soutenu telle opinion, pour qu'il ne soit plus du bon goût de l'adopter ; et tous les moutons du même troupeau viennent donner, les uns après les autres, leurs coups de tête aux idées qui n'en restent pas moins ce qu'elles sont. » « Lessing, — ajoute le même auteur, — n'a cessé d'attaquer cette maxime si communément répétée, *qu'il y a des vérités dangereuses.* En effet, c'est une singulière présomption, dans quelques individus, de se croire le droit de cacher la vérité à leurs semblables, et de s'attribuer la prérogative de se placer comme Alexandre devant Diogène, pour nous dérober les rayons de ce soleil qui appartient à tous également. *Cette prudence prétendue n'est que la théorie du charlatanisme;* on veut escamoter les idées pour mieux asservir les hommes. La vérité est l'œuvre de Dieu, les mensonges sont l'œuvre de l'homme. Si l'on étudie les époques de l'histoire où l'on craint la vérité, l'on verra toujours que c'est quand l'intérêt particulier luttait de quelque manière contre la tendance universelle. »

Disons avec Pascal que « la dernière démarche de la raison c'est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Il faut savoir douter où il faut. Qui ne fait ainsi n'entend pas la force de la raison. »

Répétons avec Eugène Pelletan que « toutes les objections contre le mysticisme, comme en général, contre l'ordre surnaturel tout entier, reposent sur ce motif : que la raison ne saurait admettre des réalités placées au-dessus de sa sphère. Nous avons déjà essayé de répondre à cette difficulté, en montrant qu'elle repose sur un principe faux, puisque, dans toutes les directions ouvertes à son activité, la raison arrive toujours en présence d'un fait ou d'une idée auxquels elle est contrainte d'adhérer sans les comprendre. »

« Ce qu'on nomme la science, — affirme Pernety, — a souvent des préjugés infiniment plus difficiles à vaincre que l'ignorance même. Il me semble que plus un homme a d'étendue de génie et de connaissances, moins il doit nier et plus il doit voir la possibilité dans la nature: à être crédule, il y a plus à gagner qu'à perdre. La crédulité engage un homme d'esprit dans des recherches qui le désabusent, s'il était dans l'erreur.

« Et pourtant, — comme le narre si bien Cyrano de Bergerac, — à moins de porter un bonnet, quoi que vous puissiez dire de beau, s'il est contre les docteurs de drap, vous êtes un idiot, un fou et quelque chose de plus. »

Bah ! — comme l'enseigne l'évêque Berkeley, — « les préjugés et les partialités, ennemis de la vérité peuvent prévaloir pour un temps et la retenir au fond de son puits ; mais elle en sortira tôt ou tard et frappera les

(1) Voir les nos de 15 à 23, de 46 à 49 et 53.

FEUILLETON DE L'AVENIR

CRITIQUE DU SALON DE 1865

par un Esprit du XVe siècle

FEYEN-PERRIN — FROMENTIN — GUILLAUMET — HANOTEAU — HÉREAU — HARPIGNIES — HERVIER — HILLEMACHER — HIRSCH — HUGREL — GOBBÉ-DUVAL — JULIAN — LABOUCHÈRE — EUG. LAMBERT — LANDELLE — LAMPITO — LAPORTE — LAUGÉE — JEAN-PAUL LAURENS — LENEPVEU — LE POITTEVIN — HECTOR LEROUX — LÉVY — LÉOPOLD LÉVY — MANET — MÉRINO.

Comme on le voit, la peinture de genre domine au salon ; çà et là quelques toiles affectent les proportions de l'histoire mais sans succès.

L'histoire demande beaucoup plus d'études que le genre et le paysage ; il ne s'agit pas seulement, quand on veut rendre un fait historique, de copier matériellement l'archéologie matérielle, il faut également que l'esprit de l'artiste crée de son côté et plus amplement ce que nous appellerons l'archéologie morale.

Voici ce que nous entendons par ce mot. M. Feyen-Perrin par exemple a exposé un tableau intitulé : *Charles le Téméraire* retrouvé le surlendemain de la bataille de Nancy.

Voilà un sujet dramatique, où le deuil de la nature, la neige foulée et souillée par les combattants, les cadavres à moitié ensevelis sous la boue et les glaçons des marécages, doivent puissamment concourir à l'émotion générale.

M. Feyen-Perrin s'est contenté de copier quelques costumes de l'époque, de les grouper froidement et sans art, ce qui fait que le tableau exact matériellement ne l'est nullement dans le sens du sujet. Tout ce qui pouvait dramatiser la scène manque absolument, le cadavre même de Charles le Téméraire est mou, sans horreur, sa structure est commune, banale, et ressemble à tous les modèles qui posent sur les tables à modèle dans les ateliers.

J'appuie principalement sur cette œuvre parce qu'elle nous a vivement frappé par sa banalité et sa nullité historique.

Nous passerons beaucoup d'œuvres du même genre pour ne pas nous répéter et ne pas suivre constamment une nomenclature fastidieuse et sans intérêt.

E. Delacroix, qui dans son œuvre entière a interprété le vrai sens de l'histoire, ne sert à personne comme exemple. Sous prétexte d'originalité les artistes n'examinent pas assez leurs devanciers ; à quoi sert la tradition, disent-ils, pourquoi des exemples ? Ils ne savent pas que plus on est fort, plus on s'assimile des qualités étrangères qu'on revêt peu à peu de sa propre originalité et dont on se sert comme moyen pour traduire peu à peu sa pensée. C'est ce qui conduit à ce que nous nommerons la variété dans l'Art.

Ainsi M. Fromentin est un artiste plein de grâce et de charme, d'intentions fines, que nous avons remarqué il y a bien longtemps et que nous remarquerons longtemps. Mais M. Fromentin n'a jamais voulu chercher en dehors de lui, et sa peinture s'en ressent. M. Guillaumet, un débutant, est au contraire un peintre qui cherche; chez lui les effets sont variés et il traduit en poëte et en peintre les différentes heures du désert.

Les paysagistes n'ont pas ces pauvretés et ces mauvaises interprétations des peintres d'histoire ; pour eux la nature est un livre ouvert qu'ils traduisent presque toujours couramment ; ainsi MM. Hanoteau, Héreau, Harpignies, Hervier nous émotionnent par la simple reproduction de ce qu'ils ont vu et de ce qui les a charmé comme effet.

M. Hillemacher, lui aussi, n'a pas compris que la peinture lyrique ne se faisait pas comme un tableau de genre. *Sa Psyché aux enfers* est de cette école bâtarde qui copie consciencieusement son modèle et qui n'ose pas peindre son tableau. M. Hillemacher s'est inspiré d'Apulée, mais il n'a pas rendu le texte. « Vous y verrez nager le spectre hideux d'un vieillard, etc. » L'horreur, les ténèbres, la tristesse devaient être peintes dans ce sujet, mais ces notes n'appartiennent qu'aux peintres d'élite.

Les idylles, les pastorales sont à la mode depuis quelques années, espérons que par ce moyen nous arriverons à quelques tentatives d'odes et d'épopées qui manquent absolument au salon. *La Calliope enseignant la musique au jeune Orphée*, de M. Hirsch, est un beau sujet mais la couleur et la forme sont pauvres ; ainsi de la pastorale de M. Hugrel qui ne manque cependant pas de mérite.

En principe nous n'aimons guère la forme mesquine et la peinture par trop soignée ; je sais qu'avec ce système, sans se donner beaucoup de mal, on arrive à un résultat

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

yeux de tous ceux qui ne voudront pas les tenir fermés.»

Car, — ainsi que l'écrit Alfred Dumesnil, — « petits théâtres, petits temples, petites doctrines, vous ne sauriez contenir le moindre de nos éléments modernes ; et vous voulez follement entasser tout dans vos étroites limites. Mais Gargantua grandi emportera et brisera son berceau. »

« Quoi que vous fassiez, — c'est Massias qui parle, — » il ne saurait dépendre de nous de ne pas croire à la réalité de ce que nous voyons, de ce que nous entendons, de ce que nous palpons. La raison est que ces choses répugnent à la raison ; on peut bien renoncer à l'expliquer, non à y croire. »

Et cependant comme le prouve éloquemment l'ingénieur G. H. Love, — « c'est la méthode spéculative qui nia jadis la circulation du sang, dont Harvey devait la découverte à l'expérimentation. C'est elle qui repoussa la vaccine, bien que Jenner ne fît connaître sa découverte qu'escortée de *vingt années d'observation et de succès!*... C'est elle qui, sous prétexte de bosses et de matérialisme, méconnut, dans l'établissement expérimental des facultés morales et intellectuelles, des éléments précieux appelés à concourir à la fondation d'une philosophie positive. C'est elle qui, admettant les infections épidémiques dont elle n'a jamais trouvé de traces appréciables dans l'air, et sous prétexte de doses infinitésimales, repousse avec les dédains et les injures renouvelées du temps d'Harvey et de Jenner la doctrine homéopathique, fondée avant tout sur l'observation; qui empêche l'avénement de cette doctrine, bien qu'elle compte parmi ses praticiens et ses adhérents les hommes les plus éclairés et le plus haut placés ; qui veut perpétuer son privilége séculaire et caduc, d'attaquer les maladies par le fer, le feu et le poison, et de faire disparaître victorieusement, sans douleur, le mal avec le malade!... »

Ah ! c'est que, selon Edouard Fournier, — « le merveilleux les épouvante, — ces partisans de la science, — comme si la vie qu'ils ne peuvent nier, n'était pas elle-même un tissu de merveilles incomprises et pourtant proclamées. Nous ne croyons, vous disent-ils, qu'aux lois de la nature. Pensez-vous donc les connaître toutes ? — ajoute le spirituel écrivain auquel j'emprunte ce fragment. — Voulez-vous dire à Dieu : tu n'iras pas plus loin, avant qu'il l'ait dit à vous-mêmes ? Le jour où l'on écrivit sur un rocher du Nord: *Hic defuit orbis* : Ici la terre nous a manqué, il restait à découvrir autant de continents ou d'îles que l'on en connaissait alors ? Lemierre a parlé comme la sagesse quand il a dit :

« Croire tout découvert est une erreur profonde,
» C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde,
» Limiter la nature, et c'est blasphémer Dieu. »

» Laplace écrivit dans sa théorie du calcul des probabilités, au sujet du magnétisme animal : Nous sommes » si éloignés de connaître tous les agents de la nature et » leurs divers modes d'action, qu'il serait peu philo- » sophique de nier l'existence des phénomènes, unique- » ment parce qu'ils ne sont pas explicables dans l'état » actuel de nos connaissances. »

» Arago partit d'un autre point pour arriver à une conclusion plus explicite encore. C'est au nom de la science, dans son état actuel, qu'il s'est déclaré hautement contre toute incrédulité systématique. « Le som- » nambulisme, — dit-il en son éloge de Sylvain Bailly, — » ne doit pas être rejeté *à priori*, surtout par ceux qui » se sont tenus au courant des derniers progrès de la » science. »

» Qu'en disent les savants dont il est question? Du temps de Laplace, on devait déjà croire par instinct ; la science marche, et Arago vient de nous dire en son nom qu'aujourd'hui la raison elle-même ne nous permet plus de douter. S'ils étaient de vrais savants, ces sceptiques obstinés, ils n'auraient pas peur de ce flambeau ; plutôt que de chercher à l'éteindre, ils tâcheraient d'en augmenter l'éclat en y joignant celui de leur science. Oui, si leurs yeux pouvaient voir autre part que dans l'ombre, ils regarderaient en face cette lumière où se confondent le crépuscule du passé, l'aurore de l'avenir.

« L'ami de la science, dit Aristote dans sa *Métaphy-* » *sique* (livre II, chap. II), est aussi celui des mythes, » car le sujet des mythes, c'est le merveilleux. »

» Aujourd'hui vous avez une fable, cherchez, creusez, fouillez, et demain ce sera une vérité, sans être pourtant encore une vraisemblance ; Dieu procède ainsi pour ses mystères : la cause reste inaccessible quand l'effet vous appartient ; il vous impose la foi sans vous permettre l'intelligence, car l'un doit venir du cœur quand l'autre a son foyer dans l'esprit. »

J'ajouterai, pour compléter l'opinion si considérable d'Edouard Fournier, qu'aujourd'hui Dieu accorde à l'humanité de contrôler la foi par l'intelligence. Et ailleurs, comme le dit M. Love :

« Le nombre tous les jours plus grands d'esprits distingués et vulgarisateurs qui s'occupent de l'importante question du spiritualisme permet d'espérer que le temps n'est pas éloigné où elle sera accessible aux intelligences les plus humbles. »

O vous tous qui raillez le Spiritisme et les spirites, vous oubliez que « la raillerie n'est pas une raison et qu'elle ne vous donne, — selon Pelletan, — qu'une supériorité à bon marché. Railler, en définitive, c'est dominer une croyance. Le jugement par ironie a d'ailleurs l'avantage de dispenser de la réfutation et par conséquent de l'étude. »

D'ailleurs, comme l'affirme si bien Jobard :

« La négation dispense de toute preuve, l'affirmation en exige; le rôle de négateur étant le plus aisé sera toujours le plus commode. Ainsi le *oui* collectif de plusieurs millions de spirites n'est pas suffisant pour balancer le *non* isolé d'un quidam ou d'un Mabru ! »

J'ajouterai, quant à moi, que l'opinion des Mabru est éphémère, mais que celle des Jobard et des Love se décuple avec les années.

Aussi peut-on affirmer que tous ceux qui raillent le Spiritisme ignorent complétement cette doctrine et ses manifestations. Tout pétillants d'esprit que soient Henri de Pène, Edmond Texier et tant d'autres, leurs brocards prouvent leur ignorance; et si lourdes que soient les attaques des Lucas et des Oscar Commettant, leurs pavés ne nous écrasent pas. Nous avons la vie dure, et les dents des Péladan s'useront vainement à mordre sur nous : nous sommes d'acier.

« Voici leur jargon, — comme dit Charron dans son *Traité de la sagesse* : — « Cela est faux, impossible, absurde! — Eh! combien y a-t-il de choses, lesquelles, pour un temps, nous avons rejetées avec risée comme impossibles, — ajoute ce philosophe, — que nous avons été contraints d'avouer après, et encore passer outre à d'autres plus étranges! Et au rebours, combien d'autres nous ont été comme articles de foi, et puis vains mensonges! »

Mais bah! que nous importent ces misères! Toutes les diatribes du monde n'empêcheront pas la foi nouvelle de s'emparer du cœur des populations sur lesquelles elle vient répandre des trésors d'espérance et de consolation. A la zone étroite d'une vie de labeur et de privations elle substitue la zone plus large de la vie de récoltes et de satisfactions ; à l'horizon borné d'une vie terrestre les horizons multiples d'existences successivement plus heureuses, et elle prouve la réalité de ce qu'elle promet. Au surplus, comme je le disais à propos du beau livre *de l'Immortalité*, de M. Alfred Dumesnil; — on sent courir dans les foules un souffle régénérateur. Constatons-le : Le besoin du ravivement de la foi

---

assez rapide, mais ce n'est pas ainsi qu'il faut agir en peinture, et c'est pour cette raison que nous passons un grand nombre d'œuvres complétement nulles comme Art malgré leur apparence de savoir.

Il y a des peintres qui tout en croyant peindre une œuvre originale ne font que copier avec leurs souvenirs ; ainsi M. Gobbé-Duval est un trop pâle reflet de l'école Ingres, Gleyre et Delaroche. *Sa conscience soutenant le devoir* n'est que la reproduction archaïque d'un style archaïque.

Les portraits abondent encore au salon mais nous n'en parlerons pas; il faut exposer les portraits en famille, mais non en public. Avec un tel système on serait envahi bientôt par une foule de jeunes demoiselles qui nous montreraient leurs pères, leurs mamans, quelquefois leurs professeurs et leurs amis. J'avoue que ces sortes d'émancipations artistiques me laissent indifférent, d'autant plus que l'art réel du portrait manque généralement. La femme n'est pas apte à faire un portrait ; la réalité est la première qualité qu'il faut y mettre et les femmes n'apprennent guère ce qui constitue la réalité de la vie en peinture, du reste pourquoi ressusciteraient-elles seules un genre que les sommités artistiques elles-mêmes oublient complétement. On a peur aujourd'hui de faire une ombre, une lumière et une coloration vraie et pourtant la vérité de la laideur en portraits est une condition de beauté artistique et d'expression. Aussi beaucoup de demoiselles et même de grands peintres qui prétendent l'être oublient-ils naturellement ces immenses difficultés.

Les figures de M. Julian sont des portraits de nymphes, ce qui veut dire que ce sont des femmes nues sur des tapis de verdure. Ces figures sont intitulées la *Désolée et la jeune fille*. M. Julian peint bien, dessine vrai et arrivera certainement ainsi au caractère et à la beauté.

Lucas Granach peignant le portrait de Luther pendant qu'il compose son Choral à Wittemberg, de M. Labouchère, ne manque ni de caractère ni d'impression.

Nous passons de ce grave sujet à l'horloge qui avance de M. Eug Lambert. J'avoue que le nom de cet artiste m'était inconnu ; depuis qu'il a eu l'idée de faire *deux chats* qui jouent avec les balanciers d'un superbe coucou, le voilà mêlé à cette foule d'artistes, qui je le crains bien enrichissent les collections de colportage. Du reste que dire devant une telle œuvre, sinon que les chats sont très-gentils.

Je me rappelle même que le public frivole oubliait la *Pensierosa* de M. Landelle pour se précipiter devant les chats de M. Lambert. Ce même public oubliait également les deux beaux paysages de Lansyer la *Matinée de Septembre*, à Danarmenz (Finistère), et les *Bords de l'Ellée*, au Faouets (Morbihan).

Devant les Lapito, le public fuyait, ceci prouve en sa faveur. Il s'arrêtait volontiers devant *les Laïs* de M. Laporte.

Mais voici un homme heureux que M. Lagée ; il n'est ni coloriste, ni dessinateur, ni compositeur et cependant ce même public impardonnable cette fois l'accable toujours de succès. Il n'en est pas de même de M. Jean-Paul Laurens qui a exposé un *Hamlet*, qui se demande : « Etre ou ne pas être. » M. Laurens est un chercheur qui avait trouvé avec son *Caton* mais qui continue de douter avec son *Hamlet*.

Un sujet plus gracieux est l'*Hylas enlevé ou plutôt noyé par les nymphes*. Ces poses de tableau vivant manquent un peu de style ; j'aurais aimé dans cette traduction de l'idylle XIII de Théocrite, la couleur de la forme et du sujet que Gleyre a si bien trouvée quelquefois dans ses *Ménades antiques*. M. Lenepveu a trop sacrifié aux grâces françaises, pas assez aux grâces de la Grèce.

Avec M. Le Poittevin, les *Grâces*, cette fois, éminemment françaises, se promènent sur la plage d'Etretat. M. Le Poittevin est toujours le peintre spirituel que nous connaissons. Je n'aime guère l'esprit néo-grec, ce genre bâtard qui transporte nos mœurs et nos goûts modernes avec des formes anciennes ; il ne réalise pas le vers de Chénier :

Avec des mots nouveaux faisons des vers anciens.

Car Chénier, éminemment grec, ne voulait pas revêtir du péplum et de la tunique antique nos petits vices et nos petites allures; c'est pourquoi *l'Expiation*, initiation aux mystères d'Isis, de M. Hector Leroux, a le grand mérite, selon nous, de réunir le style à une cérémonie vraiment antique ; mais la peinture en est fade.

Voici encore l'antiquité avec la *Diane* de M. Lévy, si mince et si étriquée, et l'*Hécube qui retrouve au bord de la mer le corps de son fils Polydore*, de M. Léopold Lévy.

Nous avons dit, dans notre introduction, et à plusieurs reprises, dans le courant de ce Salon, combien l'exemple

ébranle depuis longtemps les plus hautes intelligences, et les Lamennais, les Charles Fourier, les Jean Reynaud, les Balzac, les Delphine de Girardin, les Victor Hugo, les Vacquerie, les Lamartine, les Louis Jourdan, les Pierre Leroux, les Alfred Dumesnil, les André Pezzani, les Louis de Tourreil, les Enfantin, etc., etc., sciemment ou insciemment ont creusé le sillon à l'idée spirite.

Quoi qu'il en soit, ma cousine, je vous répéterai avec M. Love que — « l'on voit, et *c'est à coup sûr un signe du temps*, la secte spirite prendre une extension rapide parmi les gens de toutes les classes et des plus éclairés, sans compter le regrettable et regretté Jobard, de Bruxelles, qui était devenu un des champions des plus alertes de la nouvelle doctrine.

» Le fait est que si l'on examine cette doctrine, ne serait-ce que comme je l'ai fait d'abord dans la petite brochure de M. Allan Kardec, *Qu'est-ce que le Spiritisme?* et même dans l'opuscule *le Spiritisme à sa plus simple expression*, il est impossible de ne pas remarquer combien sa morale est claire, homogène, conséquente avec elle-même; combien elle donne de satisfaction à l'esprit et au cœur. Quand on lui enlèverait la réalité des communications avec le monde invisible, il lui resterait toujours cela, et c'est beaucoup; c'est assez pour entraîner de nombreuses adhésions et expliquer son succès toujours croissant. Quant aux communications avec le monde invisible, je crois avoir démontré scientifiquement qu'elles étaient non-seulement possibles, mais qu'elles devaient avoir lieu tous les jours dans le sommeil. L'inspiration pendant la veille, dont il est impossible de révoquer l'authenticité ou la nature d'après ce que j'en ai dit, est d'ailleurs une communication de ce genre, bien qu'il puisse y avoir des cas où elle ne soit que le résultat d'un plus grand degré d'activité de l'esprit. Maintenant, que l'on en rencontre où cette communication se traduise par des notions étrangères au *médium* qui les reçoit, je ne vois rien là-dedans qui ne soit éminemment probable; et c'est dans tous les cas une question qui peut se résoudre en l'absence des savants; que chaque *médium* qui a la mesure de ses connaissances dans l'état normal et les personnes de sa famille ou de son entourage peuvent juger mieux que qui que ce soit, de telle sorte que si le Spiritisme fait tous les jours des prosélytes en dehors de la question morale, c'est qu'apparemment il se produit assez de *médiums* pour fournir la preuve de leur état particulier à quiconque veut les examiner sans parti pris.

» La morale telle que je la comprends et telle que je l'ai déduite de notions scientifiques, je ne crains pas de le reconnaître, a de nombreux points de contact avec celle transmise par les *médiums* dont nous parle M. Allan Kardec; je ne suis pas éloigné non plus d'admettre que si dans les pages écrites par eux il y en a beaucoup qui ne dépassent pas la portée ordinaire de l'esprit humain et même du leur, il doit y en avoir et il y en a d'une portée telle qu'il leur serait impossible d'en écrire de pareilles dans les moments ordinaires. Tout cela ne me porte pas peu à désirer qu'une doctrine, qui n'offre pas le moindre danger et qui, au contraire, élève l'esprit et le cœur autant qu'il est possible de le désirer dans l'intérêt de la société, se répande tous les jours de plus en plus; car, d'après ce que j'en ai lu, j'estime qu'il est impossible d'être un bon spirite sans être *un honnête homme et un bon citoyen*. Je ne connais pas beaucoup de religions dont on puisse dire autant. »

Voilà, ce me semble, ma chère Clotilde, des raisons solides qui militent en faveur du Spiritisme et des réponses inéluctables à l'adresse de nos contempteurs. Il est évident qu'une doctrine qui, en moins de dix ans, a envahi le monde ne peut être que celle que tant de penseurs ont pressentie. Au milieu de certaines écoles philosophiques qui aspiraient au rôle civilisateur et qui sont restées enterrées entre quelques centaines d'adeptes, seul le Spiritisme s'est élevé à la hauteur d'une institution sociale, parce que seul il a répondu à ce programme de la vérité : *Vox populi, vox Dei!*

A la lecture de cette lettre et des précédentes, notre cher abbé Pastoret dira probablement que l'opinion des philosophes et des écrivains qui m'ont fourni les matériaux de ces lettres n'a rien de bien orthodoxe; je lui réponds d'avance qu'étant en concordance avec les citations sacrées de mes premières lettres cette opinion vient consacrer mon argumentation de toute la juste autorité dont jouissent les auteurs que je viens de citer.

Offrez, je vous prie, ma cousine, à ce cher et vénérable ami l'expression de mes meilleurs sentiments et croyez, ainsi que votre mère, à mon inaltérable affection.

(*A suivre.*) Alis d'Ambel.

Monographie de la presse spirite et spiritualiste.

I

ITALIE

Le Spiritisme a déjà trois organes en Italie :

Les *Annali dello Spiritismo in Italia*, à Turin;

La *Gazetta magnetico-scientifico-spiritistica*, à Bologne;

La *Luce, giornale dello Spiritismo*, aussi à Bologne.

La première de ces publications, *Annali dello spiritismo*, brochure in-8° de 48 pages, fondée en janvier 1864, paraissant tous les mois, a accompli victorieusement sa première année d'existence, et son succès rapide et assuré est la meilleure preuve de sa valeur et du progrès du Spiritisme en Italie. C'est un de ces organes à voix forte, bien dirigés et bien rédigés, qui imposent le respect à ceux même de leurs adversaires qui auraient le plus envie de railler. La première sur la brèche, elle aura la gloire d'avoir déterminé le mouvement spirite en Italie comme le *Livre des Esprits et des Médiums* l'ont déterminé en France.

Chaque numéro des *Annali* contient un article de fond sur les principes du Spiritisme. Après avoir, dans les premiers numéros, initié ses lecteurs aux connaissances élémentaires et pratiques de la science, M. Nicéphore Filarète, l'habile directeur de cette publication, a abordé la partie philosophique et a pu ainsi suppléer à l'absence des ouvrages spéciaux, tels que le *Livre des Esprits* et le *Livre des Médiums*. Il a compris surtout que le point capital, que la clef de voûte du Spiritisme était la préexistence de l'âme et la réincarnation, deux vérités essentielles et corrélatives, sans lesquelles tout ce qui concerne l'homme reste, malgré les phénomènes spirites, à l'état de problème comme devant. Il s'est attaché à développer ces vérités; il l'a fait savamment et a été entendu. En Italie comme partout, on ne comprend point, sans la réincarnation, la raison des inégalités morales du monde visible et du monde invisible, et conséquemment la marche rationnelle du progrès humain.

Chaque fascicule contient, en outre, une chronique, une correspondance, des variétés intéressantes, et enfin des communications de la valeur desquelles le lecteur a pu juger déjà par quelques échantillons reproduits dans l'*Avenir*.

La *Gazetta magnetico-scientifico-spiritistica*, feuille bi-mensuelle, in-4° de 8 pages à 2 colonnes, c'est-à-dire format de journal, paraît à Bologne et en est, à cette heure, à son 17e numéro (15 juin). Ce numéro étant le seul que nous ayons entre les mains, nous ne pouvons nous former une opinion exacte sur cette publication. Elle paraît avoir pour but l'étude simultanée du Spiritisme et du Magnétisme, deux sciences dont les phénomènes sont, à son avis, régis exactement par la même loi : la transmission par les fluides périspritaux, et dont l'étude lui paraît par conséquent devoir être

---

d'E. Delacroix servait à peu de gens qui croient sauvegarder leur personnalité en ne s'instruisant pas. Il y a une grande différence entre l'inspiration intelligente que l'on a d'un maître ou l'inspiration matérielle et terre à terre. J'avoue que le juste milieu est très-difficile, et qu'il faut maintenir vigoureusement son organisation artistique entre deux écueils. Les uns, comme MM. Bellet du Poisat, Chassériau, mort si jeune, et d'autres dont les noms m'échappent, ont su faire triompher leur personnalité dans l'imitation du maître, d'autres, au contraire, ont succombé à l'inspiration trop tentatrice, et ils sont devenus *pasticheurs*. Heureusement que M. Léopold Lévy est un jeune homme; chez lui, le sentiment a été plus fort que la pensée, et, malgré le mérite immense de son tableau, nous ne saurions l'admettre comme œuvre personnelle. Et ce qu'il y a de grave dans cette imitation, ce n'est pas quelques taches de peinture qui rappellent les superbes indications du maître; non, c'est le sentiment poétique lui-même usurpé dans les poses, dans les expressions, dans les mouvements, en un mot, dans tout le souffle de la composition. M. Lévy sera évidemment un peintre, quand son cerveau aura pris le dessus : en art, il ne faut pas être un élève admirateur de son maître, il faut être un maître soi-même, admirateur d'un autre.

Après le sentiment vraiment lyrique qui règne dans ce tableau, nous passons froidement devant les parfums de fleurs et de natures mortes, pour parler de deux peintres réalistes, MM. Edouard Manet et Mérino.

En peinture, il faut bien prendre garde d'*éreinter* à tort et à travers; bon nombre de critiques insultent grossièrement certains peintres qui ne leur plaisent pas; il faut bien mieux ne pas en parler, comme certains l'ont fait à propos de M. Manet. Il ne faut pas se le dissimuler, notre époque est une époque de transition, de recherches et de labeur. La perfection moderne en fait d'art est bien pauvre et les exemples les plus brillants se trouvent encore parmi ceux que l'on a bafoués ou ridiculisés à leur apparition. Or, les peintres ainsi ridiculisés ont fait le *Plafond de la galerie d'Apollon*, *l'Enterrement d'Ornans*, et bien d'autres encore; pourquoi? parce que la recherche dans l'Art inquiète et horripile le public; il aime bien ce qui ne lui demande pas de peine; pas de recherches surtout, semble-t-il dire : on ne peut pas mieux faire que ce qui a été fait. Il faut poser alors un principe déplorable : ne présenter que des tableaux perfectionnés aux salons d'exposition : ce qui est impossible. On n'arrive pas ainsi de suite; seulement dans ces essais, quelquefois très-imparfaits, il faut savoir distinguer surtout, si l'on est critique, le côté artistique de l'œuvre, et si l'homme qui l'a exécuté est un peintre. On peut faire une chose très-mauvaise qui dénote un peintre, et une autre très-bien qui ne le prouve pas.

C'est ce qui est arrivé pour M. Manet; son œuvre absurde a des éléments de premier ordre comme peinture; la touche est libre, large, fort spirituelle dans les natures mortes, maladroite et pâteuse là où la science fait défaut; c'est une œuvre manquée, plus que manquée; mais c'est une des toiles les plus artistiques du Salon, comme aspect et comme solidité de peinture, les harmonies sont d'une délicatesse extrême, malgré leur opposition outrée à la manière de Goya; les chairs blafardes sont vraies après tout, et il faut mieux voir un homme se tromper d'après nature que de le voir réussir avec les systèmes Hébert, Landelle, etc.

Là est notre conclusion à ce sujet, et nous avons dit ce que nous avons cru devoir en dire.

Hyx.

(*La suite au prochain numéro*)

Journaux et Revues recommandés.

La Revue spirite de Paris, 8e année, mensuelle. . .	10 fr.
La Vérité de Lyon, hebdomadaire, 3e année. . . .	9
L'Union spirite bordelaise, quatre fois par mois . .	12
L'Écho d'outre-tombe de Marseille, hebdomadaire. .	10
Annali dello Spiritismo de Turin, mensuelle. . . .	12
La Luce de Bologne.	12
La Gazetta Magnetico-Scientifico-Spiritistica de Bologne.	6
Le Spiritual Magazine de Londres.	
Le Spiritual Times de Londres.	
L'Avenir, *Moniteur du Spiritisme*, hebdomadaire. .	9

Fables de l'Horticulteur et autres Fables, à Nantua, par le docteur Ordinaire. — Nous en rendrons compte prochainement.

AVIS. — Nous recevons quelquefois des lettres, signées de noms qui nous sont complètement inconnus; parmi ces lettres, il en est quelques-unes de bonne discussion que nous insérerions volontiers; mais comme, la plupart du temps, ces correspondants oublient de nous donner leur adresse, il nous est impossible d'insérer leurs envois. A. d'A.

menée de front. Des études physiologiques viennent compléter les enseignements scientifiquesde cette feuille.

Le directeur de la *Gazetta*, M. le professeur P. d'Amico, est en même temps magnétiseur et s'occupe de magnétisme médical; sa femme est somnambule consultante; et, après les variétés et la correspondance qui occupent une partie de son journal, la dernière est consacrée à l'annonce de sa spécialité médicale.

La reproduction qu'il donne des enseignements des Esprits, résumés dans la petite brochure *le Spiritisme à sa plus simple expression*, de M. Allan Kardec, nous autorise à croire qu'il suit les principes du Spiritisme généralement admis en France. Nous ferons cependant une remarque. Dans une séance de typtologie dont il donne le compte rendu, un Esprit se présente spontanément sous le nom de Wilkes Booth, l'assassin deM. Lincoln, et vient avouer franchement son crime et en reconnaître l'énormité. Le Médium, au lieu de l'encourager au repentir, le repousse durement en le maudissant : « Va-t'en! scélérat! tu me fais horreur, tu as déjà été et tu seras toujours maudit! etc. »

Rien ne prouve l'identité de l'Esprit sans doute, mais le médium y a cru, et cela seul lui faisait un devoir d'adresser à ce malheureux de bonnes paroles; il a fait le contraire. Nous savons qu'il ne suffit pas d'être médium pour comprendre et pratiquer les devoirs de la charité, mais il nous semble que c'était là précisément pour le journal une occasion de donner un enseignement utile et de faire comprendre à ses lecteurs que ce n'est pas ainsi que l'on doit agir, que tels ne sont pas les principes moraux du Spiritisme. Il ne l'a pas fait! C'est un oubli sans doute, mais il est regrettable, et nous aimons à croire que ce n'est pas là l'esprit du journal. On peut différer sur des points de doctrine, mais on doit être au moins toujours d'accord sur celui-là.

La *Luce, giornale dello Spiritismo*, publication mensuelle sous forme de brochure in-8°, a paru aussi à Bologne, pour la première fois, en mai dernier, sous une direction collective. Nous ne possédons que le second numéro de ce journal et ne pouvons, par conséquent, nous prononcer sur sa valeur; mais le seul numéro que nous en ayons nous permet de croire qu'il sera un sérieux et sincère défenseur de notre doctrine.

La *Gazetta magnetico-scientifico-spiritistica*, en souhaitant la bienvenue à son nouveau confrère, se plaint qu'il n'embrasse pas la cause du Magnétisme et n'établisse pas d'abord la connexité de celui-ci avec le Spiritisme. Ensuite il regrette qu'en démontrant la relation intime du Spiritisme avec le Christianisme, il n'ait pas fait une distinction spéciale du catholicisme qui en est, dit-il, la forme *la plus compréhensible et la plus spécifique*. Nous avouons que pour le premier jour d'existence de sa jeune sœur la *Luce*, la *Gazetta* lui trouve bien des défauts.

D'un autre côté, voici comment les *Annali* de Turin accueillent la *Luce* dans leur numéro du 15 juin :

« Je suis heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs qu'en mai dernier a paru le premier numéro de la *Luce*, *journal du Spiritisme*, à Bologne, lequel, à en juger par ce premier échantillon, est conforme aux vrais principes moraux de la science et pourra, par conséquent, remédier au mal qu'une autre gazette, qui se dit, entre autres choses, *spirite* (*spiritistica*), fait à la doctrine par ses aberrations.

Nous laissons, bien entendu, à qui de droit la responsabilité de ces appréciations diverses. P. XAVIER.

COMMUNICATION MÉDIANIMIQUE

Annali dello Spiritismo. — Mai 1865.

MÉDIUM : M. E. D...

La société moderne.

Amis, sachez vivre simplement, sans arrière pensée, sans fausses apparences et sans oripeaux trompeurs, loin de la tyrannie de ce qu'on appelle les convenances sociales qui font de l'homme un masque double, un être monstrueux. La pauvre société *comme il faut* en est réduite à un point tel, qu'elle n'a pas le courage de faire un éloge sur la vertu vraie, ni d'émettre un blâme sur un vice à la mode.

Non, non, ne vous inclinez pas devant cette société phthisique, car tout reste de franchise et de loyauté s'y asphyxierait. Mais commencez à faire voir que l'on peut être bien élevé et bienveillant sans recourir à la feinte ni à l'adulation.

J'ai dû, pendant ma vie terrestre, me mêler continuellement à cette fange sociale, et j'ai pu la connaître et la mépriser; c'est pourquoi je préférais m'entretenir avec un rude paysan ou avec un soldat bourru qu'avec ces masques qui, trop souvent, m'entouraient plus que je ne l'aurais voulu.

Tout l'homme réside dans l'intérieur; l'extérieur ne doit être que le miroir et l'instrument de ce qui vit au dedans. Au lieu de cela, c'est la maxime de Talleyrand qui est en pleine vogue. Montrez-en la fausseté; faites voir la nécessité et la convenance pour tous de se former à l'école de la vérité et de la tolérance réciproques.

Maintenant que je vous ai donné mon avis sur ce mauvais côté de la société actuelle, je vous dirai quelques mots sur un de ses bons côtés, celui de la charité croissante qui, chaque jour, se manifeste dans tous les rangs.

C'est là un signe du temps, et heureux le temps qui a pour précurseur la charité! Vous la voyez, à notre époque, entrer dans les habitudes sociales, tantôt sous la forme du divertissement, tantôt sous celle d'une souscription qui, chatouillant l'amour-propre, force la monnaie à sortir de la bourse, ce que n'aurait pas fait le seul devoir moral.

Que voulez-vous ? C'est une charité bâtarde, une charité boiteuse, une philanthropie peu éclairée, je vous l'accorde; mais elle n'en produit pas moins des fruits extraordinaires; l'avenir n'en tiendra pas compte à beaucoup de ceux qui la font; mais il n'en est pas moins vrai que l'ambition elle-même se tourne vers le bien, et qu'il n'est pas jusqu'à l'amour des divertissements qui ne se traduise en soulagement pour les affligés et les malheureux.

Acceptons ces fruits de la société actuelle : bien qu'ils ne soient point parfaitement bons, ils aplanissent le terrain à d'autres meilleurs, et ce qui se fait aujourd'hui par ostentation se fera avec le temps par devoir. Voyez si, il y a un siècle, on eût obtenu des souscriptions publiques ce qu'on en recueille aujourd'hui! Oh! non ! Vous auriez trouvé alors, individuellement, des vertus héroïques; mais, dans les masses, l'égoïsme parfait; et maintenant, soit d'une manière ou d'une autre, le bien s'y fait ; vous eussiez vu alors un grand seigneur jeter dans un dîner de luxe des milliers de livres, au risque de ruiner ses créanciers et de les bâtonner par-dessus le marché s'ils l'avaient ennuyé, et aujourd'hui vous voyez le riche orgueilleux *afficher* son nom sur les listes de bienfaisance.

Ce n'est pas toujours de la vertu, sans doute; mais que ce soit ce que cela voudra, c'est un progrès véritable, réel, que de rendre un tel témoignage à la nécessité, non par le moyen de l'aumône qui humilie, mais par la charité évangélique qui élève et améliore celui qui en est l'objet.

Courage, amis, rectifiez la manière de voir et de faire le bien, et montrez, par le fait, que l'on peut être chrétien vrai, bon et charitable, sans être partisan de la tyrannie, de l'obscurantisme ou d'une dévotion hypocrite.

CAVOUR.

L'Esprit parleur de la famille X*** (1)

Ce qu'il ne pouvait souffrir, c'était toute habitude, même toute velléité de paresse. Le matin, les dames X*** qui couchaient alors dans le même appartement tardaient elles à se lever? *Get up, get up !* Debout, debout ! disait la voix impérieuse de Gaspard et il n'y avait pas à hésiter, il fallait obéir immédiatement.

N'oublions pas de faire remarquer que le jour du Seigneur, ce jour tout entier consacré à la prière et à la méditation chez les protestants rigides, Gaspard, contrairement à ses habitudes, ne se manifestait que vers six heures du soir, soit pour prendre part à quelque conversation sérieuse, soit pour chanter avec ces dames la grandeur du Très-Haut.

Il était heureux, disait-il, et cependant il y avait quelquefois dans son accent quelque chose de mélancolique qui semblait l'expression de quelque douleur cachée.

Nous nous arrêtons. Il faudrait des volumes pour analyser tout ce qui s'est dit pendant trois années; et cependant avant de terminer, rapportons certains faits dont l'étude pourra jeter quelque lumière sur la nature de l'Esprit familier des dames X***.

Gaspard, nous l'avons dit, ne conservait pas toujours la gravité qui lui était habituelle. Dans les fréquents entretiens qu'il avait avec les dames X***, il déployait parfois une verve, une causticité remarquables. Littérateur, historien, poëte, philosophe tour à tour il discutait sur tout et à propos de tout.

Un jour que la conversation était tombée sur Orphée apprivoisant les bêtes sauvages par la douceur de ses chants, Gaspard raconta qu'il avait essayé, pendant sa vie mortelle, quelle pouvait être la puissance de sa flûte sur une troupe de dindons au milieu de laquelle il s'était placé. Autant que Mlle C*** peut se le rappeler aujourd'hui, voici en quels termes il rendit compte de l'effet qu'il avait produit :

The mother turkey lent a listening ear,
And the old gobble bent his head to hear,
Till all the turkeys, in a mournful voice,
Grieved to before; din gobbler to rejoice.

Nous ne pouvons traduire en français le grotesque de cette poésie imitative qui ne manqua pas d'être accueillie par les demoiselles X** avec de longs éclats de rire.

Quoique Gaspard ne parlât jamais en présence des domestiques, il lui prit un jour fantaisie de s'amuser aux dépens d'une vieille servante et de se faire entendre pendant qu'elle se trouvait dans l'appartement de ses maîtresses.

Que l'on juge de la surprise de cette bonne femme lorsqu'elle entendit près d'elle une voix étrangère répondre à une question que lui adressait Mme X***. Elle se retourne, regarde, cherche d'où peut partir cette voix. Elle n'aperçoit rien et se retire toute préoccupée des *paroles qui ont frappé ses oreilles*. Le nom de cette femme était Honorine, Hony par abréviation.

Une autre fois, c'est une voix sortie de l'appartement qu'elle vient de quitter, qui l'appelle; Hony ! ma chère! entend-elle fort distinctement. Elle revient sur ses pas, rentre dans l'appartement. Rien; trois fois le même jeu se répète. Enfin, lasse d'être ainsi mystifiée, elle sort et n'écoute plus la voix qui continue à l'appeler.

Ces faits si surprenants n'avaient pas tardé à transpirer et à devenir l'objet des conversations de toute la ville, et Dieu sait à combien de commentaires donnèrent lieu les manifestations du revenant des dames X***. Tout porte à croire que la police locale ne tarda pas à s'en émouvoir, et l'on crut bientôt reconnaître que la maison occupée par ces dames était surveillée de très-près par des hommes apostés à cet effet. Ce qui est plus certain c'est que les plus incrédules amis de la famille X*** firent en vain tous leurs efforts pour découvrir l'auteur de ce qu'ils considéraient comme une déplorable mystification.

Sur ces entrefaites, Mme X*** s'était rendue en Angleterre, plaçant ses deux jeunes filles sous le patronage d'une dame S*** qu'elle regardait comme une précieuse amie et dans laquelle elle avait placé toute sa confiance. Cette dame qui avait souvent entendu parler de Gaspard avait un fils dont la légèreté lui donnait de pénibles embarras. Déjà, à trois reprises, il avait abandonné des positions très-avantageuses et depuis longtemps elle était sans nouvelles de cet enfant qui, à maintes reprises, avait témoigné le désir de partir pour les Indes. Inquiète, elle prie les jeunes dames d'interroger l'Esprit avec lequel elles sont en si fréquentes communications.

Gaspard répond aux questions qui lui sont adressées, que le fils de Mme S*** n'est pas parti pour les Indes, qu'il est à Londres et qu'une lettre de lui adressée à sa mère est en ce moment en route. Le lendemain en effet, Mme S** reçoit une lettre de son fils, qui vient confirmer la réponse de Gaspard. (*A suivre*).

(1) Voir les nos 51 et 52.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

2me Année. — N° 55 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 20 Juillet 1865.

DÉPÔT LÉGAL Seine 31

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 »
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPRIMÉ

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES
ET CHEZ
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth. 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

Sommaire du n° 55 de l'Avenir

Réincarnation, par Aloh. de Boismartin. — Lettre de St-Jean d'Angely, par C. Guérin. — L'Esprit frappeur de la famille X*** (suite). — FEUILLETON : Critique du Salon de 1865, par un Esprit du 15e siècle.

Paris, le 20 Juillet 1865

RÉINCARNATION

De tous côtés aujourd'hui, dans les lettres et dans les divers systèmes de philosophie, comme dans la pensée du plus grand nombre, a pénétré la notion de la transmigration universelle. La pluralité des existences humaines en est une des phases, étendue si on la considère en elle-même, et bien restreinte si on l'envisage relativement à la vie éternelle. C'est sous le nom de Réincarnation qu'elle est désignée. Quelques-uns l'appellent à tort métempsycose. Ce mot grec a reçu une consécration. Il est affecté au système de Pythagore qui n'était qu'une ébauche, une intuition vague de la vérité que Platon, rectifiant les erreurs de son devancier, a mieux définie. Elle est aujourd'hui nettement établie et confirmée par l'enseignement presque unanime des Esprits.

Depuis plusieurs années, j'entretiens un commerce de relations assidues avec les guides fluidiques de notre terre. Il n'est pas de réunion où je me suis trouvé, pas de moyen de communication — écriture, tractivité, typtologie, — mis en œuvre sous mes yeux, où cette importante notion n'ait été affirmée de l'autre monde, souvent en réponse aux questions catégoriques des adversaires de l'idée.

Car il s'en rencontre quelques-uns dans nos rangs. Loin de moi la pensée de jeter le blâme sur eux. Je les tiens pour sincèrement persuadés. Mais je suis persuadé aussi que, quand ils le voudront, ils dissiperont aisément les doutes qui les assiégent.

Il est une réponse à peu près invariable des Esprits, qui, d'ailleurs, éclaircit tous ces doutes :

Pensez-vous revenir sur terre ? — Oui.

Le désirez-vous bien ? — Non.

Quand les Esprits eux-mêmes considèrent la vie humaine comme une corvée obligée, il est bien naturel que, dans le moment où nous la subissons, nous ne soyons pas pressés d'en assumer une nouvelle. Aussi retranchés derrière le rempart qui, aux limites de la carrière terrestre, nous cachent les choses de la vie universelle, on peut bien se refuser à accepter une révélation que l'on trouve fâcheuse. Mais une fois morts à la terre, il faut se rendre à l'évidence et reconnaître une loi de l'universelle nature qui n'est plus une opinion, mais un fait que l'on constate. Alors il n'y a plus de choix pour les Esprits sur ce sujet, parce qu'il n'est pas plus en question que leur existence même, ou que la possibilité de leur manifestation parmi nous. Que les spiritualistes opposés à la réincarnation veuillent bien considérer cette situation. Ils se préparent le même avenir que nos détracteurs communs, ceux-là qui, nous prenant de la meilleure foi du monde, pour des fous ou des charlatans, nous en prodiguent, avec une munificence sans égale, les courtoises et généreuses épithètes, en y ajoutant celles de niais et de bêtes, le tout parce que nous affirmons la réalité des phénomènes pneumatologiques.

Or, qu'arrive-t-il au lendemain de leur désincarnation, de leur mort, pour parler le vieux style? C'est qu'ils constatent que nous sommes dans le vrai, et que ce n'est pas précisément chez nous qu'est la sottise. Quelques-uns montrent une élévation de sentiments qui se traduit par un aveu franc et quelquefois enjoué; et ils n'hésitent pas à venir d'eux-mêmes chanter une palinodie d'outre-tombe; tandis que, de son côté, un démonophobe reconnaît qu'il n'y a pas plus de Satan et d'Abriman dans l'autre monde que de Croquemitaine dans celui-ci, et sait bien, quand il vient nous le dire, qu'il n'est pas le diable.

Telle est absolument la position où se trouveront nos dissidents à l'heure où le trépas fatal, en rompant les liens de la matière, aura relié ensemble ceux de l'avenir et du passé de l'Esprit, et les aura mis en présence d'un fait qui ressortira des conditions mêmes où ils se trouveront. Mais ici s'élève la grande objection. Qu'importe d'avoir vécu, si on ne s'en souvient plus ?

L'antique tradition du Léthé, cette ingénieuse allégorie de l'oubli du passé, et les explications multipliées de nos plus zélés écrivains qui en démontrent toute la justesse, ont déjà amplement éclairci à nos yeux l'obscurité de ce défaut apparent de notre état naturel : On ne se souvient pas de ce qu'on a pu être avant sa naissance.

Et d'ailleurs dans la vie même se souvient-on de tous les actes qu'on a accomplis, et les a-t-on moins accomplis ? de toutes les choses qu'on a vues, et les a-t-on moins vues pour cela ?

Le plaisir éprouvé, parce qu'il est oublié, en a-t-il moins été ? Nous ne devons pas non plus expier des torts dont nous avons perdu le souvenir. Mais ne nous en sommes-nous pas donné plus d'un depuis notre

FEUILLETON DE L'AVENIR

CRITIQUE DU SALON DE 1865
par un Esprit du XVe siècle

MÉRINO — CLAUDE MONET — MOREAU — CHASSERIAU jeune — PASINI — PENGUILLY-L'HARIDON — RIBOT — SAINT-MARCEL — SCHUTZENBERGER — CHARLES SELLIER — ULYSSE SOUPLET — TISSOT — TOULMOUCHE — VETTER — VIBERT — VIDAL — A. VOLLON — WHISHET — WINTZ — ZO.

Après Manet qui cherche encore sa voie, nous arrivons a M. Ignacio Merino qui semble posséder son Art.

L'idéal de M Merino comme pour tous les réalistes est Velasquez : dans son *Collier de perles*, le seigneur cavalier drapé dans son manteau rouge ressemble beaucoup à l'un des personnages qui causent d'une façon si familière et si noble en même temps dans le Velasquez au Louvre. M. Merino affectionne les tons souples et argentins du maître; sa brosse très-intelligente obéit trop facilement, selon nous, à ses souvenirs et son réalisme s'en ressent. Quoi qu'il en soit, malgré la monotonie des chairs, son tableau est vivant et fort habilement peint.

M. Claude Monet, lui aussi, se souvient de la manière espagnole; ses *petites marines* sont exécutées avec souplesse malgré l'abus des tons noirâtres.

Nous quittons momentanément l'école réaliste pour les idéalités de M. Moreau.

La peinture est un Art dont les sensations très-multiples et très-variées, loin de nous jeter dans ces partis pris qui font repousser telle interprétation parce que nous en admirons une autre, nous ramène au contraire devant chaque personnalité différente, avec une sensation toujours nouvelle et agréable pour nous.

Que nous importe l'idéal qui sacrifie un peu à la matière, ou la matière qui sacrifie à l'idéal ! *Le Doreur* de Rembrandt, œuvre certainement réaliste, nous séduit autant que ses profondes et lumineuses études sur le Christ et sur les synagogues mystérieuses. L'ascétisme d'un Mantegna nous frappe autant que l'éclat d'un Murillo ou que l'art chatoyant d'un Vélasquez, parce que l'Art passe avant la peinture, et que tout ce qui franchit les bornes de la vulgarité ou de la science convenue nous séduit toujours.

Telle est l'impression que nous font éprouver les œuvres de M. Gustave Moreau. On a beaucoup discuté sur elles : les réalistes n'ont vu qu'une etroite continuation de l'école idéaliste, les idéalistes au contraire ont complétement nié le style, en résumé, personne n'a accordé aux œuvres de cet artiste la sérieuse attention qu'elles méritent.

Et, en effet, une attention soutenue, sérieuse, vous fait tomber inévitablement sous le charme de cette peinture. On sort d'un monde souvent vulgaire, d'une composition à la portée de tous pour entrer dans un monde plus élevé, et pour contempler une peinture qui disparait devant le sentiment profond de l'œuvre. Malheur à ceux qui comptent les défauts et la mollesse de certains modèles, la netteté inutile de certains détails; ceux là ne peuvent comprendre la vraie poésie de cet Art qui, selon nous, est l'expression la plus élevée de l'idéalité moderne.

M. Moreau a commencé, dit-on, par des imitations de Delacroix. Certainement on reconnaît que l'aspect de ses tableaux révèle le coloriste qui hésite et qui cherche des harmonies qu'il n'a pas encore complétement trouvées.

La grande simplicité du modelé annonce chez M. Moreau un idéal antérieur; la grâce des figures, leur charme profond, dénotent un admirateur sincère du caractère et de la physionomie. En somme, M. Moreau vise aux deux côtés élevés de l'Art : la beauté du corps et l'expression de la tête. Dans cet idéal qu'il poursuit, le souvenir de Mantegna et la sécheresse ascétique de sa peinture le trouble-il au point qu'on doive le considérer comme un imitateur et comme un peintre archaïque de plus dans notre école.

Non ! nous le croyons pas. L'archaïsme chez M. Moreau est un moyen d'expression et nous ne serions pas surpris de le voir un jour ayant complétement abandonné ce genre qui intéresse peut être trop la curiosité de notre œil, et qui a fait dire que ce peintre était un imitateur de Mantégna.

Son Jason, d'une pose charmante, lutte trop par sa grâce molle avec la blonde figure de la Médée. Une peinture véritablement riche par la nature et par l'histoire pourrait, par une tout autre interprétation, nous faire deviner l'amour ardent de la farouche Medée, et l'heroïsme sublime du conquérant de la Toison d'or.

Il y a peut être, au contraire, une intention poétique à nous montrer seulement le charme de l'enchanteresse et

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

naissance que nous avons oubliés aussi et dont nous éprouvons les fâcheux effets quoique nous n'en soupçonnions pas la cause ?

Non, ce n'est pas parce qu'on objectera qu'on ne se souvient pas d'avoir vécu qu'il sera prouvé qu'on n'a pas déjà vécu.

Un éclaircissement complet des autres difficultés ne serait pas possible dans les colonnes d'un journal où l'espace est limité et oblige à se restreindre. Prenons çà et là quelques-unes d'entre elles.

La loi des réincarnations n'a-t-elle bien été enseignée que pour le plus grand avantage de castes privilégiées qui s'en seraient fait un moyen de maintenir dans la servitude les basses classes de la société? L'histoire du moyen âge en Europe dément tout entière cette assertion. Et d'ailleurs, quand un principe aurait été exploité au profit d'intérêts matériels auxquels il ne conduit pas forcément, il ne s'ensuit pas qu'il soit mauvais ou erroné.

L'idée de la réincarnation n'est pas plus responsable de l'application abusive qui a pu en être faite que « la pure morale de l'Evangile ne l'est des monstrueuses rigueurs de l'Inquisition (1) » et de tous les désordres qui se sont commis en son nom.

Si des brahmines ont déduit de cette loi de nature que les parias doivent rester parias, ils ont mal raisonné, nous n'en concluons pas autre chose ; et nous tirons une conséquence toute différente, d'abord parce que tout disgracié du sort peut nous avoir appartenu, et qu'ensuite nous devons éviter de le devenir à notre tour par l'application d'une juste peine du talion. Bien loin d'affermir le despotisme, la loi des réincarnations resserre les liens de la fraternité humaine. Elle seule la consolidera irrévocablement. L'opposition qui y est faite au contraire, maintient les divisions sur la terre. D'où vient-elle principalement? Des Etats-Unis, où l'homme noir, cuivré ou rouge est considéré comme inférieur au blanc. Aucun Américain ne souffre l'idée de revenir dans ce monde sous les traits de gens qu'il méprise. Qu'ils ne s'y fient pas cependant. Nier un fait n'est pas l'anéantir ; et il se passe de notre consentement. Une autre cause explique l'opposition de nos frères d'Amérique. Leur société, fondée par le protestantisme, est basée sur la méditation de la Bible.

Notre savant collaborateur, André Pezzani, en a extrait judicieusement les passages où, çà et là transpire l'idée de la réincarnation: mais il est de fait que l'Ancien Testament surtout n'y induit pas péremptoirement (1) puisque c'est à peine si la Genèse traite la question majeure de l'immortalité de l'âme.

Aussi n'a-t-elle formé qu'une société matérialiste et exclusive dans l'antiquité; et il n'est pas étonnant que celle qui, de nos jours, s'imprègne, par une lecture continue, d'idées aussi étroites que surannées, se montre récalcitrante aux progrès que nous réalisons, nous qui prêtons une oreille attentive et exempte de prévention aux enseignements des Esprits. Il ne le leur donne pas semblable, dira-t-on. Je le veux croire; mais les Esprits mesurent à chacun suivant ses moyens. Pour eux, les prescriptions de la morale sont les seules obligatoires; quant au reste, ils n'insistent pas avec des natures qui y sont rebelles, sachant bien que nous avons tous l'avenir devant nous, et que ce que nous repoussons aujourd'hui, nous l'admettrons quand le temps sera venu. Non, le peuple qui tient une si grande place dans notre monde, ne se distinguera pas des autres par une opposition de parti pris à la doctrine qui satisfait par excellence toutes les exigences de la raison et du cœur.

Ce dernier point de vue engendre la plus grave des objections qui y sont opposées. L'attachement qu'on a pour les êtres qui nous sont chers repousse l'idée d'en éprouver au même titre pour d'autres. On se refuse, par exemple, à admettre qu'on puisse, à la faveur de la série des existences, avoir plusieurs pères.

Ce sentiment prouve qu'on ne se rend même pas compte des conditions de la vie actuelle. N'a-t-on pas déjà un père et une mère qui possèdent chacun notre amour tout entier, sans que ce soit au préjudice l'un de l'autre? et si l'on y joint les quatre grands parents auxquels un enfant bien élevé doit montrer la même affection, elle est témoignée à six personnes, égale et complète. L'état naturel de notre vie humaine nous met donc suffisamment en demeure d'exercer notre sentimentalité sur l'échelle d'une répartition assez multiple ; mais elle s'épanouit bien plus grandement dans l'errasticité, dans cet état de vie indépendante et dégagée de toutes les exigences de la matière. Là, rien n'entrave l'épanchement des sentiments qui enlacent, dans le réseau d'une affection désintéressée, tous les cœurs sympathiques. Aussi, bien loin de faire naître l'ombre d'un sentiment d'envie entre deux Esprits, le fait même d'avoir exercé le sacerdoce de la paternité envers un troisième, excite chez eux une émulation de tendresse largement payée de retour par celui qui en est l'objet.

Qu'on ne parle ni d'indifférence de la part d'un père antérieur au sujet de l'enfant qui aurait appartenu à un autre dans une existence ultérieure, ni de jalousie de la part du dernier contre ses prédécesseurs. Je me les figure, au contraire, au sein des délices de la vie spirituelle, dans les plaines diaphanes de l'Éther, se montrer les uns aux autres le cher objet de leurs soins ; les derniers implorant la clémence des premiers pour les infractions jadis commises envers l'autorité paternelle, et faisant valoir, pour l'obtenir, le progrès réalisé sous leur direction ; et les premiers accordant leur pardon généreux, eu égard à la réparation faite à cette même autorité, en la personne de ceux qui en avaient été dépositaires après eux et qui les représentaient.

Les rôles mêmes peuvent parfaitement être intervertis sans que la raison en soit choquée; car les liens de la parenté sont purement matériels, et il n'y a qu'affinité sympathique entre les Esprits. Ils peuvent donc solliciter un nouveau séjour sur terre dans des conditions opposées au précédent, afin d'exercer l'un envers l'autre une réciprocité de services identiques. Ici encore le tableau de la vie offre la même situation. Bien des ascendants sont les subordonnés, les sujets de leurs descendants; et chacun prodigue à un père et une mère, sur leurs vieux jours, les mêmes soins qu'il en a reçus dans son jeune âge.

Sous quelque aspect qu'on l'envisage, la vie humaine présente, en diminutif, l'image de la vie universelle ; et quant à cette dernière considération, elle suffirait seule à me faire induire à la réalité de la réincarnation. Mais il est temps de terminer. Je ne traiterai plus qu'un point.

Le petit nombre de pneumatologues dissidents qui existent en France, ne repoussent pas, en général, l'idée de la réincarnation sur les globes ; ils nient seulement qu'elle ait lieu sur le même. Il suffit d'énoncer cette proposition pour en démontrer l'inanité. En tant que l'Esprit reprenne un corps, il le peut d'abord aussi bien dans le même monde où il a déjà vécu que dans un autre, et ensuite il le doit, afin de se retrouver sur le théâtre de ses premiers essais pour les reprendre et les conduire à meilleure fin. Si, de plus, les regrets et les remords contribuent à sa détermination, il convient

(1) Paroles de M. Jules Favre au Corps législatif.

(1) La réincarnation, cependant, paraît avoir eu des partisans parmi les Israélites mêmes. Voici l'explication que Léon (de Modène), rabbin à Venise, dans la partie 5e, ch. II de son livre *Osservanze degli Hebrei di questi tempi*, édition de 1638, donne du mot hébreu *gilgul*, c'est-à-dire *roulement* :

« Il y a des Juifs qui croient, comme Pythagore, que les âmes passent d'un corps à un autre, ce qu'ils nomment *gilgul*, et qui tâchent d'appuyer leur opinion sur plusieurs passages de l'Écriture, pris, la plupart, de l'*Ecclésiaste* et de *Job;* mais ce sentiment n'est pas universel. Cependant on n'est tenu pour hérétique ni en le défendant, ni en l'attaquant. »

Il résulte donc de ce document que le champ serait libre sur la question parmi les fidèles du culte israélite. A. DE B.

---

la douceur de ses yeux qui plus tard contempleront avec la rage du désespoir le meurtre de ses propres enfants. N'est-elle pas complétement femme dans cette situation comme dans l'autre? Enivrée du triomphe de son amant, elle le regarde avec amour. La douce langueur ionienne du suave Apollonius est entièrement rendue ici et la pose élégante de Jason nous rappelle un des plus gracieux poëmes de l'antiquité.

Mais après l'amour et le triomphe, la mort! Chasseriau jeune, lui aussi, admirateur de la beauté et de la forme, a voulu conquérir la couronne d'or; élève également prédestiné d'un grand maître, il a voulu la gloire, et entraîné par les dons magiques de la peinture, qu'il a aimée avec passion, il s'est livré à cette grande enchanteresse. Mais en donnant son âme, il lui a en même temps donné sa vie, et la mort régénératrice l'a enlevé à l'admiration de ses contemporains.

J'avoue que le peintre, assez puissant pour réaliser si poétiquement l'Amour, la Vie et la Mort, est un homme, un artiste et un poëte. Comme les grands traits qu'il fait revivre, il doit attendre dans la lutte contre une critique imbécile, la vie et non la mort.

Voici encore le ciel d'orient. Ce sont *les Syriens* de M, Pasini.

Notre œil ne voit plus qu'un ciel gris-noirâtre et les vagues émeraudes de l'Océan, de M. Penguilly-L'Haridon, qui, dans sa peinture ferme et solide, a cependant beaucoup de style et de caractère.

Nous arrivons à M. Ribot, avec son *Sébastien martyr*.

La peinture réaliste, au point de vue de la figure, est rare au Salon : M. Ribot, malgré la vie de son exécution, ne peut passer pour un artiste épris de la vérité. Il n'y a que les paysages qui sont sincères. Néanmoins son *Saint Sébastien* est plein de force et de consistance. Si M. Ribot, dans cet essai de peinture par trop archaïque dans le sens de l'imitation espagnole, nous étonnait et nous charmait par une impression nouvelle de son œil, nous applaudirions; malheureusement la manière du *Saint Sébastien* se retrouve partout ; il n'y a pas un tableau de M. Ribot où ce procédé, aussi ancien que la peinture, ne domine ; ce que nous regrettons sincèrement.

Le faire du *Saint Sébastien* est des plus appétissants : la tête du saint, quoique fort vulgaire, est inspirée par le réalisme des Carrache; on trouve en elle l'expression des têtes des Ribera et des Salvator. Les contrastes du corps blanc et des draperies noires sont des moyens par trop usés pour nous étonner ; aussi n'en dirons-nous rien.

En un mot, M. Ribot est-il une espérance pour l'école française ?

Nous ne croyons pas qu'un peintre appelé à faire école soit aussi systématique ; il est regrettable, disons-le, de voir, dans un autre genre que les Tissot, les Lambron, etc., un homme ressusciter de vieilles formules. En Art, il faut faire revivre des types par l'idée, mais non se servir, sans imagination, de moyens qui ont été si merveilleusement exploités. Encore une fois, la pénurie de l'école française n'est pas du tout dans son manque de procédés, mais bien dans son manque de sens pictural : elle exécute fort habilement, mais elle ne peint pas; elle arrange avec esprit, se servant de sa merveilleuse souplesse en tout, mais elle manque d'originalité dans ses conceptions.

Il est déplorable que MM. Manet, Ribot, etc., se croient les continuateurs de Courbet : c'est une erreur ; ce sont des roués à côté de l'interprétation brutale et franche du peintre d'*Ornans*. Il y a déjà là un peu d'idéalisme ; il y a encore moins de réalisme. M. Manet a de l'esprit, Courbet n'en a pas; Ribot a des procédés certains pour exécuter, Courbet n'a que son œil de peintre.

Nous arrivons à la fin du Salon; il s'agit donc de bien faire comprendre ce que nous entendons par réalisme.

Les vrais réalistes sont Bonvin, Vollon, presque tous les paysagistes, et la plupart des peintres d'animaux. Là, l'impression de la nature est si forte que l'artiste doit la serrer de près.

On ne peut pas faire d'archaïsme dans le paysage moderne ; tandis que, dans la figure, si on n'a pas un réalisme à peu près égal à celui des Gros, des Raffet, des Géricault, des Prud'hon, des David dans certains morceaux; des Delacroix dans le sentiment humain; des Courbet dans le sentiment et la vitalité de la matière, on est perdu, radicalement perdu. Je ne crains pas de le dire, on parle beaucoup de réalisme : il y en a peu dans le vrai sens du mot.

Nous ne parlons point ici à ceux qui confondent bourgeoisement le réalisme avec la laideur ou la nature morte ; non ! mais nous parlons à ceux dont le sens véritablement artistique est assez développé pour comprendre que le réalisme doit être l'étude du vrai d'abord et du beau ensuite.

qu'il l'exécute dans cette même société à laquelle il aura été inutile ou nuisible.

Assurément, il ne peut entreprendre de mieux agir, sous la direction d'une conscience éclairée par une plus ferme résolution, que là où il sait avoir une réparation à faire. Nous reparaissons donc, en général, dans le même monde, tant que nous avons à satisfaire aux exigences morales et naturelles, à toutes les lois qui y sont en vigueur. Ce n'est qu'après l'entier accomplissement de toutes ces conditions, que nous sommes conviés à prendre part à l'œuvre d'un monde plus élevé dans la hiérarchie des astres. Elles seront les mêmes dans ce nouveau séjour, ainsi que dans tous ceux où nous fixerons tour à tour nos transmisgrations successives, jusqu'aux temps, encore bien éloignés de nous, où nous pénétrerons dans les cycles purement spirituels, alors que notre être se sera à tout jamais dégagé de la dernière affinité qui le relie à la matière.

Nous nous arrêterons à ce point culminant. Si, par analogie, nous pouvons présumer de l'état de la vie planétaire, nul ne saurait se hasarder à définir cette gloire séraphique ou olympienne dont nous sommes encore si éloignés.

A peine nous en formons-nous une idée vague, semblable à la lueur incertaine du soleil, noyé dans les épaisses vapeurs d'une matinée d'automne. Ainsi le brouillard de notre ignorance nous dérobe l'éclat de ces grandeurs divines. Nous ne pouvons que les entrevoir; mais nous devons y aspirer et travailler de toutes nos forces individuelles et collectives à sortir de notre infériorité actuelle.

ALP. DE BOISMARTIN.

Saint-Jean d'Angély, le 7 juillet 1865.

Monsieur le Directeur,

Fidèle à la tâche qu'il a entreprise, et qu'il poursuit noblement depuis un an déjà, l'*Avenir*, *Moniteur du spiritisme*, a toujours enregistré, avec une impartialité digne de tous nos éloges, et les théories émises sur les phénomènes de la nature, et les critiques qui ont pu en être faites. Persuadé, comme nous le sommes tous, que la vérité ne craint pas la discussion loyale et le libre examen, vous avez ouvert les colonnes de votre journal à tous les chercheurs *rationalistes* de bonne foi. Après les théories développées par M. Xavier, sur les phénomènes de l'organisation des corps, et sur le *progrès des animaux*, voici venir la critique de M. Defody. Je lis dans votre numéro 53, cette phrase étonnante que nul raisonnement de l'auteur ne justifie :

« Pourquoi venir nous dire que l'Esprit s'attache à » l'embryon et développe le corps pendant la gestation? » Les plantes ont donc une *âme intelligente* aussi? Dans » le gland d'où naît le chêne, il y a donc une *âme* qui » reste là pour le développer, former ses racines, son » tronc, étendre ses rameaux pour nous couvrir de son » ombrage : *Non, non, mille fois non* ! (Pourquoi ?) La » matière se forme d'*elle-même*, par des lois qui nous » sont inconnues, et l'Esprit qui doit s'en servir en » prend possession quand tout est conforme aux lois » naturelles, et que l'heure a sonné, rien de plus, rien » de moins. »

On ne peut s'exprimer plus catégoriquement, mais aussi avec moins de preuves à l'appui ; et nous pourrions déjà dire à M. Defody que nous sommes d'une opinion toute contraire à la sienne, en vertu de cette axiome de philosophie : *Quod gratis affirmatur, gratis negatur*.

Rejeter ou admettre *a priori* une idée émise est une grave imprudence contre laquelle tous les faits extraordinaires produits et démontrés par le Spiritisme doivent nous tenir en garde ; mais la combattre ou la soutenir par des preuves d'observation ou de raison est non-seulement le droit mais aussi le devoir de chacun de nous. Me permettez-vous, Monsieur le directeur, de venir *briser une plume* en présence de vos lecteurs, juges naturels de ces combats de l'intelligence.

Constatons d'abord que les théories émises par M. Xavier font partie intégrante des études spirites, car elles sont le développement de cet axiôme, base de toutes les manifestations physiques : l'âme (la force) agit sur la matière au moyen des fluides. Loin de dire que M. Xavier « s'éloigne totalement des principes du Spiritisme », j'affirme, au contraire, que M. Xavier a fait du Spiritisme, et même pourrais-je ajouter, du haut Spiritisme.

Qu'on ne se figure pas toutefois que cette croyance en l'action de l'âme sur le fœtus, pendant le temps de la gestation, soit une idée moderne. Saint-Augustin émettait déjà un doute, quand étudiant les merveilles du corps humain, il écrivait ces mots : *Unde hoc tale animal nisi abs te, Domine*? *An quisquam se faciendi erit artifex*? (Confession, l. 1, ch. VI). Les anciens proclamaient une certitude quand ils formulaient cet axiôme laconique : *Corpus cordis opus*. Voltaire nous apprend (Dict. Ph. Article : Théologien), que les théologiens savent parfaitement que selon St-Thomas... *l'Ame est la cause efficiente et formelle du corps*. Je me garderai bien cependant de demander à ces Messieurs comment l'âme peut être la cause efficiente et formelle du corps, si elle n'est jointe au fœtus que quarante jours après la conception (1). A une époque plus récente, le docteur Cerise écrivait cette phrase remarquable « *l'idée crée la chair qui doit lui servir d'instrument.* » Enfin, n'avons-nous pas lu dernièrement, qu'un professeur de Turin, *non initié à la secte spirite*, M. Charles Passaglia, avait, dans une réunion à laquelle il assistait par faveur, posé la question suivante : *V'ha differenza e quâle fra l'anima informatrice e la mente intelligente ?* Y a-t-il une différence et quelle est-elle entre l'*âme formelle* ou *informante* et l'esprit intelligent. Cette idée a donc déjà pour elle un grand nombre de penseurs : médecins, philosophes et théologiens. Nous allons le prouver plus surabondamment encore en poursuivant nos recherches philosophiques que nous glanerons principalement dans la *Vérité* de Lyon.

« Le grand apôtre Saint-Paul parle à plusieurs reprises du corps spirituel, impondérable, incorruptible, et Origène, dans ses commentaires sur le Nouveau-Testament, affirme que ce corps, doué d'une *vertu plastique*, suit l'âme en toutes ses existences et toutes ses pérégrinations pour *pénétrer* et *informer* les corps plus ou moins grossiers et matériels que cette âme revêt et qui lui sont nécessaires dans l'exercice de ses diverses vies. »

Ecoutons Philaléthès :

« Le périsprit sert à l'âme pour se manifester; mais l'initiative, l'impulsion première viennent de l'âme seule: il n'y a pas en l'homme *deux forces primordiales* » (l'âme informante et l'esprit intelligent) « mais une seule force agissant aussi bien sur l'enveloppe fluidique nommé périsprit que sur le corps grossier pendant la vie. »

Voici comment il développe ailleurs cette dernière pensée, conforme aux enseignements spirites.

« Une âme de la terre, pourvue d'un périsprit terrestre, veut aller dans une planète inférieure, par la permission de Dieu, exercer une mission temporaire et se mettre en rapport avec les êtres spirituels ou matériels qui l'habitent. Le périsprit terrestre serait composé pour ce rôle d'éléments trop purs; l'âme par *sa vertu plastique*, puise dans l'atmosphère inférieure et grossière de ce globe les moyens fluidiques des relations qu'elle y doit entretenir... Au contraire, l'âme

(1) Quonam præciso tempore anima corpori jungatur, an ipso conceptionis ejus instanti, an vero quando corpus suis organis jam instruitur et quibusdam animæ operationibus inservice potest, idest, ut nonnuli existimant *quadraginta circiter diebus post conceptum*, etc.... (Compendium Philosophiæ, par un professeur de Saint-Sulpice).

M. St-Marcel est un vrai réaliste dont les paysages sont toujours empreints de la force expansive de la nature.

Parmi les peintres de genre, Schutzenberger avec son *Europe enlevée par Jupiter*; parmi les peintres d'histoire, M. Charles Sellier dont *la mort de Léandre* est si poétique, sont aussi de vrais réalistes.

M. Ulysse Souplet a fait un charmant tableau de genre avec son *Mouton protégé*, épisode tiré du tableau de Paris de Mercier. La composition, la couleur douce et harmonieuse retracent parfaitement ce petit sujet sentimental. M. Tissot dont nous déplorons le *Printemps de Sibérie* malgré *les Dames et le paysage d'Asnières* se relève avec sa *Tentative d'enlèvement*.

Nous ne parlons du *Fruit défendu* de M. Toulmouche. que pour l'exhorter à continuer une peinture qui doit si bien se vendre à la foule bourgeoise et au commerce, car devant de telles productions, la critique un peu sérieuse ne doit exalter que la vente.

Parmi les scènes à la Molière, le *Mascarille* de M. Vetter a des qualités habiles.

Dans la peinture religieuse, *les Martyrs chrétiens dans la fosse aux lions* de M. Vibert nous semblent inférieurs à son *Narcisse* de l'année dernière ; néanmoins il y a dans cette œuvre de l'inspiration religieuse et une recherche de mouvement de terreur toute humaine qui est un heureux contraste avec le triomphe de l'âme de la martyre.

Le portrait de M. Vidal est un des succès du salon, nous n'en parlerons que pour signaler son afféterie et son habileté.

L'*Intérieur de cuisine* par M. Antoine Vollon, malgré toute sa recherche réaliste, manque de fermeté et est plein de monotonie dans l'exécution. Néanmoins c'est du pur réalisme mais qui ne le conduira certainement ni au vrai ni au beau.

De cette *cuisine* passons à la *Princesse du pays de la porcelaine* du fantaisiste Whishet ; il y a d'excellente qualités dans cette peinture, mais qui sont encore un peu trop fluidiques. La princesse de la porcelaine, est une fleur mourante qu'il faut s'empresser d'adorer, car tout-à-l'heure comme l'Antonia d'Hoffmann, elle va chanter son dernier chant.

Les *Vieux chênes au bord de l'eau* et *Une basse-cour à Barbisson* de M. Wintz, annoncent un sincère et savant admirateur de la nature. Un peu plus d'éclat dans les lumières, et ces œuvres seraient complètes. M. Wintz du reste n'en est pas à ses coups d'essai, et nous espérons de lui les mêmes impressions poétiques et réalistes.

M. Achille Zo, nous avait beaucoup charmé par ses *Scènes espagnoles;* mais cette fois la convention, l'habileté, le convenu ont fait place à l'impression naïve, le théâtre a remplacé la nature.

(*Fin de la peinture.*)

HYX.

(*La suite prochainement*)

Journaux et Revues recommandés.

La Revue spirite de Paris, 8e année, mensuelle. . .	10 fr.
La Vérité de Lyon, hebdomadaire, 3e année. . . .	9
L'Union spirite bordelaise, quatre fois par mois . .	12
L'Écho d'outre-tombe de Marseille, hebdomadaire. .	10
Annali dello Spiritismo de Turin, mensuelle. . . .	12
La Luce de Bologne.	12
La Gazetta Magnetico-Scientifico-Spiritistica de Bologne.	6
Le Spiritual Magazine de Londres.	
Le Spiritual Times de Londres.	
L'AVENIR, *Moniteur du Spiritisme*, hebdomadaire. .	9

Fables de l'Horticulteur et autres Fables, à Nantua, par le docteur Ordinaire. — Nous en rendrons compte prochainement.

Sous le titre de *Philosophie spirite*, Mme Lipoline vient de faire paraître un recueil de communications médianimiques, chez Frédéric Henry, libraire au Palais-Royal, 12, galerie d'Orléans. Ce volume, de 200 pages, est coté 3 francs. Nous en rendrons compte en temps opportun.

terrestre a-t-elle, à sa délivrance de ce monde, mérité d'aller habiter un monde plus ou moins supérieur, elle ne peut pas non plus garder son périsprit qui, convenable pour ses rapports avec notre atmosphère, serait trop impur pour une vie plus élevée. Elle va se manifester soit par une incarnation, soit par des missions spirituelles dans d'autres séjours de plus en plus rapprochés de Dieu, et là encore elle prend, *par sa vertu informante*, une enveloppe proportionnée à son nouvel état et aux fonctions qui lui sont départies... L'âme possède avec elle une vertu inhérente, une *force plastique* qui la suit partout. »

C'est en vertu de la même *force plastique, informante et efficiente* que la force animique, à l'aide de son périsprit combiné avec le fluide vital de la mère, en attendant qu'elle s'en soit créé un propre, se ramasse pendant la vie fœtale la matière nécessaire pour la composition et la forme de son corps matériel. Disons mieux : Le périsprit est la charpente sur laquelle le corps se moulera.

L'observation confirme cette théorie. Mettez en présence d'un médium voyant deux manchots, l'un de naissance, l'autre par accident. Il verra dans le second la forme périspritale du bras qui manque, tandis qu'il ne verra rien dans le premier. C'est que l'Esprit voulant naître manchot avait organisé son périsprit de la manière dont il voulait se former un corps. Nous pourrions encore conclure de cette observation qu'un membre enlevé par accident peut *repousser*, puisque *le principe efficient et formel* n'a pas disparu. On l'a déjà écrit bien souvent : le Spiritisme dans son enseignement embrasse toutes les sciences : le jour ou les savants voudront se livrer aux études spirites, la science progressera rapidement par suite des révélations des Esprits.

Si l'âme, *par sa vertu plastique*, agit sur la forme de son corps, pendant la vie fœtale, elle agit aussi, mais d'une manière moins frappante, pendant la vie extra-utérine. Des observations récentes prouvent que certains organes, les cérébraux principalement, ont été modifiés dans leur forme, au fur à mesure que l'âme variait dans ses énergies morales et intellectuelles. On peut lire la phrénologie au point de vue spirite (1re année de la *Vérité*).

Après Saint-Augustin, Saint-Thomas, le docteur Cerise, le professeur Passaglia, Origène et Philaléthès, citons notre regretté Jean Reynaud.

« Il y a dans l'âme une *force plastique* qui lui est intimement liée, qui l'accompagne, en quelque lieu qu'elle soit, qui lui donne moyen de se mettre continuellement en rapport avec le monde extérieur, comme il convient à sa destinée présente qu'elle y soit mise, qui constitue ce que l'on pourrait nommer le *corps virtuel*, celui-là est immortel... L'âme vient-elle à éclater en un nouveau séjour, ce sont d'autres actions qu'elle doit accomplir, d'autres fonctions qu'elle doit prendre, d'autres rapports qu'elle doit nouer. Un corps nouveau paraît, et ce corps, que *l'âme a détaché de la nature par sa vertu plastique*, est précisément celui qui convient pour entretenir des relations avec le monde particulier dans lequel elle est entrée. *Ce corps est un instrument que l'âme s'est construit* parce qu'elle en avait besoin pour un temps ; après, elle le rejettera à la nature, au lieu où elle l'*avait ramassé*, pour aller ailleurs *s'en construire* un autre, qu'elle usera et *renouvellera* de la même manière (*Ciel* de *l'Encyclopédie nouvelle*, page 610, cité par la *Vérité*).

Le même auteur complète ces aperçus dans son immortel ouvrage : *Terre et Ciel.*

« ..... De même que l'univers est l'ouvrage de Dieu et n'est point Dieu, de même le corps est l'ouvrage de l'homme et n'est point l'homme ; de même que Dieu préexiste à sa création et la produit par une mystérieuse expansion de son essence, de même nous préexistons à notre organisme et le *déterminons par une des plus mystérieuses puissances de notre âme*... A la vérité au lieu de tirer notre corps du néant, *nous en puisons les matériaux* dans la masse commune de l'univers.

» Quelque admirable que soit la structure du corps, ce serait donc se méprendre grandement que de regarder cette construction comme faisant partie de la nature humaine ; elle n'en fait pas plus partie que l'univers ne fait partie de Dieu. *Ce qui appartient réellement à notre nature*, et ce qui en est, par conséquent, inséparable, *c'est la faculté au moyen de laquelle nous composons*, entretenons et gouvernons le corps...; le corps meurt, retourne au fonds commun et ne ressuscite pas ; *mais la faculté dont cette agrégation fugitive était l'effet, unie aux autres facultés de l'âme reste fixement attachée à nos personnes*, et en quelque point que les lois de la destinée nous conduisent, elle nous met en mesure d'y *entrer en relation avec nos alentours* de la même manière qu'ici-bas.

» Il faut entendre, en effet, que les actions naturelles de l'âme s'étendent bien au-delà du cercle auquel on les limite vulgairement. L'âme a non-seulement une puissance qui se réfléchit dans le domaine intime de l'être, mais aussi une puissance qui prend carrière au dehors et qui ne lui est pas moins essentielle : *C'est de celle-ci que procèdent les assimilations, les transformations, les sensations, les mouvements*... L'âme n'est donc pas seulement attachée au corps qu'elle occupe, elle le possède et y jouit de la double faculté d'y agir sur la substance éthérée, et d'y être à son tour impressionnée par elle. Comme les ondulations que détermine le plus léger ébranlement à la surface d'une eau tranquille, toute action organique de l'âme rayonne instantanément autour de son point de départ, et occasionne dans l'éther ces vibrations souveraines auxquelles toute substance pondérable obéit. Voulons-nous tirer une conclusion, notre raison la déduit ; voulons-nous rappeler une image, notre mémoire la cherche et nous la présente ; voulons-nous ployer ou raidir un de nos membres, notre puissance détonne, et les vibrations provoquées ainsi dans le monde physique causent aussitôt la contraction voulue ; et de même qu'il se passe dans notre imagination et dans notre entendement des phénomènes dont nous n'avons ni dessein ni conscience, de même dans notre domaine externe s'accomplit-il une multitude de phénomènes qui viennent de nous à notre insu, et *dont les plus importants sont à coup sûr ceux au moyen desquels nous réunissons, durant le sommeil de notre vie fœtale, les éléments du corps.*

» ... Comme la limaille de fer que la force de l'aimant traîne à sa suite, les molécules dont nous avons besoin nous suivent toujours ; et notre âme, quand elle s'élance d'une résidence à une autre, secoue seulement *ce qu'elle s'était momentanément attaché, et reprend plus loin*, dans les circonstances nouvelles de son existence, *les molécules nouvelles qu'il lui faut. Ces organes*, si admirables dans la beauté de leur ordonnance et la savante industrie de leurs combinaisons, à l'aide desquels nous accomplissons aujourd'hui notre vie, *ne sont que les effets de cette force* qui, de même que toutes les autres facultés de notre âme ne se laisse connaître à nous que par ses effets. »

Cette lettre est déjà trop longue, et nous limitons là nos citations. Nous venons de voir les opinions d'éminents philosophes. Nous examinerons plus tard les raisons qui militent en faveur de la formation du corps par l'âme.

Agréez, monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments dévoués et fraternels.

C. GUÉRIN.

L'Esprit parleur de la famille X*** (1)

Or Mme S*** pour laquelle notre invisible montrait peu de sympathie et sur le compte de laquelle il s'était déjà expliqué avec les dames X***, avait un autre fils d'un caractère franc et ouvert, auquel il paraissait au contraire porter une très-vive affection. Un jour que ce jeune enfant se trouvait chez les dames X*** et témoignait le désir de voir Gaspard dont il entendait la voix, celui-ci lui dit qu'il eût à sortir et à traverser la place, que là il le verrait et que même il lui sourirait. L'enfant sort, mais rentre bientôt et encore tout essoufflé raconte qu'il avait vu son ami enveloppé d'un large manteau, la tête couverte d'un chapeau singulier dont il décrit la forme et lui souriant ainsi qu'il le lui avait promis.

Qu'il en soit du récit de l'enfant ce que l'on en voudra penser, cela importe peu ; mais voici un autre fait qui n'a pas laissé que de causer une certaine sensation dans la petite ville habitée par les dames X***.

Mme S*** avait une jeune fille charmante, spirituelle, dont elle s'enorgueillissait avec raison peut-être, mais avec si peu de tact qu'elle blessait inévitablement l'amour-propre de toutes les jeunes personnes devant lesquelles, avec une affection par trop maternelle, elle en exaltait le mérite, le talent et les qualités. A l'entendre, elle l'emportait tellement sur toutes les autres par son esprit et par sa beauté, qu'oser se comparer à elle eût été faire preuve d'une présomption inutile.

Les demoiselles X***, tout en rendant hommage aux qualités de Mlle S***, ne pouvaient quelquefois s'empêcher de rire des exagérations et de la fatuité de sa mère. Un jour, c'était la veille ou l'avant-veille d'un bal masqué auquel nos jeunes filles avaient été invitées et où elles devaient assister en simples spectatrices, sous le chaperon de Mme S***. Un jour donc qu'elles s'entretenaient des prétentions de cette dame, leur folle imagination les conduisit à supposer l'arrivée soudaine de Gaspard dans la salle du bal, son empressement près de Mme S***, et les milles fadeurs qu'un galant cavalier ne manque jamais de débiter en pareille circonstance. Le lendemain, nos deux espiègles ne se rappelaient plus ce qu'elles s'étaient dit la veille.

Cependant on se met en frais de toilette, et l'on se prépare pour le bal où Mme S*** arrive, accompagnée des demoiselles X***. Ces dames se placent les unes près des autres ; la foule des masques les environne et échange avec elles quelques paroles insignifiantes. Tout à coup voilà qu'un personnage de haute taille, couvert d'un domino bleu, perce la foule et s'avance. La pensée de Gaspard, le souvenir de la conversation de la veille reviennent à la mémoire des demoiselles X*** ; elles se regardent, se font un signe d'intelligence et attendent. Le domino bleu se rapproche ; il passe devant elles sans paraître les apercevoir. Arrivé devant Mme S***, il s'incline respectueusement, s'informe de sa santé de la manière la plus gracieuse, et demande avec une affectation presque ironique des nouvelles de Mlle S***, dont il exalte les grâces et la beauté ! — Ah ! monsieur, reprit la mère en minaudant, vous flattez ma fille. — Vous m'accorderez pour le moins qu'elle a beaucoup d'esprit, ajouta le domino bleu. — Pour cela, je vous l'accorde volontiers, ajouta la mère.

Or, cette conversation était, mot pour mot, la même que nos deux jeunes sœurs avaient supposée la veille. Rien de plus, rien de moins que ce qu'elles avaient dit. Du reste, aucun doute ne pouvait traverser leur esprit ; le domino bleu n'avait point déguisé sa voix, et cette voix leur était trop familière pour qu'elles pussent s'y méprendre.

(La suite prochainement).

(1) Voir les nos 51 52 et 54.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

2me Année. — N° 56 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 27 Juillet 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

Vente au numéro, à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES
ET CHEZ
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.
A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Sommaire du n° 56 de l'Avenir

CORRESPONDANCE SPIRITE : Lettre de Mme J. B. — Monographie de la presse spirite et spiritualiste. — II, Angleterre, par J. Mitchell. — Réponse à M. Defody, par M. Philippoff. — — L'Esprit parleur de la famille X... (suite et fin), par Prince. — FEUILLETON: Variétés spirites.

Paris, 27 Juillet 1865

CORRESPONDANCE SPIRITE

Paris, le 20 juin 1865.

Monsieur,

Dans *l'Avenir* du 15 de ce mois, j'ai lu une lettre de M. Fix, disant que, dans sa précédente, il n'avait eu d'autre but que de démontrer l'incompatibilité qui existe entre ce que l'on appelle vulgairement la Foi et la Raison. Sans doute ces deux facultés qui éclairent l'entendement humain et lui donnent ce reflet divin, plaçant l'homme sur le premier échelon de cette immense hiérarchie spirituelle, qui de lui monte jusqu'à Dieu, si elles devaient toujours rester stationnaires, seraient comme deux flambeaux dont la lueur pâle et faible ne peut guider le voyageur qui veut achever la carrière ouverte devant lui; mais les facultés de l'homme peuvent se développer et acquérir une puissance d'autant plus grande qu'elles sont plus dirigées en vue du bien et plus dégagées de l'étroitesse de vues qui caractérise les premiers moments de leur apparition chez l'homme.

Il est bien certain que si la Foi, ainsi qu'on représentait autrefois la Justice, restait toujours avec un bandeau sur les yeux; si elle pouvait servir à favoriser l'ambition des uns ou l'intérêt des autres, laissant presque tomber de sa main débile un flambeau presque éteint, les peuples qu'elle doit guider resteraient dans des demi-ténèbres, où la superstition se mêlant à l'erreur les empêcheraient de marcher à la sainte conquête de leur émancipation spirituelle. Mais rien n'est stable dans l'univers, et quiconque veut demeurer immobile au milieu de l'imposante marche des siècles, est bientôt dépassé et comme englouti sous les vagues répétées et invincibles de cette mer sans rivages terrestres qui se nomme le Progrès.

C'est parce que ceux qui étaient dépositaires des enseignements divins n'ont pas assez compris que chaque âge, comme chaque époque, demande une instruction proportionnée au développement intellectuel de l'être qu'on veut diriger et éclairer, dès lors moraliser; que tant de cœurs ardents, d'esprits d'élite ne trouvant point dans la religion telle qu'on la leur présentait, un enseignement qui pût satisfaire leur grandioses conceptions sur l'harmonie del'univers et sur l'infinie perfection des attributs divins, ont délaissé des pratiques qui leur ont paru puériles, et se sont éloignés peu à peu de cette morale sublime, de cette charité féconde qu'enseigne l'Évangile, pour se livrer sans réserve aux hardies élucubrations d'un génie qui veut s'affranchir de toute entrave. Or, l'intelligence de l'homme est faible, s'il ne s'appuie sur les révélations que Dieu lui a données, comme des jalons, pour lui indiquer sa route vers cette union harmonieuse de tous les êtres en une seule famille, vivant selon la justice, la vérité, l'amour, et réalisant ainsi le règne de Dieu; beaucoup donc de ces libres penseurs, laissant de côté les notions religieuses qu'ils ne considéraient plus que comme des fables, et donnant l'essor à leur intelligence, voulurent tout ramener au positivisme de leur raison, et tout ce qu'avec l'aide de cette dernière ils ne comprirent point, fut rejeté par eux. Ce fut un tort; car la raison est progressive elle aussi, et ce n'est qu'arrivée à son plus grand développement qu'elle pourra juger sainement de ce qui, maintenant, échappe à son appréciation.

Rejeter l'enseignement révélé qui ouvrait un immense horizon, où les aspirations de l'âme trouvaient l'aliment nécessaire à sa vie progressive, et qui aidait au développement du sens spirituel, encore à l'état latent chez un grand nombre d'intelligences, du reste assez cultivées, c'était se priver d'un puissant auxiliaire pour marcher à la conquête de la vérité. Aussi n'en entrevirent-ils que quelques rayons; tandis que, dans leur joie, ils crurent la posséder en entier, et proclamèrent avec orgueil la souveraineté de la Raison.

Hélas! qu'est-ce que la raison humaine la plus développée, lorsque son jugement s'appuie sur une base fausse? Et où trouver cette base inébranlable, ce roc immuable de la vérité, si ce n'est dans la parole de Dieu même, dans la révélation.

L'enseignement divin a été continu et progressif pour chaque époque principale de l'humanité; malheureusement, altéré en subissant les transformations du langage, les vicissitudes des peuples auxquels il avait été donné, la fausse interprétation de ceux qui avaient intérêt à le faire ployer aux exigences de leur ambition, il est devenu presque méconnaissable sous les accessoires dont on l'a revêtu. C'est pourquoi l'on ne doit point accepter aveuglément tout ce qui est dit en son nom; mais il faut soumettre cet enseignement, qui est devenu presque humain par les altérations successives de la tradition, et surtout par l'influence des passions humaines, à une sévère ana-

FEUILLETON DE L'AVENIR

VARIÉTÉS SPIRITES

David Hunter et le Fantôme.

David Hunter, pâtre employé chez l'évêque de Down et Conner, en Irlande, était, depuis longtemps, visité par l'apparition d'une vieille femme, qu'un pouvoir secret et irrésistible le forçait de suivre toutes les fois qu'elle se montrait à lui, et partout où il prenait à ce revenant la fantaisie d'aller. Une nuit, le pâtre était couché dans son lit avec sa femme; la vieille apparut; elle exigea une place dans le lit conjugal; comme le mari, désespéré de cette demande, s'agitait d'une manière étrange, sa femme se réveilla.

— Sarah! dit le pauvre homme, tu ne sais pas? l'Esprit veut entrer dans le lit, ou bien il faut que je le suive.

Placée entre la crainte de perdre son mari et l'humiliation de subir un tiers dans le lit conjugal, Sarah n'hésita pas un seul instant, elle était femme; David Hunter fut donc obligé de sortir de sa couche pour obéir aux ordres de la vieille. Mais sa femme d'autant plus jalouse, malgré son refus, qu'elle ne voyait pas l'Esprit et qu'elle ignorait si réellement cette ombre manquait de grâce et de jeunesse, sa femme ne put se résoudre à demeurer seule dans le lit. Elle se leva, suivit le pâtre qui, lui-même, suivait le revenant, invisible pour tout le monde, excepté pour lui. Cette effrayante promenade se renouvela plusieurs fois; le chien du logis avait fini par s'habituer tellement à l'ombre, qu'il la suivait aussi bien que son maître; peut-être la voyait-il, mais on n'en sait rien.

David Hunter observa que si, durant ces promenades diaboliques, un arbre se rencontrait sur la route, l'Esprit ne se dérangeait pas de son chemin et *passait au travers de l'arbre*. Malgré l'apparente immatérialité de la vieille, son corps n'était pas sans quelque consistance, et, la preuve, c'est qu'une certaine nuit, ayant rempli sa tâche, elle désira que Hunter, au terme de leur course, la soulevât un peu de terre en la prenant dans ses bras. David obéit, pénétré de terreur et non d'amour. — Alors, a-t-il raconté, je sentis dans mes bras comme le poids d'un oreiller (*bag of feathers*).

(*Granwill*, d'après A. Delrieu).

Hermotime de Clazomène. — Voyage de l'âme hors du corps.

Chez les anciens, un meurtrier croyait ôter à l'homme qu'il avait tué un prétexte de vengeance posthume, en lui coupant les pieds, le nez et les oreilles.

Cette tradition antique remontait à Hermotime de Clazomène. A l'instar des âmes des nègres de la côte de Guinée, l'âme de ce philosophe abandonnait son corps, voyageait dans les contrées lointaines, et recueillait des connaissances dont elle instruisait, au retour, les gens curieux de l'avenir.

Un jour, les amis d'Hermotine, jaloux de sa puissance, saisirent un moment où son âme était absente pour obtenir de sa femme qu'on brûlât le corps. L'âme revint, mais ne trouvant pas son enveloppe, elle s'éloigna pour ne plus reparaître.

Huetiania (André Delrieu. Janv. 1839. — *Revue* à Paris)

Explication du phénomène des apparitions

Si les plantes, ressuscitant de leurs cendres, comme le phénix, peuvent se transformer, de poudres mortes ou brûlées qu'elles étaient, en vapeur ou fumée tout à fait semblable, pour les formes et les nuances, à leur figure vivante, par le moyen de la chaleur, on a droit de conclure que les débris humains, sollicités par les émanations solaires ou par un fluide inconnu, réunis accidentellement, comme sels, de tous les points de leur dissémination accomplie, mais récente, peuvent s'enfler en nombre, s'élever en apparition et *vaguer* en spectres autour des lieux où des corps qui ont retenu les molécules salines émanées du sang.

(*Revue de Paris*, 1839). André Delrieu, traduit de Webster *(On Witchcraft)*.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

lyse, afin de dégager des éléments qui lui sont étrangers la *Révélation divine*, à laquelle nul ne doit porter une main profane, car elle mérite le respect et l'amour de tous les hommes.

Dieu n'a rien fait en vain, et toutes les facultés humaines ont leur raison d'existence; elles doivent, par leur union ou par leur antagonisme même, empêcher les écarts de l'imagination et maintenir dans l'être intelligent un équilibre harmonieux.

L'homme a besoin de croire, et pour que sa foi soit grande, forte, efficace, il faut qu'il comprenne ce qu'il croit : c'est pour cela qu'il n'y a pas entre la Raison et la Foi une incompatibilité réelle, et que, du moment où les hommes consentiront à marcher à la clarté de ces deux flambeaux réunis, leur route deviendra belle et sûre; car Dieu ne veut que leur bonheur, et nul ne pourra plus abuser de leur crédulité lorsqu'ils auront appris à se servir de la raison pour séparer l'ivraie du bon grain, l'erreur de la vérité.

Un grand obstacle à l'introduction d'un sage éclectisme dans l'enseignement religieux est l'esprit de domination qui, depuis huit siècles, règne dans le haut clergé et lui fait repousser énergiquement le progrès sous quelque forme qu'il se présente, de crainte qu'il ne vienne ensuite porter atteinte à l'autorité qu'il exerce. Aussi ne peut-on espérer que, dès maintenant, les princes de la cour romaine, qui règlent la théologie moderne, consentent à reconnaître qu'il y aurait utilité à apporter progressivement quelques modifications dans leur enseignement, qui non-seulement n'est plus conforme à celui des premiers pères, mais est insuffisant pour répondre à tous les problèmes religieux que se posent des intelligences plus développées que ne l'étaient celles d'il y a huit siècles. Seulement on peut éclairer sur la nature de leur devoir d'obéissance (qui lie à Dieu la vérité même et non à un pouvoir humain) ces savants et modestes membres du clergé, ces esprits droits, ces cœurs généreux qui, se courbant sous cette autorité qu'ils regardent comme celle de Dieu même, malgré l'élément humain qui s'est incorporé à la puissance toute spirituelle donnée aux apôtres, n'osent faire usage des nobles facultés qui les distinguent, et font taire la voix de leur conscience et celle de la raison pour rester fidèles au serment qu'ils ont aveuglément prêté.

Or, qu'est-ce que l'homme qui n'agit point selon sa conscience? Il abdique la plus belle de ses prérogatives, celle que Dieu même respecte toujours en lui, parce qu'elle seule donne une valeur morale à ses actes; il devient l'instrument aveugle, l'esclave du pouvoir auquel il est lié; il faut qu'il obéisse quand même, car le maintien de l'ordre n'est qu'à ce prix : il fait donc bien de tenir son serment. Mais si une lumière soudaine vient éclairer son intelligence, il peut, dans son for intérieur, rectifier ce qu'il reconnaît n'être point conforme à la vérité; il ramène l'interprétation de la Sainte Écriture à un sens plus conforme aux notions que fournit la raison sur ce que doivent être la Justice et la Bonté de Dieu, lorsque les explications ajoutées par les hommes l'en ont fait dévier; il devient, dans ses conseils, plus tolérant, plus conciliant, s'efforçant d'imiter et de pratiquer la douce mansuétude du Christ. Enfin il commence individuellement cette transformation qui, de proche en proche, doit régénérer tous ceux qui veulent faire partie de la véritable Église de Jésus-Christ; car elle n'est point assise sur un des trônes de la terre, mais elle est humble et cachée dans le cœur de tous ceux qui, animés de son esprit d'universelle charité, aiment plus que tout la justice et la vérité qui rapprochent de Dieu, en nous faisant accomplir nos devoirs envers notre prochain.

Lorsque les ordres émanés d'une autorité qui, étant composée d'éléments humains participe des défectuosités inhérentes à notre nature, peuvent amener des conséquences fâcheuses pour la direction de l'être intelligent auquel elle commande en souveraine, il est du devoir de toute âme libre de faire entendre sa voix, et de signaler les abus, les opinions fausses qui se sont fait jour au milieu de l'ignorance et de la cruauté des mœurs du moyen-âge, afin d'avertir les hommes qui prêts à s'engager dans la même voie y entreraient avec la même confiance aveugle que leurs devanciers, et contribueraient ainsi à perpétuer un ordre d'idées et de faits qui ne sont plus en harmonie avec les progrès accomplis par l'humanité.

Faire pénétrer au sein des institutions du passé les lumières que fournit la raison; démontrer que la suprématie de l'évêque de Rome n'exista point de fait dans les premiers siècles du Christianisme, et que par conséquent, les successeurs de Saint-Pierre ne peuvent légitimement se prévaloir d'un privilége qui ne lui fut pas concédé (car le Saint-Esprit descendit d'une manière visible sur tous les apôtres et les disciples (1), et l'on ne voit nulle part que les premiers évêques aient considéré Saint-Pierre comme leur supérieur), montrer que la tradition a été faussée; que des décrets primitifs ont été abolis et remplacés par d'autres formulés dans un esprit tout opposé; enfin fournir des preuves qu'il y a cinq siècles, ce système de l'infaillibilité d'enseignement que l'on veut faire prévaloir aujourd'hui n'était point accepté par tous les théologiens, et qu'au contraire, les premiers Pères de l'Eglise avaient enseigné qu'il est permis de discuter, de contredire les discussions des évêques, et celles des conciles eux-mêmes dont *les derniers peuvent corriger les précédents, lorsque l'expérience fait découvrir ce qui était caché, et connaître ce qu'on ne voyait pas* (2); c'est éclairer bien des chrétiens qui n'ayant pas eu le loisir d'étudier d'une manière impartiale l'histoire de la constitution civile de l'église pendant les quinze derniers siècles, croient qu'elle n'a jamais varié, et qu'elle nous est parvenue telle que les apôtres l'avaient établie. De sorte qu'ils s'efforcent de faire faire leur raison devant une autorité qui s'attribue dix-huit siècles d'existence, et ils cherchent à oublier que le pontife qui commande au nom de Jésus-Christ, étant sujet à toutes nos infirmités spirituelles, peut, comme nous, être privé de la grâce sanctifiante et de la grâce actuelle, qui seules pourraient lui conférer en une certaine mesure ce caractère d'infaillibilité qui n'appartient qu'à Dieu.

Ils annihilent donc totalement l'exercice de leurs facultés devant la triple puissance dont ils le croient investi; mais en rétablissant chaque chose à la place qu'elle doit occuper, la lumière se fait dans cette conscience qui n'osait s'interroger elle-même de crainte de se trouver en contradiction avec ce qu'on lui disait de croire et d'enseigner. Elle comprend que la Vérité doit être son seul guide, car elle est un attribut de Dieu se révélant de diverses manières, se faisant connaître à certains caractères immuables qui sont de tous les temps, de tous les pays, et gravés pour ainsi dire dans la conscience des peuples, lorsque cette conscience n'a pas été faussée par un enseignement vicieux dont on ne peut détruire les funestes effets qu'en abattant une à une, par l'inflexible logique du raisonnement, toutes les contradictions qui se rencontrent dans les formules religieuses où l'erreur s'est glissée.

L'homme ainsi éclairé ne craint plus de désobéir à Dieu lorsque sa conscience lui fait repousser une décision doctrinale qui lui paraît contraire à la charité enseignée par le Christ; il distingue ce qui dans la religion est d'enseignement divin, de ce qui n'est qu'une mesure de discipline plus ou moins appropriée aux besoins et aux mœurs de chaque époque; il comprend que ces mesures peuvent varier suivant les temps, et que ce n'est point détruire la religion que de modifier peu à peu les formes mondaines dont on l'avait revêtue pour la rendre, par l'intermédiaire des sens, plus accessible aux intelligences, lorsque ces dernières, plus avancées que celles qui les avaient précédées, peuvent se passer de ces moyens d'initiation, et réclament un enseignement plus parfait. Il se dégage donc des préjugés qui le retenaient captif, et conquiert cette sainte liberté d'une âme qui ne voulant que le bien de ses frères et la glorification de Dieu, lui consacre l'usage de ses facultés et ne relève que de Lui seul.

Que cet homme soit chargé de répandre parmi ses frères la connaissance de la Parole divine, son enseignement ayant pour base une foi éclairée n'offrira rien qui ne puisse être accepté par la raison; et sa conduite sera conforme aux préceptes qu'il rappellera, parce qu'il est convaincu qu'il ne peut arriver au bonheur céleste au moyen de sacrifices satisfactoires auxquels il n'a point de part, ou par l'application de mérites qui lui sont étrangers; mais il sait qu'il prépare ici-bas sa condition future, et trouvera châtiment ou récompense selon ses œuvres, car pour s'élever il faut être pur, et avoir acquitté toutes ses dettes envers la divine justice.

La manière de voir de quelques membres du clergé peut donc insensiblement se modifier par l'étude de considérations semblables à celles qui sont exposées succinctement dans l'*Accord de la Foi et de la Raison*. Lorsqu'ils auront compris que l'Enfer, s'il existait *tel que de sombres imaginations se sont plues à le représenter au moyen âge*, serait la négation des plus beaux attributs de Dieu : sa bonté, sa justice; ils s'attacheront à faire comprendre la nature toute morale de ce feu qui ne s'éteint point, de ce ver qui ne meurt pas, et qui n'est autre que le souvenir douloureux du mal qu'on a commis; que le remords poignant qui poursuit le coupable, et s'attache à lui comme autrefois les Euménides, et le consume sans le détruire, comme, dit-on, la tunique de Nessus.

Croit-on que ces souffrances que l'âme porte partout avec elle (car elles sont en elle, et sont la conséquence même des fautes qu'elle a commises), ne soient pas aussi terribles que celles que pourraient causer ces flammes qui n'étaient qu'une figure, un moyen de représenter l'intensité de la douleur, et que le vulgaire de moins en moins éclairé avait enfin prises pour une réalité? Elles dureront autant de siècles que la faute n'aura pas été expiée, et que le repentir n'aura pas purifié l'âme fautive, mais après, elle obtiendra son pardon, car c'est une erreur de croire qu'un être immortel puisse rester éternellement stationnaire dans le bien ou dans le mal, au point même où l'a surpris la mort corporelle (qui n'est que la désagrégation des molécules composant son enveloppe matérielle) et que le principe intelligent qui l'anime ne puisse, au-delà de ce court passage dans notre monde, conserver l'exercice des facultés inhérentes à sa nature, et continuer à se souvenir, à comparer, à se repentir, à aimer.

Ce n'est pas seulement pour le clergé qu'il est utile de démontrer que la foi et la raison sont d'autant moins incompatibles qu'elles sont intimement liées, *l'une étant toujours la conséquence de l'autre*; c'est aussi pour cette multitude de personnes qui suivent par habitude les pratiques extérieures d'un culte, sans se rendre compte de ce qu'elles croient et pourtant se laissent fanatiser au point de n'avoir que des sentiments de haine pour celles qui, plus éclairées, comprennent d'une manière différente de la leur les dogmes qui sont la base de l'édifice religieux.

Les pratiques et les cérémonies du culte sont utiles pour aider au développement du sens spirituel, mais elles ne sont que des moyens plus ou moins parfaits d'amener l'homme à ce culte intérieur qui n'est autre chose que la foi, l'amour, la soumission, l'adoration renfermés dans le sanctuaire de l'âme, et dirigeant l'exercice de ses facultés en vue du bien, du beau, du vrai; ce qui constitue la vertu et l'accomplissement de ce devoir qui oblige tous les hommes envers leur Créa-

(1) Actes des Apôtres, chap. II.

(2) Saint-Augustin, voir la *Vérité* du 11 juin et le remarquable travail de M. A. Pezzani.

teur, et se trouve contenu dans ces mots : *Connaître, aimer et servir Dieu.*

Mon intention en commençant cette lettre avait été de tâcher en quelques mots de détruire l'opinion vulgaire qui fait regarder la foi et la raison comme incompatibles, tandis que se sont les préjugés et les faux raisonnements des hommes qui amènent une confusion faisant croire à un antagonisme qui n'est qu'apparent. Je me proposais ensuite de répondre à M. Fix au sujet des mots : *rédemption* ; *union avec le Verbe*; *incarnation de l'Homme-Dieu;* la longueur de cette lettre me fait renoncer à entreprendre ce travail, qui, je l'espère, sera fait par une plume plus savante et plus exercée que la mienne.

Excusez-moi, Monsieur le Directeur, pour le temps que je vous fais perdre à lire toutes les pensées qui sont venues s'aligner sous ma plume, et faites de cette lettre l'usage que vous jugerez convenable.

Agréez mes salutations fraternelles.

Mme J. B.

Monographie de la presse spirite et spiritualiste.

II

ANGLETERRE

Le Spiritisme ne possède encore que deux organes en Angleterre : le *Spiritual Magazine*, journal mensuel, et le *Spiritual Times*, journal hebdomadaire. Tous les deux sont des avocats zélés de la doctrine telle qu'elle est acceptée en Angleterre en ce moment, c'est-à-dire qu'ils croient à l'immortalité de l'âme, à l'existence des Esprits, à la possibilité de communiquer avec eux, à la réalité des phénomènes, à la non-éternité des peines et à une marche progressive vers la perfection; mais ils rejettent la préexistence et la réincarnation d'une façon absolue. Cette doctrine si consolante, la seule qui puisse résoudre le problème des inégalités sociales et de la diversité des aptitudes morales et intellectuelles, n'a trouvé aucun accès auprès des adeptes du Spiritisme anglais. Ils se contentent d'affirmer que l'homme progresse après la mort *comme Esprit*, et habitant successivement des sphères supérieures, jusqu'à ce qu'il ait enfin atteint cette somme de perfection qui doit le rendre digne de la sphère la plus élevée où l'attend un bonheur éternel. Telle est, en peu de mots, la doctrine professée par le *Magazine* et par le *Times*. Leur grande autorité est Swedenborg. L'objet principal des deux journaux est encore de prouver l'existence des Esprits et la réalité des phénomènes; leur ambition semble se borner à offrir à leurs lecteurs le plus de faits possible, en négligeant le côté philosophique. Tant que durera cette première phase, nous ne pouvons pas nous attendre à les voir diriger leurs investigations d'après un plan raisonné qui puisse les amener à la connaissance des conséquences logiques et naturelles du grand mouvement spirituel.

Le *Spiritual Magazine* est dans sa sixième année. Nous citerons, parmi ses principaux rédacteurs, M. William Howitt, qui s'est acquis une réputation méritée par ses nombreux travaux littéraires.

Un de ses derniers ouvrages : *Histoire du surnaturel dans tous les âges*, témoigne d'une grande érudition et de profondes recherches. Du reste, le gouvernement anglais vient d'accorder à M. Howitt une pension sur le fonds littéraire de la liste civile, en récompense de ses longs travaux. C'est là un homme grave et éclairé; on doit donc s'étonner à juste titre de voir son nom en bas de son étrange article intitulé *le Spiritualisme en France*, dans le dernier numéro du *Magazine*. Si M. Howitt n'avait d'autre but que de prouver son ignorance de la doctrine de la réincarnation, il l'a pleinement atteint. Injurier n'est pas discuter, et de pareilles attaques ne peuvent pas être considérées comme sérieuses. Les lecteurs de *l'Avenir* en jugeront par eux-mêmes. Rappelons plutôt cet autre article de M. Howitt, où, mieux inspiré, il dit : « Ne voyons en ceux qui diffèrent avec nous sur quelques points que des ouvriers travaillant le même champ que nous, mais dans un autre endroit. »

Le *Spiritual Times* n'est encore que dans sa troisième année. Son principal rédacteur est M. J.-H. Powell, auteur d'un ouvrage intitulé : *Spiritualisme*, dans lequel il rend compte de ses expériences personnelles, et comment de sceptique il est devenu croyant; bien que l'ouvrage ne contienne rien qui puisse instruire le spirite français, on y rencontre cependant, à chaque page, la preuve de la bonne foi de l'auteur et de son sincère désir d'être éclairé.

M. Powel est également opposé à la doctrine de la réincarnation; mais, plus sage que son aîné, il s'est, jusqu'ici, abstenu de l'attaquer dans son journal.

Il faut reconnaître que les deux journaux poursuivent leur tâche avec zèle, quant à la vulgarisation des faits; mais il arrivera immanquablement un jour où leurs lecteurs demanderont grâce; le fait les étouffera. Il faudra alors étudier et rechercher les causes du progrès rapide du Spiritisme sur le continent.

Le *Spiritual Magazine* et le *Spiritual Times* viendront peut-être un jour à nous, ce dont nous nous réjouirons, ou ils nous démontreront notre erreur, en nous offrant beaucoup mieux, ce dont nous nous réjouirons encore davantage.

J. MITCHELL.

Paris, le 9 juillet 1865.

Monsieur,

Je viens de lire dans le numéro de *l'Avenir* du 6 courant une lettre de M. Defody, d'Angers.

La liberté d'opinion, la franchise de votre journal sont les qualités, bien certainement, auxquelles M. Defody doit l'insertion des lignes qu'il nous a adressées. Quant à celles que peuvent avoir ses argumentations, elles restent à apprécier.

En effet, M. Defody reconnaît n'avoir pas assez de talent pour démontrer à M. Xavier que son opinion est erronée.

M. Defody ne s'aperçoit pas qu'il reste dans un parfait obscurantisme en matière de philosophie religieuse, comme en matière de science moderne.

Qu'il veuille bien me pardonner cette qualification; mais, en vérité, M. Defody a-t-il mûrement réfléchi au rôle qui incombe au spirite?... J'en doute.

Si, de mon côté, j'ai bien compris la portée des principes enseignés par le Spiritisme, j'en ai conclu que ceux-ci proclamaient le droit de la raison assimilé à la science. — La science, c'est la constatation des faits; le Spiritisme est né de la science; il s'appuie sur elle, marche avec elle, devant elle, ne peut rien... sans elle !

Le spirite cherche donc à s'instruire de plus en plus, son devoir étant de faire bénéficier la société du fruit de ses labeurs, de ses recherches; il doit à la société communication de ses travaux, de ses pensées. — Son intention n'est point, comme le craindrait M. Defody, de pénétrer les secrets de Dieu; il ne veut nullement les arracher de sa main puissante, pas plus que Franklin n'a voulu porter atteinte à la volonté divine, en détournant le parcours de la foudre au moyen du paratonnerre, pas plus que d'illustres chimistes, mathématiciens, astronomes, géologues, anatomistes, etc., etc., n'ont été blâmables de chercher les principes généraux d'une partie de ces mêmes lois naturelles, dont parle M. Defody, et qu'il engage à négliger.

Je ne doute pas, cher directeur, que la logique de M. Xavier ne soit plus que suffisante pour défendre la *valeur* de ses études; mais il est regrettable que M. Defody ne se soit pas appliqué à la critiquer plus sérieusement. Il ne met rien à la place de ce qu'il veut supprimer... que le simple bon sens dont il dit que Dieu l'a départi... Mais tous, nous avons bien un peu de ce simple bon sens-là.

C'est précisément pour cela que l'on doit chercher à l'augmenter chez ceux qui en ont un peu, le développer, l'exercer, l'étendre chez ceux qui en possèdent le plus.

C'est ce que semble ne pas admettre M. Defody, qui, de bonne foi, je n'en doute pas, ne veut point entrer avec M. Xavier dans les considérations rationnelles qu'entraîne l'exploration des lois qui président aux combinaisons de la nature.

Nous confessons, pour notre part, que la théorie du *Progrès des Animaux* ne nous semble nullement lugubre; mais qu'au contraire, elle nous console, nous réjouit, en nous montrant la parfaite égalité de tous devant tout; qu'elle nous engage, de plus, à travailler à notre amélioration, à conquérir la science, à nous élever nous-mêmes; en un mot, parce que nous comprenons Dieu d'une manière trop élevée pour admettre qu'il gratifie de quoi que ce soit telle créature plutôt que telle autre.

Je saisis l'occasion qui se présente pour moi de vous écrire, cher directeur, pour vous témoigner ma sympathie pour la doctrine spirite, et particulièrement pour l'impartialité qui anime l'esprit de votre journal.

Il y a peu de temps que je suis spirite; je dois ce progrès à la lecture de votre feuille, et précisément aux articles remarquables de M. Xavier. — Je vous l'avouerai, j'ai cru longtemps, d'après certaines remarques, que les spirites, gens fort estimables d'ailleurs, tendaient à se concentrer en secte religieuse, se renfermant dans les pratiques, le mysticisme, enfin l'exagération propre à tout sectaire.

Or, sortir d'une religion pour entrer dans une autre... à quoi bon ?... — L'étude profonde et savante de P. Xavier, sur les transformations de l'être, ses progrès, ses luttes, ses souffrances, modifie mon opinion en me montrant que des libres penseurs sont accueillis avec bienveillance par la presse spirite.

J'ose espérer que M. Defody, en relisant attentivement P. Xavier, reconnaîtra s'être laissé trop vite aller à sa première impression; qu'il verra, de plus, dans les humbles animaux, des frères comme lui, moins avancés peut-être, mais, comme lui aussi, en progrès ici-bas.

Je compte, cher directeur, sur votre respect pour la libre discussion pour vouloir bien insérer la lettre que je vous adresse dans votre prochain numéro.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

PHILIPOFF.

L'Esprit parleur de la famille X*** (1)

Après s'être arrêté devant quelques autres personnes et avoir échangé quelques paroles avec le mari de la dame S***, le domino bleu disparut, et, le lendemain, par toute la ville, on se demandait d'où il venait et qui il était?

Une nouvelle surprise était réservée aux demoiselles X***. La pluie tombait alors avec violence et une voiture, retenue à l'avance, devait recevoir, à la sortie du bal, Mme S*** ainsi que les demoiselles X***; mais, à l'heure du départ, pas de voiture. On s'était emparé de celle qui était destinée à ces dames, et il ne leur restait d'autre moyen de regagner leur logis que d'affronter le mauvais temps et les flaques d'eau qui couvraient le pavé des rues. Dans l'état de perplexité où elles se trouvaient, une personne de leur connaissance vint leur annoncer qu'une voiture se tenait à la porte, à leur disposition. Qui l'avait envoyée? C'est ce que l'on a toujours ignoré. Le cocher ne savait rien, si ce n'est qu'un inconnu l'avait chargé d'aller chercher ces dames.

Tout cela est fort puéril, dira-t-on, et surtout très-explicable pour les personnes qui, jugeant de loin, ne se rendent pas compte des motifs qui commandent la conviction, et cependant les demoiselles X***, devenues depuis des femmes fort distinguées tant par leur instruction que par la solidité de leur éducation et par la rectitude de leur jugement, ne peuvent encore aujourd'hui expliquer les aventures de cette soirée que par l'intervention mystérieuse de leur ami Gaspard.

Passons à un autre fait. Dans le but de faire briller les talents de sa chère enfant, Mme S*** n'épargnait même pas celles dont elle se disait la meilleure amie. Un soir qu'elle avait réuni un certain nombre de personnes dans ses salons, elle engagea sa fille à se faire entendre en s'accompagnant sur le piano. Mlle S*** avait une charmante voix, et les applaudissements dont elle était l'objet n'étaient que justement mérités; mais ce n'était pas assez pour satisfaire l'insatiable vanité de Mme S***, il fallait encore que le triomphe de sa chère fille devînt plus éclatant par la malicieuse comparaison qu'elle voulait établir entre le talent musical de sa bien-aimée et celui des demoiselles X*** qui avaient été invitées à cette soirée musicale. Elle prie donc ses jeunes amies de se placer au piano. Celles-ci résistent. Elles ont compris la perfidie de l'invitation qui leur est faite. Mme S*** insiste.

(1) Voir les nos de 51, 52, 54 et 55.

Les demoiselles X*** cèdent en tremblant. Mais voilà qu'à peine ont-elles dit les premières notes du duo qu'elles se proposaient de chanter, qu'une voix étrangère vient se marier aux leurs d'une façon si intime, qu'elles seules peuvent s'en apercevoir. Il n'y a pas de doute, c'est la voix de Gaspard qui soutient les leurs et leur fait surmonter toutes les difficultés. Leurs voix parcourent avec une rapidité, une justesse des plus remarquables les passages les plus difficiles. Elles s'élèvent, elles franchissent avec une pureté sans exemple les notes les plus élevées. On écoute, on se regarde, c'est à peine si l'on ose respirer, et les dernières notes vibrent encore que l'enthousiasme des auditeurs se traduit par les plus chaleureux bravos que jamais artiste en renom ait recueillis dans une assemblée publique.

Mme S*** était punie par où elle avait péché, et c'était Gaspard qui s'était fait l'exécuteur de cette petite correction toute fraternelle.

Cependant, jusqu'à ce jour, Gaspard ne s'était point manifesté d'une manière visible aux demoiselles X***. Elles avaient entendu sa voix, elles avaient écouté ses conseils et s'étaient entretenues familièrement avec lui; mais il ne s'était encore montré qu'à M. X*** et au jeune S***, et quel que fût le désir des jeunes filles de connaître les traits de leur ami, jamais elles n'avaient osé le lui témoigner, tant elles redoutaient la sévérité avec laquelle il réprimait toute question qui n'avait d'autre but que de satisfaire une indiscrète curiosité. Ce fut Gaspard qui, le premier, prévint un désir que les circonstances rendaient, jusqu'à un certain point, légitimes.

Vers cette époque, un des parents de Mme X***, déjà vieux, et docteur en théologie, s'était arrêté et avait pris des appartements dans la ville habitée par ces dames. Il souffrait d'un mal de jambe qui l'avait empêché de continuer sa route jusqu'à Paris, et il était devenu l'objet des soins les plus assidus de la part de Mme X*** et de ses demoiselles. Or, un jour que ces dernières s'entretenaient avec Gaspard, celui-ci interrompit la conversation pour leur dire qu'il leur apparaîtrait vers le soir lorsqu'elles reviendraient de visiter leur parent infirme.

Dans la soirée, en effet, alors que le crépuscule permettait encore de distinguer parfaitement tous les objets environnants, ces dames, regagnant leur domicile, entendirent derrière elles comme le pas d'un cavalier qui s'avançait, en laissant traîner avec grand bruit son sabre sur le pavé. Bientôt le cavalier se trouve près d'elles; il est de haute taille, couvert d'un grand manteau et portant le sombrero espagnol.

Il s'approche, s'incline profondément jusqu'à la hauteur des yeux de Mlle X***; puis passant devant ces dames, il tourne autour d'elles et reprend le même chemin qu'il avait suivi pour les rejoindre, sans toutefois leur avoir adressé une seule parole.

Un autre jour, vers la même heure, mais cette fois sans que ces dames en eussent été prévenues à l'avance, Gaspard leur apparut sous la même forme et dans les mêmes circonstances, mais, cette fois, sans s'incliner.

Il est bon de faire remarquer que la ville de **** ne reçoit point de cavalerie en garnison, et que l'on ne peut, en conséquence, attribuer cette apparition à la présence de quelque soldat ou officier, curieux de connaître les dames qui marchaient devant lui.

En 1822 ou vers le commencement de 1823, Mme X*** quitta la France avec ses deux jeunes filles, et, toutes trois retournèrent en Angleterre. A peine étaient-elles installées, à la campagne, dans les dépendances d'une de leurs propriétés, que Gaspard vint les y rejoindre, et que les conversations, un moment interrompues, reprirent leur cours à la grande satisfaction des dames X***. De même qu'en France, on entendait les pas de Gaspard retentir dans l'escalier, dans la chambre à coucher ou dans le salon; l'eau s'agiter dans le bassin placé sur la toilette, les feuilles des livres déposés sur un guéridon se retourner avec bruit.

Pendant une assez longue absence que fit Mme X***, obligée de se rendre à Londres avec une de ses filles, le fermier de ces dames, contrarié par la présence de Mlle A*** qui, seule, occupait les appartements réservés, en compagnie d'une vieille et fidèle servante, s'imagina de se débarrasser de ses hôtes en les effrayant et en prenant pour lui-même le rôle de revenant. La disposition des appartements prêtait à un semblable jeu, et, chaque soir, ce n'était que bruit de sacs traînés lourdement au-dessus de la chambre à coucher de Mlle A***; que bruit de pas et de coups frappés contre les portes solidement clouées et verrouillées qui séparaient l'appartement de la jeune fille des pièces voisines; mais Mlle A*** était depuis longtemps aguerrie contre de semblables bruits, et puis encore c'étaient les fréquentes visites, la présence de Gaspard qui contribuaient à la rassurer. On l'entendait, en effet, parcourir les appartements en tous sens, non plus, comme autrefois, pendant quelques instants, mais pendant toute la durée de la nuit. Le fermier avait déjà, depuis longtemps, renoncé à ses projets, que les pas de Gaspard continuaient encore à se faire entendre dans toutes les parties de la maison.

Et ce n'était pas seulement Mlle A*** qui savait distinguer ses pas de ceux du fermier ou de ses complices, c'était encore la vieille servante dont nous avons parlé. Pour abréger les veilles de cette bonne femme qui souffrait alors d'une ophthalmie aiguë et qui couchait dans la chambre de sa jeune maîtresse, celle-ci lui lisait un roman intitulé: *Brace bridge-hall*, dans lequel figure un revenant gravissant les escaliers et dont l'auteur exprime la marche par ces mots imitatifs: *Tramp, tramp, tramp*. Or, chaque fois que Gaspard, dont la vieille servante n'avait jamais entendu parler, se faisait entendre, celle-ci ne manquait pas de dire: Voilà Tramp qui arrive. Surprise d'abord de ces marches nocturnes, elle ne tarda pas à se rassurer en voyant le sang-froid que Mlle A*** témoigna en cette occasion, et elle en fut quitte pour ne pouvoir dormir pendant les quinze jours qu'elle tint compagnie à cette demoiselle.

Enfin, un jour, et dans des circonstances graves, qu'il ne nous est pas permis de raconter, Gaspard, s'interrompant au milieu d'une conversation qu'il avait avec ces dames, de nouveau réunies, leur dit: Il est à craindre que nos entretiens ne vous portent quelque préjudice. Désormais, je ne parlerai plus, mais je serai toujours avec vous.

Depuis cette époque, en effet, la voix de Gaspard ne s'est plus fait entendre. Pendant un temps assez long encore, les dames X*** continuèrent à signaler le bruit de ses pas, soit dans les appartements, soit près d'elles lorsqu'elles se promenaient, mais, graduellement, ces bruits devinrent de plus en plus rares, et finirent enfin par disparaître complétement.

Mme X*** est morte depuis quelques années, les demoiselles X***, de la bouche desquelles nous avons recueilli ces faits, et dont une d'elles, Mlle A***, est devenue notre belle-sœur, habitent maintenant la France. Pas un mot de ce que leur a dit Gaspard n'est sorti de leur mémoire, et elles ne parlent encore de leur ami que comme d'une personne dont le souvenir n'a pas cessé de leur être cher.

A plusieurs reprises, et jusque dans ces derniers temps, des coups frappés soit contre les murs et les cloisons, soit sur la table près de laquelle elles étaient assises sont venus les confirmer dans cette pensée que Gaspard est là, toujours là, les écoutant, et recevant pour ainsi dire la confidence de leurs plus secrètes pensées.

Y aurait-il des familles douées tout particulièrement de la faculté de voir, d'entendre les Esprits et de converser avec eux? C'est ce que l'on serait porté à conclure en admettant l'exactitude des deux faits qui vont suivre.

Nous venons de raconter les communications remarquables dont les dames X*** ont été favorisées pendant trois longues années; nous avons dit que c'était à M. X*** que Gaspard était apparu pour la première fois; mais déjà, sans nous arrêter à la croyance traditionnelle dans la famille qu'aucun de ses membres ne quitte cette terre de douleurs sans qu'un bruit semblable à celui que produit le frôlement de vêtements de soie n'en vienne présager la fin prochaine, M. A*** avait été l'objet d'une aventure surprenante, qui n'avait pas été sans l'impressionner fortement.

C'était dans les dernières années du premier empire. M. X***, qui avait encouru la disgrâce de son père, habitait une petite ville d'Allemagne, où les événements de la guerre l'avait jeté. Privé de toutes ressources, il s'était trouvé dans la nécessité de donner des leçons d'anglais pour subvenir à ses besoins. Ce n'était que fort rarement qu'il recevait de Londres des nouvelles de sa famille. Une nuit, pendant qu'il cherchait dans un sommeil agité quelques heures de trêve aux exigences de sa position, il sentit la couverture de son lit se soulever, puis il entendit le bruit de pas d'homme retentir sur le parquet de son appartement, puis enfin la porte s'ouvrir et se fermer avec violence.

Pour un moment, il doute, il croit, avoir rêvé; mais bientôt la présence de son hôte, qui, en toute hâte, vient s'informer de la cause de ce bruit, que lui-même a entendu, vient le confirmer dans la pensée qu'il n'avait pas été le jouet d'un songe ou d'une hallucination.

Il se lève donc, il parcourt toute la maison en compagnie de son hôte. Recherches vaines, on ne rencontre rien de suspect. Rentré dans sa chambre, il inscrit immédiatement sur son carnet l'heure exacte à laquelle il avait senti les couvertures se soulever. Quelques jours se passent; il reçoit des lettres d'Angleterre, et, à sa grande surprise, il apprend que son père est mort en témoignant les plus vifs regrets de ne pas le voir près de lui, et en reconnaissant que c'était injustement qu'il l'avait chassé de sa présence, exactement le même jour et à la même heure qu'il avait consignés sur son carnet.

Dans une autre circonstance, M. X***, éloigné de sa famille depuis longtemps, venait de la rejoindre, et une de ses premières visites avait été pour le fiancé d'une de ses filles, alors frappée d'une maladie mortelle. Il ne connaissait pas et n'avait jamais rencontré ce jeune homme. En se présentant chez lui, il recule frappé d'étonnement, il le reconnaît, il l'avait vu la veille, à bord du même paquebot, sur lequel il avait fait la traversée. N'était-ce qu'une frappante coïncidence avec quelque autre individu qui avait la voix, le geste, le port du jeune fiancé, c'est ce que nous ne chercherons pas à examiner. Le Spiritisme a une réponse pour tous les faits que nous venons de rapporter, et nous, dans notre insuffisance, nous nous contentons de nous incliner en confessant notre profonde ignorance.

PRINCE.

FIN.

Journaux et Revues recommandés.

La Revue spirite de Paris, 8e année, mensuelle. . . 10 fr.
La Vérité de Lyon, hebdomadaire, 3e année. . . . 9
L'Union spirite bordelaise, quatre fois par mois . . 12
L'Écho d'outre-tombe de Marseille, hebdomadaire. . 10
Annali dello Spiritismo de Turin, mensuelle. . . . 12
La Luce de Bologne. 12
La Gazetta Magnetico-Scientifico-Spiritistica de Bologne. 6
Le Spiritual Magazine de Londres.
Le Spiritual Times de Londres.
L'AVENIR, *Moniteur du Spiritisme*, hebdomadaire. . 9
Fables de l'Horticulteur et autres Fables, à Nantua, par le docteur Ordinaire. — Nous en rendrons compte prochainement.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

DÉPÔT LÉGAL
Seine
n° 32
1865

2me Année. — N° 57 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 3 Août 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.
Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES
ET CHEZ
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

Sommaire du n° 57 de l'Avenir

Lettre d'un Chrétien sur le Spiritisme, seizième lettre, par Alis d'Ambel. — Les Animaux (résultat final), par P. Xavier. *Psyché*, journal allemand, par J.-M. — Feuilleton : Critique du Salon de 1865, par un Esprit du quinzième siècle. — Sculpture.

Paris, 27 Juillet 1865

LETTRE D'UN CHRÉTIEN SUR LE SPIRITSIME

SEIZIÈME LETTRE (1).

*A M. l'abbé Pastoret, chanoine honoraire et aumônier de la maison de ***, à Valence.*

Cher monsieur l'abbé,

Puisque vous avez bien voulu me témoigner le désir de correspondre directement avec moi, je m'empresse de vous satisfaire en vous adressant personnellement cette nouvelle lettre.

Je crois que la plupart des questions relatives à la préexistence des âmes, au péché originel et à la réincarnation, ont été résolues dans mes lettres précédentes. Je crois également avoir clairement démontré que le grand mouvement spirite qui agite aujourd'hui le monde, avait été pressenti par les écrivains les plus éminents de ce siècle et du siècle passé; et que le Spiritisme, répondant non-seulement aux besoins moraux et intellectuels du temps actuel, mais encore aux vœux multipliés des penseurs et des philosophes spiritualistes, est appelé à régénérer le Christianisme, qui menaçait de disparaître devant l'indifférence générale et le culte des intérêts matériels.

Il me reste à vous entretenir des peines éternelles, du périsprit, de la pluralité des mondes et des divers modes d'évocation ou de révélation que nous définissons par un seul mot : la médianimité. Bien que la première de ces questions soit implicitement résolue par les preuves que j'ai données de la préexistence et de la réincarnation, je n'en ferai pas moins le sujet d'une ou de plusieurs lettres spéciales. Aujourd'hui nous nous entretiendrons de la médianimité, puisque ce sujet est celui qui vous préoccupe le plus. Néanmoins, cher abbé, je ne m'occuperai nullement de la définition de cette faculté remarquable si largement donnée dans les ouvrages spéciaux, et notamment dans le *Livre des Médiums*, par Allan Kardec; mais ce que je prouverai, c'est que le mode de procéder des spirites n'est interdit par aucune des prescriptions si nombreuses de l'Ancien et du Nouveau Testament ; c'est que l'application qu'on prétend nous faire de certains textes du Deutéronome, des Prophètes et des Actes des Apôtres, est le résultat d'une fausse interprétation des Écritures et de nos procédés d'évocation; attendu qu'obéissant aux enseignements de saint Paul, nous repoussons, avec toute l'énergie dont nous sommes capables, tous mauvais Esprits ou Esprits de Python, que nous n'usons ni de sortiléges, ni d'incantations, ni de formules cabalistiques ou hermétiques, et que tout se borne, de notre part, à évoquer au nom du Dieu tout-puissant. Non-seulement je prouverai que nous ne sommes pas condamnés par les livres sacrés, mais qu'au contraire saint Paul, un de nos plus illustres précurseurs, a annoncé et décrit l'admirable ensemble des facultés médianimiques, et que Notre Seigneur Jésus-Christ nous a enseigné lui-même l'avénement futur du Paraclet.

C'est avec le plus profond regret, mon cher abbé, je vous le déclare, que je suis obligé de constater que les adversaires les plus acharnés, les plus acrimonieux et les plus injustes du Spiritisme appartiennent au clergé catholique; et que les plus fougueux parmi ceux-ci sont incontestablement ceux qui connaissent le moins notre doctrine; mais comme vous me l'avez fait écrire, l'opinion de l'Eglise est loin d'être fixée, et si quelques-uns, comme le R. P. Marie Bernard, nous menacent de l'enfer et du sergent de ville (*sic*), d'autres prêtres mieux éclairés veulent bien voir dans les manifestations spirites l'action réelle, utile et providentielle de la volonté divine sans laquelle rien n'arrive ici-bas.

Ah ! quand on se souvient que le Christ lui-même fut accusé de possession par les pharisiens (1), on devrait être plus prudent et ne pas jeter impitoyablement une pareille accusation à ceux que la grâce a touchés, et qui par la médianimité sont revenus à Dieu et au bien.

Quoique nous ne soyons point dignes, ainsi que le prêchait saint Jean-Baptiste, de dénouer les cordons des souliers de Celui qui est venu et qui doit revenir, nous pouvons répéter à ceux qui nous accusent d'être les suppôts de Satan cette parole de notre divin Maître : « Tout royaume divisé contre lui-même sera ruiné; et si Satan chasse Satan en prêchant le culte de Dieu, c'est

(1) Voir les numéros de 15 à 23, de 46 à 49, de 53 à 54.

(1) *Et sermonem sancti Israel blasphemarunt dicentes : Dæmonium habet et Samaritanus est; et nonne hic est filius fabri?* Il a le démon en lui et il est Samaritain ; et n'est-ce pas là d'ailleurs ce fils du charpentier? (Saint Jean et saint Matthieu.) C'est ainsi que les pharisiens blasphémèrent le nom du saint d'Israël. (Saint Jérôme.)

FEUILLETON DE L'AVENIR

CRITIQUE DU SALON DE 1865

par un Esprit du XVe siècle

Sculpture.

MM. DUBOIS ET MOREAU

La passion doit animer les arts modernes; la Sculpture, malgré son caractère immuable et la sévérité de sa tradition, doit subir comme la Peinture le souffle de la vie. Le chef de l'école française Puget. est le maître qui a su par excellence imprimer la vie au marbre.

Par un retour plus calme vers la pureté de l'antique, la sculpture moderne a produit des œuvres pleines de grâce et de force ; mais dans ce siècle ingénieux sans grandeur se glissent une foule de sujets qui semblent sortir du vrai but de la sculpture.

Le nouveau en Art doit se trouver dans l'Art, mais non en dehors ; les inventions des marbres polychromes, les recherches précieuses et archéologiques sont utiles, mais il ne faut pas qu'elles envahissent le domaine sacré de la sculpture.

Il y a au salon deux genres : la sculpture monumentale et la sculpture de chambre ; nous trouvons cette dernière mesquine d'une manière absolue.

La seule qualité que nous constatons dans le grand prix de M. P. Dubois, c'est la parfaite assurance du savoir ; malgré la mollesse étudiée du modelé, il y a là le souffle de la nature et nous rendons grâce au réalisme.

Mais, nous n'aimons pas le sentiment même de l'œuvre ; et puis nous avons peut-être le tort immense de nous souvenir de l'idéal précieux des Donatello, des Ghiberti, des Luca della Robbia. L'œuvre de M. Dubois n'est pas une œuvre forte ni originale.

Beaucoup d'artistes croient avoir tout dit en nous démontrant la savante et simple exécution de cette œuvre, soit ! mais nous en revenons toujours au but que nous nous sommes proposé, l'art surtout et la constatation de la peinture et de la sculpture.

Nous sommes ainsi forcé de ne pas nous laisser entraîner par le sensualisme ou le charme, l'originalité ou la bizarrerie. Le beau seul est notre recherche, la grandeur notre route et l'art notre guide.

Peut-on arriver par l'exécution seule au beau ? Oui, et c'est ce que nous admirons dans l'œuvre de M. Dubois : la simplicité. Mais si en sculpture nous appelons ce *Jeune chanteur florentin* un chef-d'œuvre comme quelques critiques l'ont acclamé, que dirons-nous de certaines créations modernes qu'il serait trop long d'examiner en ce moment ? Le but de l'art dans le chanteur florentin est assurément le but le moins propre à produire des chefs-d'œuvre. Ah ! si vous entendez un chef-d'œuvre statuette? fort bien ! — mais un chef-d'œuvre statue? non certes ; Ce sont là deux choses absolument ennemies.

Nous revenons donc ici encore à notre introduction en prenant pour types d'artistes, Delacroix et Rude.

Nous sommes étonné de voir l'art sculptural et pictural si à l'étroit à côté de l'immensité de l'histoire. Est-il donc si restreint le nombre des artistes d'élite ? les deux illustres souvenirs dont nous parlons n'ont-ils donc laissé aucun rayonnement intellectuel derrière eux et sommes-nous toujours condamné à voir un peintre oser se dire élève d'E. Delacroix lorsqu'il ne produit rien, ou M. Amaury Duval, élève de l'illustre vieillard Ingres? Chassériau est-il le seul qui ait vie après eux ?

L'Art n'est qu'une seule et même idée qui a différents modes d'expression, dont les rapports, c'est là notre opinion, ne sont pas très-différents.

Un grand sculpteur est tout près d'être un grand peintre, un grand peintre un grand sculpteur. L'homme artiste domine toujours et non celui qui est uniquement praticien.

Rude n'a-t-il pas eu la couleur dans les sillons passionnés de son marbre? Puget n'est-il pas composé avec la grâce, la fierté, et la souplesse de la moelleuse peinture? Delacroix n'a-t-il pas des groupes sculpturaux, des attitudes superbes d'hommes et d'animaux que le savant compositeur Barye pourrait réaliser ? Tout se tient, la spécialité n'existe pas chez les vrais artistes, elle n'existe que dans les bas-fonds de ceux qui cherchent un genre,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

qu'il se divise lui-même et que son règne est près de finir. » Or, puisque les Esprits, qui se communiquent par tous les médiums de la terre, prêchent dans un langage approprié aux milieux dans lesquels ils se manifestent, le culte de Dieu et la morale la plus pure, on ne peut, sans impiété, les qualifier de méchants et de démons.

« *Non oportet ministros altaris magos et incantores esse; hos autem qui talibus rebus utantur projici ab Ecclesiâ jussimus;* il ne convient pas que les ministres de l'autel soient magiciens ou enchanteurs; quant à ceux qui se mêleront de pareils maléfices, nous ordonnons qu'ils soient expulsés de l'Eglise. » Tel est, vous le savez, mon cher abbé, le texte du 36e canon du concile de Laodicée. Ah! si nous imitions les prêtres et les clercs que ce concile avait en vue; si, comme eux, nous faisions des sortiléges, des actes de magie, des incantations; si, comme eux, nous empruntions aux cabalistes des formules mystérieuses, et si nous allions à l'heure fatidique de minuit dans les carrefours d'une forêt immoler une poule noire à Satan et faire avec lui des pactes condamnables, on pourrait comprendre la raison de cette levée de boucliers contre le Spiritisme. Mais le concile de Laodicée ne saurait nous atteindre, puisque toutes nos opérations se bornent à invoquer le nom du Dieu tout-puissant, et que nous ne sommes ni prêtres, ni clercs, ni jésuites surtout. Ce qui n'empêche pas le R. P. Nampon d'accuser les spirites de passer un contrat avec les Esprits du mal, dont il donne, page 24 de son opuscule, la formule suivante : *Do ut des, facio ut facias!* N'est-il pas scandaleux, mon cher abbé, de voir affirmer aussi audacieusement, du haut de la chaire évangélique, une calomnie aussi manifeste? Telles sont cependant les armes dont se sert contre nous la Compagnie de Jésus. Vous n'ignorez pas que cette illustre Compagnie nous attaque avec une furie sans exemple; elle a lancé contre nous la fine fleur de ses prédicateurs; les RR. PP. Félix, Matignon, Letierce, Nampon nous ont malmené de la belle manière. Néanmoins, il faut rendre justice au P. Félix : c'est un homme trop supérieur pour abonder dans les idées étroites de ses collaborateurs. Quant au P. Matignon, il en est encore à la théorie du bonnet carré. Permettez-moi de vous dire un mot de cette théorie que je prends tout entière à Mme de Staël :

« Il y a un moyen de faire effet dont les prédicateurs » ordinaires se servent assez souvent, c'est le bonnet » carré qu'ils portent sur la tête; ils l'ôtent et le remettent avec une rapidité inconcevable. L'un d'eux s'en » prenait à Voltaire, et surtout à Rousseau, de l'irréligion du siècle. Il posait son bonnet sur le pourtour » de la chaire, le chargeait de représenter Jean-Jacques; » et en cette qualité il le haranguait et lui disait : *Eh » bien! philosophe genevois, qu'avez-vous à objecter à mes » argumens?* Il se taisait alors quelques moments, » comme pour attendre la réponse; et le bonnet ne » répondant rien, il le remettait sur sa tête, et terminait » l'entretien par ces mots : *A présent que vous êtes » convaincu, n'en parlons plus.* » Aujourd'hui le P. Matignon a substitué à Voltaire et à Jean-Jacques un spirite et un médium, et il arrive à les convaincre par le procédé que je viens de citer. Quelquefois il leur prête une opinion de circonstance, dont il triomphe victorieusement comme bien vous pensez. L'argumentation des RR. PP. Letierce et Nampon est d'un autre ordre, mais ils n'en ont qu'une pour eux deux, ce qui a fait dire à un jeune écrivain spirite de Metz « qu'un » passage des sermons du P. Letierce lui a donné une » aussi haute idée de l'éloquence du P. Nampon que » de la mémoire de celui-là. » C'est vous dire qu'ils se passent de mains en mains les mêmes phrases, les mêmes raisonnements, les mêmes déductions et naturellement les mêmes conclusions. Et pour que vous jugiez la force des arguments que ces RR. PP. opposent au Spiritisme, lisez cette page extraite de l'opuscule du P. Nampon.

« Aux yeux de la raison (notre R. est devenu philo» sophe pour les besoins de sa cause), ces procédés » sont plus que suspects, ils sont ineptes et dangereux. » (Ineptes et dangereux font bien pour le ronflement » de la période; mais qu'est-ce que cela signifie? Et » comment un procédé qui n'est pas apte à produire ce » qu'on lui demande, est-il dangereux?) Jamais la rai» son n'a placé l'évocation des morts parmi les moyens » propres à conduire à la science; jamais par cette voie » vérité utile n'a été enseignée aux vivants. Qu'on cite » donc une découverte dans les sciences ou dans les » arts due à ces procédés bizarres; qu'on cite seulement » une prophétie certainement faite avant l'événement » et certainement réalisée. Les astronomes ont-ils appris » des Esprits évoqués le cours des astres et l'apparition » des comètes? Sont-ils aidés par les morts dans leurs » arides calculs? Les ingénieurs qui ont tracé nos che» mins de fer ou percé nos montagnes, ont-ils consulté » les Esprits *frappeurs*? Les chercheurs d'or ont-ils » trouvé, à l'aide de leurs évocations, quelque mine » précieuse en Californie ou ailleurs? La médecine s'est» elle enrichie de quelque recette nouvelle pour la » guérison de nos maladies? Hélas! il en est encore un » si grand nombre réputées incurables! Avant de vous » garantir contre l'incendie, la grêle ou le tirage au sort, » les compagnies d'*assurances* prennent-elles des infor» mations auprès des Esprits? Va-t-on les consulter » quand il s'agit de déterminer une rente viagère? Les » tribunaux emploient-ils ces procédés pour découvrir » les coupables, et les gendarmes donnent-ils aux morts » le soin d'arrêter les vivants? Est-il un financier qui, » sur le dire de nos spirites, exposât vingt mille francs, » dix mille francs à la Bourse? Tous les peuples du » monde n'ont-ils pas regardé le *testament* comme ratifié » à jamais par la mort du testateur, sans qu'aucune » disposition contraire venue d'outre-tombe puisse in» firmer ces volontés qu'on est convenu d'appeler *les » dernières*? Et pourrait-on citer un testament, un seul, » que les parties prenantes, fussent-elles de la secte des » spirites, aient regardé comme nul sur le témoignage » d'un revenant? Mais qu'on me cite au moins un pari » gagné, un bon numéro obtenu à la loterie, une bonne » affaire faite à la Bourse, un examen heureusement » passé, un procès terminé, une réconciliation obtenue, » un duel évité, un heureux mariage conclu par la suite » de la communication des vivants avec les Esprits des » morts. »

Ah! cher abbé, quelle est la préoccupation constante qui anime le R. P. Nampon dans cette série de question? L'intérêt matériel! N'est-ce pas dire avec une naïveté déplorable : Si votre Spiritisme procurait la richesse, les honneurs et le pouvoir, je serais immédiatement des vôtres? Quelle chute! abbé, quelle chute! et quelle ignorance en même temps de tous les bienfaits moraux dus à la propagation de notre chère doctrine! En France, plus de cinq cents médecins se sont déclarés ouvertement Spirites; que ces RR. PP. aillent donc leur demander si les communications d'outre-tombe leur ont été inutiles dans la guérison de leurs malades; qu'ils aillent donc voir dans la Charente une dame depuis longtemps perclue que tous les médecins avaient condamnée, et que le traitement des Esprits a guérie en quelques jours à peine. Ils parlent de *testaments*, mais l'histoire est pleine de faits authentiques où les morts sont revenus faire connaître et exécuter leurs intentions méconnues. Tous les auteurs qui se sont occupés du merveilleux racontent des faits que le Spiritisme peut revendiquer comme siens, et que seul il est à même d'expliquer. Il suffit de parcourir les œuvres de Lenglet Dufresnoy, André Delrieu, Cardan, Granwill, Ferriar, Chardel, Smellie, Brierre de Boismont, etc., pour trouver mille faits qui viennent répondre aux demandes du R. P. jésuite; et aujourd'hui il suffit de parcourir un numéro du *Spiritual magazine* et du *Spiritual-Times*

---

chez les impuissants qui ont besoin de se singulariser faute de pouvoir se généraliser.

Est-ce à propos de la statuette de M. Dubois que nous avons dit tant de choses peut-être fort inutiles? Oui, si devant de telles questions le souvenir en est assez fort, non, si le souvenir des choses vraiment belles nous préoccupe uniquement.

Je ne sais quelle critique a blâmé l'expression profondément ironique de l'*Aristophane* de ce pauvre et regrettable Moreau mort au milieu de sa lutte contre la vie; il est mort du moins estimé comme homme, admiré comme artiste.

L'auteur de la dite critique sait-il bien au juste combien est puérile sa réflexion sur le type oriental de l'*Aristophane*, et combien elle est peut-être erronée au point de vue archéologique ou historique ?

Le plus simple commençant en matière de critique et d'histoire sait que l'art grec a une origine tout égyptienne et asiatique, que la Phénicie lui a inspiré d'après ses tombeaux, la grâce et la sévérité; qu'Eschyle, dans le drame et la comédie, n'a reculé devant aucune similitude orientale, par la proportion surhumaine de ses figures, qu'Aristophane enfin avec la définition harmonieuse du génie grec s'est emparé des rapports des rapprochements des humains avec les animaux, pour faire triompher par l'allégorie la raillerie et la satire.

La statue de M. Moreau reproduit parfaitement cette fusion du génie oriental et du génie grec, et pour nous elle a cette saveur antique, qui nous semble supérieure à ce type uniforme et banal de Simart et autres. Elle a de plus la vie, la brutalité cynique de la pose, l'observation immédiatement suivie de la raillerie; devant elle l'esprit se souvient de tout un passé et devant elle celui qui aime la science se recueille et se retire satisfait. Nous osons le dire, c'est un vrai sculpteur que la mort vient d'enlever à l'art, un sculpteur qui cherchait la force de la vie et la force de l'idéal.

Nous avons cité les deux œuvres qui ont été, chacune dans leur genre, les plus diversement appréciées.

La poésie du *Chanteur florentin* a été mieux comprise; nous ne dirons pas ici pourquoi le public a eu raison ou tort d'agir ainsi, c'est une preuve d'élégance dans le goût, mais non une preuve de la réelle intelligence de l'art.

HYX.

(La suite au prochain numéro).

Journaux et Revues recommandés.

La Revue spirite de Paris, 8e année, mensuelle. . .	10 fr.
La Vérité de Lyon, hebdomadaire, 3e année. . . .	9
L'Union spirite bordelaise, quatre fois par mois . .	12
L'Écho d'outre-tombe de Marseille, hebdomadaire. .	10
Annali dello Spiritismo de Turin, mensuelle. . . .	12
La Luce de Bologne.	12
La Gazetta Magnetico-Scientifico-Spiritistica de Bologne.	6
Le Spiritual Magazine de Londres.	
Le Spiritual Times de Londres.	
L'AVENIR, *Moniteur du Spiritisme*, hebdomadaire. .	9

Fables de l'Horticulteur et autres Fables, à Nantua, par le docteur Ordinaire. — Nous en rendrons compte prochainement.

Publications de la librairie académique

DIDIER ET Cie, A PARIS

LE MERVEILLEUX

DANS L'ANTIQUITÉ, AU MOYEN AGE ET DANS LES TEMPS MODERNE

	fr. c.
Apollonius de Tyanes, traduit de Philostrate, par M. Chassang.	3 50
L'Enchanteur Merlin, par M. de la Villemarqué.	50
Histoire des Miraculés, des Convulsionnaires et du diacre Pâris, par Mathieu.	3 50
Saint Martin, le Philosophe inconnu, par M. Matter.	3 50
Le Spiritualisme rationnel, par M. Love.	3 50
La Phrénologie spiritualiste, par M. le docteur Castle.	3 50
La Pluralité des Mondes habités (2e édition), par M. Camille Flammarion, etc.	4 »
La Pluralité des Existences, par André Pezzani	3 50

de Londres, du *Friend of progress*, de New-York, ou du *Banner of Light*, de Boston, pour trouver mille nouveaux exemples frappants de l'heureuse influence des âmes désincarnées sur celles qui sont encore enchaînées sur la terre. Au surplus, cher abbé, vous trouverez dans le livre : *le Spiritisme prouvé par l'histoire*, que je publierai incessamment, tous les renseignements désirables sur cet intéressant sujet. Je dirai enfin au R. P. Nampon : Lorsque vous prêchiez à Lyon contre le Spiritisme, il vous eût été facile de constater le bien qu'il avait fait dans la classe ouvrière, mais vous avez préféré fermer les yeux.

La compagnie de Saint-François de Sales, à Lyon, a voulu emboîter le pas aux RR. PP. jésuites, et elle a chargé je ne sais plus quel obscur séminariste de nous foudroyer à coups d'opuscules. Les dominicains, jaloux des succès du P. Nampon, se sont fait représenter dans la chaire de saint Jean, à Lyon, par le fougueux Marie Bernard, si célèbre par sa fameuse théorie des lunettes. Les carmes des Pyrénées, excités par l'auto-da-fé de feu l'évêque de Barcelone, ont tonné contre nous sans nous connaître; mais jusqu'à présent le clergé séculier n'a fourni qu'un soldat à nos adversaires, et encore c'est l'abbé Marouzeau!

Voilà un fragment que j'emprunte à ce brave curé de campagne; il porte avec lui son enseignement; il est extrait d'une lettre à Allan Kardec.

« ..... Si le matérialisme qui déborde de toutes parts » a jeté l'effroi dans votre âme et vous porte à chercher » un remède souverain aux maux qui minent sourdement la société; si l'amour de Dieu et des âmes » vous enflamme, foudroyez cette philosophie bâtarde » qui sourit au néant. Montrez à l'homme qu'il est » immortel. Rien ne peut mieux vous seconder dans » cette noble tâche que la constatation des Esprits » d'outre-tombe et leur manifestation. Des faits de cette » nature, bien établis, exposés au grand jour et pouvant » subir le contrôle de tous, sont le tombeau du pan» théisme et du matérialisme. Mais bornez-vous là, » monsieur, n'empiétez pas sur le domaine de la révé» lation, votre mission est assez belle. Par là seulement » vous viendrez en aide à la religion, en combattant à » ses côtés les combats (*sic*) du Seigneur... »

« Voilà ce qu'écrit un prêtre, adversaire juré du Spi» ritisme, dans une lettre où il cherche à le combattre, » — fait justement observer dans sa brochure contre les sermons du R. P. Letierce, le spirite de Metz que j'ai déjà cité. — « De pareils aveux, ajoute-t-il, sont pré» cieux dans la bouche de nos adversaires; ils dispen» seraient au besoin la philosophie spirite de toute » autre preuve de validité.

» Ainsi, selon l'abbé Marouzeau, ce n'est pas le démon » qui nous inspire; nous ne menaçons pas la société; » au contraire, les communications des Esprits viennent » en consolider les bases en écrasant le matérialisme » sous des faits irréfutables. Il craint seulement que » nous ne dépassions le but de notre mission, qu'en » voulant combattre trop loin à côté du Seigneur, nous » n'empiétions sur le domaine de la révélation, et par » suite sur l'infaillibilité des dogmes catholiques; mais » au point de vue philosophique, il reconnaît la vérité » de nos croyances par un aveu des plus complets; et » loin de proscrire le commerce avec les morts, de le » déclarer une impiété et un sacrilége, il nous prie » seulement de rester dans les limites d'une lutte contre » le matérialisme, c'est-à-dire de nous borner à con» stater l'existence des Esprits. Mais d'après cet aveu » même, le pouvons-nous en bonne conscience? Un » mineur qui a découvert un riche gisement d'or, se » borne-t-il à en prouver l'existence pour convaincre » les incrédules, et lui défendrez-vous de l'exploiter, » sous prétexte qu'il peut nuire ainsi à ceux qui ex» ploitent déjà une autre mine à côté de lui? »

A l'opinion de nos adversaires religieux, clercs et laïques, nous pouvons opposer celle bien autrement imposante de l'éminentissime cardinal Bona, dont l'autorité en cette matière résulte autant de sa haute dignité dans l'Eglise que de ses travaux spéciaux. Je recommande aux RR. PP. de toutes les écoles d'étudier son *Traité du discernement des Esprits*, et ils verront « qu'on » a sujet de s'étonner qu'il se soit pu trouver des » hommes de bons sens qui aient osé NIER tout à fait » les apparitions et les communications des âmes avec » les vivants, ou les attribuer à une imagination trompée » ou bien A L'ART DES DÉMONS... » Qu'en pensent messeigneurs de Québec, de Viviers, d'Orléans, de Rouen, de Cambrai, de Marseille, d'Autun, d'Albi, de Rennes, de Dijon, de Poitiers, d'Alger et de Palerme?

Au surplus, mon cher monsieur Pastoret, nos adversaires eux-mêmes nous fournissent des armes pour les battre. Dans son *Histoire de Satan*, l'abbé Lecanu qui traite les spirites de sorciers, avoue que les communications qu'ils reçoivent des Esprits « sont entre» mêlées des plus belles maximes du Christianisme, » d'exhortations aux plus saintes pratiques, qu'elles » recommandent la prière, l'adoration d'un Dieu uni» que, la charité envers le prochain, la chasteté, l'unité » du mariage, le respect des enfants envers leurs pa» rents, la justice distributive, la loi de Christ. En » suivant les maximes du *Livre des Esprits*, d'Allan » Kardec, IL Y A DE QUOI DEVENIR UN SAINT SUR » LA TERRE, » s'écrie naïvement M. Lecanu; ce qui ne l'empêche pas de conclure, ô logique! que le Spiritisme est une œuvre de damnation éternelle.

Que pensez-vous de cette argumention, cher abbé?

A bientôt une prochaine lettre; en attendant, croyez toujours, je vous prie, à mon respectueux dévoûment.

ALIS D'AMBEL.

LES ANIMAUX (1)

(RÉSULTAT FINAL).

Quelle que soit la manière dont se sont formés les premiers types de chaque espèce, un fait hors de doute et de discussion : c'est que les espèces ont apparu successivement sur le globe et dans l'ordre de leur perfection relative, en commençant par les degrés inférieurs. Or, un tel ordre de succession ne se présente-t-il pas comme le résultat naturel de cette marche progressive des êtres, dont nous retrouvons une analogie frappante dans la gradation des nombreuses variétés composant l'espèce humaine?

Chaque fois que pour les êtres les plus avancés des diverses espèces de l'animalité un progrès n'était plus possible avec le dernier type créé de chacune d'elles, ne fallait-il pas que, sous peine d'un stationnement d'ailleurs impossible, il s'en créât de nouveaux et de plus parfaits? Hé bien! ce qui se présente dans le raisonnement comme une nécessité naturelle, logique, se trouve précisément être une réalité scientifique... Faut-il donc, par égard pour certaines susceptibilités, si respectables soient-elles, fermer l'oreille au langage des faits, lorsqu'ils témoignent si haut et si clair en faveur de l'idée que nous nous faisons de la Sagesse éternelle, et du principe de Justice dont la conscience nous fait un si impérieux besoin?

Un autre fait non moins caractéristique est que chaque création d'espèces nouvelles parallèles se trouve toujours en nombre restreint sur les degrés inférieurs. Et ce fait, qui nous montre clairement la marche des êtres vers l'unité, faut-il le déclarer insignifiant et le repousser sans miséricorde parce qu'il nous conduit à une conclusion qui peut froisser certains préjugés? Nous ne le pensons pas, et, fort de nos bonnes intentions, encouragé par les heureuses conséquences que nous entrevoyons pour l'humanité de la solution de ce problème, nous poursuivons.

Cette marche vers l'unité est surtout ce qui nous frappe. Un même type pour plusieurs espèces venant y aboutir et s'y fondre; qu'y a-t-il en cela d'irrationnel? La nature est surtout économe dans tous ses moyens, et cette économie est précisément un des secrets de la grande loi d'unité. Nous la retrouverons bien ailleurs; car nous la retrouverons partout.

Ces fusions partielles des espèces, en convergeant toujours vers le centre, devaient naturellement amener quelque jour une fusion complète; c'est ce qui est arrivé quand l'homme a paru, et c'est pour cela qu'il est apparu le dernier. Aujourd'hui que le cadre des types est rempli ou du moins suffisant, la transmigration des êtres n'a plus qu'à se continuer régulièrement et sans effort.

Mais le type humain actuel est-il le dernier, le *nec plus ultrà* de la perfection physique accessible aux habitants de notre globe? Qu'importe de le savoir, au moins quant à présent? L'essentiel est que, pour l'heure, il réponde à tous nos besoins de progrès. Voici à ce sujet quelques réflexions par lesquelles nous terminerons cette étude :

Tant qu'il se présente, n'importe à quel degré, à côté d'une espèce une autre espèce parallèle, elles se trouvent toujours l'une et l'autre circonscrites chacune dans une limite respective hors de laquelle les individus ne progressent plus; et cette limite est d'autant plus étroite que les espèces parallèles sont plus nombreuses, et celles-ci d'autant plus nombreuses qu'elles sont placées plus bas dans l'échelle. Or, l'espèce humaine, qui n'a plus de parallèle, nous offre seule l'exemple d'un progrès non-seulement illimité, mais encore accéléré, dont il est impossible de prévoir le terme.

De l'observation de ces faits et de la recherche des causes, il ressort donc : 1° que plus les espèces sont éloignées de l'humanité, plus leur cadre progressif est restreint, parce qu'elles sont plus incomplètes; 2° que les espèces travaillent à élargir ce cadre, c'est-à-dire à se compléter par le fusionnement et que chacune d'elles doit être d'autant plus parfaite qu'elle est le produit d'un plus grand nombre de fusions; 3° qu'enfin aucune espèce ne saurait être complète, du moins relativement au globe, que par l'entière absorption en elle de toutes les autres. Or, l'entière absorption de tous les êtres en une espèce unique n'a lieu que dans l'humanité; donc celle-ci est complète et seule complète, toujours relativement au globe, puisque, seule, elle est le produit de toutes les autres réunies, et elle ne saurait se compléter davant age puisqu'à côté d'elle il n'existe aucune autre espèce parallèle avec laquelle elle puisse se fondre pour former une espèce supérieure.

L'humanité, composée de toutes les races animales; n'étant plus limitée par aucune espèce rivale dont l'adjonction manque à son complément, réalise donc l'unité terrestre avec toutes les conditions d'harmonie, c'est-à-dire tous les éléments de progrès compatibles avec notre globe, de sorte que le progrès humain ne peut plus être limité que par l'étendue, la nature et la durée du théâtre même où il s'exerce.

Sans préjuger la question de savoir si le type humain tel qu'il est peut suffire à toute la somme de progrès compatible avec notre globe, et s'il doit se modifier encore dans l'avenir, nous nous contenterons de soumettre au lecteur les réflexions suivantes auxquelles il pourra ajouter les siennes propres et en tirer, s'il le veut, une conclusion.

Le type humain qui devrait naturellement réunir tous les avantages physiques du règne animal, semble, au premier aperçu, plus mal partagé, sous certains rapports, que beaucoup de types inférieurs à lui. L'homme, par exemple, ne saurait s'élever et encore moins se diriger dans les airs à la manière des oiseaux, s'enfoncer dans les eaux, ni traverser les mers en nageant comme les poissons; loin d'avoir la vitesse du cerf, il n'a pas même

(1) Voir les numéros 12, 32, 38, 40 et 48 de *l'Avenir*.

celle du lièvre, chétif animal bien des fois moins volumineux que lui ; il n'a ni la vigueur ni les armes du lion, ni l'odorat du chien, ni la vue perçante de l'aigle, etc. Si le type humain résume en lui tous les autres, il devrait en réunir tous les avantages ; pourquoi n'en est-il pas ainsi? Serait-il donc un produit dégénéré ?

Non certainement, car, tout au contraire, ce produit est harmonique et le seul harmonique; n'est-ce pas assez? Et il est harmonique, parce qu'il peut se prêter à tous les genres de progrès compatibles avec l'état actuel de notre globe et des sociétés ; il n'en faut pas davantage; ce qui serait en plus serait en excès, et par cela même nuisible au progrès humain. *Ne quid nimis.*

Sans doute l'homme physique, pris isolément, est inférieur, sous certains rapports, à quelques espèces animales ; mais, collectivement, il est supérieur, non-seulement à chaque espèce en particulier, mais à toutes les espèces prises ensemble; ce n'est pas une mince supériorité. Et ce que l'on serait tenté peut-être, au premier abord, de prendre pour une infériorité, n'est qu'une heureuse imperfection essentiellement harmonique; car c'est elle, précisément, qui le pousse au progrès intellectuel, en le forçant de suppléer par son intelligence à ce qui lui manque naturellement, et au progrès moral, en lui faisant sentir davantage le besoin de ses semblables; et, le contraignant ainsi à vivre en société, seul milieu où il puisse développer ces facultés morales sans lesquelles il ne saurait parvenir au vrai bonheur, objet de ses constantes aspirations, elle le conduit à ce magnifique *desideratum* qui est le bonheur moral, le seul que rien ne puisse plus altérer.

Si l'homme est faible isolément, plus faible que beaucoup d'animaux, voyez combien il leur est supérieur collectivement et quelle puissance il peut acquérir par l'association des forces individuelles ! Il n'a pas même la vitesse du lapin ; mais, collectivement, il peut, assis à son aise sur de moelleux coussins, défier à la course la plus légère gazelle, et prolonger ainsi des semaines, des mois une vitesse que celle-ci ne pourrait soutenir quelques heures sans défaillir. Collectivement, il peut franchir les mers contre vent et marée, descendre et travailler indéfiniment et sans danger au fond des eaux. Par son art, il peut lutter, même individuellement, contre les animaux les plus terribles et abattre à cent pas un lion, un éléphant, rien qu'en remuant le bout du doigt. Il peut, sans autre effort que celui qui est nécessaire pour lancer une pierre, avoir raison de la plus monstrueuse baleine, et combien de choses encore ne peut-il pas?...

Sans avoir la vue perçante de l'aigle, il a su découvrir des montagnes dans la Lune, des nuages dans Jupiter, un anneau dans Saturne, des taches dans le Soleil, choses que l'aigle à coup sûr ne voit pas et ne verra jamais à son état d'oiseau.

Si de ses mains l'homme ne sait pas tisser les toiles de l'araignée, extraire comme l'abeille le miel des fleurs, les laboratoires de chimie et de distillerie, les fabriques de tissus en tous genres sont là pour nous dire de quel côté est la supériorité. Si ce n'est pas directement à l'aide de ses organes qu'il extrait le suc des plantes, qu'il décompose les substances, qu'il trouve ces magnifiques tissus qui font la gloire de l'industrie, c'est en cela précisément que consiste son excellence. Chaque espèce animale industrieuse réduite à un appareil naturel et spécial, ne sait exercer qu'un genre d'industrie ; l'espèce humaine les exerce toutes sans autre appareil que la main. Elle n'a point pour cela d'organes naturels, mais elle sait en fabriquer d'artificiels pour parvenir à ses fins, ce qui vaut infiniment mieux, car par ce moyen elle peut créer et exploiter tous les genres d'industrie à la fois.

Le type humain a donc tout ce qu'il lui faut pour être harmonique : le cerveau pour manifester toutes les conceptions possibles de l'Esprit, la main pour les exécuter à l'aide d'instruments qu'elle sait fabriquer ; de manière que, lorsque tout semble manquer à l'homme, il se trouve qu'en définitive il ne lui manque rien.

Tout outil, tout instrument dans chacune des branches de l'activité humaine est pour l'homme un organe artificiel qui a sur les organes naturels des animaux l'avantage immense de pouvoir être pris et laissé à volonté, d'être au besoin perfectionné ou échangé contre un autre, avantage qui permet à l'homme de poursuivre sans interruption depuis le commencement jusqu'à la fin l'œuvre la plus composite, de changer d'industrie quand cela lui plaît, et même de les aborder toutes si cela lui convient, tout en restant aussi léger de bagage sur son corps que s'il ne s'occupait de rien.

Que serait-ce si l'homme était obligé de traîner après lui tout l'appareil d'organes nécessaire à l'exécution de tous les plans qu'il peut concevoir ? Que l'on se figure un organisme, chargé de tout l'attirail des *arts et métiers* transformé en organes naturels inhérents à la personne humaine !...

N'y a-t-il pas là de quoi nous inspirer de l'effroi ?

L'homme est sur la terre pour progresser avant tout, non pour jouir. La jouissance n'est que la résultante du progrès accompli dont elle est en même temps la récompense, c'est pourquoi elle lui est nécessairement subséquente et relative. Le progrès c'est la difficulté vaincue : être matériellement en mesure de la vaincre, voilà la condition nécessaire et suffisante, à laquelle il ne manque plus que l'agent actif : la volonté. Mais celle-ci n'est pas une pièce de l'organisme établie d'avance, c'est le moteur qui ne se produit qu'au fur et à mesure du besoin, et c'est à l'homme seul à le produire.

La perfection de tout mécanisme consiste dans sa simplicité. Tout perfectionnement consiste dans l'économie des moyens avec accroissement de forces.

— Produire plus avec moins — telle est la loi du mieux en fait de puissance.

Arriver à l'organisme le plus simple possible et capable en même temps de manifester et d'exécuter toutes les conceptions de l'Esprit, tel devait être le résultat final de ce long travail de préparation opéré au sein de l'animalité.

L'homme réalise-t-il cette condition ? Relativement oui, c'est pourquoi tout aboutit à lui ; d'une manière absolue, non sans doute, il n'y a d'absolu que l'infini, c'est pourquoi le progrès n'a pas de limites.

Nous nous arrêtons ici, sur les confins de l'avenir. Le passé et le présent se prêtant à l'analyse par les faits, nous nous livrons volontiers à la synthèse, dont les erreurs peuvent aisément se rectifier par les faits mêmes. Il n'en est pas de même de l'avenir où il n'est possible de pénétrer que par l'induction et l'hypothèse. Ceci est plus scabreux, plus sujet au système, et le système nous fait peur, non chez les autres, mais chez nous-même.

Nous espérons que la vérité de cette assertion ressortira de notre conclusion prochaine.

P. Xavier.

P. S. Nous sommes tout prêt à accepter ou à discuter, selon qu'elles nous paraîtront justes ou fausses, les raisons par lesquelles on voudra bien nous démontrer nos erreurs ; mais notre honorable contradicteur M. Defody doit comprendre que des négations ne sont pas des raisons, qu'une fin de non-recevoir fondée uniquement sur une répugnance personnelle qui n'argumente pas, n'est point une démonstration, et aujourd'hui la démonstration seule a voix consultative.

Nous attendons de M. Defody, pour lui répondre, une réfutation en forme et non une négation pure et simple; autrement nous perdrions, lui et nous, notre temps en de vaines paroles, et c'est ce que nous devons avant tout éviter, par respect pour nos lecteurs et pour nous mêmes.

P. X.

(La conclusion prochainement).

PSYCHÉ

Le seul journal allemand traitant de Spiritisme, de Psychéisme, d'Od, et d'autres matières analogues.

Rédacteur en chef : H. A. BERTHELEN, D. M. à Zittau.

Le journal paraît tous les mois depuis le 1er février 1865, chez PH. HAFFNER, *libraire à Grossen-Hayn, royaume de Saxe.*

Le but de ce journal est de faire connaître à la nation allemande ce riche trésor de faits importants qui ont lieu depuis une dizaine d'années des deux côtés de l'océan Atlantique, la Providence voulant développer les forces supérieures de l'esprit humain à un degré jusqu'ici inconnu, et les faire concourir à l'avénement d'une nouvelle ère, le règne du Saint-Esprit. S'il n'a été possible que depuis peu d'années de rapprocher les peuples par l'établissement de chemins de fer et de télégraphes électriques, afin qu'ils pussent se connaître, s'estimer et s'aimer, de même Dieu nous montre maintenant dans notre *volonté* le télégraphe le plus simple, au moyen duquel nous pouvons entrer en communication avec nos chers décédés et même avec les Esprits les plus nobles et les plus élevés qui aient agi sur la terre.

La Psyché s'occupe donc d'examiner et d'étudier ces divers dons et pouvoirs, qui, selon saint Paul procèdent de l'unique Esprit de Dieu, se manifestant dans chacun pour l'utilité commune, mais qui ont pour ainsi dire sommeillé depuis tant de siècles, au point que la plupart des serviteurs de l'Eglise du Christ ont cru qu'ils avaient disparu pour tout jamais, et que l'Église n'avait plus besoin d'eux ; mais voilà que l'Esprit les distribue de nouveau et en abondance parmi diverses nations : des rêves, des pressentiments, des visions, l'inspiration, le don de prophétiser, de guérir, de parler des langues étrangères sans les avoir apprises, et enfin le don de distinguer les Esprits et de s'entretenir avec eux des secrets de Dieu. — Mais tandis que la littérature allemande n'a plus rien produit sur la vie intérieure de l'Esprit depuis la mort de Lavater, de Jung-Stilling, d'Eckartshausen, d'Eschanmayer, de Schubert, de Kerner et d'autres, l'Amérique du nord possède plus de vingt journaux et plus de deux cents ouvrages spirites importants ; des écrits pareils sont en outre très-répandus en Angleterre, en France, en Belgique, en Hollande, en Suède, en Suisse et en Italie. L'Allemagne idéale, pour ne pas rester en dehors de ce mouvement, a besoin d'un organe du Spiritisme, ou ce qui est la même chose, du Spiritualisme, ne fût-ce que comme contre-poids nécessaire à cette masse de journaux de science et de littérature légère, dont les rédacteurs dans leurs vues bornées et matérielles nient l'Esprit absolument, et par conséquence son existence après la mort, tandis qu'ils prêchent l'éternité de la matière grossière. Ces feuilles ont jusqu'ici passé sous silence tous les faits spirituels, où elles les ont tellement défigurés, que la vérité disparaît sous leurs mensonges. Elles se sont montrées tout aussi injustes envers l'Od. La nouvelle science de l'Od, créée par le docteur de Reichenbach et jusqu'ici repoussée par toutes nos universités, trouvera donc dans *la Psyché* un asile ouvert à toutes les investigations et communications, quoique l'Od et la sensitivité appartiennent strictement parlant à la physique.

(La rédaction.)

(Traduit de l'allemand, par J.-M.)

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

DEPOT LEGAL
Seine
3e
1865

2me Année. — N° 58 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 10 Août 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

Vente au numéro, à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES
ET CHEZ
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.
A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Sommaire du n° 58 de l'Avenir

Lettre de St-Jean d'Angely. — La résurrection de la chair, par A. de Montneuf. — Le Spiritualisme en France, par J. Mitchell. — Feuilleton : Critique du Salon de 1865, par un Esprit du quinzième siècle ; Sculpture.

Paris, le 10 Août 1865

Saint-Jean-d'Angely, 11 juillet 1865.

Monsieur le Directeur,

Ce que je vais dire maintenant résulte en partie de communications obtenues à la société spirite de notre ville dans le mois d'août 1864, et qui vont être incessamment publiées par l'*Union spirite bordelaise*.

Les naturalites distinguent le *germe* de l'*embryon;* j'agirai de même, car la division est en effet bien tranchée. Je donnerai donc les définitions suivantes, qui diffèrent peu de celles formulées par la science.

Le *germe* est le rudiment de tout être organisé; fécondé, il porte le nom d'*embryon*, et contient alors l'élément de la forme et du mouvement; plus tard encore il s'appellera *fœtus*. Qu'on saisisse bien ma pensée par la comparaison suivante : Le germe, c'est le bloc de marbre contenant les rudiments de la statue; l'embryon, c'est le bloc de marbre aux prises avec le sculpteur; enfin la statue déjà ébauchée, c'est le fœtus. Le germe vit simplement de la vie de la mère; parasite attaché sur un être qui lui triture en partie sa nourriture, comme la plante vit attachée sur un sol qui lui façonne dans les minéraux et les détritus organiques les éléments constitutifs de son être, l'embryon vit d'une vie étrangère. Entre le fœtus et l'homme il y a, sous ce rapport, la même différence qu'entre l'homme et les plantes, qu'entre ces dernières et les poissons. Tout être organisé meurt du moment où il n'a plus à sa portée la nourriture qui convient à son entretien. Ainsi en serait-il du fœtus séparé trop tôt de la mère; ainsi en est-il du poisson arraché au sein des eaux, de l'homme placé sous le récipient d'une machine pneumatique. De ce que le fœtus ne peut vivre que dans le sein de la mère, on ne saurait donc raisonnablement en conclure qu'il n'a pas de vie propre. Tout au contraire, là comme dans la plante, la variation de formes, d'étendues, d'organisme, les métamorphoses survenues à diverses époques prouvent qu'il a une vie *sui generis*. Admettons, si vous le voulez, qu'il ne possède que la vie végétative; c'est tout ce que nous pouvons vous concéder. De là à nous demander ce qu'est la vie, il n'y a qu'un pas.

La vie est un effet produit par l'union avec la matière d'un agent dont nous ne pouvons analyser la substance et que nous appelons *âme*. Nous prenons le mot *âme* dans son sens le plus général, dans celui que lui attribuaient les latins (*animare*). Nous disons que tout ce qui vit a une âme, sans nous préoccuper pour le moment des diverses catégories d'âmes que nous trouvons dans la nature.

Le caractère essentiel de la vie, c'est le mouvement;
Le mouvement est un effet produit par une force;
La vie est un effet produit par une âme;
Donc, l'âme est une force.

Nous voici conduit logiquement à dire que l'embryon est le germe uni à une force, laquelle force est l'élément de la forme et du mouvement. Il reste à savoir si cette force est une âme, car, bien que nous ayons démontré par le raisonnement que *toute âme est une force*, nous ne pouvons en conclure la proposition réciproque, savoir : que toute *force est une âme*.

Mais, sans nous occuper de la généralité de ce théorème, nous prouverons simplement ici que, dans l'espèce qui nous occupe, la force liée à l'embryon n'est autre qu'un Esprit, ou âme d'un degré supérieur pouvant produire tous les phénomènes qui caractérisent l'homme.

D'abord, notre âme unie au périsprit, c'est-à-dire l'Esprit, possède-t-elle les vertus nécessaires pour agir sur la matière, l'appeler à elle, la repousser, la modifier, en changer les propriétés, produire en un mot tous les phénomènes manifestés par la force qui travaille l'embryon pendant le sommeil fœtal? Poser la question à l'école spirite, c'est la résoudre affirmativement. L'action de l'Esprit sur la matière n'est pas une croyance pour nous, elle est une certitude; tous les phénomènes d'apport, de typtologie sur une table isolée, des manifestations physiques la démontrent d'une manière frappante. Je ne m'étendrai donc pas longtemps sur cette proposition admise par tous. Je passe de suite à d'autres considérations.

Plusieurs philosophes, frappés de l'ordre qui règne dans la nature et de la fécondité de ses moyens dans la production des phénomènes, ont pensé qu'elle parvient toujours à son but par les voies les plus simples. En étendant cette manière de voir à la mécanique, ils ont cherché l'économie que la nature avait eue pour objet dans l'emploi des forces et des temps, et Maupertuis, conduit par la métaphysique des *causes finales*, proposa le principe devenu fameux depuis sous le nom de *Principe de moindre action;* le voici formulé en peu de mots : la nature produit toujours le plus grand effet

FEUILLETON DE L'AVENIR

CRITIQUE DU SALON DE 1865

par un Esprit du XVe siècle

—

Sculpture.

MM. MILLET. — CARRIER-BELLEUSE. — CAIN. — JULES CAMBAS. — CAUDRON. — CUGNOT. — AUGUSTIN DIEUDONNÉ. — DOUBLEMARD. — ÉTEX.

Puisque nous appuyons ainsi sur la grande sculpture, parlons de *Vercingétorix* de M. Millet.

Dire qu'il n'y a pas là du talent serait une grossière ignorance, mais nous devons refuser à cette œuvre sa grande signification. Vercingétorix est un héros malheureux; au point de vue historique il est maladroit de lui donner la pose d'un héros de Scudéry ou d'un des victorieux capitaine qui ornent la place de Versailles.

Nous ne retrouvons guère ici, le maigre et désespéré jeune homme qui osa lutter contre la fortune de César. La proportion ramassée de l'ensemble en fait un homme trapu, au lieu d'en faire un homme haut de stature comme l'étaient les Arvernes, peuple nerveux et sec. Nous ne voyons-là qu'une faible reproduction du type Gaulois et Germain; quant à l'idée qui devait animer l'œuvre, elle est nulle, ce n'est pas là le héros dont la grandeur d'âme a vaincu, comme dit Henri Martin, l'intelligence de César. »

Comme nous l'avons signalé dans notre introduction, les commandes artistiques sont distribuées d'une façon bizarre; l'absence de discernement brille dans ces sortes de faveurs, qui ne devraient pas être des faveurs officielles, mais des récompenses nationales, surtout lorsqu'il s'agit de notre histoire.

On parle beaucoup des travaux de M. Bénédict Masson à l'hôtel des Invalides, travaux qui devront représenter à la foule des vieux soldats l'ensemble probablement militaire de l'histoire de France; on parle également des décorations de M. Yvon à l'hôtel de ville.

Nous savons qu'on peut nous regarder comme très-difficile en matière d'art ; l'Art est un luxe qui demande plus que du talent et plus que du mérite quand il s'agit de peindre pour des Français leur histoire et leurs victoires ; il faut que les artistes travaillent, tant mieux ; mais qu'alors ce soit aux plus dignes, aux plus capables que l'on donne les travaux de grande peinture.

Chaque année, au Salon, nous voyons, nous jugeons, d'après une œuvre ce qu'un artiste peut faire en plus grand, en plus vaste; quand E. Delacroix a eu des commandes: c'était justice, car l'art décoratif qui semble faiblir un peu aujourd'hui par les petites recherches réalistes plus ou moins vraies, avait en lui un grand interprète. On ne saurait trop apprécier l'intelligence et la clairvoyance de ceux qui l'ont ainsi distingué et désigné, malgré les difficultés de toute sorte que le grand artiste eût à supporter contre les critiques et les formules antiques qu'il méprisait, du reste, avec toute la force d'un homme qui voit ce qu'il faut prendre et laisser dans l'art moderne.

Il peut sembler étrange que nous faisions cette disgression au milieu de la sculpture ; mais nous pensons que les questions se lient étroitement, que les deux arts ont des rapprochements fréquents, et que leur comparaison peut faire juger des progrès de l'un et de l'autre.

Quel est notre but? Est-ce de citer chaque nom et chaque œuvre comme un catalogue? devons-nous transiger à tout instant avec les mièvreries, les pauvretés, les insignifiances ? devons-nous nous incliner devant la patience laborieuse, les efforts infructueux, les recherches vulgaires d'une originalité malsaine? Non. En citant tout, on s'expose fatalement à encourager la médiocrité ; nous posons, au contraire, des doctrines que nous invoquons de la tradition pure de toute routine ; quelques noms peuvent nous échapper ; mais ce que nous pensons en dit plus pour eux que cette nomenclature banale surchargée d'œuvres et de noms.

Ceux dont nous parlons sont certainement des noms illustres; mais nous pouvons également en passer dont les œuvres parlent plus haut que nous.

En nommant E. Delacroix comme peintre, nous arrivons à M. Carrier-Belleuse comme sculpteur. Le spirituel artiste a exposé le *buste d'E. Delacroix* ; tout le monde a

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

avec la plus petite force possible. Il est encore connu en philosophie sous le nom de *Principe d'économie des ressorts*.

Puisque l'Esprit possède les facultés nécessaires pour arriver au but final que Dieu s'est proposé, qui est la formation d'un corps humain; puisque, d'un autre côté, il n'y a jamais dans la nature double emploi de forces, nous devons en conclure en vertu de ces prémisses que l'âme seule aidée de son périsprit agit dans la circonstance. Si l'Esprit, force animique, demeure simple spectateur devant un fait qui doit l'intéresser au plus haut point, il y a une autre force qui produit tous les phénomènes observés dans les transformations successives du fœtus, et alors le principe de moindre action est faux, ce qui n'est pas, puisque la nature a perdu une force dont elle pouvait disposer, celle de l'Esprit. Donc, pour toutes les raisons qui précèdent, l'Esprit est le créateur du corps qui doit lui servir d'instrument. Il n'y a pas en l'homme deux forces produisant l'une les phénomènes externes, l'autre les phénomènes internes. Il est un en trois substances : l'âme, le fluide, la matière. L'âme fait tout ce qu'elle doit; elle doit tout ce qu'elle peut; elle peut incontestablement tout ce que nous observons sur, dans et chez nous.

Que signifient ces paroles : *La matière se forme d'elle-même, par des lois qui nous sont inconnues.* La matière ne peut se former d'elle-même, *motu proprio suo*, car elle est inerte en tant que matière. Les lois immuables qui la travaillent sont les forces pour lesquelles elle est *un* des points d'application. La direction de ces forces est déterminée; elles tendent *toutes* (c'est une hypothèse que le Spiritisme convertira plus tard en certitude) vers l'infini. Leur intensité variable pour chacune, et néanmoins accélératrice pour *toutes* produit des effets multiples, comme nous le verrons tout à l'heure. J'ai dit que la matière était *un* des points d'application de ces forces, car il en existe d'autres; ce sont les idées éternelles types de toute perfection sur lesquelles l'âme, parvenue à un certain degré d'énergie, exerce son activité.

Pour moi, je crois aussi fermement à l'action formelle et efficiente de l'âme sur le fœtus, que je crois à l'action de l'Esprit sur la matière; au fond, ces deux croyances n'en forment qu'une.

Dire que l'âme s'unit au corps quand la matière est complétement organisée, c'est dire que l'âme se sert de son instrument tel que les lois de la nature l'ont façonné, sans que nul raisonnement ne puisse justifier le rapport, la similitude et l'harmonie qui existent toujours entre le tempérament moral et intellectuel de l'Esprit, et le tempérament physique du corps; c'est dire qu'un homme est mathématicien, parce que son corps est doué d'une petite protubérance située à l'angle externe de l'orbite de l'œil. De telle sorte qu'un Esprit ignorant dans le monde spirite sera, dans le nôtre, un Esprit intelligent, s'il a su choisir un bon instrument. Ne savons-nous pas, au contraire, que l'homme ne possède que les facultés acquises par le travail de l'Esprit? Je repousse ce système de toutes les énergies de mon âme, car il me répugne d'admettre le fatalisme dans lequel il nous entraînerait.

Admettez, au contraire, que l'Esprit forme son corps avec sa liberté, sa science et sa puissance, conquêtes qui sont toujours égales, comme il serait facile de le prouver; alors tous les phénomènes de phrénologie s'expliquent rationnellement. L'organe est un effet de telle activité de l'âme agissant comme cause.

A-t-on bien compris cette parole des évangélistes : Marie a conçue par l'opération du Saint-Esprit. Écoutez l'explication saisissante qu'en donne notre théorie!

Trois êtres concourent à l'acte mystérieux de la conception, trinité unie dans l'amour : deux Esprits incarnés et un Esprit errant. La mission des deux premiers est de fournir au dernier le fluide vital nécessaire et indispensable pour accomplir son action sur la matière, pour consommer son union avec le germe. A la suite de cette opération sacrée, le germe est devenu embryon, car la fécondation n'est autre chose que la prise de possession du germe par l'âme qui s'incarne. Marie a donc conçu par l'opération de l'Esprit de Jésus, qui était un Esprit Saint, comme toute mère conçoit par l'opération de l'Esprit qui sera plus tard son enfant. Voici l'explication rationnelle de ce mystère que le Spiritisme est venu dévoiler.

Il y a des âmes, des forces de divers degrés d'intensité.

Les unes ne peuvent que la vie inorganique et se manifestent extérieurement par la forme géométrique. Dans un individu minéral, autant de forces que de *molécules*, et encore autant de forces que d'*atomes*. L'individu tout entier est régi par des forces collectives et égales. Nous les appellerons : forces de la première puissance.

D'autres ne peuvent que la vie végétative. La force animique n'est pas encore individualisée, témoin la reproduction par bouture et par bourgeons. Le végétal n'est peut-être qu'un être collectif. Toutefois les forces de cette catégorie jouissent d'une intensité que ne possèdent pas les premières à en juger par leurs effets plus variés. Nous les distinguerons sous le nom de forces de la deuxième puissance.

Certaines forces joignent la vie sensitive à la vie végétative. Pourrait-on affirmer que la force est individualisée dans les premiers échelons du règne animal, quand on connaît les phénomènes de la génération fissépare? Certains infusoires naissent les uns des autres d'une manière fort simple. C'est par la division spontanée de leurs corps en deux ou plusieurs fragments, dont chacun continue de vivre et devient bientôt un nouvel individu semblable au premier que ces êtres singuliers se multiplient d'ordinaire. Il y a aussi la génération gemmipare, analogue pour certains êtres vivants à la reproduction par bourgeons chez les végétaux. Ces forces seront pour nous des forces de la troisième puissance.

En montant dans le règne animal, nous trouvons des forces d'une intensité plus grande encore. Elles peuvent la vie végétative, la vie sensitive et la vie intellectuelle à un degré inférieur. Tout nous porte à croire que le principe animique est alors individualisé. Inscrivons-les comme forces de la quatrième puissance.

La force la plus intense que nous connaissions peut, outre les vies précédentes, la vie intellectuelle au degré supérieur, la vie morale à tous les degrés. Cette force, c'est l'âme humaine ou force de la cinquième puissance.

Existe-t-il dans les mondes supérieurs des forces d'une intensité plus grande pouvant des vies dont nous n'avons nul soupçon ici-bas? Quel spirite réincarnationiste en doute? Puisque notre force animique est accélératrice, pouvons-nous tellement augmenter son intensité qu'elle devienne à son tour force supérieure? N'est-ce pas notre espoir à tous?

Induisons maintenant et raisonnons. Qu'est-ce que le progrès? C'est l'accroissement de la vie. Progresser, c'est jouir d'une vie plus abondante. Tout doit progresser, disent les Esprits. Donc, chaque être doit, dans l'avenir, jouir d'une vie supérieure qu'il ne possède pas encore. Et puis si notre force à nous, force de cinquième puissance, peut devenir successivement force de sixième, septième puissance, pourquoi chaque force des degrés inférieurs ne parviendrait-elle pas à augmenter d'une unité l'indice de sa puissance? Ajouter une seule unité à son exposant par un travail d'un million de siècles, c'est devenir force supérieure quand on a l'éternité devant soi. Nous arrivons, comme on le voit, au problème des origines sur lequel je ferai la seule considération suivante. L'Esprit humain est créé *simple et ignorant* d'une même substance, mais plus élaborée aujourd'hui

---

pu l'admirer à l'exposition des œuvres du boulevard des Italiens.

La tête est vivante; quelques accentuations d'une valeur égale distraient l'œil des caractères généraux; la personnalité n'est pas profondément accentuée comme les médaillons de David d'Angers, le maître dans l'art d'écrire les signes passionnels du génie moderne.

Nous ne retrouvons pas dans l'ensemble de l'œuvre le caractère réel d'E. Delacroix. La tête nous paraît lourde, les traits manquent de finesse, et surtout ce perçant regard qui s'est promené sur toutes les richesses de la peinture.

Nous louons cependant la silhouette qui a plus de fierté et de grandeur que certaines œuvres bien connues du sculpteur. M. Carrier-Belleuse est très-habile; le métier chez lui, cependant, n'est pas varié; la même touche chiffonnée, maniérée souvent, égale presque toujours, lui nuira singulièrement quand il devra réaliser des œuvres d'un ordre supérieur; mais la vie est si rare dans l'Art, qu'il faut louer avant tout ceux qui la cherchent et qui la saisissent.

Le *Lion du Sahara* et le *Vautour fauve* de M. Cain, sont d'une beauté magistrale; nous sommes heureux de voir que Barye n'a pas fait seulement dans ses bronzes des chef-d'œuvres, mais aussi des exemples. M. Cain et M. Isidore Bonheur se souviennent de la largeur et de la grandeur du maître.

M. Jules Cambas distrait nos regards de ces sauvageries par sa gracieuse figure de la *Cigale* : elle a chanté tout l'été, et elle a froid maintenant.

La pose est des plus heureuses et l'exécution est pleine de souplesse.

La force, la musculature vigoureuse, l'ampleur des lignes sont des qualités admirables en peinture, à plus forte raison pour la sculpture. Peu osent lutter avec la force; le joli, le maniéré, sans style et sans grandeur, sont à l'ordre du jour; les peintres se souviennent peu des grandes traditions et voient très-rarement les solides et réelles qualités de la forme et de la lumière; mais si les sculpteurs oubliaient aussi ce qui ennoblit leur art, il ne resterait que d'agréables bronzes qui sont à la vraie sculpture ce que la peinture de genre est à la vraie peinture.

Nous ne pouvons examiner ici, aussi longuement que nous le voudrions, les causes de ces souffles puissants qui semblent passer sur certaines époques, pendant que d'autres ne sont inspirés que par la faiblesse; l'Art doit-il être à ce point à la remorque des petites époques et des petites idées? doit-il, quand il a, comme aujourd'hui, tant de moyens, tant de tradition, tant de sujets, tant de causes de vitalité et d'expression, ne dépasser que médiocrement les récréations de notre temps? Au lieu de suivre les impulsions du progrès intellectuel en tout genre, de se mettre à la hauteur du côté sérieux; et, chercheur du siècle des grandes découvertes de l'intelligence, doit-il, par un cercle fatal des choses idéales, être moins grand que sa tradition, moins mâle que son enfance? Le temps n'est-il pour rien dans ses progrès, et les exemples immortels qui nous entourent doivent-ils contribuer à sa faiblesse et à son impuissance?

Telles sont les réflexions que nous suggèrent les tendances du plus grand nombre; beaucoup d'amateurs, qui manient assez adroitement la brosse et l'ébauchoir, ne voient dans l'art qu'un côté presque industriel, ou qu'un passe-temps élégant; là, il n'y a pas de mal; la critique, le public les connaît, et leur pauvreté artistique vit souvent aux dépens de leur luxe et de leur mise en scène; mais la critique qui a pour principe la tolérance en matière d'art ou qui injurie brutalement les efforts d'artistes qui cherchent dans la peinture et la nature et qui exaltent les indignes résultats de ceux qui se servent de recettes toutes faites, que dire d'une pareille critique?

Mais, bien plus, que dire des artistes qui ont vu Rome, Venise, l'Espagne, les Flandres, l'Angleterre, l'Allemagne, la France, et qui oublient, pour la vente ou par impuissance, leur éducation souvent solide et leur carrière souvent très-bien commencée?

Des noms que le goût actuel ou la mode actuelle plutôt a fait célèbres, renient ce qu'ils ont vu de beau pour chercher la médiocrité et les moyens expéditifs; comme la Morale, l'Art devient facile, et nous savons, en peinture et en sculpture, comme en philosophie, où cela conduit.

M. Caudron n'a pas oublié la force dans son *Chasseur indien*. Nous pouvons également citer M. Cugnot qui a trouvé le style dans son groupe de *Cérès rendant la vie à Triptolème*. — L'*Alexandre vainqueur du lion de Bazaria*,

que celle de l'Esprit des animaux. L'Esprit humain *à son origine* est donc inférieur à l'Esprit d'un animal donné, car l'animal a déjà une certaine science. Si nous représentons par 0 la science de l'Esprit humain *à son origine*; par 3 celle de l'Esprit de l'animal observé, il viendra un moment où, par le progrès et par ses acquets, la valeur scientifique de l'Esprit humain sera également représentée par 3. Rendu à ce point, pourquoi l'Esprit humain progresserait-il indéfiniment? pourquoi le progrès de l'Esprit animal serait-il limité? Ne m'objectez pas la différence des substances, elle est la même, et, si elle est plus élaborée chez l'homme, c'est qu'il est plus loin de son origine. Comprenons-nous bien ces paroles de notre Messie : *Je vous dis que, même de ces pierres, Dieu peut faire naître des enfants à Abraham.*

La plante a donc une âme intelligente? dit M. Defody. Je n'en sais rien, mais je raisonne ainsi. Si vous reconnaissez dans la plante des effets intelligents, soyez certain que l'âme, la cause, est intelligente, *car la cause contient virtuellement toutes les propriétés de l'effet.* Si, au contraire, vous ne voyez pas dans le végétal d'effets intelligents, affirmez hautement, en vertu du *principe de l économie des forces*, que l'âme, la cause n'est pas intelligente.

Vous craignez d'être condamné à traîner perpétuellement le boulet de la matière! Si le galérien connaissait aujourd'hui le moyen de briser ses fers, il serait libre demain. Nous ne sommes attachés à la matière que parce qu'il y a entre elle et nous une affection particulière que nous ne savons pas briser. « L'âme, dit Pelletan, » dans sa *Profession de foi du dix-neuvième siècle*, nous » a faits les maîtres du monde, laissons-lui la place » d'honneur dans notre existence. Est-ce que nous pré- » tendons, pour cela, proscrire la matière? Nullement. » Nous reconnaissons, au contraire, volontiers sa légiti- » mité, mais à la condition pour elle de garder son » rang, d'obéir et non pas de commander. »

Le Spiritisme ne dit pas autre chose.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments fraternels et dévoués.

C. Guérin.

LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR

La résurrection de la chair n'a pas toujours été entendue par tous les théologiens, au sens grossier, enfantin et matériel qu'on sait, c'est-à-dire que les hommes reprendraient les mêmes os, les mêmes cartilages, le même corps que celui dans lequel ils avaient habité sur la terre. Dans un ouvrage assez remarquable (1) M. Dorient combat par des raisonnements très-sensés cette fausse manière de voir, et ce qu'il y a de notable c'est que cet auteur est un catholique ultra, un orthodoxe farouche qui a employé quatre volumes (2) pour soutenir que tous les faits du magnétisme spiritualiste étaient dus à Satan et à ses satellites. C'est donc un adversaire dont nous excipons, et si par ses arguments il se rapproche complétement des enseignements du Spiritisme sur le périsprit et la résurrection de la chair, on pourra en conclure qu'il a été à son insu et sans le vouloir un précurseur de nos doctrines. Les citations que nous allons faire seront donc très-péremptoires. Il parle des corps glorifiés des bienheureux et s'exprime ainsi :

« Cette glorification des âmes justes a été admise, au sein même de l'ancien paganisme, par Porphyre et les néo-platoniciens dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Élevés au milieu de notre foi, ces derniers adeptes de la philosophie, tout en croyant à une métempsycose pour les âmes du plus grand nombre des hommes, étaient persuadés que celles des gens de bien, éternellement heureuses dans le sein de Dieu, ne devaient plus être réunies aux substances de la terre, et que les corps n'auraient aucune part au bonheur dont elles devaient jouir dans l'incorruptibilité (3). C'était aussi l'opinion de plusieurs des anciens docteurs les plus accrédités parmi les juifs, que les âmes toutes seules devaient s'élever à la béatitude éternelle (4).

» Telle est le doctrine que la considération des faits nous porte à croire seule fondée et véritable. Mais il faut convenir que ce n'est pas l'opinion commune qui est admise par la généralité des chrétiens : celle sur laquelle le clergé insiste dans ses livres et dans ses enseignements, le seule que le peuple reçoive et qu'il proclame comme un dogme incontesté de l'Église, est que nous ressusciterons pour une autre vie avec les mêmes corps que nous avons animés dans la vie présente, et que nous entrerons avec ces corps en possession de la félicité du ciel. »

Voyons comment M. Dorient renverse cette opinion grossière et insoutenable.

« L'expression de résurrection de la « chair » qui se trouve dans le symbole des apôtres, ne signifie, dans notre opinion, rien de plus que la simple résurrection des hommes. Le fameux passage du livre de Job où il est dit, « qu'il voit bien qu'il ressuscitera de la terre au dernier jour, qu'il se couvrira de nouveau de sa peau, et qu'il verra Dieu dans sa chair » (5), ne nous paraît pas avoir une signification plus précise. Ce n'est là qu'une manière de parler, c'est une expression appropriée à notre faiblesse et conforme à nos idées communes; comme lorsque Moïse dit : « Dieu a formé deux grands luminaires, » le soleil et la lune (6), quoique la lune ne soit qu'une planète assez petite en comparaison d'une multitude d'autres astres qui remplissent l'espace et dont Moïse ne dit rien : mais c'est qu'elle paraît grande et importante par rapport à notre demeure terrestre. De même il nous semble que la résurrection se devra faire du sein de la terre, quoique l'âme vraisemblablement n'y soit pas. Et la même chose peut se dire de la vision d'Ezéchiel sur les os desséchés qui se recouvrirent de chair et recommencèrent à vivre (7) : cette vision, qui n'est dans le sens direct qu'une allégorie pour signifier la nouvelle vie et la régénération que l'effusion de l'Esprit divin devait apporter à la terre, avait pour objet particulier, ainsi que saint Jérôme et tous les commentateurs l'ont comprise, de figurer par des signes sensibles le rétablissement de la maison d'Israël sous le règne de Moïse, que la prophétie désigne par le nom de David, qui veut dire bien-aimé Tous les passages d'Isaïe qu'on allègue sur le même objet, et dans lesquels il est parlé d'une résurrection des morts n'ont pas dans la réalité un autre sens.

» Aucun texte formel de l'Ecriture n'établit donc la résurrection de la chair dans le sens d'une régénération matérielle, ainsi qu'on veut l'entendre. Car à peine osons-nous citer l'étrange preuve qu'on prétendrait trouver de cette résurrection dans la promesse que le Sauveur fait à ses disciples, « qu'il ne tombera pas un seul cheveu de leur tête » ; puisqu'il est chair, et que tout le monde aussi le peut comprendre, que ce n'est encore ici qu'une figure et une manière de parler, pour exprimer la providence attentive de Dieu sur les âmes qui lui sont fidèles. »

On voit par là qu'un catholique ultra et démonophobe combat aussi la résurrection au sens grossier.

Il y a plus, M. Dorient pense que le corps ressuscité du Sauveur n'était pas matériel, mais tout spirituel. Voici ses raisonnements fort curieux.

« Dans le corps ressuscité du Sauveur, nous apercevons bien les apparences des corps matériels, mais nous n'en reconnaissons pas les qualités. La première des qualités de ces corps, ce qui les constitue proprement matière, c'est d'être étendus et impénétrables; et le corps ressuscité du Sauveur *pénètre, au contraire, les murailles* : *il entre dans le Cénacle « les portes étant fermées »* (1); il sort du tombeau « comme il sortit, dit le père de » Ligny, du sein de sa mère, sans ouverture ni frac- » ture, ne déplaçant point la pierre, *mais la pénétrant par* » *sa subtilité* » (2). Ce n'est point là certainement un corps terrestre, ce n'est point ce que les sciences exactes nomment matière. Il en a l'apparence, il est vrai; et il fallait bien aussi qu'il l'eût, puisque autrement il n'eût pu tomber sous les sens, ni être reconnu par les apôtres; et comment alors ce grand miracle de la résurrection, qui est le fondement de notre foi, aurait-il acquis toute l'évidence qui était nécessaire pour convaincre et convertir le monde? Mais il n'en a que l'apparence : il n'est point réellement un corps terrestre, il n'est point ce que nous nommons matière, car il est pénétrable, et la matière est impénétrable.

» Il y a plus : c'est que le corps du Sauveur ressuscité semble être un corps d'emprunt pris par lui dans les milieux fluidiques qui l'entourent. Il apparaît à Madeleine, et Madeleine le prend d'abord pour un jardinier, et elle ne le reconnaît qu'à la voix du bien-aimé Maître qui l'appelle (3); il apparaît aux disciples d'Emmaüs, et ils ne le reconnaissent qu'au moment où, bénissant le pain il s'évanouit de devant leurs yeux (4); il apparaît aux deux apôtres Pierre et Jean sur les grèves du lac de Tibériade, et ils le reconnaissent si peu au son de sa voix ou aux propres traits de son visage, qu'ils devaient pourtant si bien connaître, qu'après la pêche miraculeuse, par laquelle il s'était si visiblement manifesté, saint Jean est encore obligé de dire au prince des apôtres que c'est le Seigneur lui-même (5). « Il leur apparaissait donc sous une autre figure », dit le Père de Ligny (6), qui voudrait expliquer cette apparence, « qui leur dérobait son vrai corps, par une secrète action de sa puissance qui aurait suspendu leur mémoire (7). »

» Il est bien clair que, par de tels systèmes, on expliquera tout. Mais si on veut s'en tenir aux faits mêmes que l'Evangile rapporte, il semblera assez naturel de conclure que le vrai corps du Sauveur ressuscité n'était guère moins voilé sous les apparences en lesquelles il se montrait à ses disciples, qu'il ne l'est sous les sacrées espèces de l'Eucharistie. Car son vrai corps n'était point ce que les apôtres voyaient, comme leur récit en fait suffisamment foi : ils voyaient un corps étranger matériel, qui se nourrissait, qu'ils palpaient, tandis que son vrai corps pénétrait les murailles; ce que ne peuvent faire les corps matériels. Ainsi il leur apparaissait réellement sous un corps d'emprunt, puisé dans le milieu terrestre ambiant par une certaine vertu, comme les anges apparurent autrefois à Abraham (8). Et si on eût bien pesé toutes ces circonstances, on eût évité peut-être bien des chicanes et des disputes ridicules.

» Aussi, lorsqu'enseignant à Capharnaüm, il promettait à ses disciples de leur donner sa propre chair à manger, il ajoutait : « C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien » (9). Voulant clairement leur faire entendre que la chair dont il leur parlait n'était pas la chair qu'ils lui voyaient en ce moment, mais sa chair spirituelle son corps spiritualisé, et comme parle Bossuet (10) celui que nous venons de voir doué de ces qualités que nous ne connaissons pas dans la matière. Et c'est aussi ce que la foi communique. « La grâce et la béné- » diction du sacrement n'est pas attachée, dit le même » Bossuet (11), aux espèces sensibles, mais à la propre » substance de la chair du Christ, vivante et vivifiante, » à cause de la divinité qui lui est unie », ce qui veut dire à sa chair spirituelle. Et Monseigneur de Clauzet, le vénérable évêque de Chartres, plus explicite encore,

---

de M. Augustin Dieudonné, manque de grandeur et de style; mais l'exécution est pleine de vigueur.

M. Doublemard, un prix de Rome en 1855, se souvient de ses premières œuvres dans son *Education de Bacchus*, groupe bronze. L'exécution est toujours précieuse, peut-être un peu sèche.

Nous sommes toujours étonné du travail prodigieux de M. Etex. Son *Saint Benoît* qui se roule sur les épines pour vaincre la matière et faire triompher l'esprit est une œuvre assez molle, assez sensuelle, mais pas assez réaliste pour rendre l'idée du sujet.

Loin de nous la pensée de renchérir sur la pensée de l'habile sculpteur; mais cette espèce de souvenir de l'*Hermaphrodite*, uni à je ne sais quel mou sentiment de la nature, nous laisse froid devant le courage ou plutôt le fanatisme du sévère *Saint Benoît*. Ce n'est pas avec un ciseau sensuel et timide qu'il aurait fallu rendre cette figure, c'est avec la farouche brutalité d'un Ribera ou d'un Salvator; nous sommes embarrassé de trouver des sculpteurs qui aient quelque rapport avec eux. La jeunesse d'un jeune homme n'est pas molle comme la voluptueuse *Hermaphrodite*, elle devait être prise naïvement et sans fusion des deux natures.

Hyx.

(La suite prochainement).

---

(1) Destinées de l'âme.

(2) Accomplissement des prophéties.

(3) Aut, post multa ibidem per diversa corpora revolutiones, aliquando tamen animam, sicut Porphurius (aut), finire miserias, et ad eos nunquam redire fatientur; non tamen corpus habendo immortale, sed corpus deum fugiendo. (S. Aug., *De Civit. Dei*, lib. XXII. cap. XII. n. 2.

(4) Voyez dissertation citée sur la résurrection des morts dans la Bible de Vaud.

(5) Suo enim quod Redemptor meus vivet, et in novissima die de terra surrecturus sum; et rursum circumdabor pelle mea, et in carne mea videbo Deum meum. (Job, ch. XIX, v. 25, 26.)

(6) Fecitque Deus duo luminaria magnos. (Genèse, ch. 1, v. 16.)

(7) Ezéchiel ch. XXXVII.

(1) Cùm ergo vero esset die illâ, cùm sabbatarum, et fons essent clausæ... Venit Jesus. (Saint Jean, chap. XX, v. 19.) Venit Jesus, januis clausis (v. 26).

(2) Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, ch. LXIX, v. 308.

(3) St Jean, ch. XX, v. 15, 16.

(4) St Luc, ch. XXIV, v. 30, 31.

(5) St Jean, ch. XXI, v. 7.

(6) Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, ch. LXXI, v. 318.

(7) Ibid. ch. LXX, v. 315, note 2e.

(8) Génèse, ch. XVIII, v. 2.

(9) Spiritus est qui vivificat: non prodest quidquam. (St Jean, ch. VI, ch. VI, v. 64).

(10) Méditation sur l'Évangile, partie de la Cène, LIe jour.

(11) Exposition de la doctrine chrétienne, § XVII.

s'étant fait à lui-même la demande : Qu'est-ce que le corps d'un homme, et surtout d'un Homme-Dieu glorifié ? en trouve dans saint Paul cette réponse: « Ce » corps, abîmé dans la gloire, dépouillé des propriétés » grossières attachées à la condition mortelle, est de- » venu spirituel, c'est-à-dire qu'on ne doit presque » plus y voir qu'un pur Esprit. Qu'arrive-t-il donc quand » le fidèle participe au mystère adorable de l'Eucha- » ristie ? C'est comme un rayon de lumière qui des- » cend sur lui du haut du ciel, qui glisse sur ses lèvres, » et pénètre dans le fond de son cœur, pour y porter » la joie, la consolation et la vie. » (N'oubliez pas que c'est un catholique qui parle).

Nous résumons la pensée de M. Dorient, il pense que le corps de Jésus ressuscité était tout spirituel, puisqu'il passait à travers les murailles et les portes fermées, et que lorsqu'il voulait le rendre palpable et visible, il empruntait aux fluides ambiants de quoi le solidifier et le faire apparaître. Il en cite divers exemples tirés des évangiles. Nous n'avons pas à nous prononcer sur ces questions fort intéressantes et en tous cas très-curieuses, tout ce que nous voulons conclure de ces citations, c'est que M. Dorient en 1847 devançait par ses explications, les doctrines spirites et sur le périsprit, et sur la résurrection purement spirituelle par dégagement de cette enveloppe fluidique, et sur le mode des apparitions stéréotites. Ces ressemblances sont d'autant plus remarquables qu'elles viennent d'un fougueux partisan de l'ultramontanisme et du démonisme. Nos lecteurs nous sauront gré de les leur avoir fait connaître, ils en tireront eux-mêmes les conséquences, sur les transformations voulues de Dieu des opinions de l'enfance, impropres à notre raison devenue pubère et aux lumières de la troisième révélation par l'esprit.

A. DE MONTNEUF.

LE SPIRITUALISME EN FRANCE (1)

La rapidité avec laquelle se sont succédé des événements d'une nature spiritualiste pendant ces derniers mois, nous a empêché de mentionner ce qui s'était passé sur le continent dans le même champ. Après-tout, il semble qu'il n'y ait pas eu grand chose en France. Les différents journaux poursuivent leur chemin, avec assurance, et leur nombre augmente (2). Bordeaux possédait dernièrement ses quatre journaux *spirites*, dont trois viennent de se réunir pour former *l'Union bordelaise;* Toulouse a son *Médium évangélique* (3); et, le 5 mars, a paru à Marseille *l'Écho d'Outre-Tombe*. Tous ces journaux appartiennent, bien entendu, à l'école de la réincarnation de M. Kardec (4). Pour ce qui est des journaux de la classe générale spirituelle, nous n'avons pas de bonnes nouvelles à donner, et M. Piérart a consacré entièrement sa *Revue spiritualiste*, pendant les deux derniers mois, à l'opéra spiritualistique du Dr Maldigny, intitulé « Swédenborg. » Cet opéra est tiré de la biographie de Swédenborg, et le Dr Maldigny déclare qu'il a été obtenu par la voie médianimique. C'est un ouvrage artistique de beaucoup de talent (5), et s'il était monté avec tous les prestiges de la musique et de la scène, il produirait indubitablement un très-grand effet. Mais ceci n'aura probablement lieu que lorsque le Spiritualisme aura acquis un plus grand ascendant en France, malgré la rapidité de son développement actuel.

Il est digne de remarque que les journaux de l'école de M. Kardec ne font aucune mention de cet opéra. *L'Avenir*, de Paris, qui paraît une fois par semaine et qui est rédigé avec beaucoup de talent, quoiqu'il y ait un grand manque de faits, ne trouve pas un mot à dire à ce sujet (6). Voilà donc les premiers fruits de la nouvelle foi en France. Le Spiritualisme y est déjà divisé en deux sectes, et au lieu de montrer qu'il s'est assimilé une part plus large de l'esprit du christianisme que n'en possèdent les vieux partis religieux, il avance déjà le vieux pied fourchu des factions et des rivalités mesquines. Aucune des deux sectes ne veut reconnaître l'existence de l'autre. Ce n'est pas la glorieuse vérité d'un retour spirituel vers la fraternité chrétienne qui les anime, mais le vieux Satan de la discorde. A quoi sert d'acquérir plus de connaissances s'il n'en résulte pas de meilleurs fruits ?

Il est très-regrettable que le principal objet des journaux Kardecciens semble être non pas de démontrer les grands faits du Spiritualisme qui se produisent sans cesse, mais de déifier l'absurde doctrine de M. Kardec sur la réincarnation (7). Ils consacrent toute leur force et presque toute leur étendue à cette doctrine, qui, même si elle était vraie, n'a aucun rapport spécial avec le Spiritualisme, et n'est basée ni sur un fait, ni sur la raison, ni sur l'Écriture pour justifier le sens qu'ils lui attribuent. Sachant évidemment que c'est là leur côté faible et que c'est une simple excroissance sur le Spiritualisme, ils ne cessent de la mettre en avant dans des articles sans fin et par tous les moyens (8). On dirait que les Français sont incapables d'adopter une idée nouvelle sans s'élancer immédiatement dans les plus folles extravagances. Toutes les semaines nous avons M. Pezzani (9), dans *l'Avenir*, s'efforçant de nous prouver que nous avons notre origine dans l'huître, tandis que ce bivalve proviendrait du monde des infusoires ou de quelque monade invisible des infiniment petits. Étant parvenus à notre virilité actuelle, un autre écrivain, du nom d'Eraste (10), nous dit de nous préparer à la transmigration à travers toutes les planètes du système solaire, au nombre de trente-six et plus, bien entendu que nous aurons à passer par autant de morts et par autant de naissances dans de nouveaux corps. Quelle perspective consolante ! Et dire que ces gens s'intitulent des chrétiens ! La religion chrétienne, bien loin d'offrir le moindre fondement à une croyance pareille, la nie sans équivoque : « Il est ordonné aux hommes de mourir *une seule fois*, et après cela suit le jugement. » (Saint Paul, dans son *Épître aux Hébreux*, chap. IX, v. 27.) Voilà le saint aveu de l'Écriture, mais elle n'enseigne pas ce galimatias extravagant et méprisable de mourir et de revivre dans une succession de corps pendant des éternités. Ces Kardecciens ont l'air de croire que nous ne pouvons pas progresser en vertu et en moralité dans la vie spirituelle, tout aussi bien et même mieux que dans une succession de prisons corporelles (11) Le chrétien s'attend à un progrès plus heureux et plus glorieux à travers la purification incessante des sphères spirituelles, à un progrès à travers ces « plusieurs demeures » que le Sauveur nous a annoncées et vers lesquelles il est allé pour inviter d'abord les âmes malheureuses dans ces sphères inférieures du monde spirituel, pendant les trois jours de sa mort corporelle, au lieu de les renvoyer à de nouvelles incarnations. Ces âmes, selon saint Pierre, attendaient en grand nombre depuis les temps de Noé. Dieu, cependant, ne les avait pas renvoyées sur la terre pour expier leurs péchés, ce qu'il aurait fait depuis longtemps s'il y avait la moindre vérité dans cette doctrine de la réincarnation.

Voilà ce qui fournit aux adversaires du Spiritualisme une arme contre nous, voilà pourquoi des esprits sages le dédaignent. Cette doctrine est la destruction absolue de l'identité individuelle dans la vie future; c'est la ruine complète de ce désir ardent de tout cœur humain, de se trouver un jour avec les êtres chéris dans un monde permanent. Si quelques-uns doivent retourner sans cesse dans de nouveaux corps physiques, s'ils doivent prendre d'autres noms et d'autres natures, suivant leurs organisations nouvelles, qui pourra jamais espérer de rejoindre un jour ses amis, sa femme, ses enfants, ses frères et sœurs (12) ? Lorsqu'il entrera dans le monde des Esprits et qu'il demandera après eux, il apprendra qu'ils sont déjà retournés sur la terre ou sur quelqu'autre planète, qu'ils sont d'autres personnes, les fils et les filles d'autres gens, et qu'ils doivent encore devenir mille et mille fois la chair, le sang et la parenté d'une douzaine d'autres familles. Assurément, des billevesées aussi désolantes et antichrétiennes n'auraient pu pervertir les intelligences d'aucune nation sans l'endiablement tout spécial du plus sarcastique et du plus malfaisant de tous les diables (13).

Si le Spiritualisme n'avait eu d'autre mission que de nous faire connaître, au moyen de l'influx spirituel, des extravagances pestiférées pareilles à celles-ci, qui nous font monter de la puce ou du têtard à l'huître, de l'huître à l'homme, et de l'homme à une succession de nouveaux hommes; qui envoient dans des familles respectables et sur les genoux de mères chrétiennes tous les voleurs, les tyrans, les ignobles débauchés, les chenapans et les assassins du passé, pour être fabriqués de nouveau et être introduits frauduleusement (14) dans des familles pures et heureuses, comme chair de leur chair et Esprit de leur Esprit, — en vérité, on aurait pu alors se passer du Spiritualisme. La foi chrétienne de nos jours, toute défigurée et divisée qu'elle soit, vaudrait encore mieux que cet avorton des enfers de la raillerie. Le Spiritualisme, à ce qu'il me semble, a une mission plus grande et plus noble. Il doit nous montrer que l'échelle de Jacob des anciens temps est toujours debout entre la terre et le ciel, que les anges, sous la forme d'amis et de parents, montent et descendent sans cesse pour nous indiquer le chemin et nous préparer à devenir dignes de la société de ces régions célestes par la purification de toutes nos pensées, de tous nos désirs et de toute notre nature morale et spirituelle. Ils nous disent que nous ne retomberons plus de ces régions dans l'esclavage de la chair ; que nous ne reviendrons plus sur la terre, excepté pour exercer un ministère béni envers ceux qui s'y trouvent ; que nous ne rétrograderons jamais, mais qu'en devenant plus purs et plus spirituels nous progresserons à travers des sphères également plus élevées; que nous ne soupirerons plus après la chair et la fange de cette terre, mais que nous continuerons à nous rapprocher de Dieu. Voilà ce que le Christianisme nous enseigne, voilà ce que Swedenborg a enseigné et ce qu'enseignent tous les Esprits vraiment bons ; mais non ces extravagances de maniaques, prêchant la réincarnation et nous montrant l'origine de l'humanité dans les têtards, les moucherons et les huîtres : doctrine digne de Charenton !

Quoique *la Vérité*, de Lyon, professe la même opinion, elle la tient davantage sur l'arrière-plan, et elle nous donne quelques articles excellents sur « les caractères de la révélation, » sur « l'unité de la révélation, » (15) prouvant ainsi que les mythologies et les religions de tous les peuples possèdent quelques vérités fondamentales des vérités primordiales, qui atteignent leur point culminant dans le Christianisme. Elle nous offre aussi une série d'articles de valeur sur « les précurseurs du Spiritualisme, » c'est-à-dire sur les anciens druides, sur Cyrano de Bergerac, l'abbé Fournié, etc.; elle vient de donner également une série d'histoires d'Esprits d'une force et d'une éloquence remarquables. Nous devons regretter que *l'Avenir* ne suive pas un aussi bon exemple, au lieu de sacrifier ses colonnes, dont nous ne méconnaissons pas le mérite, au fatras de la réincarnation. Ce que nous y trouvons de mieux est un passage d'un ouvrage de Victor Hugo démontrant la folie des hommes de science toujours opposés aux idées nouvelles et à ce qu'ils appellent des impossibilités.

(Suit le passage).

Cette seule citation, qui prouve l'imbécilité des hommes de science résistant à toute chose nouvelle, sans jeter un regard en arrière pour voir ce que cette chose a fait pour l'humanité, vaut toutes les niaiseries passées ou futures au sujet de la réincarnation.

Bien que cet article ne porte pas de nom d'auteur, je n'hésite pas à l'attribuer à M. William Howitt, qui a déjà publié, l'année passée, un article identique contenant les mêmes arguments, je veux dire les mêmes injures.

J. MITCHELL.

Il est bon que nous donnions de temps en temps, pour l'édification de nos lecteurs, de pareilles traductions ; celle-ci se trouve d'ailleurs suffisamment réfutée par *la rédaction de l'Avenir* et par les lettres de M. Guérin, qui en détruisent tout le prétendu raisonnement.

ALIS D'AMBEL.

(1) Traduit du *Spiritual Magazine* de Londres.

(2) La vérité nous oblige a constater que les journaux spirites français n'augmentent pas. A. D'A.

(3) Mort !

(4) La Réincarnation n'a été découverte ni par le Spiritisme ni par M. Allan Kardec; elle nous vient des Druides et des premiers chrétiens. Saint Jean l'évangéliste, Origène, Fourrier, Ballanche, Jean Reynaud, Pezzani, la préconisaient longtemps avant la naissance de la doctrine que nous professons. Nous ne comprenons donc pas cette guerre acharnée, faite au chef de l'école Spirite qui s'est borné à propager dans les masses une vérité démontrée par les plus grands philosophes spiritualistes et acceptée par tous les penseurs contemporains, ainsi que nous l'avons péremptoirement démontré dans nos *Lettres d'un chrétien sur le Spiritisme*.

A. D'A.

(5) On voit bien que M. William Howitt ignore les délicatesses de la langue et les lois de la prosodie française, sans cela il n'eût pas appelé ouvrage artistique de beaucoup de talent, l'opéra dont il est question. A. D'A.

(6) Voir la note précédente.

(7) Voir la note n° 4.

(8) Comptez vos adeptes et les nôtres.

(9) On voit le parti pris de votre discussion, cher M. Howitt, et quand vous opposez M. Pezzani de l'*Avenir* à M. Philaléthès de la *Vérité*, on reconnaît votre ignorance à l'égard de cette double et belle personnalité. D'un autre côté, vous attribuez à M. Pezzani des articles dont M. P. Xavier a seul le droit de revendiquer la paternité. A. D'A.

(10) L'Esprit désincarné Eraste, pris par M. Howitt pour un écrivain moderne, nous prouve la légèreté avec laquelle l'écrivain du *Spiritual Magazine* combat la Réincarnation et les spirites qui la proclament comme une vérité essentielle.

(11) Alors pourquoi vivons nous une fois? et quelle est l'utilité de cet internat unique dans la matière? Rappelez-vous que Voltaire a dit qu'il n'est pas plus difficile de naître deux fois qu'une fois. A. D'A.

(12) Vous rayez d'un seul mot les peuples qui vivent en polygamie et les patriarches eux-mêmes de cette Bible que vous, Anglicans, vous préconisez par-dessus tout; ils ne trouvent pas grâce devant vous. Réfléchissez ! A. D'A.

(13) M. William Howitt fait chorus avec tous les clergimans de la terre et avec tous les écrivains démonographes du monde. A. D'A.

(14) Et la volonté divine ?

(15) Par Philaléthès ; voir la note 9. A. D'A.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

DÉPÔT LÉGAL
Seine
N° 36
1865

2me Année. — N° 59 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 17 Août 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

Vente au numéro, à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES
ET CHEZ
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Sommaire du n° 59 de l'Avenir

Sur les vices et les passions considérées comme une obsession, par Eraste. — *Correspondance spirite* : Lettre de M. André Pezzani, de Lyon. — Lettre de madame Emilie Collignon, de Royan. — Lettre de M. Defody, d'Angers. — Mention d'une lettre de M. Fix, de Charleroi. — Les frères Davenport en France, une soirée à Gennevilliers. — Communications médianimiques. — Manifestations physiques. — Feuilleton : Critique du salon de 1865 par un Esprit du XVe siècle.

Paris, le 17 Août 1865

SUR LES VICES ET LES PASSIONS

considérés comme une obsession

Il est certain que les vices de toute nature, qui se sont emparés de l'humanité, ne sont que des maladies morales; mais, croyez-moi, ne faites pas à cette thèse l'honneur de l'élever à la hauteur d'une doctrine, parce que les conséquences en seraient désastreuses. En effet, si l'on admet que ce sont des Esprits puissants qui poussent les gens faibles à la satisfaction de leurs propres appétits quels qu'ils soient, ceux-ci ivrognes ou débauchés diront :

« Mais que voulez-vous ? C'est bien malgré moi ! je suis fatalement poussé à satisfaire la volonté d'un méchant Esprit qui s'est rendu maître de mon corps; c'est lui qui me pousse à boire; c'est lui qui me pousse à la débauche. Ah ! allez ! c'est bien malgré moi ! »

Ce serait très-commode et tout ce que réprouve la morale sociale comme la morale spirite trouverait là sa raison d'être. A chaque homme incombe sa tâche et celle de l'ivrogne comme celle du débauché est de se défendre contre ses propres passions : c'est la loi de l'épreuve ! Ainsi donc, croyez moi, si il y a obsession dans ces différents cas, ce n'est que l'obsession des propres vices de chaque individu qui, après avoir assouvi sa passion dans une certaine limite, s'arrête effrayé sur la pente de l'abîme où les incarnés foncièrement vicieux, c'est-à-dire peu élevés moralement, se précipitent tête baissée aveuglément. L'obsession à proprement parler a des caractères tout autres que celui de la satisfaction des obsédés. Ainsi, celui-là est obsédé, par exemple, qui détestant cordialement l'eau, ou tout autre liquide, se trouve forcé de s'en abreuver malgré sa volonté formelle de n'en point boire, ou encore celui qui malgré tout son désir ne s'exprime qu'avec des expressions triviales ou ordurières en s'adressant aux personnes qu'il respecte ou qu'il aime le plus; l'obsédé est encore celui, qui prêt à s'endormir, se voit, par une volonté qui le maîtrise, forcé de rester éveillé et qui souvent même est précipité violemment au bas de sa couche; ce sont, enfin ceux d'entre les médiums qui, comme un docteur de Saint-Etienne, arrivent avec d'absurdes systèmes ne voulant rien admettre en deçà ni au delà. En somme, mes amis, croyez, je le répète encore, que les gens coupables et vicieux sont bien réellement leurs propres obsesseurs et n'attribuez pas une pareille action à des Esprits qui n'y sont pour rien. Engagez-les à opposer une résistance énergique à leurs désirs coupables, et n'attribuez plus à une cause psycologique ce qui n'est souvent que le résultat d'une cause physiologique. Du moins, voilà quelle est l'opinion de votre

ERASTE.

Paris, 16 mai 1862.

Pour copie conforme : ALIS D'AMBEL.

CORRESPONDANCE SPIRITE

Lyon, le 6 août 1865.

Mon cher directeur,

Je lis seulement aujourd'hui dans le *Spiritual Magazine* un article contre les réincarnations, qui dénote :

1° Une profonde et complète ignorance du sujet;

2° Une incroyable inattention.

Ignorance du sujet d'abord, de la révélation, de la tradition de tous les peuples et de toutes les philosophies. J'ai prouvé en effet, péremptoirement, dans le livre *Pluralité des existences de l'âme*, qui en est à sa 3e édition, que le dogme des vies successives est la foi universelle du genre humain.

Inattention dont j'ai personnellement à me plaindre avec une juste sévérité. L'auteur de l'article m'impute faussement et imaginairement d'avoir parlé, dans votre journal, semaine par semaine, d'infusoires, de têtards, d'huîtres, de tortues, à propos des évolutions de la monade. Je n'ai jamais rien écrit de pareil. Hilaire, dans *la Vérité*, P. Xavier, dans *l'Avenir*, ont écrit sur le *progrès des animaux* ; mais, vous le savez, ni dans mes nombreux ouvrages, ni dans mes derniers, ni dans aucun numéro de *l'Avenir*, je n'ai traité cette question. Or, confondre des noms tous différents et qui n'ont aucune ressemblance avec le mien, n'est-ce pas là la plus singulière inadvertance qui témoigne de la légèreté avec laquelle l'auteur a écrit? Il est commode, lorsqu'on est réduit à merci logiquement par des arguments irréfutables, de prêter à son adversaire un système qu'on présente sous un jour ridicule. Par *charité* je ne qualifie

FEUILLETON DE L'AVENIR

CRITIQUE DU SALON DE 1865

par un Esprit du XVe siècle

—

Sculpture.

Le portrait d'E. Delacroix, de M. Etex, est une tête de bas-relief sans caractère.

Nous préférons le *Thésée enfant* de M. Falguière, prix de Rome de 1859; l'œuvre est consciencieuse et prouve la solide éducation de cet artiste.

M. Joseph Felon est un talent mince, étriqué, sans originalité et sans grandeur, qui touche un peu à tout en peinture, en sculpture et en dessin. Comme faiseur de vignettes, cet artiste ne manque pas d'habileté, mais comme peintre et comme sculpteur il manque de savoir et de goût.

Quand on a le bonheur, en effet, de réussir dans un genre lucratif, de celui des nymphes auprès d'un clair ruisseau, par exemple, pourquoi affronter la forte poésie de la sculpture et la grande harmonie de la peinture? Facilité, improvisation, universalité, disent les uns, pauvreté dirons-nous. Car en fait d'Art, l'universalité ne doit être que supérieure; c'est pourquoi on ne saurait trop critiquer ces productions bâtardes, caprices d'un tempérament faible qui s'éparpille, mais qui ne peut se généraliser avec force.

Dans le genre gracieux, l'*Amour de cire*, statue bronze de M. Gaston Guittan, nous rappelle un peu le style de Canova. L'*Amour en cire* est tiré de l'ode d'Anacréon, et la douceur du poëte se lit assez bien sur le marbre du sculpteur.

L'*Agar dans le désert*, de M. Charles Gauthier, ne manque ni de caractère, ni de force, ainsi que la *Bacchante jouant avec une panthère*, de M. Jacques Gauthier.

Les noms de MM. Gourdel, Gourdone, Grabonki, Philippe Gran, Théodore Greil nous rappellent des œuvres pleines de mérite, que nous ne citerons pas en détail pour arriver à la *Science* et à la *Jurisprudence* de M. Gumery.

Ces deux statues sont fort belles; c'est dire assez qu'elles sont d'un effet décoratif et riche avec la pureté de leurs lignes et de leurs ajustements. Malgré la réelle admiration que nous avons pour ces œuvres, un certain malaise nous a saisi en les examinant; pourquoi le souvenir du style de Raphaël a-t-il ainsi préoccupé l'artiste? Il n'est pas jusqu'à la composition des plis majestueux de la *Jurisprudence* du *grand peintre* qui n'ait été imitée.

Notre époque est pleine de ces archaïsmes qui empêchent notre admiration complète; nous adorons le style de Raphaël, mais nous n'aimons pas qu'on y touche. En Art, il est des imitations qui sautent trop aux yeux; quand les maîtres imitent, ils imitent en maîtres.

Nous avons souvent vu les productions de M. Adolphe Hasse exposées aux vitrines des marchands de bronze et de tableaux; *l'Enfant et l'Escargot*, de ce sculpteur, ne nous présente rien de nouveau comme talent; c'est toujours la même touche chiffonnée que nous voyons également dans son portrait de femme.

Le *Saint-Paul devant l'Aréopage*, de M. Lebœuf, est au contraire plein de vigueur; malheureusement cette figure manque d'ensemble, elle est lourde et vulgaire.

M. Charles Le Bourg imite aussi l'école de MM. Carrier-Belleuse et Hasse dans son *Buste de la Folie*.

Le *Diénécès mourant aux Thermopyles*, de M. Edouard Lepère, est une étude pleine de force; nous reprocherons cependant un éloignement par trop visible des formes grecques.

C'est dans un pareil sujet que le sculpteur doit faire revivre; avec le sens moderne des Barye et autres, la forme nerveuse, le méplat simple et large des figures guerrières de la Grèce. Un tel sujet oblige.

La figure de M. Etienne Leroux, l'*Ariane abandonnée*, manque également de style antique, mais la *Psyché et la Phryné*, de M. Pierre Loison, sont pleines de grâce. Ce n'est pas encore le charme de la belle sculpture, mais de la jolie sculpture.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

pas une telle tactique; je me borne à la signaler à tous et à protester énergiquement.

Vous voudrez bien, mon cher directeur, insérer cette lettre dans votre plus prochain numéro et en écrire au *Spiritual Magazine*, afin qu'il me donne au plus tôt la rétractation que j'ai impérieusement le droit d'exiger.

ANDRÉ PEZZANI.

Royan, 15 juillet 1865.

Cher monsieur d'Ambel,

N'étant plus à Bordeaux quand le nº 53 de *l'Avenir* y est parvenu, je ne l'ai reçu que récemment, et l'ayant lu avec l'empressement que j'y mets toujours, j'ai été frappé de la lettre de votre honorable correspondant, M. Defody, au sujet du *Progrès des animaux*.

Je ne vois pas du tout en quoi M. Xavier s'éloigne des principes spirites, en cherchant à découvrir l'origine de l'âme, en admettant, par hypothèse, que ces animaux qui nous entourent ne sont point des déshérités de la justice divine, condamnés à une infériorité et par conséquent une souffrance éternelles.

Je ne vois pas en quoi le bon sens peut être choqué, en suivant, avec M. Xavier, cet enchaînement d'existences qui se développent successivement, partant, comme tout ce qui n'est pas Dieu, de rien, pour atteindre à l'immensité.

J'y vois, au contraire, la conséquence de cette harmonie universelle qui régit l'univers; j'y vois une preuve de plus, irrécusable, de la justice et de l'amour divins.

Bien loin de m'épouvanter de cette chaîne qui nous lie à toutes les branches de la création, je suis heureuse de la sentir et je crois fermement qu'elle ne peut que développer dans le cœur humain une charité plus grande, car elle doit s'étendre non-seulement sur les hommes, mais sur ces ébauches imparfaites où l'Esprit s'essaye à manier la matière. Non point, cher monsieur, que je voie un frère dans le chien ou le chat qui trouvent un asile sous mon toit, ou que je soustraits aux mauvais traitements de quelque brutal, mais je sens la vie intelligente, la vie spirituelle se développer, et si je n'y vois pas un frère dans le présent, j'en pressens un dans l'avenir, quelque éloigné qu'il soit. N'avons-nous pas l'éternité devant nous? Qu'importe le temps que nous avons passé sur cette terre avant d'être parvenus où nous en sommes! Abrégeons celui qui nous reste à y séjourner. Rappelons-nous que l'enfant inerte dans le sein de sa mère, incapable de se soutenir pendant bien des mois de sa première enfance, commence à marcher péniblement; mais quand il a fait ses premiers pas, il s'élance seul et court avec rapidité. Hé bien! admettons que nous ne fassions encore qu'apprendre à marcher, peu importe le temps que nous avons passé dans les langes, mais tâchons de courir aujourd'hui le plus rapidement possible.

Je termine en disant que, bien que je ne croie pas au passage immédiat de l'âme de la classe animale à la classe humaine, et que, admettant qu'il en soit ainsi, l'Esprit doit s'essayer au maniement du corps humain dans ces peuplades sauvages, si rapprochées de la brute, que beaucoup de nos animaux domestiques les surpassent en intelligence et en *vertus*, il n'en est pas moins vrai que bien des hommes de notre milieu, relativement civilisés, apportent en naissant des instincts qui sembleraient participer de certains animaux sauvages et même féroces plutôt que de l'homme.

Recevez, cher directeur, mes excuses pour le temps que je vous fais perdre à me lire, et l'assurance de mon dévouement fraternel.

ÉMILIE COLLIGNON.

Angers, 30 juillet 1865.

Monsieur,

Ayant vu ma lettre attaquée par deux plumes différentes, je fais appel à votre impartialité pour vouloir bien insérer ces quelques mots où je m'efforce de répondre à mes honorables contradicteurs.

Mon travail manuel ne me laissant guère le temps d'étudier ces grands phénomènes de la vie, je vais essayer de répondre le plus brièvement possible, afin de ne pas me laisser aller à une métaphysique sans fin, d'où sortent autant d'hypothèses que de métaphysiciens.

J'essayerai d'abord de répondre à M. Guérin, qui se plaint que j'affirme trop catégoriquement ce que je ne puis prouver et ne cherche nullement à prouver. En effet, je ne prouvais rien et n'avais rien à prouver alors que ma lettre n'était écrite que pour affirmer ma croyance et la négation de certaines théories philosophiques reproduites dans *l'Avenir*. J'avoue même qu'aujourd'hui encore M. Guérin ne m'a nullement converti à ses idées, malgré les citations de saint Augustin (qui croyait aux incubes et aux succubes), et celles de saint Thomas, qui niait toute puissance de l'âme sans l'union avec le corps. Je lis dans un volume que j'ai sous la main (1) : «Saint Thomas va si loin à l'occasion du corps » et de l'âme, qu'il la regarde comme essentielle, non-» seulement pour constituer l'homme, mais encore pour » que l'âme soit âme. Sans cette union, il ne concevrait » pas dans l'âme la vertu sensitive; la nature de l'âme est » d'être unie au corps; l'âme n'est parfaite qu'à cette » condition. » Je vois encore dans ce livre : « Au sujet » de la création des âmes par Dieu, saint Thomas est très-» explicite : Elles sont créées en même temps que le » corps auquel elles sont unies.» Tandis que l'opinion de saint Hilaire, de saint Cyrille d'Alexandrie, de saint Jérôme, etc., est que l'âme est créée au moment d'animer le corps; qu'une âme nutritive, mais périssable, a présidé à la formation du corps, et qu'elle est plus tard remplacée par un hôte plus noble, plus intelligent : l'âme raisonnable.

Voilà des hypothèses que l'on peut admettre ou rejeter; libre à M. Guérin de les accepter; mais alors je lui dirai qu'il n'est pas d'accord avec la doctrine spirite, ni avec moi qui admets la réincarnation, même sur cette misérable terre; et cependant M. Guérin semble l'admettre aussi; pourquoi alors aller chercher chez des adversaires des armes qui le blessent lui-même quand il veut s'en servir?

M. Guérin dit que, sur deux personnages évoqués, dont l'un aurait été manchot, un médium voyant distinguerait parfaitement ce dernier de l'autre; que le périsprit reproduirait exactement l'infirmité, et de là il conclut que l'âme, ayant voulu un corps manchot, l'a façonné tel. D'autres diraient que le germe ne possédant pas toutes les molécules voulues, il a fallu que l'âme subisse dès lors l'influence de la matière, ce qui serait plus admissible. Je serai même de cet avis, quoique ne faisant pas participer l'âme à la formation du corps; car je crois que du germe dépend l'organisme, et que le corps se développe en raison de la nature de ce germe et de l'alimentation par la mère; ou, pour m'expliquer plus clairement, je crois que le germe contient toutes les molécules qui doivent former le corps, et que le sein de la mère est là pour le développer jusqu'à ce que l'âme en prenne possession, ce qui n'a lieu définitivement qu'au moment de la naissance. Je veux bien admettre, et j'admets même qu'il existe une âme nutritive comme dans la plante, mais non intelligente, et qu'une fois la fonction de l'âme nutritive accomplie, c'est-à-dire le corps arrivé à sa complète formation selon la nature du germe, l'âme intelligente en prend possession; d'où je conclus que si c'est un être manchot, idiot ou affligé de toute autre infirmité analogue qui naît à notre pauvre humanité, c'est que, dans le germe, il y avait ou un manchot, ou un idiot, ou un scrofuleux, etc., autant d'infirmités qu'il faudrait, selon M. Guérin, attribuer à la volonté de l'âme? Non, non, erreur! Je vois ici

(1) *La Vie dans l'homme*, 1 vol. in-8º.

M. Maindron a exposé deux terres cuites touchées avec une main de maître, représentant *François Viète*, mathématicien, et la statue de *Boileau*.

M. Jules Mène a exposé une *Amazone* et un *Mouton des Vosges*, cire. Nous dirons comme pour l'ode d'Anacréon, ce sont des amours de cire.

Nous arrivons à la fin des sculpteurs et nous ne pouvons mieux terminer qu'en citant les noms de M. Oudiné, avec son œuvre intitulée *Gladiateur*. Dieu merci! ce n'est pas le héros moderne et parisien.

M. Charles Pêtre et son *Jeune faune*;

Auguste Préault et son portrait de femme médaillon bronze;

François Protheau et son *Hébé*, qui ne dément pas dans cette œuvre son nom de déesse de la jeunesse.

Ch. Louis Rochet, qui nous a montré dans sa statue de Richard Lenoir, que l'on pouvait avoir du style en faisant le costume du premier Empire. Cette œuvre, selon nous, est une des plus remarquables du salon de sculpture. Citons enfin, les remarquables groupes de cire de M. Emmanuel de Santa-Coloma, représentant un attelage d'artillerie et un bong de chasse (cire).

Avant de quitter, un sourire au marbre de Mlle Mars. Pour ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre et de la voir, le marbre est presque un complet souvenir. Cette œuvre fait le plus grand honheur a M. Jules Thomas.

L'expression de la tête, le mouvement gracieusement maniéré de la main, les grands falbalas rendent parfaitement le rôle de Molière et de la séduisante comédienne. La grande coquette est rendue là tout entière avec la grâce et la majesté du grand siècle.

Les œuvres d'art sont rentrées chez les artistes ou, ce qui est préférable, ont été achetées. Beaucoup d'artistes ont vu dans ce Salon l'ensemble de l'Art contemporain, en profiteront-ils? nous l'espérons. Rien ne sert en Art comme voir, rien ne sert peu comme les conseils et les paroles; l'Art n'a pas l'éloquence de la forme et de la lumière; aussi tout ce que l'on peut dire sous forme de conseils et de louanges, en critique ne sert aux artistes absolument à rien. La critique d'un salon éclaire un peu le public; je dis un peu car les artistes l'éclairèrent plus par leurs œuvres que par des paroles. L'éducation de l'œil ne se fait pas avec des mots. Les grands copistes du public apprendront à voir lorsque l'Art sera assez riche pour lui présenter non pas des comptes rendus de salon mais des œuvres réellement belles.

Alors, la médiocrité qu'il admire, les injustices qu'il commet au nom de cette médiocrité trop souvent habile à prendre une trop haute place, s'évanouiront peu à peu devant les comparaisons écrasantes. Nous ne sommes plus en 1830, où l'artiste prétendait n'avoir affaire qu'à d'honnêtes bourgeois; le temps a marché depuis; les grandes sottises académiques, les douteuses célébrités, les génies et les talents reconnus ont appris à ce monde bourgeois à penser un peu plus; espérons que l'Art véritable lui apprendra définitivement à voir. Que le public ne se laisse plus appeler de ce vieux nom qui n'a plus cours, et qu'il soit assez clairvoyant pour découvrir dans un si grand nombre d'œuvres modernes, ce sens de bourgeoisie dont il a été si souvent affublé. Qu'il se venge et qu'il soit difficile.

HYX.

FIN

Journaux et Revues recommandés.

La Revue spirite de Paris, 8e année, mensuelle. . .	10 fr.
La Vérité de Lyon, hebdomadaire, 3e année. . . .	9
L'Union spirite bordelaise, quatre fois par mois . .	12
L'Écho d'outre tombe de Marseille, hebdomadaire. .	10
Annali dello Spiritismo de Turin, mensuelle. . . .	12
La Luce de Bologne.	12
Le *Friend of Progress* de New-York, mensuel.	
Le *Banner of Light* de Boston, hebdomadaire.	
Le Spiritual Magazine de Londres, mensuel.	
Le Spiritual Times de Londres, hebdomadaire.	
L'AVENIR, *Moniteur du Spiritisme*, hebdomadaire. .	9

M. Guérin me demander en souriant pourquoi alors l'âme va-t-elle animer de pareils corps? C'est que de pareils corps ayant vie nutritive et pouvant vivre de la vie humaine, l'Esprit doit en prendre possession, soit de force et par punition, ou volontairement, dans un but expiatoire.

Hypothèse ! me dira-t-on ; mais M. Guérin ou autres pourraient-ils me le prouver mathématiquement? Je ne le crois pas. Je dis mathématiquement, comme je dirais physiologiquement et psychologiquement.

Plus je réfléchis aux idées émises par M. Guérin sur la formation du corps par l'âme, plus je m'éloigne de lui ; car il faut être logique en tout. Si donc il en est ainsi qu'il le dit, il faut reconnaître une âme pour tout ce qui a vie (plantes et animaux), non-seulement une âme nutritive et sensitive, mais une âme intelligente ; car, même dans le règne végétal, combien ne voyons-nous pas s'accomplir de choses que l'homme n'accomplit pas plus intelligemment? Pour abréger, je ne citerai qu'un fait pour preuve, pris dans *l'Univers* de Paucher : c'est la fécondation de la valisnière en spirale, dont chacun peut lire dans cet ouvrage la description merveilleuse. M. Guérin me dira-t-il que tout cela se fait machinalement ! Avec quelle harmonie cependant s'accomplit cet acte ! Qui est-ce qui dit, qui est-ce qui commande aux pédoncules mâles de se rompre au moment où les pédoncules femelles sont là, portant leurs fleurs épanouies à la surface de l'onde, attendant leurs fiancés, et à ceux-là de redescendre au fond de l'eau, aussitôt après l'embrassement, pour y faire germer le fruit de leur amour?

Je dirai à M. Philippoff que, loin d'attribuer tous ces phénomènes à un jeu de la nature, je ne les attribue pas cependant à une âme intelligente. Il y a dans l'univers des lois qui sont encore inconnues et que nous, pauvres habitants de la terre, ne connaîtrons même jamais. La science de l'homme est arrivée à maîtriser la foudre, à mettre l'électricité au service de l'homme ; elle pourra faire bien d'autres découvertes ignorées encore dans les laboratoires ; mais l'origine de cette substance inconnue, de ce fluide qui nous fait faire le tour du monde, assis dans notre chaise, subira encore bien des épreuves chimiques avant que nous puissions l'affirmer, avant que nous puissions dire, avec autant d'autorité que Galilée enseignant le mouvement de la terre, que tel homme vient de tel animal, tel animal de telle plante et ainsi de suite, et montrer à l'homme la parcelle d'où Dieu l'a tiré.

Recevez, cher monsieur d'Ambel, l'assurance de ma cordiale amitié.

Tout à vous, votre frère en Spiritisme.

A. DEFODY.

Nous avons également reçu une lettre de M. Fix, en réponse à celle de madame B. ; mais, comme tout en admettant la libre et large discussion en matière spirite, nous ne voulons pas éterniser les débats, nous n'insérerons pas cette lettre.

LES FRÈRES DAVENPORT EN FRANCE

Une soirée à Gennevilliers

MANIFESTATION

Bien que les lecteurs de l'*Avenir* connaissent les manifestations des frères Davenport d'après les récits empruntés aux journaux américains et anglais, le compte-rendu d'une séance qui a eu lieu la semaine dernière dans une maison de campagne des environs de Paris, et à laquelle il m'a été donné d'assister, leur offrira peut-être quelqu'intérêt. Ils n'y trouveront pas des faits nouveaux, mais la confirmation complète de tout ce qu'ils ont lu sur ces phénomènes. Mon témoignage aura quelque valeur, car j'avais été désigné, ainsi que Madame de ***, pour tout surveiller et examiner pendant la soirée. Non seulement j'ai eu toute facilité pour scruter les manifestations, mais j'y ai même pris part pendant un certain moment. Les lecteurs de l'*Avenir* peuvent donc être assurés, que j'ai bien vu et bien examiné, et que j'ai même eu des preuves palpables de la réalité des faits, ainsi qu'ils le verront.

Nous étions réunis au nombre de vingt-cinq environ dans une salle à manger assez spacieuse, à l'une des extrémités de laquelle se trouvait le fameux cabinet, construit en planches minces. Tout le monde avait pu l'examiner à la lumière du jour. La forme en est oblongue, il repose sur des supports à environ deux pieds du sol ; une planche au fond et sur les côtés sert de siége. Sur le devant il y a trois portes, au-dessus de celle du milieu est une ouverture carrée, garnie d'un rideau épais. A quelques pieds en avant du cabinet est placée une longue caisse en bois, contenant une dizaine de bougies qui restent constamment allumées pendant les manifestations. Cette caisse est garnie d'une glace sur le devant, sur laquelle est fixé un rideau en soie légère. La salle se trouve alors dans une obscurité presque complète, à l'exception du cabinet, sur lequel cette espèce de rampe projette une lumière suffisante.

Ayant été invité à faire l'inspection du cabinet, j'y trouvai par terre un paquet de cordes, et sur le banc du milieu, un violon, un tambour de basque, une guitare, quelques sonnettes et un long tube en carton ouvert aux deux bouts. Les Frères prirent alors place dans le cabinet, chacun d'un côté, et on ferma les portes. Ce ne fut pendant environ trois minutes qu'un bruit de cordes, on était évidemment en train de lier quelqu'un. Au bout de ce temps, on ouvrit les portes toutes grandes, et l'on put voir chacun des frères solidement garrotté. J'examinai les nœuds, ils étaient bien serrés et très-compliqués, et le dernier avait été fait au-dessous du banc ; il se trouvait par conséquent en dehors de l'atteinte des Davenport. Ceux-ci étaient attachés au banc de manière à ne pouvoir faire aucun mouvement. On ferma les portes latérales, dont je fus prié de pousser le verrou intérieur, ce que je fis, non sans recevoir sur la tête des preuves *sensibles* de la présence d'une main. La porte centrale ayant aussi été fermée et la rampe ayant été voilée, tous les instruments renfermés avec les frères se firent entendre, chacun à sa façon ; c'était un charivari complet, accompagné de coups tels, qu'on devait craindre de voir le cabinet voler en éclats. Le vacarme ayant cessé, les portes furent ouvertes pour convaincre les spectateurs, que les Davenport étaient toujours liés. Madame de *** entra alors dans le cabinet et prit place entre les deux frères ; elle en sortit au bout de quelques instants, déclarant avoir senti des mains sur sa tête et sur sa figure à plusieurs reprises. La porte ayant été fermée de nouveau, le vacarme recommença, mais cette fois, ceux qui en étaient les auteurs, voulurent bien se laisser voir partiellement et même se laisser toucher. Tantôt c'était un bras nu qui passait par l'ouverture au-dessus de la porte, se montrant jusqu'à l'épaule ; tantôt c'étaient trois mains à la fois au même endroit, et parmi elles une main d'enfant. Deux dames demandèrent la permission de pouvoir la toucher. Elles s'approchèrent du cabinet, et prirent la petite main dans les leurs ; c'était, selon elles, une véritable main humaine et pour le toucher et pour la chaleur. Tantôt une main brandissait le tube en carton, tantôt une autre agitait une sonnette à l'ouverture.

Ce fut alors à mon tour d'entrer dans le cabinet. Je m'assis entre les frères, ayant une main sur les genoux d'Ira et l'autre sur ceux de William Davenport ; par surcroît de précautions, M. Fay me lia à mes deux compagnons, de façon que ceux-ci n'auraient pu faire le moindre mouvement, sans que je l'eusse senti aussitôt. Ensuite il plaça sur mes genoux le tambour de basque, le violon, la guitare et les sonnettes. A peine la porte avait elle été fermée, avant même qu'on eût baissé le petit rideau, je pus voir une main venir se poser sur mes yeux. L'obscurité étant complète, d'autres mains me passèrent sur la tête et sur la figure ; l'une d'elle me caressa la barbe, une autre me parcourut tout le bras droit. Ces mains me semblaient posséder la chaleur ordinaire d'une main humaine. En même temps tout ce que j'avais sur les genoux me quitta et se mit à jouer, chaque instrument à sa guise, dans l'air, sur ma tête, sur mes genoux. Ira ne cessait de répéter : *Gently, gently* ! (doucement, doucement) ! afin que la manifestation ne devînt pas trop matérielle pour moi. Les instruments ayant fini leurs ébats, on alluma des bougies, et l'on pu constater que nous étions tous les trois attachés, et que j'avais les instruments sur ma tête, à l'exception du violon qui s'appuyait sur mon épaule. Je sortis du cabinet. La porte du milieu fut laissée ouverte, et le tube en carton fut placé debout sur le banc tout à fait en évidence. Une main invisible le lança avec une grande force à l'autre extrémité de la salle ; cela fut répété plusieurs fois. Les instruments voulurent alors nous dédommager, en nous jouant un air véritable ; ce fut le violon qui joua la partie principale, tandis que les autres l'accompagnaient en observant la mesure. Ils réussirent très-bien. Je dois dire ici, qu'un des Davenport joue un peu du violon, et d'après ce que j'ai appris, on n'entendait jamais d'autres airs, que ceux qu'il sait jouer lui-même ; il lui suffisait d'apprendre un air nouveau, pour qu'il fût exécuté par les instruments. — Mais la fin de la première partie de la séance approchait. Je vis remplir de farine les mains de chaque frère ; ce qui avait pu tomber par terre fut soigneusement enlevé. Les portes se refermèrent ; au bout de peu d'instants, les Davenport sortirent enfin de leur prison, tenant les mains fermées et pleines de farine, dont il était impossible de trouver la moindre trace par terre. Les cordes gisaient dans un coin.

Nous nous rendîmes tous au salon pendant une vingtaine de minutes ; en rentrant dans la salle à manger, nous y trouvâmes les siéges disposés de manière à former un cercle qui cependant était ouvert d'un côté. Là se trouvait une table portant tous les instruments et deux bougies ; de chaque côté il y avait une chaise destinée à un des frères. Ils y prirent place, et ils furent de nouveau solidement attachés. Tout le monde fut prié de former la chaîne, et l'on éteignit les bougies. Tous les instruments se mirent alors en mouvement, chacun jouant selon son bon plaisir ; tous volaient dans la salle, et il était facile de sentir au déplacement de l'air, combien leurs mouvements étaient rapides. Lorsque le bruit eut cessé, on alluma une bougie, et on put les voir éparpillés dans toute la salle. M. Fay prit deux guitares, et les enduisit de phosphore. Dès que l'obscurité fut complète, elles se mirent à flotter dans l'air et à parcourir lentement toute la salle, à la lueur du phosphore, s'arrêtant tantôt devant l'un, tantôt devant l'autre des spectateurs ; des accords se faisaient entendre pendant tout ce temps. La bougie ayant été allumée, les guitares furent trouvées sur les genoux de deux dames.

Nous étions arrivés à la dernière manifestation qui devait surpasser tout ce que nous avions vu, et laisser à chacun une impression profonde à cause de son étrangeté incompréhensible. M. Fay, qui jusque-là n'avait pas pris part personnellement aux manifestations, s'assit sur une chaise, et se fit lier les mains derrière le dos ; je cachetai le nœud avec une bague à moi. Dès que la lumière fut éteinte, le concert habituel recommença, en même temps un des Davenport me dit de demander qu'on ôtât l'habit de M. Fay. Je formulai ma demande ; instantanément on entendit le passage rapide de quelque chose à travers l'air. Une bougie fut allumée, et à notre grand étonnement, nous vîmes M. Fay en manches de chemise, tandis que son habit se trouvait sur les genoux d'une dame ! Inutile de dire, que nœuds et cachet étaient intacts. J'ôtai alors mon habit, et le plaçai sur la table à côté de M. Fay : le résultat

de cette expérience devait être tout aussi extraordinaire. A ma demande M. Fay fut instantanément revêtu de mon habit, bien qu'il eût toujours les mains liées, et si cette fois encore, les nœuds et le cachet étaient intacts, mon habit l'était aussi. Les bougies furent éteintes une dernière fois, l'harmonie bien connue se fit de nouveau entendre; tout à coup, ma voisine pousse un cri de frayeur, la dame à côté d'elle en fait autant. Elles se rapprochent l'une de l'autre. « Je sens quelque chose à mon cou, » s'écrie la première. « Et moi aussi », répond la seconde, « c'est une corde. » Moi-même je sentais quelque chose me toucher au genou. M. Fay demanda de la lumière; il était debout et délié, mais la corde se trouvait enroulée et liée en nœuds autour du cou des deux dames effrayées. Il y eut un grand éclat de rire, et en jetant les regards autour de moi je voyais un des bouts roulé autour de mon poignet. J'oublie de dire, que presque tout le monde a pu sentir le contact des mains pendant cette seconde partie.

Voilà ce dont j'ai été témoin le 25 juillet 1865, et en présence de l'impossibilité de toute fraude ou jonglerie, impossibilité qui m'est démontrée jusqu'à l'évidence, j'ose affirmer ici, ce que tant d'autres avant moi ont déjà affirmé aux Etats-Unis et en Angleterre, que ce sont là de véritables manifestations d'Esprits.

J. Mitchell.

COMMUNICATIONS MEDIANIMIQUES

Médium : Mme COSTEL.

Etude sur la traduction de Schiller

PAR M. DE BARANTE.

M. de Barante a écrit une élégante et fidèle traduction de l'œuvre dramatique de Schiller. Ce travail offrait de grandes difficultés, il fallait *franciser* ce *germanisme* épais et sentimental, il fallait être simple sans être puéril, et naïf sans être ridicule. M. de Barante a triomphé de ce double péril, et le grave historien a rendu intéressante et agréable la lecture de notre Schiller.

Il est de mode en France d'exalter les auteurs étrangers le plus souvent en parfaite ignorance de cause, car, l'Esprit français s'assimile très-peu le génie des autres nations, et par suite, s'en préoccupe médiocrement. Cependant, quelques noms privilégiés sont consacrés, au moins autant par la coutume que par l'admiration. Schiller est du nombre de ces étoiles fixes; il était temps qu'une bonne traduction le vulgarisât et le mît réellement en rapport avec ceux qui l'admiraient de confiance. Schiller est un génie privé, ses héros appartiennent exclusivement au milieu dans lequel ils agissent, ils n'incarnent pas les passions humaines, et ne sont jamais leurs types immortels, ils se détachent à peine du groupe qui les entoure, et lorsque leurs noms ne désignent pas l'œuvre elle-même, la mémoire les oublie; tandis qu'elle burine ceux de *Iago, de Marguerite,* et tant d'autres. L'intimité est l'accent du talent de Schiller. Essentiellement lyrique et nullement dramatique, sa poésie fraîche et vive comme une source des bois, se complaît aux charmants détails et ignore les grands effets. Enfin, on aime l'homme dans Schiller, plus encore qu'on n'admire l'auteur. Gœthe et Schiller ont la gloire d'exprimer et de résumer le génie universel et familier de la grande nation allemande qui possède l'originalité des peuples dépourvus d'esprit. Originalité, souvent inconnue aux intelligences vives et déliées de la France, qui comprennent tout longtemps avant de rien sentir; mais je ne dois pas terminer par la critique du pays où aboutissent tous les travaux intellectuels, et je veux encore remercier M. de Barante de l'excellente traduction qui va populariser et comme rajeunir le vieux nom de Schiller.

Henri Heine.

Étude sur la traduction de Shakespeare

PAR M. GUIZOT

La nouvelle traduction de Shakespeare par M. Guizot est doublement intéressante au point de vue littéraire, car elle offre le curieux rapprochement d'une personnalité élevée, cherchant à s'assimiler la puissante individualité d'un grand génie. La sévérité du talent de M. Guizot et sa mâle harmonie n'excluent en lui ni le vif sentiment du beau, ni son inquiète recherche. Placé sur les confins de l'art, cet homme d'État, ce grand orateur, cet éminent historien a voulu réunir dans un éclatant faisceau les triples qualités qui illustrent sa vie militante et intellectuelle : il a choisi Shakspeare comme le couronnement de ses travaux. Sans doute, la pensée de cette traduction a vécu familièrement avec lui; elle était un repos, une oasis d'art dans les clameurs de la politique; mais ce qui est du temps passe, et ce qui est de l'esprit demeure. L'écrivain a survécu au ministre; et nous pouvons suivre dans la traduction de Shakespeare le talent même du traducteur, qui l'a empreinte, à son insu, des qualités qui l'élèvent et des défauts qui le limitent.

Shakespeare touche, avec la familiarité du génie, aux choses les plus diverses : il n'ignore aucun détail; et sa vaste envergure l'enlève aux cimes. Cette sublime inégalité l'isole du commerce des autres intelligences. En vain quelqu'un essayerait de suivre son vol gigantesque : ainsi l'oiseau s'arrête aux régions franchies par l'aigle. Shakspeare résume les divers génies épars dans l'intelligence humaine. Aussi n'est-ce pas un homme, mais des hommes qui devraient se distribuer la tâche de le faire revivre dans notre langue, car il est ondoyant et divers. Les passions humaines se réfléchissent en lui comme les orages, et l'azur du ciel dans le profond Océan.

M. Guizot, malgré la fidélité de sa traduction, n'a pu reproduire tout le côté pittoresque de l'œuvre; nous lui reprocherons encore d'avoir un peu alourdi les grâces libres et poétiques de l'adorable fantaisie des comédies. En revanche, nous admirons sans réserve le style magistral et ferme des tragédies et de toute la partie dramatique. M. Guizot n'a pas faibli sous la tâche énorme qu'il s'était imposée, et sa traduction est un beau et bon monument élevé à la gloire du genre humain.

Jean Reynaud.

MANIFESTATIONS PHYSIQUES

par

WILLIAM, HORATIO ET MARY EDDY.

Le 31 mai de la présente année je suis allé visiter la famille Eddy à Chittenden, état de Vermont. J'arrivai à temps pour prendre part à un dîner substantiel de campagnard avec les trois médiums. Dans l'après-midi, pendant qu'eux poursuivaient leurs travaux, car ils sont fermiers, je parcourus leurs champs. Dans la soirée arrivèrent deux messieurs habitants de l'endroit. Ils étaient sceptiques, et comme moi ils étaient venus pour assister aux manifestations.

Il n'y avait que huit personnes dans la maison. Après avoir tout examiné avec soin, nous nous assîmes autour d'une table, sur laquelle étaient placés quelques instruments. Nous nous trouvions dans une grande cuisine sans aucune lumière, nous donnant la main. J'étais moi-même entre deux médiums; il n'y avait pas de possibilité d'une fraude quelconque. A peine avions-nous formé le cercle, que les instruments se mirent à jouer en volant par toute la pièce. Un grand chien, que nous avions laissé endormi près de la cheminée, fit le tour du cercle en l'air; chacun de nous le sentit passer devant sa figure. Une horloge à une distance de douze pieds de nous continua à sonner, jusqu'à ce que le poids fût entièrement descendu. On alluma la lumière; le grand chien était debout au milieu de la table. La lumière ayant été de nouveau éteinte, un vacarme épouvantable commença; on aurait dit, que l'on démolissait la maison. Une couchette, pesant environ cinquante livres fut placée sur ma tête et sur celle d'un monsieur en face de nous, puis elle fut renversée derrière moi. Finalement après un charivari exécuté par des sonnettes, par un tambour, un violon, par des casseroles et de la vaisselle, accompagné d'un fracas de portes violemment ouvertes et fermées, nous allumâmes la lumière, et nous vîmes tous les ustensiles de ménage éparpillés par terre.

On proposa ensuite d'essayer d'obtenir des manifestations d'après le système du cabinet. On choisit pour cela une chambre à coucher vide; Horatio et Mary Eddy y prirent place, et on les lia à des chaises. La porte ordinaire fut remplacée par une autre ayant une ouverture en losange; des mains et des bras se montrèrent instantanément, un de ces derniers était noir comme un bras de nègre, et était couvert d'une manche déguenillée en flanelle rouge. Puis parut un bras et un grand pied couleur de cuivre. Nous entrâmes dans la chambre, où nous trouvâmes les deux médiums tels que nous les y avions laissés. Dès que la porte eut été refermée, nous vîmes paraître à l'ouverture une figure d'indien, ayant la tête ornée de plumes, et nous regardant avec douceur. Celle-ci fut remplacée par un bras de femme portant un bracelet et une manche en dentelles; il avait aussi plusieurs bagues aux doigts. Ce bras resta assez longtemps visible, pour que tout le monde put se convaincre de sa sensibilité. On examina alors les vêtements des médiums; aucun n'avait de la flanelle rouge sur lui. Mary Eddy ne portait aucun bijou, et les manches de sa robe de laine étaient étroites.

D'autres bras et d'autres mains se montrèrent de nouveau, et nous les touchâmes; la dernière apparition fut celle de la figure d'une vieille dame, encadrée dans un bonnet ruché à l'ancienne mode. Cette figure avait un air tellement cadavéreux, que nous n'osâmes toucher que le bonnet et les cheveux. Nous entrâmes dans le cabinet pour examiner les médiums; ils étaient toujours attachés, mais à peine en étions-nous sortis, qu'ils nous rappelèrent. Ils étaient déliés. Je n'ai jamais vu de manifestations pareilles à celles-ci, et j'ose dire que les Eddy sont supérieurs à tous les médiums, que j'ai rencontrés jusqu'ici. Un examen scrupuleux des lieux et de toutes les circonstances me permet d'affirmer la réalité de ces manifestations.

J. H. Randall,

(Banner of Light).

Le *Journal de Commerce et de Navigation* de Gothembourg du 8 juillet raconte ce qui suit :

« Dans la nuit du 18 juin dernier, une femme mariée, Anna Greta Nilsdotter, du village de Hogstale, paroisse de Bokenès, dans le comté de Bohus, rêva que la veuve Johanna Johansdotter, âgée de trente-un ans, et demeurant dans le voisinage, était accouchée d'un enfant qu'elle avait tué; qu'elle avait caché le corps, pendant huit jours, dans un hangar, et qu'elle l'avait jeté après dans un marais situé près du village. Le lendemain, dès qu'elle fut habillée, elle courut au marais, et y vit le pied d'un enfant qui sortait de l'eau, peu profonde en cet endroit. Elle entra dans l'eau et retira le corps. Il était enveloppé d'un vieux sac auquel était attachée une grosse pierre. Le corps fut remis aux autorités, et la veuve Joansdotter fut arrêtée et conduite en prison à Udvalla. Dès son premier interrogatoire, le 4 juillet, elle avoua son crime et en raconta tous les détails, qui se trouvaient en parfait accord avec ce que la femme Nilsdotter avait vu dans son rêve. Après l'audition de plusieurs témoins confirmant la probabilité du crime avoué, Johanna Joansdotter fut condamnée à six ans de prison. »

(*Spiritual Magazine*).

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMPRIMERIE VALLÉE, 15, RUE BREDA.